NOUVELLE SERIE. — N°1. LE NUMERO : TROIS FRANCS 16 NOVEMBRE 19

LA SEMAINE

DE LYON ET DU SUD-EST

Hebdomadaire satirique • paraissant le Jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE



De la paix dans l'honneur au pied dans le cul...

par Marcel-E. GRANCHER

Il y a plus de quatre ans que j'avais conçu le titre de cet article, en me jurant qu'il serait le premier de tous ceux que j'écrirai une fois libre.

Ce titre, j'eus l'imprudence de ne pas le garder pour moi : un soir de l'automne 40 que je dînais chez Alaize, je le claironnai, d'une voix vengeresse. Le lendemain même, la police de Vichy en fut informée, ainsi que d'autres menues choses quant à mes opinions sur le Maréchal, par le truchement d'une lettre anonyme — n'est-ce pas, M. Prud'homme ? — et je connus mes premiers ennuis.

Un peu rabelaisien, penserez-vous peut-être... Bah !... nous ne sommes pas entre enfants de chœur. Le langage dru des hommes de 93 ne les a pas empêchés, tout au contraire, de sauver la France. Et puis, ce titre dit si bien ce qu'il veut dire...

Car, du moment où la voix bêlante du Maréchal proclama la nécessité de l'armistice — cet armistice au succès duquel, si l'on peut dire, il avait tant contribué — je ne me mépris jamais sur ce qui nous attendait...

* * *

Pour les avoir pratiqués au temps de ma jeunesse à l'honorable maison Carbefort, commissionnaire en soieries à Lyon, où, il faut dire ce qui est, il s'en trouvait quelques-uns ; pour les avoir combattus par la suite, en 14 et 18, enfin, pour les avoir observés de très près au cours de mon séjour en Extrême-Orient, je connaissais les Boches...

Je savais donc qu'il n'y avait pas, au monde, plus beaux salauds — mais vous le savez aussi, maintenant !...

Et je ne me faisais guère d'illusions...

— Les Allemands sont corrects! proclamaient certains imbéciles.

— Oui, mon cégen, répondais-je. Vous avez vraiment bonne mine... Pour le moment, ils ne se montrent pas sous leur véritable jour. Mais attendez quelque temps: vous l'aurez le pied dans le vous m'entendez bien !...

* * *

Fourbes, cruels, changeants, envieux, méchants, tortueux, compliqués, sadiques, venimeux, vicieux, jaloux, stupides par bien des côtés en dépit de leur génie du mal — je m'excuse de ce débordement de quasi-synonymes, mais il est nécessaire pour marquer tant de nuances — jolis vainqueurs, à la vérité, que nous avions là !...

Certes, au cas où l'Allemagne eût réussi à battre rapidement l'Angleterre, elle aurait pu, à la rigueur, tant était grande sa joie de posséder enfin la France, proie magnifique et si longtemps convoitée, nous témoigner pendant quelque temps du moins un semblant de magnanimité. Ainsi du marlou qui ne bat pas trop, dans les débuts tout au moins, la pauvre fille qu'il vient de convaincre, l'eustache à la main...

Mais, si je savais bien les Boches, je connaissais mieux encore les Anglais...

« Un très grand peuple », disait — et avec quelle ferveur, et avec quelle raison — l'interprète Aurel, cher à André Maurois.

Le bull-dog britannique se battrait dix ans, vingt ans s'il le fallait. Mais il ne céderait pas. Mais il serait finalement vainqueur.

Et puis, je connaissais aussi ceux de ma race. J'étais certain qu'ils ne tarderaient pas à se ressaisir ; à se rebiffer contre l'ennemi abhorré... Vainqueur difficile, puis vainqueur douteux, puis vainqueur improbable, l'ennemi ne manquerait pas de réagir, au crescendo de sa mauvaise humeur...

Allons, de beaux jours viendraient encore...

* * *

Ils vinrent. Et, comme conséquence, le sang français se mit à couler — à flots. C'est ce sang-là, ce sang sacré qui nous a lavés de la honte ; qui a effacé de notre blason une tache qui, sans lui, fût demeurée indélébile. Songe-t-on à ce que serait devenue pour l'étranger une France consentante, une France qui aurait suivi les consignes de l'abject Laval ?

O nos martyrs, déjà votre sacrifice n'a point été inutile, quel que soit l'avenir du pays, puisqu'il nous a réhabilités aux yeux du monde...

* * *

De ce côté-ci de la ligne, privés des journaux paraissant de l'autre côté, on ne savait pas encore trop... mais, un jour, je reçus de Lille un paquet plié dans un canard local... Dix-neuf noms de fusillés en première page, Messieurs et dames, encadrés — sur les instructions de la Kommandantür — d'un large filet noir, afin que nul n'en ignore. Plus, à la 2 et à la 3, les patronymes de quelques isolés, menu fretin sans doute...

La paix dans l'honneur !...

* * *

La suite — la suite sanglante — vous la connaissez aussi bien que moi. Il y eut ceux de Nantes, ceux de Châteaubriant, tant d'autres à Paris et ailleurs...

Aussi bien, l'ennemi n'allait pas tarder à violer l'armistice et à franchir la ligne de démarcation, en dépit des signatures échangées.

Le pied dans le chose...

* * *

Et les Lyonnais allaient, à leur tour, connaître des moments terribles... L'hôtel Continental, puis l'Ecole de Santé... Le sinistre Montluc... Les massacres de la Chicotière, de Villeneuve, de Fleurieu, de Neuville, de Saint-Didier-sur-Formans, de Pont-Dorieux... La tuerie de Bellecour, où resta mon cher Chambonnet... Les déportations, les arrestations, les supplices... Et les Mongols de la « Turkestan division », pillant, incendiant, violant... Et les hommes de la Wermacht, se conduisant à peine mieux... Et nos ponts sautés, notre ville en ruines...

* * *

En y réfléchissant bien, il me vient tout de même à l'esprit une pensée consolante : le pied dans le cul, finalement, c'est les Boches qui l'ont eu !...

Marcel-E. GRANCHER.

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour M. AUPHAN, de l'*Action Française*, jadis compagnon fidèle et nocturne d'Henri Béraud, et présentement arrêté comme lui, mais à Lyon :

Prison sans Béraud !

A nos lecteurs

Un arrêté du ministre de l'Information interdit désormais à la Presse l'insertion des publicités commerciales.

Or, le « Mois à Lyon — comme la plupart des revues de ce genre — coûtait très cher à fabriquer (papier spécial, photos, etc...) et ne pouvait subsister que par l'appoint de la publicité. Notre revue — l'une des premières dont la publication fut autorisée depuis la Libération — allait-elle donc disparaître ?...

Il nous faut pourtant faire vivre le personnel de notre rédaction, celui des bureaux, et indirectement, celui de l'imprimerie. D'autre part, argument sentimental peut-être, mais qui a bien son importance, nous ne pouvons décevoir tous les amis qui, depuis tantôt treize ans, nous font l'honneur de nous lire..

Nous avons donc pris la décision de reprendre notre formule hebdomadaire primitive, celle qui, en 33 et 34, avait notre succès. Le « MOIS » avait succédé à la « SEMAINE ». La « SEMAINE » revient, moins luxueusement présentée, sans doute, mais enfin nous vivons...

Quant à la rédaction, elle se compose toujours sensiblement de la même équipe, l'une des plus belles qui furent jamais réunies à Lyon : Pierre-Scize, Marcel-E. Grancher, Joseph Jolinon, Edmond Locard, Michel Herbert, José de Berys, Henry Clos-Jouve, Guy Verdot, Noré Brunel, Charles Cluny, François Monnet, Irène Simonet, Léon Charlaix, Gaston Simonet, etc..., les dessinateurs Julien Pavil, Touchagues, Carlotti, H.-P. Gassier, Rogino, Roger Roux, Cocard, Roger Sam, etc...

* * *

Notre journal sera donc un journal vigoureux et gai ; nous sommes certains que nos compatriotes ne s'en plaindront pas : pendant quatre ans nous avons assez pleuré ! »

Discours à mon vieux stylo

par Pierre SCIZE

Je l'ai retrouvé au fond d'un tiroir où il dormait depuis quatre ans.

C'est un vieux stylo. Il vient de l'Illinois, comme les Jeeps, le chewing-gum et la libération. Sa panse de caoutchouc n'a pas résisté à quatre ans de sécheresse : elle en a crevé. Mais la plume est encore bonne. Une valeur or.

Pauvre vieux compagnon de ma vie d'homme libre. En avons-nous fait ensemble des voyages ? En avons-nous écrit des pages et des pages ! Le monde était tout juste assez vaste pour nous. Qu'il se produisît quelque part un événement grave et nous partions. Le papier blanc nous donnait la fièvre. Les bonnes causes aussi.

Tu te souviens ? Quand Carlos Prestes, martyr, agonisait dans les geôles brésiliennes, et qu'on nous demanda de recueillir sur place les témoignages de son courage et de son supplice?

Et ce matin où nous fûmes reçus par le maréchal Tchang Kaï Check, et où il nous confia de si belles choses sur l'avenir du monde libéré des tyrannies. C'était à Han-Kéou, au bord du grand fleuve Yang-Tsé. Trois jours auparavant nous avions vu brûler Canton par l'aviation japonaise, et respiré l'horrible fumée qui montait des masures chinoises où grillaient dix mille coolies de tout âge et des deux sexes ?

Et les cohues pathétiques de Moscou, sa jeunesse ivre de fraternité, qui dansait sur la place Rouge ? Et l'Espagne en flamme, les bombes incendiaires sur le Bario-Chino de Barcelone, la Casa Velasquez flambante et le bruit des obus explosant sur la Puerta del Sol ? Et la Rome de Mussolini, prise d'un délire obscène le soir où l'on apprit que les blindés italiens avaient incendié les paillottes d'Adis-Abbeba, et fait un grand massacre de noirs ? Et Vienne, étranglée, garottée, quand brûlaient les quartiers juifs et que la botte des nazis battait la mesure des symphonies de Mozart ?

Et Berlin ? Et Munich ? Munich, où des robots cataleptiques gardaient le mausolée des premiers morts hitlériens, avant-garde d'une innombrable armée. Berlin où le Grand Paranoïaque assemblait des foules hurlantes à la mort, parmi l'éclat des cuivres wagnériens.

Et Paris, où nous rentrions après chaque voyage, ce Paris charmant et fou, qui dansait sur le volcan, fermait les yeux aux évidences, niait les réalités les plus horribles. Paris, où nous revenions porteurs de sombres messages, dont nous dérangions la fête en criant, debout sur son seuil :

— Attention ! Partout dans le monde les justes meurent, le crime est roi, la barbarie monte, le sang innocent ruisselle, la liberté est égorgée. Silence aux joueurs de cithares ! Le cano gronde. L'incendie est à nos portes. Demain commence le règne de la Mort, du Silence, et de la Faim...

Te souviens-tu, vieux Watterman ? Comme on nous faisait taire alors ! Comme on nous conspuait ! Gêneurs ! Empêcheurs de danser en rond ! Boute-feux, Va-t-en guerre ! Oui, on nous accusait de chérir la catastrophe, nous dont les faibles forces ne songeaient qu'à l'empêcher. Paris dansait. Paris organisait les loisirs, la justice sociale, et rêvait aux lendemains promis de la Paix Universelle. Ah ! France que tu étais belle, mais comme ils frémissaient tes amis de par le monde, à te voir, un sourire aux lèvres, une fleur au chapeau, jouer à la bergère, ta houlette enrubannée, parmi l'innombrable troupeau des loups enragés.

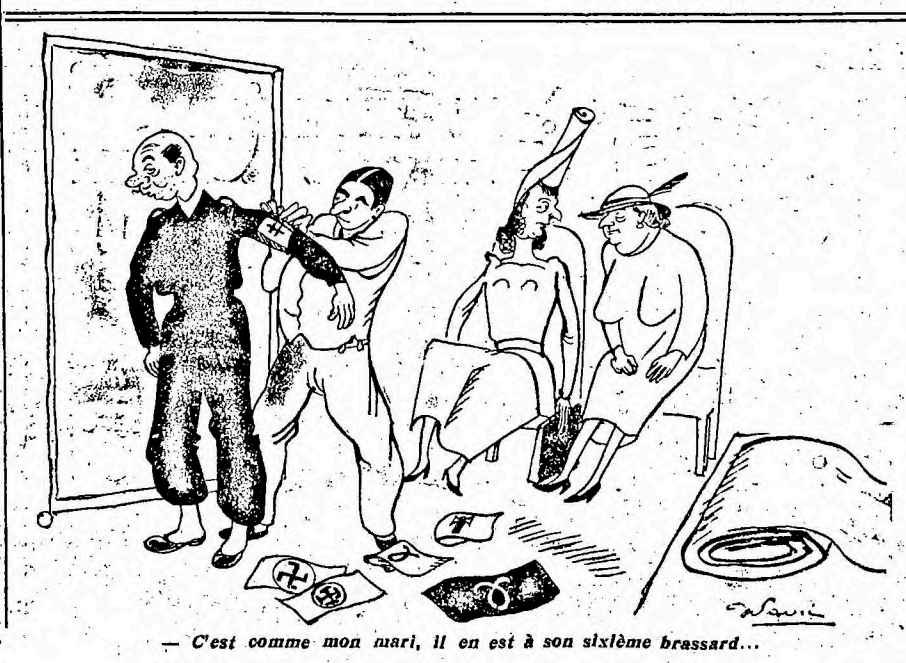
× × ×

Quand la catastrophe a fondu sur nous nous n'avons pas triomphé. Rien n'est plus sot, — et dans l'occurence rien n'eût été plus criminel — que l'attitude du monsieur qui se réjouit des malheurs qu'il a prévus, et claime son insupportable : « Je l'avais bien dit ! »

Mais, moi, dans les tristesses de l'exil, toi dans ton tiroir poussiéreux, avons-nous assez réfléchi à tout ce qu'il nous était donné de voir ? Quatre ans ! Quatre ans d'un cauchemar sans cesse renaissant. Les traîtres organisant leur triomphe, les lâches dressant des autels à la peur, les cafards heureux de se montrer en plein soleil, les bourreaux décorés, les martyrs insultés, les affameurs d'enfants honorés, et le drapeau de Valmy, et la *Marseillaise* se couvrant de tout cela...

Durant ce temps nous avons réfléchi, fait un retour sur le passé. Notre examen de conscience. Nous en sortons, non pas blancs comme neige, mais sans humilité. Assez de Jean-fesse en deuil se sont frappé la poitrine. Nous ne grossirons pas leur morne troupe.

Non, il n'est pas vrai que la France a succombé parce qu'elle aimait la liberté, qu'elle chantait à voix haute dans le honteux silence de l'Europe, qu'elle avait de grands écrivains, de grands artistes, qu'elle voulait le bonheur de ses fils, qu'elle croyait à plus de justice sociale, qu'elle espérait dans la fraternité des peuples. Ce ne sont pas



— C'est comme mon mari, il en est à son sixième brassard...

des crimes, ta gaîté, ton amour de la vie et d'aimer boire frais, la journée faite, le vin léger de tes côteaux. Les Tartufes de Vichy eurent beau prétendre le contraire, ce ne sont pas des défauts, ton amour de la gloire, l'héroïque folie qui te poussait à voler au secours des opprimés, et qui te fit, comme au temps de David, comme au temps de Blandine, affronter le monstre poings nus et poitrine offerte. Ta résurrection le prouve au monde, ô toi, qui surgit d'un bain de sang et d'infamie; plus pure que tu ne le fus jamais !

× × ×

On nous a dit :

— Pauvres niais ! Vous avez cru en la paix. Vous avez crié : Plus de guerre ! Vous avez proclamé que tout était préférable à la guerre. C'est votre sottise, ce sont vos illusions criminelles qui ont affaibli la France et l'ont livrée, sans armes, à la fureur du monstre.

Oui, nous avons été pacifistes autant qu'il fut raisonnable de l'être. Tu le sais, toi, mon vieux stylo du *Canard*, et du *Merle*, si nous avons cru en la bonté de l'homme ! En rougirons-nous ? Nous jugions des autres selon nous-même. N'ayons pas honte d'une erreur aussi généreuse. Qui que tu sois, toi qui m'accuses, si tu n'as pas choyé un instant dans ton cœur cette idée qu'un jour viendra où les hommes pourront se donner la main et nouer la ronde autour du monde, si tu n'as jamais été inondé par cette rosée : l'espérance, alors, j'ai le droit de te mépriser.

Nous, pacifistes français, nous avons fait durant vingt ans le plus grand effort qui fût jamais accompli pour réconcilier les hommes. Et, follement peut-être, nous avons voulu faire partager à tous la sainte colère qui nous animait contre le fléau. Nous avons espéré qu'on nous suivrait. Nous avons fait à l'Allemagne vaincue le plus sublime des présents : l'oubli.

Nous avons voulu oublier les villades d'otages, les viols, les assassinats, les gaz, l'invention démoniaque des bombes incendiaires, la destruction de cathédrales, les bombardements de villes ouvertes, le massacre des innocents, le ravage des cultures, les arbres fruitiers coupés lors de la retraite, tout ce déchaînement de barbarie qui accompagne la conception germanique de la guerre, et dont nous savons maintenant qu'il faut rendre chaque Allemand responsable.

Ne me poussez pas : Je dirais que c'est là notre honneur.

Nous nous trompions ? C'était une erreur noble. Pour laquelle nous avons payé. Pour laquelle nous payerons encore.

Mais j'aime mieux mes illusions mortes que votre triomphe. Car votre triomphe est éphémère et nos illusions deviendront, ressuscitées, des réalités.

Nous avons été pacifistes ? Ecoutez ! Nous le serons encore !

Ce n'est pas un idéal pour nous que cette caserne où l'on nous dit qu'il faut nous enfermer désormais. Nous vous disons que le jour viendra où, après le juste châtiment des criminels, il faudra que les humains reprennent ensemble le grand chœur beethovenien :

L'homme est pour tout homme un frère !

D'ici là d'affreuses tâches nous attendent. Ce sera notre pénitence pour avoir cru prématurément à la bonté du monde, que de châtier d'un cœur inexorable les coupables, où qu'ils soient, quels qu'ils soient.

Mais si parfois la lassitude ou le dégoût nous poignent, je veux que toi et moi, frère noir, vieux stylo, il nous soit permis de verser sur les autels de la fraternité future, quelques-unes de ces libations d'encre, qui font qu'après avoir écrit, la main se sent plus fière, et l'outil plus pur.

Pierre SCIZE.

Sous l'œil du Cheval de Bronze

LES GOSSES ET LA LIBERATION

—o— Cela se passait dans un tramway aux derniers jours de l'occupation. Un officier boche étale une brochette impressionnante. Un petit garçon, guidé par sa mère, passe devant le guerrier hun, s'arrête en extase devant les croix. L'officier flatté se prête complaisamment à cette contemplation.

— N'est-ce pas mon petit, c'est beau.

— Eh ben ! dit le gosse, faut-il que tu en aies tué des boches pour avoir gagné tout ça !

La mère entraîne rapidement son rejeton sans attendre la réaction.

HOMONYMIE



— Dites bien que je n'ai rien de commun avec ce Durand qui s'est évadé en sautant du 2e après avoir assommé deux gardiens.

* * *

NON-CONFORMISME

—o— Deux femmes de la banlieue, et même d'un peu plus loin, au lendemain des explosions, traversent le pont du Change. Parvenues sur la rive gauche, elles regardent avec émotion les maisons saccagées par la destruction des ponts, et en particulier, le temple protestant de la Loge.

— Tu vois, dis l'une, si cette église est abîmée ; aussi on l'a réformée ; c'est écrit dessus. (Strictement authentique.)

* * *

LE GALILEEN

L'autre soir, à la première de « Galiléa », le sympathique Pierre Brasseur s'est présenté avec le portrait un peu cabossé.

Histoire de Milice, a-t-on dit.

Même pas !...

Bagarre dans l'un des derniers salons où l'on cause.

En somme, Pierre Brasseur ne peut venir à Lyon sans avoir une histoire de pompier...

APRES LE PROCES CUSSONAC

Il y avait contre René Cussonac dès faits : l'acte d'accusation les a retenus. Il y avait aussi une atmosphère. Le président a dit : un climat. On rapportait ce mot terrible aux miliciens : « Je vous habilite à juger ». On sait ce que ces messieurs entendaient par juger.

* * *

L'ex-intendant a eu beaucoup de peine à trouver un défenseur. Cinq maîtres sollicités successivement avec insistance se dérobèrent. Maître Cumin se fit longtemps prier. Encore eût-il préféré être assisté d'un confrère.

* * *

Dès le début de la première audience, le président Nadau marqua le plus admirable souci d'impartialité. Son admonestation au public pour réfréner des manifestations fut une petite merveille d'éloquence, de précision et de mesure. L'éloge de l'accusé légionnaire et six fois cité pendant la guerre de 14 fut fait avec tout le vibrato qui convenait. Certains ont jugé le président trop bénin. Cela fut dit au compte rendu radiophonique. Mais les vieux habitués des Assises se rappellent le proverbe : un président gracieux condamne, un président qui rabroue acquitte ». On remémorait les exemples célèbres : Zola à Versailles, Dreyfus à Rennes, et tant d'autres.

* * *

A l'instruction, Cussonac avait été lamentable. Il pleurait, s'effondrait, ne savait plus rien. On peut le dire, puisque le juge, inaugurant une curieuse jurisprudence que le Code ne laissait pas espérer, accordait une interview aux journalistes et leur donnait son impression sur l'affaire et sur l'inculpé. Impression dénuée d'attendrissement.

* * *

A l'audience, certains chroniqueurs ont trouvé que l'accusé se défendait habilement. C'est une opinion. Au vrai, l'allure féline, la crispation des mâchoires marquaient une bien grande inquiétude que l'attitude hostile du public et de la presse devaient singulièrement accroître. Et les réponses furent beaucoup plus souvent malheureuses qu'adroites.

* * *

PAIN KK

Des prisonniers boches revenaient l'autre jour, en camion, de la corvée de pain et ils n'avaient rien trouvé de mieux que de s'asseoir sur les boules destinées à leurs camarades.

Chacun ses goûts, n'est-ce pas ? Le voilà bien le véritable pain KK.



Le chef d'îlot. — J'ai dit lumière... d'abord.

LE COLONEL DEGRADE

L'écrivain Lucien Farnoux-Reynaud vient de regagner la capitale. Or, par la suite d'un obscur concours de circonstance, il occupa pour ce faire la place réservée à un colonel. L'auteur du « Philosophe sur le trapèze » se redressait, très fier : tout le monde lui donnait du « mon colonel ».

— C'est à cause de mon monocle, expliquait-il. Ça fait très bien, très militaire....

Quand il apprit qu'il s'agissait, à la vérité, d'une erreur, il pensa tomber à la renverse :

— Me voilà dégradé !.... gémissait il. Quel dommage !.... Je suis assez bien conservé. J'aurais encore pu faire une belle carrière...

CEUX DE LA RESISTANCE



— A la taxe ! vente libre !!! Et la liberté alors ?

* * *

PATRONYME

Le premier adjoint au maire provisoire se nomme, on le sait, Pinton, patronyme éminemment sympathique, en la capitale du Beaujolais !....

Oui, mais, voilà : M. Pinton n'aime pas qu'on rigole avec son nom, et il a menacé de ses foudres les malheureux journalistes l'ayant — évidemment ! — cité à propos de la funambulesque « pipe-line » qui devait relier Lyon à la colline de Brouilly.... Un peu ridicule, n'est-ce pas ?

Pour nous, qui entendons ne pas respecter grand'chose, nous nous permettrons quand même d'ajouter un couplet à la célèbre chanson :

Pinti, Pinta, Pinton le vin
La voilà la jolie vigne....

* * *

SUR LE PONT

Des prisonniers boches travaillent — sans hâte — à la réfection du pont de la Guillotière.

L'autre jour, deux d'entre eux transportaient un long tube de métal que son poids incurvait au centre et faisait presque toucher le sol.

— Ce tuyau fait comme leur moral, lança une petite dame qui passait. Il commence à fléchir....

* * *

PROPAGANDE

—o— Nous recommandons à la pléiade de nos lecteurs une affiche qui n'est d'ailleurs pas signée où, à propos du Mouvement de Libération, on offre comme modèles à nos concitoyens deux grandes figures historiques : Jeanne d'Arc et Saint Just. Que ce soit de nobles images, nul n'en doute. Mais leur accouplement avait besoin d'être signalé ; ce ne sont pas de ces choses dont on s'avise tout d'abord.

GASTRONOMIE

Qu'est devenu Sa Rondeur Cur Ier, Prince — vraisemblablement en chômage — des gastronomes ?

Le métier doit être assez difficile à exercer, par les temps qui courent....

Au moment de l'invasion, le Prince, un peu inquiet sur la consonnance polonaise de son pseudonyme, avait repris son nom véritable : Maurice Sailland.

Il va falloir qu'il se fasse désormais appeler Curnonson !....

LES INSIGNES SE SUIVENT...



— Tiens... mais, ça ne fait pas mal non plus !

* * *

REMETTEZ.... ETTE !....

—o— On raconte qu'on a découvert dans les caves d'un fondeur quelques-unes de nos statues déboulonnées. En particulier celle de Jacquard et celle de Suchet, duc d'Albuféra. On aimerait des précisions officielles sur ce point. On aurait aussi récupéré le sergent Blandan. Sait-on que l'auteur — ou le fauteur — de cette dernière effigie a failli se pendre de désespoir lorsqu'on lui a fait observer que son sergent avait encore au flanc gauche la baïonnette qu'il a cependant au canon. Après ça, Tartarin avait bien doubles muscles....

* * *

UNE COMPETENCE CINEMATOGRAPHIQUE

Dans ce sympathique bistrot de la rue Ferrandière, des amis parlaient de la façon dont ils venaient de passer le dimanche.

— Moi, déclara l'un d'eux, je suis allé à la Scala....

— Il y avait un beau film ?

— Je te crois !.... Mezzanine, que ça s'appelait.

— Mezzanine ?.... T'es sûr ?

— Voui.... Même que le nom était écrit sur mon billet....

* * *

DEPLACEMENTS

Lucien FARNOUX-REYNAUD est parti pour Paris. Les directeurs de théâtres parisiens le voyant arriver se sont écriés : « Ce n'est pourtant pas le printemps ! »

TROPHÉE



Le chasseur revient du front.



ANNIVERSAIRE

Notre fidélité renouvelée au onze novembre, figurez-vous, j'ai dû l'expliquer au jeune soldat. Il faut voir là un signe des temps.

Le plus beau jour de notre vie, lui ai-je dit, mon vieux. Le seul avec celui des morts que nous passons dans le recueillement. Après quatre ans de batailles ininterrompues, nous achevions de tuer la guerre avec l'Empire. Une libération continentale, proclamaient alors les hommes d'Etat. De fait, ce fut le jour où, pour la première fois, les cloches de vingt nations carillonnèrent au même instant, comme si l'Europe n'était plus qu'un vaste village qui se réveillait. Enfin, nous avions gagné la paix. A quel prix, mon ami ? Au poids de notre sang.

Et alors, maintenant, pense, quel recul! De quoi frémir.

Pendant ces vingt années de fausse paix, de prospérité de marchands de tapis hargneux, tout s'est vraiment passé comme si on ne cessait de nous couillonner sur l'essentiel, notre seul but, le désarmement, article unique, brillamment inscrit dans les traités. Désarmer l'Allemagne en premier lieu, et elle le fut jusqu'en 29. Désarmer ensuite les autres nations, et il y eut bien, en 32, une conférence. Mais sauf la Russie, toutes ergotèrent, à commencer par la France.

Faillite fatidique ? Non, mais voulue. A la place du militaire passé au rang de comparse, derrière chaque Etat manœuvrait le monstre, l'engeance du profit à face de requin. On s'apercevait même, avec stupeur, qu'il était sorti de nos champs de bataille, de leur ferraille. Il était même né à Verdun, à raison de cinq cent mille obus par jour. Les troupes cédaient le pas au matériel. Tu parles d'une aubaine en perspective ! On saurait aborder les crises chroniques d'industrie lourde. Résolus d'avance à plus ou moins longue échéance les problèmes des stocks et du chômage. Ouverts à la consommation accélérée les débouchés illimités du fond de la mer et des airs. Ecoulée aussitôt qu'on le voudrait, à quelle cadence, tu le devines, la surproduction catastrophique. Perspective éhontée, miraculeuse. Guerre prochaine nécessaire à volonté, indispensable à l'équilibre, au renouvellement du machinisme, au fonctionnement des capitaux. Gagne-pain de millions de familles, en outre et soutien du régime, sa sauvegarde, de sorte que ce que nous avions bêtement pris pour un fin le onze novembre 1918 annonçait seulement l'épouvante de ce temps-ci. Preuve en était qu'on ne tardait pas à réduire à rien la préparation de la guerre chimique ou microbienne, d'un trop faible rapport évidemment.

T'expliques-tu, maintenant, la venue d'Hitler, son avènement d'homme des magnats, des consortiums ? Pelle sur l'épaule, force par la joie et dynamo, rassemblement dithyrambique de six à sept millions de chômeurs qu'il se chargeait de résorber en vitesse à l'usage des marteaux-pilons et des camps d'instruction... d'écoulement de la marchandise.

Il n'y a guère à se leurrer, mon ami, c'est à la lueur de ce jeu-là qu'il s'agit d'affronter la paix de demain.

Songe qu'il y a quarante ans les hommes de notre génération espéraient abolir la peine de mort. Et ce sont eux qui ont vu le plus de morts.

Le frère inconnu du tombeau de l'Arc-de-triomphe, si longtemps délaissé dans son symbole, quand il entendait les bottes allemandes, imagine un peu ce qu'il en pensait. Quant aux millions d'autres dans les cimetières, on ose à peine se le demander.

Couillonnés avec nous mais plus lucides, ils ont mieux suivi l'enchaînement qu'on nous dit fatal des événements, et savent à quel point tout est à reprendre.

On a donc eu bougrement raison de commémorer avec plus de ferveur que jamais l'anniversaire de cette journée où passèrent les colombes d'un monde nouveau. Mais il ne faut pas s'en tenir là.

Joseph JOLINON.



EN CINQ-SEC

PETITE ANNONCE

D'une annonce parue récemment dans la presse, il appert que l'on demande exactement comme s'il s'agissait d'un plombier-zingueur : « Un adjudant-chef de fanfare, des fanfaristes (clairons, tambours, etc.), des caporaux et des caporaux-chefs, etc.

Certes, tous les efforts tentés pour réorganiser notre armée vendue par Pétain restent louables.

Ça ne fait rien. Si Croquebol et la Guillaumette apprenaient que l'on recrute maintenant les adjudants par voie de presse ils en seraient surpris autant que leur auteur. N'est-ce pas, O ! grande ombre de Courteline !

DIALOGUE CHEZ LE BOUCHER

— Il est joli votre filet. Mettez-moi un petit rôti, deux kilos environ.

— Deux kilos ! Vous avez des tickets ?

— Des tickets ? Mais tout ce que vous voudrez !

— Dites donc, mais ils sont faux vos tickets ?

— Hé bien, donnez-moi du faux-filet !

OUBLIONS LE PASSE...

Un récent communiqué de presse nous informe sérieusement qu'un éminent personnage du nouveau gouvernement italien réclame simplement l'abolition pure et simple des conditions d'armistice imposées à la sœur latine, celle-ci devant être considérée maintenant comme une alliée fidèle et tout, et tout...

Qu'en pensent les populations françaises qui, sans défense, n'en furent pas moins glorieusement bombardées pendant l'exode de juin 1940, par les Caproni de la « frangine transalpine ».

Après le coup de poignard 40, la sérénade 44... Mais on n'est pas plus bons pour passer la monnaie que l'éponge.

PANDORIANA

C'est une histoire vraie que raconte Jean Oberlé, notre ami de la B. B. C. :

« Après la libération de la capitale, deux journalistes de la presse française libre circulent en automobile dans la région parisienne. A un carrefour sylvestre, ils sont interpellés par deux gendarmes moustachus et zélés : « Vous avez « des papiers ? »

« Les deux confrères vidént, sous l'œil inquisiteur de la Prévôté, un portefeuille enrichi d'ordres de missions émanant des plus hautes autorités. Cependant, malgré ces documents officiels, le brigadier reste perplexe.

« Evidemment, dit-il, tout ça me « paraît bien réglementaire, mais « j'en déduis subséquemment que « pour aller en Seine-et-Oise, vous « n'avez pas vos « ausweiss ».

Henry CLOS-JOUVE.

AURONS-NOUS UN MAQUIS ALLEMAND ?

Caché sous la visière de la casquette d'un Oberstürmführermerdanflak S. S., Marcel-E. Grancher a pu assister, vers la mi-août, à la visite mystérieuse que fit Himmler à Darnand et aux principaux chefs miliciens, en vue de se documenter sur le maquis français.

Quelque part en France, 20 août.

L'ARRIVEE DU GRAND CHEF DE LA GESTAPO

Les envoyés spéciaux des grands journaux ont ceci de commun avec les maladies du même nom — j'entends les maladies spéciales — qu'on les attrape assez facilement. Cela m'inquiète un peu et me fait transpirer, d'autant que le sacré bon dieu d'uniforme d'Oberstürmführermerdanflak S.S. dont je suis camouflé est un peu juste pour moi et me comprime le fondement.

Notez bien que ce n'est pas que je sois très mal avec M. Darnand, M. Bout de Zan, M. Rouflachetti, et toûs ces Messieurs qui, le nombril bien récuré et le petit doigt sur la couture de la poche à revolver, attendent, non loin de moi, l'arrivée de M. Himmler. Mais enfin, je ne suis pas non plus très bien, car ils me reprochent quelques menues peccadilles, parmi lesquelles d'avoir collaboré — oh ! très peu — avec mon ami Pierre Scize, à la confection de certain faux « Nouvelliste » dont tous les Lyonnais se tapent encore le derrière sur la commode. Si on ne peut plus travailler pour la bonne presse, il n'y a plus qu'à se foutre dans la douane...

Et puis, les petits gars du maquis sont là, en face de nous, dans le bled, — pas trop près, car, comme le dit fort justement le chef Rouflachetti, qui appartenait précédemment, comme certains de ces Messieurs, aux services de la rue Saint-Jean, la prudence est la mère de la Sûreté. Mais enfin, s'ils venaient à me prendre pour un authentique Oberstürmführermachin et à ouvrir le feu, je serais, tel mon bon « confrère » Louis-Ferdonnet Céline, dans de beaux draps...

Fort heureusement un sifflement discrètement modulé d'abord, puis augmentant rapidement d'intensité, ne tarde pas à se faire entendre :

— Qu'est-ce que c'est ? jette le chef Darnand, dont le naturel est ombrageux, en portant la main à sa mitraillette, de quoi ? de quoi ?

Quant au chef Bout de Zan, lequel, comme son nom l'indique, se présente sous une forme exiguë, il plonge sans hésiter dans les feuillées...

On rassure l'un... On retire l'autre... Il s'agit, à la vérité, de la V1 particulière du grand maître de la



Gestapo, laquelle ne tarde pas à se poser gracieusement sur l'herbe.

M. Himmler en descend, long comme un jour sans alcool, le crâne soigneusement frotté au papier de verre, les cicatrices du visage soulignées d'un rien de minium. Il porte au cou la cravate de chevalier de la Croix de Fer, avec glaives, feuilles de laurier, bouquet garni et poil sous les roses. Le chef Darnand se porte vivement à sa rencontre, le bras droit levé, en criant d'une voix forte :

— Heil Hitler !...

— ...eil Pétain !... répond tout aussitôt, et non sans finesse M. Himmler.

Le chef Bout de Zan se présente à son tour. Sa récente mésaventure a quelque peu changé la teinte de son uniforme : de bleu marine, il est devenu caca... pardon, kaki. M. Himmler se méprend :

— Ach !... Organisation Todt ?..

— Nein !... réplique le chef Bout de Zan, rougissant comme un franc-garde avant son premier assassinat. Je suis tombé dans les feuillées...

M. Himmler se montre dédéidément d'humeur charmante. Et quel enjouement ! Quelle simplicité !

— Che gonnais !... lance-t-il, quand ch'étais étudiant à Baris — z'était le pon demps !... — nous jantions une romance où il était guestion de ça..

Puis, d'une agréable voix de baryton, il se met à entonner : **Mignonne, allons sous la feuillée...**

Cependant, bien que tapi parmi les salopards de second ordre, j'ai peur que le bras droit d'Hitler ne vienne à me repérer. Or, mes connaissances de la langue allemande sont assez réduites : je sais tout juste dire « Schistrack » et « Schlaffzimmer ». Fort heureusement, d'une salve de 7,65, le chef Rouflachetti donne le signal de passer à table...

LE DEJEUNER

Un repas très simple :

Maquereaux milicienne
Tournedos à la belle Bonnard
Purée Maréchal
Faisan Marcel Bucard
Entremet (teur) Ménestrel
P. P. F. de nonne.

Des conversations vives et animées ne tardent guère à s'engager entre convives aussi charmants. Comme le fait remarquer spirituellement le chef Darnand :

— Entre nous, la glace est vite rompue...

Les gueules aussi, évidemment !

— Dans votre organisation du maquis allemand, s'informe le chef Bout de Zan, avez-vous pensé au choix des noms de guerre ?

— Kezkézékça ?... s'étonne M. Himmler.

— C'est en somme un pseudonyme destiné à cacher l'identité réelle de l'intéressé, que même ceux travaillant avec lui doivent ignorer. Les gens de la Résistance choisissent généralement un prénom...

La vive intelligence de M. Himmler jette alors tous ses feux :

— Ch'ai gombris !... Par exemble, pour Hitler, on dira Adolf... Personne ne se doutera que c'est lui...

Mais le déjeuner touche à sa fin. Le chef Darnand déplore de n'avoir pu l'animer par quelques attractions :

— J'avais bien pensé à Sacha Guitry, s'excuse-t-il. Mais il est en Allemagne. Voulez-vous que je fasse amener quelques prisonniers à qui l'on couperait les oreilles en pointe ?...

M. Himmler refuse ce spectacle de choix :

— Ch'ai vu beaucoup mieux avec les Mongols... Soit dit sans vous le rebrocher, fous manquez un peu d'imachination... D'ailleurs, nous avons du travail.

STRATEGIE

Le cortège se forme immédiatement et se dirige vers un village voisin, dont toutes les maisons ont été brûlées par les miliciens. Ce spectacle rend soucieux M. Himmler :

— Ach !.. Gott !... Fous afez brûlé les maisons...

— Avec les habitants dedans !... précise fièrement le chef Rouflachetti. Ils avaient caché des terroristes.

— Chez nous, ch'espère pien qu'il n'en sera pas te même, car, ne l'oupliez pas, les rôles seront infersés... Ch'espère tout au contraire que ces gouillons t'Alliés reconnaitront les vrancs-tireurs allemands comme forces régulières... Tides-moi, les maquisards vrançais gonnaissent-ils la tactique du repli élastique ?...

A cette question, le chef Darnand paraît un peu ennuyé :

— C'est-à-dire que... enfin, non... Ils n'ont pas d'instruction militaire, n'est-ce pas ?... Alors, ils se font tuer jusqu'au dernier...

— Idée bizarre !... Il vaudra que ch'en barle à Sartorius...

L'heure s'avance et le chef Bout de Zan le fait remarquer : avec ces sacrés maquisards, on n'est jamais tranquille et, la nuit, ils opèrent des coups de main. Le cortège fait demi-tour et, quelques instants plus tard, M. Himmler remonte à bord de sa V1 :

— Vous verra-t-on prochainement dans notre makis ? demande-t-il gracieusement.

Ces messieurs paraissent manquer d'enthousiasme.

— Faudra bien ! répond finalement le chef Darnand.

Mais, déjà, le mécanicien approche son briquet de la fusée propulsive :

— Alors, à cet hiver... lance M. Himmler. Sur le Glatz, bien entendu... Marcel-E. GRANCHER.

Nos grands reportages

Quatre ans d'oppression m'ont tellement fait perdre l'habitude d'écrire librement que — l'avouerai-je ? — j'ai longuement hésité avant de commencer cet article liminaire.

Dans mon désarroi, j'ai songé, un instant, à solliciter l'aide d'un confrère. Vainement.

Je ne sais pas à quoi cela tient mais depuis quelques semaines on ne trouve plus de collaborateurs.

* * *

En outre, la tâche de l'humoriste se complique du fait que, par mesure d'épuration, le gouvernement semble prendre un malin plaisir à nous priver de nos « têtes de Turcs », coupables de s'être transformées peu ou prou en têtes de Boches.

Je sais bien qu'à défaut de mieux on nous a laissé Cécile Sorel et Mistinguett.

C'est toujours ça.

D'ailleurs, leur longévité exceptionnelle est une preuve de leur patriotisme.

Deux exemples de Résistance.



Passe encore qu'on nous ait enlevé les quelques ex-ministres de feu Vichy-Etat qui n'ont pas pris la précaution, avant qu'il ne soit trop tard, de filer en Allemagne.

Une façon comme une autre de remonter à la source de leur inspiration.

Ne les regrettons pas.

Dans le domaine politique, quoi qu'il arrive, la France ne manquera jamais de rigolos.

Qu'importe également si on a mis hors d'état de nuire quelques-uns de ces messieurs de la Kadémie ou assimilés, tel le copiste Pierre Benoît, pas si benoît qu'on le supposait, tel Abel Bonnard, dit : la Gestapette, dont on est toujours tenté d'écrire le nom avec un C, et Abel Hermann, ce cher Monsieur de Croupières, qui eût pu servir de thème à une nouvelle fable de La Fontaine :

L'Abel et l'Abetz.

Deux Abels qui nous feraient regretter Caïn.

Et Charles Maurras, alias Poum ! Poum ! directeur de La Mauvaise Action Anti-Française, dont il était de bon ton, naguère, de vanter l'intelligence.

En oubliant de préciser qu'il s'agissait d'intelligence avec l'ennemi.

Et Georges Claude, conférencier de la Propagand Stafel, qui s'imaginait, à défaut de mieux, avoir l'oreille du public.

Cet autre sourd, dont l'air liquide fit la gloire et la fortune, n'a plus aujourd'hui que l'air liquidé.

Et Jean Giono, ce bourgeois de la Sprée, camouflé en paysan du Danube.

Et Louis-Ferdinand Céline, qui confond le style riche et le style Richer.

Et Henri Béraud qui, fils de boulanger, finit en somme comme il a commencé :

Dans le pétrin.

* * *

Mais qui remplacera pour le chroniqueur les vedettes dont la scène et l'écran se sont vus brusquement débarrassés ?

Qui remplacera tous ceux et toutes celles qui transforment Drancy en cabotinville, y formant une galerie unique de phénomènes périmés ?

Le cirque Drancy.

Ou le Théâtre de Boches.

(Pour la location s'adresser au Deuxième Bureau.)

Si, comme toujours, Pacha Guitry y joue le rôle principal, il le fait avec moins de suffisance qu'à l'accoutumée car la pièce n'est pas de lui.

Elle pourrait s'intituler :

La fin du Moâ.

Jusqu'alors Sacha passait surtout pour un paon.

On constate seulement qu'il tient aussi du faisan.

Rien ne dit que cet ultime impromptu ne se terminera pas par un mariage.

Délaissant Geneviève, qui n'a pas su veiller sur lui, Sacha ne pourrait-il pas en effet boucler le cycle de ses avatars matrimoniaux en réépousant sa première femme, Charlotte Lysès, en rupture de micro de Radio-Paris, lorsque celle-ci viendra le rejoindre derrière les barbelés ?

Pierre Fresnay, le repasseur de Printemps, n'est-il pas à pied d'œuvre pour leur servir de témoin ?

Par exemple, Sacha devra se passer de l'assistance de l'une de ses meilleures interprètes, l'éternelle arpète Gaby Morlay rendue à la liberté.

On ne pouvait reprocher à celle-ci que de compter parmi ses intimes un ministre de l'ex-chef vénéré. Ça n'a pas semblé un grief suffisant.

Il y a des degrés dans les mauvaises fréquentation.

Gaby sera avantageusement remplacée par Marie Marquet, de la Comédie-Française, laquelle, n'ayant peut-être pas d'autres patriotes sous la main, livra son fils gauliste à la Gestapo.

Ou par Germaine (Arsène) Lubin, de l'Opéra-Comique, qui charmera l'assistance de sa voix d'or.

D'or du Rhin.

A moins que le conjoint ne préfère Suzy Solidor et son mâle organe de chauffeur d'autobus.

(Ligne : Lili Marlène-Bastille.)

Voire Arletty, dont le goût pour la langue verte se doublait d'un goût pour l'uniforme de même couleur.

Ou encore Alice Cocéa, directrice des Ambassadeurs (du Reich) et présidente du Club des Suicidés.

A l'issue de la cérémonie, Serge Lifar dansera son dernier insuccès :

Le pas de l'oie.

Bref ! Ce sera une fête bien parisienne.

Tous se remémoreront le temps pas si lointain où, avides d'applaudissements, d'hommages et d'argent d'où qu'ils viennent, ils n'étaient que sourires et courbettes devant les bourreaux des meilleurs fils de France.

Des paillasses ?

Non, des paillassons.

N'est-ce pas un même souci de briller à tout prix qui incita quelques-uns de leurs pareils à participer certain soir, sur la scène de l'Empire, au Grand Gala de la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme.

Il ne convient pas de citer ceux qui s'y fourvoyèrent. Au reste, leurs noms figurèrent à l'époque en assez gros caractère sur les murs de Paris. On put même y lire celui d'un ténorino stupeux, aimé des dames, qui, prudemment, n'avait pourtant accepté de prêter son « précieux concours » qu'à la stricte condition de garder l'anonymat.

Seul de tous les artistes pressentis le grand poète Jean Rieux, annoncé d'autorité par les organisateurs peu scrupuleux, eut le courage de s'abstenir.

Ne pourrait-on pas, tout au moins, rappeler ces messieurs-dames trop enclins à oublier leur passagère défaillance à un peu d'humilité ?



Ne pourrait-on pas surtout faire rendre gorge à tous ceux qui, sous l'égide de la K. D. F. ou de l'Office de Placement Allemand, consentirent, en échange de cachets astronomiques, à se produire en Allemagne et en France pour le repos, le plaisir du militaire nazi ou pour les besoins publicitaires des pourvoyeurs de la déportation ?

Trop d'entre eux croient se racheter aujourd'hui en arborant une croix de Lorraine sur la poitrine et en vocalisant bénévolement dans de nouveaux galas organisés, cette fois, au bénéfice des F. F. I.

Une manière de se faire encore de la réclame.

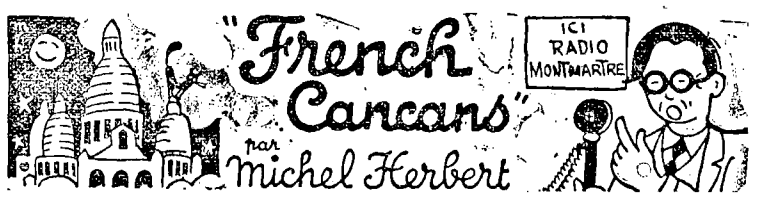
Nous ne pouvons qu'admirer un pareil éclectisme artistique.

Il n'empêche que ces traîtrillons doivent rendre gorge.

Qu'ils paient la note, d'abord.

Ce n'est qu'après qu'ils pourront recommencer à la pousser.

Texte et dessins de
Michel HERBERT.



TRAITRES ET TRETAUX

Les Lettres

CHEZ LE LIBRAIRE.

Vient de paraître sous une forme extrêmement anonyme un roman policier intitulé : « Le mystère du cube blanc ». Le livre est signé F.-D. RICARD. Mais il suffit de l'ouvrir pour reconnaître à la syntaxe et aux fautes d'orthographe qu'en réalité ce bouquin est le dernier né de notre ami Frédéric DARD.

Le petit Ricard coûtait 30 sous avant la guerre. Il vaut 15 francs aujourd'hui.

Hausse illicite...

× × ×

Chez GUTENBERG paraît également « La Troisième solution », roman policier de François MONNET.

C'est bien écrit. C'est bien composé. Mais ce n'est pas policier pour un sou.

× × ×

Coup sur coup une dizaine de romans viennent de sortir, dus à la plume de notre grand ami Max-André DAZERGUES.

DAZERGUES est un spécialiste du roman policier. Quand enfin écrira-t-on un roman dans lequel DAZERGUES sera la victime et le lecteur l'assassin.

Ce dernier aurait droit à toutes les circonstances atténuantes.

LES GRANDS MOTS



— Françoise, vous avez la vue courte !

— Mais non, mon cher, je me souviens encore de Cambronne.

La mode

La silhouette « à l'égyptienne » est à la mode. Ce qui ne veut pas dire que, pour l'avoir, il vous faille ressembler à une vieille momie !...

Les épaules se portent de plus en plus larges (à l'inverse de celles de mouton, qui ont complètement disparu de l'étalage des bouchers). Quant à la taille, elle s'affine, tout au contraire de plus en plus, ce qui est assez indiqué par ces temps où il convient de se serrer la ceinture.

Le manteau raglan est très en faveur. Un vieux sac à pommes de terre vous permettra de vous en confectionner à d'autant meilleur compte que, comme les pommes de terre sont rares, les sacs abondent en ce moment.

Les manches se font très larges, ce qui a bien son utilité quand on fauche quelque chose chez l'épicier...

Tante ABELLE.

La Cuisine

TÊTE DE TORTUE EN VEAU

Cette recette est évidemment une variante de la célèbre « tête de veau en tortue », dont tout le monde a les oreilles rebattues. Nous avons voulu changer un peu en intervertissant simplement les éléments. Cette fois, c'est la tête de tortue qui sera « en veau » : c'est bien son tour. Nos lectrices nous en saurons gré, par ces temps où le veau est si rare.

Prenez une bonne tortue moyenne, du genre de celles qui pullulent au Nicaragua (si vous n'avez pas le temps d'aller aussi loin fournissez-vous simplement chez le naturaliste du coin). Surveillez attentivement le moment où l'animal sort la tête de sa carapace et, vlan, coupez sec.

Il ne vous restera plus alors qu'à vous taper la tête, en l'accommodant comme vous le feriez d'un morceau de veau, soit avec des épinards, soit entourée de macaronis. Une préparation à recommander pour son bon marché consiste à servir simplement la tête de tortue sur un lit de vieille paille de fer.

TROUDUCUR Ier.

UN HOMME PRATIQUE

A peine revenu à Lyon d'une assez longue partie de cache-cache avec ces messieurs de la Gestapo, j'ai rencontré mon vieux camarade Ledur-Aupèze que j'avais perdu de vue depuis pas mal de lustres.

Je me doutais bien que ce dessalé — qui, déjà, au lycée, s'entendait à nous rouler au jeu de billes — n'avait pas perdu son temps au cours de ces années si favorables aux tripotages les plus divers.

Et de fait, son complet pure laine, ses souliers confortables, sa chevalière massive révélaient un état financier nullement déficitaire.

Il voulut bien me reconnaître malgré ma maigreur, et comme je constatais — sans toutefois le féliciter — son aspect florissant, il me confia :

— Oui, oui, ça n'a pas trop mal gazé. La drôle de guerre m'a laissé quelques sacs. J'ai vendu un peu de tout : des œufs, des canons, du savon, des soutien-gorges. Ma grande idée, c'a été le miel des Alpes.

— Le miel des Alpes ?

— Oui, une simple mélasse en pôts, et dans chaque pôt un cadavre d'abeille pour authentifier le produit.

— Très ingénieux !

— J'en ai écoulé des tonnes ! C'est très nutritif... surtout pour le vendeur !

— Fort bien, mais le marché noir commence à battre de l'aile. Que vas-tu faire ?

— Moi ? Oh ! sois sans inquiétude.. J'ai déjà un filon en vue. J'essaie de stocker les vieilles cartes d'identité et d'alimentation des israélites, affranchis du tampon racial.

— Et qu'en feras-tu, grands dieux ?

— Tu ne devines pas ? Mais, mon cher, ces cartes-là, les miliciens et les P. P. F. encore en liberté me les achèteront à des prix astronomiques !

Et l'heureux businessman s'éloigna en me gratifiant d'un sourire de pitié.

José de BERYS.

Le scandale des vins

Le scandale des vins a fait couler beaucoup d'encre dans la presse quotidienne.

Qu'en est-il advenu ? Rien !

Et il ne peut rien en advenir tant que....

× × ×

Nous n'avons pas, ici, l'intention de prendre la défense de qui que ce soit, et comme tout le monde, nous nous élevons contre le prix exagéré du vin dans les débits de boissons.

A qui la faute ?

Les vignerons accusent les marchands de vins en gros, mais si le cafetier achète directement à la propriété les prix restent sensiblement les mêmes.

Naturellement les grossistes protestent et les consommateurs continuent à payer le prix fort, et à ne connaître que le « bistrot » qui, lui, à son tour, n'y peut rien. C'est une véritable salade dans laquelle toutes les feuilles ont raison.

Mais dans une salade il y a aussi... la sauce. Où va cette sauce ?

× × ×

Vichy a taxé les vins !

Vichy a imposé aux cafetiers de ne servir que des vins nobles, tels que Moulin-à-Vent, Brouilly, Pouilly-Fuissé, etc. Les débitants de boissons qui ne respecteraient pas actuellement ladite réglementation en vendant des vins autres que ceux autorisés, s'exposeraient aux poursuites des services de la répression des fraudes et du contrôle économique, et peuvent encourir la peine de fermeture de leur établissement.

Pourtant le vin ne manque pas ; au contraire. Alors ?

Pourquoi maintient-on ces anomalies vichyssoises ? Les vins nobles, les plus modestes, sont vendus entre treize et quinze mille francs la pièce. Pourquoi ne les taxe-t-on pas à un prix plus raisonnable ? Pourquoi l'ouvrier, qui se fout un peu de la « noblesse » et préférerait boire à sa soif, ne peut-il trouver un « canon » à un prix en rapport avec sa bourse ?

Eh ! bien voilà ! C'est bien simple !

C'est que sur une pièce de vin noble de 15.000 francs, près de 5.000 francs, c'est-à-dire le tiers, reviennent à l'Etat.

Et voilà, amis du beaujolais, éclairci tout le scandale du vin.

LE JACOBIN.

Le Cinéma

Ciné-Libéré

Il y a trois genres de films :

1° Les films idiots. Leur titre est sur toutes les lèvres. Les artistes qui les interprétaient s'échelonnaient entre la cuisse photogénique de la célèbre star et la gueule chevaline du grand comique.

2° Les films dits « artistiques ». Ce sont eux qui faisaient dire au public, l'écran éteint : « Ce truc-là est complètement stupide. ». C'était aussi l'avis des commanditaires délestés.

3° Les films à la fois intelligents et commerciaux. Espèce rare.

Il est évident qu'il va falloir, en France, en mettre un coup en travaillant surtout dans la troisième catégorie. Mais nos circuits n'ont pas un tel rayon qu'on puisse amortir. Alors ?

Alors il faudra, lorsque viendra le moment de discuter le petit traité de commerce annexé à tous les traités de paix qui se respectent, être présents autour du tapis vert. Cela nous sera d'autant plus facile que nous occuperons l'Allemagne avec un plus grand nombre de divisions. (Les divisions doivent rester uniquement un article d'exportation.)

Puis il faudra travailler, c'est-à-dire trouver des acteurs pas trop défraîchis, pas trop compromis, des scénaristes et des metteurs en scène du même cru. Et voir grand, avec une politique réaliste et talentueuse du cinéma.

Et que le public porte le deuil ricanant des Gaby, des Viviane et autres Corinne à la manque, le deuil émouvant des Harry Baur et des Almos... Qu'on reparte à nouveau.

L'Amérique d'ailleurs nous rendra quelques bons éléments. Mais, de grâce, qu'elle garde M. Victor Francen.

François MONNET.

LE SUSPECT



— I paraît même qu'il s'appelle Adolphe !

LA TOBIS EST BOUCLEE.
TOBIS OR NOT TOBIS...

* * *

ON REPASSE PONTCARRAL

Du meilleur et du empire. On y revoit M. Pierre Blanchard qui, sur ses maigres épaules, parle de reconstruire le cinéma français. Gare la casse !

* * *

Pourquoi ne pas reprendre un film dans lequel nous retrouverions la petite figure ridée et sympathique de notre grand Aimos.

* * *

A LA SCALA

Et notre cher Allamelle, le « général », prononcerait auparavant quelques mots émus sur celui qui, terminant tragiquement une vie toute de bonté, a mis une page de gloire à l'album maculé de nos vedettes.

La salle écouterait debout. Et ce serait très beau.

* * *

BONJOUR GABIN !

Hélas ! il parle anglais dans « Péniche d'amour ». Pour se donner l'accent il serre les dents, ferme l'œil gauche.

Reviens vite, mon vieux Jean. Nous t'aimons tellement mieux quand tu nous parles argot.

* * *

CARNET ROSE

Michèle Morgan vient de donner le jour à un petit franco-américain.

Félicitations.

* * *

QU'EST DEVENU PAGNOL ?

Ce Pagnol qui, dans « La fille du Puisatier », nous avait sorti cette scène si émouvante où Raimu pleurait en écoutant la voix de celui qui donnait sa personne à la France.

* * *

Gaby Morlay a bien du malheur. De faux policiers lui ont volé des millions de bijoux, modestes cadeaux de l'ancien ministre du Ravitaillement.

Madame Bonafous...

Madame Bonne-à-tout-faire...

* * *

ET FERNANDEL ?

Fallait-il que les spectateurs, eux, fussent résistants.

K. MERA.

Notre pauvre Opéra

M. Roger Lalande dirigeait, pour le compte de la régie municipale, l'Opéra de Lyon. Les fées bienfaisantes ont accordé à M. Lalande les dons de l'esprit. Son érudition en matière d'histoire musicale et d'histoire scénique est remarquable. Elle est prodigieuse quand on la compare à la culture — ne disons pas générale, il ne faut désobliger personne — mais technique de l'immense majorité de ses collègues. On ne collerait M. Lalande ni sur la monodie grecque, ni sur les Mistères médiévaux, ni sur la tragédie lullienne ou ramiste, et pas davantage sur le drame wagnérien. D'autre part il n'y a pas deux opinions sur ses capacités. Il a le génie de la mise en scène et il n'y a peut-être personne actuellement qui, de ce point de vue, lui soit supérieur. Tout au plus pourrait-on lui reprocher de ne s'intéresser, chaque saison, qu'à un petit nombre d'ouvrages, qu'il montait à la perfection, et de négliger absolument les autres.

Mais ce grand artiste a un défaut. Comme tous ceux qui ont du caractère, il passe pour l'avoir mauvais. Ses amitiés ne sont pas à titre perpétuel, ni ses fidélités indéfectibles. Une série de malencontres lui a fait perdre ses appuis. Bref, à tort ou à raison, la position sur laquelle il avait quelques raisons de compter pour un an encore, lui échappe à la veille même de la rentrée.

Qui nommer à sa place ? Qui accepterait, sans invoquer le bénéfice d'inventaire, une succession extrêmement peu désirable ?

Mettons les points sur les i.

L'Opéra de Lyon est une grande et noble maison. Mais ce glorieux édifice aurait besoin d'une réfection à peu près totale. Une crasse épaisse recouvre le délabrement. Il faudrait ravauder scène et salle. Il faudrait peut-être — je dis peut être — renoncer à la scène tournante. Il faudrait tout repeindre et changer les tentures. D'autre part, les explosions ont cause d'assez graves dégâts qu'on a dû réparer en hâte, vaille que vaille. Tout le monde sait qu'une solution seule serait sage : fermer pendant un an et remettre la maison en état. On ne le fait pas, moins pour le public que pour les masses — chœurs, orchestre, ballet, machinistes, petit personnel — qui seraient réduites au chômage.

Autre charge de l'héritage, pire celle-là : l'incertitude sur le choix du directeur et les circonstances de guerre ont empêché de recruter une troupe dans les conditions normales. Le nouveau directeur aura des artistes choisis par son prédécesseur et dont il faudra bien qu'il s'arrange. L'inévitable désordre causé par la gêne des communications a fait qu'au début d'octobre on n'avait pas de chef d'orchestre. On s'est arrangé depuis, non comme on a voulu, mais comme on a pu. Les noms illustres ne seront pas sur l'affiche.

Enfin — et c'est le pire — quel répertoire peut-on composer alors que la saison doit s'ouvrir si peu de jours après la désignation d'un directeur ? Disons adieu aux vastes espoirs et aux vastes pensées. Il ne peut s'agir ni d'aucune création, ni d'importantes reprises. Il faut se résigner au morne défilé des vieux fantômes : « Faust » alternant avec la « Tosca », « Hérodiade » servant de repoussoir à « Werther », « Manon » succédant à la « Bohème », avec comme piment, « Les Noces de Jeannette ». Celui qui présidera à ces exhumations va être un syndic de la faillite artistique, un adjoint aux Bas-Arts. Triste rôle pour lequel il faut un bien admirable désintéressement et le plus noble courage.

Mais il fallait utiliser les artistes imprudemment embauchés ; il fallait faire vivre les masses. L'engagement qui lie la municipalité à la troupe est essentiellement un contrat alimentaire, dont le directeur sera le popotier. Il n'est pas une seconde question de musique dans tout cela. Prononcer le mot lyrique évoque trop aisément la rime d'ironique.

Gardons-nous de pousser le tableau trop au noir. Derrière le présent évidemment piteux, un brillant avenir se dessine. Notre Pierre Deloger est là, dans un second rang provisoire. Ce très grand artiste supportera, comme nous, les heures sombres. Il aura tout loisir à mûrir ses projets. La prochaine saison, la paix faite et parfaite, permettra d'envisager un noble programme avec des œuvres nouvelles, avec la reprise des maitres indiscutés, avec des mises en scène originales pour revivifier les pauvres choses dont une partie du public a le tort de se déshabituer trop lentement. Prenons patience. Un an de jachère est une formule aimée des agriculteurs. Ce sera la devise provisoire de notre malheureux Opéra.

MEPHISTO.

Radio

Ondes amères

Qu'en dire?.. Il n'y a plus d'émissions artistiques.

Il nous reste, évidemment, les informations.

Il nous reste quelques reportages traités par des gens inexpérimentés mais certainement enthousiastes et sincères.

Il nous reste des disques. L'opéra est commenté par un Monsieur qui coupe curieusement ses phrases. Cela donne à peu près ceci :

« Ver... dicélèbrecom... positeuri... tullennéen... dix-huit... centreizella... écritno... tammentRi... golettola... Tra... viattaLe... TrouvèreA... ida... da... da... da. »

Et il nous reste Mme René Daumière.

Mme René Daumière est cette personne imposante et légèrement moustachue, précédée d'une poitrine en capot de « Jeep » et surmontée d'un chapeau en tarte à la crème, qui écrivit naguère dans « La Page » que les Croix Roussiens avaient l'accent circonflexe (sic).

Mme René Daumière fait, sur les ondes, dans le sentiment, dans le genre touchant, pleurnichant, bien élevé, dans le genre pâtes pectorales. Elle parle aux enfants, aux cuisinières, aux femmes suisses. Elle minaude, elle susurre, d'un micro en cul-de-poule, des remerciements, des conseils, des reproches.

Si on la laisse faire elle s'adressera bientôt à l'Amérique, à l'Australie, au Groenland. Pour qui allons-nous passer ?

Elle se prend pour la comtesse de Ségur.

Elle se prend pour Françoise Rosay.

Hélas ! Elle n'est que le Rosay de Mme Husson.

LE MICROFAUNE.

La Bourse

Semaine calme. Epuration en baisse. Recul marqué du « Pipeline ». Barloz Fibrane Ltd instable. Payot's recherchées (par le Parquet). Tinorossi pas coté.

Gillet's blade	0,05
Do Rio-Salopio	0,01
Berliet (ancienne)	0,003
Berliet (nouvelle	12.000
Mines de rien	15 »
Vinicole de Pinton	3 »
Barloz Fibrane Ltd...	0. 10
M. L. N.	25.000
Miliciens	pas coté
Pipe-line	8. 50

Petite correspondance

Gaston S. — Si tu ne payes pas le coup à toute la rédaction, à l'occasion de la sortie du premier numéro, c'est que tu n'es qu'une sombre vache.

Henry C. J. — D'acord, les hommes préfèrent les blondes. Mais ça n'empêche pas d'aimer les brunes.

Un petit futé. — Mais non, Cussonnac ne s'écrit pas avec un Q... Soyez sérieux...

Un potache. — René Maran a écrit « Batouala » et non pas « Balatoua ».

Petites Annonces

JEUNE FILLE cherche à connaître soldat américain pour explication du terme « pipe-line ». S'adresser Josiane, 28, rue Arbre-Sec, de 5 à 7.

MONSIEUR, âge moyen, b. s. t. l. r., désirerait échanger avec bistrot centre Lyon, propos spirituels contre tournées de rouge. Ecrire Pinton, au journal.

LA SEMAINE
DE LYON ET DU SUD-EST
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an.... 150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
138, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 2. LE NUMERO : TROIS FRANCS 23 NOVEMBRE 1944.

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

M. de Brinon vous parle de Berlin... La « Voix gammée »...

Ecoutons-les

Ceci est une adresse à mon ami Jean Guignebert, directeur de la Radio Nationale.

Jean est une des belles figures de la Résistance. Durant quatre années il ne s'est pas couché souvent le soir sans se demander s'il ne se réveillerait pas avec le pétard de la Gestapo ou de la Milice sur le ventre. Mais, parce que chez lui la joie de vivre et la foi dans son étoile est la plus forte, il n'a jamais voulu se prendre au sérieux.

Parfois, au cours des quatre années maudites — et dont nous dirons peut-être un jour : « C'était le bon temps ! » — j'entendais sous ma fenêtre un gas qui sifflait un air. C'était « Les Filles de Cornavet » ou celles de La Rochelle, ou « le Cocu de Paramé », ou le « Trente et un du mois d'août » une de ces vieilles chansons de la marine en bois, qui, dans leurs mots bravent l'honnêteté, mais où passe l'air du large, l'odeur des vents qui soufflent sur la mer. Alors, Michel, mon ami, cinq ans aux vendanges, disait tout naturellement :

— Tiens ! Voilà parrain Jean.

Nous allions à la fenêtre : c'était lui, sa figure léonine levée vers nos croisées, riant, de ce grand rire jovien qui lui va si bien, un bras brandi en signe d'enthousiasme, bref, tout ce qu'il faut pour « se faire remarquer » des « catolles » et des « panosses » de la rue Lyonnaise.

Car Jean eut toujours horreur du genre conspirateur, de ce qu'il appelait « les Perruques », en souvenir des choristes de « Madame Angot » et de leurs collets noirs. Il prétendait — et la suite des événements a montré qu'il avait raison — que rien ne détourne l'attention des argousins comme un air assuré, une mine réjouie, et toutes les apparences du calme et de l'insouciance.

Ayant, durant quatre années, organisé la Radio clandestine en France, il était juste — juste ; mais pas obligatoire — qu'on songeât à lui pour diriger celle de la Libération. Pour une fois que le right homme est à la right place, comme dit Churchill, saluons !

Or c'est à toi, Jean Guignebert, mon vieux copain, que j'envoie cette petite supplique.

La Radio — pas la tienne, celle de Londres — nous a apporté l'autre jour une nouvelle qui n'aura pu surprendre que les innocents qui se font des illusions sur l'infini de la scélératesse humaine.

Il paraît que les abominables salauds qui ont suivi Laval et Pétain dans leur fuite, se sont rassemblés sur la terre étrangère, et ont demandé à leur grand ami le docteur Gœbbels, un micro et une antenne.

Pour essayer de corrompre l'enthousiasme, la fierté qui sont nôtres. Pour prêcher l'Evangile selon Judas.

Déat, Céline, Brinon, les deux Abel académiciens et pédérastes, Chateaubriant, Cousteau, Alain Laubreaux, Rebattet, toute la poubelle enfin !

Et comme il leur fallait un titre, ces Messieurs, qui ne tiennent pas à ce qu'on dise d'eux : « C'est la Radio de Berlin », ont baptisé leur petite infamie « Radio Patrie ».

Simplement.

Avouez que c'est torché !

Et plus sincère que ça ne semble au premier abord. Leur Patrie est bien là-bas, en effet, au pays du nazisme, de la schlague et du pas de l'oie. Ils ne mettent pas leur drapeau dans leur poche : c'est la loque à croix gammée.

Eh bien, cher Jean, voici où je veux en venir : Il faut nous permettre d'écouter les salauds.

Rien ne serait plus tonique à notre moral. Rien ne nous échauffera mieux le sang au seuil d'un hiver qui s'annonce frisquet.

Si quelques Français pouvaient encore douter de leur cause, rien ne serait plus propre à les remettre dans le droit chemin.

On ne brouillait pas les émissions de Radio-Stuttgard, naguère. Il était loisible à tous les Français moyens de recueillir le nasillement doucereux de Monsieur Ferdonnet. On avait tort. Ce triste sire a porté à notre moral, à celui des soldats de notre malheureuse armée, qui l'écoutaient les pieds dans la boue glacée, des coups mortels.

C'est que les Français n'avaient pas encore compris. Ils s'entêtaient dans leurs vieux rêves utopiques, se disaient que les Boches, après tout, c'était des hommes comme tout le monde, et qu'on ferait bien mieux de rentrer chez soi, pour finir la belotte interrompue, et caresser la bourgeoise qui trouvait le temps long et le bromure Gamelin amer à avaler.

Mais aujourd'hui, ils ont compris, les Français. On n'en trouverait pas, pour soutenir que les Frizous sont de bons petits mecs, de quoi remplir le Guignol du quai Saint-Antoine.

Ils savent — nous savons tous — que le Boche est une survivance, à notre époque, des barbares des premiers siècles, un composé de ruse et de férocité comme on n'en a pas réussi de pire.

Alors, qu'on nous permette d'écouter leurs amis. Les ex-Français demeurent odieux : ils ne sont plus à craindre. Au contraire. Quand on entendra Bonnard, dit Gestapette trémuler du croupion, son copain Hermant masturber l'imparfait du subjonctif en l'honneur de son führer, tous les Français de France seront la proie d'une immense rigolade.

Les petits airs de flageolet de von Brinon nous réjouiront tous. Le gas Céline pourra jaspiner ses boniments à la mouscaille : on se bouchera le nez, et ça ira. Monsieur de Chateaubriant aura beau nouer sa Gerbe d'un ruban tricolore, qui voulez-vous qu'il trompe ? Quant aux trois immondes putains de « J'essuie partout »... on les présentera à ceux qui les ignorent, et ils pourront faire leur choix.

LIRE LA SUITE EN 2e PAGE.

LES BONNES NOUVELLES
OU LES FANTAISIES D'ANASTASIE

Fumeurs

TROIS DÉCADES EN (Censuré)

Lyon, 16 novembre. — La Chambre syndicale des débitants de tabac de Lyon et du Rhône informe les fumeurs qu'il sera distribué trois décades en (censuré) dont deux en tabac et une en cigarettes.



EN CINQ-SEC

NUANCE

Les journalistes obligés de se rendre au Palais de justice pour le procès Cussonac déploraient que l'on eût négligé d'assumer une navette en bateau de la rive droite à la rive gauche de la Saône, pour remplacer la passerelle mutilée.

On aurait bien dû mettre des Abeilles, se lamentait l'un.

Et Pierre Scize de conclure :

« Pour un procès pareil, ce sont des mouches qu'il faudrait ! »

ESPERANCE

Le charcutier de cette localité de la banlieue lyonnaise maintient l'optimisme de sa clientèle par des avis de ce genre :

« Bientôt distribution de porc frais... quand il y aura du cochon »

PENSÉE CHOISIE

« On n'emmène pas la Patrie à la semelle de ses souliers. »
(Discours Juin 1940, de M. Pierre Laval.)

A propos, dans quoi marche aujourd'hui ce même M. Pierre Laval ?

VITRINE

Cet aimable commerçant en instruments de musique et en éditions musicales du centre de la ville, a eu la curieuse initiative de conserver dans une de ses vitrines les portraits en grand format de vedettes plus ou moins compromises.

On peut y admirer, si l'on est vicieux, Tino Rossi, Suzy Solidor, Léo Marjane, etc...

Ce n'est pas une exposition, c'est un jeune massacre.

MELANCOLIE

A l'heure pourtant réchauffante de la fine, le charmant Noré-Brunel nous confiait l'autre jour, un peu désabusé :

« Ma femme et moi nous sommes pacifistes, c'est pour cela que nous nous attrapons tous les jours ! »

Henry CLOS-JOUVE.

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour l'ex-journaliste lyonnais Georges CHAMPEAUX, auteur de la « Croisade des Démocraties » et présentement en prison :

« Le Champeaux de paille... de cachot. »

LES COURSES

BELLE REUNION A VILLEURBANNE

M. Félix LOUOT perd le Grand Prix de la Rize

Très bonne réunion sur le coquet hippodrome de Villeurbanne, dimanche dernier, par une belle journée ensoleillée. Nos élégantes n'en arboraient pas moins les premières fourrures.



Le bourin

Le radada et le zobi des Indes sont toujours très en faveur. Quant aux manteaux, ils se portent de plus en plus amples, ce qui est bien avantageux quand on a le pétrus assez confortable.

Le clou de la journée était le grand prix de la Rize, course plate réservée aux gentlemen (prononcer: jantleman). Contrairement aux jockeys, les jantleman peuvent porter la moustache et se taper la tronche autant qu'ils le veulent, puisque, pour eux — ces gros vernis — le poids n'importe pas.

L'épreuve fut brillamment perdue par M. Félix Louot, sur « Alicourt », qui termina bon dernier sans avoir jamais été inquiété.

LE PERDANT NOUS DECLARE

Dans ce genre de machin, nos lecteurs l'auront remarqué, on interviewe toujours le vainqueur. Ici, comme nous ne faisons jamais rien comme tout le monde, nous sommes allé demander les impressions du perdant, que nous avons trouvé en train de se déculotter, au pesage :

— Ces bourins ont beau ne pas courir vite, nous a-t-il déclaré avec amabilité, ils ne vous en font pas moins mouiller le calecif... Mes impressions ?... Mais elles sont excellentes... J'ai pris la queue dès le départ, et je n'ai pas eu trop de mal à la conserver. Je craignais bien un peu mon frère Paul, qui montait dans la même course, mais il a su se conduire en vrai jantilleman et se satisfaire de la place d'avant-dernier. Il montait d'ailleurs un canasson qui avait un nom de tisane : « Salsepareille ». Je suis content, très content... Remerciez les amis qui m'ont fait confiance en pariant sur moi...

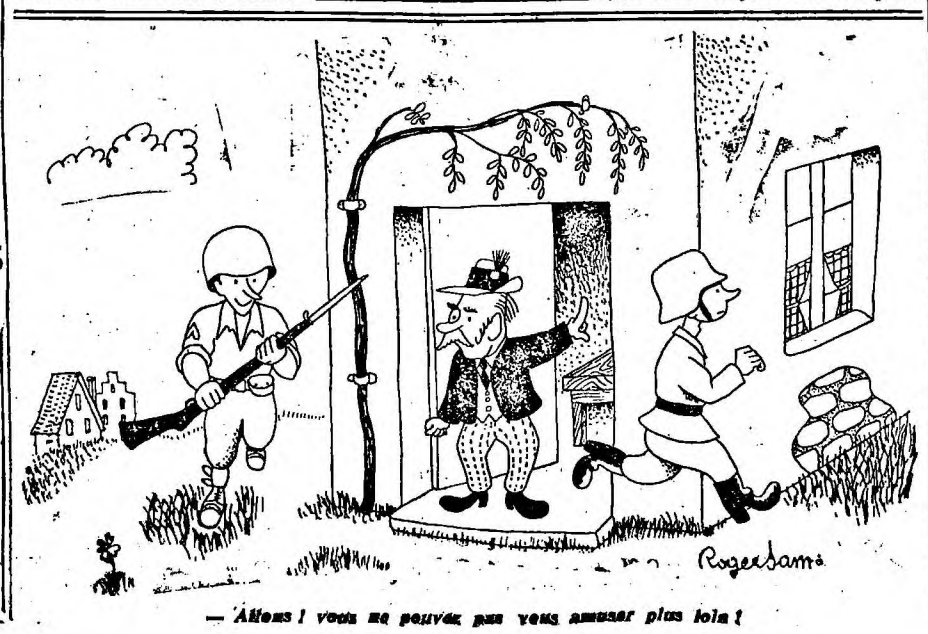
M. Félix Louot ne parle pas de rembourser ma mise. C'est sans doute un oubli de sa part...

L'OPINION DU BOURIN

Nous allons voir dans son box « Alicourt » — le mal nommé, puisqu'il ne court pas du tout — qui est en train de mâchonner une avoine triste :

— Bien sûr, nous déclare-t-il, on va encore me traiter de lanterne rouge... Par ces temps où l'on vient de fermer les bobinards de la rue Mercière, je m'en balance pas mal... Pour nous, la gloire, voyez-vous, ça se finit toujours toujours par la boucherie hippophagique... Une seule chose me ferait plaisir : ne plus être monté par ces jantleman, dont il faut trimballer les soixante-quinze kilos bien portants, mais par de vrais jockeys tout mignons... Je ne me sens plus très jeune... De toute façon je tâcherai de ne pas faire mieux la prochaine fois...

Marcel-E. GRANCHER.



— Allons ! vous ne pouvez pas vous amuser plus loin !

Pierre Brasseries

«Après Galiléa»... Holà !

Claude Dauphin de passage à Lyon ! Quelle interview en perspective !... Mais le charmant comédien ne fit entre Saône et Rhône qu'un séjour très bref, et les journalistes en furent pour leur note de frais.

Restait heureusement Pierre Brasseur. Un bon produit de remplacement, en quelque sorte.

Mais Pierre Brasseur arriva trop tard au rendez-vous des photographes : tout le monde était déjà parti.

La raison de ce retard ? Un fait-divers : l'interprète de Sixième étage raconta qu'il avait été assailli, dans sa chambre d'hôtel, par un individu qui l'avait frappé au visage en criant sur le ton de la vengeance satisfaite : « Galiléa ! Galiléa ! »

Il s'agissait sans doute d'un monsieur qui avait assisté au spectacle.

Ce qui expliquerait bien des choses.

The right man.

L'œil de Brasseur était en effet orné d'un « coquard » de première qualité. Nul doute qu'il y avait eu de la bagarre.

Seulement, étant donné l'état de... mettons : d'euphorie dans lequel se trouvait notre vedette, le champ était ouvert à toutes les suppositions.

On comprend maintenant pourquoi cet artiste jouait avec tant de maîtrise — je n'ose dire : de naturel — la scène d'ivrognerie du film Lumière d'été.

(Lire la suite en troisième page)

LUCKY.

Sous l'œil du Cheval de Bronze

LES INCORRIGIBLES

Deux fois par jour les fusillés en sursis de Baden-Baden exaltent leur bile au micro.

Chaque vedette de la trahison a son jour.

Une fois c'est Luchaire qui nous dit, sans rigoler, que ce sont les Américains qui ont fait sauter les ponts de Lyon.

Un autre jour c'est Lesdain qui affirme que le temps travaille pour le Reich.

D'après le communiqué, nous croyons plutôt que le tank fait actuellement du bon boulot pour les Alliés.

L'autre jour, à Micro-Ordures, de Brinon, la glotte en deuil, fit l'éloge de son complice Georges Suarez. Ce panégyrique eut au moins l'utilité de prouver combien les jurés parisiens eurent raison d'envoyer au poteau le directeur d' « Aujourd'hui ».



— Ce sont peut-être les envoyés de la Providence dont nous parlait le Führer.

* * *

LES HEURES DURENT...

Les milieux journalistiques viennent de voir réapparaître dans les rédactions un communiqué promettant de Mme Grignon-Faintrenie, annonçant la reprise de l'activité de son entreprise de spectacles.

La vedette de ces réjouissances est, comme par hasard, l'abbé Chagny, dont les sentiments collaborateurs et les articles pro-Vichy dans le « Nouvelliste » sont connus de tous.

Mme Grignon-Faintrenie a, nous *l'espérons, toujours une poitrine opulente, mais il nous est permis de douter que son sein gauche s'adorne encore d'une franchise de belle dimension.*

Ce gage des bons serviteurs du Maréchal avait été justement accordé à la directrice des Heures, qui dans ses programmes, depuis 1940, donna toujours la vedette aux plus virulents Kollaborateurs, depuis M. Georges Claude des V-1, à M. de Lesdain, de Radio-Traîtres, en passant par M. René Benjamin, M. Creyssel et autres de Fattie.

A propos, qui est-ce qui s'occupe, à Lyon, de l'épuration des spectacles ?

* * *

HERCULE JUIF

A la « Couronne », des journalistes bavardent. L'un d'eux cherche en vain à se souvenir du nom d'un israélite qu'il connut pendant la guerre :

— Vous ne voyez pas qui je veux dire ?... Un juif... Très grand, très fort... Chevelu...

— Ce ne serait pas Samson ? fait doucement Marcel-E. Grancher...

LE QUICK ET LE COUAC

Tout le quartier. des Célestins connaît et respecte la Mère Quick — ainsi surnommée bicause l'enseigne du très estimable magasin de réparation-express de chaussures qui porte ce nom et qu'elle dirige avec énergie et sagacité : D'aucuns, toujours à cause de sa profesion — et parce qu'elle ne déteste pas de se jeter par-ci, par-là, quelques coups de blanc derrière le corsage, l'appellent encore la Mère Gnafron.

Or, il se trouve que la Mère Quick possède un admirable organe de contralto, auquel le Viré et le Juliénas n'ont pas encore causé de dommages irréparables. Et la direction du Grand-Théâtre (bravo pour l'Opéra !) à l'affût des belles voix locales, va lui confier l'interprétation du rôle de La Mère (tout court) dans « Louise ». On envisage même de la produire dans l' « Orphée », de Gluck.

A une condition : qu'elle arrête de piccoler...

— Sans cela, lui a dit le directeur, vous cesserez bientôt de vous appeler la Mère Quick, et vous deviendrez la mère Couac...

L'intéressée se tâte. C'est bien joli, la gloire, mais le Pouilly-Fuissé a bien son charme !

* * *

PARACHUTISTES

Au maquis de Lamure-sur-Azergues, un de nos amis — le capitaine Loulou, des F. T. P., pour ne pas le nommer — attendait un « larguage ».

Le parachutiste touche le sol, un beau gars, très sympathique...

— How do you do ?... s'écrie Loulou, en tâchant à se souvenir de ce qu'il avait appris au Lycée...

— Te casse pas la nénette !... répond l'arrivant. Je suis de la Croix-Rousse...

* * *

CHEZ LE COIFFEUR

— Les officiers boches que je servais, nous a appris ce pommadin, ils avaient des goûts curieux. C'est ainsi que, comme friction, ils ne voulaient pas entendre parler de « Cuir de Russie »... Par contre, ils raffolaient de « Soir de Paris »...

RETOUR



— Je ne sais pas pourquoi, mais je le trouve moins sympathique qu'avant.

CHANSON NOUVELLE



Sur les ponts... de Lyon
On y passe... On y passe
Sur les ponts de Lyon
On y passe... en camion.

* * *

L'AGATHE

Bien qu'elle ne se prénomme pas Fernande, mais tout bonnement Yvette, la nouvelle femme de l'Aga-Khan est grande, grande : 1 m. 85 de la tête aux pieds (et 1 m. 86 dans l'autre sens, parce que ça va en remontant). Si l'Aga et elle font des petits, espérons qu'ils voudront bien nous en garder un...

Cela nous rappelle une bien belle histoire Grancher... Il y a quelques années, l'auteur de « 5 de Campagne » avait été chargé, par le Comité du bal de l'Automobile, d'aller quérir à son domicile la reine de Lyon — qui n'était autre que la nouvelle Agathe. Drôle d'idée !... penseront les gens de bon sens...

La reine habitait au sixième étage. Sur un appel de klaxon elle parut à la fenêtre :

— Je ne suis pas encore prête... Comment faut-il m'habiller ?... Robe du soir ?...

Il pleuvait — comme il ne pleut qu'à Lyon :

— Hé !... venez à poil et n'en parlons plus, décida Marcel-E. Grancher, pour la grande joie des voisins...

* * *

LE « VIEUX » PERSISTE...

Lu parmi les avis mortuaires du « Progrès » : « Le convoi partira de la place Maréchal-Pétain ».

Il y a mieux... Parmi les publicités parues en octobre dans le « Mois à Lyon » figurait la vue intérieure d'un bar — photo vraisemblablement prise il y a quelque temps déjà ! — où se discernait l'effigie du Maréchal, tout rigolard dans son cadre...

Quand il découvrit cela, le rédacteur en chef en tomba sur le derrière...

* * *

JOURS SANS ALCOOL

Nous avons appris avec étonnement qu'il y avait encore des « jours sans ».

— C'est pas la peine d'être délivrés !... grognait l'autre jour un brave ouvrier devant un « zinc » frappé de carence.

Sans aller jusqu'à partager complètement cet avis, nous espérons que M. l'adjoint Pinton voudra bien prendre le verre... pardon !... l'affaire en mains...

AGRUMES

On croyait qu'il s'agissait du nom d'un potage de santé ou d'une mesure de surface, ou d'une sale maladie...

Il n'en est rien : en réalité, les agrumes ce sont tout simplement les oranges et les citrons. Alors, penseront les gens de bon sens, pourquoi ne pas dire, tout simplement « oranges » et « citrons »...

Quoi qu'il en soit, nous signalons la chose à ce chauffeur de taxi qui, peu au courant sans doute, invectivait l'autre jour contre un client peu généreux :

— Va donc, en !... agrume !...

* * *

AUX FACULTES

La rentrée universitaire a été célébrée avec une pompe magnifique, devant un public enthousiaste. Cela nous change un peu des mornes rentrées traditionnelles. Mais deux problèmes restent irrésolus :

1° Pourquoi le professeur Delore, qui devait faire le discours d'usage et nous avait alléchés par un beau sujet : « L'humanisme dans la médecine », a-t-il été averti entre 13 h. 30 et 14 heures, alors qu'il revêtait sa tenue de gala, qu'il n'aurait pas à prendre la parole ? Ah ça ! est-ce qu'il y aurait encore une Anastasie pour les seuls universitaires ?

2° Pourquoi Son Excellence le Grand Maître de l'Université prend-il un temps de quinze à vingt secondes entre chaque mot, de sorte que sa harangue politique a duré dix fois le temps qu'il aurait fallu à un orateur de moyenne force pour exprimer ce qu'il avait à dire. La musique vocale de M. Capitant est une mélodie où les pauses et les soupirs sont l'essentiel, les blanches et les rondes l'accessoire.

CONSERVES

La chose nous paraît bien un peu forte pour être vraisemblable. Mais, de divers côtés, on nous en affirme l'authenticité.

Les conserves de viande que nous recevons présentement de Tunisie sont loin d'être parfaites.

Serait-il exact que les boîtes les contenant portent cette prescription troublante :

« A n'ouvrir qu'en présence d'un médecin ou d'un vétérinaire !... (?)

× × ×

ANCIENS COMBATTANTS

Du moment que les ex-partis se reforment, les Anciens combattants en font autant. Ils ont raison : on les oublie tout de même un peu trop.

Seulement, il ne faudrait pas que certains spécialistes démonétisés en profitent pour vouloir reprendre le manche...

C'est pour M. Mercier, de l'U.M.A.C. que nous parlons.

Nous pensons que cet avertissement sera suffisant et qu'il ne nous obligera pas à mettre les points sur les... K...

FRONT DE L'EST



REPLI !...

ECOUTONS-LES

(SUITE DE LA 1re PAGE)

Le Cousteau avec sa gueule d'assassin...

Le Rebattet, alias Sordet, dit Sordide qui a poussé le Maurrassisme jusqu'à ses plus extrêmes conséquences : on est un lâche, un avorton, on adore la force ; on hait la République, et puisque la République c'est la France, on trahit la France.

Et la fleur du punt bouquet, le sieur Laubreaux, pourvoyeur de caponières, valet de la Gestapo, qui a passé sa vie à collectionner les coups de pied au cul, les mornifles (tu te souviens, Jean, de cette magistrale volée que tu lui administras un jour, chez la Mère Ducottet, où le Brouilly était presque aussi bon que rue Mercière ? — le Laubreaux, plagiaire éhonté, condamné comme tel, valet-traître qui vendait aux ennemis de ses maîtres, les petits papiers qu'il volait dans leurs poches. Laubreaux qui, pour la honte de la Capitale, a pu faire figure, durant quatre années, de Roi de Paris...

« Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle. »

« Bochie ! »

Ces gens-là, un jour, il y a un an, ont couvert Paris d'affiches. Leur galère commençait à faire eau de toute part. Les rats quittaient le navire. Monsieur Brasillach cherchait à se sauver en emportant la caisse. Alors, les trois ou quatre qui demeuraient à bord, clouèrent au mât brisé le drapeau du désespoir, assemblèrent leurs derniers fidèles et s'écrièrent :

Nous ne sommes pas des dégonflés !

Hé non !

Gonflés, ils l'étaient. Ils le sont encore.

Gonflés comme des pustules, Comme la charogne bien mûre d'un chien crevé, au soleil. Comme un abcès purulent.

Ces gonflés-là vont désenfler. Et bien sûr, ce ne sera ni odorant, ni joli à voir, ni beau à entendre.

Mais on est des petits curieux. On veut assister à ça.

Alors, vieux Jean ! pas d'hésitation :

Tu vas nous donner les heures d'écoute, les longueurs d'onde, tout et tout !

Ecoutons la Radio-Déjection-Française !

Mobilisons le mépris. C'est une arme aussi. Et qui tue.

Ecoutons la nouvelle rubrique : « Les salauds parlent aux Français ».

Pierre SCIZE.



LE REVENANT DANS LA BOUTIQUE

par Joseph Jolinon

"Au rendez-vous des Têtes de lard"

Je me ramenais de si loin avec ma fraise, dans le bleu-horizon plisseux de l'autre dernière, que ça me valut deux accrochages. Pour commencer, le généreux Efefl de vingt-trois ans à trois galons, de garde au barrage du marché noir, éprouva le besoin de me suspecter.

— Vos papiers, vous là !

Comme je ne possédais que ma vieille carte de combattant n° 6.816, non renouvelée depuis dix ans, illustrée de ma bille d'alors, une vraie pleine lune, mon cas s'aggrava. Le gars observa :

— De l'histoire ancienne... Ça n'a plus cours.

— Plus cours ! m'écriai-je. Cinquante-deux mois d'infanterie de seconde classe, Charleroi, Mondement, le plateau de Nouvron, Vauquois, les Eparges, la main de Massiges...

Et cætera dans le courant d'air. Sans résultat. Je lui parlais chinois visiblement. Heureusement qu'il était intelligent. Craignant de se méprendre, il changea doucement de registre pour me demander où je me rendais. Rassuré du coup, je lui dis :

— Je rejoins.

— Qui ça ? fit-il en rigolant.

— Le sauveur des P.C.D.F., le père La Victoire, Clemenceau, quoi.

Il me regarda si sévèrement que je me tus, baissant le nez. Bientôt je compris. Dieu, que j'étais bête ! Comment espérai-je être entendu de ce garçon de bonne volonté en usant de ma langue préhistorique ? En 1920, il n'était pas encore de ce monde.

— Excuse, lui dis-je, tu vas saisir. Les anciens combattants, résistants ou non légionnaires ont parfois l'idée de se regrouper en l'honneur du fils du vieux, le dur à cuire d'aujourd'hui, votre homme et le leur...

— Qui ça ? redit-il.

— Notre tête de lard.

— Qui ?

— De Gaulle, pardié !

Cela me permit d'arriver tout de même juste à point au rendez-vous. La réunion commençait. Un sacré tumulte, entre parenthèses. Autre accrochage, naturellement. Toujours les mêmes, ceux de mon âge. Autant de sous-groupes que de quartiers, autant de directions que d'individus. Et si exigeants, si raisonneurs. Et crois-tu que si, et crois-tu que ça ! Le mutilé du petit doigt qui rouspète encore pour sa pension. L'autre qui nous reparle de Tardieu et qui engueulera éternellement de La Roque. Celui de l'ARAC, celui de l'UMAC. Le légionnaire malgré lui qui tient à nous expliquer comment les roublards l'ont couillonné. L'autre qui distingue le pou de la paille. Celui qui se méfie, celui qui doute. « Comment de Gaulle parviendra-t-il à changer notre société de margoulins qui veut que ma femme continue de payer cinq cents balles une paire de bas qui se démaille chaque fois dans la journée ? » L'autre qui le crédite pour l'extérieur, « sauf toutefois du côté russe, à cause de l'homme au couteau entre les dents ». Ainsi de suite, à perte de vue dans un brouillard nauséabond.

Il fallut, ma foi, prendre la parole.

— Etes-vous d'accord sur le principe de ce regroupement ? leur demandai-je poliment, ôtant ma pipe de ma bouche.

— Oui ! crièrent-ils.

— Bon, mais allez-vous recommencer à vous chamailler comme les petits copains ôte-toi de là que je m'y mette, afin de siéger dès qu'il s'agira de prendre une place ?

Mouvements divers des plus curieux. Je fis la sourde oreille. J'élevai la voix.

— Très bien, très bien ! Mais alors derrière qui, sans droite ni gauche ? L'embarras du choix existe-t-il ? Notre pays connut-il jamais une tête pareille, de ce bon sens prophétique et immortel, un original plus coriace, plus nécessaire ? Le type qui, dès la fin juin 40 osait dire et proclamer : « La bataille de la décision portera le nom de la France. », qui saluait l'apparition de la Russie au premier rang des vainqueurs dès la fin de 41 ; qui sut le mieux dominer son propre milieu, les leçons de l'école, celle de l'armée ; sut le mieux manœuvrer en homme d'Etat durant ces quatre ans invraisemblables ; envisager de plus haut l'avenir ; sut mieux dire à Oxford que ce sont les Idées qui mènent le monde ; mieux dégager le but de la guerre; mieux respecter nos grandes doctrines ; mieux tenir tête aux « nations étrangères quoique amies » en leur rappelant souverainement que la France avait de nation ; enfin mieux su nous redresser le poil.

Sur quoi, cédant à ma nature :

— Car enfin les mouvements de résistance si chers à cet homme hors ligne, ont peut-être aussi besoin de vous de-ci de-là. Ils sont très ardents mais souvent jeunes encore, leurs activités sont multiples et difficiles, leur presse confuse embuscade, ils ont des ennemis en

Un ami charitable m'interrompit en me disant de bouche à oreille :

— Laisse donc d'abord finir la guerre.

Joseph JOLINON.

COMME ON SE RETROUVE

Il y a comme ça des gens dont on se demandait ce qu'ils avaient bien pu devenir. Un beau jour, on se trouve nez à nez avec eux, au bistrot, au spectacle, ou tout simplement dans la rue.

Et ça fait bougrement plaisir de les retrouver.

× × ×

Ainsi, l'inspecteur Jouvenel a rencontré dernièrement une dame dont le physique ne lui était pas inconnu.

— Tiens, tiens, mais où ai-je donc vu cette tête-là ?... Ah ! ça y est, j'y suis... « Madame, veuillez m'accompagner au commissariat. »

Car il s'agissait d'une dénonciatrice dont l'intervention avait motivé, en 1943, l'ouverture d'une enquête au sujet d'un réfractaire. Enquête qui, bien entendu, ne donna aucun résultat.

Au chef qui lui faisait remarquer qu'il avait perdu son temps, Jouvenel répondit alors : « Bah ! ça se retrouvera... »

Ça s'est retrouvé.

× × ×

A propos, si l'on interrogeait un peu tous les policiers à qui l'on a récemment fendu l'oreille ? Histoire de savoir « de qui » ils tenaient les renseignements grâce auxquels ils ont pu effectuer les arrestations qu'on leur reproche aujourd'hui.

Profitons de ce qu'ils ont encore la mémoire fraîche. C'est une occasion qu'on aura, plus tard, du mal à retrouver.

× × ×

Langlade et Racque, qui avaient dénoncé l'abbé Boursier, ont été reconnus sous l'uniforme de F.F.I. On a prétendu qu'ils ne l'avaient revêtu, à l'instar de Petiot, que pour échapper aux poursuites.

Pas du tout !

Racque et Langlade avaient tout simplement retrouvé le sens de l'honneur national.

× × ×

On était un peu inquiet du sort de M. Joannès Dupraz, ancien secrétaire de l'A.I.C.A., ancien secrétaire de Charbin, ministre vichyssois du Ravitaillement (qu'il disait) et ancien secrétaire de Gignoux, président de la C. G. P. F.

Parce que, tout de même, on l'aimait bien, cet homme, et l'on aurait été ennuyé d'apprendre qu'il lui était arrivé malheur.

Heureusement non ! M. Joannès Dupraz est actuellement secrétaire — mais général, cette fois — au ministère de l'Information.

On le croyait sans boulot.

On est bien content de savoir qu'il en a retrouvé.

× × ×

M. Saint-Granier et Mlle Oléo présentaient au Vél' d'Hiv', les spectacles donnés par Jean Luchaire, en présence de l'ambassadeur Schleier, du docteur Eich et de M. de Brinon.

M. Saint-Granier vient de faire une rentrée très applaudie sur une scène parisienne.

Et Mlle Oléo présente maintenant des revues où l'on tourne en ridicule MM. de Brinon, Jean Luchaire, etc.

On ne les a pas encore interviewés, mais nul doute qu'ils tiennent une réponse toute prête :

— Ah ! ce que ça peut nous faire plaisir de retrouver notre bon public !

× × ×

M. Georges Saint-Bonnet, auteur de « Vichy-Capitale », de pétaniste mémoire, va faire paraître un nouveau livre. Il s'agit, nous dit la publicité Fasquelle, du « roman hallucinant de la lutte d'un groupe d'Action immédiate contre la Gestapo ».

M. Georges Petit-Saint-Bonnet a, en quelque sorte, retrouvé le chemin de la grâce.

× × ×

Au procès de Riom, l'accusation était soutenue par un certain M. Cassagneau.

Aujourd'hui, M. Cassation, conseiller à la Cour de Cassagneau, fait partie de la commission chargée de donner son avis sur l'avancement des magistrats.

Certains considèrent ça comme une iniquité. Ils se trompent : c'est une embuscade.

Parce que le Cassagneau-Riom finira bien, un jour, par demander une place de président...

Alors, avec le Cassagneau-Epuration à l'affût au coin de sa commission, ça ne traînera pas :

— Ah ! vous voilà, vous ! Comme on SE retrouve !

Guy VERDOT.

UN DE LA 17



— Avez-vous des enfants ?
— Peut-être...

EMPRUNT DE LA LIBÉRATION

Emission au pair de RENTES PERPÉTUELLES 3 %

Exemptes d'impôts présents et futurs sur les valeurs mobilières

Les souscriptions peuvent être effectuées en numéraire ou par remise de Bons du Trésor ou de Bons d'Epargne

COUPURES AU PORTEUR ou TITRES NOMINATIFS

ON SOUSCRIT PARTOUT

Pierre Brasseries

(SUITE DE LA 1re PAGE)

Sans façon.

Pierre Brasseur n'a d'ailleurs pas l'alcool triste. Les libations le portent plutôt à la cordialité et au tutoiement.

Charles Gantillon, directeur des Célestins, s'en aperçut, à qui l'auteur de Sainte-Cécile sauta au cou en s'exclamant : « Comment vas-tu, gamin ? »

Ce qui créa tout de suite une ambiance très intellectuelle.

Pierre Brasseur ?... Non : Pierre Brasserie.

Histoire de pompier.

Une anecdote sur Pierre Brasseur.

C'était déjà aux Célestins, un peu après l'armistice.

On sait qu'il est interdit de fumer sur le « plateau ». Pierre Brasseur, au-dessus de tout ça, se promenait en coulisses, une cigarette au bec.

Le pompier de service lui en fit la remarque. Ce qui lui attira une réplique que l'auteur n'avait certes pas prévue.

Une brève altercation s'en suivit, au cours de laquelle — dit-on — Pierre Brasseur usa d'arguments frappants.

Le pompier en fut quitte pour rédiger un rapport dont on ne sait trop ce qu'il est advenu.

Ces grands artistes, tout de même...

LUCKY.

Ici Paris !...

LES MARCHANDS DE GLOIRE

Vers l'an 1924, au lendemain de la der-des-der, deux jeunes auteurs s'attaquaient courageusement aux profiteurs du patriotisme, à ceux qui grimpaient sur les monuments aux morts pour trouver des tremplins. Ils faisaient représenter, sans grand succès d'ailleurs, une pièce à scandale : **Les marchands de gloire.**

Depuis...

Depuis, l'un des deux débutants est devenu M. Marcel Pagnol, lequel doit être bien embêté d'avoir intercalé un discours de Pétain dans son film maréchalisant : La Fille du Puisatier. Une façon comme une autre de vendre de la gloire, à la sauce Vichy. Il faut, au demeurant, s'attendre à voir M. Pagnol sortir une nouvelle version de ce solennel navet en remplaçant le discours du Maréchal par une allocution du général de Gaulle, tout comme M. Paul Claudel a changé, pour le faire lire à la Comédie-Française, son hymne au chef de l'Etat en hymne au Président du Gouvernement provisoire de la République. Passez muscade !

L'autre, c'est M. Paul Nivoix qui nous donne, à la Porte-Saint-Martin, la première pièce de circonstance : **La Victoire de Paris.**

Cela commence en 1936, par une occupation d'usine. Et ça finit avec l'entrée des blindés français dans la capitale. Entre temps, il y a des Marseillaise, des barricades, des coups de feu en coulisse, des parachutages, du maquis, de l'insurrection à plein tube, de la Libération à plein gaz. Tout cela cuisiné selon les meilleures recettes du mélo.

Quand l'action languit un peu on joue la Marche Lorraine et tout le monde applaudit.

De sorte que les braves types qui se sont fait abîmer sur les barricades ont un peu l'impression d'avoir travaillé pour le porte-monnaie de M. Nivoix.

De ce même M. Nivoix qui sonnait si bien les « marchands de gloire » il y a vingt ans et qui vend de la gloire à son tour.

Et à la sauvette encore !

VARIANTE.

D'ailleurs tout le monde en met un coup, en ce moment, à Paris; pour taper sur la grosse caisse tricolore. Derrière M. Nivoix voilà M. Jacques Chabannes qui nous offre **Retour par Dunkerque.** Un beau titre. Avec une toute petite pièce derrière. La nouvelle revue des Folies-Bergères ne néglige pas la cocarde qui sommeille, elle aussi, au cœur de chaque homme. Et Mlle Joséphine Baker — pardon : le lieutenant Baker — va lancer quelques refrains hautement patriotiques dont l'un, au moins, « Soldats, c'est vous », est aussi beau que « J'ai deux amours », bien qu'il se chante sans accompagnement de bottom.

Mais ne vous frappez pas. Vous aurez, vous aussi, votre théâtre de Libération. Je ne vous donne pas longtemps avant qu'un gars à la page fasse représenter aux Célestins une Victoire de Lyon. On entendra sauter les ponts et tout et tout. Il reste à souhaiter que, moins candides que les spectateurs parisiens, vous achetiez de bons sifflets à roulette.

A propos, si l'excellent compositeur C..., qui lança, de Lyon, une chanson qui a bonne mine aujourd'hui se trouve encore entre Saône et Rhône, qu'attend-il pour rééditer ses couplets avec la variante qui s'impose ?

Au lieu de :

Maréchal, nous voilà,
Tu nous a redonné l'espérance
Nous jurons, nous tes gars...

On mettrait :

Général, nous voici,
Tu nous a donné la délivrance
Nous jurons, nous tes fils..

Et la musique pourrait encore servir.

Monsieur de PARIS.

LE SUPERSTRATOSPHÉRIQUE



— Et voici le W1 qui vous permettra de vous réfugier dans la lune

"French Cancans"

par Michel Herbert





PLUMES ET PLUMEAUX

La presse française sera-t-elle enfin pourvue d'un statut sérieux ?

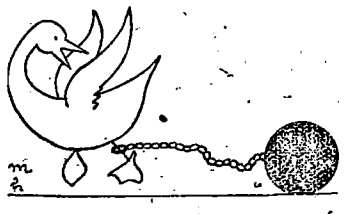
On a vainement polémiqué au sujet des diverses mesures prises à cet effet par le gouvernement.

Mettant spontanément leur incontestable compétence au service d'une presse nouvelle, jeune, ardente, mais par trop inexpérimentée, les ex-grands rédacteurs des ex-grands organes d'information ont utilisé des loisirs qu'ils espèrent provisoires pour rédiger un projet de réglementation susceptible, selon eux, de rendre à leur profession son prestige d'antan.

C'est ce document que nous publions ci-dessous sous l'entière responsabilité de ses auteurs.

NOUVELLE LOI SUR LA PRESSE

Article premier. — Application. — La



présente loi concerne la presse en général, à l'exception de la presse à cylindre, de la presse à levier, de la presse hydraulique et de la presse à copier.

Article 2. — Liberté de la presse. — La liberté de la presse est complète, sauf en ce qui concerne les questions militaires, politiques, commerciales, industrielles, agricoles, scientifiques, artistiques, littéraires, coloniales, judiciaires, philosophiques, personnelles, générales, urbaines, nationales et mondiales.

Article 3. — Commandite. — Nul ne peut assumer effectivement la commandite d'un journal sans être en possession d'une attestation de débilité mentale délivrée par un médecin spécialiste.

Article 4. — Direction. — Tout directeur de journal est tenu de ne savoir ni lire, ni écrire.

Il lui est permis, toutefois, de savoir compter.

Article 5. — Moralité. — Tout journal est tenu de publier in extenso le casier judiciaire de son directeur.

Les journaux dont le nombre de pages est insuffisant pour contenir la liste complète des condamnations portées sur ce document doivent s'adjoindre un supplément.

Article 6. — Titre. — Pour avoir droit au titre de quotidien un journal doit paraître au moins une fois par mois; pour avoir droit au titre d'hebdomadaire, il doit paraître au moins une fois par an.

Article 7. — Tirage. — Tout journal annonçant un chiffre de tirage égal ou supérieur à 100.000 doit être effectivement tiré au moins à 1 exemplaire.

Article 8. — Papier. Format. — Tout journal politique doit être tiré sur un papier dont la couleur correspond avec celle de ses opinions. Il ne lui est pas permis de changer de couleur plus de dix-sept fois par jour.

La qualité et le format du papier doivent également varier selon le genre du journal. C'est ainsi qu'un journal politique doit être imprimé sur papier timbré, un journal religieux sur papier bulle, un journal financier sur papier chiffré, un journal chorégraphique sur papier quadrillé, un journal littéraire sur papier à lettres, un journal météorologique sur papier brouillard, un journal pédagogique sur papier écolier, un journal fromager sur papier de Hollande, un journal satirique sur papier de Chine, un journal bonapartiste sur papier grand-aigle, un journal hippique sur papier cavalier, un journal matrimonial sur papier Joseph, un journal de modes sur papier pelure, un journal typographique sur papier coquille, un journal colombophile sur papier colombier, un journal royaliste sur papier couronne, un journal vinicole sur papier raisin, un journal agricole sur papier végétal, un journal gouvernemental sur papier ministre, et un journal boursier sur papier à musique.

Article 9. — Rédaction. — Afin de réduire le chômage parmi les membres de l'Institut, chaque journal est tenu de compter un minimum de trois académiciens parmi sa rédaction. A la rigueur, leurs articles peuvent être corrigés par un grammairien pourvu du certificat d'études.

Le rédacteur en chef doit savoir écrire avec ses pieds.

Le rédacteur humoristique doit justifier d'un stage préalable de six mois consécutifs dans une entreprise de Pompes funèbres.

Le rédacteur politique doit porter un vêtement dépourvu de poches, de manière à être dans l'impossibilité de dissimuler des enveloppes. Il est autorisé, par contre, à faire usage d'une girouette pour définir son orientation.

Le rédacteur météorologique dont les pronostics s'avèrent exacts est poursuivable comme propagateur de fausses nouvelles, même si le fait est dû au seul hasard.

Le rédacteur grand reporter doit dater ses dépêches du lieu où il les rédige, c'est-à-dire du petit bar voisin de son journal.

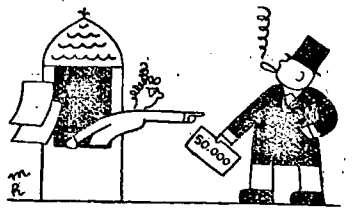
Le rédacteur financier est tenu d'acheter au prix qu'il indique les valeurs qu'il recommande à ses lecteurs.

Article 10. — Information. — Il est interdit aux journaux d'information de publier le compte rendu détaillé d'événements postérieurs de plus de quinze jours à leur parution.

Article 11. — Polémique. — Les polémistes sont tenus de n'employer à l'égard de leurs adversaires que les injures contenues dans le « Répertoire officiel des injures autorisées », édité par le ministère de l'Information.

Afin d'éviter la monotonie, ce répertoire est entièrement renouvelé chaque mois.

Article 12. — Paiement rédactionnel. — Le paiement d'un article est compté à la ligne, sauf pour les articles rédigés en langue bègue qui sont rétribués au mot, même si ce mot en langue bègue équivaut à plusieurs lignes.



Article 13. — Journaux spéciaux. — Les actrices publiant le « Journal de leur Vie » doivent s'en tenir au maximum à un viol toutes les 25 lignes.

Article 14. — Démarches. — Il est interdit aux démarcheurs financiers de faire usage du revolver dans les discussions courtoises qu'ils ont avec leurs clients.

Article 15. — Recettes illicites. — Tout démarcheur financier qui reçoit des coups de pied au derrière n'est pas tenu d'en faire état.

Article 16. — Vente. — Aucun journal ne doit se vendre plus de 50.000 francs le numéro, même si l'acheteur est banquier ou munitionnaire.

Article 17. — Primes. — Tout journal offrant en prime la conscience de son directeur est poursuivable pour offre de marchandise fictive.

(Texte et dessins de Michel Herbert.)

Le Cinéma

CELLES QUE, FIERS, NOUS SALUONS.

Il y a des peuples qui, cinématographiquement, peuvent beaucoup, et d'autres qui peuvent peu. Ce n'est pas une question d'intelligence ; c'est une question de mises de fonds et d'amortissement.

Ce grand film — il dure presque deux heures et demi, dépasse en mise en scène (donc de fonds) tout ce qui a été réalisé jusqu'à ce jour. Un truc du tonnerre de Dieu, et même du tonnerre des hommes, puisqu'on y voit des torpillages et des bombardements. Entendons-nous : ce n'est pas un documentaire, comme « Stalingrad », mais de la guerre romancée, reconstituée en studio. Eh bien, c'est formidable... On voit les bombes qui tombent ; les maisons, les autos et les humains qui s'envolent et nous reviennent en pièces détachées. Tout est là plus beau — si l'on peut dire — que nature.

* * *

Les Français, qui ne sont pas sportifs ni démocratiques pour un rond, doivent, tous, aller voir ce film. Chez nous le gouvernement, quel qu'il soit, même s'il n'ose l'avouer, rêve de censure...

Ce film a été tourné au début de la guerre du Pacifique. Il n'y est question que de défaites, de reculs, d'abandons, de pertes terribles. Tous ces malheurs sont exposés avec un courage civique effarant.

Mais à chaque image il se dégage d'une larme, d'une souffrance, d'un sourire une extraordinaire leçon d'optimisme. Un invisible sous-titre semble sans cesse annoncer : « Qu'importe, il n'y a que la fin qui compte ».

* * *

Film à la gloire de la Croix-Rouge. Qui ne rêverait d'être blessé — pas trop gravement, bien sûr — pour être soigné par une Claudette Colbert ou une Paulette Goddard ?

LE VOYAGE SANS ESPOIR.

Un Christian Jaque qui est un sous-Carné, un sous-Carné de l'époque d'avant-guerre.

Le scénario est plein de pluie, de sang, de fatalité ; on dirait du Pierre Mac-Orlan. A tel point que le scénario est de Pierre Mac-Orlan.

Les vedettes ont du 6,35 dans l'abdomen. Par contre les deuxièmes rôles sont tenus magistralement.

FLORENCE EST FOLLE.

Qu'on l'enferme, et qu'on n'en parle plus !

L'idée, au départ, était bonne. Mais chez nous, avec de bonnes idées, on fait des mauvais films. C'est le contraire en Amérique.

La publicité nous assure qu'André Luquet, Annie Ducaux forment le couple inévitable, sans doute en souvenir de M. Dubois.

Il est pourtant si simple de passer sur le trottoir d'en face.

ECHOS DU 7e ART

Ginette Leclerc, interrogée, s'est défendue avec acharnement.

Elle a manqué mourir, dernièrement, à la suite d'un traitement antigraisse.

Une cure à Fresnes est excellente dans ces cas-là.

* * *

Pierre Fresnay est en liberté.

L'Epuration ou « La Grande Illusion ».

* * *

Jules est, paraît-il, jaloux de la fin glorieuse d'Harry Baur.

— Si on m'avait arrêté, moi....

(Aucun danger : il était « trop connu dans la maison »... dans la maison Continental).

— Vous auriez vu avec quel courage...

Oui, comme à Vienne, devant le tribunal.



— Vous n'avez jamais entendu parler des conventions de Genève?

PRECOCE



— Je t'assure, papa, je préfère un Américain...

La Radio

Pauvre Esope, qui ne connaissait pas la Radio !

Comme le dit ma concierge : « Celui qui leur a coupé le filet, y n'a pas volé ses dix ronds ».

Vous pouvez tourner votre bouton à n'importe quel moment des émissions : il y en a toujours un qui y va de son petit discours. Des fois, c'est sérieux ; d'autres fois, c'est artistique; d'autres fois encore, c'est humoristique... qu'ils disent !... Mais toujours, ils parlent, ils parlent. A vous faire regretter le temps où l'on prenait Londres, une oreille braquée sur le haut-parleur et la deuxième à l'écoute des bruits insolites de la montée d'escaliers.

La Radio, ce n'est pas ça du tout, ce nest pas une suite de conférences. C'est fait pour évoquer, pour suggérer, pour faire rêver... Assez, Sap...erlipopette ! de tous ces discours récités d'une g... taillée en Biso.

* * *

Charade proposée pour l'émission enfantine du jeudi :

« Mon premier, mes chers petits amis, se dresse sur les beaux bateaux qui voguent sur la mer jolie ;

« Mon second, mes chéris, c'est un jeu auquel vous jouez tous, le soir, sous la chère vieille lampe ;

« Mon troisième, c'est un préfixe, car moi je connais déjà depuis assez longtemps la chère grammaire que vous apprenez si bien ;

« Mon quatrième, c'est l'ornement de votre chère figure ;

« Mon cinquième, c'est ce qu'il ne faut pas oublier de vous laver quand vous prenez votre cher petit bain ;

« Mon sixième, c'est une note de la chère musique que vous apprenez si bien ;

« Mon dernier, c'est une période de notre grande glorieuse histoire ;

« Et mon tout, mes chers petits amis, c'est le nom de votre grande amie à laquelle vous écrivez tous des lettres si belles et si remerciantes. »

Les réponses seront reçues au bureau du journal. Une noix d'honneur, confectionnée avec l'impôt-métal que nous avions oublié de verser, sera attribuée aux dix réponses exactes qui nous parviendront les premières.

MICROFAUNE.

Les Lettres

M. Ero Kiviranta — à vos souhaits ! — est finlandais. C'est son droit...

Il a fait la guerre contre les Russes — ce qui est toujours son droit, encore que...

Et, de ce qu'il a vu à la guerre, il a écrit un livre, si l'on peut dire !...

Pauvre Finlande !... Elle sera toujours trahie par quelqu'un...

M. Ero Machin nous fait particulièrement rigoler quand il écrit : « Nous nous apercevions maintenant que les chefs de l'armée finlandaise maniaient les Russes comme un champion du monde d'échecs fait des débutants : ils les faisaient danser à leur guise... »

Qu'en pense le maréchal Mannerheim ?

* * *

Notre ami François Monnet se décide à nous donner son premier livre... Il n'est jamais trop tard pour bien faire, mais enfin, que de temps perdu pour les lecteurs.

Car « La troisième solution », fort bien présenté par les Editions Gutenberg, est un excellent « policier », savamment construit quant à l'intrigue et — ce qui ne gâte rien — écrit dans une langue impeccable...

Bravo, François... Et fais comme le nègre...

Le lieur du Gourguillon.

LE THEATRE

AUX CÉLESTINS

GALILEA, HOLA !

Nous avons l'impression que dans cette histoire le Front National s'est laissé encorner.

Car ces personnages simplistes : Kranar (le dictateur), Démostatis (la démocratie), Pagan (le paysan), etc., y compris Galliléa (la France) ne sont pas dignes de la caricature figée du musée Grévin.

Ils n'ont même pas la couleur et la naïveté des bonshommes d'Epinal...

N'est-ce pas Gide qui a dit qu'on ne faisait pas du bon théâtre avec de bons sentiments ?

Pour être bons, les sentiments ici sont bons. Il s'agit dune pièce sur la Résistance.

Mais c'est aux spectateurs qu'on demande d'être résistants.

Les pauvres !

Il y a des phrases, de belles phrases, de très belles phrases. Il y en a trop. Peut-être sont-elles splendides, à la lecture, ces phrases interminables.

Mais à la scène, quel ennui s'en dégage.

Elles sont débitées d'une voix monocorde, par une troupe qui fut certainement magnifique sur le théâtre d'opérations, mais qui est navrante lorsqu'elle opère sur un théâtre tout court.

L'auteur est M. Renaud de Jouvenel : un membre de la famille. Condoléances.

Les décors sont d'une pauvreté que le voyage a rendue craspouillette.

C'est bien embêtant, surtout lorsque ces manifestations donnent lieu à de grands galas, bruyamment annoncés, avec des places très chères et des personnalités dans la salle.

Toute la publicité était faite sur le seul nom de Pierre Brasseur. A la vérité, il n'a que deux petites scènes, en fin de spectacle. Il y est naturellement merveilleux.

Il joue le rôle du Fou. Ce Fou « n'est autre que la voix irréelle de la Vérité ». C'est le programme qui s'exprime ainsi.

Nous avons rencoutré plusieurs fois Pierre Brasseur dans les rues de Lyon.

Chaque fois il nous a dit, en confidence :

— Vous sa... sa...vez... Je joue... je joue cette pi.. cette pipi.. cette pipièce.. par... parce que j'ai.. parce que j'aime le Beau... oui, le beau... le beaujojo.. le beaujolais !... (sic.)

A L'OPÉRA

POURQUOI « LOUISE » ?...

Beaucoup de Lyonnais se sont posé la question, à l'occasion de la réouverture de notre Opéra municipal.

Nous ne sommes pas dans les secrets des dieux ; mais nous pensons que si Maurice Carrié, qui est loin d'être un apprenti en matière d'art lyrique, a choisi le célèbre roman musical de Gustave Charpentier pour inaugurer sa saison, c'est à la fois pour des motifs d'ordre esthétique et pour des raisons d'opportunité.

« Louise » est un chef-d'œuvre incontesté de la musique universelle.

Mais, c'est aussi un acte de foi en la Liberté, une magnifique apothéose de Paris, et l'un des plus purs joyaux de notre répertoire français ; nul ouvrage ne s'imposait donc plus impérieusement que celui-là, au lendemain de notre libération.

Du reste, l'interprétation de cette reprise fut plus qu'honorable. Dans le rôle titulaire, la grande cantatrice Olivier-Sportiello se montra digne de ses plus illustres devancières et des meilleurs enseignements de Gustave Charpentier.

Elle était convenablement entourée par le ténor Barnier, la basse Savignol et Mme de Méro, dans une mise en scène du meilleur goût, due au consciencieux artiste Pierre Déloger.

R. V.

* * *

A côté de l' « Amicale des Frères des Quatrièmes », présidée par M. Ducros, voici que se réveillent « Les Amis du Grand-Théâtre », sous l'impulsion de leur secrétaire général, M. Grangeon.

Pourquoi cette dualité ? dira-t-on. Parce que chacune des deux sociétés s'adresse à un milieu qui lui est propre et repose sur une formule bien personnelle.

« Les Frères des Quatrièmes », comme leur nom l'indique, recrutent leurs adhérents parmi les habitués de la « quatrième galerie », tandis que « Les Amis du Grand-Théâtre » font appel à la clientèle de tous les étages. Au surplus, en ce domaine comme en tous autres, l'émulation s'avère le meilleur des stimulants ; et, dans une ville comme Lyon, justement fière de son Opéra, deux sociétés ne seront point de trop pour entretenir avec ferveur le culte de l'art lyrique et du « bel canto ».

La Cuisine

OMELETTE AUX POINTES

En temps de paix, on dit « omelette aux pointes d'asperges », parce que ça fait plus riche. Mais les recettes les plus simples sont souvent les plus savoureuses. L'omelette aux pointes se fait comme l'omelette aux pointes d'asperges, avec cette différence que vous vous contentez d'incorporer à vos œufs, une fois battus, une bonne poignée de pointes de tapissier, vulgairement dénommées « semences ». C'est moins coûteux et bien plus nourrissant. Et puis, il n'y a pas en toutes saisons des asperges, tandis que des semences...

Certains, dans cette recette, vont même jusqu'à supprimer les œufs. A notre avis, c'est exagéré. Nous ne serions plus en France, pays de Brillat-Savarin, de Monselet et de Tendret, si, sous le fallacieux prétexte que parce que les œufs sont rares, chacun se contentait de lécher sa carte de viande.

TROUDUCUR 1er.

Petite correspondance

Duglandard, Lyon. — Non, nous ne pensons pas que, bien qu'ayant été mobilisé comme secrétaire d'Etat-Major, vous puissiez participer au concours de la « plus belle dactylographe ».

Gaby R., ex-timonier.— En mer, ça va, mais à terre, méfie-toi des « monzamis » : ils ont une drôle de timonerie.

Lieutenant Robert L... P... — Toutes nos félicitations pour vos galons. Le piston est une belle chose. Faudra arroser ça !

Le grand Bob. — Mais non, l'institutrice n'a pas été fusillée ! Elle vous attend avec impatience pour recommencer le coup de la toquante. « Et nous irons sous la feuillée », comme chantaient nos pères.

François M... — Brave, pour vocation tardive.

La mode

FOURRURES

Voici l'hiver et ses froidures... Mes petites chattes, c'est le moment de penser à vous foutre à poil...

Evidemment, le lapin se portera beaucoup... Mais il est rare et cher par ces temps de disette alimentaire, où les consommateurs bouffent jusqu'à la peau.

Nous vous conseillons l'opossum, la loutre, l'astrakan ou le zobi des Indes.

Une méthode excellente consiste à faucher la canadienne d'un aviateur américain. Les officiers, surtout, en portent de fort belles, doublées de ragondin. Et, comme ils sont généralement de grands, beaux-bel-hommes, une seule canadienne peut suffire pour deux personnes, à la condition qu'elles n'aient pas les rotoplos et le pétrus trop avantageux.

Une lectrice m'a écrit pour me demander comment elle pourrait faire pour préserver des mites, pendant l'été, la toison qu'elle porte sous les aisselles, et dont elle pourrait, chaque hiver, tricoter un gilet de chasse pour son mari. Il n'y a pas trente-six moyens : des boules de naphtaline.

Tante ABELLE.

La Bourse

Fermeté ascendante de la nouvelle Berliet. Qussonac retiré du marché. Les Miliciens et les Dorio Salopios sont demandés, mais on ne les trouve pas facilement. Epuration instable.

Frontunic.	0,40
Spécialités du Dr Petiot	0,008
Miliciens	pas coté.
Dorio Salopio	»
Pipe-line	1.200 »
Vinicole de Pinton....	3.000 »
Dupont de Laguille....	18.000 »
Berliet (ancienne)	0,008
Berliet (nouvelle)	16.000 »

LA GUERRE D'USURE



— Pourvu qu'ils tiennent !
— Qui ça, les civils ?
— Non, mes grolons.

Les Sports

Le sport doit être honnête, affirme-t-on.

Mais, hélas ! le bluff y a sa place. En voulez-vous des exemples ?

Voici d'abord qu'on nous annonce Decico-Medina pour le 1er décembre.

Je suis prêt à parier un bon mâchon... chez Decico lui-même que le match n'aura pas lieu, à cette date tout au moins.

Cependant le L. O. U. annonce les participations de Ladoumègue, Hansenne et Berthaud au prochain challenge Ayçaguer.

Ici je ne parie rien, car Ladoumègue n'a jamais été vu payant une tournée !

Enfin le comble c'est la relation faite, dans un hebdomadaire lyonnais, du match de rugby Paris-R.A.F... avant la lettre, c'est-à-dire avant même que la rencontre ne se soit déroulée.

« Magnifique partie du général Delmas » affirme M. Raymond Vanker.

Ça c'est de l'information !

Et M. Vanker, c'est un informateur !!

Heureusement le général Delmas a joué ! On aurait pu croire que c'était une plaisanterie !

* * *

Charbonnier est maître chez lui !

... C'est-à-dire sur le jeu de boules d'où il chasse volontiers les photographes.

— Il est superstitieux, nous a-t-on dit.

— Il sait qu'il n'est pas beau ! a pensé naïvement le photographe.

* * *

Où voulez-vous aller ?

Tel est le titre sous lequel un de nos confrères annonce les matches du dimanche suivant. Même ceux de Paris, de Lille ou du Havre.

Les sportifs lyonnais ne rechignent pas vraiment à voyager.

Edouard DUPIRE.

LES BOULES

Naguère, certains « pontifes » des « Amis de Montauban » refusèrent d'embrasser la Fanny.

Aujourd'hui, nos dirigeants boulistes sont moins récalcitrants. En effet, le samedi 21 octobre dernier, le Président Guilloud, de la Fédération Lyonnaise, accompagné de son second Coudurier et du remarquable joueur Lagrange, secrétaire de la Fédération Bouliste de France, se voyaient infliger en triplette une magnifique « tôle » par une petite équipe d'Ecully composée de Malissard, Rey, Calixte et Cacu.

Certes, en haut lieu, on réclamait et on souhaitait le silence, mais voilà ! Malissard l'a dit au charcutier... le charcutier l'a dit au wattmann... le wattmann l'a dit au... et c'est ainsi que toute la ville l'a su.

* * *

Le Congrès de la Fédération Bouliste Lyonnaise doit avoir lieu en janvier 1945.

Toutefois les boulistes saven ce qu'ils veulent... et le samedi 28 octobre dernier ils tenaient, passage Ménétrier, un congrès d'importance et extraordinaire... paraît-il.

Ils voulaient épurer... comme tout le monde !

Ils n'ont rien épuré... comme tout le monde !

Le JACOBIN.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an.... 150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBOEUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 3. LE NUMERO : TROIS FRANCS 30 NOVEMBRE 1944.

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Pur ?..
Epurons...
Hé.. purée !..

En parlant un peu de Paris...

par Pierre SCIZE

Les voyages sont difficiles...

Un de mes amis qui désire se rendre à Crémieux, afin d'y prendre des nouvelles d'une dinde qu'il a invitée à souper pour le 24 décembre (voyez-vous que la Noël éclate brusquement, et qu'encore une fois, nous ne soyons pas prêts !), m'a dit sérieusement :

— Faut que je me procure un ordre de mission !

Ce n'est pas que la denrée manque. La libération ne nous a pas encore apporté autant de beurre, de café et de sucre que nous l'espérions. Mais la ration d'ordres de mission est très satisfaisante. Mon concierge en possède un pour se rendre à Vénissieux.

Ça se fabrique au café, entre deux coups de blanc. Avec un tampon à croix de Lorraine (l'article est courant ; on en trouvera bientôt au rayon à treize sous du Grand Bazar) on en a vite vu la farce.

Oui, les voyages sont difficiles. La S. N. C. F. panse ses blessures. On dit même qu'elle pousse la sollicitude envers son matériel jusqu'à faire circuler des Michelines à vide pour ne pas fatiguer les rails...

Ceci vous explique pourquoi je ne suis pas encore remonté à Paris. Car on dit « remonter » à Paris et « descendre » à Lyon, histoire de nous mieux enfoncer dans la tête que nous sommes dans le troisième dessous.

Mais si je n'ai pas revu mon cher Panam, guéri de la peste brune et nettoyé de son vert-de-gris, j'ai eu de ses nouvelles par la presse.

Vingt-deux quotidiens grand format, qu'ils font, là-haut, mes confrères, histoire de lutter contre la crise du papier. Quand aux hebdomadaires, il y en a au moins six par jour, et le moins ambitieux paraît sur dix pages. Faut ça pour s'exprimer, qu'ils disent. A moins, on se sent gêné aux entournures, contraints, pas libérés, quoi!

A Paris, bien entendu. Parce qu'à Marseille, à Toulouse, à Lyon, les truands que nous sommes devront bientôt se contenter d'un timbre-poste pour exprimer l'essentiel de leur pensée. Après tout ce n'est pas si mal vu. Un seul mot me suffirait bien à moi pour résumer mon opinion. Que personne ne sorte : je ne le dirai pas...

* * *

A Paris, ils sont durs. Ah ! mais !

Ils te vous bouffent deux trusts par jour, au moins.

Et pour ce qui est de l'épuration, ils y tâtent. Certes, on ne peut pas dire que le bruit des pelotons d'exécution empêche les Parisiens de dormir. Ni que les réverbères plient sous le poids des mercantis pendus. A l'heure qu'il est le tableau de chasse se limite à Georges Suarez, mort au poteau, et à Louis Renault, mort dans son lit. La qualité remplace la quantité.

Quand on a bouffé son trust, à Paris, on va se mettre quelque chose de plus confortable derrière le gilet. Un de mes amis qui en revient, m'a dit :

— C'est épatant, mon vieux ! On trouve de tout. Le poisson, le foie gras, l'entremets, et des pâtisseries, qu'on en reste baba.

Seulement, dame, c'est cher. Au-dessous de mille balles par porte-pipe vous n'avez pas grand'chose. Qu'est-ce que vous voulez : c'est la libération !

Quand mes confrères se sont bien cognés le tronc, comme dit le duc de La Force, ils vont en f...tre un grand coup au marché noir. Terribles, ils sont. Venimeux. Et qu'il faut en finir avec cette lèpre ! Après quoi ils vont sécher un apéro à cinquante francs le godet.

Puis il vont au théâtre.

Si j'en crois mes grands (par le format) confrères parisiens, rien ne passe en intérêt pour l'instant le théâtre et la littérature. Il y a bien encore la mode et la politique. Mais : « Circenses » d'abord, comme disait ce vieux birbe de Juvénal.

Là aussi, au théâtre, on est des durs.

Il y a une barricade. Et haute.

« Le soulier de satin », de M. Claudel, ça c'est une pièce-résistance. Presque une pièce F.F.I. A se demander si, au guichet du Théâtre Français, on ne paye pas sa place avec un ordre de mission. Et si l'on n'a pas prévu un vestiaire pour les mitraillettes.

Mais les égarés qui vont voir au Théâtre de l'Atelier l' « Antigone » de Jean Anouilh, oh ! raca sur ces malingroux ! Des collabos, des fascistes, voilà ce qu'ils sont. Qu'on n'a pas idée d'un pareil entêtement dans l'erreur et l'imbécillité.

Comme le disait un journal très littéraire : « Le peuple de Paris ne supportera pas cette provocation ». Il est vrai que tout s'est arrangé dès que l'administrateur de l'Atelier eut passé au confrère un joli placard de publicité. Et pour le peuple de Paris, il s'est fait aussi une raison, en méditant sur la crise du combustible, qui a bien aussi son petit intérêt.

C'est comme pour la peinture.

Si vous n'aimez pas les dernières toiles de Picasso, si vous êtes de ces sagouins qui s'étonnent de voir deux yeux à un profil, vous êtes un suspect de l'hitlérisme. Bon à fusiller. Pas regardable.

Un vrai résistant, vous croyez peut-être que c'est un monsieur qui a risqué sa liberté et sa vie dans les travaux obscurs de la clandestinité ? Erreur ! C'est le gars qui, à la Rotonde, vous explique gravement (je recopie) que : « Lorsque Picasso nous montre une surface colorée prise dans une surface homogène distincte de la première, il nous impose par le concept d'un objet se détachant sur le fond, l'idée de la représentation d'un objet ».

Ne me dites pas que vous n'avez pas compris, vous risqueriez le camp de concentration, en attendant la caponière.

C'est comme le cinéma. Très important, ça le cinéma !

On a d'abord regardé avec plaisir les films d'Amérique, ces bandes bien photographiées où le langage propre au septième art est parlé avec une virtuosité sans égale. Puis on n'a pas tardé à faire la petite bouche. A tordre le nez. Tout pour les Américains, alors ?

(Lire la suite en quatrième page.)

NOS CONNAISSEUSES



— Tu sais, la Jeep de Pat ? Elle est formidable dans les montées.
— Et lui donc...

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour l'ex-directeur de l'ex-« Gringoire » :

M. de Carbuccia...

...dans nos bottes.

Nouveaux timbres

Pas étonnant si ça va mal !...

Ça, la République, cette virago constipée à gueule plate, qui ressemble à Violette Nozière, et dont les psychiâtres discerneraient au premier coup d'œil les hérédités morbides ?...

Le dessinateur doit appartenir à



la 5e colonne et être payé pour démoraliser le public !...

Que l'on nous rende notre République de jadis, celle de Roty, solide, têtonnière, prometteuse d'abondance, souriante, tolérante, accueillante à tous, sûre de sa force, bonne et belle...

La vraie République, quoi !...

NOS GRANDS REPORTAGES

Le "pipe line" du Beaujolais

Inauguration du tronçon Juliénas-Villefranche

par Marcel-E. GRANCHER

Comme de bien entendu, c'est de la brasserie de la Couronne qu'est parti, ce matin, le cortège officiel.

Le patron Gaby qui, sans en avoir l'air, connaît comme pas un son protocole, nous avait préparé un petit casse-graine, arrosé d'un Pouilly-Fuissé qui n'avait rien de sale... Je sais bien, — ainsi que nous l'a fait remarquer avec sa compétence bien connue M. l'adjoint Pinton, qui présidait la délégation lyonnaise — que Pouilly-Fuissé bordille sur la Bourgogne plutôt que sur le Beaujolais, mais enfin, on a fait ce qu'on a pu : une bouteille par tronche en moyenne, ce qui demeure assez honnête...



Il était très en forme, M. l'adjoint Pinton et, dans une improvisation très lyrique et fort sérieusement préparée, il sut nous parler en termes choisis de la civilisation grecque et des crus de Samos, du « vinum picatum » des Romains et du brouille-ménage des « Voraces » de 48...

M. Gaston Simonet représentait les limonadiers littéraires et MM. Dudu Neyret et Popaul-le-dentiste les consommateurs.

Nous sommes partis un peu en retard.

A VILLEFRANCHE

Après un bref arrêt à l'hôtel du Lion d'Or, à Anse, où une délégation des consommateurs locaux, présidée par le peintre André Utter, ex-beau-père d'Utrillo, nous offrit au passage le coup de l'étrillé (sic) — Lachassagne 44 !... — nous arrivons bientôt à l'entrée de Villefranche, où nous accueillent à la fois des petites filles vêtues de blanc et une banderolle portant cette phrase émouvante :

« Le vin, trait d'union fraternel par-dessus les frontières. »

Pas mal !... Il faudra qu'on en parle à Hitler. Quant aux petites filles, elles chantent, toutes rougissantes, sur un air célèbre, un couplet de circonstance, dont l'intention s'avère évidemment meilleure que la rime :

Nous sommes unis par le pipe-
[line
Qui vient de Fleurie et d'Beaujeu
Le pinard nous donnera bonne
[mine...
Versez, garçon, encore un peu...
On trinque — Morgon 41 —

après quoi M. l'adjoint Pinton prend la parole.

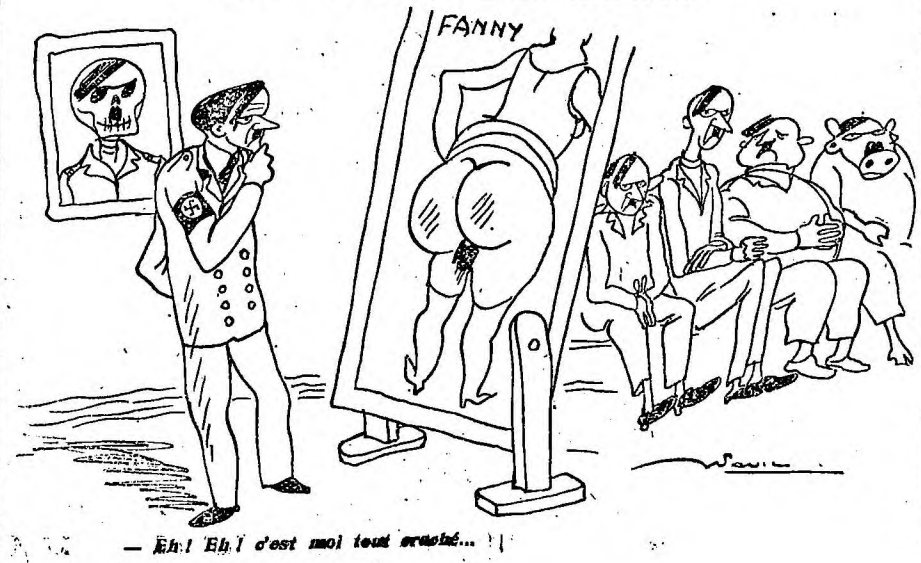
DISCOURS DE M. PINTON

« Mes chers amis, s'écrie avec beaucoup d'éloquence le substitut de M. Justin Godart, l'une des grandes missions de l'homme consiste à bien boire et à servir le pays. Que l'on nous fasse confiance : nous saurons nous montrer dignes !... Jadis, au temps de l'obscurantisme, au temps des patenôtres et des mômeries, avant que la grande lumière radicale ne soit venue irradier les cerveaux, avant que les yeux ne se fussent ouverts sur d'ardentes vérités, que faisait le travailleur désireux de se désaltérer avant de prendre son repos du soir ?... Il se trouvait dans la pénible obligation de déserter son foyer et de s'en aller boire au café, cet assommoir (Vives protestations de M. Simonet). Demain, grâce aux recherches de nos savants, le vin coulera sur tous les éviers de France... (Applaudissements.) Pour le moment, nous n'en sommes encore qu'au premier stade... Le vin n'arrive pas encore à domicile... Mais, cependant, Messieurs, quels progrès ont déjà été réalisés... Car, s'il ne vient pas encore jusqu'en nos demeures, le pinard n'en circule pas moins déjà librement des pays de production aux centres de consommation, par le moyen de ce merveilleux « pipe-line » que j'ai l'honneur d'inaugurer aujourd'hui... Vive le « pipe-line » !... Vive le pinard et les travailleurs de la vigne !... Vive la République démocratique, laïque et sociale (Applaudissements et ovation).

LE « PIPE-LINE »

Ainsi que son nom l'indique, le « pipe-line » est basé sur le principe de la pipette servant à nos vignerons pour soutirer les fûts. Un ingénieux système d'aspiration amène directement le vin des cuves ou des foudres de stockage aux postes de distribution. Dans ceux-ci, des manettes nickelées sont surmontées de noms prestigieux : « Brouilly », « Fleurie », « Villié-Morgon », « Juliénas », etc. Il suffit de les actionner pour être servi selon ses désirs. Et, même, prévoyant la venue des Américains, un robinet intitulé « cocktail » amène un mélange de tous les crus précités.

LE CHOIX DU SOSIE



— Eh ! Eh ! c'est moi tout craché...

M. Pinton et sa suite goûtent généreusement aux échantillons qui leur sont offerts. Puis, le cortège se reforme — difficilement — et reprend son chemin de croix...

A TRAVERS LE PAYS BEAUJOLAIS

O pentes sacrées sur quoi pousse, en pilules dorées, le vin des hommes, qui l'eût dit ?... O riants paysages de Saint-Etienne-la-Varenne, de Beaujeu, de Chiroubles, qui l'eût cru ?... Voici que serpente à travers vous le « pipeline » comme un gros macaroni indécent :

— Pas étonnant que son tracé ne soit pas très rectiligne, observe finement M. l'adjoint Pinton. Après tout ce qu'on lui fait ingurgiter...

Des postes de gardes civiques veillent çà et là sur le précieux tuyau : les petits malins ne manquent pas qui, munis d'une chignole et d'un récipient, espèrent se désaltérer à l'œil...

Mais, grâce au ciel, en ce pays béni, personne n'a soif... Aux nombreuses stations de pompage (les bien nommées) où nous nous arrêtons — St-Georges-de-Reneins, St-Etienne-les-Oullières, Odenas, Morgon, etc., un peuple à l'œil et au nez agréablement émerillonnés nous attend, tâte-vin en main :

— Cor na tasso !... dit plaisamment M. l'adjoint Pinton, afin de montrer sa connaissance des langues étrangères...

Mais, malgré son endurance proverbiale, il paraît fatigué, M. Pinton. Et cette fatigue s'observe aisément, car elle est en raison inversement proportionnelle de la longueur des discours qu'il prononce à chacune des stations de ce pénible calvaire.

A BROUILLY

Nous voici à Brouilly, lieu sacré du Beaujolais, à Brouilly où, dominant nombre d'autres doux fantômes, surgit, vivace en notre souvenir, la silhouette bien portante du brave père Fayard de Montmerle :

Monte là-dessus...
Et tu verras Montmerle...

Le maître-vigneron Claude Geoffray nous fait déguster le cru de la Folie — ce nectar — et M. Pinton prend une fois de plus la parole pour le remercier :

— Compatriotes... hurk... Démocratie... hurk... viticulture... hurk... Pinard... hurk... Pipe-line... hurk... A bas la calotte...

La foule salue de bravos enthousiastes cette éloquente péroraison.

A JULIENAS

Après un bref arrêt à Fleurie, où le cortège perd Popaul-le-dentiste, tombé dans l'une des citernes de la Coopérative, on arrive enfin à Juliénas, chez Toto Dubois, grand échanson de la Presse française.

Toto entraîne tout le monde dans la cave et entonne la chanson du vin :

O toi, maîtresse si chè-è-re...

Quant à Gaston Simonet il entonne, lui, une bonbonne de cinq litres. Il faut engager un combat farouche pour la lui faire lâcher. M. Pinton surgit entre deux tonneaux pour prononcer quelques mots :

— Brrr... Hug... Bouik... Bouik...

Puis — les vrais amateurs qui connaissent bien cette sensation pour l'avoir éprouvée, se garderont de lui jeter la première pierre — ses jambes lui semblent soudain transformées en flanelle-coton.

On fait avancer la civière. Et c'est le triste retour vers la grande ville tentaculaire avec, au fond de soi l'appréhension de la céphalée matinale.

Marcel-E. GRANCHER.

Sous l'œil du Cheval de Bronze

DIFFERENCE

Le colonel Levrat fut autrefois affecté à l'un des services de l'Intendance de police de Lyon.

Aujourd'hui, il commande la subdivision de Lons-le-Saunier et, comme il aime à disposer de vastes locaux, il joue volontiers de l'expropriation.

En somme, il faisait jadis foutre les gens dedans ;

Et maintenant, il les fait foutre dehors...

PRETENTION



— Elles m'ont pris pour un Américain.
— ?????
— Oui, elles m'ont dit que j'avais tout du débarqué.

* * *

HISTOIRE VRAIE

Au printemps 41, Julien Pavil et Henry Clos-Jouve, soucieux de respirer un air désempesté du S.O.L., alors en vogue, décidèrent une partie de pêche pour un week-end dans le Jura.

Parvenus non sans peine dans le train de Bourg, leur tranquillité espérée fut troublée immédiatement par la redoutable présence de Mme Grignon-Faintrenie.

La corpulente propagandiste de Vichy entreprit immédiatement nos deux amis sur les bienfaits de la Kollaboration. Une heure durant, muets, mais rageurs, ils durent subir les postillons louangeurs de la dame.

« Pétain, notre père... notre sauveur... notre Jeanne d'Arc... »

Bref, tout le répertoire, et du meilleur.

Exaspéré, tout de même, Julien Pavil, posément se leva, prit dans le filet son fidèle viatique de Juliénas et tendant le goulot du flacon vers la verbeuse matrone, lui proposa aimablement :

« Vous ne préféreriez pas un coup de rouge ? »

* * *

HISTOIRE MARSEILLAISE

Dans un tramway marseillais, un vieux monsieur est assis à côté d'une charmante personne qu'il ne cesse de dévisager avec une insistance gênante. Quand le receveur réclame le prix des places, le vieux marcheur, en payant, cligne de l'œil vers sa voisine tout en disant :

— Joliette !

A ce moment, la jolie voyageuse paie à son tour en murmurant:

— Vieux port !

LE MAUVAIS BERGER

Nous avons connu les Dominicains des « Temps Nouveaux », des pionniers de la presse clandestine.

Nous avons connu beaucoup de prêtres de la Résistance qui, du petit séminariste anonyme, roué de coups sous nos yeux à la Gestapo, au chanoine Boursier, assassiné à Saint-Genis-Laval, tombèrent à l'ennemi.

Nous connaissons aujourd'hui des aumôniers F.F.I. qui, comme le frère de notre ami de Leusse, font leur devoir en première ligne.

Mais nous connaissons aussi, malheureusement, M. Rousset, curé de Champagne-au-Mont-d'Or, près Lyon. Ce curieux ecclésiastique qui faisait l'éloge et conseillait la lecture des livres d'Hitler dans son Bulletin paroissial, indigna pendant trois ans les patriotes de sa paroisse, pour son affection avouée en chaire pour Pétain et la Kollaboration.

La libération est venue. Le curé Rousset non seulement n'a pas été inquiété, mais continue du haut de sa tribune pourtant sacrée, à se livrer à des incongruités inacceptables.

Un de ses derniers prêches porta en effet sur « le bon et le mauvais socialisme ».

Pour ce pasteur curieux, le bon, c'est le Nazional... celui d'Hitler, qui compte. Le mauvais, c'est le nôtre.

Nous ne pouvons cependant pas tolérer qu'il profite de l'occasion comme il le fit, pour insulter à la mémoire de Léon Blum, présentement otage outre-Rhin.

Comme nous ferons justice nous-mêmes si besoin est, au nom de nos morts de la Résistance, au curé Rousset des discours politiques qu'il s'autorise à tenir dans son église dans l'esprit de celui qu'il fit le dimanche 17 novembre, où il dit à peu près :

« Je vais être obligé de faire la quête pour les écoles, puisque la IVe République, nouvelle, mais toujours maçonnique, ne nous donne pas d'argent ! »

Nous demandons donc respectueusement mais fermement, à Son Eminence le Cardinal Gerlier, l'enquête et la sanction qui s'imposent contre ce mauvais berger, qui semble plutôt s'inspirer des théories du P.P.F. que de l'Evangile.



— Les Chleus sont faits... rien ne va plus !...

LOGIQUE

La presse et la radio ont mis le public en garde contre les épidémies que pouvait provoquer l'insalubrité des eaux, due à l'inondation actuelle.

C'est pour cela que ce bistrot avisé de Vaise annonce sur sa vitrine :

«Beaujolais nouveau. Contre la crue prenez la cuite. »



LES VISITEURS DU NOIR

* * *

LES AILES DE LA GLOIRE

Le jeune peintre Jean Milet, enthousiasmé par le tour de chant — si l'on peut dire — de la vedette franco-américaine Georges Ulmer — lequel est d'ailleurs danois — s'en fut dans les coulisses des Célestins à la recherche d'une photo dédicacée.

L'excellent humoriste accepta de bon cœur de donner ce souvenir et demanda :

— Milet, avec un « l » ou avec deux ?

— Comme « Angelus », répondit le peintre qui se croit spirituel.

Naturellement Ulmer en mit deux.

Nous devons reconnaître que les personnes auxquelles nous avons raconté cette histoire n'y ont, de même, rien compris.

* * *

CHEZ LES FRIZOUS

Citation du Kaporal Strakfeld :

« A assuré énergiquement la défense antiaérienne de la ville de B... Au cours d'un raid anglo-américain, a tiré avec sa mitrailleuse jusqu'à épuisement complet de ses munitions. A continué ensuite à faire « tac-tac-tac » avec la bouche en obtenant le même résultat. »

* * *

HISTOIRE DE FOUS

La scène se passe au petit café-restaurant-hôtel.

LE CLIENT. — Donnez-moi un vin blanc...

LE GARÇON. — Impossible..., c'est jour sans viande.

LE CLIENT. — Alors, je prendrai une chambre à deux lits.

EPURATION

M. Lardanchet, qui a édité le traître anglais Huddleston, est toujours en liberté, que nous sachions...

D'où venaient les fonds ?... Car enfin, on ne nous fera pas admettre qu'un vieux renard comme Lardanchet ait pu penser un seul instant que la petite ordure en question pourrait se vendre. Dans l'affaire — c'est le cas de le dire — il y a certainement eu « compte d'auteur ». Qui a payé ?...

* * *

Et qui a payé la campagne extrêmement tendancieuse menée de 40 à 44, sous la rubrique « L'Actualité », par l'hebdomadaire « La Vie Lyonnaise » ?

Pour les annonces en faveur de « Signal », « Actu », la « Gerbe » ou autres saletés, nous sommes fixés : les fonds venaient de la propagande Staffel, avec ou sans l'entremise d'Havas, donc, de l'argent allemand, n'en déplaise à M. Berthilier. Mais qui rétribuait les textes ?... Et qui payait les nombreux exemplaires envoyés aux prisonniers et aux travailleurs ?

On se demande pourquoi Berthilier, pourtant assez prudent d'habitude, publiait dans son journal « uniquement touristique et littéraire avant la guerre », cette revue odieusement tendancieuse de l'actualité.

Nous sommes de ceux qui pensons qu'en France, pays de liberté, il faut pardonner à ceux qui ne se sont rendus coupables que de délits d'opinion. Mais nous sommes également d'avis que tous ceux qui ont agi contre la patrie « pour de l'argent », devraient être impitoyablement arrêtés et jugés.

Or, M. Berthilier est toujours conseiller municipal de Genay (Ain)...

Qu'en pense M. Yves Farge ?...

AU PALAIS

On parlait l'autre jour, dans la salle des Pas-perdus, de ce brillant avocat qui, au temps de la Légion, fit trempette dans l'eau de Vichy, mais sut retourner sa robe à temps.

Et maître C... de lancer, avec un sourire en coin :

« Je vois ce que c'est : encore un qui est allé se faire blanchir à Londres...

* * *

Dans un autre groupe la conversation roulait sur le futur, très futur procès Pétain. Et l'on commentait la nomination, à la Haute-Cour de justice, du procureur général Mornet.

« Mort-né ? fit un jeune stagiaire ; à considérer les lenteurs de l'épuration on peut dire que ce nom-là est tout un programme. »



— Ce pauvre von Tirpitz, voilà qu'il coule encore !

LE CONTE DE LA « SEMAINE »

Madame est servie !

Le printemps inspirait M. le ministre qui sentait ses cinquante-huit ans tressaillir. S'il n'avait pas voulu garder intacte son autorité dans cette maison où l'avait appelé l'amitié d'un grand homme politique, il aurait facilement cueilli l'une des dactylos de son cabinet. Elles étaient sinon toutes, du moins pour la plupart jolies, et M. le ministre aimait qu'elles vinssent se pencher sur la large table verte pour suivre les explications qu'il leur donnait.

Ah ! s'il n'avait pas fallu maintenir l'ascendant qu'un maître doit toujours exercer sur son personnel !...

M. le ministre, qui venait de soupirer sur les jolis seins blonds de Mlle Delaunay, en était à regretter les prérogatives de l'ancien régime, encore qu'il fût profondément épris de démocratie, lorsque l'huissier vint lui remettre un bristol sur lequel il lut un nom inconnu :

Mme M.-L. PELLETIER.

Une femme ! Lorsque le printemps vous inspire et qu'on vient de soupirer sur deux seins adorables, le nom d'une femme ignorée est déjà comme une promesse de bonheur. Celle-ci devait s'appeler Marie-Louise. Ce nom d'impératrice séduisit le Jacobin monté au pouvoir.

— Faites entrer, dit-il.

La porte se referma sur une si jolie, si fraîche, si lumineuse, si délicieuse créature, que M. le ministre en fut comme ébloui.

Son Excellence s'était levée. S'étant inclinée, elle condescendit à rapprocher un fauteuil de celui où elle exerçait les fonctions de son portefeuille, et de la voix qui, il y avait hélas trente ans, avait séduit d'influentes citoyennes :

— Madame, veuillez vous asseoir ! pria-t-elle avec un geste rond de grand « salonard ».

Mme Pelletier s'installa donc et, prenant tout de suite la parole, conta qu'elle venait au nom du député de son arrondissement appeler respectueusement l'attention de M. le ministre sur une injustice dont était victime son mari. Lorsqu'elle se tut il sembla à Son Excellence que des oiseaux finissaient de gazouiller. Alors, à son tour elle prit la parole :

— Il est évident, madame, que votre mari a été victime non point peut-être d'une injustice, mais d'un oubli que je veux m'efforcer de réparer. Voulez-vous me faire le plaisir de revenir, chère madame ? Je vous mettrai au courant de ce que j'ai fait.

Marie-Louise Pelletier promit et revint. Elle revint même plusieurs fois. Les choses allaient doucement, doucement, mais elles étaient sur la bonne voie. Elles se résoudraient parfaitement, et selon le désir de l'intéressé, si Marie-Louise consentait un jour à aller dîner avec Son Excellence. Trop intelligente pour ne pas le deviner, elle accepta l'invitation que le haut protecteur lui renouvelait, mais non sans prendre des réserves :

— En tout bien tout honneur, monsieur le ministre, en tout bien tout honneur ?

M. le ministre promit tout ce qu'on voulait. Il savait ce que parler veut dire et que lorsqu'une femme fait appel à la sagesse de son soupirant, elle est bien près de perdre la raison. Il comptait au surplus sur la chaleur des vins pour vaincre d'éventuelles et ultimes résistances.

La voiture à cocarde tricolore stoppa au Pré-Catelan et Son Excellence pénétra dans l'établissement par une porte dérobée. Tandis qu'elle longeait un couloir à demi obscur, elle ne pouvait s'empêcher de caresser la taille de Marie-Louise Pelletier, qui marchait, à la suite du gérant, devant elle.

Un cabinet douillet leur avait été préparé. Un véritable cabinet ministériel.

— Ah ! comme j'ai peur... murmura la jeune femme en s'installant dans le siège à la droite de son hôte.

— Pourquoi, mais pourquoi donc, ma chère amie ? N'avons-nous pas le droit de fêter l'avancement de votre mari ?

— Vous m'avez promis dêtre sage...

— Je le serai jusqu'à la limite où les folies sont la plus sûre des sagesses.

M. le ministre avait, ce disant, tenté de poser ses lèvres sur celles de sa compagne, mais elle avait détourné son visage et ce n'était qu'un bout d'oreille qui avait reçu le brûlant baiser.

— Attendons les vins, pensa Son Excellence.

Elle les choisit si savamment qu'elle se laissa elle-même aller à les boire sans discrétion. Elle avait, entre temps, si largement fait honneur à la succulente chère que lorsque le gérant vint faire sauter le bouchon d'un fameux extra-dry elle ne trouvait plus que difficilement ses mots.

Marie-Louise, cependant, en était arrivée au point psychologique où son séducteur avait voulu l'amener. Les yeux ardents, la lèvre avide de morsures, elle s'était elle-même dégrafée en prétextant qu'il faisait trop chaud. Sa gorge magnifique se donnait de l'air et ses jambes croisées laissaient apercevoir une tentante jarretelle.

Elle se tourna vers son compagnon, toute prête à quémander du regard ce qu'elle avait jusque-là refusé. Un éclat de rire énervé gicla de sa lèvre. M. le ministre, repu de chère et de vins, M. le ministre dormait !

Des larmes étaient montées aux paupières de Marie-Louise. Elle allait les épancher lorsque le gérant parut. D'un seul coup d'œil il jugea la situation. Sans prononcer un seul mot il recula la table, souleva la jolie madame Pelletier, la porta sur un autre divan et lui donna le dessert dont allait la priver la carence ministérielle.

Les ronflements de Son Excellence ponctuèrent le rythme du jeu. Quand ce fut fini, le gérant reprit dans ses bras sa partenaire, la déposa à côté de son compagnon et, s'inclinant :

— Madame est servie ! annonça-t-il.

Après quoi il se retira cependant que Marie-Louise Pelletier glissait doucement dans le rêve.

Noré BRUNEL.
de l'Académie de l'Humour français.



COUCOU ! LE REVOILA

Il s'agit de Charles... Pas du Grand, bien sûr... Du minuscule... De l'orchestrion de Pétain, du signataire du Livre d'Or de Philippe Henriot, de Charles Courtioux !

Ayant probablement appris qu'à Paris les grandes putains de la scène, compromises avec l'occupant, se refaisaient toutes une vertu tricolore, en prêtant leur concours aux galas de la Résistance, Courtioux, nous affirme-t-on, eut le culot de diriger récemment l'orchestre d'un gala F.F.I. à la salle Rameau.

Malheureusement pour lui, il eut l'idée saugrenue d'insérer au programme un pot pourri militaire.

Le morceau fut enlevé héroïquement. Mais à peine achevée la dernière mesure, un titi criait déjà des quatrièmes :

« Hé, Charles ! tu oublies quelque chose ! Pourquoi tu ne nous joues plus « Maréchal nous voilà » !

Joli coup de trique sur la baguette trop étoilée du Vichyssois Courtioux, qui, on le sait reste le compositeur de cette guimauve laudative.

ENVIE

Petit dialogue, par un matin frileux, devant un enterrement :

— De quoi est-il mort ?

— Du charbon.

— Veinard !

DESLBOSCOIANA

Traditionnel comme le vin nouveau et les châtaignes, le pittoresque imagier Delbosco vernit son exposition dé novembre

Il profite de l'occasion pour faire des politesses à ses connaissances, et c'est ainsi qu'il tomba l'autre jour dans l'atelier de son confrère Majorel.

Embrassades... Congratulations...

Au comble de l'allégresse, Delbosco apercevant un verre de blanc égaré sur un guéridon, s'en empara et l'ingurgita.

Tu es fou ; s'écria Majo. Ce godet me sert à une nature morte ! Il traîne là depuis quinze jours à l'offense de la poussière et des mouches.

« Ah ! aussi, avoua le pastelliste, je trouvais que ce petit mâcon vous râclait bien la gorge ! »

NUANCE

C'est une femme charmante qui, comme un paratonnerre capte la foudre, attire sur elle toutes les calamités, au point qu'elle ne sait plus s'il faut en rire ou en pleurer.

Après une série de catastrophes et d'enterrements elle essaie chez sa modiste un sombre chapeau et sollicite avec une ironie désabusée :

« Vous ne croyez pas qu'avec un ruban rouge ça ferait plus deuil ?»

COMPETENCE

On vient d'arrêter M. Bertrand, ex-maire de Lyon. C'était un chirurgien de classe.

Il « opérait » même à la Gestapo !

Henry CLOS-JOUVE.

AUX URNES, CITOYENNES !

Notre enquête sur le vote des femmes

Il faut dire ce qui est : la question qui, actuellement, passionne le plus l'opinion publique, ce n'est pas de savoir quand finira la guerre ou quand sera jugé M. Charles Maurras. Ces histoires-là ne présentent d'intérêt que pour les journaux qui n'ont rien à se mettre sous la rotative. Mais parlez-moi du vote des femmes ! Ça, c'est du beau sujet d'article.

Toujours en première ligne de l'actualité et à la pointe du referendum, La Semaine ne pouvait rester à la traîne. Son directeur ne l'aurait pas permis.

— Tu me feras une enquête sur le vote des femmes, qu'il m'a dit, le directeur.

Et d'ajouter finement :

— Et que ça saute !

— Bon, que j'ai fait, en claquant l'étalon.

Car c'était une invite non déguisée à commencer la série de mes interviews par Mlle Loulou, la suffragette bien connue.

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais cette charmante personne, qui n'en est pas, loin de là, à ses débuts dans la vie publique, s'est montrée plus avertie que moi sur toutes les questions électorales.

Même qu'elle a passé une heure à m'expliquer la tactique du ballottage.

Si bien qu'après le deuxième tour, j'ai dû, piteusement, me désister.

En me quittant, elle m'a recommandé :

— **Surtout, dis bien que j'ai toujours eu des opinions très démocratiques. La preuve, c'est que toutes mes économies sont à gauche. Ma devise, nul ne l'ignore, est celle-ci : « L'oignon des travailleurs fera la pale du demi-monde ». D'ailleurs, en cas de coup dur, je suis prête à descendre dans la rue.**

Un peu plus tard, je devais vérifier l'exactitude de la profession de foi de Mlle Loulou : il m'avait suffi de l'approcher pour attraper la S.F.I.O.

J'en serai quitte pour lui demander un bureau de tabac quand elle sera sous-ministresse.

QUELQUES SUFFRAGETTES CELEBRES

Poursuivant néanmoins mon enquête, j'ai interrogé successivement :

Héloïse :

— **Le droit de vote ? Pourquoi pas ? Après tout, je suis l'égale d'Abélard !**

Pénélope :

— **Pas trop tôt ! J'en avais assez de faire tapisserie.**

Colette :

— **En somme, Claudine va retourner au collège... électoral.**

Marlène Dietrich :

— **Peuh ! Je n'ai pas attendu ça pour porter la culotte.**

Abelle Bonnard :

— **Oh ! chère, dites-mois vite si l'on pourra entrer à deux dans l'isoloir.**

Mme de Sévigné :

— **Moi, je suis candidate. Que mes lectrices — pardon : mes électrices sachent, d'ores et déjà, que je répondrai à toutes les lettres.**

Jeanne d'Arc :

— **Euh... J'entends des voix...**

Mistinguett :

— **Enfin, je vais pouvoir voter pour le président Fallières !**

Une nommée Marianne :

— **Et moi, pour le général de Gaulle.**

Mme René Daumière :

— **Et moi, pour le général Dourakine, na !**

La bistrote du coin :

— **Et moi, pour M. Pinton. Avec celui-là, pour sûr que les pots de vin vont marcher !**

La bouchère d'en face :

— **Et moi, pour le docteur Petiot. Il saura défendre les intérêts de la corporation.**

Yseult :

— **Et moi, pour M. Teitgen, afin qu'il n'oublie pas qu'il s'est appelé Tristan.**

Dalila :

— **Et moi pour Paul-Boncour : il a de si beaux cheveux !**

Une milicienne :

— **Et moi, pour le Petit-Tondu.**

Juliette :

— **Et moi, pour M. Pléven, parce qu'il veut frapper à la tête.**

Une ménagère :

— **Moi ? Je vote pour celui qui nous rendra l'assiette au beurre !**

DERNIERE MINUTE

Au moment de donner cet article à la composition, je reçois le télégramme suivant :

« Demandez abaissement limite d'âge électrice au-dessous de 14 ans. Stop. Vieux tableaux exigent rajeunissement des cadres. Stop. Cécile Sorel. »

Dont acte.

Guy VERDOT.



— POURTANT TU ETAIS POUR LA RESISTANCE...

Allo, ici Paris !...

UN BON PARAPLUIE

A l'exposition de la Libération de Paris, qui vient de s'ouvrir à Carnavalet, on a beaucoup remarqué les robes, les chapeaux, les chaussures que les heures historiques du mois d'août ont inspirés aux grands faiseurs.

Par exemple, mesdames, je ne vous conseille pas de vous balader à Bellecour avec la robe que la maison Lanvin propose aux élégantes. Une robe bleue, blanche et rouge qui semble taillée dans le drapeau de la Tour Eiffel.

En revanche les chapeaux « Libération » sont charmants. Ce sont des petits bonnets phrygiens relevés de fourrure et de rubans qui vous coifferont à ravir. Il y a aussi des bottillons tricolores tout à fait croquignolets. J'aime moins les souliers aux couleurs nationales également, qui donnent un peu l'impression qu'on emporte sa patrie à la semelle de ses souliers.

Mais j'ai remarqué, pour les Lyonnais, deux articles qui ne manqueront pas de les intéresser.

D'abord un jeu de verres marqués aux milésimes de 1940, 41, 42, 43, 44 et qui vont, bien entendu, en diminuant d'année en année, comme diminuaient nos rations de pinard. Celui de 1944 n'est pas plus grand qu'un dé à coudre. Et malgré cela on n'arrive pas à le remplir souvent. Heureusement que le verre de l'année prochaine, qui s'appelle « Espérance », tient facilement son quart de litre. Qu'est-ce qu'on va déguster ! Souhaitons que le pot de beaujolais, qui a sérieusement rétréci lui aussi, reprenne simplement sa contenance normale.

Enfin, on ne saurait passer sous silence les magnifiques parapluies « Libération » qui nous ont été présentés. Ce sont de vastes et confortables riflards marqués de la croix de Lorraine. Alors, n'est-ce pas, comme il pleut encore plus souvent à Lyon qu'à Paris et que pas mal de gens se sont un peu mouillés pendant les années passées, le parapluie à croix de Lorraine semble promis à un vrai triomphe. Tout le monde en voudra... dans un certain monde.

DERNIERE MINUTE

Au moment de donner cet article à la composition, je reçois le télégramme suivant :

« Demandez abaissement limite d'âge électrice au-dessous de 14 ans. Stop. Vieux tableaux exigent rajeunissement des cadres. Stop. Cécile Sorel. »

Dont acte.

Guy VERDOT.

K. O. ?

Cette fois-ci, est-ce que M. Georges Carpentier, notre Georges exnational, est définitivement knock-out ?

M. Georges Carpentier est un petit gâcheur. On l'a traité comme un héros, comme un dieu. Quand il a rencontré Dempsey on a allumé des feux de Bengale au sommet de la Tour Eiffel pour que tout le monde puisse savoir, sans tarder, le résultat de ce match historique. Et on a presque pris le deuil en apprenant que notre boxeur scientifique s'était scientifiquement fait descendre par son adversaire.

M. Georges Carpentier s'est ensuite sagement consacré à la fabrication des casseroles en aluminium. Pendant l'autre guerre il s'est très correctement bagarré, dans l'aviation.



— Qu'est-ce que c'est ?

— By God : C'est peut-être le Comte de Paris.

Malheureusement, M. Georges Carpentier, devenu patron de bar, a perdu rapidement sa forme patriotique. Promu à la direction du Lido de M. Volterra et chargé de recevoir la clientèle féminine que la vue et la compagnie des boxeurs chatouillent toujours aux endroits sensibles, le beau Georges se répandit en courbettes devant les officiers allemands qui lui commandaient le champagne.

Comme il n'était pas le seul dans ce cas on n'en fit pas une affaire. Pourquoi fallut-il que M. Carpentier, sollicité de laisser quêter dans son établissement au profit des prisonniers et déportés, déclarât avec une franchise édifiante, que les prisonniers le faisaient... Bref, que les prisonniers l'importunaient un peu. Le résultat de cette muflerie c'est que M. Carpentier est de nouveau envoyé dans les coudes.

Beaucoup de gens demandent même qu'il soit envoyé ailleurs.

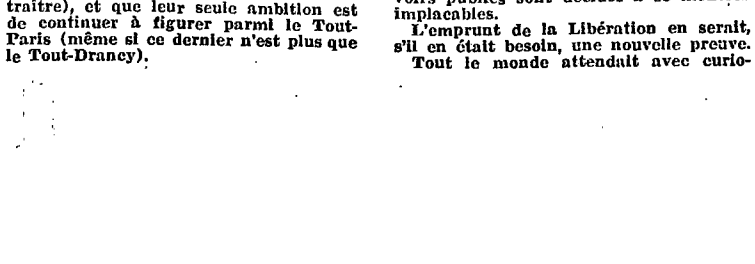
K. O., M. Carpentier ?

Pour un boxeur scientifique, ce n'est pas très fort.

Ni très beau.

Mais ce coup-ci on ne prendra pas le deuil.

MONSIEUR DE PARIS.



N'OUBLIEZ PAS LE SÉVICE

C'est avec une satisfaction non dissimulée que les patriotes dignes de ce nom saluent les mesures répressives prises chaque jour contre les responsables et les profiteurs de nos misères par un gouvernement énergique qui n'est pas décidé à s'en laisser imposer.

Déjà, en politique, l'épuration, menée avec la vigueur que l'on sait, a vaincu la trahison.

Certes, par mauvais esprit, pour ne pas avoir l'air de capituler, des fauteurs de troubles s'obstinent encore à faire sauter un train de munitions, tentent de détériorer une usine ou abattent à la sauvette ceux qui ne pensent pas exclusivement comme eux.

Cela ne saurait tirer à conséquence.

D'ailleurs, pour montrer le mépris total dans lequel on tient de tels agissements, ne vient-on pas de désarmer les



milices patriotiques chargées du maintien de l'ordre, si bien que ces messieurs de la cinquième colonne se couvrent vraiment de ridicule en persistant à commettre sur le sol français des attentats devenus par trop faciles !

RAIDE COMME LA JUSTICE.

D'autre part, c'est avec une sévérité exemplaire que les tribunaux châtient les valets de l'ennemi déférés à la justice.

Sans doute arrive-t-il parfois qu'un vague comparse soit condamné à mort, l'erreur étant inhérente à la nature humaine.

Il en va autrement pour les accusés sérieux, et il n'est pas de semaine que l'un d'eux, qu'il soit rédacteur en chef du « Matin » ou milicien-tueur de la bande « Je suis Partout », ne s'entende inexorablement envoyé aux travaux forcés à perpétuité, ce qui signifie qu'en raison de l'amnistie qu'on ne saurait manquer de voter d'ici quelque temps, l'intéressé ne s'en tirera pas à moins de 4 ou 5 ans de prison.

Quelle humiliation pour un traître avéré qui s'imaginait finir en beauté devant un peloton d'exécution et qui avait sans doute médité pour la circonstance une phrase à tendance historique qu'il lui faut rengainer !

PAS DE PITIE !

Au reste, ces condamnés, voués à un isolement salutaire, ne sont qu'une minorité relativement favorisée auprès de la foule de leurs pareils laissés en liberté absolue malgré l'évidence de leurs fautes.

Certes, l'observateur superficiel ne manque pas de s'indigner de l'apparente impunité dont semblent jouir tant d'ex-ministres de Vichy, tant de journalistes à tout-faire, tant d'artistes sans vergogne qui se sont allègrement compromis quatre ans durant avec les ocupants ou leurs complices.

C'est qu'il ne sait pas que ces fantoches vaniteux n'aspirent qu'à jouer un rôle coûte que coûte (fût-il celui de traître), et que leur seule ambition est de continuer à figurer parmi le Tout-Paris (même si ce dernier n'est plus que le Tout-Drancy).

Au lieu de cela on les oublie, eux et leurs petites saletés, et le dédain qu'on affecte à leur égard est tellement douloureux pour leur amour-propre qu'il risquerait de constituer une punition trop cruelle s'il s'agissait d'autres personnages que ceux-là.

Mais de semblables malfaiteurs ne méritent aucune pitié.

Ce n'est que justice si, au lieu de se faire de flatteuses relations derrière les barbelés, il leur fant, en rougissant de honte, continuer à vivre parmi les gens qui n'ont rien à se reprocher, allant même, à l'occasion, jusqu'à accepter de serrer la main que ces derniers, mal renseignés, s'oublient à leur tendre.

Nous ne nous apitoierons pas plus sur le sort lamentable de ces quelques parlementaires modérés (qu'ils disent), coupables d'avoir livré la IIIe République à l'ex-vieillard providentiel, envers lesquels on a poussé la dérision jusqu'à les appeler à siéger à l'Assemblée consultative et qui vont faire piètre figure à côté de leurs collègues de la Résistance.

C'est bien fait pour eux, na !

LES PROFITEURS ONT BONNE MINE

Mais c'est en ce qui concerne la répression des gains illicites que les pouvoirs publics sont décidés à se montrer implacables.

L'emprunt de la Libération en serait, s'il en était besoin, une nouvelle preuve.

Tout le monde attendait avec curiosité les sévères ordonnances qui s'élaboraient mystérieusement en conseil des ministres en vue de faire restituer aux gros trafiquants du marché noir et aux fournisseurs de la Wermarch les millions scandaleusement gagnés.

M. Lepercq ayant notamment déclaré qu'il ne suivrait pas le récent exemple de la Belgique, on en déduisait tout naturellement que c'était là justement ce qu'il comptait faire.

Et tous les magoulins affolés de recourir aux plus invraisemblables expédients pour sauver leur bien mal acquis.

La monnaie devint introuvable, la plupart d'entre eux ayant converti leurs coupures de 5.000 francs en pièces de 20 centimes afin, quoi qu'il arrive, de conserver la possibilité de les écouler dans les balances automatiques des pharmacies.

Or, contrairement à ce qu'ils supposaient, il n'y a eu ni estampillage ou échange de billets de banque, ni blocage de comptes, ni enquête, ni prélèvement d'aucune sorte.

Feignant de trouver ces messieurs-dames dignes d'intérêt (d'intérêts à 3 %), le ministre des Finances a seulement fait appel à leur discipline et à leur civisme en les priant poliment de confier à l'Etat le trop-plein de leurs coffres-forts.

Ce n'est qu'un début.

Si nos profiteurs, qui ne s'attendaient pas à ça, ne répondaient pas à cette marque de confiance, c'est alors qu'on verrait ce qu'on verrait.

Pas de potences, bien sûr.

Il ne faut rien exagérer.

Mais, par exemple, un second emprunt doté d'un intérêt supérieur.

20 ou 30 %.

On irait même, au besoin, jusqu'à offrir des primes aux souscripteurs.

Un chronomètre en or, une salle à manger Henri II, voire la croix de la Libération.

Car lorsqu'il s'agit de faire rendre gorge aux enrichis de la famine et de la défaite, il n'y a pas à badiner.

(Texte et dessins de Michel HERBERT.)

En parlant un peu de Paris...

(Suite de la première page.)

Nos metteurs de navets en rouleaux ont montré la plus vive inquiétude.

— Qu'on nous laisse faire nos preuves. C'est très gentil, Laurel et Hardy. Mais, tout de même, et Fernandel ? Défendons nos valeurs nationales que diable !

Bientôt les cinéastes de la Nouvelle Résistance vont tourner des films clandestins pour barrer la route aux Mirna Loy et aux Spencer Tracy, et combattre les caméras motorisées d'Hollywood.

* * *

Côté économique, on se défend.

Oh ! on a eu chaud, des fois. Dans les tranchées du marché noir, les poilus du Capital en voient de grises.

Leur cher magot est en péril. Avec ces histoires d'estampilles sur les billets de banque, on ne peut plus dormir tranquille.

Les boches, la gestapo, la milice, bon ! On prenait sur soi. D'autant qu'il s'agissait presque toujours de la peau des autres. Mais cette féroce estampille sur nos belles images ? Quelle horreur !

Du coup on a vu les coupures de cinq sacs offertes à découvert, avec prime. Et, certain jour, dans les bars du Sentier et de Wagram les petits fafiots de vingt francs qu'on présumait devoir échapper à l'estampille, valaient couramment cinquante balles.

Dieu merci, on a calmé de si légitimes appréhensions. On n'y touchera pas, aux chers billets couleur de famine. On a même lancé tout exprès pour en résorber l'excédent, un bel emprunt, avec précédent, un bel emprunt, avec primes d'émission aux grandes banques (Ohé ! les bouffeurs de trusts !) et qui donnera encore un joli trois-pour-cent aux souscripteurs. Vous me direz que trois-pour-cent, ce n'est pas bezeff. Ça vaut toujours mieux qu'une cravate de chanvre.

* * *

Pendant que ces gentillesses se passent à Panam, il y a quelque part dans les Vosges et en Alsace, pataugeant dans la boue glacée, dormant dans la neige fondue, des petits gars qui se battent et meurent pour protéger ces mœurs de Bas Empire.

Minute ! Ils reviendront un jour. Et aussi les millions de malheureux qui vivent derrière les barbelés et les camps du T. O.

Et alors il ne s'agira pas de savoir si Claudel l'emporte sur Anouilh, si l'on peut combattre le marché noir en mangeant à son ratelier, si Picasso est la personnification de la Résistance, ou si le débarquement « from New-York » de M. Maritain est plus important que celui d'une division.

Ce jour-là, MM. les Mandarins feront bien de planquer leur bouton de cristal.

Sans quoi, il y aura de la casse.

Pierre SCIZE.

LE THEATRE

A L'OPÉRA

«Aïda » et ses trompettes

Beaucoup vont à « Aïda » pour entendre « canarder » les trompettes. Cette fois, ils furent volés : les trompettes ne « canardèrent » pas !

Par contre, à la première, certains chanteurs s'en payèrent une tranche : et les « frères du poulot » ne manquèrent pas d'accrocher discrètement les fautifs.

Toutefois, la mise en scène, l'orchestre et Mme Sportiello — qui fut la seule à ne pas jouer « pompier » — sauvèrent le spectacle.

A la seconde, tout alla beaucoup mieux : du coup, le public parvint à se réchauffer en applaudissant.

MORALITE : Les « premières » n'étant parfois que des répétitions à peine « générales », les critiques devraient bien changer leurs habitudes... et rendre compte des « secondes » — c'est du moins ce que suggérait à haute voix, pendant un entr'acte, ma brune voisine inconnue.

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE » AU « PLATEAU »

Dans notre premier numéro nous avons traité le cas Lalande, mais en oubliant d'éclairer notre lanterne... et celle de nos lecteurs. Sans doute, Roger Lalande est-il un grand artiste, capable de monter for bien les œuvres qui lui plaisent, à condition que ce ne soit que trois ou quatre fois par saison.

Mais c'est aussi un négrier, pour qui personnel et matériel ne font qu'un et doivent travailler au delà de leurs forces... Et ce fut enfin un « collaborateur » de la plus belle eau, ne cachant pas ses sympathies pour la Milice et le P.P.F., et affichant son admiration pour Philippe Henriot, dont la photo dédicacée trônait sur son bureau, à la place d'honneur.

* * *

Mais, attention !... Un autre « collaborateur » de marque, le chef d'orchestre Cluytens, relâché après quelques jours d'incarcération à Paris, intrigue pour remonter au pupitre de l'Opéra de Lyon.

Amis résistants du Grand-Théâtre, c'est le moment de veiller au grain !...

AUX CÉLESTINS

« WEEK END »

Un premier acte lent, un deuxième acte très amusant, un troisième acte trop prévu et qui tourne court. Beaucoup d'esprit au service d'un don d'observation étonnant. Mais si la traduction a conservé l'esprit, elle a, par contre, chassé l'humour.

La mise en scène tue l'ouvrage. Tout le comique réside ici dans l'opposition d'une famille de piqués et la sage Angleterre qu'elle habite. Ces personnages sont Anglais jusqu'au bout des ongles ; après quoi ils sont marrants : d'où décalage entre la parole qui divague et le geste qui s'observe. Or la pièce a été montée comme si l'action s'en passait à Neuville-sur-Saône.

* * *

GALA LUMIERE

Jean Lumière, qui s'était mis en veilleuse pendant l'occupation, revient aux feux de la rampe.

Il n'est pas plus joli qu'avant. Il a toujours sa figure triste, étroite aux tempes, aux yeux creusés d'insomnie. Il a quelque chose de démodé, d'article en solde. Il fait penser à Dalbret, à Georgel, à l'époque révolue du « parfait chanteur » en habit.

Il a trois voix : ventre, gorge et tête. Le problème pour lui est d'éviter que le spectateur s'en aperçoive.

La petite chapelle de ses admiratrices se pâme toujours à la « Petite Eglise », la seule de ses chansons qui ne soit pas en ruines.

* * *

Au même gala figurait — nous devrions dire croupionnait — miss Bartira, du « Casino de Paris » (sic).

Cette négresse blonde est une sous-Efefine Baker pour les boîtes lyonnaises, dont on commence à avoir marre.

Elle danse du derrière, avec une bouche qui appelle des désirs peu tropicaux.

Le lendemain de la libération, elle disait dans un café des Terreaux :

« Nous autres, les artistes, toujours on nous embête. »

Personne ne l'ayant prise pour telle, elle est restée en paix, face à fesse avec elle-même.

Miss Bartira, hélas !... n'est pas partie...

Les Sports

Cerdan est attendu à Paris.

Dans le même temps, on annonce qu'il boxera à Rome et on précise la date : le 20 décembre.

Qui donc oserait prétendre que les voyages sont impossibles ?

* * *

Le match de football américain qui se disputera l'autre dimanche à Paris, laissa le public français indifférent, affirme un journaliste.

On avait cependant fait un beau battage à l'américaine en qualifiant les joueurs de « volontaires de la mort ».

Malheureusement, brancardiers et soigneurs n'eurent pas à intervenir et c'est peut-être la raison de l'indifférence du public.

* * *

Jean Maréchal voudrait recourir derrière moto.

Pourquoi pas de nouveaux matches Grassin-Letourneur et même Linart-Pérès ?

* * *

Sacrifiant tout à la bicyclette, Carrara, assure-t-on, a gâché sa carrière d'épicier.

Nous ne nous inquiéterons pas pour ce pauvre garçon : débiter des kilomètres est certainement plus profitable que de débiter des nouilles, riz ou autres produits alimentaires !

Edouard DUPIRE.

Les Lettres

CHEZ LE LIBRAIRE

Notre ami Max-André Dazergues publie — un de plus — « Le mort et la flûte », roman policier.

Belle présentation, intrigue solide, style correct.

Mais 63 francs !

Et c'est l'acheteur qui en joue un air.

× × ×

Chacun son tour.

Frédéric Dard, dans « Dimanche », arrange proprement notre collaborateur François Monnet.

Sous le titre excellent : « La Troisième Solution n'est pas la bonne ».

Et toc !

Mais pourquoi n'a-t-il pas eu le courage de signer son papier ?

× × ×

On annonce la parution prochaine de : « Sous le Pavillon Noir », de Marcel-E. Grancher.

« Sous le Pavillon Noir ».

Pour chasser ce dernier, sans doute.

× × ×

L'Académie française s'est réunie. Ordre du jour : Exclusion du Maréchal.

Décision : Attendre le résultat des procès en cours.

A ces âges, on a la comprenette légèrement déficiente...

Quand se décidera-t-on à motoriser les petites voitures ?

L'HOMME QUI LIT.

× × ×

CENSURE

× × ×

M. Pierre Mac Orlan vient de nous donner, non pas la croix et la bannière, comme disent certains plaisantins, mais bien « La Croix, l'ancre et la grenade » (Lugdunum).

C'est de l'excellent Mac Orlan, colorié comme une image d'Epinal et certain chapitre sur la Légion étrangère espagnole rejoint la veine de la « Bandera ».

Nous ne savons pas meilleur compliment. M. Pierre Mac Orlan a bien raison d'écrire des romans plutôt que de collaborer à « La Gerbe ».

× × ×

Un petit opuscule, paru aux Editions Gutenberg, nous donne « La vérité sur Pétain ». Il s'agit d'une réédition commentée de la tristement fameuse de Gustave Hervé : « C'est Pétain qu'il nous faut ».

L'auteur insiste avec raison sur le livre imbécile du général Chauvineau — celui qui ne croyait pas à la motorisation et qui disait volontiers : « Si les boches s'amènent avec leurs blindés, ils tomberont sur le lac de gaz de nos baïonnettes » (sic). Or, savez-vous qui avait préfacé cette ânerie monumentale ? Pétain.

On peut dire que nous avions un chef plein de jugeotte !...

Le Liseur du Gourguillon.

La Radio

Diffusées de Paris, deux nouvelles émissions sont buvables.

« Chansons et pirouettes ». C'est jeune, c'est frais, un peu fou et parfaitement mis en ondes.

« Initiation au jazz. D'utilité publique, car beaucoup de nos compatriotes en sont restés pour la grande musique à « La Tosca », et pour le swing à « Viens Poupoule »...

× × ×

Ne trouvez-vous pas que la propagande radiophonique actuelle manque de souplesse. On nous assène la bonne parole à la manière de « Enfoncez-vous bien cette idée dans la tête », slogan qui fit d'ailleurs la fortune d'un pharmacien grenoblois.

Les Français aiment la mesure et l'esprit. Chez nous l'argument massue produit toujours l'effet contraire.

× × ×

Entendu aux Informations :

« Ont été libérées : Gérardmer, Fresnay, Sochaux, Benoit, Mulhouse et Guitry ».

LE MICROFAUNE.

LES ARTS

Pierre Thévenin expose chez lui — ou, plutôt, chez sa femme, — des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches. Et, aussi, quelques paysages, toujours lumineux et solides...

Bravo, Pierre !...

× × ×

Quant à Majo, il nous montre, chez Roger, des femmes à poil qui n'appartiennent qu'à lui : graciles, ondoyantes et magistralement dessinées...

Bravo, Fernand !...

× × ×

Delbosco père a un fils. Le fils boit moins que le père (ça viendra !) mais peint presque aussi bien... Pourquoi ces deux rigolos exposent-ils chez ce barbu triste de Guichard-Pelé ?

Un pelé et deux poilus...

La Mode

A tissu nouveau, formes nouvelles, disent volontiers les oracles de la grrrande couture.

Ils ont raison. La femme élégante, qui porte du zobi, du radada ou de la fibremoche ne peut être fagotée comme la rombière 1900, en taille de guêpe et manches gigot. La ligne doit évoluer, en même temps que le tissu. On n'a pas fait la révolution pour des prunes, que diantre !...

C'est ainsi qu'à partir de dorénavant — comme dit ma soubrette — le nichon se portera flou et légèrement pointé vers le bas. Quant au pétrus, il s'allongera gracieusement en forme de poire un peu molle. Les épaules très larges, la taille froncée en masse opulente et de confortables souliers plats sans talons donneront à l'ensemble un cachet très particulier.

Tante ABELLE.

Le Cinéma

LA RABOUILLEUSE

Vichy avait interdit qu'on touchât encore à Balzac. Il faudra maintenir cette interdiction.

Voici donc du Balzac à la sauce Fernand Rivers.

Ce n'est pas mal si l'on considère les économies réalisées sur le décor, la mise en scène, voire l'interprétation. C'est là vraiment ce qui s'appelle tirer la ficelle.

Mais c'est lent, long, terriblement ennuyeux. Impossible de s'intéresser à ce vieux grigou, à cette vamp de sous-préfecture, à ce colonel dont la psychologie est parfaitement rudimentaire. L'action avance tellement peu qu'elle semble marcher à reculons, comme l'écrevisse qui donne son titre à l'affaire.

Tout au long de la bande, on voit la moitié (sens horizontal) des seins de la belle Suzy Prim et la main gâteuse du vieux Larquey qui s'avance pour dégrafer la robe.

Si bien que le spectateur ne tient le coup que pour voir s'ils tiennent encore.

Les affiches et le programme annoncent : « D'après Balzac et la pièce d'Emile Fabre. Dialogue de l'auteur : »

Une noix d'honneur à qui nous donnera le nom de l'auteur. Quel bavard celui-là !

Nous affirmons avoir entendu à la sortie le dialogue suivant :

— Maintenant que les fridolins sont partis pourquoi ne pas indiquer le vrai nom du scénario.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Balzac, mais c'était son blase dans la clandestinité. Son vrai nom, c'est Calmann-Lévy. Je l'ai lu dans le journal.

— T'as raison. Il faudra écrire à Filmagazine.

GUNGA DIN

Un grand truc, genre « Lanciers du Bengale », en moins bon.

Un film américain à la gloire coloniale de l'Angleterre, qui se passe aux Indes, doublé en français.

Une mise en scène formidable, des armées, des chevaux étonnamment photogéniques.

Mais tout ce déploiement date d'avant guerre.

Alors on est un peu déçu.

La Cuisine

LE VEAU SAUTE A LA CORDE

Cette recette, fort économique, s'inspire un peu de la plaisante histoire que tout le monde connaît : Ayant eu, comme sujet de rédaction : « Le chien », un élève écrivit simplement : « Nous n'avons pas de chien ».

Nous n'avons pas de veau. On profitera de cette circonstance heureuse pour exécuter ce plat dont toute l'originalité consiste en ce qu'il ne comporte pas de veau.

Prenez un bon morceau de ficelle du type généralement employé par les bouchers pour rouler les épaules. Faites un roux, Ajoutez sel, poivre, bouquet garni. Quand votre beurre commence à chanter, jetez dans la casserole votre ficelle, préalablement tronçonnée en morceaux de cinq à six centimètres. Faire cuire à feu vif, pendant dix minutes. Couvrir et servir sur un lit de grains de Vals.

NOTA. — Si le beurre ne chante pas, ne pas s'obstiner : mettre au phono un disque de Tino Rossi.

C'est presque aussi bien..

TROUDUCUR Ier.

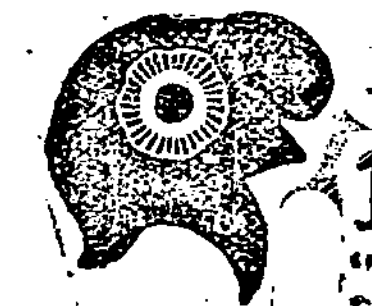
Petites Annonces

DAME encore très bien donnerait leçons littérature à ancien zouave. Ecrire R. D., au journal.

SERAIS PRENEUR plusieurs pièces Juliénas 1942, à 5.000 fr. Ecrire Auguste Reiter, brasserie des Archers.

MONSIEUR veuf, bien s. t. l. rapports, bonne situation, n'aimant pas se lever tôt, épouserait jeune fille blonde 16 à 17 ans, dot un million minimum. Noël Vuillermoz, rue Lecourbe, Lons-le-Saunier.

JEUNE FILLE échangerait timbres-poste rares contre petits baisers avec militaire des troupes d'Afrique. Ecrire Mlle Yvette, au journal.



1792

"LA PATRIE EN DANGER"

les citoyens portent sur l'autel de la Patrie leur or et leurs bijoux...

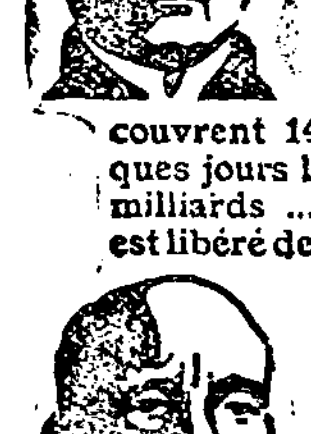
...et c'est la libération !



1871

A L'APPEL DE M. THIERS

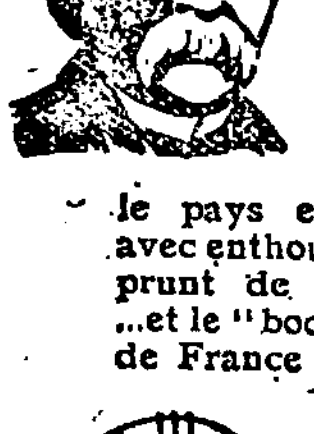
les français couvrent 14 fois en quelques jours l'emprunt de 5 milliards ...et le territoire est libéré des "Prussiens" !



1918

A L'APPEL DE CLÉMENCEAU

le pays entier souscrit avec enthousiasme à l'emprunt de la Victoire..., ...et le "boche" est chassé de France !



1944

A L'APPEL DU GÉNÉRAL DE GAULLE

les français souscrivent à l'

EMPRUNT de la LIBERATION



LA SEMAINE

Tél. F. 24-96

54, rue de Brest, LYON

Abonnements : 1 an.... 150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON

186, avenue de Saxe.

Le gérant : Roger DUBOEUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 4. LE NUMERO : TROIS FRANCS 7 DECEMBRE 1944.

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

LES MÉTAMORPHOSES D'HITLER... ou les MALHEURS DE SOSIE...

NOS GRANDS REPORTAGES

CHEZ LES TRAVAILLEUSES DU SOUS-SOL

Pourquoi laisser inactives les forces vives de la nation ?

par Marcel-E. GRANCHER

La fermeture d'établissements hardiment numérotés, peut-être, mais honorablement connus tout de même, tels que « Blanchette », rue de la Monnaie, et « Francine », rue Mercière, a causé dans notre ville une émotion considérable.

On croyait ces dames en plein boom et sérieusement au boulot pour nos alliés anglo-américains. Or, il n'en est rien... Les maisons closes sont vraiment closes. Un arrêté préfectoral vient de les fermer.

Que s'est-il passé ? Soucieux comme toujours d'éclairer l'opinion publique, nous venons de nous livrer à l'enquête nécessaire.



LE POINT DE VUE DE MADAME

Nous trouvons Madame en train de tricoter, dans la salle de l'estaminet, au milieu de son troupeau justement éploré :

— On nous reproche — nous dit-elle — d'avoir gagné du fric avec les fridolins. Et puis après ?... Ce fric, c'était toujours ça de repris sur l'ennemi, car, notez-le bien, une fois qu'il était passé du portemonnaie de Wilhem ou de Hanz dans le bas de soie de Carmen, il ne ressortait pas... Le Boche, donc, ne pouvait plus s'en servir pour acheter et emporter chez lui telle ou telle marchandise, dont l'exportation sans contrepartie constituait une réelle saignée pour l'industrie française. Chez nous, n'est-ce pas, la matière première ne coûte pas cher à remplacer ; d'ailleurs, le boulot n'était pas toujours marrant... Nous avons connu des passes assez pénibles... Pas vrai, Mesdames ?...

L'OPINION DE MONSIEUR

Voici venir Monsieur, traînant au sol d'antiques savates et portant une barbe de trois jours, lui d'ordinaire si soigné de sa personne :

— Que voulez-vous ?... nous déclare-t-il sans ambages, je n'ai plus goût à rien. Dans nos affaires, on peut bien dire que quand on ne monte plus, on descend. J'avais pourtant bien préparé mon truc pour que le business tourne rond et puis tout est par terre... Tenez, j'avais même prévu ça...

« Ça », c'est un petit cours d'anglais usuel, calligraphié à la craie sur un vaste tableau noir. On y lit des phrases éminemment utiles.

« Hello, Baby ! »

« Please, give me a cigarette. »

« Have a bottle of champagne before we go upstairs... »

« The price is two hundred francs. »

— Va te faire f..., poursuit Monsieur (ce qui est façon de parler), tout ça, c'est nib... Pourtant j'avais un personnel de premier choix, stylé et tout, avec des bonnes manières, de l'hygiène, des jets rotatifs et tout... Qu'est-ce que ça peut faire qu'il ait précédemment servi aux frizés ?... Comme dit l'autre, ça ne s'use pas... Entre militaires, on n'en est pas à se montrer regardant sur la chose... A preuve, cette chanson qui s'appelle « Lily Marlène », eh bien !... tous la chantent, aussi bien les Anglo-Américains que les autres... Alors ?...

Un portrait un peu anachronique du Maréchal, accroché au-dessus du bar, semble présider au débat. Monsieur s'aperçoit de notre étonnement :

— J'ai oublié de le coller dans les vécés, s'excuse-t-il. Avec toutes ces histoires, je ne sais plus où j'en suis...

...ET CELLE DE LA NEGRESSE

Mademoiselle Boule-de-Neige, attachée — comme son nom l'indique — à la maison Blanchette, a bien voulu nous déclarer ce qui suit :

— Boches, dire négresse y a pas bon !... Américains dire négresse y a pas bon !... Ça pas très zouli... Vivement missié Fallières revenir !

— Elle est venue en France avant l'autre guerre, nous explique Madame. Elle croit que c'est toujours Fallières qui préside la République. Et elle regrette cette époque heureuse...

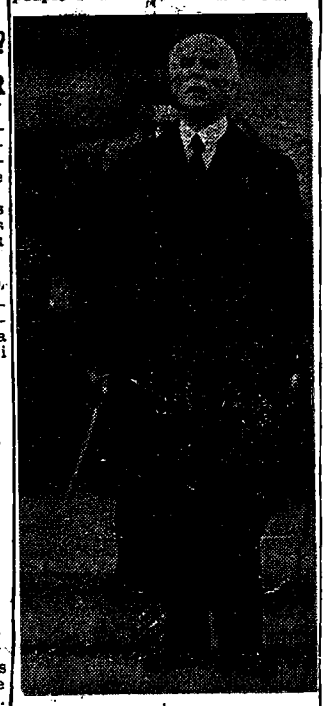
Nous aussi !... Mais déjà Boule-de-Neige chantonne, avec l'insouciance propre à ceux de sa race :

Adieu foulard, adieu madras,
Chouchou à moi, il ka pati...

(Lire la suite en deuxième page.)

Assez d'équivoque !...

Le Maréchal se cacherait-il à Lyon, sous les traits vénérables et sympathiques du maire provisoire? Les gens de la 5e colonne l'affirment... Et, troublé par une ressemblance vraiment étrange, le peuple commença à s'émouvoir.



Nous, qui savons, pouvons démentir énergiquement ce bruit tendancieux. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à la vue de certaines photographies, nous avons éprouvé quelque émotion...

Cher Justin Godart, nous vous aimons bien. De grâce, faites un effort... Laissez pousser votre barbe... Ou, mieux encore, laissez pousser vos cheveux.. Mais changez-nous cette silhouette qui nous rappelle quelque chose...

Nous n'oserions écrire : quelqu'un !...

Notre vénérable confrère « Le Progrès de Lyon »

par Pierre SCIZE

Minute ! Notez bien que je n'ai rien contre le « Progrès ». C'est un journal sérieux. Notre « Temps » à nous, Lyonnais. Il a une bien belle barbe radicale-socialiste. Son rouge est bon teint. et le mot indéfectible semble avoir été créé pour qualifier son attachement aux institutions républicaines.

Et puis aux heures graves il a su demeurer digne. Il s'est sabordé, pavillon haut, comme les cuirassés de Toulon. Saluons.

Et puis encore, ses patrons ont fait leur devoir socialement comme nationalement. Pas plus que d'autres que je sais et qu'il est de bon ton aujourd'hui de vilipender dans la presse parisienne. Peut-être même un peu moins. Mais enfin...

Ah ! et le mérite de cette rédaction obscure, silencieuse, ces trappistes, ces bénédictins, dont le nom n'est imprimé dans le journal qu'à l'occasion de leur mort, qui se dévouent anonymement à la « maison » et qui vivent dans un sépulcre — heureusement bien ravitaillé en beaujolais.

Fermons la parenthèse.

Notre vénérable confrère « Le Progrès », donc, a accordé l'autre jour les honneurs de sa première page à un texte qui m'a laissé rêveur.

Il s'agissait du marché noir, qui, décidément, s'avère devoir être le Grand-Méchant-Loup de cet hiver. Il remplace avantageusement la chasse aux miliciens, aux collaborateurs, prématurément fermée.

Le Marché Noir, cet affameur de pauvres. Ce monstre qui se repait du lait de nos vieillards, des confitures de nos enfants, fume notre tabac, boit notre pinard, et se fait des tartines épaisses avec notre beurre.

Savez-vous, ce goulu, ce qu'il empiffre de beurre, justement ?

« Si le marché noir n'existait pas, tous les Français pourraient avoir...

Tenez-vous bien !

« ... deux kilos de beurre de plus par an.

PAR AN ! Vous avez bien lu. Et si, sachant lire, vous savez aussi compter, vous saurez bien vite que le Marché Noir vous vorace par jour... CINQ GRAMMES DE BEURRE !

Alors, je replie mon vieux « Progrès » avec tout le respect convenable à cette chère vieille chose. Et, très posément, avec calme et simplicité : je demande :

— De qui se moque-t-on, ici ?

Alors quoi ? tous ces gaillards gras à lard qu'on rencontre dans les rues, le teint frais, l'œil luisant et la bouche goguelue, ils souffrent tous d'anémie graisseuse ?

Alors, ces restaurants à double rideau où le sourire de la patronne coûte déjà cent cinquante francs, et où paraît dans sa gloire la motte de Cibeins ou de Marlieux, ce sont des antres d'illusionnistes ! Vous croyez, chez eux, manger du beurre et vous ne bouffez que du vent.

Et toute la bourgeoisie qui beurre grassement les tartines de son café au lait — au lait noir, si j'ose ainsi écrire ! Et les pâtissiers clandestins qui vous délivrent dans l'arrière-boutique les gâteaux « comme avant », a trente francs l'éclair ? Et les milliers de fermes où des milliers de privilégiés trouvent au prix fort, la « molette » onctueuse d'antan ? Et les ingénieux garçons qui — ah ! je les ai vus ! — fabriquaient des savonnettes « garanties au beurre », à trois cents francs le petit pavé, et qu'on s'arrachait dans le monde des femmes de profiteurs parce que ce produit était souverain pour la peau ?

Et ?... Et ?... Et ?...

Vous pourrez ici rajouter tous les exemples que vous connaissez.

Alors, tout ça, tout ça, si on le récupérait cela donnerait cinq grammes DE PLUS à chacun de nous ? C'est-à-dire, dix grammes, en tout, puisque la ration officielle est égale à celle que le Marché Noir nous vole...

Je sais. Les mathématiciens vont me répondre que dix grammes multipliés par trois cent soixante-cinq jours et par quarante millions de Français (quarante moins les morts de la guerre, moins les fusillés, moins les prisonniers et déportés, moins les « travailleurs en Allemagne » moins les morts de faim, de froid et de misère) cela fait un certain nombre de tonnes de beurre.

N'empêche que si on avait voulu ôter leurs remords (si tant est qu'ils en eussent !) aux clients du marché noir, on n'aurait pas agi autrement que notre vénérable confrère.

Je les vois d'ici, ces confortables salingaud, étendre à toutes les denrées le calcul du « Progrès ».

— Ma chère, à quoi bon nous gêner ? Bien sûr ! Si nous affamions le peuple, ce serait affreux. Mais, qu'est-ce que nous lui prenons, au juste ? Dix grammes de beurre, un gramme de tabac, deux de café, quelques centigrammes de sucre, un dé de vin, une nageoire de sardine, une once de farine, deux lards de pommes de terre, et la dix-millième partie du quart d'une orange. Alors ! Reprenez donc un peu de cette brioche aux ananas, tout beurre et fruits confits. Une splendeur.

Et de passer à la ronde des cl-



— J'étais avec vous dans les jours glorieux, je reste avec vous dans les jours sombres !

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour l'ex-directeur
de l'ex-Radio
soi-disant Nationale

Monsieur Demaison... close...

gares gros comme les cordes à puits.

× × ×

Je vais maintenant, en cinq sec, vous dire des choses sérieuses, ainsi qu'il sied à un journal gai.

Le Marché Noir, du temps des Boches était une combine. Eût-on pu le faire disparaître que cela ne nous aurait pas donné un gramme de ravitaillement de plus.

Car nos rations, « ne varietur », étaient fixées par les Allemands. Et tout le surplus était pour leur grande gueule.

Depuis la libération, le Marché Noir est un crime contre la nation. Chaque gramme de marchandise qui s'y vend est volé au peuple français.

C'est tout.

N'en déplaise à notre cher « Progrès », ça représente un peu plus que cinq grammes.

Et si l'esprit de quatre-vingt-treize animait encore les républicains, on verrait de belles grappes de salauds pendus aux réverbères.

Pierre SCIZE.

EN ALLEMAGNE



— Sauve qui peut ! des Français !

— Ne crains rien, c'est Pétain.

PAUVRE OCTAVE !..

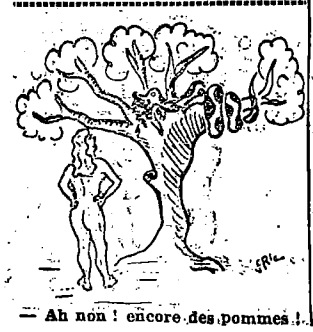
Il fut, jadis, leader socialiste, premier adjoint au maire, ami intime du Président Herriot.

Aux élections de 34, il s'en fallut d'un rien qu'il devînt sénateur. Et, de là à la présidence de la République, il n'y avait qu'un pas : on en avait mare de la bouille de Lebrun, et Octave Biron — car c'est de lui qu'il s'agit — était bon orateur, rond du ventre, bienveillant à tous, cordial et sympathique.

Las, il n'en fut rien... Battu, le bon Octave reprit sa place derrière le guichet des P.T.T., car il était postier révoqué. Et, comme il avait fait beaucoup de bien, il eut beaucoup d'ennemis.

Nous l'avons revu l'autre jour, amaigri et un peu triste. Il préside le groupement des sinistrés de l'avenue Berthelot.

— C'est la seule présidence qui me reste !... a-t-il confié à Marcel-E. Grancher, qui fut et demeure son ami.



— Ah non ! encore des pommes !..



COMPETENCE

Dory-Printemps est son nom.

C'est une Française de vieille souche hongroise.

C'est une actrice pour petits spectacles, mais qui a su se compromettre comme si elle avait le talent d'une vraie vedette.

Du Grand Hôtel où elle avait ses « entrées » aux bars bien notés dans le « Parizer Zeitung », elle fut durant l'occupation une blonde distraction pour ces Messieurs de la Kommandantur.

Maintenant, elle se produit dans les fêtes de la Libération, comme une simple Bordas, ou autre Solidor.

Elle sévissait l'autre jour dans un gala au profit de la réfection des vitraux de Saint-Bonaventure.

Comme dit avec indulgence notre rédacteur en chef :

— Il fallait bien qu'elle y fût, puisqu'il s'agissait de boucher un trou.

* * *

NOMINATION

M. Darnand (Joseph) vient d'être promu à la dignité de général de division dans l'armée allemande. Il commande effectivement une importante unité formée de miliciens partis de Vichy à la veille de la libération. Ces 15.000 hommes ont pris le nom de division Charlemagne.

Les Allemands, qui en ont pourtant revendiqué bien d'autres, essaient d'annexer l'empereur à la barbe fleurie.

Après tout, ils ont fait Charlemagne... sans avoir gagné.



EXTRAITS DE CASIERS JUDICIAIRES

M. Luchaire, qui fait partie du gouvernement provisoire à Stuttgart, est le fils d'un cambrioleur qui fut poursuivi par la justice genevoise pour pillage de villa.

Ce même cambrioleur devint plus tard auteur dramatique.

Qu'il disait.

Mais, de toutes façons, puisque c'est lui qui a écrit « Altitude 3.200 », on peut le fusiller.

Il l'aura bien mérité.

* * *

VIGILANCE

On a annoncé, puis démenti, l'évasion du fort Lamothe de dix officiers allemands.

Nous espérons que la nouvelle est fausse.

Mais nous profitons de l'occasion pour rappeler combien doux est le sort réservé aux prisonniers boches qui, il y a quelques semaines encore, assassinaient les habitants de nos régions en incendiant leurs fermes.

Il ne faut pas l'oublier.

L'autre jour, dans le centre de la ville, un camion se trouvait en panne. Trois soldats allemands, les mains dans les poches, regardaient narquois leurs gardiens, deux F. F. I., qui suaient sang et eau à monter les énormes bandages du véhicule.

Il y a de l'abus !

HISTOIRES DE FOUS

Ce directeur d'une firme lyonnaise d'éditions est fort surmené par les devoirs de sa charge. Et puis, il y a, en bas de son bureau, trois bars qui vont se touchant.

Ce qui explique qu'il soit parfois distrait.

L'autre jour, il dictait du courrier à la dactylo. Soudain, silence. La dactylo se retourne. L'éditeur lisait le journal. Elle respecta sa méditation, puis risqua un « Monsieur ? » timide.

L'éditeur exhuma de son journal un œil hagard qui s'éclaira soudain.

« Ah, oui... Merci », fit-il.

Puis, il bondit au téléphone en hurlant :

« Allo ! Allo !!! ».

× × ×

Du même :

Il signait le courrier. Son secrétaire, debout à ses côtés, était déférent ainsi qu'il convient lorsqu'entra un ami de la maison.

« Tiens, comment allez-vous ? demanda l'éditeur, en serrant la main du secrétaire.

* * *

LE DON DES LANGUES

M. Justin Godart, accompagné du docteur Locard, était invité à dîner chez les Rockefeller dans leur somptueux hôtel à New-York. On sait que si les milliardaires américains n'ont pas toujours une passion égala pour les choses de l'esprit, leurs compagnes ont la passion des musiques, des arts et des littératures d'avant-garde. Comme on se mettait à table, la maîtresse de maison dit à son hôte : « Il paraît, M. le Ministre, que vous connaissez particulièrement un grand poète lyonnais moderne, M. Guignol. — Mais oui, Madame, je suis même le Président de ses Amis. — Je vous en prie, dites-nous quelques vers de ce grand artiste. » Et, impassible, dans un silence religieux, M. Godart dit ceci :

Bénédicité de Crapponne,
Prions Dieu que vienne personne
Nous sommes assez grands garçons
Pour manger tout ce que nous ons.

Et ce jour-là, Guignol remporta au delà de la mare aux harengs, un de ses plus légitimes succès.

LE BON EVENTAIRE

Ce n'est un secret pour personne : la chose imprimée donne beaucoup en ce moment.

Or, il n'y a plus de papier, et la situation est tragique :

— D'ici deux mois, annonça récemment M. le Délégué de l'Information, les périodiques lyonnais ne pourront plus paraître...

D'ici là, disons-nous, la situation se sera éclaircie. La plupart auront fait faillite... Et c'est heureux !

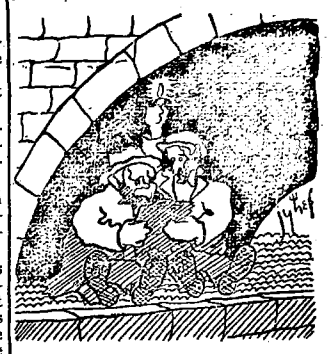
En attendant, les crieurs et les marchands ambulants s'organisent. L'autre jour, l'un d'eux avait établi son éventaire sur l'une des énormes poutres déposées sur le pont du Change. Mais l'aquilon se mit à souffler...

Autant en emporte le vent !...

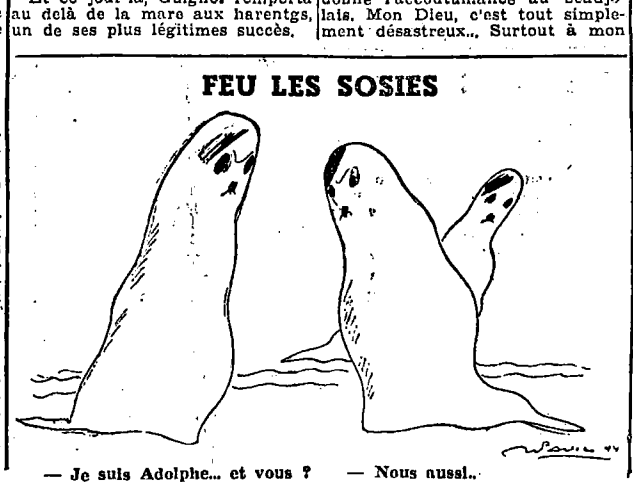
ENCORE UNE HISTOIRE DARNAND

Lorsque Darnand dirigeait la police française il avait un bureau à Vichy. Chaque jour, énervé par la besogne paperassière pour laquelle il n'était pas fait, il descendait au « quart », mettait bas la veste et rossait une dizaine de prévenus.

Pour se refaire la main, en quelque sorte.



— Hein... Tous ces sinistrés !... Si c'est pas affreux !



— Je suis Adolphe... et vous ? — Nous aussi..

CHEZ LES TRAVAILLEUSES DU SOUS-SOL

(Suite de la première page.)

L'ALLUMEUR de REVERBERES NOUS DIT...

Nous prenons congé et, dans la rue, nous avons la bonne fortune de tomber sur l'allumeur de réverbères, personnage classiquement courtelinesque d'un reportage de ce genre. Sa présence, d'ailleurs, nous surprend un peu car, depuis belle lurette, même rue de la Monnale, l'électricité a remplacé le gaz :

— Depuis que j'ai pris ma retraite, nous explique-t-il, je m'ennuie... Alors, j'ai pris l'habitude de refaire chaque soir ma tournée, perche sur l'épaule, comme au bon temps...

Encore un qui regrette le passé... Nous lui posons une question précise :

— Ce que je pense de la fermeture des machins ? nous répond-il avec cette belle franchise que donne l'accoutumance au beaujolais. Mon Dieu, c'est tout simplement désastreux... Surtout à mon point de vue personnel... J'ai vraiment bonne mine, quand des soldats me questionnent à ce sujet... Impossible de leur conseiller d'aller ci ou d'aller là... Impossible de proposer, à ceux ne connaissant pas la ville, de m'accompagner dans ma tournée... Tout fiche le camp, Monsieur !... Il n'y a même plus de train à 8 h. 47 !...

CE QU'EN PENSE L'USAGER

— Tout ça est bien embêtant, nous a confié un peu plus tard l'Eféfi Bidasse. A Paris, on s'occupe du militaire et j'ai même lu dans un journal que le tarif maximum avait été fixé à cent francs tout compris... Ici, on va nous mettre dans l'obligation d'adresser nos hommages aux femmes mariées... Ce n'est donc pas tant pour nous que nous réclamons, mais pour l'honneur des civils..

CONCLUSION

Loin de nous la pensée de vouloir discuter la décision administrative : nous sommes en guerre, et il n'y a qu'à obéir, sans discussion ni murmure...

Toutefois, il nous sera bien permis d'indiquer que la main-d'œuvre qualifiée ainsi réduite au chômage pourrait être heureusement utilisée ailleurs.

Ne parlons pas de l'arrondissage des pilotis, besogne peut-être un peu rude. Mais, par ces temps où commence à nous revenir le poisson des Dombes, il y aurait le façonnage des quenelles — cette manne lyonnaise !... — roulées sur la cuisse, à la façon des cigarières de Séville... Il y aurait aussi, quand arriveront de nouveau à Marseille les grands cargos d'Afrique, le comptage des bananes, que reçoivent en « régimes » les commissionnaires du quai Saint-Antoine — industrie du quartier, par conséquent...

Nous espérons que les pouvoirs publics voudront bien y songer. Personne n'a présentement le droit de demeurer passif...

Marcel-E. GRANCHER.



LE REVENANT DANS LA BOUTIQUE

par Joseph Jolinon

L'HOMME AU COUTEAU ENTRE LES DENTS

J'ai rencontré un malheureux, un ancien abonné du « Nouvelliste ». Pénible à voir, sur ses guibolles. Il avait certainement quarante de fièvre et se rongeait les ongles en grelottant.

— De Gaulle chez Staline, gémissait-il.

— Et puis après ? lui ai-je dit en riant. Ce n'est pas trop tôt.

— Comment ! Comment !

L'émotion lui coupait le sifflet. Sa physionomie exprimait l'incroyable effet des mensonges quotidiens de notre ex-confrère sur les pompes et les œuvres du bolchevisme : l'œil de Moscou, les dents rouges de sang de l'Asiate barbare. Quant au sieur Herriot qui osait reparler d'une alliance russe, on le vouait proprement aux gémonies après lui avoir fait « crever le plafond de notre belle monnaie » pour le fiche en l'air du ministère. Ce qui ne traînait pas, vous vous souvenez. Rien de plus instructif à rappeler aux lecteurs oublieux que les flambantes campagnes de presse d'hier.

Mon intoxiqué implorait le ciel d'un regard tellement désespéré que je ne pus m'empêcher de lui remonter le moral à ma façon.

— Comme toute, on vous a figé de trouille pendant plus de vingt ans à l'idée que les gens du Kremlin allaient venir un jour vous mettre les tripes à l'air, et vous n'en avez jamais vu le nez, pendant que ceux de Berlin se préparaient, arrivaient, vous les mettaient. Que penser aujourd'hui de tant de sales astuces ?

Au lieu de m'écouter, le malheureux ouvrait une serviette bourrée de liasses de billets de cinq mille balles.

— C'est pour l'emprunt ? lui demandai-je.

Des larmes étranges mouillèrent ses yeux.

— Comment voulez-vous ! Toute une carrière. Trente-sept ans de labeur, d'économie. Si je trouvais seulement des louis, un petit lingot d'or, du platine, je réaliserais, je me tiendrai prêt. Le curé du village où j'ai ma chasse n'a pas craint de le dire au maire dimanche dernier : nous sommes à la veille de la révolution.

Un voisin l'entendit et rigola. Je lui laisse la parole par précaution.

— Avec vingt-cinq ans de retard, votre curé de village et vous mon pauvre, vous croyez encore au spectre de l'affiche de l'homme au couteau entre les dents. Mais comprenez donc d'abord l'état de la Russie en 1917 (un million de nobles de haut plumage, une classe moyenne inexistante, trois à quatre millions d'ouvriers, quatre-vingt-quinze millions de paysans qui possédaient juste leur chemise) avec la mosaïque sociale de la France de notre époque, à peu près toute en classes moyennes possédantes (on y compte pas plus de deux ouvriers dans l'ensemble pour un patron et quinze à dix-sept millions de paysans propriétaires) vous commencerez peut-être de comprendre que plus ce fut simple et d'ailleurs fatal là-bas, moins ça pourrait l'être par ici. Vous imaginez ce travail, moi pas. Croyez qu'il y aurait de la résistance. Comparez donc ensuite leur histoire, leurs territoires, leurs mœurs récentes aux nôtres. Ajoutez donc à cela que la marge des salaires et des traitements allait déjà en 1935 de 12 à 1.500 roubles à 25 ou 30 mille roubles par mois, et songez à la rigueur d'une hiérarchie industrielle et militaire qui leur a permis de tordre l'armée allemande.

— Oh ! ça m'est égal qu'on nationalise les services publics et les grandes boites puisque les chemins de fer et l'armée le sont, mais la nationalisation du sol et son exploitation collective — interrompit notre malade en retrouvant de l'énergie pour défendre comme tout le monde son patrimoine.

— Etudiez la géographie, répondit le voisin laconiquement. Lorsqu'on se trouve en présence de terres à céréales de plusieurs centaines de kilomètres de même teneur, sans un ravin, on en vient nécessairement à faire ce que font les Russes, à semer le blé par avion et à travailler par régiments au moyen de machines à grand rendement. Oui mais chez nous? Pas un pays plus entrecoupé, plus morcelé, composé de terrains plus différents.

— Ah, ça c'est vrai, m'écriai-je innocemment à mon tour, en me souvenant de ma vieille thèse de doctorat de 1914 sur la réévaluation fiscale des terres. Il y avait alors 150 millions de parcelles en France. Une paille. Et ça n'a pas dû diminuer à en juger par le nombre des lotissements subdivisés qui ont fait de nos banlieues cette marqueterie d'ailleurs affreuse de petits clos trop souvent pareils à des clapiers. Voilà qui nous ouvre des horizons.

— Ça en dit plus long que tous nos discours, vous ne trouvez pas ? demanda le voisin au malheureux.

Son accent d'optimisme encourageant, loin de dérider l'intoxiqué, l'affligeait au contraire terriblement. Avec ses épaules douloureuses, il offrait l'aspect d'un morphinomane privé de sa drogue. On avait envie de lui crier pour le redresser :

— Les Cosaques, les Cosaques ! ils ont percé le front de Prusse Orientale et ils rappliquent. Réalisez vite votre portefeuille à perte et barrez-vous en vitesse. Le « Nouvelliste » avait raison.

Joseph JOLINON.



DEFINITION

Cet ex-officier de marine, bien en cours à l'information de Vichy, voulut démissionner de ses hautes fonctions, lors du débarquement du 6 juin.

Mais son excellent patron Jean Luchaire s'y opposa, en lui disant élégamment :

— Tu as mangé la tartine de beurre hier avec nous ; il est normal aujourd'hui que tu manges en notre compagnie la tartine de m...

INAUGURATION

Radio-Traitres nous informe que Pétain vient d'inaugurer quelque part, dans sa chère Allemagne, un foyer du soldat pour la L. V. F. et la Milice.

Ce foyer comprend deux salles. Deux « salles » pour tant de salauds, c'est peu !

EXCUSE

Le pittoresque curé Réty, aimé des vignerons du Beaujolais, fut arrêté par les patriotes au moment de la Libération, sous l'inculpation d'avoir fréquenté le mess de la Milice à Collonges.

— Je n'ai jamais cru faire de mal en prenant un verre, s'excusa ce rude buveur en soutane.

— Et puis, enfin, ajouta-t-il, vous avouerez que s'il y a des gens qui ont besoin du secours de la religion, ce sont bien les miliciens !

RECOMPENSE

Deux employés d'une grande banque portant chacun une serviette, l'une contenant des valeurs, l'autre du numéraire, furent assaillis récemment, à la tombée de la nuit.

Les agresseurs étant armés comme des miliciens et les commis de banque désarmés comme des F. F. I., la partie fut assez inégale. Néanmoins, celui qui portait la serviette contenant l'argent put sauver son magot.

Convoqué à la direction de la banque, le malchanceux qui s'était laissé voler les titres, fut menacé des pires sanctions.

Par contre, celui qui avait sauvé un million liquide, eut droit à une bonne poignée de mains, et à... 200 francs de gratification.

MEPRISE

Cette midinette, rouge de plaisir, se pendait au bras d'un gigantesque Américain.

Examinant la manche de son grand ami, elle y constata la présence, entre les trois chevrons réglementaires, du T, qui signale les soldats du Service technique de l'armée alliée.

« Alors comme ça, lui dit-elle gentiment, tu fais partie de l'organisation Todt ?

Henry CLOS-JOUVE.



Avec un joli mouvement de la mâchoire...

M. Fernandel (du R.N.P.) adhère au M. L. N.

Saisi d'émulation, M. Maurice Chevalier (de Radio-Paris) entre au Front National

Un hebdomadaire qui s'imprime à Marseille — au fait, c'est peut-être une explication — publie une interview qui mérite bien le qualificatif si souvent galvaudé de sensationnelle, tant par la nouveauté du « sujet » choisi que par les révélations qu'il a faites.

Il s'agit de M. Fernandel. Pas moins !

Les journalistes de la Résistance ont interrogé jusqu'à ce jour tant de personnalités mineures, tant de « seconds rôles » de la politique ou de la littérature, que l'on se demandait avec angoisse si la presse nouvelle n'avait pas pour but inavoué d'étouffer sous l'avalanche des interviews insignifiantes la voix de nos vrais grands hommes, et de mettre en quelque sorte la France réelle sous le boisseau.

En levant la consigne du silence, notre confrère méridional met heureusement un terme à cette tentative d'étranglement progressif de la vraie conscience nationale (comme dirait M. Charles Maurras).

Quitte à enfourcher un dada, vous avouerez que M. Fernandel a tout de même une autre g... que le perdant du Grand Prix de la Rize, par exemple. (A vous, M. Marcel-E. Grancher !)

Qui osera nier que les projets du créateur d' « Ignace » sont plus rassurants pour l'avenir du pays que ceux de M. Pléven, par exemple !

Car M. Fernandel ne s'est pas attaché à donner son avis sur la politique financière du gouvernement, la question des salaires, ou celle du ravitaillement, tous problèmes qui, on le sait, ne présentent pour le grand public qu'un intérêt très minime. Non : il s'est efforcé, au contraire, de porter l'entretien sur un plan plus élevé : il a parlé du cinéma et, en particulier, des films qu'il compte tourner.

Nul n'ignore, en effet, que, dans l'état actuel des choses, les films de M. Fernandel ne peuvent que contribuer puissamment au relèvement de la nation.

R. N. P. ?... Non : M. L. N.

Il est cependant une partie de l'interview que notre confrère n'a pas mise suffisamment en valeur. C'est celle où M. Fernandel déclare qu'il a l'intention de poursuivre ses tournées au profit du Mouvement de la Libération nationale.

Car cela, tout de même, ça compte ! On peut même dire que ça se chiffre.

Il est vrai que l'interviewé lui-même a passé très légèrement sur ce sujet. Il ne faut voir là qu'une manifestation de sa modestie bien connue. Car M. Fernandel aurait pu saisir l'occasion pour faire justice des allégations calomnieuses qui ont été portées contre lui par certains plumitifs de petit talent et de grosse rancune, notamment un certain Henri Jeanson.

Cet individu n'est-il pas allé jusqu'à prétendre, dans un article publié par le « Canard enchaîné », que M. Fernandel avait fait partie, durant l'occupation, du R.N.P. de Marcel Déat ?

Vous vous rendez compte ! Supposer qu'un pur sang comme Fernandel a pu se compromettre avec ce vieux cheval de retour ! C'est vraiment vouloir le faire passer pour plus Contandin qu'il ne l'est.

Non, M. Fernandel ne mange pas de cette avoine-là ! Et la preuve que, lui, il est prêt à mourir pour Dantzig, c'est qu'il a toujours eu l'esprit du Corridor.

D'ailleurs, si la ferveur et, pour tout dire, le désintéressement avec lesquels M. Fernandel sert aujourd'hui la cause d'un mouvement de résistance ne constituaient pas le plus éclatant démenti aux assertions de M. Henri Jeanson, il suffirait de rappeler à ce dernier, pour le confondre, que le R.N.P. n'a jamais compté qu'un seul adhérent : M. Marcel Déat lui-même.

Et que, par conséquent, M. Fernandel ne pouvait en faire partie.

C. Q. F. D.

LE BON EXEMPLE

L'adhésion de M. Fernandel au M. L. N. a déterminé chez les artistes une véritable vague d'émulation. C'est ainsi que M. Maurice Chevalier (de Radio-Paris) a décidé d'adhérer au Front National. Si cette information est confirmée, nul doute que ça va faire un boum. Et même un youp la boum.

M. Tino Rossi, de son côté, se préparerait à entrer à la C. G. T. (Confédération générale des ténorinos), afin d'y faire entendre, grâce au secours de microphones, la voix du premier maquis de France : le maquis corse.

Quant à M. Sacha Guitry, en attendant la fondation du parti unique (le sien), il adhérerait au Mouvement de la Libération provisoire.

Enfin, Mlle Arletty, toujours prête à mettre ses biens en commun, verrait sans déplaisir la nationalisation de ses moyens de reproduction.

Guy VERDOT.

Allo, ici Paris !...

LE RUBAN NOIR

Où est-il le temps où la France entière se passionnait pour le Ruban Bleu ? Vous savez : ce ruban qui flottait au mât du transatlantique qui avait avalé la grande mare avec le plus de célérité. On suivait le voyage de « Normandie » heure par heure. On engageait des paris. On déplaçait des petits drapeaux sur la carte. Le grand jeu, quoi.

Eh bien, tout cela n'était que de la gnognotte auprès de l'émotion avec laquelle on a suivi le cheminement de la première péniche de charbon, qui, partie des bassins houillers du Nord, gagnait la capitale à petites étapes ! A très petites étapes. On signalait « la péniche » à telle écluse, puis à telle autre. Parfois il y avait une journée sans nouvelles et Paris s'inquiétait.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

Sur le chemin d'eau, des délégations venaient saluer l'embarcation avec des drapeaux, des discours, des musiques.

Enfin la péniche s'est accostée, un beau matin, au port d'Ivry, solennellement reçue par le ministre des Travaux publics.

Remarquez qu'avec une péniche de charbon on peut tout juste alimenter une usine à gaz pendant deux ou trois jours. Ce n'est pas encore avec ça que les Parisiens pourront guérir leurs engelures.

Seulement qu'on ne vienne plus nous raconter que nous vivons au siècle de la vitesse. La péniche de charbon, qui doit taper royalement son deux kilomètres à l'heure, a surclassé tous les lévriers des mers.

Elle a gagné le Ruban Noir.

VEINARDS DE LYONNAIS...

Ah ! vous en avez de la chance, vous autres les Lyonnais. Quand votre femme vous embête, quand vous avez employé tous les moyens de persuasion, démoli toute la vaisselle du ménage, essayé des fleurs, des cadeaux, des pichenettes, tout cela en pure perte, il vous reste la ressource d'introduire une instance en divorce.

Mais nous...

Figurez-vous que le tribunal de première instance de la Seine vient de supprimer, d'un trait de plume, onze sections des chambres spécialisées dans les divorces pour affecter les magistrats ainsi libérés à l'instruction des affaires politiques. Si bien que les couples mal assortis n'ont plus qu'à se faire une raison.

Cette nouvelle a plongé dans la consternation bon nombre de gens.

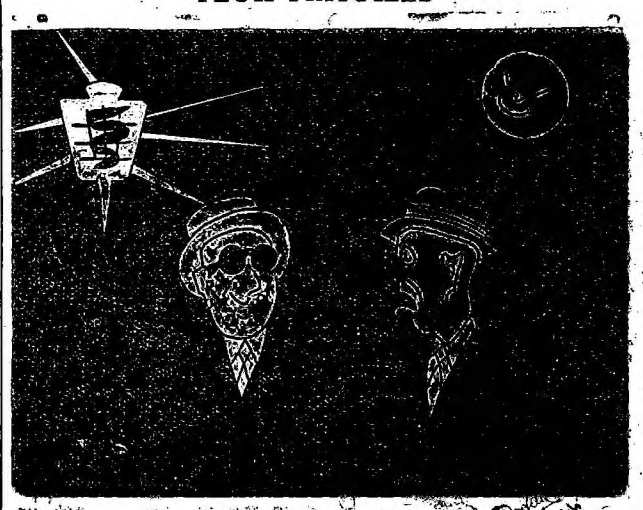
Parce que, n'est-ce pas, les magistrats qui passent ainsi de la séparation à l'épuration ne sont pas près d'avoir terminé leur travail. Le Palais de justice était devenu trop petit pour loger tous les juges et tous les dossiers. Il avait fallu ouvrir une annexe rue Boissy-d'Anglas et l'embouteillage n'en restait pas moins menaçant.

Les gens pressés de se marier allaient jadis trouver le forgeron du petit village de Gretna Green, aux frontières de l'Ecosse.

Les gens pressés de rompre leurs chaînes feront bien de ne pas rester à Paris. Ne vous étonnez donc pas si les trains, enfin rétablis, vous amènent, dans un proche avenir, tous les ménages où le torchon brûle, qui viendront vous demander des juges.

MONSIEUR DE PARIS.

YEUX FRAGILES



— Je n'ai pu encore m'habituer à la suppression du black-out.



MARÉCHAL, TE REVOILA !

On ne reprochera plus aux Français de manquer de suite dans les idées.

Qu'on se rappelle les strophes à la gloire du Maréchal que, pendant quatre ans, les éducateurs made in Germany firent chanter aux enfants de chez nous.

Nous jurons, nous, tes gars,
De mourir ou de suivre tes pas...

Bien sûr, pour beaucoup de nos contemporains, un serment n'engage plus à grand' chose. Pourtant, contrairement à tant de hauts fonctionnaires, les jeunes des camps et des chantiers, devenus F. F. I., ont tenu parole.

Certains d'entre eux sont morts glorieusement.

Les autres suivent les pas du Maréchal.

Avec des fusils, des canons et des tanks.

Et une bonne corde.

Il y a foule en direction de Baden-Baden.

Via Metz.



Car notre ex-chef vénéré ne désarme pas.

Il en est désarmant.

Il proclamait : « J'ai donné ma personne à la France. »

(Laquelle ne lui demandait rien.)

Mais il n'ajoutait pas qu'il l'avait aussi vendue à l'Allemagne.

Au rabais.

Depuis que Vichy ne vaut plus rien pour lui (son foie n'étant pas assez tricolore), on sait que le Maréchal a cherché son salut dans une autre station thermale qui lui a semblé plus appropriée.

Baden-Baderne

C'était une erreur. Pour un pareil cas, prendre des bains est insuffisant.

Des douches conviendraient mieux.

* * *

Au sein de sa nouvelle résidence, Pétain continue à mener une vie régulière, une vie de moine.

De moine francisquain.

Il continue à assister, chaque matin, avec des larmes dans les yeux, à la traditionnelle cérémonie du salut aux couleurs.

Au son du « Deuchland uber alles ».

Et avec le concours d'un bataillon de S. S. en armes.

Il recommence même à parler à la radio, en s'adressant aux prisonniers, lesquels sont bien obligés de l'écouter.

Ne plaignons pas trop ces derniers. Songeons que les malheureux sont privés maintenant de ces tournées artistiques qui, pour que l'opinion publique leur pardonne leurs pérégrinations dans les usines d'Allemagne, faisaient en passant aux stalags l'aumône de quelques représentations.

Après tout, notre ex-chef vénéré n'est guère plus déprimant à entendre qu'Edith Piaf.

On se fait des illusions à tout âge.

Le Maréchal croit toujours jouer un rôle dans la tragédie actuelle.

Le Deutch ex-machina.

Alors qu'il n'est pour Hitler qu'une sorte de domestique.

Comme qui dirait : un officieux supérieur.

Avec des trémolos dans la voix, il se redéclare prêt à nous sauver.

Cette fois, on le croit. Il a si bien su se sauver lui-même.

En quatrième vitesse.

Il veut, affirme-t-il, nous délivrer de nos envahisseurs.

Il n'est jamais trop tard pour revenir à de bons sentiments.

Mais, pour lui, les envahisseurs ce sont les Américains.

Des gens qui nous prennent tout.

Dans cette intention, Philippe a formé un comité avec ce qu'il avait sous la main. A Montoire, il avait déjà prouvé qu'il n'est pas difficile au sujet de ses complices.

Il y a là M. de Brinon, un homme bien nez.

Mais qui a manqué de flair.

Il y a là le lieutenant Doriot, qui ne rate pas une occasion de faire le Jacques.

Doriot n'est pas rassuré. Dame ! en fuyant à Baden, il s'est légèrement rapproché du front de l'Est.

Il y a là Déat, technicien des manœuvres de couloir.

De couloir de Dantzig.

Il y a là Darnand, ce héros à l'eau de millice, qui ne sait que faire de ses loisirs depuis qu'il n'a plus de patriotes à torturer.

Il y a là Jean Luchaire, enfin, et c'est normal. La famille Luchaire est une famille où on tourne mal.

N'est-ce pas Corine ?

* * *

Il n'y manque que Laval.

N'en concluons pas trop vite que l'abervilliers a rendu son âme au diable.

Sa condamnation à mort par le tribunal des Bouches-du-Rhône n'est qu'une histoire marseillaise.

A la vérité, Laval est exclu de la combinaison parce que personne ne veut plus de lui.

Il dégoûte jusqu'aux Boches.

Exilé sur son île du lac de Constance, il scrute l'horizon avec inquiétude.

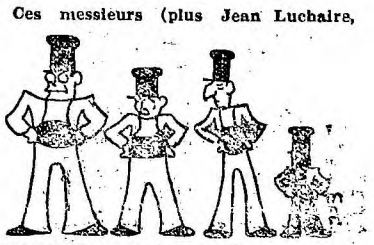
Un débarquement est si vite arrivé. !

C'est une triste fin pour celui qui fut le Dauphin du Maréchal.

Après avoir été le maquereau de la République.

* * *

Ces messieurs (plus Jean Luchaire,



ne confondons pas les sexes) se sont parés du titre de « Comité pour la Sauvegarde des Intérêts de la France ».

Ils confondent, à leur habitude, les intérêts de la France et leur intérêt personnel.

Et ils nous demandent, sans rire, de choisir entre de Gaulle et Pétain.

Notre choix est fait.

Au côté de de Gaulle, il y a toute la France.

Les libérés.

Au côté de Pétain, il y a de Brinon, Doriot, Déat, Darnand, Luchaire.

Les affranchis.

Michel HERBERT.

Pour la mémoire de René Van Gaver

Mon ami René Van Gaver, alias Robinson, chef de la Résistance du Cher, est mort au combat, en juillet dernier.

C'est un très grand Français, une très noble et très pure figure qui disparaît là... Héroïque dans la clandestinité, Van Gaver s'est montré tout aussi héroïque dans l'action directe : c'est à la tête de ses hommes qu'il est tombé...

Pauvre René !... Que de souvenirs communs, tour à tour joyeux ou tristes, viennent à mon cerveau — en même temps que les larmes me piquent les yeux. Saint-Amand-Montrond... La polémique avec l'imbécile Bissoudre, chef légionnaire local... Les treize fusillés de Bourges... La traduction des messages pour les aviateurs anglais accidentés... Le Comité Charles-Louis Philippe... Les soirées avec Pierre Scize, Henry Clos-Jouve et notre ami l'imprimeur Robert Bussière, au cours desquelles nous ne modérions guère — en dépit des voisins — l'expression de notre foi ardente et nos chants patriotiques...

Certain jour, René Gaver se procura le courrier destiné au service local du Travail obligatoire. Ce fut une bien belle cérémonie... Immédiatement, tous ceux que menaçait le départ pour l'Allemagne furent avisés par nos soins, cependant que j'écrivais, d'autre part, aux divers S. T. O. de France concernés, des lettres apocryphes ahurissantes, amnistiant tous ceux qui se trouvaient en défaut, annulant tel ou tel ordre de départ, semant la pagaïe...

Mais, le plus beau, ce fut notre réponse à une demande de secours émanant d'un chef de gare, « ancien poilu du Maréchal »... Nous lui écrivîmes que le Chef de l'Etat se souvenait parfaitement de lui : « N'étiez-vous pas un petit gros, avec une moustache noire ? — mais qu'il ne fallait pas comper sur des subsides — « à moins que vous vous engagiez, comme tous vos confrères, à faire sauter de temps à autre un train boche ». Le malheureux a dû devenir fou à la lecture de cette épître funambulesque...

Cher René !... J'entends encore ton rire radieux, alors que nous combinions ces farces d'écolier, qui furent cependant utiles en ce sens qu'elles entretenaient le moral des nôtres. . . Et je ne peux me faire à l'idée que tu nous a quittés pour toujours...

Mais repose en paix : nous qui t'avons connu et aimé, nous jurons de veiller sur le sort de ta petite famille comme nous jurons de conserver à jamais ton souvenir et ton exemple !...

Marcel-E. GRANCHER.

René Van Gaver laisse une veuve et deux enfants en bas âge. Son appartement a été pillé et le cinéma qu'il exploitait, à Saint-Amand, brûlé par les miliciens. Afin de remédier à cette infortune, un comité vient de se former qui réunit les noms suivants :

Pour Lyon : les écrivains Pierre Scize, Marcel-E. Grancher, Henry Clos-Jouve, le dessinateur Julien Pavil, M. Roger Vuillermoz.

Trésorier : Roger Dubœuf, rue de Brest, 54.

Pour Lons-le-Saunier: MM. Louis Jacob, André Ducret, Marius Rodot, Louis Mercier, Marcel Girard, Jean Lacroix, Auguste Roch, Paul Varéchon, Marius Dargaud.

Trésorier : Capitaine Jean Ricard, 3, rue du Couchant.

Pour Saint-Amand : Mme Pierre Lacenne, M. Lucien Rochex.

Trésorier général : M. Robert Bussière, maître-imprimeur, à St-Amand-Montrond (Cher).

Il est du devoir de tous les résistants — et même des autres ! — de nous apporter leur obole. Il ne s'agit pas d'une charité, mais d'un simple geste de justice. René Van Gaver, lui, a tout donné !



Pour vous faire à bon compte un ravissant chapeau-mode, prenez un vieux ventilateur électrique ou, mieux encore, un vieux « Calor » (réclame non payée). Evidez la circonférence, puis garnissez-la d'un tissu pelucheux, genre peau de minou par exemple. Le socle servira évidemment à faire la calotte. On le garnira de taffetas ou de pilou, dans une teinte faisant opposition avec celle de la partie supérieure du chapeau, par exemple jaune et vert. On peut ajouter quelques légumes en supplément.

Il vous suffira de sortir dans la rue pour constater le succès de ce charmant et économique bitos.

Mais, ça, ce n'est encore rien. Si vous allez au cinéma avec ce machin-là sur la tronche, vous comprendrez tout de suite...

Tante ABELLE.

LE THEATRE

A L'OPÉRA

« CAVALLERIA » ET « PAILLASSE » ou le « vérisme » à l'honneur

Les critiques ont horreur du vérisme ; et ils ont bougrement raison.

Mais, certain public en raffole : à preuve les salles pleines que l'on voit à « La Tosca », comme à « Cavalleria » et « Paillasse ». Et l'on ne peut tout de même pas empêcher les gens d'aimer ce qui leur plaît, même si c'est du vitriol enrobé de confiture !

Seulement, pour de telles festivités, il faut des voix solides, presque blindées.

Celles de « Paillasse » résistèrent à l'épreuve victorieusement ; par contre, l'équipe de « Cavalleria », moins homogène, éprouva quelques difficultés avant l'arrivée au port. Et, comme c'était dimanche soir, quelques « titis » s'offrirent franchement leur petite tranche de chahut.

Le meilleur moment du spectacle fut assurément l'Intermezzo, conduit et bissé par Pierre Cruchon, aussi consciencieux chef d'orchestre que courageux militant de la Résistance.

B. V.

* * *

DE LA « FOSSE » AU « PLATEAU »

— Les musiciens des stations radiophoniques provinciales s'émeuvent ; et l'on comprend leur émoi. Après les avoir contraints à quitter les orchestres des théâtres pour se consacrer exclusivement à la Radio, on veut maintenant dissoudre leurs formations régionales et les embarquer tous pour Paris. Mais, ne leur imposera-t-on pas ensuite quelque nouveau concours éliminatoire, avec la perspective du chômage pour la plupart d'entre eux ?

× × ×

— Les amateurs du vieux répertoire de grand opéra réclament. « Trop de reprises d'opéra-comique ! » disent-ils. Et de se demander pourquoi la Régie municipale continue à les priver de « Guillaume Tell », « L'Africaine », « Les Huguenots », et même de cette vieille « Juive » des familles, interdite par Vichy pendant plus de quatre ans.

— « Les Frères des Quatre-mas », association fondée en août 1941, compte aujourd'hui 370 adhérents ; habitués et fervents de l'Opéra de toutes les places, y sont admis. Une seule condition : satisfaire à l'examen d'entrée, par quoi le bureau essaie de savoir si l'impétrant fréquente l'Opéra et possède un minimum de connaissances musicales et lyriques. En bref, un groupement qui ne veut pas s'encombrer de poids morts !...

AUX CÉLESTINS

« LA VEUVE JOYEUSE »

M. Gantillon voulait, ne voulait plus, puis a fini par monter « La Veuve Joyeuse ».

Pour montrer aux Lyonnais que M. Armand Frank sait vieillir avec le sourire. Car le seul attrait de cette reprise consiste dans « Armand Frank pour la première fois dans le rôle de Popof ».

Pauvre Frank ! Il fut sans doute le meilleur Danilo de province. Peut-être ne le voyions-nous si bon que parce que nous avions vingt ans et le cœur plein d'amour. La vie d'alors était si facile, si belle, si étale, et nous avions l'avenir devant nous.

Pour Frank, la vie n'a pas été clémente. Il n'a pas eu à Paris la place qu'il méritait. Il est revenu sagement à Lyon... Le voilà Popof, maintenant, un Popof sans assez de rondeur, de philosophie, d'indulgence. Une bonne composition quand même.

Qu'il n'ait pas de regrets, notre vieux Frank. Ce n'est pas M. Morestel, Menestrel, Mercadel... je ne sais plus, qui nous fera oublier le Danilo de notre jeunesse.

F. M.



EVE A COMMENCE

Le type de la comédie américaine, légère, spirituelle, pleine de gags..., le type de la comédie que nous n'avons jamais pu réaliser, parce que chez nous les gosses sont déjà vieux et que là-bas les vieillards restent toujours des enfants.

Il est dommage de voir un acteur de la classe de Charles Laughton au service d'une aussi petite chose. Il est, là comme ailleurs, formidable.

Naturellement il y a aussi la môme, jolie comme les amours, qui vous enquiquine jusqu'à ce que vous l'épousiez.., la môme qui vous donne envie de ficher le camp et d'aller, entre hommes, faire une belote en buvant des pots.

PAR LA PORTE D'OR

Acré ! v'là le Francen et sa barbichette Avé le Boyer et sa voix de velours, dans un rôle de barbillon mondain.

Un truc de la gloire de la misère des immigrations. Un métier et une technique impeccable au service du plus mauvais goût.

L'OR DU CIEL

Paulette Goddard, Jules Stewart, tout et tout.

Du swing ! C'est charmant et drôle.

Mais nous espérons que les Américains ont, depuis cinq ans, tourné des choses plus sérieuses, plus importantes... plus neuves aussi.

L'ENFANT DE L'AMOUR

Va bientôt passer sur nos écrans. Avec comme vedette Mme Gaby Bonnafous.

Allez voir ce sombre drame de l'enfance illégitime. C'est le meilleur vaudeville qu'on ait tourné en France.

ECHOS DU 7e ART

Notre article sur Aimos, dans le numéro spécial du « Mois à Lyon », consacré à la libération, nous a valu deux lettres de Paris.

Il paraît qu'Aimos n'a pas été tué sur les barricades, mais au volant de sa voiture, par une balle perdue.

Dommage !... La légende est toujours plus belle que la vérité.

Qu'Arletty soit punie sévèrement pour ses relations avec les S. S., d'accord.

Mais laisser entendre qu'elle ne fut pas une merveilleuse Dominique dans « Les visiteurs du soir », c'est injuste.

C'est pourtant ce que semble affirmer, ans « Paris-Monde », le monsieur qui fait la chronique pénitencière (sic).



Les décisions baroques sont souvent le fait des dirigeants de sport. La Fédération française d'athlétisme en prend parfois qui ne manquent pas d'être stupéfiantes.

Ainsi l'arrondissement de Vienne avait-il demandé à être rattaché à la Ligue du Lyonnais.

« Pour ne pas toucher à l'unité départementale, lui répondit-on, vous resterez sous le contrôle de la Ligue des Alpes. Ainsi que les autres arrondissements de l'Isère.

Donc, pour participer aux championnats, les athlètes de Décines, par exemple, devront effectuer le déplacement de Grenoble.

...En passant par Lyon, évidemment !

* * *

A Vaulx-en-Velin, l'autre dimanche, les meilleurs crossmen furent récompensés de leurs efforts par des prix... substantiels : boîtes de conserves et autres denrées alimentaires dérobées aux Boches.

Or un athlète amateur doit, pendant plusieurs années, pouvoir présenter ses prix à toute réquisition des pouvoirs fédéraux.

M. Jourdan, président de la L. A. L., nous a donné l'assurance qu'il n'exigerait jamais des vainqueurs de ce jour cette présentation.

Heureux athlètes ! Vous pouvez digérer en toute quiétude votre corned-beef (j'ignore comme on dit ça en langue teutonne !

* * *

Il y avait de tout à cette distribution de prix.

Sauf du riz.

Du riz... de Vaulx, évidemment !

* * *

« Double défaite anglaise », annonçaient récemment en caractères gros comme ça, les journaux en rubrique sportive.

La censure n'a rien dit et a « laissé passer ».

Qui oserait prétendre qu'il n'y a rien de changé ?

* * *

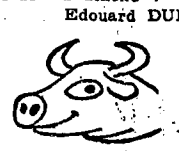
Quand il n'y a pas d'eau, l'électricité manque. Elle fait encore défaut quand il y a trop d'eau.

Mais le comble, à première vue, n'est-ce pas la fermeture de la piscine de Villeurbanne ?

La cause ?

La crue du Rhône !

Edouard DUPIRE.





Un éditeur, M. O. Zeluck, Aix-les-Bains, Paris, publie un roman : « 3 × 24 heures ». Un sous-titre alléchant prétend : « Roman policier américain ».

Naturellement les amateurs sont nombreux. On a tant été privé, pendant cinq ans, de cette spécialité anglo-saxonne !... On s'étonne bien un peu de la rapidité avec laquelle cette œuvre nous est parvenue, a été imprimée.... Mais, bast ! nos alliés font tant de miracles.

A la lecture les amateurs déchantent.

Le roman est terriblement mauvais, pour ne pas dire idiot. Il n'a d'américain que l'affirmation de la couverture.

L'auteur est suisse. Il connaît New-York comme nous nous connaissons Pékin. Son nom : Rodolphe Brock, qu'il dit.

Et il écrit dans ce style :

« Ce qui l'attristait, ce devaient être des ennuis pécuniers » (page 30). « Il est talenté ce garçon » (page 110)..., etc.

Il n'y a plus de censure. Tant mieux.

Mais il reste des tribunaux.

× × ×

Il y a deux façons d'écrire un livre :

On peut retrousser les manches de sa chemise, prendre son porte-plume et jouer du presse-citron.

On peut aussi reproduire des documents, comme M. Billy dans son « Balzac » en deux volumes.

Il y a deux façons de se mettre au service de ses amis, de son parti :

On peut écrire des pamphlets, ouvrir des polémiques... voire se battre en duel. On peut se contenter de publier de très authentiques documents.

Notre ami Soupiron est partisan des solutions secondes. Son « Bazaine contre Gambetta » (chez Lugdunum) nous donne l'essentiel de la sténographie du Procès de Riom. Et il a eu raison : cette diffusion était nécessaire.

Curieux procès, en vérité. Vichy, sur l'invitation de Berlin, recherchait « les responsables de la guerre ». Or, il advint que les débats tournèrent à la confusion des accusateurs. On suspendit... Et les accusés prirent le chemin de l'exil, dans les effroyables conditions que l'on devine.

Le véritable responsable de la défaite a pris aussi le chemin de l'Allemagne, sa vraie patrie: Que ceux qui honorèrent Baderne von Baden (ça rime avec Hohenzollern) lisent ce livre, comprennent et la bouclent.



Nous l'avions dit, écrit... C'était prévu, c'était fatal : les émissions régionales sont supprimées. Paris assurera les programmes.

« Mea culpa ! » « Mea culpa ! »

Nous avions une occasion magnifique de montrer que la province a quelque chose dans le ventre, au point de vue artistique, s'entend. Nous avions sous la main des auteurs, des troupes (Comédie de Lyon, Spectacles d'Art libre), des metteurs en ondes, un personnel technique d'un extraordinaire dévouement... Nous avions le tremplin de la libération.

Qu'avons-nous fait ? Des discours, des discours. Ne citons pas de nom : on nous accuserait de toujours assommer les mêmes têtes de Turc. Ces noms, ils sont sur toutes les lèvres, même à l'Information.

Des gens de talent, comme Maurice Babin et Raoul Barthalay, n'ont pas su choisir les œuvres à interpréter. Et l'orchestre qu'ils dirigeaient ne mérite qu'un qualificatif : vasouillard.

...La mesure est dure. Elle est juste.

× × ×

Un lieutenant est chargé maintenant du « Courrier des auditeurs ».

Et qu'ça saute, scrongnieugnieu !

Il nous a annoncé que dans toutes les lettres qu'il reçoit on lui réclame de la musique militaire.

Nous sommes avertis.

On ne chantera plus : « Le vin dissipe la tristesse » mais la « Madelon vient nous servir à boire... » On nous annoncera une chronique du ravitaillement et on nous jouera : « En v'là du boudin ». Quand nous entendrons : « Auprès de ma blonde » nous saurons qu'il est 22 heures et l'heure d'aller se coucher.

× × ×

Le dimanche 27 novembre, à la fin d'une émission, tous les auditeurs de France ont entendu ce mot qui dit si bien ce qu'il veut dire : Merde !

On avait coupé trop tard.

« Enfin un speaker sincère ! ont pensée les gens qui connaissent le business. »

MICROFANNE.

LES BOULES

LA JACQUARDIERE

Le dimanche 5 novembre se disputait, à la « Jacquardière », la dernière compétition de l'année.

Tous les « ténors » étaient présents.

* * *

La palme revint à Roger Giroud qui battit en finale son coucurrent le correct Roger Durand.

Giroud est un bon joueur. Il le sait. C'est dommage ! ! !

* * *

Pour ses débuts, après trois ans de captivité, notre ami Bénas arrive en demi-finale.

Notre sympathique peintre-plâtrier en est étonné. Comme nous, d'ailleurs.

* * *

Piffaut, le maître-coiffeur, a perdu à la troisième. Il n'a pas grandi pour tout ça.

Il est vrai que ses amis Moyat et Herriaut ont fait de même mais... à la première.

Les trois mousquetaires n'étaient pas en forme.

Mais le soir... ils l'étaient.

* * *

Le bon président Authier en a pris « un bon coup » à la première.

Ce qui prouve, tout simplement, que pour être président d'une société bouliste, l n'est pas nécessaire de savoir jouer aux boules.

* * *

Les derniers espoirs de Camille ont disparu en demi-finale.

De mauvaises langues affirment que si Camille avait eu du poison pour tous ses adversaires, il il eût pu gagner « celui d'automne ».

Ça n'est plus la « Jacquardière », C'est la « Canardière ».

LE JACOBIN.



MORUE MERCIERE

Ayez une bonne morue, dans le genre de celles qui, na-guerre, se trouvaient facilement rue Mercière (d'où le nom du plat).

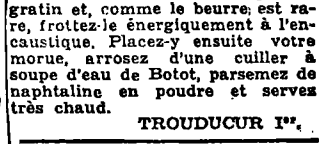
Inutile de la faire dessaler : elles ne le sont que trop.

Mais pour l'attendrir, frappez-la fort et longtemps, tout en chantant la fameuse ritournelle :

Ah !... dis, bats-moi,
Fous-moi des coups
Ah !... dis, fais-moi
Des bleus partout...

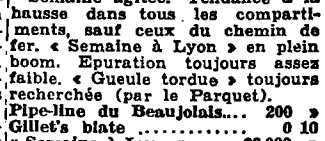
Prenez ensuite un bon plat à gratin et, comme le beurre est rare, frottez-le énergiquement à l'encaustique. Placez-y ensuite votre morue, arrosez d'une cuiller à soupe d'eau de Botot, parsemez de naphtaline en poudre et servez très chaud.

TROUDUCUR Ier.



Semaine agitée. Tendance à la hausse dans tous les compartiments, sauf ceux du chemin de fer. « Semaine à Lyon » en plein boom. Epuration toujours assez faible. « Gueule tordue » toujours recherchée (par le Parquet).

Pipe-line du Beaujolais....	200 »
Gillet's blate	0 10
« Semaine à Lyon »	23.000 »
Opéra	3 25
Electoral lists	peu demandé
Blanchett's Limited	0,003
Francine's Incorporated ..	0,002



José P..., libraire. — Les Anglo-Américains déplorent la disparition des publications galantes. Une belle carrière s'ouvre à vous.

Jean Musnier, maître-chapelier. — Il est évident que vous travaillez du chapeau. Mais vous pouvez toujours venir nous payer le coup de blanc un prochain matin.

Maurice B..., relieur. — Il ne faut pas confondre l'affecté spécial avec l'infecté spécial.

Méfiez-vous des petites de la Martinière.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-90
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an..... 150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 5. LE NUMERO : TROIS FRANCS 14 DECEMBRE 1944.

la Semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Enfin,
on l'a retrouvé !...
Qui ça ?...
H.-P. GASSIER
qui commencera sa collaboration (en exclusivité pour la région) à la « Semaine » dès notre prochain numéro.

UNE EMOUVANTE CEREMONIE
vient d'avoir lieu à l'O. T. L.

De nombreuses personnalités et tout le personnel de la Compagnie assistaient, samedi dernier, à une cérémonie dont les fastes se déroulaient au siège social de l'O. T. L. Les salons étaient décorés de procès-verbaux, de parapluies trouvés, et de tous les drapeaux dont la sympathique société avait oublié de pavoiser ses voitures le 11 novembre.



Il s'agissait, en effet, de remettre un bronze au contrôleur Canulard, pour le récompenser de ses loyaux services. Cet objet d'art, d'un réalisme vengeur, représentait un usager atrocement applati, vêtements arrachés, pieds écrasés, visage tuméfié...

Le Directeur, dans une improvisation d'une éloquence dictatoriale, demanda l'internement administratif du Conseil municipal tout entier, puis lut la citation à l'ordre de la Compagnie du contrôleur Canulard, citation dont nous reproduisons avec joie les termes magnifiques :

« Cet employé supérieur a toujours su témoigner vis-à-vis de l'usager du plus parfait désintéressement, allant jusqu'à répondre avec grossièreté aux demandes de renseignements d'une population digne tout au plus des wagons à bestiaux de notre alliée, la S. N. C. F.

» A, au mépris de toutes les réclamations, su organiser sur les lignes de merveilleux embouteillages ; a réussi de nombreuses fois à faire défiler jusqu'à vingt-deux voitures à la queue leu-leu pour laisser ensuite le trafic interrompu pendant plus d'une heure, et cela aux moments des repas aux moments des pointes.

» N'a jamais pris la moindre initiative, n'a jamais transmis aucune suggestion, mais n'a jamais eu de maître dans l'art de moucharder le personnel subalterne et de trainer le public en correctionnelle.

» Est, en somme, le digne serviteur d'une affaire dont le seul but est de gagner de l'argent et de se foutre du monde. »

Des acclamations sans fin ont salué le Directeur de la Maison lorsqu'il donna l'accolade au contrôleur Canulard... Enfin l'assemblée, ivre de joie, poussa des cris d'horreur pour le Conseil municipal, la Presse, et les salauds qui veulent encore emprunter un matériel dont ils ignorent l'intérêt historique.

François MONNET.

Les petits vieux d'Albigny sont-ils mal nourris ?



On ne le dirait pas en voyant la bouille de celui-ci !...

Il faut reconnaître qu'au cours de sa vie, il ne s'est jamais beaucoup cassé le gadin pour le boulot et que, d'autre part, il s'est toujours soutenu en s'envoyant de bons coups de blanc derrière la cravate...

CONDUITES DE GRENOBLE
par Pierre SCIZE

J'avais envie d'employer pour ce titre une orthographe « made in U. S. A. » et d'écrire : Conduite's.. Car je ne me dissimule pas que ce pluriel est singulier.

Mais enfin c'est vrai : Grenoble, capitale du Dauphiné, a plusieurs conduites, toutes plus belles les unes que les autres, du reste.

Il y a d'abord la première en date, celle qui a donné son nom à toutes les autres, celle que les Compagnons du Tour de France faisaient aux indésirables, aux peigne-fesses et aux cogne-mou

A coup de pied dans la raie, qu'ils vous les prenaient. Avec accompagnement de coups de trique, grandes volées de cailloux du Drac ou de la Romanche, sans parler des coups de gueule qui s'entendaient de loin.

Mais depuis, Grenoble a fait mieux, ou plutôt, elle a étendu sa fameuse « conduite » à tous les cas les plus variés qui se peuvent présenter.

Par exemple, en 1940, quant tout semblait perdu, quand les armées qui devaient défendre la Sambre se regroupaient en pagaille sur la Bidassoa, c'est sous les murs de Grenoble, c'est à Voreppe qu'il fallut venir pour trouver encore des gars capables de redorer un peu les plis fatigués du drapeau.

Tenir les Fritz au Nord et les Ritols à l'Est, justifier une fois de plus la devise de la vieille « Civitas Imprenabilis ». C'est ce qui peut s'appeler une belle conduite, non ?

C'était encore une conduite de Grenoble.

Vinrent les jours sombres de la Résistance. Grenoble, placée à l'étoilement des vallées où les meilleurs fils de France se retranchaient, fut la première d'abord, parmi toutes les villes agenouillées.

Cela commença par de l'humour. Les Italiens exhibaient la mascarade de leur armée entre l'Ile-Verte et l'Esplanade. A chaque défaite de la sœur latine, Grenoble pavoisait. On voyait le macaroni en deuil à toutes les boutonnières et il n'était guère de crottins qui ne s'ornassent de la plume de coq des signori bersagliere.

Je revois encore ce Dauphinois paterne, livreur de charbon de son état qui, un beau matin devait précipiter par les soupiraux de l'hôtel de Savoie le gras anthracite de La Mure, destiné à chauffer les chambres des occupants.

Il avait une de ces belles trognes d'ivrogne, qui annoncent d'abord que leur propriétaire ne se nourrit pas de tome écrémée, et boit autre chose que du sirop de Chantourne.

Voilà-t-il pas que le gars, au moment d'arrêter son camion auras du trottoir s'aperçoit que l'emplacement devant le soupirail est occupé par une voiture italienne ? Il ne sourcille pas. S'avançant vers le lieutenant calamistré qui se tenait au volant, il lui dit, tout bonnement, avec l'accent de la rue Très-Cloitre :

— Dites donc, « pour un coup » ça ne vous ferait rien « d'avancer » ?

Conduite de Grenoble encore.

Mais bientôt ce fut fini de rire. On vit Grenoble se durcir et s'armer. Quand je dis s'armer... Les Grenoblois n'avaient guère que leurs poings nus, leurs poitrines offertes, leur grand courage. Ça leur suffit.

Et brusquement le Boche devint enragé. Affreux à voir. Mauvais comme la teigne. Boche, enfin, puisque le mot dit tout.

Et ce furent les fusillades, les déportations en masse, les tortures, les massacres. S'ils avaient espéré venir à bout de ces hommes en qui coule encore le sang des Bayard et des Lesbiguières, ils se trompèrent gravement. On vit cela, qui demeure à jamais inoubliable : la Résistance de Grenoble.

L'arsenal saute. Les casernes sautent. Les brûleurs de loups rendent coup pour coup, pour un œil deux yeux et toute la gueule pour une dent. Frappée, meurtrie, saignante, découronnée de sa jeunesse, ayant froid, ayant faim, sans vitres à ses fenêtres en hiver, sans gaz, sans vin, sans viande, sans beurre, Grenoble se bat.

Les miliciens — ces super-Boches — plus odieux d'être Français, se meuvent à l'assaut de cette forteresse de l'honneur. Ils assassinent. C'est peu d'assassiner : ils tuent le père sous les yeux de l'enfant (n'est-ce pas, docteur Carrier ?) Ils crèvent les yeux de leurs victimes. Ils brisent leurs membres (n'est-ce pas, héroïque Paire, mon confrère ?) Ils rendaient aux familles, dans des sacs, les restes informes d'un père, d'un frère chéris.

N'importe. Grenoble lutte. Grenoble se bat. Et, parce que ce n'est jamais en vain que coule le sang des martyrs. Grenoble, un jour de ce beau mois d'août 1944, avec l'aide des Américains, de l'aviation anglaise, des Maquis du Vercors et de Chartreuse, chasse les barbares et leurs amis qui refluent en désordre vers les tanières de Germanie.

Et pourrais-je oublier jamais que c'est à Grenoble, aux gorges d'Hyères que le Normand Jean Prévost, mon ami, après avoir choqué une dernière fois son verre au mien, s'en fut trouver une mort sublime ? Jean Prévost, écrivain français, mort en chassant le Hun de la ville de Stendhal... Ça aussi c'est une conduite de Grenoble !

Aujourd'hui, la ville blessée — j'en arrive — se reprend à sourire. D'un sourire qui n'oublie pas. D'un sourire crispé, plus émouvant de paraitre parmi les ruines et les deuils.

On n'y fait guère un pas sans se heurter à l'ombre d'un héros.

Les imposteurs
par Marcel-E. GRANCHER

Toutes les périodes troublées provoquent les mêmes conséquences, à savoir une recrudescence, chez les êtres mal équilibrés, des tares morbides jusqu'alors en sommeil. L'imposture en est une.

Dans l'antiquité, le plus fameux cas fut celui du Mède (mange !...) qui, profitant de sa ressemblance avec le frère de Cambyse, occupa pendant quelque temps le trône (nous ne parlons pas des waters). Plus tard, l'imposteur Bala fut roi de Syrie. Au XVe siècle, un aventurier se fit passer pour Plantagenet, etc...

Après 14-18, nous avions eu une véritable épidémie de lettres anonymes. Cette fois, c'est encore plus grave : une foule d'individus prétendent faussement être tel ou tel personnage célèbre.

Cela a commencé par M. Gabriel Chevallier et l'illustre écrivain a récemment révélé, dans les « Lettres françaises », qu'un certain capitaine F. F. I. se faisait passer pour lui, jouant les rigolos, offrant à boire, chantant la gaudriole, tutoyant tout un chacun, lutinant la boniche, prêtant de l'argent, inventant des contre-pèteries, et souriant à tout le monde — au bref, se comportant exactement comme se comporte dans la vie privée l'auteur de « Clochemerle », dont tout le monde sait qu'il est un joyeux lascar, pas fier pour deux ronds.

Mais, nonobstant leurs bonnes intentions, sans doute les « Lettres françaises » ont-elles eu tort de révéler cette turpitude.

Car, depuis, c'est une véritable avalanche de cas semblables qui viennent de nous être signalés, s'abattant sur les principaux personnages de notre cité comme au moyen âge, la vérole sur le bas-clergé.

Chez M. Max-André DAZERGUES

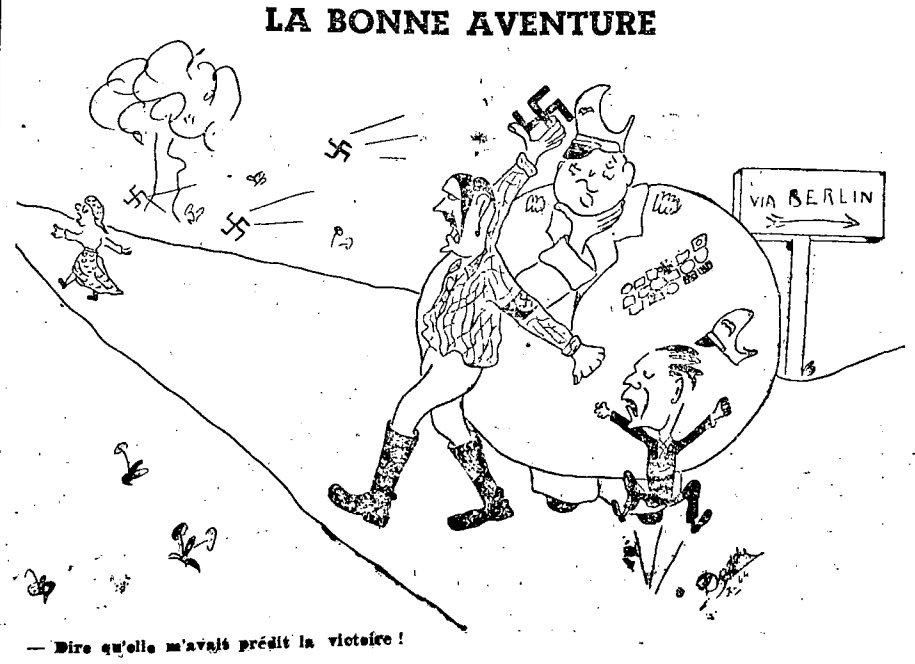
Nous trouvons le prolifique auteur en train de mettre la dercent-soixante-neuvième main à son douze-mille-cinq-mousse du pied de veau ».

Il n'est pas content, Max-André Dazergues :

— En effet, répond-il à notre question, il y a un type qui se fait passer pour moi et qui, si je le laisse aller, va se mettre à écrire sous mon nom. Je n'ai besoin de personne pour arriver à mon vingt-millième bouquin, dont je célébrerai la sortie en offrant à la population lyonnaise un grand banquet jubilaire. Elle l'aura bien mérité.

(Lire la suite en troisième page)

LA BONNE AVENTURE



— Dire qu'elle m'avait prédit la victoire !

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour M. Caous, ex-président à triple collet d'hermine du Tribunal de Riom :

CAOUS-POIL-POIL

Des plaques, posées un peu partout sur les murailles, disent : « Ici mourut un tel, assassiné par les Allemands ».

Patience. La semence des martyrs n'a pas été versée dans un sillon infécond. Leur souvenir demeure et leur exemple. On le trouve dans le regard des jeunes hommes, dans la grave gaîté des filles. On le boit avec le clair petit vin de Saint-Jourier. On le retrouve dans la voix chaude du maire, M. Lafleur. On le respire dans l'odeur d'encre fraîche des « Allobroges », ce confrère rouge et dur qui a balayé les miasmes collaborationnistes du vieux « P. D. » le bien nommé.

Grenoble vivra parce qu'il a su comprendre aux heures affreuses que la mort même est préférable à la vie sans la liberté.

Pierre SCIZE.

PERIODE ELECTORALE



— Viens chez moi... je te ferai voir ma carte d'électrice...

* * *

LE MAUVAIS BERGER (suite)

Notre récent article sur les agissements pour le moins antinationaux du curé de Champagne-au-Mont-d'Or, près Lyon, nous a valu toute une correspondance confirmant notre information.

Des faits nouveaux viennent même compléter les griefs initiaux. Ils seraient trop longs à citer. Retenons néanmoins que le curé Rousset refusa, en juillet dernier, l'entrée de son église à une patriote, Mme Geoffray, en lui reprochant d'avoir été arrêtée par la Gestapo comme gaulliste.

De plus, il paraît qu'une dame Vacheron, collaboratrice, c'est le cas de le dire, du curé Rousset, comme directrice de l'école libre de la paroisse, recommanderait actuellement à ses jeunes élèves de bien prier pour leur papa, leur maman et... tout spécialement pour notre cher maréchal Pétain.

A nouveau, nous demandons ce qu'en pense Son Eminence le Cardinal Gerlier.

* * *

LA FIN MELANCOLIQUE D'UN KOLLABORATEUR

Le photographe Arlaud, fort connu à Lyon, et comme artiste et parce qu'il fut l'initiateur de la Foire de Lyon, s'était affirmé comme un admirateur d'Adolphe. Il avait imaginé une curieuse organisation de propagande. Lorsque Vichy lui signalait par téléphone une opinion à répandre, il transmettait le renseignement à dix sbires dont chacun le communiquait à dix fidèles. De sorte que la rumeur se propageait quasi instantanément dans les milieux les plus divers. Arlaud, quand les choses tournèrent mal pour Vichy, se réfugia à la Ciotat. Il y fut arrêté. Quinze jours après il était exécuté à Marseille.

Sous l'œil du Cheval de Bronze

LE FIL COUPE

Le ministère de l'Information vient de décider que seul Paris aurait l'initiative des grandes émissions de T. S. F., les postes de province devenant les perroquets de la capitale.

Cette décision ne viendrait-elle pas à la suite d'une émission de « Lyon-Libéré » où notre confrère Bizot, commentant les fantaisies de l'épuration, évoqua avec vigueur le scandale Joannès Dupraz.

Scandale dénoncé par la presse lyonnaise, notamment par le « Patriote ».

Il est en effet un peu monstrueux que le sieur Joannès Dupraz, ex-animateur des soirées de Val Crécy de l'anglophobe Henri Béraud, dont il se prétend le disciple, ex-collaborateur de Charbin, ministre de Vichy et présentement en prison, conseiller de Gignoux, de la Confédération du Patronat français, donc des trusts, curieusement remis en liberté après une arrestation assez brève, soit actuellement secrétaire général de M. Teitgen.

* * *

LE RENDEMENT DES GELES

L'Administration n'a pas de charbon. On grelotte à la préfecture, on prend des engelures à l'Hôtel de Ville, on est perclus de rhumatismes au Palais de Justice. Chez les particuliers on se chauffe. Evidemment la solution administrative paraît la plus économique. Mais un employé qui a les mains gourdes travaille peu... quand il travaille. Un spécialiste des questions économiques estime que la production des réfrigérés est réduite, en moyenne, de 33 %. Au prix où est la journée de travail, croit-on que l'économie sur le combustible soit très appréciable.

* * *

DES PIEDS ET DES MAINS

Un journaliste sportif de passage à Lyon, se présente à la Maison de la Presse, accompagné de deux joueurs de football professionnels.

On lui fait remarquer que ces messieurs, vu leur profession, ne peuvent être admis au restaurant.

Mais l'autre, sans se démonter :

— Pardon, il y a un écriteau à l'entrée : « Les artistes sont admis ».

Il est vrai que, pour travailler, les footballers et certains confrères se servent des mêmes membres...

UNE HEUREUSE INITIATIVE DE LA S. N. C. F.

La S. N. C. F., justement indignée du peu de confort offert à ses usagers, vient de prendre une mesure qui sera hautement appréciée par la population.

On sait que depuis la Libération il était impossible de monter dans un train. Il fallait, pour y parvenir, avoir été moniteur à Joinville, passer par la portière après s'être muni d'un ballon d'oxygène.

Dorénavant seules pourront voyager les personnes non munies d'un ordre de mission.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. De l'enquête que nous avons menée à la gare de Lyon-Perrache, il résulte que le train de Paris n'avait été emprunté la veille que par un seul voyageur se disant ministre des Finances, ce qu'aucun employé n'a cru.



— Oui ma chère ! paraît que les Soviets mangent les petits enfants en tartines...

* * *

DU TAC AU TOC

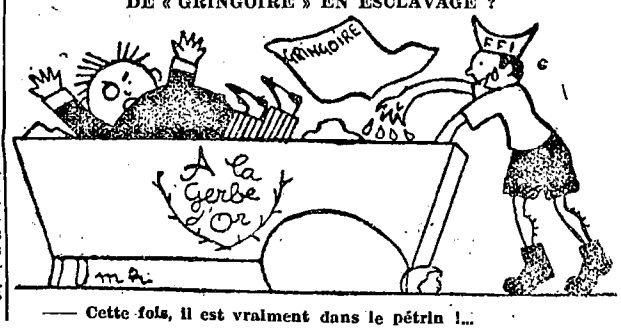
Nous avons rencontré cet ancien employé de Radio-Lyon qui, arrêté par les patriotes, fut providentiellement remis en liberté et échappa à Montluc. Il semble n'avoir pas encore compris et, avec une belle inconscience de ce qui pourrait lui arriver, il manie ce qu'il croit être de l'ironie.

— Je ne vous savais pas aussi rouge, déclare-t-il l'autre jour à un de nos amis.

— Parce que vous n'êtes pas au courant, réplique l'autre. Mais, moi, il y a longtemps que je vous voyais en vert-de-gris...

Et toc !...

FAUT-IL REDUIRE LES REDACTEURS DE « GRINGOIRE » EN ESCLAVAGE ?



— Cette fois, il est vraiment dans le pétrin !...

AU PALAIS

Les services publics ont conservé tardivement toute leur fraîcheur. Au Palais, on jugeait et on condamnai avec 8 à 10 degrés au-dessus de zéro. Nos maîtres, malgré la chaleur de leur éloquence, plaidaient en claquant des dents. Un d'entr eux, Me M..., aussi connu comme amateur d'art que pour son talent oratoire, eut, un jour, l'initiative, dans ce milieu où tout n'est que tradition, de recouvrir sa robe d'une cape somptueuse, héritée d'un oncle amiral. Cape noire, comme bien s'accorde, mais à collet brodé et munie d'agrafes finement orfévrées. Les confrères sourirent ; il y eut quelques pointes. Mais le lendemain, diverses pèlerines apparurent. Aurons-nous la mode des plaidoiries en carricks ou en ulsters ?

* * *

MESSIEURS, AU SALON

Aurons-nous des salons cette année ? La destruction du Palais de Bondy a empêché le Salon d'Automne d'ouvrir en temps normal. Mais les salles d'exposition seront aussi délabrées au printemps. L'Union des Sociétés artistiques a obtenu de M. Justin Godard la jouissance du Palais des Arts. Les trois grands salons ouvriront simultanément leurs portes en avril et se partageront les galeries où vécurent les Dames de Saint-Pierre. M. Yves Farge, au nom de la direction des musées nationaux, ne pouvait que donner un avis favorable. N'est-il pas un ancien exposant du Salon du Sud-Est ?

* * *

SOUVENIRS DES ANNEES TERRIBLES

Un joli magasin, rue Blanche. En vitrine des pièces de lingerie ravissantes : chemises en dentelles, combinaisons transparentes, pantalons coquins, slips affriolants. Au milieu le portrait de l'ex-Maréchal, souligné d'une de ses phrases historiques :

— Aidez-moi.

× × ×

Octobre 1944.

Un Parisien dans le métro :

— Enfin, on renaît. Il n'y a plus cette odeur de vert-de-gris qui rendait l'air irrespirable... Evidemment, le métro, ça n'a jamais senti bien bon... Mais au moins, maintenant, ça pue entre Français.

* * *

LE BIEN-NOMME

Parmi les miliciens récemment arrêtés dans le Jura figure un certain Roger Cochon...

Evidemment !...

× × ×

FABLE-EXPRESS

Nous ayant fait le don de soi,
Toujours d'attaque,
Le Maréchal Pétain
S'en fut chez les Germains.
S'il continue, il ira bientôt, sans façons,
Jusque chez les Cosaques.

MORALITE

Le Cosaque du « don » !

UNE REUNION IMPORTANTE

On nous prie d'insérer :

Le C.D.A.K.N.E.I. (Comité des Anciens Kollaborateurs non encore inquiétés) communique :

Tous les membres sont instamment priés d'assister à l'Assemblée générale qui aura lieu le 31 décembre, au Restaurant des Ambassadeurs. Ordre du jour : Remise des certificats de résistance, emplois vacants dans les comités d'épuration, distribution de lettres de juifs hébergés, réintégration dans les postes officiels, etc...

Un vin d'honneur suivra la réunion en l'honneur de la libération de notre ami Pierre Fresnes... ay et du départ à Hollywood de notre cher Clouzot, le célèbre metteur en scène de la U. F. A.

LES JUMEAUX



L'IMPRIMEUR : Tiens... vous les avez tirés en deux couleurs ?...

* * *

CYNISME

Notre combattif confrère « Action » signalait récemment une ahurissante déclaration de Doriot à Radio-Traître gouvernementale :

Le Führer-Kandidat du P. P. F. se vantait que :

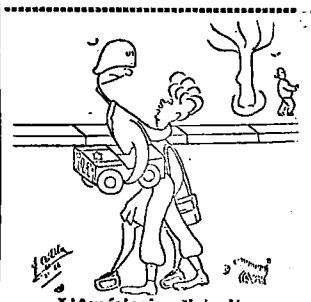
« Actuellement en France, en allant rue par rue, maison par maison, on trouverait beaucoup plus de collaborateurs qu'on ne croit. »

C'est cynique, mais franc.

C'est probablement pour donner raison au faux frère Jacques, que les portes de la prison Saint-Paul viennent de s'ouvrir sur une série d'individus tous appréhendés comme notoirement inscrits sur la liste du P. P. F.

Comme dirait le poète :

« On n'est pas fier d'être Français, quand on regarde la cinquième colonne ! »

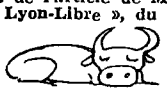


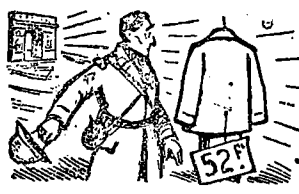
L'Américain distrait...

ET POURTANT, IL AVOUE !...

« Le vin est tiré, il faut le boire. »

Début de l'article de M. Pinton, dans « Lyon-Libre », du 26-11-44.





LE REVENANT DANS LA BOUTIQUE

par Joseph Jolinon

BAZAINE A RIOM

Le bouquin d'une densité bénédictine que notre ami Paul Soupiron consacre au procès du Maréchal, car il ne s'agit de rien d'autre, au fond, selon moi, croyez qu'il vaut son pesant de papiers. Aprement capiteux, révélateur au possible, écrasant pour Vichy, pour Pétain lui-même autrement dit. Il ne pourra pas s'en remettre, le vieux.

Sa juridiction suprême ! Sa sentence ! Sa pleine lumière par décret-loi ! Sa « justice attendue par l'opinion avec une légitime impatience » ! Sa vérité ! La révélation des mensonges républicains qui nous ont fait le mal que vous savez ! La liquidation solennelle des institutions démocratiques !... Vous parlez d'un loupé dans les décors.

Quand l'histoire impartiale se penchera là-dessus pour dire son mot, elle sera tellement petite à première vue qu'elle en tombera à la renverse à se geler le derrière par terre. Jamais en effet plus étrange création que la cour de Riom, type de juridiction fabriquée pour les besoins d'une cause indéfendable, avec cette aggravation infamante qu'elle était postérieure à la sentence.

Car déjà le Maréchal avait jugé. Il s'était identifié avec les chefs d'accusation, avait requis dans son cœur et pris les « coupables » sous son bonnet, les avait arrêtés, emprisonnés, fustigés, flétris à la face du monde, exécutés. Si bien que les magistrats faisaient moralement une drôle de mine. Mettons-nous à leur place un quart de seconde. On leur amenait là des condamnés.

Mince d'atmosphère dans le prétoire, abjects relents, Dieu d'Abraham ! Pour satisfaire au cynique désir du père provisoire de la patrie, ces professionnels de la justice étaient tenus de la violer devant l'assistance. Les témoins ne l'oublient pas, le pays non plus.

Fichtre, il y eut bien de la lumière, elle flamboya même par instants, seulement voilà : elle n'éclairait pas dans le sens voulu, elle se permettait d'être véridique, et tout ce qu'on pensait cacher apparut. On voulait que le désastre vînt des civils, elle déculottait le militaire en la personne du chef majeur.

Le conseil supérieur de la guerre, présidé par lui, ne devait pas être mis en cause et c'était lui qui était dans le bain. Il ne fallait absolument pas remonter au delà de 1936 dans la recherche des responsabilités ministérielles — et ces messieurs de la censure vichyssoise avaient pris soin de l'enjoindre formellement à la presse — mais la lumière de l'évidence indépendante éclairait d'abord la carence du ministre de la guerre de 1934. Pétain.

A propos du rétablissement de la loi de deux ans de service, elle montrait le même homme partisan systématique de la loi d'un an. A propos des crédits de plus en plus nécessaires à la défense nationale, depuis l'avènement du triste Hitler, elle montrait Pétain les réduisant. A propos du nombre des officiers, elle montrait une circulaire signée Pétain, adressée aux corps de troupes, énonçant qu'il convenait de procéder à la suppression de 5.000 officiers en cinq ans, alors que la loi de finances l'envisageait seulement comme une mesure facultative. A propos des fortifications, et notamment de la prolongation de la ligne Maginot jusqu'à la mer, la blanche lumière montrait le même homme annonçant « ex-cathedra » que c'était là un travail fort onéreux et superflu, attendu « qu'une armée moderne qui s'aventurerait dans le massif des Ardennes était vouée à l'échec ». De même, hélas, à propos de la nouvelle doctrine de l'utilisation des chars considérés comme une arme distincte et organisés en divisions motorisées autonomes. Et n'était-ce pas là le grand problème, le procès véritable, la cause déterminante de notre défaite avec l'insuffisance de l'aviation et aussi celle des effectifs !

Toutes fautes d'ailleurs compréhensibles, pour le dire, à qui se reporte à l'époque. Elles relevaient de nos conceptions générales, de notre amour de la paix, si cruellement justifié, de notre volonté de désarmement, de notre détermination de n'avoir plus qu'une armée de défense, etc...

Oui, mais justement par cela même, quel inqualifiable parti pris de grand chef de guerre passive, d'attaquer de ce biais la république !

Pas étonnant si nos ministres d'hier dominent le procès d'une manière aussi incontestable, à commencer par Daladier. C'est lui que le réarmement alerte à partir de 1934-35, lui qui agit, fait voter des crédits sans cesse accrus, se mêle de savoir ce qu'ils deviennent, se préoccupe des fortifications, intervient dans la fabrication des armes nouvelles, prend l'initiative audacieuse de poser la question des corps blindés. C'est lui qui durant ces audiences pénibles, se chargé de fourrer Pétain dans le bain jusqu'au menton.

Par un de ces renversements brusqués de situation, dont la spécialité appartient au Grand Guignol, à la place du civil de nos deux sur la sellette, il n'y a plus que le vieillard à la gomme en uniforme.

Sa pleine lumière ! N'en jetez plus.

Jusqu'au silence de Gamelin qui l'accuse de telle manière... Nous y reviendrons la semaine prochaine.



RENOUVEAU

Le théâtre de la Michodière joue présentement à Paris le « Sexe Fort » qui, certes, n'est pas une des meilleures pièces de Tristan Bernard, mais qui a au moins l'avantage de marquer le retour du grand humoriste parmi nous.

Après l'intérêt que la Gestapo prit de lui, le retour de Tristan Bernard est plus qu'un renouveau... un miracle.

L'auteur de « Triple pattes » fut toujours admirable de sang-froid.

Replié à Cannes avant son incarcération à Drancy, il se promenait sur la Croisette à une époque où les persécutions contre les israélites s'accéléraient.

Rencontrant un de ses corréligionnaires, justement inquiet des nouvelles, Tristan de conclure :

« Mon pauvre ami, pour le peuple élu, quel ballottage ! »

EPURATION

Est-il vrai que lors de la visite du général de Gaulle à Grenoble, un officier de la garde mobile donna l'ordre à un gardien de la paix de faire reculer les membres de la Presse trop près du cortège, à son gré, de la façon suivante:

« Allez, repoussez-moi ça et tapez dans le tas, ce sont tous des journalistes juifs ».

Il y a vraiment du G. M. R. dans l'air.

MEPRISE

Pierre Scize raconte :

Deux Américains, amateurs de beaujolais fruité, déjà... s'attablent au « Mal Assis ». Au sixième pot, ils contemplent d'un œil mouillé une photographie ancienne représentant les bêches lyonnaises, modèle 1885.

Et, très sentimental, l'un d'eux s'émeut :

« Aoh, ce cher vieux Brooklin, quelle gentille attention, cette vue de chez nous. »

Personne, n'a osé désillusionner ce brave en lui expliquant qu'il s'agissait plutôt d'une « plate » que d'un ferry-boat.

GALANTERIE

Lors de l'encombrement du pont Wilson je rencontre René Besset qui, galamment, prêtait son bras à une dame âgée pour l'aider à traverser la cohue.

Ayant rempli son office, le bon peintre me dit :

« C'est une personne charmante, elle m'a dit son nom, mais je l'ai oublié. C'est pourtant un nom facile, quelque chose comme un nom d'oiseau ou de mirliton. »

Une heure après, le vin blanc matinal lui ayant rafraîchi la mémoire, Besset s'écrie :

« Tiens, je me rappelle le nom de cette dame, son fils est commandant de pompiers et elle s'appelle Rossignol.

LOGIQUE

Dans les escaliers de l'Information, un ami rencontre la sympathique Irène Simonnet qui se lamente : « J'ai sommeil et j'ai froid ».

« Allez vous coucher avec une bouillotte », conseilla doucement l'autre.

Henry CLOS-JOUVE.

LES IMPOSTEURS

(Suite de la première page.)

Le cas de Mme GRIGNON-FAINTRENIE

— Pour moi, c'est encore plus embêtant, nous confie la directrice des « Heures »... Figurez-vous qu'une bonne femme qui me ressemblait comme une frangine s'est évertuée à porter, pour me faire du tort, la francisque du Maréchal... Je sais bien qu'il s'agissait d'une fausse francisque, pas de l'officielle, mais c'est gênant tout de même... Et cette même chamelle a fait venir Creyssel, Sauer-



— On n'aurait pas dû s'engager dans les tanks légers.

wein et de Lesdain comme conférenciers... Sans parler de Georges Claude... Je n'ai pas de veine... Enfin... Mes mains dans les vôtres, n'est-ce pas ?...

Et l'éminente entrepreneuse d'art nous quitte, en fredonnant avec le bon Xavier Privas :

« A qui peut payer
« Les Heures sont chères... »

Le caporal PINARD

Ce sympathique vieux soldat littéraire était en train de faire un peu de manœuvre à pied dans son appartement :

— Repos !... Garde-à-vous !.. Repos !... se commande-t-il dès qu'il nous aperçoit.

Nous lui exposons les raisons de notre venue :

— Il y a, en effet, nous déclare-t-il tout aussitôt, un certain caporal Bidasse, qui avait déjà fait parler de lui lors de la dernière guerre, et qui m'a l'air de revenir sur l'eau... Mais tous ceux qui connaissent mon œuvre savent bien qu'il ne peut s'agir que d'un simple freluquet... On ne saurait le confondre avec moi... d'ailleurs, je vais faire déposer, avec interdiction de s'en servir, les mots essentiels de mon vocabulaire : « Rosalie... Gros Q... Barbelés... Madelon... Caillebotis... Feuillées... ». Comme cela, l'autre sera baisé... Voulez-vous une chique ?...

Le scandale du faux PINTON

Nous trouvons l'aimable adjoint en train de s'envoyer un godet d'eau minérale :

— Vous voyez ?... nous dit-il simplement. Vous ne sauriez mieux tomber... Je vous ferai remarquer toutefois qu'il ne s'agit pas d'eau de Vichy... Il y a quelque part une sombre vache qui se tape de grands coups de rouquin dans les bistrots, en prétendant qu'il se nomme Pinton...

L'édile réfléchit un instant. Puis, se décidant à prendre ses responsabilités :

— Et puis, nous déclare-t-il, la vérité, je vais vous la dire... L'imposteur en question n'est rien moins qu'un de mes collègues... Il se nomme Martin... Et, je vous le dis en confidence, c'est lui qui a lancé l'idée du « pipe-line »...

Chez M. BERTHILIER

L'entrepreneur de l'ex-« Vie Lyonnaise » possède, à Genay, tout près de Lyon, une fort belle propriété : la Roue. Il nous reçoit aimablement :

— M. Berthilier de la Roue ?

— Soi-même... Mais j'ai changé de nom... Ça faisait un peu paon... Je m'appelle maintenant M. Berthilier du « Signal ».

— Du signal d'alarme...

— Vous êtes toujours rigolo !... Ça fait noblesse d'empire, ne trouvez-vous pas !

— D'Empire germanique...

— Très drôle... Alors, vous venez pour cette histoire de fric soi-disant touché de la Propagande-Staffel... Je vais vous apprendre quelque chose, mon cher : il s'agissait d'un imposteur qui avait pris mon nom. D'ailleurs, notez-le en passant, ce n'est pas lui qui a fait du commerce avec l'ennemi... C'est l'ennemi qui a fait du commerce avec lui... Il y a une nuance...

— Bien sûr !... Et, dites-moi, que deviennent vos « terroristes » du Conseil municipal ?...

— Doux comme des moutons !... Je ne désespère pas d'arriver à leur faire chanter « Maréchal, nous voilà »...

Nous prenons congé :

— Vous ne restez pas à déjeuner ? nous propose aimablement M. Berthilier. Il y a justement des champignons...

L'affaire LARDANCHET

M. Lardanchet est en train de faire une belotte avec son séquestre :

— La chose d'avoir édité le traître anglais Huddleston ?... nous



LA GUERRE EN DENTELLES

déclare le sympathique éditeur. Bah !... une simple rigolade... Je m'en tirerai avec cinq ans...

— Cinq ans de prison ?..

— Vous êtes folle, ma guêpe !... Qu'allez-vous penser là ?... Cinq ans de séquestre. D'ailleurs, je vous le dis en confidence : il s'agissait d'un faux traître ?... Vous ne voulez pas profiter de l'occasion pour m'acheter un petit Maurras ?... J'en ai encore quelques-uns en réserve pour les amis...

Marcel-E. GRANCHER.

Allo, ici Paris !...

Pendant que Sacha Guitry sortait de prison à Paris, René Benjamin était mis à l'ombre en Indre-et-Loire. On ne rigole pas en province.

L'académie Goncourt est durement éprouvée. Guitry, Benjamin, La Varende, le pourcentage d'indignité chez les Dix, qui ne sont d'ailleurs que neuf, est beaucoup plus élevé encore que chez les Quarante, qui ne sont d'ailleurs que... au fait, combien sont-ils, les Quarante ? Vous le savez, vous ? Deux de trop en tout cas, Maurras et Pétain.

× × ×

Mais que devient donc M. Jean Ajalbert, autre « Goncourt » qui nagea si allègrement dans les eaux grasses de la collaboration ?

M. Jean Ajalbert, qui donna bruyamment sa voix à Philippe lorsqu'on décerna le dernier Prix ?

M. Jean Ajalbert qui déclara :

— Je vote pour Philippe Henriot parce que le recueil de ses « Causeries » est le meilleur livre de l'année. On le lira comme on lit Démosthène, Cicéron et Bossuet.

M. Jean Ajalbert qui multiplia les éditoriaux dans le journal de Georges Suarès ?

Pourquoi ne pas s'occuper un peu de lui, dont, en bonne justice, on doit dire qu'il milita plus que Sacha ?

Pourquoi ?

Mais tout simplement parce que M. Jean Ajalbert est si plat, si gris, si terne, si rasant, qu'on n'arrive pas à penser à lui.

Même pour l'arrêter..

Ceci dit on commence à être inquiet sur le sort des académiciens Goncourt encore en liberté. Pas un mot d'eux. Pas un souffle.

Que font donc les cinq qui pourraient épurer les quatre autres ? A condition d'avoir un peu de cran, bien entendu.

Est-ce que ces ersatz d'Immortels auraient dévissé leur billard comme de vulaires pékins ?

Prière aux lecteurs qui rencontreraient les sieurs Rosny jeune (84 ans aux prunes), Descaves, Larguier, Dorgelès et Carco, de les rapporter d'urgence au restaurant Drouant, place Gaillon, à Paris (2e).

Il y aura un bon coup de blanc-de-blanc en récompense.

× × ×

Les étudiants parisiens ont confondu la Sainte-Catherine avec la Saint-Georges. Ils sont allés ce jour-là faire un monôme monstre devant la porte du bistrot de luxe où opère Georges Carpentier.

Ça leur a valu quelques magnifiques directs du gauche et du droit et quelques vigoureuses envolées de chaussettes à clous de la part d'une police empressée à défendre la liberté d'opinion des collaborateurs.

Le boxeur-barman rigolait, doucement :

— Ça, alors, c'est arbitré !

Minute !

Il pourrait y avoir un match revanche.

MONSIEUR DE PARIS.

UNE NOUVELLE ARME ALLEMANDE
le « W. C. 1 »

ELLE PERMETTRA A LA WEHRMACHT D'ASSEOIR SES POSITIONS

Frontière allemande (de notre envoyé spécial).— On annonce que le Reich se prépare à mettre en service une nouvelle arme qui n'est encore désignée que sous les initiales « W. C. 1 ».

Présentant le prototype aux industriels allemands et assimilés, le docteur Speer, ministre de l'Armement, a déclaré :

— Le « W. C. 1 » est une arme résolument défensive. Son apparition sur le front contribuera puissamment à remonter le moral de nos soldats, sur qui l'avance alliée a, vous ne l'ignorez pas, des effets déplorables : il se produit certains phénomènes d'ordre psycho-physiologique qui... que... Bref, nos troupes se relâchent. Il faut absolument enrayer cette vague de... euh... de pessimisme. Ce sera la tâche de la nouvelle arme que voici...

ET L'ON ANNONCE DEJA UN « W. C. 2 »

Le docteur Speer ouvrit alors la porte d'un réduit blindé où les visiteurs purent admirer à leur aise, et même à leur aisance, le « W. C. 1 » aux lignes sobres et cependant confortables.

Il ne nous a pas été possible d'obtenir, sur les caractéristiques de la nouvelle arme, des renseignements plus précis... Tout ce que nous avons pu savoir, c'est qu'elle est, pour l'instant, strictement individuelle. Mais l'on envisagerait de construire prochainement des appareils à deux places, afin que les usagers puissent s'encourager mutuellement.

Un « W. C. 2 », qui aurait une surface portante beaucoup plus grande que celle du « W. C. 1 », serait également mis à l'étude, à la demande personnelle du maréchal Goering.

GUERRE DE SIEGES

Un marchand de canons slovaque — « in Skoda Venenum » ayant fait remarquer au docteur Speer que, dans sa conception actuelle, l'engin présentait l'inconvénient d'être difficilement transportable, il lui fut répondu que l'on se préparait à fabriquer en série des « W. C. 1 » portatifs, dont les premiers essais ont donné d'excellents résultats en Italie, sur la ligne du Pô.

De toute façon, on peut être assuré que, grâce à la nouvelle arme, la stratégie allemande va retrouver son assiette, et que la défense du Reich reposera désormais sur un solide fondement.

Guy VERDOT.



LE MARCHÉ NOIR EN VOIT DES GRISES

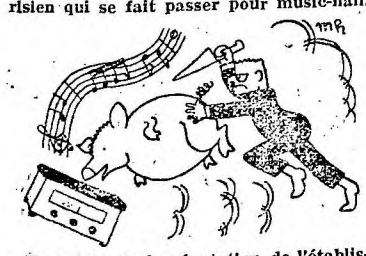
Devant la renaissance éhontée du Marché noir, aurait-on compris en haut lieu que des mesures énergiques s'imposaient et qu'il fallait en finir avec les errements de l'ancien nouveau régime ?

Il faut le croire puisque les pouvoirs publics semblent s'être décidés depuis quelques jours à entreprendre une vaste opération d'assainissement.

COUP DE FILET A PROVISION

Les premières investigations ont malheureusement provoqué quelques erreurs explicables.

C'est ainsi qu'on a cru devoir appréhender une certaine Piaf (Edith), soldisant chanteuse, laquelle s'était signalée à l'attention de la police en se rendant régulièrement dans un établissement parisien qui se fait passer pour music-hall.



En raison de la réputation de l'établissement en question, on avait supposé, tout naturellement, que cette personne allait s'y cacher pour y débiter du cochon.

Renseignements pris, Mlle Piaf (Edith) y débitait seulement des salades indigestes.

Le commerce des salades n'étant soumis à aucune réglementation, Mlle Piaf (Edith) a été remise en liberté.

Une même mesure a été prise également à tort envers un nommé Alibert (Henri) que, sur la foi de racontards mensongers, on accusait de vendre du porc.

M. Alibert n'a pas eu de peine à démontrer que le seul port dont il s'est assuré le monopole est le vieux port de Marseille.

LES NUITS BLANCHES DU MARCHE NOIR

Par contre, les enquêteurs ont mis la main au collet d'un étudiant qui avait installé une charcuterie dans sa garçonnière, sise au sixième étage d'un hôtel meublé du Quartier Latin.

Chaque soir, les hurlements des cochons qu'on y saignait étaient perçus par les voisins.

L'étudiant s'était habilement mis à l'abri de leurs soupçons en déclarant qu'il avait la T. S. F. et qu'il captait toutes les émissions auxquelles participait Mlle Mireille.

Une autre charcuterie clandestine a été découverte dans un endroit plus inattendu encore tant est grande l'ingéniosité des délinquants.

Qu'on en juge ! L'un d'eux, charcutier authentique, a poussé l'audace jusqu'à opérer dans sa propre boutique.

Ce fut en voyant des consommateurs sortir d'une véritable charcuterie en emportant dans leur filet, au lieu de salades cuites et de purée de pommes de terre, des tranches de jambon, des rondelles de saucisson et des portions de fromage de tête, que les inspecteurs flairèrent quelque chose de louche.

Le fait apparut plus invraisemblable encore quand il fut établi que le charcutier vendait sa charcuterie au cours le plus strictement légal.

Interrogé sur la provenance d'une telle marchandise, il déclara qu'il se fournissait régulièrement chez son répartiteur officiel, lequel lui livrait de quoi honorer les tickets de ses clients inscrits.

Les policiers ont refusé d'ajouter foi à des allégations aussi fantaisistes, et le charcutier suspect a été retenu à la disposition de la Justice.

DE NOIR...

Le commerce de la charcuterie n'est pas le seul à être pratiqué au Marché noir.

C'est ainsi qu'on vient de constater qu'un bijoutier de l'avenue de l'Opéra se livrait à un trafic non moins fructueux.

Cet indélicat commerçant s'était transformé, en effet, en charbonnier clandestin.

Pour gagner plus d'argent sans doute, il vendait le charbon non pas en sac, mais sous forme de petites parcelles sertis dans des montures de métal précieux.

Il est vrai qu'il s'agissait de charbon pur, communément appelé : diamant.

... EN NOIRE

Mais le plus gros scandale est incontestablement celui auquel se trouve mêlé un des plus notables commerçants du quartier des Halles et qui a été découvert par hasard.

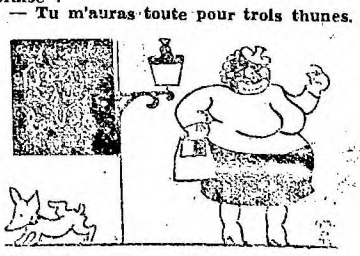
L'autre matin, en effet, à la suite d'une visite au pavillon de la boucherie, un inspecteur fut arrêté boulevard de Sébastopol par une énorme négresse qui lui barra la route.

— Y a du feu chez moi, minauda-t-elle.

Flairant une affaire de Marché noir, l'interpellé parut se laisser tenter.

Elle ajouta, en roulant des yeux de braise :

— Tu m'auras toute pour trois thunes.



Le policier fit une évaluation mentale. Autant qu'il pouvait en juger, cela remettait l'ensemble à environ 0 fr. 05 le kilo, y compris les déchets et les bas morceaux, tarif nettement inférieur à celui fixé officiellement pour la vente sur pied.

Procès-verbal fut immédiatement dressé, à la suite de quoi, M. Dudule, éleveur, demeurant en garni rue Saint-Denis, a été arrêté pour infraction aux lois et décrets sur le ravitaillement.

Les Lettres

D'UNE EPURATION

On écrit beaucoup sur l'épuration chez les écrivains. Mais là encore on s'aperçoit une fois de plus qu'écrire c'est renoncer à l'action. On s'en doutait depuis longtemps. La liste noire publiée par les « Lettres Françaises » n'a vraiment convaincu personne. D'autant plus qu'une liste 2 remaniait la liste 1, et ainsi de suite...

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là », pouvait dire notre ami Guitry.

Au fait, que veut-on condamner ? l'homme ou l'œuvre...

Si c'est l'œuvre, l'homme dira : « Puisqu'il s'agit de mes livres ce n'est pas moi, n'est-ce pas... » ; et si c'est l'homme, on dira : « tout de même, il a derrière lui une si belle œuvre... »

Bien sûr, bien sûr... Par exemple, s'il s'agit de M. Drieu la Rochelle, je me demande ce qu'on pourra bien dire de lui. Il me semble que ni l'homme ni l'œuvre n'ont une consistance suffisante pour qu'on sache par quel bout les prendre.

Allez-vous vraiment condamner cet ectoplasme, messieurs les accusateurs jurés ? Ne serez-vous pas achetés à temps ? Un peu de pitié pour ce que la France a de plus représentatif dans le genre inexistant.

THERMIDOR.

* * *

Rencontré dans le train d'Annecy, notre ami Max-André Dazergues, se rendant à un mariage. D'une main il tenait son cadeau, de l'autre une bouteille de vin blanc.

Il nous a dit :

« Nous sommes le 5 décembre. De retour j'écris deux romans policiers et la douzaine de contes de Noël qu'on m'a commandés. Puis je me repose jusqu'à la fin de l'année. »

Rigoureusement vrai.

* * *

Le Rapport du gendarme, par Simenon.

Ce n'est qu'un gendarme qui rapporte... à l'auteur.

Un inconnu est écrasé devant une ferme. On le transporte à l'intérieur. Et le fermier se dit : « Suis-je cocu ? ».

Dans cette expectative il se tue après avoir massacré toute la maisonnée... Naturellement il pleut sur le département.

C'est tellement du Simenon qu'on dirait du Simenon revu par Paul Reboux et Charles Muller.

* * *

Est-il exact que des projets de fusion soient à l'étude entre « Dimanche », le bistrot du bas et la maison de l'entresol, à la grande joie des rédacteurs ?

Avec une seule sonnette.

* * *

Façade, par G. Saint-Bonnet... Vous savez le monsieur qui prenait Vichy pour une capitale.

Une dame tue son mari, bécause le gosse qu'elle veut reprendre... C'est vous dire qu'il n'y a pas grand'chose derrière cette façade.

Et c'est écrit à la Simenon ; on ne peut pas être plus servile dans le plagiat.

* * *

Paul Garcin nous donne Interdit par la censure.

C'est le recueil de tous les actes de la Résistance, de toutes les atrocités boches pendant l'occupation de notre région. Des éphémérides pleines de gloire et de misère. Un agenda couleur de courage, maculé de sang.

Un livre que l'électeur devra lire sa vie durant, comme un curé fait de son bréviaire.

(Mais, entre nous, Garcin et Soupiron ont trouvé le truc pour faire des bouquins.)

L'HOMME QUI LIT.

LE SATYRE



— Il s'est jeté sur toi... et puis ?
— Non, mais... faut vous faire un dessin ?...

Le Théâtre

A L'OPÉRA

« LA TRAVIATA »

Représentation à décrocher les lustres..., s'il en restait au plafond de la salle. Une Solange Delmas dont la voix a conservé l'éclat, la puissance et la pureté que nous admirions ici-même voici onze ans, et bien encadrée par le ténor Giriat et le baryton Vidal.

* * *

Pour terminer la soirée, petit ballet !... Et douce rigolade !... Une danseuse des quadrilles qui cueille un beau « billet de parterre »... Un danseur qui, tandis qu'il « jetait-battait », perd... les accessoires enroulés autour de ses jambes. La variation de « première » scandée par les « pouët-pouët » des titis du poulot... Et tout, et tout, et tout... Sans compter la noble pagaïe ambiante qui ne se démentit pas un seul instant.

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE »
AU « PLATEAU »

— Pour Noël, l'Opéra nous donnerait « La Fille du tambour-major ». Gare à la comparaison avec Villeurbanne où Andrézy, Alexandre Constantini, Polaud, Myriam Lecomte et Renée Gomvert viennent de remporter un triomphe !...

— Place de la Comédie, il serait question de la même Myriam Lecomte, escortée de Préclat, Soix et Marguerite Pernon... ou l'étonnante (oh ! oui) Lola.

— Solange Delmas nous reviendrait bientôt dans « Roméo et Juliette ». En vue de ce gala, de grâce ! que Gabriel Meunier fasse répéter son ballet...

— C'est un trio qui compose l'état-major du Grand-Théâtre : Carrié, directeur ; Deloger, « metteur » ; Reymond, régisseur. Les Trois Mousquetaires !... Non !... Les Trois Barytons...

* * *

SALLE RAMEAU

Elèves d'Andrée Charbonnel

Des petits bouts de deux à cinq ans qui font leurs premiers pas de danse : c'est touchant, marrant, tout et tout...

Puis des grandes bringues de 20 ans qui amateurisent sur Chopin ou Brahms.

Elles ont toutes des cuisses énormes : tant mieux.

Cela dure pendant des heures. Et les vieux messieurs — dont nous sommes — sortent de là avec, dans le dentier, des appétits de chair fraîche.

Mais les familles sont bien contentes.

* * *

THEATRE DE VILLEURBANNE

Des nouvelles du Théâtre de Villeurbanne :

Clément Pollaud, le gros et sympathique comique, vient d'être nommé président des « Queues ».

Hélas ! Mesdames... Il ne s'agit que de queues de billard.

Le bruit courait que Nadia Dauty allait venir pour les fêtes de fin d'année. Mme Andrézy en perdait déjà le boire et le manger.

— Encore une qui voudra mon mari !

Rassurez-vous, Madame, elle n'aime pas les hommes.

* * *

LA SAVOIE en ETAT DE SIEGE

C'est de la brasserie du même nom qu'il s'agit. Elle est en effet prise d'assaut chaque soir par les soldats alliés, des Fifis, des gens de tous les mondes et du demi, par la dernière escouade des zazous.

Et ça hurle, applaudit, siffle... Et ça s'amuse avec des flèches en papier confectionnées dans des journaux, les programmes, les tarifs. Une atmosphère de rigolade que tempère une sorte d'inquiétude d'arrière-front.

Des attractions : un illusionniste aux foulards, un jongleur humoristique... deux excellents numéros. Une contorsionniste épatante pour laquelle il doit y en avoir beaucoup plus de 32...

Et une gosse délurée, à peine canaille, Maya, qui a, paraît-il 13 ans. Elle imite la miss et danse la mattchiche... Et les lois sur la scolarité ?... Cette exhibition écœure comme un attentat à la pudeur

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an..... 150 fr.
Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

Le Cinéma

RETOUR DE MICKEY

Il nous est revenu, après cinq ans d'éclipse, l'agile et joyeux souriceau que l'intolérance des hommes avait banni de nos écrans. Il était pourtant bien inoffensif, le malicieux Mickey, dont les aventures déchaînaient le rire des foules pacifiques.

Peut-être lui faisait-on grief de mettre parfois en mauvaise posture les grosses bêtes puantes et carnassières auxquelles il ne craignait pas de s'attaquer : le loup cruel, le renard cauteleux, le dogue féroce de Poméranie...

Alors ils avaient leurs raisons de le proscrire, ceux qui n'admettaient pas que la finesse, la témérité et le bon droit puissent triompher finalement de la force brutale.

Mickey pouvait passer pour subversif puisqu'il nous apportait, d'un pays libre, ses réactions gavroches d'individualiste, hostile à la morgue des puissants, ingénieux à se débrouiller dans la bagarre, et se refusant à adopter, même à quatre pattes, les formations grégaires.

Mickey nous est revenu, et avec lui, ce trésor perdu : la fantaisie, ce je ne sais quoi qui fait qu'on respire mieux et que l'on y voit plus clair même dans nos salles obscures...

Réjouissons-nous du retour symbolique de Mickey et célébrons le sourire du souriceau... si préférable au pas de l'oie...

José de BERYS.

* * *

« LA VIE CONTINUE »

Un film bien pensant, bien touchant, un film puritain, un film quaker.

De quoi regretter Scarface, **L'Ennemi public N° 1, Je suis un évadé.**

* * *

« SERVICE DE NUIT »

Un film à tiroirs, genre **Carnet de Bal** (fort bien), genre **Petits Riens** (hélas !)

Avec, pour lien, une téléphoniste au cœur d'or qui fait des miracles de bonté.

C'est notre vieille cambriolée de Gaby Bonnafous qui tient le rôle.

N'était-elle pas, dit-on, un des postes récepteurs de l'argent vichyssois ?

Petites Annonces

NEGRESSE réduite au chômage par fermeture Blanchette, cherche place bonne à tout faire chez Monsieur seul. Ecrire « Boule de Neige », au journal.

ESPAGNOLE réduite au chômage par fermeture Francine, cherche place masseuse chez vieux Monsieur. Ecrire Carmen, au journal.

FEMME DU MONDE réduite au chômage par fermeture Blanchette, recherche place contremaîtresse dans fabrique de pâtes alimentaires. Ecrire Huguette, au journal.

VINGT ANS, bien roulée, blonde oxygénée, sérieuses références, 2 ans dans la même maison (Francine) ferait démonstration à domicile pour produits de beauté. Ecrire Viviane, au journal.

Petite correspondance

Henri Nardonnet. — Non, votre confrère Martin n'habite pas rue Joséphin-Saoularie.

P..., conseiller municipal. — Puisque vous êtes un buveur d'eau de Vichy, tout est fini entre nous. Inutile de chercher à renouer en nous payant le coup : nous ne buvons pas de ce vin là !...

La Bourse

Le gros événement de la semaine est le scandale vinicole de Pinton, qui fait couler beaucoup d'encre et de beaujolais. Les cours s'effondrent et l'administrateur aussi. Bonne tenue des Martin's Wine, nouvellement introduites à la cote (à la cote de Brouilly, bien entendu). Du Bœuf Ltd un peu molles...

Epuration	0.03
Frontunic	pas coté
Vinicole de Pinton	retirée du marché.
Martin's Wine Inc.	169 »
Du Bœuf Ltd	6 50

La Radio

On ne peut pas toujours être vache. D'ailleurs nous en avons un peu marre de brouter dans le champ des imbécilités (style IIIe République).

Nous allons faire un papier sérieux.

Vous avez remarqué que dans les opéras on ne joue que « Faust », « Werther », « Manon », « Carmen »... Les gens n'aiment que ce qu'ils connaissent. Alors ils vont voir « Faust », « Werther », « Manon », « Carmen » une centaine de fois pendant leur chienne de vie. Et encore n'y vont-ils que pour entendre le grand air et, dans l'espoir que le ténor se cassera la gueule au passage difficile.

Nous en appelons à notre ami Jean Guignebert.

Pourquoi la Radio ne monterait-elle pas des choses admirables et presque totalement inconnues comme « Thérèse », « Gwendoline », « Briséis », « La Lépreuse », « L'Ingénue », « L'Attaque du Moulin », « Patrie », « Messidor », « Le Rêve », « Salambo »... etc., etc. ?

Elle les monterait et les diffuserait, à foison, avec explications, points sur les « i » et bémol à la clé.

Alors le zauditeur arriverait bien un jour à y comprendre quelque chose.

Alors les Opéras nous donneraient « Thérèse ». Gwendoline », etc. (voir plus haut).

Et cela nous changerait de « Faust », « Werther », « Manon », « Carmen » et autres toscadises.

Bravo pour les nombreuses réponses, toutes exactes, à notre charade. Et merci.

Les noix d'honneur sont actuellement à la fonderie, mais l'usine manque de charbon, comme vous et nous.

LE MICROFAUNE.

La mode

COSTUMES DE VOYAGES

Les voyages sont difficiles, voire impossibles ? Raison suffisante pour, suivant l'aimable logique féminine, vous faire confectionner un petit costume « ad hoc » (ne confondez pas, mes petites chattes, avec le haddok-poisson, qui se mangeait na-guerre à la « Porte-Océane » : dans la vie, c'est la tante Abelle qui vous le dit, faut avoir autant d'orthographe que de distinction). Donc, pour le voyage, voilà un petit costard dont vous me donnerez des nouvelles ;

Tout d'abord, filez-vous le pétrus dans le bénard dont votre mari se sert pour faire du vélo (si votre mari n'en a pas, prenez celui de votre amant). Plus le bénard sera juste, et plus vous ferez de l'effet sur les mirontons qui aiment à jeter les yeux ousqu'il ne faut pas. N'oubliez pas une fermeture éclair au bon endroit : ça fait toujours bien dans les cinémas. Collez-vous ensuite sur le râble une canadienne fauchée à un Américain. Serrez fortement à la taille avec une ficelle. Avec un nœud dans les cheveux et une plume dans le dos, vous agrémenterez l'ensemble et serez équipée pour aller en cambrousse chasser la pomme de terre.

Tante ABELLE.

Les Sports

Le torchon brûle au F. C. Grenoble : « Busnel et ses boys » ont démissionné en bloc.

Pourront-ils jouer au basket ?

La période de mutation est en effet passée et les brillants joueurs grenoblois ne peuvent plus espérer porter « officiellement » cette saison d'autres couleurs.

Busnel est « monté » à Paris pour discuter de l'affaire avec ces messieurs de la Fédération et chercher une solution.

Verrons-nous une équipe... d'individuels ?

La chose serait pour le moins cocasse !

* * *

Le L. O. U. cherche à renforcer son équipe « pro » et on parle de la venue à Lyon d'un certain demi-centre.

Ci coût : 300.000 francs, dit-on.

M. Félix Louot réfléchit.

Et il pense simplement qu'il n'a jamais payé telle somme pour le meilleur même de ses canassons !

Mais si avec ce demi-centre le L. O. U. joue et gagne ?

Toute la différence est là !

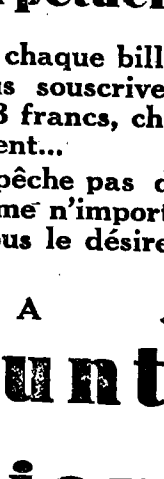
* * *

M. Sarrailh, directeur général des Sports, a déclaré qu'il ne serait satisfait que lorsque toutes les communes de France auront leur terrain de sport.

M. Sarrailh espère donc rester longtemps à son poste.

Très longtemps, s'il est vrai qu'on a barré d'un trait de plume tout le plan d'équipement sportif du pays établi par l'ex-commissariat aux Sports !

Edouard DUPIRE.



LES BOULES

LE TOURNOI DES AS

C'est le dimanche 2 décembre que s'est déroulé au Clos Jouve, le fameux tournoi des as.

Les joueurs étaient nombreux. Les spectateurs l'étaient moins. Ce qui prouve, tout simplement, que le public commence à en avoir marre de ces exhibitions où le sport disparaît complètement devant les petites combines de l'intérêt.

* * *

Charbonnier, craignant de ne pas être maître chez lui, n'a pas joué.

Ce fut une surprise !

Non ! Une satisfaction...

Gorand, des 4-Vents, perdit à la quatrième. Rien d'étonnant ! Une heure avant le tirage le brave Marius chantait encore : « Pinti, Pinta ! Pinton le vin... »

* * *

Devant les as, le grand Céleste s'est abstenu.

Séra se trisse...

* * *

Finalement, ce furent Vignon et Portiglietti, tous deux des « Villageois », qui se partageaient les lauriers et probablement... la sauce.

Ça n'est pas plus gentil comme ça !

LE JACOBIN.

QUE SIGNIFIE AU JUSTE

Emprunt 3 % perpétuel?

Cela veut dire que pour chaque billet de cent francs que vous souscrivez, l'Etat s'engage à verser 3 francs, chaque année, perpétuellement...

... mais cela ne vous empêche pas de négocier votre titre, comme n'importe quelle autre valeur, si vous le désirez un jour.

SOUSCRIVEZ A

l'Emprunt de la Libération

NOUVELLE SERIE. — N° 6. LE NUMERO : TROIS FRANCS 21 DECEMBRE 1944.

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Enfin GASSIER...

On est en République...

NOS GRANDS REPORTAGES

Inauguration de l'autostrade des quais du Rhône

par Marcel-E. GRANCHER

Profitant d'un temps vraiment propice, on a procédé la semaine dernière à l'inauguration de l'autostrade qu'une administration prévoyante avait fait édifier sur les bas-ports des quais du Rhône.

Le scaphandrier de service ayant assuré qu'il n'y avait guère plus de deux mètres d'eau et que l'on pouvait y aller sans crainte, on fit avancer la Jeep officielle, dans laquelle avaient pris place M. Yves Farge, M. le Préfet Longchambon, M. Justin Godart et M. le premier adjoint Pinton, lequel se trouvait donc parfaitement à sa place, puisqu'il est désormais avéré qu'il n'aime pas le vin.

On sait que la Jeep est une voiture amphibie et qu'il suffit d'obturer avec une matière plastique spéciale certains des orifices du moteur pour qu'elle puisse aisément circuler avec de la flotte jusqu'au cou du conducteur. Circonstance heureuse et qui amena, parmi les nombreux spectateurs, de pittoresques réflexions.

— Comme c'est curieux, disait à côté de nous une petite dame assez maquillée. Moi, ce serait plutôt quand je suis débouchée que je me trempe le parfaitement dans la flotte...

Quoi qu'il en fût, on distribua aux participants des ceintures de sauvetage et la première voiture ne tarda pas à démarrer après que M. Yves Farge eût tranché l'habituel ruban symbolique, lequel était maintenu par des flotteurs en liège, peints aux couleurs tricolores.

Derrière la Jeep officielle venaient diverses voitures de même type, réservées aux invités de marque et à la Presse. Tout le monde se tenait fort dignement, bien qu'on fût dans l'eau jusqu'au cou, et le spectacle s'avérait vraiment curieux de toutes ces têtes défilant au fil de l'eau. On fut un instant inquiet sur le sort de notre confrère Duvivier, dont le châssis est surbaissé, mais on finit par le repêcher, et un voisin complaisant — M. Marius Dejean, Président des Humoristes lyonnais — le prit sur ses genoux.

Le courant aidant, on put bientôt stopper les moteurs et les véhicules avancèrent mollement, dans le doux frisellis des ondes coupées par l'étrave — pardon ! par le capot !... — comme dirait M. Max-André Dazergues.

Parti du pont de la Boucle, le cortège arriva bientôt sans encombre au pont Pasteur, terme du voyage. Un seul incident à signaler : trompée par la brume, l'une des voitures officielles traversa le Rhône sans s'en apercevoir et aborda de l'autre côté. Les occupants en furent quitte pour payer une tournée de blanc. Cette erreur ne pourra d'ailleurs plus se reproduire, les ingénieurs présents, instruits par l'expérience, ayant décidé de faire baliser l'autostrade avec des pilotis de douze mètres.

En somme, grande journée pour notre belle cité lyonnaise. Désormais, grâce à cette heureuse initiative, le trafic automobile du centre de la ville sera sérieusement facilité.

Remercions vivement tous ceux qui ont prêté leur précieux concours et assuré la réussite de cette belle cérémonie : les « Sauveteurs du Rhône » et ceux de la « Gare d'Eau de Vaise » — lesquels n'eurent heureusement pas à intervenir, — la « Ligue antialcoolique » et la musique de la « Piscine Garibaldi ».

Conplimentons en terminant notre ami et confrère Paul Garcin, lequel, en bon sportif, effectua à la nage la totalité du parcours.



Noël amer...

Noël ! Noël ! l'Amour est né !
la Foi brille dans les églises...
— Noël ! les neiges et les bises
glacent le pauvre consterné —
Noël ! Noël ! l'Amour est né !

Noël ! Noël ! voici la joie,
voici la table et les pâtés ;
ô champagne, ô vins cachetés,
vous arroserez bien cette oie.
Noël ! Noël ! voici la joie !

Noël ! voici sur les chemins
les cortèges de la souffrance.
Gueux en deuil et sans espérance,
vers l'Autel et l'enfant divin,
vous tendrez les bras, mais en vain.

Noël ! Noël ! les orgues chantent:
voici s'ouvrir les Paradis...
Noël ! Bagnes et biribis
conservent leur proie et tourmentent
les parias qui se lamentent.

Noël ! voici minuit sonné !
l'Etoile luit aux cieux nocturnes.
Noël ! les taudis taciturnes
entendront gémir l'affamé.
Noël ! voici minuit sonné !

Noël ! dans la boue et les larmes
des Vénus mornes vont traînant ;
elles offrent à tout venant
le sacrifice de leurs charmes...
Noël ! dans la boue et les larmes.

Réveillonne, joyeux gavé,
Noël ! c'est l'heure délectable,
et foin du miteux lamentable
qui crèvera sur le pavé !

Noël ! Noël ! l'Amour est né !

José de BERYS.

Mœurs regrettables

Annonce parue dans notre confrère « Le Réveil » du 8 décembre:

« Etude de Me René Cupillard, notaire à Saint-Laurent-du-Pont.

« Suivant acte reçu par Me Cupillard, notaire à Saint-Laurent-du-Pont, le 28 octobre 1944, enregistré à Voiron, le 13 novembre 1944, Fe 93 B, N. 728, Madame Alix Colonel-Bertrand, veuve Alphonse Papier, négociante, et Mme Fernande Paupière, son épouse, négociante, demeurant au même lieu, un fonds de café-restaurant.»

Ainsi, Madame Fernande Paupière est l'épouse de Madame Alix Colonel !.... Et l'on ose l'imprimer dans les journaux !...

Quelle époque !...

LE SADIQUE



— J'attends qu'elle soit complètement à p... pour capituler.

NE TOUCHEZ PAS A LA HACHE

par Pierre SCIZE

Le 5 mai 1919, M. Georges Clemenceau, président du Conseil, qui venait de donner la victoire à la France, grâce à son indomptable volonté, et au sacrifice de dix-huit cent mille Français, trouva, à genoux sur son seuil, une vieille femme qui pleurait.

C'était la mère de Pierre Lenoir, condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi, et qui devait être exécuté le lendemain.

Lenoir, tandis que coulait à Verdun le plus généreux sang de France, s'était mis à la solde de l'ennemi, et avait, moyennant finance, essayé de précipiter la défaite de son pays.

La mère douloureuse venait implorer la clémence du Président. Le Tigre, qui n'était pas si tigre que cela, releva la malheureuse et lui dit :

— Vous me demandez la grâce de votre fils ? Ah ! Madame... Il serait donc plus facile de trahir son pays que de le défendre ?

Pierre Lenoir fut passé par les armes à l'aube du lendemain.

Cette parole du Père la Victoire, je voudrais que chaque Français l'eût présente à la mémoire, dans les heures que nous vivons.

Certes, le « Vieux », comme on l'appelait familièrement, n'était pas un homme fermé à toute pitié. Cent traits de sa vie sont là pour l'attester. Mais ce n'était pas un amnésique. Pas une seconde, même au sein du triomphe, la pensée de nos morts ne le quittait. Que pèse le cadavre d'un traître devant l'holocauste d'un peuple ?

× × ×

Voici que des Français — et parmi les meilleurs — commencent à être frappés de cette amnésie qui, trois fois en un demi-siècle faillit précipiter le pays aux abîmes.

Alors que la guerre n'est pas finie, que le sang des nôtres coule à flot dans les plaines d'Alsace et sur le Rhin, que des millions de Français gémissent dans les fers, que des milliers de déportés politiques sont livrés au sadisme des hitlériens, souffrent et meurent sous la schlague, grelottent de froid, tremblent de faim dans les mines de sel, il se trouve des gens, chez nous, pour lancer des appels à la pitié.

En faveur de qui ?

En faveur des serviteurs de l'ennemi. En faveur de ceux qui, publiquement, souhaitèrent la victoire de l'Allemagne, c'est-à-dire le triomphe du crime. Et qui y collaborèrent.

Est-ce que je rêve ? N'ai-je pas lu qu'un jury populaire avait été injurié dans le prétoire par un public qui trouvait ses sévérités exagérées ? N'ai-je pas entendu les cris, vite réprimés, heureusement, de manifestations en faveur d'un condamné ?

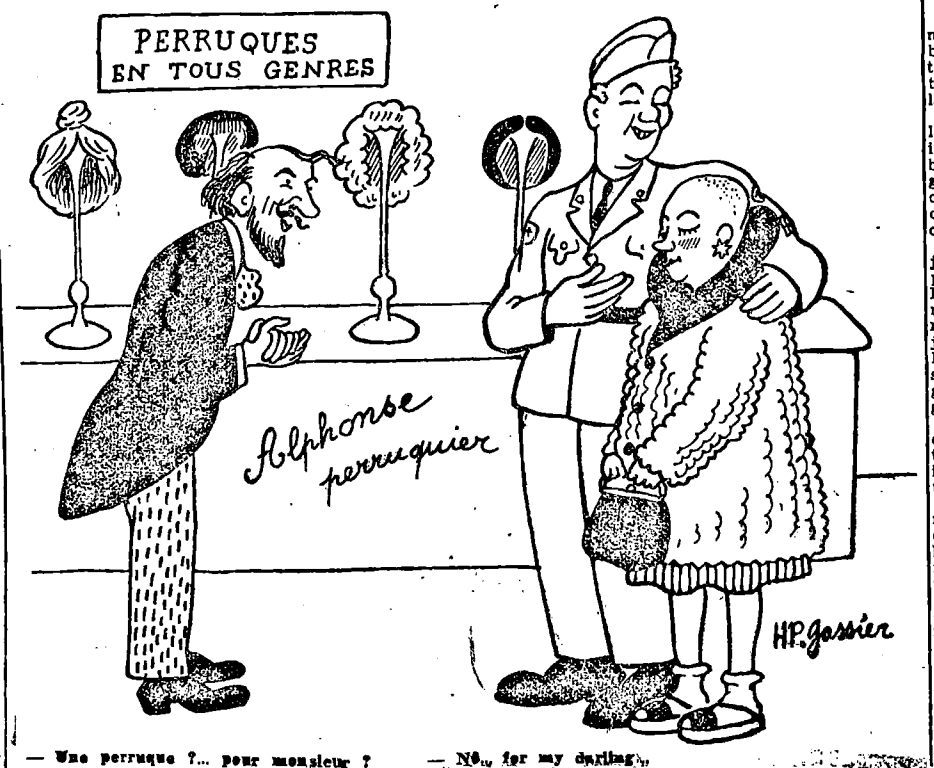
Ne peut-on pas lire dans les journaux de Paris les appels les plus éloquents à la clémence ? L'évangélique François Mauriac ne publie-t-il pas dans le « Figaro » des articles pour convier les juges populaires à la modération? Est-ce que M. Wladimir d'Ormesson ne découvre pas, dans son grand cœur, des trésors d'indulgence envers les coupables ?

Ah ! certes, la pitié, la clémence et le pardon sont de grandes vertus. Je n'y insulterai jamais. Mais il est des circonstances où ces vertus deviennent des crimes.

Sommes-nous déjà de ces victorieux que l'oubli des offenses grandit ? Sommes-nous assurés que les horreurs d'hier ne reviendront jamais ? Quoi ! Nos pauvres morts torturés ne sont pas encore retournés en poussière, et déjà il est question d'absoudre leurs tortionnaires ?

Non ! Nous ne demandons pas, en leur nom, l'application d'une justice aveugle. On nous dira : nuancez vos verdicts. Songez à ce que furent dans le passé les hommes que vous voulez flétrir. Empêcherez-vous, quand vous l'aurez condamné, que M. Maurras ait été

LA TONDUE



— Une perruque ?... pour monsieur ? — Non, for my darling...

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour l'ex-collaborateur de défunt « Gringoire » :

M. RECOULY-POUR MIEUX-SAUTER

un grand poète, une intelligence lumineuse ?

Non pas. Mais le vieillard, retranché du monde par sa surdité, qui écrivait froidement : « qu'une application plus fréquente de la peine de mort » (envers les héros du maquis) remettrait tout en ordre, qu'a-t-il de commun avec l'auteur d'Anthinéa et du Chemin du Paradis ?

Dirais-je toute ma pensée ?

Aux jours lumineux et bénis de la Libération, j'ai vu, nous avons tous vu, des hommes et des femmes traînés par les rues, couverts de crachats, battus, voire fusillés sommairement. Les femmes, par surcroît, étaient tondues nues et l'on ajoutait à leur misère l'élément grotesque de leur crâne rasé.

Etaient-ils tous coupables ? Qui oserait le jurer ? Pour cent salauds justement fustigés, pour cent putains tondues, combien figuraient dans ces cortèges sur la foi d'une dénonciation anonyme, victimes d'une de ces haines insoupçonnées que les meilleurs provoquent dans les âmes basses. Vous en connaissez tous un ou plusieurs. Peut-être vous est-il arrivé comme à moi d'intervenir pour faire cesser une monstrueuse erreur. Encore n'arrivait-on pas toujours à temps.

Eh bien ! En ces temps-là, avez-vous entendu une protestation des mêmes gens qui nous rebattent aujourd'hui les oreilles de leurs cris de pitié ? M. Mauriac-a-t-il mis sa plume au service des tondues ? M. d'Ormesson a-t-il pris la défense des fusillés ? Je ne le crois pas.

Tous ces gens-là, voyez-vous, c'était du vulgaire, la lie de la collaboration, la plèbe de la trahison. Tonsurables et corvéables à merci. Même encore aujourd'hui, quand on passe par les armes un milicien de chef-lieu de canton, une poufiasse dont tout le crime est d'avoir exercé sa profession avec des Allemands, personne ne se donne le ridicule de protester.

Mais voici que la pesante main de la justice populaire s'approche des Chefs de la Haute Trahison. Et tout aussitôt des cris de miséricorde s'échappent de tous les encriers. L'Institut s'émeut. La Banque tressaille. Le haut clergé se voile la face. Et des étudiants qui apparemment ne se souviennent plus du martyre de leurs collègues de l'Université de Strasbourg, et qui ne songent pas que des soldats de leur âge meurent chaque jour dans la boue glacée des Vosges, manifestent sur la place Bellecour.

Toucher à Un Tel ? Y songez-vous ? Il était de notre monde. Il sortait des grandes écoles. Il était commandeur des Ordres nationaux. Il est apparenté aux plus grands noms de France. Ah ! pardonnez un moment d'égarement. Sa vie importe à la patrie !

Ne serait-ce pas qu'encore une fois on préférerait condamner le lampiste, plutôt que ces messieurs du Conseil d'administration ?

Au nom de ceux qui souffrent encore sur la terre ennemie, de ceux qui sont morts, de ceux qui mourront demain, nous vous disons avec le maximum de sérieux dont nous sommes capables :

— Ne touchez pas à la hache. C'est la justice du peuple qui passe.

Pierre SCIZE.

AVIS
aux usagers du gaz
(LYON ET BANLIEUE)

La Compagnie du Gaz communique :

« Le manque persistant de charbon a imposé une réduction totale de pression de gaz en dehors et pendant les heures de consommation autorisées.

Sous l'œil du Cheval de Bronze

L'AFFAIRE DU CURE DE CHAMPAGNE.

Madame Geofroy, mise en cause dans notre précédent numéro, nous écrit pour nous informer qu'il est inexact que le curé de Champagne lui ait refusé l'entrée de l'église, après sa sortie de Montluc.

Nous lui en donnons bien volontiers acte.

Tout ceci est d'ailleurs sans grand intérêt. Une seule chose subsiste : le curé de Champagne fut et demeure un collaborateur frénétique.

Et nous le regrettons bien vivement à une époque où tous les Français rendent hommage à l'attitude du clergé qui, dans son immense majorité, se conduisit très bien sous la férule boche.

L'ALIBI



— C'est ce que tu appelles revenir du Comité de Libération !

* * *

CENSEUR... ET SANS REPROCHE

Il n'y a plus de censure politique. Mais il y a toujours une censure militaire. Qui est assurée — bien entendu — par des censeurs civils.

L'autre soir, l'un de ceux-ci, opérant dans un quotidien lyonnais, reçut une « consigne » concernant l'occupation d'Andorre par la gendarmerie française sur l'ordre du « Kronprinz ».

Il s'agissait évidemment, d'une faute de frappe : on voulait parler du co-prince, c'est-à-dire du général de Gaulle.

Il n'empêche que le censeur fut un bon quart d'heure avant de réaliser que le fils du Kaiser n'avait rien à voir dans la protection des intérêts français à la frontière espagnole. Et, à l'heure actuelle, on n'est même pas très sûr qu'il ait compris.

Mais il ne faut pas trop leur en vouloir, à ces petits : ils débutent. Quand ils auront quatre ans de métier, vous verrez ça !



...ET UN AUTRE

Un nouveau confrère vient de naître malgré la crise du papier. Il s'agit de « Mondes Nouveaux », 60, faubourg Poissonnière, à Paris.

L'ennui reste que le rédacteur en chef de ce journal est Monsieur Renébon.

Renébon qui dirigea trois ans durant à Lyon le journal à prétentions sociales de Vichy « La Voix Ouvrière ».

« La Voix Ouvrière », organe officiellement rabatteur du S.T.O. dont la rédaction se trouvait au siège même de la Légion.

Si Monsieur Renébon était resté à Lyon, il serait probablement en prison, en tous les cas l'interdiction d'exercer la profession de journaliste lui aurait été appliquée.

Mais Monsieur Renébon sévit à Paris où, avec la garantie de Joannès Dupraz à l'Information tous les laudateurs officiels du régime Pétain deviennent de vieux F. F. I.

Détail supplémentaire : « Mondes Nouveaux » annonce la collaboration suivie de Monsieur Kléber-Haedens et de Monsieur Thierry-Maulnier, disciples chéris de Maurras, leaders de « L'Action Française » qui n'ont pas pour cela poussé l'affection réciproque de suivre le patron en prison !

* * *

SUBTILITE

En bradant son beurre 600 fr. le kilog et la volaille à 200 francs la livre, sans parler du cours du cochon et de l'huile de choux, le père Mathieu s'est enrichi.

De crainte de la dévaluation il vient de placer une partie de son capital dans la construction d'une maison bourgeoise avec balcon, véranda et dépendances.

Propriétaire important, il ne fréquente plus le mastroquet du bourg et ses habitués inférieurs.

Intrigué, une de ses anciennes connaissances hasarde une visite.

— Bonjour, père Mathieu.

— Pardon, maintenant c'est monsieur Mathieu.

— Ah ! Alors comme ça on ne vous voit plus à la manille.

— Non, maintenant je me distrait chez moi, je me repose sur ma terrasse. Au revoir, mon ami.

Décontenancé, l'importun part renseigner les copains du village.

— Vous savez, Mathieu, et bien maintenant faut l'appeler monsieur Mathieu, et puis c'est pas tout, sa femme, la Thérèse, et bien elle est devenue la Terrasse !

ENNEIGEMENT



— O Aglaée, si on y allait ?

SUR LES DENTS

A trois heures du matin, la sonnerie du téléphone réveille en sursaut un chirurgien-dentiste très connu à Lyon :

— Allo ! Le docteur V...? Pourriez-vous venir tout de suite ? C'est pour une opération urgente...

— Euh... Où dois-je me rendre ?

— A Aix-les-Bains.

— A Aix-les-Bains !? Et pour quoi faire ?

— Pour extraire la Dent du Chat !

Le brave docteur n'est pas allé à Aix-les-Bains.

Mais il n'en est pas encore revenu.

LA CRISE DU PAPIER



— Cher !!! mais vous ne vous êtes pas rendu compte que je vous ai mis du papier satiné surfin à 30 fr. le rouleau.

TOTO ET L'HISTOIRE DE FRANCE

Monsieur le Professeur gagne le lieu sacré où il distille la bonne parole, et les cordes vocales parfaitement lubrifiées par le Morgon de l'année, il commence :

— Messieurs, notre Afrique du Nord, ce joyau de la France d'Outre-Mer, conquise par les Lamoricière, les Bugeaud et les Lyautey...

Et, pendant une longue heure d'horloge, décidément très en forme, il tient sous le charme de sa parole tout son auditoire qui, la pupille dilatée, la bouche en demi-cercle, en oublie de s'introduire avec componction l'index dans la narine ou d'astiquer frénétiquement le banc avec le fond de culotte.

La fin approche et pour clore cet exposé magistral, Monsieur le Professeur pose quelques questions :

— Alors, mes amis, quels furent les ennemis de la France ?

Hurlements : « Abd-el-Kader !... Abd-el-Krim ! »

A ce moment, Toto se dresse :

— M'sieur, y en a un autre !

— ???

— Abd-el-Bonnard.

Certifié exact...

* * *

LA JOURNEE DES COMMERÇANTS

Les recettes de la journée du 8 décembre dernier furent, par certains commerçants, consacrées à l'emprunt.

C'était une bonne idée.

« Achetez beaucoup » conseillaient les affiches apposées à cet effet.

C'était de l'ironie !...

QUITTANCES

Parmi les pièces réclamées par la paperasserie administrative pour avoir le droit d'être inscrit sur les listes électorales, figurent « les deux dernières quittances de loyer, ou toutes pièces pouvant justifier du domicile réel ou des six mois de résidence exigés par la loi... »

On se demande si les rescapés de Montluc ou de Saint-Paul pourront remplacer les dites quittances par un certificat de séjour dans ces hospitalières demeures... ou de résidence dans les divers maquis...

* * *

A VILLEFRANCHE

L'ancien maire Planche, arrêté dès le début de la Libération, a été remis en liberté.

En somme, on n'a pas repassé le Planche...

* * *

UN GALON BIEN MERITE

Nous apprenons avec plaisir que Mary, la charmante et pittoresque hôtesse du quai Gailleton, bien connue dans les milieux de la résistance, vient d'être nommée Capitaine. Parlons sérieusement : si cette nomination fut un peu fantaisiste et bien arrosée, la Mary n'en a pas moins réellement obtenu la Croix de la Libération pour sa très belle conduite et ses services qu'elle a rendus.

Tous nos compliments !...

Et nous espérons bien que la nouvelle promue saura se conduire en nous invitant à dîner avec l'ami Brides.

* * *

A ROANNE REPORTAGE EN CHAMBRE

Commentant un match de basket, notre confrère Claude Viverreux, bien connu des sportifs roannais, écrit dans l'« Espoir » de Saint-Etienne :

« Nous n'avons pas joint Mosnier à l'issue du match contre les coqs, mais nous pouvons fort bien supposer qu'il nous aurait dit... »

Et d'enregistrer les intéressantes déclarations de ce Monsieur Mosnier... qu'il n'a pas vu...

Notre confrère a dû prendre des leçons chez Geneviève Tabouis.

* * *

SOCIETE DE BOULES POUR GENS CHICS

Puisque nous sommes dans le sport, restons-y.

Une nouvelle société de boules vient d'être constituée. Elle bénéficiera d'un boulodrome couvert. La plupart des adhérents, habitués du grand café du Bosquet, sont des industriels.

Titre de la société : Académie Boule du Bosquet.

Tout simplement.

On ne précise pas si les joueurs porteront l'habit vert et le bicorne.

Jean SILVAISTRE.

PUBLICITE !



— Quel succès, ma chère !

— Pas étonnant, elle a fait courir le bruit qu'elle avait reçu un sac d'anthracite.



LE REVENANT DANS LA BOUTIQUE

par Joseph Jolinon

INTERDIT PAR LA CENSURE

Il appartenait de toute éternité à Paul Garcin de dresser laconiquement l'affreux bilan de ces faits divers non clandestins qui contribuèrent à faire de notre ville la capitale des résistants.

Simple exposé, livre sans phrases, procès-verbal de constat, énumération brièvement circonstanciée, qui n'en prend pas moins un ton de complainte poignante comme si une espèce de chant funèbre s'élevait de lui-même des victimes.

Mois par mois et pour ainsi dire heure par heure, depuis l'arrestation d'Edouard Herriot (1er octobre 42) et les premières explosions de bombes. Eloquent prélude à la seconde occupation allemande, celle après laquelle tout le monde en France attendait le refus de Pétain, puisqu'il n'avait ni voulu ni signé cela.

Prélude au maquis, de la lutte ouverte, ou plutôt sa naissance, ses premières armes. Quand bien même ces équipes de l'ombre n'auraient compté qu'un très petit nombre d'individus.

Représentons-nous ce qu'il leur fallait de jeunesse d'âme, de foi et de nerf pour se déguenniller de leur identité légale, s'expulser de leur propre personne, se jeter dans le feu consumant de pareilles actions, tirailleurs sans famille, hors la loi de gaîté de cœur, interdits de séjour volontaires, offerts à la mort anonyme, risquant le tout pour le tout à chaque instant comme s'ils couraient fortune dans des champs de mines.

Rappelons-nous aussi les millions d'affiches en rouge, blanc, noir que la propagande allemande consacrait aux « saboteurs » étrangers. L'Arménien, le Polonais, le Roumain, le Yougoslave. Elle prétendait nous persuader que la pègre internationale perdait la France, mais cette pègre « terroriste » était composée surtout de Français. La foule ne s'y trompait pas d'ailleurs. Devant les macabres photographies de ces martyrs célébrés de la sorte par la colère, des femmes faisaient leur signe de croix.

Le livre de Garcin vient au surplus à son heure. J'y vois une réponse aux pantouflards. Certains goguenardent entre deux portes : « La Résistance a mauvaise presse ». Il leur réplique en citant le bruit qui court dans le monde depuis des siècles : « Nous sommes un peuple oublieux ».

Interdit par la censure ! Celle de Vichy, bien entendu. L'ombrageuse dame conçue dans l'honneur, dont les dessous sentaient si bon. La morte en odeur de dignité, enterrée sous le poids de ses consignes !

Autre livre à sortir que celui-là ! Fameux bouquin devant l'Eternel. Pas moyen de résister au besoin de donner quelques échantillons du savoir-faire de la dame. Bon Dieu, que ses amis seront édifiés de ce faible aperçu du pot aux roses.

Cela débuterait par l'ordre général du 7 janvier 41, lendemain de Montoire, sur la première page de nos journaux. A surveiller de très près, dit-elle. Et choisir les titres de têtes de colonne de telle sorte qu'il y en ait « au moins un sur deux colonnes relatif à l'activité allemande » ma chère.

En revanche voici : minimiser le tirage sur l'effort américain. Ne rien publier sur le procès où sont inculpées les Compagnies d'assurance. Pour l'allocution du Maréchal, trois colonnes minimum en première page. Rien sur le bateau chargé de cacao, café, bananes, faisant route pour Casablanca. Rien sur la création à Berlin d'un ministère des Colonies. Rien sur l'arrivée des deux navires américains chargés de secours pour les écoliers français. Discours du Führer sur trois têtes de colonnes en première page. Interdit d'annoncer le discours du Président Roosevelt. Ne pas dire que les négociations d'armistice avec la Tailande se déroulent à bord d'un croiseur japonais. « Dans les comptes rendus du voyage du Maréchal, couper les menus des repas ». Rien sur les avions allemands camouflés aux couleurs anglaises.

Ainsi de suite dans le même goût durant quelques mille pages serrées, pendant que nous vivions notre cauchemar, fonçant dans le brouillard pour nous y enfouir sous la surveillance de leurs gangsters.

Pendant que tombaient cent mille martyrs.

Sans compter ceux qui, donnés par Pétain, ne reviendront pas.

Les meilleurs heures de Vichy, le livre d'or signé chaque jour, sa grande chronique en vérité, le pain quotidien de ses turpitudes. Une espèce de Légende unique au monde, sauf erreur.

C'est en se souvenant de pareil bréviaire qu'il convient de lire les témoignages de Paul Garcin. D'une ligne à l'autre, on en a les yeux et l'âme plus grands ouverts.

Joseph JOLINON.



MEPRISE

Un parti politique né de la Résistance réunissait, il y a quelques jours, les notables d'une localité de banlieue.

Hélas, une de ces personnalités, assez opportuniste, avait le tort de porter encore un peu trop l'empreinte de Vichy.

Aussi personne ne fut tellement étonné de voir cet orateur, ex-gradé des organisations du Maréchal, saluer l'assemblée en ces termes :

« Je suis heureux de retrouver dans cette réunion de patriotes tous nos camarades légionnaires ».

HISTOIRE DE KUBE

La multimillionnaire Société Economique d'Alimentation n'aime pas perdre de l'argent. C'est son droit.

Mais c'est aussi le droit du public de s'étonner que, sous prétexte de liquidation de vieux stocks, cette importante épicerie continue la propagande de Vichy.

En effet, cette firme vient d'envoyer aux gérants de ses succursales, en vue des cadeaux des étrennes 1944, un jeu pour les petits enfants composé de cubes alphabétiques dits « Imagerie du Maréchal Pétain ».

Tout simplement ! Toutes les lettres de cet alphabet sont à la gloire du Maréchal catastrophique.

A la lettre M le portrait du vieil orgueilleux étoilé y triomphe autant qu'à Montoire.

La lettre F représente le drapeau national déshonoré d'une francisque.

Et on pourrait citer toutes les faces de l'attraction.

Est-ce que la très économique société d'alimentation a songé au danger que courent ses vitrines si ces petites ordures y sont exposées ? Alors où va l'économie Economique ?

MELANCOLIE

Notre ami Ferrière, membre de l'Assemblée consultative, animateur, dès juillet 40, des premiers groupes de résistance à Lyon, et notamment de l'équipe de « Combat », nous confiait l'autre jour avec amertume : « Devant tous ces Résistants Mois de Septembre, nous, les vieux de la vieille, nous sommes devenus les Forces Françaises Inutiles ».

PRINTEMPS 1944

Michel Herbert, mis en verve par le Vouvray et le communiqué, aborde deux fridolins de la Krieg-Marine place de la Concorde et poliment leur demande :

« Pardon Messieurs, la rue Cambon, s'il vous plaît ? »

Ahuris, ne comprenant rien, les boches se mettent lamentablement à mâcher de la paille. Alors Michel en haussant les épaules :

« Zut alors, si les vieux parisiens ne connaissent plus leur ville ! »

REDOUTE

Monsieur Sabiani, du P. P. F. et de la Gestapo vient d'organiser dans le Var le maquis blanc.

Un comble pour une conscience aussi noire !

Henry CLOS-JOUVE.



Une journée du Maréchal à Baden-Baderne

(De notre envoyé spécial).

Le docteur Ménétrel nous accueille au seuil de la nursery particulière du Chef de l'Etat.

— Le Maréchal va bien, nous dit-il. Il est toujours vert, de plus en plus vert. Depuis quelque temps, il tourne même au verdâtre.

— Il ne s'ennuie pas trop à Baden-Baderne ?

— Pensez-vous ! Sa journée est trop bien remplie. C'est toujours un gros travailleur, vous savez. Voici d'ailleurs son emploi du temps :

11 heures du matin. — Petit lever. Le Maréchal s'habille maintenant tout seul. On espère que, d'ici deux ou trois mois, il pourra aller au conseil de cabinet sans sa bonne, ce qui lui plaira certainement beaucoup, car il n'aime pas qu'on mette le nez dans ses papiers personnels.

Midi. — Grand lever. Petit déjeuner. Biberon de lait sucré ou blédine.

13 heures. — Déjeuner. Le Maréchal mange son coco de très bon appétit, sous l'œil de de Brinon, qui lui prépare ses mouillettes.



— Comprends-tu Marie... l'avantage de la coupe 44...

14 heures. — Un peu de détente. Le Maréchal s'amuse avec son train électrique, auquel, touchante attention, le Ministre des Transports du Reich a fait ajouter un wagon spécial.

15 heures. — Le Maréchal fait sa promenade quotidienne dans Baden-Baderne. Parfois, on l'emmène à la brasserie du coin, où il prend une petite consommation avec la Maréchale (rombière et limonade).

16 heures. — Le Maréchal est reçu par le Führer qui a pour lui des attentions de mère. L'autre jour, il lui a remis une cavette brodée aux armes de la Légion et un bâton de maréchal en chocolat.

17 heures. — Une page d'écriture Sous la direction de Lucnaire, qui lui guide la main, le Maréchal met les points et les virgules à son prochain message de Noël. Message dans lequel il promettra aux Français de jolis santons de Nuremberg à condition qu'ils soient bien sages et qu'ils viennent travailler en Allemagne comme leur bon Maréchal.

18 heures. — Réunion du « Comité gouvernemental français ». Les interventions du Maréchal sont toujours marquées au coin de la plus pure espièglerie. Quand il prétend se mêler à une discussion sérieuse — par exemple au sujet du partage des bonbons avec son petit camarade Déat — Darnand lui prête sa mitraillette à boudins, et le Maréchal va s'amuser tout seul dans un coin.

19 heures. — Dîner très léger. Car, depuis qu'il manque d'eau de Vichy, le Maréchal a des choses qui lui restent sur l'estomac.

20 heures. — Le Maréchal présente ses hommages à la Maréchale. Hommages qui demeurent toujours très respectueux. Car le Maréchal est un enfant bien élevé, et tout ce qu'on peut obtenir de lui, c'est qu'il fasse un gros mimi à la dame.

21 heures. — Allocution devant le micro-jouet offert par le docteur Gœbbels.

22 heures. — L'heure cruciale. Le Maréchal ne veut jamais aller se coucher. On est quelquefois obligé de le fesser. En ce cas il s'endort tout de suite. Dans la nuit, il ne se réveille qu'une fois pour faire son pipi.

UNE INTERVIEW SENSATIONNELLE

— D'ailleurs, ajoute le docteur Ménétrel, je vais vous le faire voir.

Et il nous conduit dans le parc de la nurserie, où nous trouvons le Maréchal en barbotteuse, en train d'essayer la nouvelle trottinette dont lui a fait cadeau l'Académie Française.

— M. Abel Bonnard, précise Ménétrel, voulait lui envoyer un tricycle ; mais on lui a fait remarquer que le Maréchal, lui, n'était pas de la pédale.

Sans quitter sa trottinette, le Maréchal se met alors à agiter une francisque à grelot.

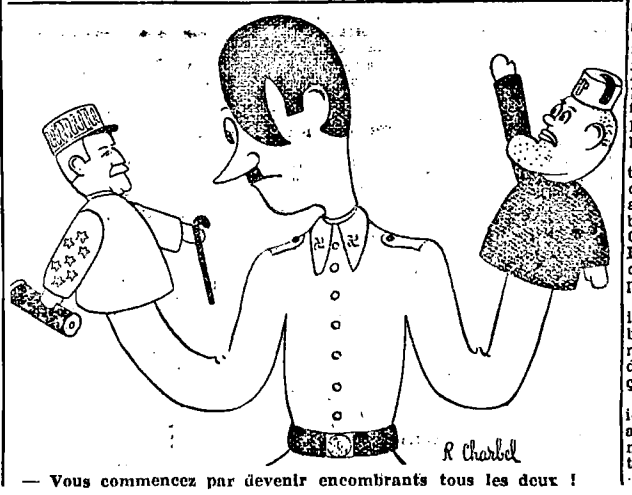
Nous nous approchons du Maréchal pour l'interviewer :

— Alors, Monsieur le Maréchal, ça va toujours comme vous voulez ?

— Agaga, agaga, c'est la mère Ménétrel qui a perdu son chat. Turlututu, chapeau pointu. Travail, famille, patrie, plc et plc et colégram.

Nous notons fiévreusement, en sténographie, ces paroles historiques, et nous avons tout juste le temps de prendre congé du glorieux soldat avant de sauter dans le dernier « V2 » en partance pour la France.

Guy VERDOT.



— Vous commencez par devenir encombrants tous les deux !

De quoi vous faire skier...

A ceux qui pour Noël se gobergeront loin de Lyon, sur la neige, et à mes glorieux camarades de la Division alpine, je dédie ces modestes lignes.

Un soir de la semaine dernière, je déambulais rue de Brest assez mélancoliquement en songeant à la rareté du Beaujolais et au pipeline avorté, quand mon ami H. B. me frappa vigoureusement sur l'épaule.

Hilare, l'abdomen avantageux, il me dit avec un élégant frétillement du double-menton et du croupion :

— Alors ! Mon cher Président ! On les astique ces planches ? Et ce Club, ça remue un peu ?

— Ces planches ?

Au fait, je suis toujours président d'un club de ski. Je sursaute, mais... les planches ?... J'y suis... comme les restrictions ont paralysé mon esprit.

— Mais oui, les planches.

— Hélas, mon non moins Cher, pas de trains, pas de cars et puis quoi emporter dans le sac... et surtout...

— Surtout quoi ? Pas de ski ? Vous vous dé... brouillez mal. J'ai l'autorisation de circuler, l'essence ne vaut guère que 100 francs le litre et avec 300 ou 400 francs on trouve encore quelques petites pensions potables. D'ailleurs, entre nous, il n'y a que les... imbéciles qui manquent de quelque chose. Mais je vous ai coupé la parole. Vous disiez : Surtout...

— Oui, surtout, il me semble légèrement indécent de s'amuser et de skier quand, dans les Vosges... en Maurienne... Et puis ne croyez-vous pas qu'au moment où tant de misères...

— Pas de bêtises, mon vieux. Dieu merci, le ski est enfin redevenu aristocratique, on ne voit plus que des types très bien sur les pistes.

J'allais partir, parfaitement écœuré, mais j'éprouvai le désir de ne pas nous quitter sur ces mots.

— Alors, vous devez tenir une forme excellente ?

— Excellente — pas suffisant — Olympienne, voulez-vous dire ? Et prêt à faire briller les couleurs du Club.

— Où ça ? Dans un bataillon de skieurs ?...

— Ah non ! Très peu, mon vieux. Vous savez, moi... le ski militaire... Pouah !...

Et là dessus ce cher Ami frémit, aristocratiquement du sourcil, du nez et de la babine, et toujours frétillant du bedon et du croupion pirouetta élégamment et partit.

Duke HONNEAU.

CHEZ LES "X"

(de notre envoyé spécial sur place)

Lyon, 20 décembre. — Les ingénieurs de la Compagnie des Eaux, de la Compagnie du Gaz, de « Jonage » et des P. T. T. se sont, cet après-midi, réunis en congrès avant de s'octroyer un repos bien gagné. A l'issue de la réunion, ces messieurs ont consenti à recevoir la Presse. Un journaliste présent a demandé à leur président quelques explications.

— N'ignorez-vous pas, Monsieur le Président, qu'à intervalles réguliers le Rhône et la Saône sortent de leur lit et provoquent de graves inondations ?

— En effet, mon ami... Tous les cinq ou six ans.

— Comment se fait-il, dans ces conditions, que les canalisations, les transformateurs, etc., ne soient pas établis en prévision de ces catastrophes ? Cela éviterait aux malheureux usagers d'être privés d'eau, d'électricité, de téléphone...

— La raison en est simple. Lorsque nous faisons une installation personne ne parle de nous. Au contraire, après quinze jours de misère, il se trouve toujours quelques-uns de vos confrères qui soient assez bêtes pour féliciter dans leurs journaux ces valeureux ingénieurs qui ont, au prix des plus lourds sacrifices, au mépris de leur vie (sic), rétabli tant bien que mal la situation.



RECTIFIONS

Nos lecteurs ne sont pas sans se souvenir de notre sensationnel reportage sur les Courses de Villeurbanne, paru dans un précédent numéro.

Las !... Il paraît que nous nous sommes lamentablement gourrés !. Le dernier, le grand vaincu de l'épreuve, ce ne fut pas M. Félix Louot, ainsi que nous l'avons imprimé par erreur, mais bien son frère, M. Paul Louot, lequel rouspète et revendique hautement sa position.

Tout en déplorant cette compétition fratricide, nous sommes bien obligés de rendre à César ce qui appartient à Paul, et nous publions bien volontiers que, dans le Grand Prix de la Rize, M. Félix Louot, sur Allcourt, se classa 5e et que ce fut son frère, sur Salsepareille, qui termina en queue.

A la décharge de M. Paul Louot, indiquons qu'alors que les autres bourins étaient des pur-sang, la malheureuse Salsepareille — évidemment, avec un nom comme ça !.. — elle, n'est qu'un demi-sang.

Tout ceci vous donne une riche idée de l'emprun' en cours, lequel avec son petit 3 pour cent, trouve moyen d'être bon premier au potèau !...

M.-E. G.



UN IMPOSTEUR DÉMASQUÉ

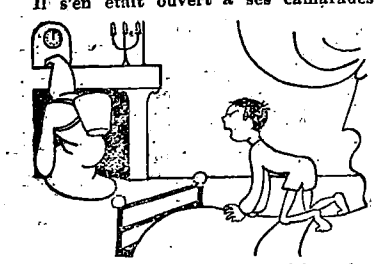
C'est une bien triste histoire qui démontre, une fois de plus, le relâchement de la moralité publique.

Sans la subtilité, la vigilance d'un enfant de 8 ans, que son jeune âge a heureusement préservé de la corruption générale, qui sait jusqu'à quand se seraient perpétrées les pratiques d'un homme sans scrupules ?

Depuis plusieurs années déjà, le petit Pierre S... avait des doutes mais n'osait préciser ceux-ci tant il lui paraissait monstrueux de soupçonner d'indélicatesse un être cher à son cœur.

Pourtant, plus le temps passait, plus maintes observations confirmaient son premier jugement.

Il s'en était ouvert à ses camarades



d'école qui le traitèrent de visionnaire.

Leurs railleries eurent sur le petit Pierre l'effet d'une exhortation.

Il résolut d'avoir raison envers et contre tous.

Pour tout dire, il était persuadé que le vieillard barbu qui déposait chaque année des jouets dans ses souliers « n'était pas le véritable père Noël ».

Bien d'autres, à sa place, se seraient contentés d'accepter ces dons sans s'inquiéter de leur provenance.

Le petit Pierre n'était pas de cette race de pleutres.

Il voulait son dû et rien de plus.

Si le père Noël ne l'estimait pas digne de récompense, il ne donnait à personne le droit de remédier à pareille omission.

Il se refusait à être l'objet d'une charité.

La pensée invraisemblable qui avait germé dans le cerveau du petit Pierre était le fruit de certaines remarques.

Il avait constaté, par exemple, que le prétendu père Noël qui lui rendait visite boitait légèrement de la même façon qu'une personne de son entourage.

Une suite de recoupements l'avait amené, d'autre part, à découvrir une étrange corrélation entre les apparitions du dit père Noël et les absences du suspect.

En vain, usa-t-il de ruse pour amener ces deux individus à se présenter devant lui en même temps, il n'y parvint pas, et, malgré la logique des raisons qui lui furent fournies pour expliquer un tel état de chose, le petit Pierre, à qui la lecture de romans policiers avait enseigné la déduction, en conclut que « les deux êtres en question ne faisaient qu'un ».

L'un de ceux-ci, au moins, était donc un imposteur.

Le petit Pierre décida d'agir avec méthode pour démasquer l'impudent.

Il commença par examiner attentivement la carte d'électeur, le livret de famille et la feuille de contributions de l'auteur de ses jours sans y découvrir la moindre trace d'altération.

Il questionna les amis de sa famille et obtint de telles précisions quant au passé de son papa qu'il fut forcé d'admettre la légitime identité de celui-ci.

Il n'hésita pas, alors, à mener une enquête semblable au sujet du père Noël.

L'interrogatoire d'enfants qui avaient, eux aussi, précédemment contemplé de près le bienfaisant vieillard, lui donnèrent, quant au physique de ce dernier, des renseignements contradictoires.

Si tous avaient remarqué la pèlerine rouge et la barbe blanche de ce personnage, les uns le décrivaient comme un nain, d'autres comme un géant, d'autres encore lui attribuaient une taille normale.

Mais le petit Pierre savait combien nos sens sont faciles à abuser et quelle peu de foi il convient d'attribuer au témoignage humain.

Décidé à déceler la vérité, coûte que coûte, il établit un plan de campagne dont l'issue ne pouvait laisser place à aucune équivoque.

En conséquence, le soir du 24 décembre, il se coucha comme de coutume, mais au lieu de dormir, il se contenta de feindre le sommeil.

Au douzième coup de minuit, lorsqu'un bruit insolite l'avertit que quelqu'un était dans sa chambre, il entr'ouvrit les yeux et vit le père Noël penché devant la cheminée.

Avant même que celui-ci ait eu le



temps de se redresser, le petit Pierre bondit dans sa direction, saisit à pleines mains la longue barbe blanche et tira à lui.

La barbe était postiche et se détacha. Elle dissimulait le visage du papa du petit Pierre.

En présence des agents appelés par téléphone, le trompeur ne put que reconnaître les faits.

Conformément à la loi, il sera poursuivi pour usage de fausse identité et usurpation de fonctions.



A L'OPÉRA

« MADAME BUTTERFLY »

Avec leurs vedettes japonaises du temps de paix, les directeurs avaient assassiné cette pièce.

La voici désormais réhabilitée, grâce à Mme Olivier Sportiello, actuellement sa meilleure interprète française.

Bien que visiblement et surtout « audiblement » enrhumé, Romagnoni se tira correctement d'affaire ; et Vidal qui, au premier acte, prenait péniblement ses répliques au souffleur, se ressaisit par la suite.

Mise en scène vivante de Déloger. Mais, pourquoi la ville ne fait-elle pas « rafistoler » l'admirable décor des deuxième et troisième actes, troué comme une écumoire, et donnant, de ce fait, une étrange impression de « miteux » ?

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE » AU « PLATEAU »

Il est question, au Grand Théâtre, d'une prochaine reprise de « Lucie de Lammermoor » avec Solange Delmas, naturellement.

— Le cas Lalande est définitivement réglé. Après avoir été suspendu par le maire, l'ami de Philippe Henriot vient d'être révoqué par le Préfet, conformément à l'avis du Tribunal d'honneur.

— Charles Romette vient d'être nommé directeur de l'Opéra de Nice : quatre mois de saison ; six millions de subvention. La municipalité niçoise fait bien les choses !...

— C'est José Parareda qui dirige l'Opéra de Toulon. Décidément, les « clefs de fa » paraissent avoir la vocation directoriale.

* * *

SALLE RAMEAU

Pierre Dac est un mauvais chansonnier ; ses œuvres sont mal rimées et on peut s'étonner que tant de gens aient pu rire à ses loufoqueries sans esprit.

Il nous revient aujourd'hui en grande vedette (180 francs la place), auréolé de ses aventures, de ses prisons, de son attitude dans la résistance, de ses émissions à la Bibici. Il est justement acclamé.

La troupe qui l'entoure est de premier ordre.

Vintemberg, à l'orchestre et à jeun, conduit et se conduit bien.

AUX CÉLESTINS

« Cinna », par le Théâtre du Forez, sous la direction du vieil et noble Arquillière... Une démonstration éclatante de ce que peut obtenir un homme du métier en faisant travailler d'arrache-pied de bons éléments. Que les amateurs en place s'en inspirent !

Buchion, dans Auguste — l'homme qui assit Cinna — a la voix, les attitudes d'un véritable tragédien. Jean Deschamps est beau comme un dieu. Catherine Dereins en fiche un coup (Dereins) dans Emilie...

Succès éclatant. Quelques jeunes journalistes s'obstinaient à réclamer l'auteur.

* * *

« Hyménée, L'ours », de Gogol et de Tcheckov, qui sont un peu comme le Jules Renard et le Molière de l'ancienne Russie, par le Théâtre du Temps (Studio des Champs-Elysées).

Pas de grandes vedettes. Un merveilleux travail d'équipe. Une mise en scène merveilleuse, avec juste ce qu'il faut d'humour pour transformer en fantoches classiques des personnages de triste vérité.

Le meilleur spectacle de la saison.

* * *

VILLEURBANNE

« Satire... sans satyres ». L'absence de ces derniers a été bien regrettée.

Une revue lente, lourde, enquiquinante, avec des grossièretés et un patriotisme en porte-à-faux (Empressons-nous d'ajouter que MM. Guichard et Camerlo ne sont pour rien dans cette histoire.)

Deux bons moments : Jane Kardas, belle gosse, belle voix, mal employée et qui ne sait pas choisir ses chansons. R. Raymond, ballerine, et son talent insigne (de Saint-Saëns).

A l'heure même où notre dernier numéro sortait des rotatives, contenant un écho périodique et pas méchant, où nous annoncions à nos lectrices que Clément Pollaud venait d'être nommé président des « Farouches de la Queue », le sympathique comique mourait subitement.

Sa disparition nous fait beaucoup de peine et nous présentons nos condoléances à sa famille, à ses directeurs, à ses nombreux amis.



Ils se sont mis à deux — Roger L. Lachat et Paul Plançon — pour écrire « Coup de trois »...

« Enfin un livre gai », dit la bande. C'est presque exact. Non point que la lecture de « Coup de trois » aille jusqu'à provoquer le rire — cette divine explosion mécanique —, mais enfin, on se surprend à sourire. Un bon thème de Labiche, revu par Duvernois et retouché par Paul Reboux...

Mais, ce qu'il y a de moins amusant, c'est le prix du bouquin : 62 francs... Pas marrant !...

* * *

Le grand événement du jour, c'est la querelle André Gide-Aragon.

Le premier est notre grand poète-poète, notre grand résistant intellectuel. Pour le moment il ramène tout au plan russo-national, et on ne saurait l'en blâmer, ici moins qu'ailleurs.

Le second est toute intelligence, mais avec cette dureté dans l'appréciation des contemporains, cet éclectisme ondoyant qui sont justement un des signes de l'intelligence, hélas !

Nous apprenons que l'Information va mettre à leur service une tonne de papier afin qu'ils puissent s'engueuler sans restriction.

* * *

Chez Gutenberg paraît « La peau du personnage », roman policier de M. Willy Patt... Allons-y pour Willy Patt !

Un excellent début, bien bourgeois. Puis ça tourne à la société secrète d'Extrême-Orient.

C'est pas du jeu.

* * *

Chez item vient de sortir également le quatre-vingt-dix-septième roman (pour 1944 seulement) de Max-André Dazergues.

Notre rotative s'en prend maintenant aux animaux. Ce qui ne veut pas dire que son bouquin soit bête.

Il s'intitule « L'assassinat du Chat siamois ».

Gare à la S. P. A. !

* * *

Les Editions de Savoie annoncent : « Adieu, Printemps ! », de Mme René Daumière.

Ce n'est pas une autobiographie, bien sûr.

* * *

Le numéro spécial de Noël de « Dimanche » comportera une excellente nouvelle de Pierre Scize. Qu'on se le dise !



ACHETERAIS chien chasse, prix modéré, préférence queue poil dur pouvant servir rinçage bouteilles. Cornlauds s'abstenir. Discrétion assurée. Ecrire : Marcel Girard, café, place de la Liberté, Lons-le-Saunier.

DE TOUTE URGENCE on demande professeur de belote pour présider société humoristique. S'adresser G. M. et M. Z., 20, rue Saint-Georges.

COLONEL EN 1914, bien conservé, en villégiature villa d'eaux, ferait don de sa personne à j. f. b. s. t. r. ayant pour devise F.T.P. (Famille, Travail, Patrie), t. pressé. Attentistes s'abstenir. Ecrire n° 1949 au Journal.



LE TOURNOI DES AS (suite)

La presse quotidienne n'a pas donné les résultats de la finale. Ce qui prouve, tout simplement, que tout le monde s'en fout....

Comme nous, d'ailleurs...

* * *

Le pétulant Marty fit de belles parties, principalement contre Chapurlat.

Mais en demi-finale ! Quel Marty...r, pour lui et... pour nous.

* * *

Nous affirmons que si Charbonnier n'a pas joué c'est qu'il était l'organisateur du tournoi.

On s'en doutait un peu...

* * *

Les derniers espoirs du sympathique Sotton disparurent à la 4e devant Vignon.

Il eût pu gagner. Ce qui aurait fait plaisir.

* * *

Pour la rentrée, Zacardelli partait gagnant. Il n'est même pas placé à la première.

Une rentrée !!! Non! Une sortie.

* * *

L'après-midi, le timide Zacar plaçait gentiment des billets pour la « Coupe de Noël » en faveur des prisonniers.

Ce qui prouve que l'on peut être un as et... un homme.

Bravo, Zacar ! Dans ce domaine le Grand Céleste et Flaiban t'aideront certainement.

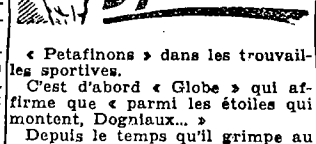
Nous aussi, s'il le faut.

LE JACOBIN.



Encore une semaine calme. Bonne tenue de l'African Army. Heil Hitler Gesselschaft proche de la déconfiture. Holding du Marché noir en plein boom.

African Army	12.000 »
Martin's Wine Inc.	7 25
Pipe-line du Beaujolais.	12 »
Heil Hitler Gess.....	pas coté
Sté An. du Marché noir ..	653 »



« Petafinons » dans les trouvailles sportives.

C'est d'abord « Globe » qui affirme que « parmi les étoiles qui montent, Dogniaux... »

Depuis le temps qu'il grimpe au firmament pugilistique, Dogniaux ne risque plus que de tomber de haut !

× × ×

C'est ensuite « La Voix du Peuple » :

« Voici, annonce-t-elle à propos de l'Ayçaguer, les chefs de file des équipes engagées... »

Et de citer : « Soulier (individuel) » !

Une équipe d'un homme ?

On sait évidemment que pour éviter toute manifestation, les rassemblements de plus d'une personne sont interdits !!

× × ×

Le L.O.U. cherche de l'argent pour former son équipe professionnelle de foot-ball.

— « Nous en donnerons, disent nombre de sportifs, lorsqu'il y aura de beaux résultats ! »

Mais ces beaux résultats, on ne peut les obtenir qu'avec de bons joueurs !

C'est un cercle vicieux.

Et c'est bien la méfiance lyonnaise !

× × ×

Dimanche, le 38e Challenge Ayçaguer de cross-country s'est disputé au Grand Camp. Par endroits, la piste de l'Hippodrome disparaissait sous cinq centimètres d'eau.

— « Vous avez tracé le parcours avec des bouchons ? » questionna le vétéran Chaumet toujours sur la brèche.

Edouard DUPIRE.



— Nous ne possédons plus les œuvres de Mgr Dupanloup, mais je puis vous remettre « Cinq semaines en ballon » !...



« SALUT A LA FRANCE »

Le film qu'on montre aux soldats alliés avant leur départ pour la France. Un film où la France est elle-même, avec ses douceurs, son martyre, son abnégation, sa soif de Liberté-Egalité-Fraternité.

Le tout présenté par un Claude Dauphin tour à tour ironique, désabusé, touchant, héroïque. Vrai dans tous ses personnages.

Mais la froideur des salles devant ces images magnifiques donne à penser que les gens n'ont pas encore assez souffert.

× × ×

« VICTOIRE DU DESERT »

L'épopée El-Alamein-Tunis.

Les belles images sont sacrifiées au bénéfice de ce que fut la vérité.

De l'Histoire, déjà... et une belle histoire.

Et dans l'histoire, la Grande-Bretagne a pu être en danger ; elle a toujours eu le dernier mot. Ce film en fait, une fois de plus, l'éclatante démonstration.

× × ×

« RENDEZ-VOUS D'AMOUR »

Pendant que nous étions dans la mélasse — qui chez soi, qui dans le maquis — M. Charles Boyer, à Olivode, plein de gloire et de pèse, se remplissait la panse et se faisait rigoler la zize.

Les Américains emploient à profusion ses yeux de velours, ses gestes de velours, sa langue de velours.

Comment nos compagnes résisteraient-elles à un si textile appel?

× × ×

« TOURISME ET TRAVAIL »

Une invitation au voyage, au tourisme populaire, par la plus utile association, à l'aide de remarquables documentaires.

Il ne nous manque que le fric, le temps et des pneus à nos vélos.

K. MERA.

Tino Rossi choisissait ses petits amis parmi les « durs » qui s'étaient mis au service de la Gestapo.

Le juge d'instruction l'a interrogé sur son admiration pour la conduite de l'Italie dans les guerres en général et la présente guerre en particulier.

— Je suis Corse, a répondu Tino avec un joli mouvement de la mandoline... Et je n'ai tourné « Naples au baiser de feu » que parce qu'il y a des précédents dans l'histoire.

Sans blague !

Notre rubrique Cinéma connaît un tel succès (ce n'est pas vrai, mais ça fait bien de le dire, et puis, peut-être que François Monnet payera le coup...), qu'afin de donner satisfaction aux innombrables lecteurs qui ne nous l'ont pas demandé, nous avons décidé de la compléter par un « petit courrier », par lequel nous répondrons à toutes les questions qui ne nous auront pas été posées.

« LA SEMAINE ».

× × ×

Gaston S... — Comme dirait ton confrère Ragueneau, tu serais plutôt le tarte-lettres amandine.

John M..., Grenoble. — Une lectrice nous prie de vous demander si vous faites l'essayage des pantalons à domicile.

Robert L. P... — Vous reste-t-il encore à écouler quelques francisques du Maréchal ?

Loulou, à la Croix-Rousse. — Nous ne pouvons pas faire suivre votre lettre. Adressez-vous à la Prévôté F. F. I.

Raton, à Craponne. — Nous n'avions jamais entendu dire que Raimu fut un fils naturel de Marie Bell. Cela expliquerait en effet bien des choses.

Odette, Maison de la Presse. — N'insistez pas : il n'aime pas les femmes. Après une passade (à niveau) avec un garde-barrière il s'est épris du nain Piéral, qui, d'ailleurs, n'en est pas.

Jacqueline, Villeurbanne. — Oui, vous pouvez obtenir sa photo en lui envoyant 20 francs. Nous ne savons pas le prix de sa photo à poil, mais nous pensons qu'il en envoie, because le prix des soins de beauté.

Maurice, à Valence. — Denise Grey est née en 1884. Nous ne pensons pas qu'elle soit originaire de la Saône-et-Loire.

Marie Passas, à Givors. — Vous avez raison, le vrai nom de Madeleine Sologne, avec ou sans cheveux, est bien Douarinou... Suzy Carier s'appelle en réalité Joséphine Vasimou et Micheline Presles Glaudia Lafistule.

Kita Mayo, Lyon. — Vous êtes amoureuse des pieds d'Alain Cuny. Ce sentiment vous honore : il est à votre hauteur.





Le rutabaga à l'américaine

La langouste demeure rare, et inaccessible aux petites bourses. Profitons-en pour la remplacer :

Ayez un bon rutabaga, du calibre de ceux utilisés pendant l'hiver 41-42, Ayez d'autre part une petite sauteuse (nous entendons une casserole, et non pas une jeune fille ayant des propensions à se faire frictionner l'omblic). Tronçonnez « vivant » votre rutabaga, en morceaux de l'épaisseur d'un pouce. Jetez ces morceaux dans votre sauteuse, où vous avez fait revenir un bouquet garni, mouillé d'une bonne cuillère à soupe de baume du Pérou. Faites partir à feu violent. Quand votre rutabaga est cuit (pour les bonnes espèces il faut compter deux heures et demie de cuisson), saupoudrez de paprika — attention !... nous ne disons pas d'arnica —, arrosez d'essence minérale et flambez. Il s'agit en somme, on le voit, d'une préparation serrant de fort près celle de la langouste à l'américaine.

Nous insistons sur la nécessité absolue qu'il y a à ce que le rutabaga soit tronçonné « vivant ».

TROUDUCUR Ier.



Programme du 21 au 28 décembre

Jeudi 21. — « Ah ! si Papa savait ça ! », comédie en trois actes de M. Sacha Guitry, suivie de « Elles et Lui », fantaisies par le même auteur.

Vendredi 22. — Emission littéraire : lectures des meilleures pages de « Seigneur, je n'avais pas prévu... », le dernier roman de Pierre Benoît, toujours de l'Académie Française.

Samedi 23. — Chansons : « Maréchal, je suis toujours là ! » de Ch. Courtioux ; « D'une prison » (Verlaine-Reynaldo Hahn), interprétée par Tino Rossi.

Dimanche 24. — Emission dramatique sous les auspices des Lettres Françaises : « Le Duel », avec MM. Aragon et Gide.

Lundi 25. — Commémoration de la naissance du Petit Jésus, avec le concours assuré de Noël-Noël.

Mardi 26. — Music-Hall : pour la première fois au cabaret, Mme Grignon-Faintrenie, dans « Les Heures sont brèves » (Xavier Privas).

Mercredi 27. — Education nationale : conférence de M. René Bon : « Les Sigles.. V.P., V.O., S.T.O., etc... ; théâtre : « Altitude six pieds sous terre », comédie nouvelle de M. Julien Luchaire.

Sélection par MICROFAUNE.



André Bouvier, à Valence. — Il ne faut pas confondre clerc de notaire avec clair de lune ; nous n'avons rien pour la rue Sachet en ce moment.

Auguste Reiter. — Nous comprenons parfaitement qu'avec les inondations, vous ne puissiez garantir le degré de votre Beaujolais.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an..... 150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
138, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DURIEUX.

NOUVELLE SERIE. — N° 7. LE NUMERO : TROIS FRANCS 31 DECEMBRE 1944

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

31 Décembre :

La fête à souhaiter :

M. Boutdel'An!

En marge de l'affaire des poisons

Je me souviens...

par Pierre SCIZE

Je me souviens. C'est un jeu qui commence à convenir à mon âge.

J'avais dans les douze ou treize ans. J'habitais Villeurbanne. C'était avant l'autre guerre, la vieille, celle qui rase tout le monde quand on en parle. C'était l'époque fabuleuse du Juliénas à dix sous le pot et du beefteck à 30 centimes.

On sortait de la laïque. Je n'en rougis pas. Le regretté et pittoresque Eugène Merle avait coutume, en montrant un bar mal famé du Vieux Port, de déclarer, avec cet accent inoubliable qu'une éternelle laryngite rendait si poignant :

— C'est là que j'ai fait mes humanités.

J'ai fait les miennes derrière l'établi d'un menuisier de l'avenue de Saxe. Une université qui en vaut une autre...

Donc, j'habitais Villeurbanne et j'avais des amis. La guerre susnommée s'est chargée de m'en défaire, et les gens de mon âge n'ont pas eu à attendre la vieillesse pour se voir découronnés de leurs amitiés.

De ces amis, deux ou trois eurent l'honneur redoutable d'entrer au service de la Maison Gillet, teintures et apprêts, bien connue sur la place.

— Ché Gilat, comme on disait avec l'accent des bords de la Rize.

Par la porte des bureaux. Rien à voir avec la plèbe des ateliers. Avec les ouvriers, comme on disait, avec une nuance de dégoût. Dans les écritures. Côté col de celluloïd et complet Esder à 20 fr.

Messieurs Gillet allouaient généreusement 30 francs par mois aux débutants. Pour vingt sous par jour, mes copains devaient à la Maison (avec un grand M) dix heures de travail et quatorze de respect. Soit vingt-quatre heures tout rond.

Quand on était « chez Gillet », pas question de l'oublier, même en dormant. Comme disait Ratapoil, on faisait don de sa personne.

Les consignes pleuvaient sur le front des esclaves. Défense de lire tels journaux, de se servir chez tels commerçants, de fréquenter tels cafés, de frayer avec les ouvriers, de manquer la messe, d'assister à certains spectacles, de porter des casquettes, d'être vu sans faux-col, de danser dans les bals publics, de sortir avec des filles, de fumer avant l'âge de 18 ans, et d'omettre de fréquenter les sacrements.

Encore en oublié-je.

Pour vingt sous par jour.

Pas cher !

* * *

La roue a tourné. La faux du temps a fait d'amples moissons. On a pu croire que la vieille société chancelait sur ses bases. Que le non moins vieil égoïsme des classes possédantes avait fondu. Que le monde du travail s'acheminait vers ces « lendemains qui chantent » dont parlait mon ami Vaillant-Couturier, et dont le pauvre et grand Gabriel Péri berçait sa dernière heure.

Bien des choses ont changé, c'est vrai.

Mais sur sa forteresse d'égoïsme, tout entière édifiée avec des corps d'ouvriers morts à leur tâche, le pavillon noir de messieurs Gillet flotte toujours.

Rien n'a pu l'abattre. Ni les guerres, ni les révolutions, ni le Front Populaire, ni les non-lieux de la Justice Lyonnaise, ni la Charte du Travail, ni l'occupation, ni la libération, ni — oh ! surtout — ni l'épuration.

Cette affaire des fiches empoisonnées du sieur Poidebart, qui promet d'être une des grandes affaires de la saison, le démontre avec une aveuglante évidence. On sait quelles étaient les activités de ce gentilhomme. Il constituait, pour les mettre à la disposition des patrons généreux (généreux pour lui !) le répertoire de tous les ouvriers qui, pensant mal, étaient jugés dignes de mourir de faim.

Ni plus ni moins.

Et qui trouve-t-on au premier rang des clients de cette entreprise ? Vous l'avez vu : la Maison Gillet.

Semblable à ce qu'elle fut toujours.. Egale à elle-même. Eternelle, comme la peur, comme la férocité, comme la bêtise.

Et j'admirez comme tout se tient.

Ces grands patrons de choc, ces blindés du coffre-fort, ces panzers de l'usine, de la fabrique et du chantier, ont commencé par combattre les travailleurs, artisans de leur fortune. Puis ils luttèrent farouchement contre les révolutions qui, ici et là, tentaient de délivrer les esclaves. Ils ont illuminé quand Franco-Mussolini-Hitler écrasèrent l'Espagne.

La guerre s'abattit sur la France. Tout de suite ces patrons souhaitèrent la défaite de la patrie. Car la victoire des Français eut été la victoire du peuple. Tout de suite l'organisation Poidebart tint son fichier à la disposition des marchands d'esclaves de Vichy et désigna les déportés du travail obligatoire.

Certes, j'ai connu quelques grands patrons patriotes. J'en sais qui furent les commanditaires, les banquiers, la poste, l'asile, la sauvegarde de la Résistance. Je pense à vous, Henri Lumière, et à d'autres encore.

Mais dans sa majorité, le grand patronat français, entraîné sur la pente glissante de la trahison par sa haine de classe s'est déshonoré.

Le plus curieux, c'est qu'il n'a pas l'air de s'en rendre compte.

DERRIERE LES BARBELES AMERICAINS



— Oh ! Fritz... pourvu que ça dure !

Lire en 3e page :

L'affaire du faux « Progrès »

par M.-E. Grancher



ENTHOUSIASME

La libération ponctuée de chewing-gum, de chocolat et de bonbons variés a fortifié chez les jeunes de chez nous l'amitié franco-américaine.

L'enthousiasme est tellement à son comble dans la génération montante que les clergeons de cette importante paroisse de Paris en sont troublés dans la célébration du Saint Office.

Quand le prêtre se tourne vers l'assistance en prononçant le sacramentel « Per omnia sœcula, sœculorum... »

Les enfants de chœur oublient de dire Amen mais crient tous :

— O. K.... !

REPERAGE

La trêve des confiseurs va ramener en nos murs Lucien Farnoux-Reynaud dont tous connaissent la silhouette sympathiquement monoclée.

Tous ? N'exagérons rien, puisque cette bonne hôtesse demandait il y a quelques mois à une amie commune :

« Vous avez déjeuné l'autre jour avec des journalistes. J'en ai reconnu plusieurs, mais excusez mon indiscrétion, qui était donc ce monsieur distingué avec un monocle ? Lui, au moins, il fait sérieux, ce n'est sûrement pas un bohème. C'est certainement un notaire... ! »



— C'que j'ai du mal pour nourrir mon chat.

— Le mien ! ça fait quarante-cinq ans qu'il jeûne.

DETECTION

L'autre jour, Marcel-E. Grancher téléphone d'une voix embeaujolaisée à votre serviteur, à la rédaction de la « Semaine ».

— Où es-tu donc ?

C'est tout.... !

CUISINE

Hebdomadairement, M. Thierry-Maulnier donnait à l'« Action Française » une chronique des hostilités à la sauce Pétain, intitulée « une semaine de guerre ».

Hebdomadairement, M. Thierry-Maulnier donne aujourd'hui à « Mondes Nouveaux » une chronique des hostilités à la sauce de Gaulle intitulée « une semaine de guerre ».

Et voilà... !

ENCOURAGEMENT

Les gars du service des Immondices sont venus nous souhaiter la bonne année.

Nous avons su nous conduire avec eux.

Car avec toutes les ordures qu'il reste à épurer, il faut encourager le travail... !

Henri CLOS-JOUVE.



— Mein Führer !... voici les Alliés !...

— Barricadez les fenêtres et poussez Goering derrière la porte...

Echec à la 5e colonne

Coupons les ailes aux canards lancés par l'anti-France

par Guy VERDOT

La cinquième colonne (à partir de la droite) ne se contente pas de faire sauter au « plastic » les casernes de F. F. I. ou de descendre à coups de mitraillettes les membres des C. D. L. ; elle a aussi recours à des procédés qui, pour être moins explosifs, donnent cependant d'excellents résultats.

Au nombre des armes clandestines qu'elle emploie, il faut compter la fausse nouvelle, le bon vieux « bobard », dont l'efficacité n'est plus à démontrer.

Heureusement, la République veille au grain, et ne se fait pas faute d'infliger de cinglants démentis aux rumeurs que ses ennemis s'évertuent à propager parmi la population.

Ainsi, quelques défaitistes camouflés avaient fait courir le bruit que la ration de tabac allait être augmentée, et que nous toucherions désormais trois décades par mois. Ce canard-là ne pouvait être que le fait d'une propagande occulte dont le but évident est de démoraliser le pays. Aussi convient-il d'accueillir avec un enthousiasme de première bourre la rectification que M. le ministre des Finances (c'est lui qui s'occupe du tabac) vient de faire publier par tous les journaux.

En 1945, les décades demeureront de 15 jours, comme la logique et les mathématiques le commandent. Et ce ne sont pas les manœuvres souterraines de l'anti-France et des enfants de Pétain qui pourront y changer quelque chose. Ah ! mais...

LE BOBARD DE L'EPURATION

La cinquième colonne avait insinué également que la carte de pain allait être supprimée. Cette fois, c'est le ministre de l'Agriculture qui a coupé les ailes au canard : la carte de pain subsiste. Ouf ! On respire...

Mais cela ne suffit pas : il faut retrouver les saboteurs qui lancent des informations aussi démoralisantes. C'est ce à quoi nous avons commencé à nous employer cette semaine.

Avant de rechercher les salauds qui s'efforcent ainsi de corrompre l'opinion, nous avons voulu dresser, au cours d'une brève enquête, le bilan de leurs dernières inventions.

A un magistrat, nous avons demandé s'il était exact que l'épuration s'effectuait avec la vigueur que certains prétendent :

— Quelle calomnie ! s'est écrié notre interlocuteur. Vous verrez qu'un jour on ira jusqu'à nous accuser de mettre les collaborateurs en prison ! Alors que tous les gens un tant soit peu renseignés savent bien que l'épuration porte uniquement sur la corporation des lampistes, comme la justice le commande...

M. GILLET SE DEBOUTONNE

A la suite de la découverte de l'affaire Poildebarbe (délation en tout genre), on a prétendu que le trust Gillet pourrait bien laisser des plumes dans l'histoire. Supposition assurément dictée par une hostilité non déclarée au régime actuel, ainsi qu'en témoigne la déclaration suivante, que nous a faite M. Gillet lui-même :

— Inquiété, moi ? Mais, mon pauvre ami, où avez-vous pris ça ? Comme si l'on ignorait, en haut lieu, mon ardent patriotisme, mon souci de la chose sociale et ma profonde indifférence à l'égard des opinions politiques de mes ouvriers ! Croyez-moi : on vous a monté un bateau. Et surtout, tranquillisez-vous : les trusts ne sont pas menacés. Vous pouvez même dire à vos lecteurs, de ma part — et aussi, pourquoi pas, de celle du gouvernement — que les oligarchies, la synarchie et tous les autres trucs en « chie » se portent actuellement comme le font de la Guille. On a cru un instant qu'à l'exemple de celui-ci, nous rendrions notre tablier ; mais nous voilà, au contraire, bougrement consolidés. Nous n'avons même jamais été plus « résistants » : les pouvoirs publics s'en aperçoivent.

Et M. Gillet, élevant son verre de fine Napoléon (500 litres à la cave) porta un toast :

— A la santé de M. Mendès-France !

Nous avouons bien humblement que, devant une telle fermeté dans le démenti, un tel mépris pour la basse calomnie, nous n'avons pas eu le courage de poursuivre notre enquête.

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour l'ex-directeur de la « Voix Ouvrière » :

M. RENEBON... pour 5 ans de réclusion.

COUCOU ! et revoilà M. Renébon !

Nous sommes heureux de saluer ici notre nouveau confrère parisien « Mondes Nouveaux ».

Ça aurait plutôt dû s'appeler « Monde Ancien », d'ailleurs.

Car on y retrouve une foule de gens très bien. M. Thierry Maulnier, par exemple. Ce long imbécile prétentieux qu'on rencontrait avec cet autre A. F. qui, lui, avait du talent : Kléber Haedens.

Eh bien, ils ne se sont pas quittés.

C'est ça, l'amitié.

On aurait toujours dit qu'ils allaient faire un numéro de claquettes.

Ils ont fait bien mieux que ça.

* * *

Mais voici le gros morceau.

Vous souvient-il de ce bas plumitif qui présidait aux destinées peu encombrées de la « Voix Ouvrière », ce journal invitant les bons français au S. T. O. ?

Renébon était son nom. Il possédait une calvitie distinguée, et ce rien de ventre qui, en affaires, vous font prendre pour un faisan sérieux. Depuis la Libération, il s'était effacé.

Par discrétion.

Mais le revoilà. « Vous comprenez, dit-il, je ne tiens pas à ce qu'on sache que je suis derrière « Mondes Nouveaux ».

Un modeste, dans le fond.

* * *

Deux mots d'explication sur la combine. M. Rousset, ex-rédacteur à l'ex-« Nouvelliste », devait être rédacteur en chef.

L'homme de paille de Renébon, Jean Martet, était dentiste. D'après les nouveaux canons de la presse, il était normal que ce fût lui le directeur du journal. On n'y manqua pas. Le rédacteur en chef s'appela René Dambert, c'est-à-dire Renébon.

* * *

« Mondes Nouveaux » ressemble trait pour trait à « Présent », qui paraissait à Lyon sous l'occupation, et où collaborait déjà M. Haedens.

Dans la page 2 de « Présent », on trouvait généralement une série d'échos sur l'Esprit du Maréchal. Vous savez :

— J'ai quatre-vingt-un ans, dit le vieux monsieur.

— Ah, jeunesse ! répond le Maréchal.

Etcétéra.

Maintenant, ce sont des échos sur les méchants collaborateurs, et l'Emprunt qui s'annonce bon cette année, et ce vilain gouvernement d'émigrés.

Un peu de changement ne nuit pas.

* * *

Dernièrement, l'homme de peine maison, Jean Martet, parlait de votre serviteur.

— Ce jeune Grancher commence à nous agacer, disait-il. Il a égratigné ce pauvre cher Renébon dans un article, mais il verra, quand nous aurons notre journal...

Un garçon très bien, cet homme de paille. Jadis, pour augmenter son argent-mignon, il revendait au marché noir le papier qu'il fauchait au journal. C'était là se conduire en bon Français : comme ça, le tirage de la « Voix » diminuait.

* * *

« Mondes Nouveaux » est né. Et ces messieurs se distribuent l'un l'autre des certificats de bonne conduite.

— Dans le fond, la « Voix Ouvrière », ce n'était pas si collabo que ça... A peine gouvernemental.

C'est décidément la spécialité maison.

Parce que, gouvernemental, « Mondes Nouveaux » l'est.

Farouchement.

Et la 5e colonne n'a qu'à bien se tenir.

* * *

Mais pour ce qui est de me faire taire, M. Renébon et son employé pourront toujours repasser.

J'ai encore le pied assez vigoureux.

Jacques GRANCHER.

Sous l'œil du Cheval de Bronze

ENFIN DU RAVITAILLEMENT

La population lyonnaise est bien heureuse.

Jugez-en : on lui accorde, à l'occasion du Réveillon, 100 grammes d'huile !

...Au titre du mois d'octobre, avec des tickets d'octobre.

...Avec des tickets que beaucoup de consommateurs ont perdus, égarés, jetés.

Là est l'erreur... pour ne pas dire la vacherie.

Ne serait-il pas plus simple, plus équitable, de donner l'huile de décembre 1944 avec des tickets de mars ou d'avril 1945 ?

Cela reviendrait au même, bien sûr, question de faire la croûte.

Mais le procédé éviterait des remords, des scènes de ménage, des humiliations.



— Imbécile... tu ne vois pas que c'est mon oncle d'Amérique !...

UN DEMENTI

Notre ami Alexis Stopp, le champion motocycliste bien connu, nous prie de préciser qu'il ne s'est nullement mis à boire de l'eau depuis qu'il est propriétaire d'un bistrot, ainsi que de méchantes langues en ont faussement répandu le bruit.

Dont acte...

ADOLPHE OU LE PARFAIT HOMME DU MONDE

Le ministre de la guerre américain a fait faire une admirable série de films reproduisant l'histoire de la guerre actuelle depuis ses prolégomènes. Dans le troisième épisode qui relate l'écrasement des pays occidentaux, on voit Adolphe se tapant sur les cuisses en apprenant que le front de la Meuse est enfoncé. Il y a une chose qu'on n'a pas assez dite d'Hitler, et que l'ignoble vulgarité de ce geste implique : c'est que cet homme est un voyou.

* * *

GRAFFITI

Lorsque le Doryphore nous empoisonnait de son immonde présence, les gens qui n'aimaient pas la Gestapo ni la Milice avaient, faute de mieux, la ressource d'exprimer leurs sentiments par des documents épigraphiques. On a relevé, pour en faire une anthologie, les graffiti, inscriptions et dessins dont nos murs furent ornés. « Vive de Gaulle » et la croix de Lorraine avec le V de victoire alternaient avec les imputations désobligeantes pour Adolph. Or, depuis la Libération, il n'y a plus un graffito. L'explication de ce phénomène est fort simple : les gens qui ont quelque chose à dire ont le loisir de parler ou même d'écrire. On ne fait plus de graffiti, on s'adresse à la « Semaine ».

* * *

LA MISERE DES ARTISTES

Les professeurs du Conservatoire viennent de reconstituer leur amicale. Le célèbre flutiste Lespès en sera le président.

On peut espérer que ceci servira à quelque chose, ne fut-ce qu'à défendre les intéressés contre l'inanition.

En effet, l'Etat s'en désintéresse. Complètement.

Il est vrai qu'il a d'autres soucis...

Avec tous ces anciens artistes collaborateurs qu'il faut réhabiliter...

Pendant ce temps, les artistes du Conservatoire ont des salaires que n'accepterait pas un chef-cantonnier de village.

* * *

ÇA VOUS APPRENDRA !

Les peintres poussent des clameurs à faire tomber le Palais des Arts.

Comme le Palais de Bondy est inutilisable, la municipalité, toujours charmante, leur a offert le Palais des Arts, à condition que les trois Salons exposent simultanément.

Malgré l'immensité apparente des salles, chaque exposant n'aura droit qu'à 43 centimètres.

— Comment voulez-vous qu'on s'exprime ? demande avec désespoir le peintre Dejean, qui est habitué à décorer les voûtes d'églises, 43 centimètres !

Une fable-express, en quelque sorte.

LE PALAIS QUI S'ECROULE

Chaque semaine, un pan du Palais de Bondy s'effrite dans un bruit joyeux. Chaque semaine, l'architecte en chef parle dicrètement de quelques dizaines de millions à dépenser.

Nous ne sommes pas architectes, et n'y connaissons rien. Mais peut-être que si on avait bâché le plafond béant, on eut évité que la pluie ravageât la salle Molière.

Seulement, évidemment, M. l'architecte en chef n'y a pas songé. Parce que, lui, il est architecte.

* * *

EN CHEMIN DE FER

Deux soldats — un Français et un Américain — sont assis vis-à-vis dans un compartiment. Tout à coup, après avoir dévisagé interrogativement son voisin, le premier s'écrie :

— Miséricorde ! Voilà qu'il m'arrive ce que je redoutais tant. Je viens de devenir sourd.

— Qu'est-ce qu'il vous prend ? s'étonne l'Américain.

— Ce qu'il me prend? Voilà cinq minutes que vous me parlez et je ne vous entend pas.

Lors, l'Américain crache dans sa main un petit bloc blanchâtre :

— Chewing gum, fait-il simplement.

* * *

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

L'enfant prodigue est de retour. On va tuer le veau gras. Mais le veau demande à aller embrasser sa mère, vache laitière d'une ferme voisine. Et le fils prodigue veut aller prendre l'apéro avec les copains. On accorde la double autorisation à la condition que tout le monde soit là à l'heure fixée pour le banquet. Midi. Le petit veau est exact, bien qu'en pleurs. Mais le fils prodigue ne rentre que le soir, confortablement saoul. Alors, c'est lui qu'on tue et qu'on fait cuire.

Voilà...

QUI DONC CONSERVERA ?

Qui sera conservateur de nos musées ? Il y a actuellement une directrice. Mais, sans nul souci de la galanterie, l'ex-possesseur du titre contre-attaque.

Il a pour lui le Commissaire de la République, le Préfet, le maire et le ministre lui-même.

Comment résister à tant de mérites réunis ?

APRES LA BATAILLE ou « Le Dictateur en chômage »



— Il me semble que j'ai déjà vu cette gueule-là quelque part !

A PROPOS DU CURE DE CHAMPAGNE

Il appert de quelques lettres reçues au sujet de cette affaire que l'on essaye de nous présenter comme systématiquement anticléricaux.

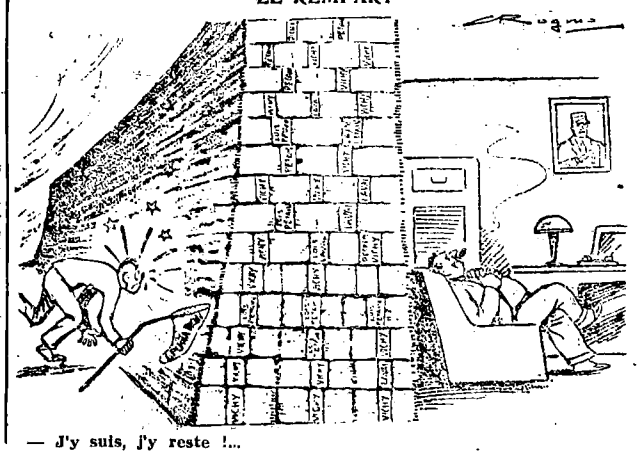
Nous protestons vivement contre cette manœuvre, à laquelle nous ne nous laisserons pas prendre...

Nous en avons au curé de Champagne en tant que mauvais patriote et non pas en tant que prêtre. Et s'il ne se servait pas de sa chaire pour diffuser des paroles antifrançaises, nous n'aurions pas eu à donner de la publicité à ses actes.

Nous tenons à déclarer hautement que les prêtres furent nombreux dans la Résistance, et que nous leur en portons un double respect.

Nous ne saurions donc les confondre avec le prédicateur germanophile de Champagne-au-Mont-d'Or.

LE REMPART



— J'y suis, j'y reste !...



LE REVENANT DANS LA BOUTIQUE

par Joseph Jolinon

Pourquoi Gamelin s'est tu à Riom ?

L'explication la plus sérieuse nous fut donnée voici deux ans, par notre classique baron de village, dans le salon ouvragé du docteur-maire. Elle fit l'effet d'une petite bombe.

— Gamelin a surtout gardé le silence à cause de l'histoire du 19 mai 1940, connue de peu de personnes mais terriblement dramatique. C'est le matin de ce jour-là qu'il lançait un ordre d'attaque sur Mézières pour couper les blindés allemands du gros de leurs troupes (et il disposait d'un groupe d'armées de premier ordre), et c'est le soir même de ce jour qu'on le relevait de son commandement, sur l'initiative du Maréchal.

Dans l'instant d'incrédule sensation que cela causa, je me souviens que la radieuse épouse du docteur-maire, collaboratrice jusqu'au trognon, accusa le coup de telle façon que son teint de glaïeul devint lie de vin.

Notre baron, de retour de Paris, où il a de la parenté avenue de Ségur, c'est-à-dire dans le beau quartier supérieurement informé de l'Ecole militaire, des douanières et du ministère des Postes, ajoutait d'ailleurs que les techniciens de ce Ministère avaient été secrètement chargés par le Grand Quartier Général, durant les mois creux de la drôle de guerre, d'enterrer à deux mètres sous terre une ligne téléphonique d'axe d'attaque en direction de Mézières, et que cette ligne était tout juste achevée à la veille de la ruée allemande.

Or, la ruée allemande eut lieu le 10 mai.

Gamelin sabré neuf jours après !

Qu'on imagine Joffre mis à pied le 25 août 14, au lendemain même de Charleroi !

Nous nous regardions, nous doutions, nous interrogions, nous étions intrigués, non satisfaits, nous voulions des détails circonstanciés. Le baron ajouta péremptoirement :

— Ce qu'on m'a affirmé, c'est qu'il existe à ce propos des documents irréfutables.

Or, voici un mois, le journal « l'Aube » reprit le même thème et précisa. Gamelin avait bien lancé un ordre écrit d'attaque au groupe d'armées du général George en insistant particulièrement sur la nécessité d'une action rapide. « C'est une question d'heures », écrivait-il. A ce moment-là, en effet, les divisions blindées allemandes, lancées en flèche après la trouée de Sedan, étaient séparées de trois journées d'étape du gros de leurs troupes. « L'Aube » ajoutait en substance : « Trois copies de l'ordre d'attaque furent adressées à Paris par le G. Q. G., une à Daladier, une à Reynaud, une à Pétain, ceci le matin, et c'est parfaitement bien « à l'initiative » de ce dernier que Gamelin fut relevé le soir du 19, remplacé par Weygand alors absent... et l'attaque laissée en plan.

Reportons-nous maintenant aux trop fameux débats du procès de Riom, tels que Paul Soupiron les résume dans son « Bazaine contre Gambetta ».

Systématiquement, Gamelin s'est tu, de la première audience à la dernière. Il avait rédigé des mémoires au préalable, il y renvoya ses juges, un point c'est tout.

— Mon devoir supérieur me commande de me taire. Je ne le fais point et n'ai d'ailleurs jamais rien fait d'un cœur léger. Et il y faut, vous le sentez, quelque stoïcisme. Mais ma conviction est, à cet égard, tous les jours plus absolue.

Le Président insista inutilement.

— Comment pourrais-je parler au nom de l'Armée de la place où je me trouve actuellement ?

Manque de courage ou de caractère ? On serait tenté de le croire si la déposition du général Hering (p. 189) ne venait pas montrer le contraire. Et nous touchons peut-être au point crucial de ce mystère. Le général Hering a dit en effet textuellement :

« J'ai un devoir à remplir vis-à-vis de mon ancien chef... Je veux donner en exemple un cas très net et vécu où le général Gamelin a fait preuve d'une force de caractère peu commune. C'était le 15 mai 1940 ; le front de la Meuse venait de sauter et la situation était des plus critiques. Le général Gamelin m'a fait appeler avec le général Colson. Il nous a exposé la situation sans rien nous cacher de sa gravité. Puis il nous a donné ses instructions avec une maîtrise de soi-même et une lucidité d'esprit qui m'ont frappé. A tel point qu'en rentrant aux Invalides, j'ai dit à mes officiers : « La situation n'est pas bonne ; elle est même très sérieuse. Mais heureusement le général Gamelin tient les leviers de commande d'une main ferme ». Trois ou quatre jours après, il était limogé.

15 mai, 19 mai. Ce drame de Gamelin fut celui de Pétain. Osons essayer de voir comment.

Certes le rapport des forces combattantes en présence à ce moment-là, de la charnière de Sedan à la mer, interdit d'écrire que ce fut également le drame du désastre. En admettant même que le groupe d'armées prêt à l'attaque au nord de Laon (où la division blindée du général de Gaulle manœuvrait, on le sait, si brillamment) eût nettement séparé les blindés allemands du gros de leurs troupes, eût même taillé celles-ci en pièces, nous ne pouvions guère escompter réussir un coup d'arrêt digne de la Marne. On n'en doit pas moins retenir le rôle singulier du Maréchal.

Avec l'Histoire, dès aujourd'hui nous pouvons crier notre étonnement.

Jamais plus bizarre initiative. Bizarre et troublante au premier chef.

Ce patron suréminent de notre défense dite nationale, comment le qualifier le soir du 19 ?

Lui dont la carrière entière fut passive, même à Verdun, n'oublions pas, et qui, depuis la mort de Foch jouit d'une autorité incontestée sans pourtant jamais cesser de l'exercer négativement (reportez-vous au compte rendu détaillé du procès de Riom) le voilà qui bouge, qui lève le doigt, qui agit, qui casse les reins du Grand Quartier, bousille notre espoir, joue le jeu allemand, appelle Weygand alors au diable.

Sans plus ample informé, qu'en pensez-vous ?

Le Numéro : 1 fr 50 — DIMANCHE 31 DECEMBRE 1944 — 85e Année N° 30.140

LE PROGRÈS

LYON — 65, Rue de la République — Un an 1 375 francs

Léon DELAROCHE Fondateur — JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN — Le Journal de Lyon

Les Russes vont aborder la plaine de Vienne

EN HONGRIE, LA WERMACHT REMPORTE DE NOUVEAUX SUCCES DEFENSIFS LES ITALIENS SE MAINTIENNENT SOLIDEMENT SUR LE PO

(du G. Q. G. du Führer, par télégramme OFI)

En Hongrie, la récente avance russe a eu pour résultat de placer l'ennemi dans une situation extrêmement critique. En effet, il occupe maintenant le centre d'une vaste poche, dont la Wermacht, elle, n'a plus qu'à tenir les bords. On conçoit tout l'avantage qui découle pour nous de cette position.

Les ruines de Budapest, qui ont dû finalement être abandonnées, ne représentaient plus aucune valeur au point de vue stratégique et il faut l'indigence bien connue du haut commandement russe pour ne pas l'avoir compris.

L'ennemi se trouve maintenant dans la plaine hongroise, qui commande l'accès vers Vienne. En est-il plus avancé pour autant ? Le haut commandement allemand répond hardiment : non. Une plaine, on le sait, c'est bien monotone, surtout pour de jeunes guerriers qui, depuis longtemps, ont pour seule distraction leur couteau entre les dents. L'ennui pourrait bien faire ce que le froid n'a pas réussi. La vaillante population de Vienne attend avec impatience le moment où la Wermacht mettra le feu aux maisons et lui permettra enfin de prouver tout son attachement au grand Reich.

En Prusse Orientale, nos chars blindés, plus rapides que ceux de l'ennemi, en ont profité pour prendre une avance telle qu'à l'heure actuelle, ils n'ont pas encore été rejoints.

En Alsace, les Américains et les Français sont toujours d'un côté du Rhin, et nous de l'autre, ce qui est bien agréable en ce sens que des erreurs ne sont plus guère possibles pour nos vaillants combattants.

Les Italiens tiennent toujours farouchement sur le Pô.

A la mémoire de Philippe Henriot

Baden-Baden (OFI). — Une cérémonie à la mémoire de M. Ph. Henriot s'est déroulée en présence du Maréchal Pétain, de M. Pierre Laval et des personnalités de leur suite.

On remarquait parmi l'assistance MM. de Brinon, Marcel Déat, Jacques Doriot, Jean Luchaire, Hérold Paquit, etc... Le capitaine Sertorius représentait le chancelier Hitler, indisposé.

A l'issue de la cérémonie, tout ce joli monde ne fut pas conduit au dépôt.

CRISES POLITIQUES

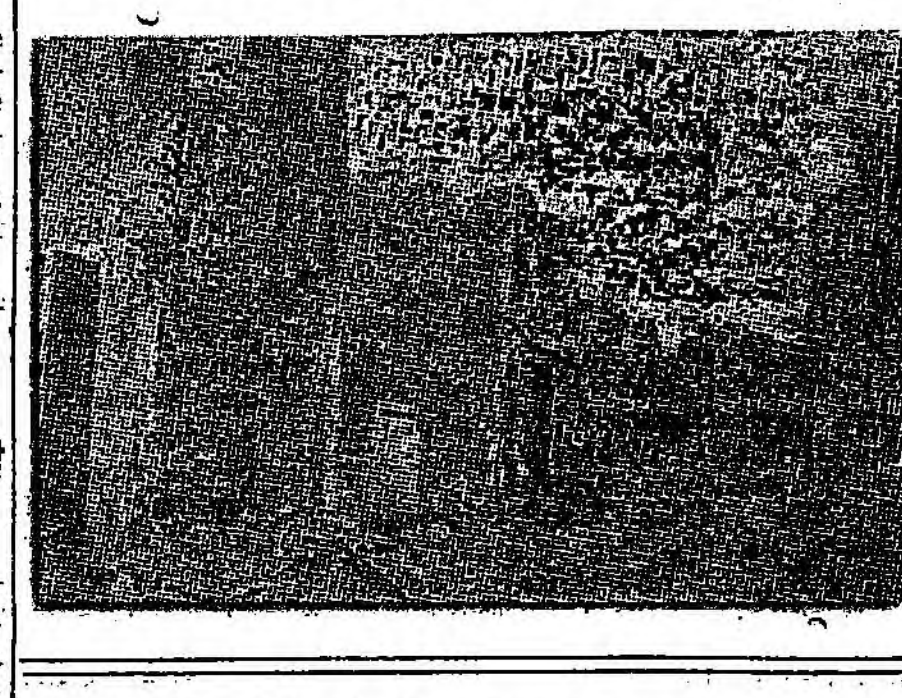
Une brève information nous avise que le général Radescu est chargé de constituer le nouveau cabinet en Roumanie ; la crise gouvernementale qui prend fin par cette désignation est la conséquence d'une evolution des affaires politiques de ce pays qui mérite de retenir l'attention.

Les difficultés rencontrées par ce malheureux pays lui font sans doute regretter le temps où il était sagement gouverné par le Maréchal Antonesco, dit Piédanieu.

En Grèce, la situation s'est aggravée. Les nouvelles parvenues d'Athènes indiquent que les Britanniques ont été obligés d'engager de nouvelles troupes contre les patriotes de l'Elas. Or, ont le sait, des troupes, ils n'en ont déjà pas tant...

On se battrait sur l'Acropole, qu'il ne faut pas confondre avec le maquereau Paul, dont vous avez tous entendu parler.

BERLIN, cité martyre



AU GRAND QUARTIER GENERAL D'HITLER

Les maréchaux et généraux de la Wermacht qui, selon la coutume, se préparaient à venir présenter leurs vœux au Führer, à l'occasion de la nouvelle année, ont été priés de ne pas se déranger et d'envoyer par poste leurs boniments.

Bien que l'on se souvienne de ce qu'en juillet dernier, le Colonel, Comte von Stauffenberg, chargé par ses collègues de remettre un petit cadeau collectif, avait eu quelques ennuis, on se perd en conjectures sur les raisons de cette décision.

LES « CROCODILES TRUMEAUX » NOUVELLE ARME ALLEMANDE

On sait que les Alliés emploient depuis peu sur le front de Lombardie une nouvelle arme antichar : les « crocodiles jumeaux ». Il s'agit de bombes incendiaires jumelles lancées par avion à basse altitude contre les blindés. Si l'un des projectiles n'explose pas, l'autre éclate automatiquement, détruisant tout dans un rayon de 150 mètres.

Quelque ingénieuse que soit cette invention, elle n'a pas démoralisé pour autant les techniciens allemands qui viennent, eux, de répliquer en réalisant les « crocodiles trumeaux », lesquels, comme le nom l'indique, comportent trois bombes au lieu de deux.

C'était simple, mais encore fallait-il y penser...

VERS UNE EVOLUTION PLUS RAPIDE DE LA GUERRE

Berlin (OFI). — « L'attentat commis jeudi dernier contre le chancelier Hitler, écrit M. Martin Hallensleben, rédacteur militaire du D.N.B., semble être le prélude d'une évolution plus rapide de la guerre, évolution du reste prévue depuis longtemps en Allemagne. »

Toutefois, le sens éventuel de cette évolution n'a pas été précisé...

AU GUI L'AN NEUF

L'année nouvelle commence, cette fois, le 1er janvier, et cette circonstance n'est pas sans inquiéter les Français qui y voient comme un fâcheux présage.

Comme le Maréchal l'a très justement dit, la vie n'est pas gaie pour ceux qui sont restés en France, avec les émeutes dans les rues, le manque de pain et de charbon, la disette de vin, etc... Et, ce, d'autant que ces infortunés n'ont plus, pour les conforter, la chère et vivifiante présence des feldgraüs, autrement dits doryphores...

Tant pis : on se fera une raison. Serrons-nous les coudes. Il va falloir songer à rebâtir avec des éléments nouveaux, soutenus bien entendu par des éléments anciens. Espérons que le gouvernement voudra bien s'en préoccuper et fixer le plus tôt possible la date des élections qui, pour les Français, ont toujours constitué un excellent moyen de se distraire.

Pour le 31 décembre

date-anniversaire de l'affaire du faux « Nouvelliste »

M. Félix GARCIN préparait un faux « Progrès »

par Marcel-E. GRANCHER

Dans l'œuvre du bon Courteline, il est question d'un certain M. Félix qui fait caca dans le salon.

Force m'est d'avouer que le nôtre, de Monsieur Félix, se conduit à peine mieux !...

Il s'agit, bien entendu, de M. Félix Garcin, ex-administrateur de l'ex-« Nouvelliste », que l'on pourrait croire bien tranquillement occupé à jouer au bézigue chinois, dans sa cellule de la Duchère, avec ses joyeux compères de codétenus.

Va te faire lanlaire !... M. Félix qui a pourtant une bonne place, au lieu de chercher à la garder, se livre à des espiègleries qui, il faut bien le marquer, ne sont plus de son âge...

C'est ainsi que ce petit farceur avait combiné de nous sortir pour le 31 décembre une réplique assez vache de notre fameux faux « Nouvelliste » de l'an dernier, sous la forme — évidemment !... — d'un faux « Progrès », ce vieux résistant.

Mais nos services de contre-espionnage, présidés par notre ami le lieutenant-colonel Robert L. P..., veillaient. Alertés, ils eurent tôt fait de déjouer la pâle combinaison qui se tramait : le faux « Progrès » n'aura pas lieu...

Il ne nous en est pas moins fort agréable de pouvoir en présenter ci-contre — seuls en cela de toute la Presse — le fac-similé, petit tour de force en matière de reportage dont nous ne sommes pas peu fiers.



M. Félix nous déclare

Il faut dire ce qui est, M. Félix n'est pas rancuneux...

Il se montre tout au contraire très beau joueur en acceptant de nous recevoir, en dépit de son échec récent :

— C'est loupé, c'est loupé !... nous déclare-t-il avec rondeur. C'est dommage : j'aurais bien aimé faire une blague à ces prétentiards du « Progrès » qui faisaient des magnes pour imprimer la prose de Vichy... Pas disciplinés pour deux ronds, ces gaillards-là ! Le Maréchal avait bien raison de vouloir les foutre dedans... Enfin, n'en parlons plus et serrez m'en cinq...

Comme nous nous récusons, il se méprend sur notre geste :

— Je vois ce que c'est, poursuit-il dans cette langue si exquisement française qui constituait le plus certain charme de ses articles quotidiens. Vous êtes un peu jalmince parce qu'on s'est attaqué à un boulot pour dont auquel Pierre Scize et vous étiez en quelque sorte spécialisés ?...

Réfléchissez un peu, petite tête, je ne pouvais tout de même pas m'adresser encore à vous cette fois-ci... Fallait bien que je m'entraîne un peu au porte-plume en vue du moment — que j'espère proche — de ma sortie...

Nous considérons la cellule qui, avec sa presse rustique, ses chassis improvisés, ses boîtes à casses rudimentaires, fait un peu songer — toutes proportions gardées — au célèbre tableau d'Hillemacher : « Gutenberg et Fust tirant les premières épreuves typographiques ». Une question nous monte aux lèvres :

— Ainsi, vous avez travaillé tout seul...

— Pour le tirage, les potes qui sont là m'ont donné un coup de main. Mais, pour la rédaction, tout seulabre... Vrai comme je vous le Bony... Hé... Hé... il n'y a pas que vous pour pratiquer le jeu de mots laid...

Nous ne rions pas. Ce qui fait que M. Félix poursuit d'un ton soudain las :

— A qui, d'ailleurs, aurais-je bien pu m'adresser ? Les anciens rédacteurs de la Presse bien-pensante ?... Mais, vous le savez aussi bien que moi, mon cher... Ils sont tous à l'Information à Paris... ou alors, ils dirigent de grands hebdomadaires à formules nouvelles...

— Mais à idées anciennes...

— Bien sûr !... J'avais un instant songé à Jean-François Arminjon. Savez-vous où il se trouve, Arminjon ?

— En prison ?

— Même pas. Je suis sans nou-



BONNE ET HEUREUSE !

Je vous la souhaite bonne et heureuse.

Bonne et heureuse ! formule dictée par l'antique civilité puérile et honnête, et qui, jusqu'alors, ne signifiait rien, mais qui représente, à l'aube de 1945, des choses auxquelles nous aspirons tous.

Mettons : presque tous, compte tenu de la poignée de rigolos qui s'agitent à Baden-Baden.

Bonne et heureuse, c'est-à-dire qui nous apporte la Paix avec ce qu'il importe pour la rendre durable : la Victoire, la Justice et la Liberté.

Cela fait beaucoup, sans doute, mais, là comme ailleurs, il faut voir grand.

* * *

Bonne et heureuse ! Puissent ces deux mots que nous répéterons à l'envie nous réconforter au cours de la journée du



1er janvier, si fertile en rites exaspérants.

Certes, il n'en fut pas toujours ainsi, et ces rites auxquels nous ne nous conformons qu'avec mauvaise grâce, eurent à leurs débuts leur charme, et, peut-être, leur utilité.

Jadis, en effet, si l'on souhaitait « une bonne année » à un ami, c'est parce qu'on formait « véritablement » le vœu qu'il connaisse 365 jours de bonheur, et si l'on gratifiait un serviteur d'une somme d'argent, c'est parce qu'on tenait à récompenser son obligeance.

L'on ne demandait pas au ciel, pour un oncle à héritage, « une longue vie et une bonne santé », mais, moins hypocritement, « le paradis à la fin de ses jours ».

Peu à peu, hélas ! l'accoutumance aidant, les vœux sont devenus de banales phrases de politesse, et les cadeaux se sont transformés de dons volontaires en impôts obligatoires.

Bref ! Le Premier Janvier a perdu sa signification initiale et de jour de liesse s'est changé en jour de corvée.

Nous acceptions pourtant un pareil état de choses comme une conséquence de la loi naturelle qui veut qu'il n'y ait pas de roses sans épines ni de démocratie sans percepteur.

Les actuels bouleversement sociaux nous ont heureusement tirés d'une aussi croupissante léthargie. L'amélioration du sort de l'humanité est à l'ordre du jour. La future IVe République fait naître bien des espoirs.

Certains novateurs hardis n'attendent pas moins d'Elle que la suppression du 1er Janvier.

* * *

Une telle solution, aussi séduisante soit-elle, ne saurait rallier que les esprits superficiels.

Reporter au 2 janvier le début de chaque année ne ferait que changer la date de nos tracas annuels sans les atténuer en rien.

Conservons plutôt le Premier Janvier tel qu'il est, et continuons, malgré qu'il nous en coûte, à en subir courageusement les inconvénients, mais réclamons des pouvoirs publics l'institution d'une fête compensatrice qu'il nous sera permis de célébrer comme nous l'entendrons.

Cette fête pourrait, par exemple, tomber le lendemain et s'appeler le Deuxième de l'An.

Pourquoi, après tout, le second jour de l'année ne mériterait-il pas une attention égale à celle que nous portons à son prédécesseur immédiat ?

On ne célèbre plus particulièrement certains jours de l'année que parce qu'ils marquent l'avènement d'une ère qu'on espère meilleure (c'est le cas du 1er janvier), ou parce qu'ils sont un anniversaire historique (c'est le cas du 14 juillet).

Or, il suffit de feuilleter n'importe quel éphéméride pour constater que tous les jours de l'année sont des anniversaires historiques, et il suffit de posséder un minimum d'optimisme pour espérer que chacun de ces jours marquera l'avènement d'une ère meilleure.

Rien ne s'oppose donc, en principe, à ce que tous les jours de l'année soient des jours de fête.

Sans aller jusque là, le Deux de l'An répondrait à une nécessité.

Nous étant délivrés la veille des obligations mondaines, nous aurions licence d'agir avec franchise et selon nos goûts.

Au lieu d'envoyer des fleurs à la maîtresse de maison chez qui nous avons si mal dîné une fois dans l'année, nous lui enverrions la note due à notre médecin pour traitement d'une gastralgie aiguë.

Au lieu d'embrasser notre vieille cousine qui a les joues si piquantes, nous l'engagerions à aller se faire raser.

Au lieu de recevoir notre belle-mère à bras ouverts, nous la renverrions à pied levé.



Au lieu de donner notre argent aux facteurs, concierges, boueux, etc... nous le consacrerions plus utilement à l'amélioration de la race chevaline.

Au lieu d'offrir un pétunia artificiel à notre femme, nous nous achèterions une pipe.

Bref ! Au lieu de mal commencer l'année, nous l'inaugurerions d'une façon satisfaisante et logique, d'une façon susceptible de nous mettre de bonne humeur jusqu'au 31 décembre suivant.

elles de lui... Un garçon à qui je donnais l'appointement d'un chef de service en soierie, avec double mois à la fin de l'année, accès aux W. C. de la direction et tout... Un ingrat !... Dire qu'il m'a fait arriver une histoire avec mon conseil d'administration...

— ? ? ?

— Voui. Il était composé de moyeux, mon conseil, tous gens n'aimant guère à les lâcher. Un jour, l'un des membres prend la parole et dit en substance ceci : « Messieurs, je me suis appliqué hier soir à recopier posément l'article de M. Arminjon. Montre en main, j'y ai mis trente-cinq minutes. Je n'admets pas que M. Arminjon qui travaille trente-cinq minutes par jour gagne autant que Dumoux, mon chef de fabrication, qui boulonne de 7 du ma à 8 de la brume.

— Et pour le papier ?

— Je m'étais arrangé avec Maurras... Y a des tas de rombières qui lui envoient des colis avec du papier ouatère... Il m'en avait refilé un petit stock... Et personne ne s'en serait aperçu... Le papier sur lequel sont présentement tirés les journaux vaut à peine mieux... Dites donc, il faut que je vous fasse un léger reproche...

— A moi ?...

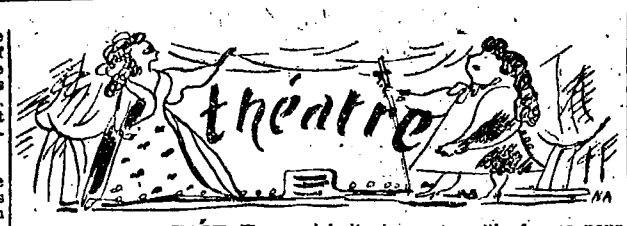
— A vous... Dans votre éditorial-pastiche de l'an dernier, vous affirmiez que les initiales de mon nom de plume, B. P. F., signifiaient « Bon pour franc », alors que je prétendais, moi, qu'elles voulaient dire « Du blé pour la France »... Vous êtes une grande vache...

— N'exagérons pas !... Une toute petite...

— Une très grande... Car, vous le savez maintenant comme tout le monde, B. P. F., cela ne pouvait se traduire que par ceci :

« Boniments pour Fridolins »

Marcel E. GRANCHER.



A L'OPÉRA

GALA DE DANSES

Plus exactement, ce fut un gala d'entr'actes... avec un peu de musique et de danse autour.

Sur trois valses de Chopin annoncées, deux passèrent à l'as ; et la « survivante » fut dansée comme une vulgaire valse de Strauss.

Les meilleurs moments de la soirée nous furent fournis par Youly Algaroff et Youra Loboff, deux artistes de très grande classe, deux vrais danseurs.

L'orchestre, dirigé par Léandre Brouillac, sauva tout ce qui put être sauvé... par compensation.

L'impression générale que laissa ce spectacle fut celle de la pagaie érigée à la hauteur d'un principe ou d'une institution.

Gabriel Meunier a peut-être de bonnes idées : il manque, en tout cas, totalement, de l'autorité et de l'énergie nécessaires pour les réaliser.

Et les spectateurs s'en allèrent en bayant !

R. V.

× × ×

DE LA « FOSSE »
AU « PLATEAU »

— Le gala organisé au Grand-Théâtre par le M. L. N. au profit de ses œuvres sociales obtint un triomphe. Et la speakerine fut justement applaudie, quand elle annonça que Deloger et Pierre Cruchon prêtaient leur concours à titre gracieux.

— Mais elle ne dit pas que le couple Géori Boué-Bourdin empochait cinquante mille francs pour sa soirée (trente-cinq mille la dame et quinze mille le monsieur). Le public aurait sans doute fait une drôle de binette, !...

— Il serait question de débloquer incessamment, en France, le répertoire des deux Richard (Wagner et Strauss). La musique, dit-on, n'a pas de patrie.

AUX CÉLESTINS

POLYEUCTE

Un bon point à M. Gantillon.

Grâce à lui, grâce à Arquillière, on n'aura pas cette année bayé aux Corneille.

Représentation plus qu'honorable. Un beau décor, une bonne mise en scène, de la conviction ; presque trop de conviction, trop de noblesse. Il convient parfois, même en tragédie, de savoir glisser familièrement d'un vers sur l'autre vers.

M. Romuald Joubé est sincère. Pourquoi faut-il qu'il se colle cette balayette au menton, cette balayette qui, à chaque syllabe, s'agite désespérément ?

Laurence Aubray : une exacte, une merveilleuse Stratonice. Charles Brûlard, André Falcon, excellents, presque parfaits.

Seule, Alice Kohn est insuffisante. Sa Pauline n'est ni femme, ni fille, ni chrétienne (son nom l'indique). Dommage pour le seul rôle racinien de ce vieux résistant de Corneille.

F. M.

CHATEAU-REFUGE

Le dernier Jolinon.

Ce n'est pas un grand bouquin, comme en a écrit notre ami, comme il va en publier. Plutôt un divertissement spirituel arraché aux temps mauvais.

A des rupins fauchés, il ne reste que leur château. Ils prennent des invités payants...

Je vous laisse le soin de découvrir l'histoire au tournant des pages.

Mais il y a là l'ironie à la fois cruelle et humaine d'un de nos meilleurs auteurs.

Et ce style si personnel, ce style qu'il a forgé, comme fait un ouvrier qui veut être sûr de la qualité de son outil.

L'homme qui lit.

* * *

Pan ! sur le bec, (dirait Le Canard).

Dans notre numéro du 16 novembre : « La troisième solution », ce n'est pas policier pour un sou.

Dans notre numéro du 23 novembre : « La troisième solution » ...un excellent policier.

Bravo, M. Tourrès... Mais cela prouve que les rédacteurs de « La Semaine » ont le droit d'exprimer librement leur opinion.

Ils ne sont pas toujours d'accord, dites-vous ?

Venez donc leur payer un verre, et vous verrez cet ensemble !

COURS DU SOIR

Sur le programme des cours de l'Enseignement professionnel, nous relevons :

Littérature et style.

Madame Bach-Sisley, professeur.

Sans blague ?...

* * *

LEUR LECTURE FAVORITE

J'ai pu, par d'indiscrètes enquêtes, savoir ce que lisent, dans les loisirs que leur laissent la fuite ou la prison, quelques personnages notoires et discrédités. Voici quels sont leurs livres de chevet :

Maréchal Pétain : Un homme se penche sur son passé...

Hitler : Une tempête sous un crâne.

Jacques Doriot : Les châtiments.

A. de Chateaubriant : La gerbe dort...

Pierre Laval : Au service de l'Allemagne.

Jean Luchaire : Les mains vides.

Stéphane Lauzanne : Fusillé à l'aube.

Sacha Guitry : Après moi.

M. de Brinon : Les épaves.

Marcel Déat : La peur.

Charlotte Lysès : Frisons de femmes.

Maurras : Les faux monnayeurs.

Darnand : L'homme qui assassina.

Abel Bonnard : La porte étroite.

Abel Hermant : La couronne d'épines...

Lisons, nous aussi : La nausée.

José DE BERYS.



CARMEN

Depuis le temps qu'on nous en parle...

Evidemment, ce n'est pas aussi bon qu'on nous l'avait dit. Ce n'est pas mauvais non plus.

La vérité : trop long, on s'ennuie un peu. D'autant plus que tout le monde connaît l'histoire, connaît la fin.

Il y a de belles montagnes, âpres et rudes, d'Italie. Car le film se passant notoirement en Espagne, on l'a tourné en Italie.... Il y a aussi du carton-pâte.

La grande attraction, bien sûr, c'est Viviane Romance. Elle joue Carmen à la gouape... Une Carmen de trottoir, avec l'accent de Belleville. Une Carmen sex-appeleuse, sex-apoileuse, terriblement vache.

Si bien que les meilleurs moments, c'est quand Le Borgne et don José lui fichent des paires de gifles.

Jean Marais est excellent en don José, mâle à souhait, superbe en bandit, vengeur désespéré en meurtrier.

...J'oubliais de vous dire qu'il y a aussi une course de taureaux avec trois mises à mort : deux taureaux et un torréador, ce qui est une proportion fort équitable.

Tout cela est assez loin de la sèche pureté de Mérimée, de la couleur cuivrée de Bizet, sans angles nouveaux...

Mais enfin...

K. MERA.

* * *

PETIT COURRIER
DE NOS LECTEURS

Georgette à Lyon : Oui, nous croyons savoir que Viviane Romance se mariera en blanc. Messieurs Georges Flamant et Franck Villars seront naturellement à la traîne.

Josette de la rue Bellecombe : Votre idée d'adapter Samson et Dalila à l'écran est excellente, et nous la transmettons à Franck Capra. Nous verrions bien Charles Boyer et Jeannette Macdonnald dans les principaux rôles. Jeannette n'aurait qu'à enlever la perruque de Charles pour le priver de toutes ses forces. Et cela ferait un gag excellent.

Jeanine de la Croix-Rousse : C'est exact, nous nous chargeons de vous faire parvenir des photos dédicacées, moyennant une honnête commission payable en vin blanc. Pour les photos dédicacées du Maréchal, nous croyons savoir qu'il en reste encore en stock chez Madame Grignon-Faintrenie.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an... 150 fr.

Imprimerie spéciale de
LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe,
Le gérant : Roger DUBOEUF.

Un formidable effort en faveur du Théâtre populaire

Dès la libération obtenue, le nouveau ministre de l'Instruction Publique s'est penché avec sollicitude sur le problème ardu du théâtre pour tous. Dans une véritable démocratie il est en effet normal que l'ouvrier, le comptable, la dactylo puissent applaudir, leur journée faite, les vedettes qui font la gloire de notre art dramatique.

Un résultat magnifique a déjà été acquis.

C'est ainsi que notre grand Noël-Noël n'a demandé que 55.000 francs pour venir chanter le 31 décembre au profit des prisonniers, suivant en cela l'exemple de Fernandel qui déjà, sous l'occupation, s'était contenté d'exiger 50.000 fr., un jambon et 20 litres d'essence des dirigeants d'une œuvre du sixième arrondissement.

* * *

Grâce aux sacrifices douloureux consentis par nos étoiles, les plus modestes bourses peuvent, si j'ose dire, faire la queue au guichet.

Il n'en coûtait en effet que 180 francs à la salle Rameau pour entendre M. Pierre Dac, retour de Bibici ; que 500 francs au Grand-Théâtre pour ouïr Mlle Géori Boué (ex-Malibran de M. Sacha Guitry).

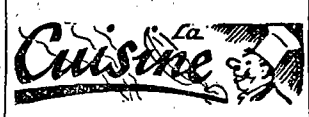
Et il n'en coûtera guère plus de mille francs pour voir M. Raimu (de la Continental-Films) dans Le Malade imaginaire.

La joie règne dans les couches pauvres de la population qui vont pouvoir ainsi déserter les cinémas de quartier où l'on redonne Ignace et autres Pontcarral.

F. M.



— Je ne comprends pas pourquoi elle ne veut plus jouer victoire.



Le bœuf bouilli à la Pavil.

Cette recette — due au hasard, comme la plupart des grandes réussites culinaires — porte avec raison le nom de celui qui en fut le génial inventeur : notre ami le peintre-dessinateur Julien Pavil.

Prenez un bon morceau dans la culotte (nous parlons de la culotte du bœuf, évidemment). Traitez-le comme un bouilli ordinaire et présentez avec accompagnement de pommes de terre, choux, carottes, etc., etc.

Arrosez alors le plat d'un bon verre de marc de l'année — ou, à défaut, d'alcool à brûler. — Flanquez ensuite le tout par la fenêtre, en accompagnant d'un grand coup de rouquin.

C'est à la fois simple et de bon goût.

TROUDUCOUR Ier.

ILS SONT PARTIS !

Ils sont partis sans une larme,
Sans un regret, c'est bientôt dit,
Emportant leurs casques, leurs armes,
Leurs totos et tout leur fourbi.
Certes nous avons de la peine
De voir se débiner ainsi
Ces larrons qui, vraiment sans gêne,
Vivaient chez nous. Ils sont partis.

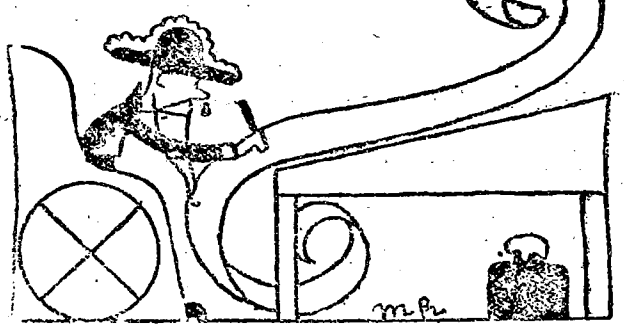
Aussi voyez quelle tristesse
Engendre ce départ subit ;
Il nous faudrait dire des messes
Pour que notre chagrin finit.
Nos p'tits marins sans aucun retard
Les ont pourchassés et suivis
Pour leur flanquer le pied au cu... ne part.
Ça n'y fait rien, ils sont partis.

Ils ont connu de quelques belles,
Le cœur tendre et généreux,
Est-ce bien cœur que ça s'appelle ?
Un autre mot serait bien mieux.
Ces femmes se disent françaises,
Souhaitons-leur bon appétit,
Mais eux ont filé... à l'anglaise;
Eh ! oui, mes belles, ils sont partis.

Au fond, ils sont méchants, mais bêtes,
Sans quoi ils auraient, sans façon
Réduit leur Adolf en boulettes
Pour faire d'la pâtée aux cochons.
Il est vrai que même s'ils endurent
La faim, les cochons auraient, Dieu merci,
Devant ce plat, fait triste hure.
N'en parlons plus, ils sont partis.

Enfin c'est aujourd'hui la fête,
Nous sommes débarrassés d'eux,
Nous ne reverrons plus leurs têtes
Pour de longs jours, et c'est heureux,
Car la paix, et sans bavardages,
Sera dictée par nos amis,
Si bien que, cette fois, je gage
C'est pour toujours qu'ils sont partis.

F. CHARNAY.



Marcel-E. GRANCHER vient d'être élu membre de l'Académie de l'Humour de France (Les journaux).

Le nouvel Académicien : ...Va falloir que je m'habitue à dire merde avec distinction...



Programme du 28 décembre au 3 janvier

Jeudi 28 décembre : Music-hall. Tino Rossi qui chantera L'âme du violon et, pour la première fois, le grand air de Paillasse...

Vendredi 29 : Chanson : Lily-Marlène - Diétrich, marche en trois langues par la vedette du même nom.

Samedi 30 : Conférence de Mme Geneviève Tabouis : Des Cosaques du Don aux Bidets du Kremlin.

Dimanche 31 : Retransmission de la messe dite à la mémoire des inculpés de la Radio, commentaires d'outre-micro par le R. P. Roguet.

Lundi 1er Janvier : Reportage : Inauguration du nouveau pont Morand, à Lyon. (Ce cadeau des Ponts et Chaussées à la vaillante population de cette ville ne pourra, en raison de la hauteur des ondes, être capté que sur des appareils à piles et sur 3 m. 50).

Mardi 2 : Théâtre : Anti-gones, avec la troupe du Guignol du quai Saint-Antoine, en représentation au Théâtre de l'Atelier.

Mercredi 3 : Revue de la presse hebdomadaire. Présentation des collaborateurs qui, à l'appel de Mondes nouveaux, ont tous répondu : Présent. MICROFAUNE.



John M..., Grenoble : La tournée des Grands Ducs, c'est comme la politique, t'es dans le coup.

Madame G. F. : Non, il ne faut pas confondre Francis Carco avec la francisque de notre cher Philippe.



Je viens de lire, dans les 5e colonnes d'un confrère de la capitale, les lignes suivantes :

« La fourrure, comme chaque année, fait sa réapparition. Mais il faut bannir énergiquement tout ce qui fait partie du « déjà vu ». Assez de petites vestes en peaux de moutons ou de lapins. Cette année, la Mode qui gouverne souverainement nos personnes civilisées et capricieuses, a décidé que ces peaux se porteraient le poil en dedans ».

Le poil en dedans !... Après tout, c'est une idée. Mais, comme toutes les idées, elle demeure bonne à la condition que l'on n'exagère pas. Mes petites chattes, si vous tenez à ne pas avoir d'ennuis avec votre mari ou avec votre amant, n'exagérez pas... Certaines fourrures gagneront toujours à être portées le poil en dehors — comme elles le furent depuis notre mère Eve.

Tante ABEILLE.



Forte baisse des « Mondes nouveaux » et de la Dupraz Aktiengesellschaft, très attaqués au Parquet. Frontunic discuté. Reprise du « pipe-line » du Beaujolais, sous l'impulsion de son nouvel animateur, M. le conseiller Martin. Dégringolade marquée de l'Autostrade.

« Mondes nouveaux »	0,10
Dupraz Akt.	0,05
Frontanic	1,40
Pipe-line	125
Autostrade	9,35

NOUVELLE SERIE. — N° 8. LE NUMERO : TROIS FRANCS 2 JANVIER 1945.

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Avec Vichy, le peuple avait du Pétain et du cirque...

NOS GRANDES ENQUÊTES

Les femmes doivent-elles voter ?

par Marcel-E. GRANCHER

Evidemment, la chose a déjà fait couler beaucoup d'encre et nous arrivons un peu tard... .

Mais — sans doute l'aurez-vous remarqué — nos aimables cornichons de confrères sont allés demander aux femmes ce qu'elles pensaient de l'histoire, alors qu'il viendrait à l'esprit d'un moujingue de trois ans qu'une seule opinion compte, en l'espèce : celle des hommes.

Heureusement que la « Semaine » est là pour un coup et qu'elle s'apporte tout de même à temps pour rectifier le tir.

Nous avons donc demandé l'avis de quelques représentants qualifiés du sexe fort, pris dans les milieux les plus divers, et voici ce qu'ils ont bien voulu nous déclarer :

M. TRONCHE, rentier, rue de la Vieille-Renversée

— Donner de l'autorité à la femme ? Mais, mon pauvre monsieur, voilà trente-cinq ans que je suis marié et trente-cinq ans que mon épouse porte la culotte, m'empêche d'aller au café et, en un mot, pisse sur l'évier. Alors, qu'elle vote ou ne vote pas, je ne vois guère de changement à ma malheureuse situation.



M. TINO, chanteur de charme,

— Que les femmes votent !... C'est une excellente idée... Et qu'elles soient aussi mitrons, sergents de ville, coureurs cyclistes et vidangeurs... Au bref, qu'elles fassent tout, sauf le rôle heureusement dévolu depuis quelques années aux gars de mon genre: chanter la goualante avec une voix de gonzesse...

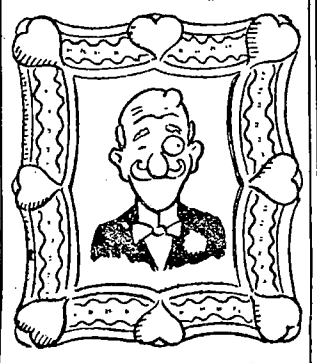
M. ALPHONSE, souteneur, rue Mercière

— Faut réserver le vote aux hommes — tant pis si on se trompe !... — Les ménesses n'ont déjà que trop de tendance à s'émanciper et à discuter le bout de gras... Si la mienne s'obstine à voter, j'te vas la corriger de façon à lui en enlever l'envie...



M. BARBEMOL, vieux marcheur, rue Gasparin

— Le vote des femmes, cher monsieur ?... Ah !... que le horreur... Décidément, cette époque n'aura rien épargné aux gens de mon âge... Déjà, j'ai à regretter les cheveux longs, les voilettes, les manches-gigot, l'absence de pantalon... Et voilà maintenant qu'on veut envoyer nos trottins aux réunions électorales ?... Ah !... monsieur, combien je préférais 1900... Froufrou, froufrou, par son jupon la femme...



M. BARBU, coiffeur pour dames, place des Célestins

— Bien sûr qu'il faut qu'elles votent, ces petites chattes !... Je serai candidat... Et je suis à peu près sûr d'être élu, si je n'ai pas la guigne de tomber, dans mon arrondissement, sur un concurrent qui soit boxeur ou chanteur de charme...

M. DURANDARD, voyageur de commerce, rue du Parfait-Silence

— Pour qui votait-on ?... comme on disait de mon temps... Hi... hi... hi... Je suis toujours un joyeux gaillard, voyez-vous... Les femmes-député ?... Pourquoi pas ?... Je n'ai encore jamais couché avec un député, moi... Ça manque à ma collection... Ha... ha... ha...

M. GEGE, pédaleur, rue d'Amboise

— Proutt !... grande sarteuse... Qu'on les laisse donc voter... Pendant ce temps-là, elles ne nous feront plus concurrence...

M. BOUCHUT, ramoneur, rue du Béguin

— Mon avis, c'est qu'y a des métiers où rien ne remplace jamais la main-d'œuvre masculine. Par exemple, pour le ramonage...

M. MONTAUPIEU, soyeux, rue du Griffon

— Le vote des femmes ?... Un scandale, monsieur... Déjà nous sommes dans l'obligation de payer nos ouvrières jusqu'à des sept cents francs par mois... Si ce sont elles qui font les lois, où irons-nous ?...

Mme GOUGNOTTE - FANTAISY contralto dramatique rue de la Bombarde

— Le vote des femmes ? M'en fous... Comme vous ne l'ignorez pas, c'est moi qui fait l'homme... D'ailleurs, je me demande ce que pourraient revendiquer mes prisonnières... pardon !... mes pensionnaires... Je vous prie de croire qu'elles sont chouchoutées...

M. DUMOU, sergent de ville, rue Jacquard

— Moi, je suis pour l'ordre et la discipline... Passez, passez, passez les piétons... Quand c'est aux hommes de passer, c'est pas aux femmes de voter...

(Lire la suite en 3e page.)

On les aura !

De nombreux Français se sont indignés du régime débonnaire imposé par les Américains aux prisonniers allemands. Il faut pourtant qu'on sache qu'il s'agit là d'une de ces ruses de guerre qui, jetée au moment opportun dans le plateau de la balance, décide de la victoire.

Si, en 1914, la tartine de confiture n'eut pas tout le succès escompté, c'est uniquement parce qu'on la tendit au bout d'une perche sans assez camoufler le filet à napillon. Mais, depuis, la technique alliée s'est nettement améliorée.

L'état-major américain a donc installé ses camps de prisonniers dans le voisinage des lignes ennemies, et les sentinelles ne sont là que pour ne pas éveiller la méfiance des patrouilles adverses. Chaque nuit, des soldats allemands, armés d'ouvre-boîtes ultra-rapide, s'introduisent dans les camps et gagnent en rampant les dépôts alimentaires que des flèches lumineuses désignent à leur attention. Au matin, ces malheureux, gorgés de foie gras, essayent vainement de repasser entre les traverses dont l'écartement a été soigneusement calculé. Dès lors, il suffit de les cueillir au petit jour. Plusieurs milliers de soldats ennemis ont déjà été dénombrés.

On envisage même un service clandestin de cars qui déposerait les soldats à proximité immédiate des camps.

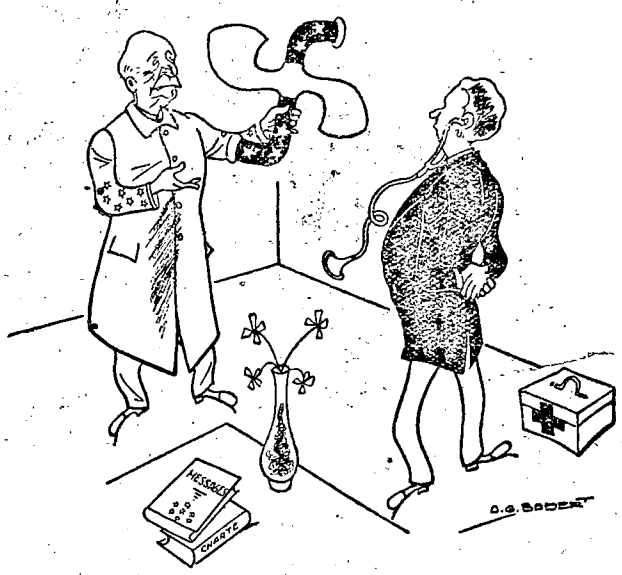


— Mon rêve, à moi, ça serait de balayer une Cour martiale !...
— ?...

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour notre parlementaire d'Outre-Atlantique :

M. Chautemps-pour-les-crosses



— Mon petit Ménétrel, la maison doit être malsaine : voyez comme le bois travaille...

A celle qui me trouve trop dur

par Pierre SCIZE

Une lectrice m'a fait l'honneur de m'écrire pour me dire qu'elle me trouvait trop dur... Et Marcel Grancher, polisson incorrigible, s'est écrié qu'à mon âge, ça devenait un compliment.

Vous savez, et moi aussi, comment il l'entend. Mais je ne veux retenir que le sens métaphorique de la phrase. Au surplus on sait très bien que si l'âge apporte avec lui bien des ramollissements, il sait aussi endurcir ce muscle creux qu'on appelle le cœur. Et, tant que je n'aurai pas à souffrir de cette dureté-là je m'estimerai satisfait.

Ma lectrice semble avoir quelque connaissance — au moins par ouï dire — de son correspondant. On lui aura rapporté que je vais dans la vie paré de tous les attributs de la débonnaireté, que je ne déteste pas de rire avec de bons compagnons, que je laisse rarement mon verre vide au café, et qu'au besoin je pousse la chansonnette au dessert. C'est vrai.

— Alors, me dira-t-elle, pourquoi êtes-vous si méchant dans la « Semaine » ?

Eh bien, ça n'est pas de gaîté de cœur, qu'elle m'en croie.

Est-ce ma faute si le spectacle du monde comme il va est de nature à échauffer la bile des plus doux ? On veut que je pratique l'oubli des injures et la loi de pardon ? J'y consens pour tout ce qu'on a pu me faire personnellement. Mais dois-je étendre cette miséricorde à tous ? Pardonner au nom du peuple innombrable de ceux qui ont péri dans les supplices ? Passer l'éponge ? Déclarer que ceux qui sont morts sont morts et qu'il faut excuser leurs bourreaux ? J'en demande pardon à ma lectrice, et à tout ce qui en France, aujourd'hui, prêche l'oubli, mais je ne peux pas oublier.

Pendant quatre années — et ce n'est pas fini ! — un crime monstrueux a été perpétré contre les hommes de bonne volonté. On a tué avec plaisir, avec joie, les meilleurs d'entre nous. Parfois la fureur des assassins ne connaissant plus de borne, on la vit les hausser jusqu'au lyrisme affreux du massacre. Femmes, enfants, vieillards, tout était bon à être immolé sur l'autel d'Arminius.

Ces êtres que je me refuse à appeler des hommes, à honorer de ce beau nom d'homme qui sert aussi à un Pasteur, à un Tolstoï, qui a servi au Christ, ces êtres ont trouvé en France des aides, des amis. Des complices. C'est peu de dire qu'on approuvait l'épouvante et le meurtre dont ils étaient les prêtres : on les en louait, on les en glorifiait.

Ma lectrice a-t-elle lu, dans les « Lettres Françaises » deux témoignages que deux grands écrivains viennent de produire sur les massacres de Marsoullas et d'Oradour ? Assurément, ça n'est pas divertissant et, elle, qui demande ingénuement qu'on la fasse rire n'y trouvera pas son compte. Roland Dorgelès et Maurice Bedel ont rédigé leurs témoignages d'une plume trempée dans le sang et dans les larmes. La main qui tient le journal tremble et les yeux qui le lisent sont vite obscurcis, cependant que l'horreur, la honte d'appartenir à la même espèce que ces fauves humains, vous cogne au cœur à coups redoublés.

On va me dire : « C'étaient des Allemands ». Avez-vous la mémoire si courte que vous ne vous rappeliez point que des Français travaillèrent quatre ans à favoriser la victoire allemande et qu'ils la souhaitèrent ? Or, ce sont pour ces gens-là, pour leurs serviteurs, pour leurs fonctionnaires, que de bonnes âmes abusées intercèdent et demandent grâce. Je m'en in-



L'ENJOLEUR. — « — Mademoiselle, écoutez-moi donc... »

digne. Si cela gêne quelqu'un, tant pis.

Et je m'indigne encore quand je vois traîner aux gémonies le petit peuple des lampistes de la trahison, cependant qu'on réserve les appels à la pitié pour les chefs de file. Des lampistes, il en est de toutes tailles. A la première audience du procès d'Henry Béraud, les avocats de l'accusé révélèrent que tandis que leur client était en prison, le directeur de « Gringoire », M. Horace de Carbuccia, que tout le monde croyait en Allemagne, en Espagne, au Portugal, se promenait tranquillement à Paris, offrait des déjeuners, et menaçait le personnel politique du gouvernement provisoire, de révélations scandaleuses, puisées à même les petits dossiers que son beau-père, feu M. Jean Chiappe, constitua quand il était préfet de police.

J'ai peut-être le caractère mal fait. Mais cette histoire-là me paraît encore plus scandaleuse que toutes les autres. Carbuccia était l'âme empoisonnée de « Gringoire ». Le corrupteur en chef. Le plat coquin, l'ordure majuscule. Et un lâche par surcroît, ce qui est rare chez un Corse. S'il y a des gens pour craindre ce forban je demande qu'on les arrête avec lui. Leur crainte les dénonce. Qui chante avoue : c'est la grande règle. Je ne doute pas que les petits papiers de feu Chiappe ne contiennent des révélations d'une scélératesse inouïe. Mais la République n'a pas besoin de scélérats. Il nous faut des hommes aux mains pures. Qu'on balaie tout ce qui tremble devant la crapule chiappaline.

Allons, ça n'est pas encore cette semaine que je plairai à ma lectrice. Mais que l'épuration fasse son devoir, que la justice passe, que reviennent les beaux jours de la paix, et elle me verra au premier rang des bons bougres qui laisseront chanter dans leur cœur toute la joie du monde !

Pierre SCIZE.

La paille et la poutre

En prenant prétexte d'un entrefilet — d'ailleurs idiot : les jeunes de maintenant se permettent d'écrire à un âge où on leur refuserait le permis de conduire ! — commis par mon fils, dans un périodique local, un petit monsieur, qui signe courageusement G. C., en profite pour m'attaquer « par la bande » et me reprocher un article écrit par moi en 1936 (sic).

A la vérité, je ne crois pas avoir tellement changé d'opinion... Si je me sens présentement très porté vers le communisme stalinien, c'est précisément parce que j'y découvre des qualités de patriotisme, d'ordre, de travail, de discipline qui manquaient quelque peu aux doctrines d'alors... Quant au propriétaire du journal où parut l'article, il avait été, si je ne m'abuse, candidat de gauche dans un département voisin. Il était donc tout aussi difficile de prévoir à l'époque ses comportements futurs... que ceux de telle maison d'édition chère à Monsieur G. C., et qui devait par la suite se conduire assez mal...

Mais puisque Monsieur G. C. me paraît avoir de la mémoire, peut-être se souviendra-t-il aussi du temps moins lointain où il était l'ornement régulier des soirées de Val Crécy et tenait l'emploi de porte-coton ordinaire de M. Henri Béraud ?

Marcel-E. GRANCHER.

Sous l'œil du Cheval de Bronze

UNE HEUREUSE INITIATIVE

C'est celle de M. Guisti, de Tassin — lequel n'en chôme guère, d'ailleurs — qui a fondé un comité local de réconfort aux soldats blessés, comité où l'on retrouve comme par hasard notre ami Jo Cochet et sa femme, l'écrivain Simone G. Rimbault, toujours dans le coup quand il s'agit de se dévouer...

Pour la Noël, dix soldats furent invités par eux à se taper copieusement la tête et la réunion se termina par des chœurs patriotiques qui vous réchauffaient autant que le beaujolais — et pourtant !...

Bravo !... Comme on est loin des tristes réveillons du marché noir... Et combien il est réconfortant de se dire qu'il y a tout de même quelques personnes qui pensent à ceux qui se battent !

REFORMES



Vous classerez tout ça par ordre alphabétique, puis vous le brûlerez.

* * *

PRIX LITTERAIRES

Les candidats au prix Lugdunum et au prix Claude-Le Marguet 1945 sont nombreux.

L'ex-zone nord, profitant de la Libération, a fourni un contingent important de postulants.

Lucien Farnoux-Reynaud et Paul Garcin, secrétaires respectifs de ces prix, se sont déjà mis au travail pour une première sélection.

Le jury, présidé par le docteur Edmond Locard, est constitué par MM. Alexandre Arnoux, André Billy, Joseph Jolinon, Pierre Scize, Simon Gantillon, Marcel-E. Grancher, André Warnod, Paul Soupiron, Lucien Farnoux-Reynaud, Yves Gandon et Henry Clos-Jouve.

Le prix sera décerné fin janvier ou début février, traditionnellement, à la Brasserie de la Couronne où, malgré l'inondation de son caveau par la Saône en crue, Gaby Roch prédit que la réunion sera quand même alcoolisée.

* * *

LE BON AVIS

Lu à la devanture du café qui fait l'angle de la rue Longue et de la rue Chavannes, l'affiche suivante :

« Ici on répond d'un bon frotteur. »

Et nous donc.

CROIX-ROUGE OU CROIX GAMMEE

Il existe, paraît-il, un ex-membre important de la Fédération P. P. F. du Rhône, qui jouit d'une impunité scandaleuse. Malgré qu'un dossier ait été déposé en temps opportun à la P. J., avec preuves photographiques, la Croix-Rouge lui a confié maintenant une mission pour laquelle il est particulièrement qualifié.

Ce personnage visiterait actuellement avec un de ses parents, ami de Doriot, les prisonniers politiques dans les différentes prisons et camps de la région.

Pas ceux d'hier, bien entendu. Pas ceux que torturaient leurs petits amis de la rue de Bonnel, mais les nouveaux, les collaborateurs, les pétinistes.

Si on lui faisait franchir la barrière ?

* * *

QU SONT-ILS ?

Suite à la lecture du « Bazaine contre Gambetta » de notre ami Soupiron, tout le monde se pose cette question.

Que sont devenus les magistrats si fidèles à Pétain, dans cette monstrueuse comédie judiciaire ?

On ne va tout de même pas nous parler de la Résistance du président Caous ou de celle du procureur général Cassagneau ?

Encore quelques-uns qui feraient bien de passer de l'autre côté de la barre.

* * *

EN MAISON

Un certain abbé de Chambéry bombarde depuis quelque temps, d'une prose délirante, notre Comité de Rédaction.

Jusqu'à ce jour, nous avons toujours répondu avec exactitude à chacune des épîtres reçues. Mais, à notre vif regret, force nous est de rompre aujourd'hui les ponts...

La dernière en date de ces abracadabrantes missives porte, en effet, sous le nom de l'expéditeur, cette mention inattendue : « Ancien chef de maison ».

De quelle sorte de maison s'agit-il ? On comprendra que, jusqu'à plus ample information, nous cessions toutes relations épistolaires avec l'intéressé...

Nous ne sommes pas celles que vous croyez !...

VENDETTA

On a volé, le soir du Réveillon de Noël, le sac de Mme Renée Daumière, la femme de lettres bien connue, dont l'œuvre est importante. Le dit sac contenait 16.500 francs.

Ça doit être un lecteur qui s'est vengé...

LOGIQUE



— Puisque vous portez des pantalons d'homme, pourquoi n'aurai-je pas le droit, moi, de sortir avec les culottes de ma femme ?



LISTES ELECTORALES

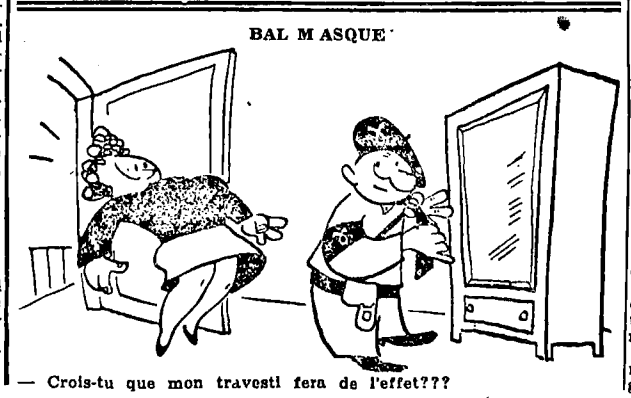
Nous avons reçu une lettre pleine d'humour, dont nous extrayons le passage suivant : « Elles ont bonne mine, vos informations boursières. Vous notez : « Electoral Lists » pas demandé. Eh ben, mon colon... »

L'expéditeur, à l'appui de ses dires, joint un état récapitulatif qui ressemble à une feuille de température, avec de belles lignes graduées qui marquent la hausse de la fièvre électorale.

Nous étant aperçus que notre spécialiste boursier nous avait odieusement trompés, persuadés d'autre part que c'était un agent de la cinquième colonne, nous l'avons fusillé à l'aube.

La bonne de la Brasserie de la Couronne assurera l'intérim.

BAL M ASQUE



— Crois-tu que mon travesti fera de l'effet???

« L'ESPOIR » FAIT VIEILLIR

Dans « L'Espoir » de St-Etienne du 21 décembre, édition de Roanne : « Tous les Roannais et Roannaises de 5 ans au moins désirant bénéficier des mesures envisagées par le C. D. L. à l'occasion du NOEL DES VIEUX, devront se faire inscrire vendredi 22 et samedi 23 à la permanence la plus proche de leur domicile ».

Décidément, il n'y a plus d'enfants.

Dans « L'Espoir » du 23 décembre, chronique sportive :

Titre : « L'ESPOIR » vous présente Jean Plumereau, le plus charmant des footballers roannais.

Début de l'article : « CE VIEILLARD, brun, velu, bien planté sur ses cuisses, aura 25 ans le 14 mai prochain. »

Nous connaissons Plumereau. C'est un vieillard bien conservé !...

Toujours dans «L'Espoir » du 23 décembre. Lu dans la composition de l'équipe de France de football qui devait rencontrer l'équipe belge : « Grillon André (23 ans), Bigot Jules (30 ans), Bastien Henri (9 ans)... »

Ah ! Si papa savait ça !...

Jean SILVAISTRE.

* * *

DEFINITION

Elle est de l'un de nos plus distingués et plus sympathiques magistrats.

— La liberté de la presse, disait-il, l'autre jour, c'est quelque chose de magnifique !... Sauf, bien entendu, quand elle s'exerce contre vous...

* * *

CHEZ LES RESTAURATEURS

Pour la Noël dernière, quelques restaurateurs lyonnais avaient «demandé» à accueillir à leur table un certain nombre d'enfants de prisonniers.

Jusqu'ici, c'est très bien.

Ce qui l'est moins, c'est qu'au jour dit, la plupart des gosses furent défaillants. Un restaurateur, qui en avait « réclamé » quarante-cinq en eut dix ; un autre, trois (sic) sur vingt, et fut obligé de racoler sur la voie publique pour honorer les couverts préparés.

Tout ceci n'offre que peu d'importance, car il s'agit, dans la plupart des cas, de gars qui ne se sont pas trop cassé la nénette pour la Libération, et qui eussent été ravis de se blanchir un peu...

Mais, au point de vue des gosses — qui n'en peuvent mais... — il y a tout de même quelque chose à dire... Tant d'entre eux ont dû manger du pain sec alors que...

Le Comité qui s'occupe de la question est-il bien à la page ?

× × ×

A la veille du Réveillon, on perquisitionna chez quelques restaurateurs...

On a saisi des oies, de la viande, du foie gras, des vins vieux — dont certains pourtant vendus « avec facture », assure-t-on.

Tout ceci nous apparaît un peu simplet.

N'eut-il pas mieux valu « taxer » à tant de volailles, ou tant de viande, ou tant de bouteilles les restaurateurs désireux d'ouvrir ?

On aurait récolté dix fois plus — et ce sans provoquer de « remous » entre Français, toujours indésirables, surtout par les temps actuels.

Et ce serait la clientèle rupine qui aurait payé — comme de juste.

Car — c'est une chose à ne pas oublier tout de même — : la restauration est l'une des plus certaines des industries lyonnaises.

Et — directement ou indirectement — elle fait vivre pas mal de gens...



LE REVENANT DANS LA BOUTIQUE

par Joseph Jolinon

Des petits soldats au petit Jésus

Ah ! Plus moyen d'ouvrir une porte sans que Jean-Jacques, sept ans et demi, me braque sur le nez son fusil de bois.

— Haut les mains ! Police allemande. Vos papiers !

Impossible de lui faire apprendre comment les eaux du Jourdain s'arrêtèrent miraculeusement à l'arrivée des Hébreux, peuple alors élu, en marche vers la terre promise, sans qu'il se jette soudain à plat-ventre en imitant le bruit des avions de bombardement, puis dresse en l'air un tabouret que prolonge un bout de manche à balai.

— D. C. A. Mitrailleuse. Brrrrr. Mille coups à la minute. Boum. Toc. En l'air, l'affreux. Brancardier, vite. Police-secours.

Pas moyen de lui demander ce qu'il désire...

— Je veux un tank, deux mortiers, trois Jeeps, une batterie de canons à six tubes, un lance-torpilles à roues motrices.

Heureusement que les bazars pleuraient misère. En fait de jouets militaires, on ne trouvait que des mitraillettes à crecelle à 110 francs. Elles étaient en bois et peintes en noir. Cruelle déception. Mais elle fut courte.

— Ça ne fait rien, papa. On aura tout ça l'année prochaine.

Ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas de s'agenouiller chaque soir devant la crèche des familles et de tenir sa petite chienne bien sage entre ses genoux pour qu'elle participe à sa prière.

Moi qui, à son âge, lorsque mon père me donna le traditionnel fusil de bois en m'apprenant fièrement que je tuerais des Prussiens avec, courus l'enterrer dans un fossé ! Moi qui, plus tard, en 14, tirais en l'air mes premières balles !

Je ne fus pas le seul, entre parenthèses. Nous abominions la guerre, nous tenions son baptême du feu pour une erreur, nous prenions le ciel à témoin : « C'est de la folie. Mais c'est idiot. Qu'est-ce qu'on fiche ici ? Et ceux d'en face ? On ne leur a rien fait, on ne leur demande rien, on ne les connaît pas seulement de vue ».

Notre génération qui n'aimait que la paix a laissé deux millions de morts sur les champs de bataille. La génération de nos enfants ignore encore les papillottes, et connaît déjà les engins de meurtre.

Or, tout cela, sait-on pourquoi ?

J'en reste médusé, je viens de l'apprendre. Un lecteur virulent du nom de Francisque s'est chargé de l'écrire avant-hier à l'ami Treno de « La Marseillaise ». Parce qu'on a pas suivi le Maréchal. En effet, ajoute-t-il, nous étions neutres dans ce conflit. C'est parce que nous avons voulu nous en mêler, ajoute-t-il. Ainsi « notre belle jeunesse a été transformée grâce au maquis, à la milice, à la résistance, en un futur peuple d'assassins et de bandits ».

Remarquable propos. A encadrer. Digne de paraître au « Nouvelliste ».

Ces enfants de sept ans en sont à leur sixième hiver de guerre, et c'est à des Français qu'ils doivent leur hantise des avions, leurs jeux de combat. Ils ne le doivent pas du tout à ceux qui ouvrirent le feu sur la Pologne en bombardant dix villes ouvertes, assassinèrent les Norvégiens et trente mille personnes à Rotterdam en une heure, écrasèrent la Belgique, nous écrasèrent, infligèrent à Belgrade le même « châtiment » qu'à Rotterdam, empochèrent Sofia, l'Olympe, le Pinde, fauchèrent l'Ukraine et le Donetz, plantèrent leur drapeau sur le Caucase, couvrirent l'Europe de troupes, de tueurs, de camps d'esclaves, de lieux de torture, fabriquèrent la milice et du même coup le soulèvement général à force d'horreurs. Pas du tout à ce peuple de fanatiques délirants, je dirai même pathologiques, dénoncé déjà par Tacite, (71 ans avant Jésus-Christ), lorsqu'il écrivait prophétiquement, parlant de leurs ancêtres, les Germains : « Ils quitteront toujours leurs terres stériles pour envahir vos terres fertiles... Et ils invoqueront la liberté, car c'est toujours ainsi que l'on fait lorsqu'on veut asservir et dominer ».

Ignorés du nommé Francisque, ces gars-là. Autant dire des natures angéliques. Il les passe sous silence au moment même où le général Eisenhower, dans une conférence de presse, éprouve le besoin de nous déclarer que ce qui surprend le plus les combattants alliés, les bouleverse davantage encore que le diabolique usage des mines posées sous les morts (leurs propres morts), par les sapeurs d'Adolph Hitler, c'est de tomber sur des soldats allemands de douze ans.

A qui la faute, vierge mère ?

Il n'y a pas à chercher longtemps. Le nommé Francisque nous l'explique. A nous parbleu. L'évidence même. Nous avons déclaré la guerre, nous n'avons pas suivi le Maréchal, nous avons refusé de « fonder l'Europe », nous avons cru au « mythe insensé du second front », nous avons refusé de rester neutres.

Exactement du même ordre de sophisme que l'argumentation de la grande presse du temps des colombes de Locarno, qui traitait Briand et Stresemann de « pacifistes sanguinaires ».

La fable du loup et de l'agneau. Le slogan du gangster de profession. A la place de Treno, je me méfierais. Le prénommé Francisque m'a tout l'air de chasser de race.

On voit comme cela passer des gens au nez hargneux, dont l'œil s'éclaire si le Boche avance. Tacite nous enseigne à les repérer.



1er JANVIER 1945

Un convoi américain interminable déferle sur la route. Un gosse, un jouet neuf sous le bras, contemple les camions chargés d'explosifs variés, allant de l'obus de 57 à la torpille aérienne. Et de s'exclamer :

— « Tu parles d'un veinard, Hitler, qu'est-ce qu'on lui envoie comme étrennes ! »

L'ART DE SE RETOURNER

C'est un art délicat qui n'est pas donné à tout le monde, mais en la matière, si j'ose dire, la notoriété de M. Jean Cocteau reste incontestée.

Lorsque, en 1942, les nazis alors triomphants voulurent organiser au Grand Palais une kolossale manifestation, M. Cocteau, alors très gammé, délira dans « Signal » un long article intitulé :

« Salut à Arno Brecker. »

Et ceci ne gêne nullement aujourd'hui le même Cocteau pour dandiner de la croupe sur l'air de la Marche Lorraine, dans toutes les manifestations organisées en l'honneur des artistes et écrivains de la Résistance.

TOURNEZ LE BOUTON, S. V. P.

Une des premières initiatives heureuses du ministre des P. T. T. de la IVe République fut de retirer de la circulation les timbres maculés de la figure de Pétain.

Une mesure semblable et non moins urgente doit être prise par les fournisseurs officiels des vêtements et accessoires de nos gardiens de la Paix.

Il est un peu péjoratif de découvrir sur l'uniforme de nos braves agents des boutons où brille encore la francisque de fâcheuse mémoire.

Certes, nous savons que, par ces temps de restrictions de toutes sortes, il est difficile de se procurer tout ce que l'on désire.

Mais ne pourrait-on pas demander aux représentants de l'ordre républicain de coudre sur leurs vareuses des boutons peut-être moins élégants mais au moins débarrassés des attributs de l'anarchie vichyssoise ?

VOX POPULI

Le chorégraphique animateur des soirées collaboratrices du Tout Berlin à Paris, Serge Lifar, n'est pas content.

Ses mauvaises fréquentations lui ont fait interdire la scène de l'Opéra.

Même ses petits amis de la Résistance de Septembre, échappés du maquis du Bois de Boulogne, n'ont pu faire atténuer cette juste sanction.

C'est que les machinistes patriotes de notre Conservatoire national de Musique ont justement décidé que cet amuseur chéri de la Kommandantur ne sévirait plus dans la maison.

Cet énergique ultimatum fut précisé aux dépens de petits messieurs trop gominés qui se hasardèrent un jour à venir réclamer leur idole à petits cris aigus.

Les rudes travailleurs de la scène descendus à l'orchestre leur remplacèrent l'exhibition demandée par une gigue personnelle un peu brutale et aussi inattendue.

La voilà bien, la véritable épuration.

PUNITION

Mademoiselle Josseline Gaël va avoir à rendre des comptes devant les juges républicains pour complicité avec l'ennemi et amour P. P. F.

Elle était en effet du dernier mieux avec le fameux Tonin Saunier, tueur personnel de Monsieur Doriot.

Moralité :

Quand on a mangé de... la chose,
Faut pas le Gaëler sur les toits.

Henri CLOS-JOUVE.

Les affaires reprennent...

Je n'apprendrai rien à personne en constatant que nous traversons une ère de prospérité commerciale inouïe. Ce n'est pas que l'abondance des matières premières soit particulièrement favorable aux échanges ! Le consommateur trouve rarement en magasin l'objet qu'il cherche. Mais l'ingéniosité des trafiquants rétablit la balance : les sommes dépensées pour des transactions accomplies sous le manteau compensent largement leur nombre restreint.

Les pouvoirs publics, heureux de ces premiers résultats, encouragent de leur mieux les bonnes dispositions du marché, et, dans ce but, les préfets viennent de conseiller à nos détaillants un astucieux mélange d'initiative et d'humour, qui créera, en attendant mieux, la joyeuse illusion de l'abondance.

La clientèle ne demande qu'à acheter. Il faut lui présenter la marchandise avec le sourire, et s'il n'y a pas de marchandise, créer une atmosphère d'allégresse qui la remplace.

Dès maintenant, on peut donc voir s'étaler dans les vitrines des pancartes destinées à égayer les chalands et dont nous avons recueilli quelques spécimens. Voici d'abord un rare exemple de modestie :

VINS FEINTS
d'appellation contrôlée
200 francs la bouteille

Comment se plaindre de la qualité d'une bibine présentée avec une si désarmante sincérité ?

Autre calicot, d'un comique plus macabre et destiné sans doute à attirer les mauvais garçons :

ICI, PROCHAINEMENT
OUVERTURE
du marchand de vin

Et cet autre, plus souriant, plus champêtre :

Un jeu de boules
est installé sur
le derrière du bistrot

Passons aux comestibles ; un épicier humoriste a affiché ceci :

CAFE TERRIFIE
à 40 francs l'hecto

A ce prix-là, on comprend qu'il soit terrifié... de la hausse des prix !

Mais voici un plaisant avis d'un concurrent de Grasalard, gloire de Mâchonville :

CHARCUTERIE
M. Galuchet prend la suite des saucisses et jambons de sa belle-mère

N'est-ce pas du dernier galant ? Un restaurateur malin a simplement adopté ce slogan :

Ici l'on mange sans « tiquer ».

Les clients, distraits, se hâtent d'entrer pour bénéficier d'une telle faveur !

Dans un autre ordre d'idées, j'ai relevé diverses enseignes assez plaisantes.

Celle-ci, d'abord :

A OTHELLO
Fabrique de jalousies

et cette autre :

AU CARDEUR DE RABELAIS
Matelas en tous genres

Et aussi, pour les épouses qui rêvent d'être débarrassés de leurs maris :

Maison Z...
Deuil immédiat pour Dames

Il n'est pas jusqu'aux offres de ventes de fonds de commerces qui ne revêtent maintenant une allure fantaisiste. Jugez-en :

A VENDRE
AFFAIRE TRES SAINE
pour cause de maladie

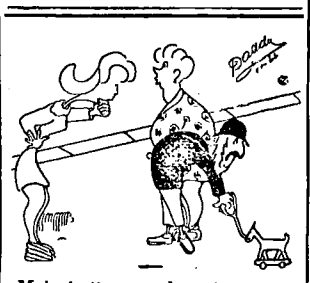
Elle a beau être saine, je me méfierais un peu.

Enfin, pour terminer, cette pancarte copiée dans l'étalage d'un photographe-portraitiste :

Ressemblance parfaite ..	400 fr.
Demi-ressemblance	200 fr.
Un air de famille	100 fr.

Allons ! Soyons satisfaits ! La confiance règne. La bonne humeur est revenue ! Et puisque nos fournisseurs nous offrent un tel exemple d'optimisme, attendons avec le sourire que les marchandises reviennent à leur tour !

José de BERYS.



Mais je t'assure, à part cette petite manie, c'est un dur...

Alerte aux gaz !

Le règne du « W.C. 1 », dont nous avons annoncé l'autre jour la mise en service par les Allemands aura été de courte durée, et cette arme nouvelle figurera bientôt dans les vitrines des musées à côté de la bombarde moyennageuse, de la hallebarde Renaissance et autres engins périmés.

Car les Boches ont trouvé mieux.

En effet, des Teutons faits prisonniers sur le front de l'Est — car il y a aussi un front de l'Est — ont révélé que leurs chefs leur avaient promis l'utilisation prochaine d'une bombe volante inédite, le « V 3 », chargée non pas d'explosifs, mais d'un gaz somnifère.

Les Allemands se feraient forts d'endormir pendant six heures des régiments entiers, voire des divisions. Il n'y aurait plu, ensuite, qu'à faire tranquillement des prisonniers — ont déclaré les prisonniers allemands.

Seulement, voilà, le docteur Gœbbels, dont les services ont planté cette prouesse dans le fumier fertile de la Wehrmacht, n'a pas pensé à une chose : c'est que, avec ou sans gaz, il a déjà bien souvent tenté de nous endormir.

Et que nous n'avons pas marché.

UN SOIR DE ROUPILLON

Pourtant, il se passe des choses troublantes. Certains faits donnent à penser que le « V 3 » en question n'est pas absolument un mythe. La cinquième colonne aurait-elle reçu, par parachutes, des réservoirs de gaz somnifères dont elle se servirait pour chloroformer l'opinion publique ?

C'est ainsi que l'on a constaté dernièrement, chez des gens très bien, et patriotes, et qui ont souscrit à l'emprunt, et tout, et tout, une espèce de léthargie aggravée d'amnésie. Ils avaient pour ainsi dire oublié que la guerre n'était pas finie. A coup sûr, ceux-là avaient reçu un « V 3 » sur le coin de la g... et s'étaient endormis sur leur confiance — je n'ose dire : leur indifférence.

Mais, pour ceux-là, le réveil vient de sonner...

CHEZ LES INTELLECTUELS

Les milieux intellectuels sont, eux aussi, fortement affectés. A la bibliothèque municipale de Lyon, on a constaté récemment plusieurs cas de maladie du sommeil. Des lecteurs s'affaissaient brusquement sur les livres ouverts devant eux, et il fallait les emporter sur une civière. Faute de lampiste, on a arrêté le bibliothécaire. Celui-ci prétend que le « V 3 » n'y est pour rien et que de tels accidents ne se reproduiraient pas si l'on se décidait à retirer de la bibliothèque les œuvres complètes de M. Henry Bordeaux.

Mais cette défense est ridicule, et le bibliothécaire n'y coupera pas de ses dix minutes d'indignité nationale.

De même, personne ne croira les gens qui affirment que les assoupissements constatés à la Comédie-Française, pendant les représentations du « Soulier de satin », sont le fait de M. Paul Claudel. Il y a certainement une ouvreuse milicienne ou un machiniste P.P.F. qui lâche des gaz somnifères dans la salle.

A moins que les spectateurs eux-mêmes...

UNE OPINION AUTORISEE

En revanche, on ne peut qu'ajouter foi à la récente déclaration de M. le ministre de la Justice, lequel a affirmé, avec un joli mouvement du Menthon, que la nouvelle arme allemande n'aurait aucun effet sur ses services.

— Ici, a-t-il précisé, nous sommes vaccinés contre les gaz somnifères.

Et il est de fait que, en ce qui touche particulièrement à l'épuration, ce n'est pas d'aujourd'hui que la consigne est de ronfler.

Guy VERDOT.



— Ils me font rigoler avec leur « résistance ». Moi ! ça fait vingt-quatre ans que je résiste.

Les femmes doivent-elles voter ?

(Suite de la première page)

M. NARDONNET, conseiller municipal, au Gd-Trou

— Hé !... hé !... mon vieux, le vote des femmes, ce n'est pas une mauvaise idée. Seulement, comme du point de vue politique l'éducation de ces chères petites est entièrement à faire, j'espère qu'elles viendront me demander quelques conseils... Je reçois de 5 à 7...

M. DUSCALPEL, chirurgien, rue Président-Carnot

— Voter, pendant qu'elles ont toutes le ventre malade... Elles feraient bien mieux de se faire enlever les ovaires, comme tout le monde. Mon premier prix est cinq mille...

M. Roger DUBŒUF, administrateur de journal rue de Brest

— Bien sûr qu'il faut qu'elles votent !... Quand elles seront l'égal des hommes elles achèteront la « Semaine »... Ça fera monter le tirage...

Recueilli par l'enquêteur :

Marcel-E. GRANCHER.



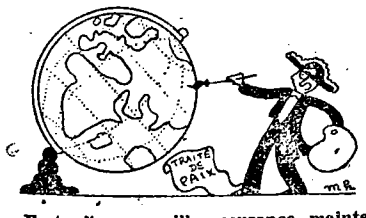
LE NOUVEAU MONDE

Les écoliers sont inquiets. Ils risquent avant peu d'être contraints de réapprendre entièrement la géographie.

En effet, s'il n'est pas encore certain que la Pologne, qui s'est avérée un pays hors ligne, acceptera de reporter sa frontière orientale à la ligne Curzon, il semble à peu près établi que le futur traité de paix lui permettra de s'augmenter de la Poméranie, afin, sans doute, que l'Allemagne vaincue ne soit pas en mesure de lui garder un chien de sa chienne.

D'autre part, décidés à rendre dorénavant impossible toute guerre intestine, les Alliés, gens de cœur, s'empareront du Rhin à titre d'indemnité de viscères.

Or, ce ne sera là, M. Georges Bidault l'a solennellement affirmé, qu'un prélude au statut d'un Monde nouveau enfin basé sur la Logique et sur la Justice.



Forts d'une pareille assurance, maints Etats s'empressent de faire valoir leurs droits imprescriptibles sur des terres étrangères.

C'est ainsi que le gouvernement britannique vient de transmettre au gouvernement chilien un mémorandum revendiquant, au nom de l'Ile de la Trinité, la possession de l'Ile de Paques.

Ces deux îles seraient constituées en duché indépendant et placées sous la souveraineté directe de M. Winston Churchill.

D'un instant à l'autre, le duc de Malborough est attendu à Pâques ou à la Trinité.

Le gouvernement du Portugal vient d'adresser au G. Q. G. allié un memorandum rappelant ses droits sur le Rhin du Nord ou plus exactement sur les eaux de Cologne.

Nous croyons savoir qu'à titre transactionnel le Portugal se contenterait pourtant d'un peu de Chypre.

On craint des frictions.

Le gouvernement de Russie vient d'adresser au gouvernement turc un memorandum revendiquant la possession de la province de Macédoine.

Dans ce document, le gouvernement de la Russie déclare qu'habitée par un mélange de races, la Macédoine n'est pas autre chose qu'une salade russe.

Le gouvernement chinois, en tant qu'Empire du Milieu, vient d'adresser au gouvernement hollandais un mémorandum revendiquant la possession de l'Ile de Java.

Invoquant le témoignage de la Mecque, le gouvernement chinois soutient que la Java fait intégralement partie du Milieu.

Le gouvernement des Etats-Unis vient d'adresser au gouvernement britannique un mémorandum revendiquant au nom des Iles Sandwiches la possession d'une partie d'une ville importante d'Angleterre.

Les Iles Sandwiches auraient par la suite l'intention de s'annexer également les deux Iles des Pins.

Le gouvernement des Etats-Unis estime en effet, qu'il faut au moins ces deux Pins et un morceau d'York pour constituer des Sandwiches acceptables.

Le gouvernement italien vient d'adresser à la Ville de Paris un mémorandum revendiquant la possession de l'Ile des Cygnes.

Le gouvernement italien se propose d'y acclimater les oies du Capitole.

Le gouvernement britannique vient d'adresser au gouvernement italien au nom de la Jamaïque, un mémorandum revendiquant la possession de la Ville de Rome, qui deviendrait ainsi la capitale des Antilles anglaises.

Rome prendrait de ce fait le nom de Rome de la Jamaïque.

Le gouvernement de Panama vient d'adresser au gouvernement marocain un mémorandum revendiquant la possession de Fez.

Il pense en groupant Fez et Panama, réaliser les aspirations des travailleurs du chapeau du monde entier.

Le gouvernement des Etats-Unis vient d'adresser au gouvernement français un mémorandum revendiquant la possession des Iles Marquises.

Après avoir trusté tous les marquis français pour ses jeunes filles le gouvernement des Etats-Unis songe à attribuer les Marquises françaises à ses jeunes gens.

Le gouvernement français vient d'adresser au gouvernement britannique, au nom du Sénégal un mémorandum revendiquant la possession de la principauté de Galles et de la Nouvelle Galles du Sud.

La population du Sénégal a sanctionné cette revendication en criant : « Toutes les Galles doivent aller à Saint-Louis ! »

Le gouvernement français vient d'adresser au gouvernement du Zanzibar un mémorandum revendiquant l'annexion de ce pays à l'ancien duché de Bar, dans la Meuse.

Le gouvernement français paraît décidé à obtenir gain de cause estimant, non sans raison qu'un Bar n'a aucun intérêt lorsqu'il est démuni de Zanzibar.

Le gouvernement égyptien vient d'adresser à la Ville de Paris un mémorandum revendiquant la possession du Sphynx...



Il accepterait cependant d'abandonner ses droits sur cet établissement en échange d'un autre monument parisien, troquant en quelque sorte l'odalisque de luxure pour l'obélisque de Louxor.

Enfin, le gouvernement de la Commune Libre de Montmartre vient d'adresser au gouvernement français un mémorandum revendiquant la possession de l'Ile de Sein.

Le gouvernement français a répondu que la nouvelle République était bonne fille mais pas au point de donner le Sein au premier chansonnier venu.



A L'OPERA

« LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR »

Myriam-Lecomte tenait la vedette sur l'affiche : elle la tint tout aussi brillamment sur le plateau.

Henry Dumoulin en Griolet, s'efforça de se hausser au diapason de la divette ; et il y parvint bien souvent.

Et les autres ?... Ils illustrèrent, avec des fortunes diverses cet aphorisme de La Fontaine : « Ne forcez pas votre talent : vous ne feriez rien avec grâce... »

Heureusement que l'orchestre et la fanfare de scène en mirent un sérieux coup. Quant à la mise en scène de Déloger elle fut brillante de bout en bout : notamment au « finale » de l'Entrée des Français à Milan.

Et ceci nous consola de la lourdeur de rythme et de style ambiante.

Comme l'affirmait ce spectateur philosophe : « Des chanteurs d'opéra dans l'opérette, c'est Sigurd dansant le charleston ! »

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE » AU « PLATEAU »

— Qu'est-ce qu'un fort ténor ?.. Un oiseau rare ! La direction du Grand-Théâtre vient pourtant d'en découvrir un.

— Il s'appelle Comès et serait apparenté à la cantatrice douée, jadis, d'une voix d'or : Mathilde Comès.

— Grâce à cette recrue inespérée les amateurs de grand opéra pourraient nourrir l'espoir de revoir bientôt à l'affiche : « L'Africaine », « Sigurd », « Hérodiade ». « Guillaume Tell », « Les Huguenots ».

— A Nice, malgré les six millions de subvention, tout ne va pas tout seul. On devait ouvrir avec « Hérodiade ». Mais, le baryton fit faux-bond ; et l'on n'en trouva point d'autre. Alors... on afficha : « Relâche » !..



AUX CÉLESTINS

« JEEP, JEEP, HURRAH ! »

On peut excuser la pauvreté des décors et des costumes, because les restrictions.

Mais l'esprit est de vente libre maintenant. Et on peut regretter que la revue de M. René Sarvil, auteur et acteur, soit si mal approvisionnée dans cet article de première nécessité.

Bien sûr, M. Sarvil est amusant. Il y a toujours une clientèle qui rigole quand un homme obèse se présente en caleçon ou en jupon. M. Sarvil est à Marseille ce que Rozet est à Lyon.

Au hasard des vingt tableaux on reconnaît M. Orbal, bien mal servi par son copain, et qui est un comédien de grande classe ; les « Riewals », excellent numéro de music-hall ; Mlle Rosette Raymond, qui s'alourdit.

* * *

M. Henry Bernstein ayant dû, pour des raisons d'ordre racial, s'expatrier, Mlle Alice Cocea (de sinistre mémoire) prit pour un an, puis pour un an encore, la direction du Théâtre des Ambassadeurs. Les autorités d'occupation appuyant sa demande, on lui consentit finalement un bail de neuf ans.

Vint la libération. M. Bernstein regagna Paris et retrouva son théâtre. Mlle Cocea, collaboratrice de talent fut mise à l'ombre.

Or, Mlle Cocea vient d'envoyer, de prison, du papier timbré à la Ville de Paris pour rupture de contrat.

On aura tout vu !

* * *

Nous n'aimons pas beaucoup M. Raymond Rouleau au cinéma car il rappelle feu Georges Flamant, dont il a un peu le visage (en moins toc) et les manières.

Par contre, Rouleau aime le théâtre et le sert avec passion.

Il vient de monter au théâtre de l'Œuvre : « Virages dangereux » de Priestley, le célèbre auteur anglais. Pièce philosophico-policière fort plaisante et qui obtient un vif succès.

Avis aux Directeurs de Province.

STRAPONTIN.



Une fois n'est pas coutume.

Le lundi 25 décembre, à vingt heures, profitant du peu de temps qui lui est accordé, le poste de Lyon a passé une émission remarquable : « Noël noir sur le Mississipi », de Georges Guy.

Originalité, atmosphère, evasion, pouvoir d'évocation, poésie et moments musicaux, tout y était juste, prenant, touchant.

Nous avons été assez durs dans ces colonnes pour qu'on prenne au sérieux notre exceptionnelle émotion. Que Monsieur Senart continue dans cette voie, dans cette voix, et Paris reviendra sans doute rapidement sur sa décision sévère.

* * *

Monsieur Jo Bouillon (sans culture) survit à tous les régimes.

Il est l'inventeur du « Jazz symphonique », formule hybride aussi éloignée de la musique symphonique que du jazz. Le procédé consiste simplement à demander à un adaptateur d'agrémenter (?) un air connu à grand renfort de coups de trompette, d'appels de saxo, de roulements de caisse. On fait jouer le résultat obtenu par un orchestre complet et on obtient ainsi une cacophonie qui frise la cacaphonie...

Prenant ses précautions, la radio nous informe avant chaque émission que Monsieur Jo Bouillon appartient à une famille de musiciens.

Lui seul fait exception.

* * *

PROGRAMME REPOSANT

Jeudi 4 janvier : Retransmission de l'Opéra : « La Muette de Portici », d'Auber, avec Georges Till.

Vendredi 5 : Chanson. « Tais-toi, tais-toi, tu m'affoles », de l'opérette Dédé, de H. Christiné

Samedi 6 : Emission littéraire. Etude de Georges Lorris sur « Les silences du colonel Bramble », d'André Maurrois.

Dimanche 7 : Music-hall. Damia dans son grand succès : « Ne dis rien, je le veux ». Villabella dans « Ne parle pas, Rose, je t'en supplie. »

Lundi 8 : Histoires sans paroles, par le comique marseillais Doumel.

Mardi 9 : Reprise du roman radiophonique en douze épisodes de G. Simenon : « Les Silences du Manchot ».

Mercredi 10 : Matin : éducation nationale : « Les chansons de gestes ».

Soir : lecture par Paul Soupiron de la déposition du général Gamelin, ancien chef de la grande muette, au procès de Riom.

MICROFAUNE.



MA FEMME EST UNE SORCIÈRE

Le meilleur film (exception faite pour les œuvres de guerre) que l'Amérique nous ait envoyé depuis la libération. Il est de Rene Clair. Notre compatriote est incontestablement un des meilleurs metteurs en scène du monde. Bien que cette dernière bande n'atteigne pas la valeur de ses précédentes productions, on retrouve là toute la fantaisie poétique, tous les angles, toutes les nuances qui ont fait sa gloire.

La vedette est Véronica Lake, celle-là même (Hebdo dixit) qui a fait diminuer de 50 % la production industrielle des Etats-Unis, rapport à la mèche de cheveux avec laquelle les ouvrières d'outre-Atlantique se bouchaient un œil, par esprit d'imitation.

Si non e vero...

* * *

L'ARC EN CIEL

La vie d'un petit village russe sous l'occupation.

Toutes les atrocités de la guerre, augmentées de toutes les atrocités allemandes. Assassinats, viols, incendies haussés à la plus effroyable caricature par le travail en studio. La vérité n'est pas là fardée. Elle est reconstituée et l'œil de la caméra ose regarder ce qu'un œil humain ne pourrait supporter.

Aucune émotion artistique ne se dégage de ce drame entre les drames.

On est envahi par la haine. On comprend alors la farouche volonté des soldats soviétiques.

K. MERA.

* * *

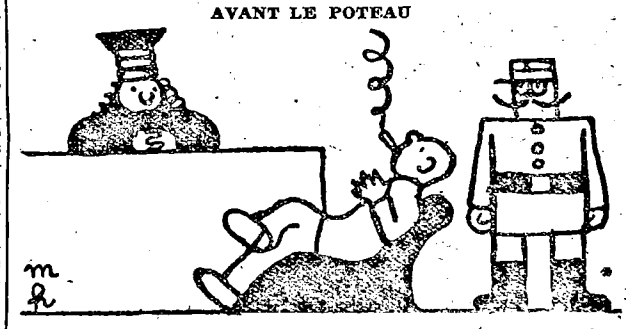
PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

Orane, de Marseille. — Vous voudriez, dites-vous, tortiller du truc comme Viviane Romance. Ce n'est pas très difficile avec un peu d'exercice. Serrez-vous la taille jusqu'à étouffement, collez-vous des talons de 15 centimètres et marchez sur des œufs (avec DK de décembre).

Ginette, à la Tronche. — Je comprends votre désir de ressembler à Viviane Romance dans « Carmen », avec des roufiaquettes... Roulez tout simplement vos mèches sur une coquille d'escargot ou un ressort de montre et plaquez les spirales ainsi obtenues sur votre front avec de la colle de poisson (marque Georges Flamant, de préférence).

Poulet de grain, Bourg. — Vous désirez changer d'homme à l'instar de Viviane Romance. Venez nous trouver à la rédaction, en apportant ravitaillement. Vous serez satisfaite. Si vous êtes aussi belle gosse que vous le dites, inutile d'être discrète.

AVANT LE POTEAU



L'inculpé : Y m'font rigoler, avec leurs instructions de hâter l'épuration... Moi, j'ai le temps...



ANDRE BILLY A L'ACADEMIE GONCOURT

Monsieur Hitler a été élu (ne l'oublions jamais) par 99 % des votants d'outre-Rhin.

Supposons que ces 99 % d'Allemands (si c'était vrai !) meurent ou soient emprisonnés. Alors serait élu le concurrent malchanceux, celui qui aurait obtenu, s'il avait osé se présenter, 1 % des voix.

C'est dans des conditions semblables que Monsieur Billy vient d'obtenir un fauteuil à l'Académie Goncourt. Enfin, nous aurons la paix avec cette histoire.

Le Seigneur de Barbizon doit être bien content. Ses éditeurs (dont Henri Clos-Jouve) aussi. Cela ne fera d'ailleurs pas vendre un bouquin de plus.

Car Monsieur André Billy a sa clientèle. A chaque parution d'un nouvel ouvrage, et Dieu sait s'il y en a, quelques milliers de lecteurs se présentent chez leur libraire.

Quelques dizaines seulement de ces lecteurs arrivent au bout de leur peine et des pages.

Car Monsieur André Billy, que nous aimons bien, est un auteur terriblement ennuyeux.

Maintenant il est académicien ; ce sera pire encore.

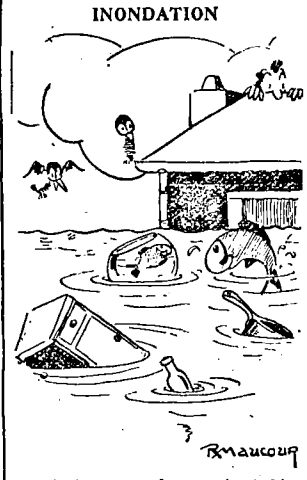
Je m'aperçois soudain que j'ai écrit de nombreuses lignes sur ce Monsieur intelligent, prétentieux et charmant dont il n'y a rien à dire — et Dieu merci — rien à redire.

L'Homme qui lit.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an... 150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

INONDATION



— Je vous avais pourtant bien dit que la libération viendrait bientôt !



Edouard Camus, Camp de Crotenay. — La musique de « Maréchal nous voilà » est de Ch. Courtioux. Si vous désirez obtenir des partitions pour vos administrés, vous aurez une réduction en écrivant de notre part.

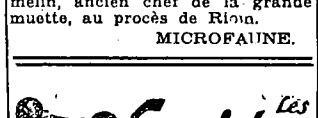
Yvette B..., blanchisseuse de fin. — Non, nous ne voulons pas vous acheter de joujoux, ni de jolis dessous...

Chavanne, président des limonadiers. — On voudrait tout de même bien que vous arrosiez le coup...

Leuck, vice-président des limonadiers. — Même remarque que ci-dessus.

Ensemble du bureau des limonadiers. — Idem au cresson.

La tondue... C'est pas parce que Roger D... vous a dit qu'on s'y rasait qu'il faut prendre le Salon des Poètes pour un salon de coiffure.



Pour les services rendus à son club pendant seize ans, un joueur de football vient de recevoir un chèque de quelque 50.000 francs.

Vous pensez peut-être à Mattler ou à un autre vieux chevronné. Rassurez-vous ; il s'agit d'un certain David Wilsor et cela se passe en Angleterre, à l'Hamilton Academicals.

Nous n'en sommes pas encore chez nous à savoir reconnaître les bons offices.

Mécontents, les basketteurs du F. C. Grenoble sont partis en bloc et ont adhéré à un autre club.

Les règlements en vigueur leur interdisaient, en conséquence, de disputer les épreuves officielles.

Cependant, on a fait un arrangement.

Tant il est vrai que, selon que vous serez puissant ou misérable...

Lorsque Vienne ne voulait pas jouer, le L. O. U. était prêt.

Lorsque le L. O. U. refuse de se présenter, Vienne déclare qu'il sera sur le terrain.

Finalement, les deux équipes acceptent de jouer leur rencontre.

Mais voici que le gel rend le théâtre impraticable.

On pourrait peut-être faire ça à pile ou face ?

Sollicité un peu partout, Bastien se faisait tirer l'oreille :

— « Je suis très bien à Cavaillon », assurait-il.

Mais Bastien a été sélectionné dans l'équipe de France qui a battu la Belgique.

Du coup, ce n'est plus 200.000 francs qu'il vaut ; c'est le demi-million.

C'est ce qu'on appelle savoir défendre sa croûte : on est « pro » ou on ne l'est pas !

Edouart DUPIRE.





BOUILLABAISSE DE GUERRE

Quel gastronome ne se sent pas ému à l'évocation de cette soupe d'or, aux senteurs safranées ? Hélas !... pour ceux qui n'habitent pas sur les rives bénies de la Méditerranée — et encore ! — ce plat n'est plus qu'un souvenir... Voici la recette d'une bouillabaisse de fortune, qui vous fera patienter en attendant le retour des beaux jours :

Mettez dans une casserole une bonne cuillerée d'huile d'olives, avec bouquet garni, oignon, ail, clou de girofle, tomates, sel et poivre. Faites partir à feu vif.

Ayez d'autre part quelques vieilles boîtes ayant contenu des sardines ou toutes autres conserves de poissons (la variété des marques n'est pas un obstacle au contraire: comme pour la vraie bouillabaisse, les fragrances diverses se compénètrent et concourent à l'adorable perfection).. Dès que votre huile entre en ébullition, jetez-y vos boîtes, couvrez et maintenez sur le feu pendant une quinzaine de minutes.

Servez sur des tranches de pain grillé frottées à l'ail.

TROUDUCUR Ier.

Pour avoir un beau jardin

Il faut au préalable avoir un terrain. Notre connaissance approfondie de la question nous autorise à dire que cette condition peut même être considérée comme primordiale. Si vous n'avez pas de terrain, il serait fou d'espérer avoir un jardin. Ceci posé entrons dans la partie technique.

Quand vous aurez le terrain, il conviendra de le clôturer à l'aide d'une palissade. Achetez vos palissades de moyenne grandeur et vertes encore ; elles continueront à pousser si vous les arrosez avec la solution suivante :

Phosphate de potasse....	2,300
Chlorure de potassium...	0,800

par cent de palissades.

Etant donné la végétation intensive du palissadier, il suffira de peu de temps pour obtenir une clôture assez élevée.

Bachelard le Jardinier.



LA MODE

La hausse récente et générale des rivières françaises a eu pour conséquence assez inattendue de lancer la mode dite « à l'islandaise » — ciré, bottes et suroît.

Je te vous vas bonnir un petit truc pépère pour qu'à bon compte, vous soyez parmi les plus smarts des gonzesses et n'ayez pas l'air de débarquer de votre cambrousse.

Prenez une vieille toile cirée, de forme carrée autant que possible. Plus l'article est vieux, et mieux ça vaut (nous en savons qui, après dix ans de services à la cuisine, ont acquis d'adorables patines). Tant mieux s'il porte un supplément des traces de culs de bouteilles ou des résidus de sauces ; cela fait comme des dessins fantaisistes et supplémentaires. Percez au centre un trou rond de quarante centimètres de diamètre qui vous servira à passer la tronche. Vous aurez un très joli « ciré » genre « Mon frère Yves ». Utilisez ensuite le tissu et l'évidement pour vous arranger un amour de suroît.

Il ne vous manquera plus que les bottes : fauchez celles de votre séducteur et n'en parlons plus.

Tante ABELLE.



ECHANGERAIS fonds archives anciennes contre pinard, blanc de préférence. S'adresser Archiviste départemental du Jura. Préfecture.

PERE DE FAMILLE donnerait forte dot à jeune fille désireuse d'épouser fils encombrant. Pressé. M. R., Les Barraques par Montmorot (Jura).

UN MONSIEUR offre gratuitement remède contre pipi au lit. Ecrire : René Besset, artiste-peintre, au journal.

ON DEMANDE modèles faunes, sirènes, centaures. Atelier chauffé. S'adresser à Delbosco, peintre, à Vernaison.

NOUVELLE SERIE. — N° 9. LE NUMERO : TROIS FRANCS 11 JANVIER 1945.

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Maquis blanc ?
Un peu vert...

UN GRAND GALA DE BOXE AU PALAIS D'HIVER

Les restaurateurs-limonadiers remplacent au poing levé les boxeurs

par Marcel-E. GRANCHER

De tout temps, et un peu partout, les champions du noble Art nourrirent une seule et belle ambition : finir — quand ils auraient assez de pains sur la planche — dans la peau d'un honnête bistrot, voire d'un traiteur réputé.

Il n'en fut pas autrement de Jack Dempsey, propriétaire de l'un des plus célèbres restaurants new-yorkais, non plus que de son complice Georges Carpentier, lequel tient un bar non loin des Champs-Elysées — et, pour son malheur, dirigea même le Lido.

Avant eux, un pugiliste français Charles Ledoux qui, contrairement à ce qui se passe pour la plupart de ses confrères, partit du fourneau pour aboutir au ring.

C'était un fantaisiste...

A LYON

A Lyon, où le noble Art fut toujours très en faveur, nombreux furent les boxeurs qui, à la fin de la carrière, acquirent un fonds de bistrot ou de restaurant.

Le sympathique Pelut était installé rue du Garet. Gaby Roch — lequel ne boxa qu'en amateur — tient la « Couronne ». Martin, Deuzébio, Clément, Buttin, furent établis à leur tour... Et voici que, plus près de nous, nos deux grands « ténors » locaux: Poppy Decico et Eugène Peyre (ce dernier est d'ailleurs, de son métier, un très fin « chef ») ont suivi la filière et possèdent l'un et l'autre, dans le centre de la ville, des restaurants justement réputés.

Alors, comment voulez-vous organiser des réunions de boxe ? Tous les champions sont cuisiniers ou bistrots... Entre nous, nous les comprenons assez : il est moins salissant de gagner son bifteck en vendant des tournées d'apéro ou en faisant sauter le gras-double à l'oignon qu'en recevant des coups de poing sur la gueule ou dans le médiastin.

Mais les officiels de la boxe, Maurice Gonnet, Buffevant et Bonnardel en tête, étaient bien embêtés tout de même...

Ce fut alors que la « Semaine » — toujours là pour un coup, soit dit sans nous flatter — eut l'honneur de trouver et de proposer à ces Messieurs la solution qui s'imposait :

Puisque les boxeurs ont changé de profession, il n'y a qu'à faire monter sur le ring des cuisiniers et des bistrots.

C'était simple, mais il fallait y penser... L'œuf de Colomb, quoi ? Notre suggestion fut accueillie avec l'enthousiasme que nos lecteurs imaginent et, après avoir pris le coup de blanc de la reconnaissance que ces Messieurs voulurent bien nous offrir sans trop se faire prier, nous nous mîmes immédiatement au travail avec eux pour élaborer le programme d'un grand gala culino-pugilistique, qui aura lieu prochainement au Palais d'Hiver, et dont voici le détail :

COMBATS EN 4 ROUNDS DE 2 MINUTES

Catégorie novices (de la cuisine)

Paul LUQUET	contre	**Auguste REITER**
69 kilos		76 kilos
(Pinsonnet's Boxing Club)		(C. A. des Archers)

Catégorie « dames »

G E G E	contre	**Madame BRAZIER**
69 kilos		132 kilos
(Joyeuse Pédale des Célestins)		(Royal Athletic Club)

COMBATS EN 10 ROUNDS DE 3 MINUTES

Catégorie « anciens zouaves »

Bébert ALLOIN	contre	**BOUGNAT**
80 kilos		120 kilos
(Boxing Club Croix-Paquet)		(Lyon Olympique Universitaire)

Catégorie « bistrots littéraires »

Gaston SIMONET	contre	**Gaby ROCH**
78 kilos		74 kilos
(Jacquardière B. C.)		(Boxing Club de la Couronne)

Catégorie « Maîtres »

Marius GUILLOT	contre	**B I B**
72 kilos		137 kilos
(Cercle du Mal-Assis)		(Indépendant)

GRAND COMBAT INTERNATIONAL (Super-as)

Au finish — Gants de 18 onces

Fernand POINT	contre	**André PIC**
Champion du monde (147 kilos)		Challenger (132 kilos)
(Pyramide B. C. de Vienne))		(E. C. de Valence)

Nous sommes certains que les sportifs lyonnais, trop longtemps privés de leur distraction favorite, se rendront en foule au Palais d'Hiver pour assister à cette réunion sans précédent, et prouveront ainsi à M. Pierre Lamour, qui a bien voulu mettre sa salle à la disposition des organisateurs, leur sympathie et leur reconnaissance.

Quelques précisions nécessaires

Les combats seront jugés par les meilleurs de nos « chefs » locaux : MM. Bouchery et Foillard. Arbitre et troisième juge : M. Vettard. Chronométreur : M. Jean Ferrando. Speaker : M. Mennweg.

Nous tenons à prévenir nos lecteurs de ce que le vocabulaire de la cuisine diffère un peu de celui de la boxe, ce qui ne laissera pas de les surprendre quelque peu.

C'est ainsi que, dans les « tenus », l'arbitre ne commandera pas : « Séparez !... », mais : « Déglacez !... », terme qui a culinairement le même sens.

Les « knock-out » seront comptés à dix minutes pour ceux qui aiment la viande saignante et à vingt-cinq pour ceux qui la préfèrent à point.

Les combattants seront assistés de leurs maîtres d'hôtel respectifs, lesquels auront seuls le droit de jeter la serviette au cas où les choses iraient mal pour leur poulain. Au cours des temps de repos, les adversaires seront aspergés au vieux Chablis, qui sera fourni par la direction. Ils devront apporter un stock personnel suffisant de tartes et de purée de marrons.

L'ARRIVÉE D'ABEL BONNARD



— Tondue ?...

Mise au point

L'hebdomadaire « Mondes Nouveaux » vient d'être suspendu par le ministère de l'Information, suite à la campagne de Presse déclenchée tant par les journaux de Paris que de province.

« La Semaine » s'honore d'avoir participé à cette mesure d'épuration en révélant notamment que le rédacteur en chef de ce journal parisien n'était autre que M. Renébon qui, sous les ordres de M. Roux, de la Légion, publia à Lyon « Voix Ouvrière », organe vichyssois du S. T. O.

Un quotidien lyonnais, pourtant très « patriote », a cru devoir prendre la défense de M. Renébon.

Malgré tout, elle ne parviendra pas à nous convaincre de la Résistance de M. Renébon, grassement appointé par la Légion de Pétain, et une simple reproduction d'un exemplaire de la « Voix Ouvrière » convaincrait les plus sceptiques.

Plaidoyer pour une dame d'Amérique

par Pierre SCIZE

Une dame est venue d'Amérique, pour nous visiter. Elle a trouvé que nous avons bonne mine.

C'est bien mon avis.

Elle est arrivée dans un avion spécial. Elle en a les moyens. Son mari possède là-bas quelques « jobs » qui rapportent pas mal de dollars.

Il fabrique des magazines. Pas cette demi-douzaine de feuilles de mauvais papier qu'on baptise de ce nom chez nous.

Ces magazines s'appellent Life, Times, Fortune, et chaque numéro pèse à peu près le poids de cent exemplaires de la Semaine. Sur papier surglacé. Avec de merveilleuses photos. Et de la publicité, donc, la plus belle du monde. A donner envie de tout acheter : le gros jambon, verni comme une botte, les belles autos, les souliers à quadruple semelles, les frigidaires, les radios-trente-lampes, les machines à écrire et les cinémas de salon.

La publicité, c'est ce qu'il y a de plus beau dans les magazines américains.

Surtout pour nous, purotins, qui rêvons devant elle comme des gosses devant les catalogues du Père Noël. Bien sûr, on sait bien que ce n'est pas pour nous. Mais c'est déjà bien beau de penser qu'il y a encore des gens, par le monde, qui ont encore le droit de goûter à tant de belles et bonnes choses.

Donc la dame de qui le mari édite ces merveilles, est venue nous rendre visite. Rien ne l'y obligeait. Avouez qu'elle est bien bonne.

D'autant que, n'est-ce pas, ambassadrice du pays de l'Abondance au pays où on la saute drôlement sur l'air de : « Dansons la capucine », elle n'a pas dû arriver les mains vides. On ne nous l'a pas

LES ROIS



— C'est très dangereux ! Maman vient d'avaler la francisque du grand-père que ce petit imbécile avait mis comme fève !

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour M. ROUX, délateur de la Légion à prétention tricolore :

DONNEUR et PATRIE !

encore révélé, mais je suis sûr qu'un plein bateau de bonnes choses la suivait, et qu'on nous les distribuera « au fur et à mesure de la mise en place », comme dit le ravitaillement.

Mais si ! Mais si !

Avec le ticket OK du mois de juin dernier.

Et alors on dira un grand merci à cette Mrs Clare Luce, notre ange visiteur. Vous pensez, avec un nom pareil, qui scintille, brille, réchauffe, un nom qui peut se traduire par Claire Lumière, un nom de bonne étoile, enfin ! si on doit avoir un cœur brûlant d'amour, et tout.

Oui ? Eh bien ! il paraît que nous nous sommes encore une fois fourré le doigt dans l'orbite. Et profondément.

Mrs Clare Luce s'en est retournée en Amérique, sans que notre ration de chewing gum et de Lucky Strike ait été sensiblement augmentée.

Arrivée là-bas, elle a naturellement été interviewée par les reporters. Les reporters-maison, je suppose.

Ils se bousculaient sur l'aérodrome. Ils braquaient des objectifs et des micros dans la direction de l'illustre voyageuse.

— Parlez-nous de Paris ?

— Wonderfull ! elle a répondu, la dame. Encore plus beau que Mineapolis ! Une chère vieille chose, toute petite, avec un tas de maisons minuscules encore plus âgées que Cécile Sorel.

— Et la guerre ?

— Quelle guerre ? Il n'y a pas de guerre à Paris. Tout le monde est en paix et se réjouit pendant que nos vaillants soldats sauvent tout seuls la civilisation sur le Rhin.

— Et les Parisiens ?

— Tous de joyeux fellows. Des têtes à cacher dans un fond de pantalon. Cigare au bec. Le ventre en poire. Richement vêtus. Des nababs !

— Les Parisiennes ?

— Elles s'habillent toutes chez Lanvin, se parfument chez Schiaparelli, se bottent chez (case à louer) mangent du foie gras, boivent du champagne, prennent le thé au Ritz, et se promènent au Bois dans les Packards de notre Etat-Major.

— Et les enfants ?

— Des amours ! Joufflus, gras, roses, couverts de fourrures précieuses, chaussés de cuir fin. Nourris de crème et de brioche. Ah ! les merveilleux baby !

En entendant ça, les bonnes dames du Middle-West, à qui leurs évêques venaient justement de faire un sermon sur la grande misère des peuples libérés, se sont dit :

— *On s'est moqué de nous. Ces Français vivent dans la joie et le confort. C'est de plus en plus Babylone et Cie. La vertu de nos maris et de nos fils court des dangers affreux parmi ces Sodome et ces Gomhore. Prions, mes sœurs, et réservons notre amitié pour une meilleure occasion.*

Là-dessus, tous les journaux de Paris engueulent Mrs Clare Luce comme marée avancée.

× × ×

Que voulez-vous ? Moi je trouve que Mrs Clare Luce a raison.

Elle a dit ce qu'elle avait vu. C'est la grande loi, en matière de reportage.

Je vois d'ici son itinéraire dans Paris. Il ne passe ni par Belleville, ni par la Chapelle, ni par la Cité Jeanne-d'Arc, ni par la Goutte-d'Or.

De Paris elle n'aura vu que les Champs-Elysées, la place Vendôme, le boulevard des Capucines et la rue de la Paix.

Son hôtel était bien chauffé. Les couturiers que le monde jalouse lui ont montré des collections merveilleuses. Dans les restaurants à cinq mille balles le repas, la langouste suivait le caviar et précédait la bécasse. Tous les gens qu'elle a rencontrés possédaient leur voiture, leur pelisse, leur château en Touraine, leur chasse en Sologne.

Et au Parc Monceau, sous la garde de Gretchens qu'on veut croire Suisses, et qu'on paye 20.000 fr. par mois au cours du change, les plus beaux fils uniques de France apprennent à dire Gutten Abend avec le pur accent des bords du lac de Constance.

Qu'aurait-elle été faire chez les petits paumés, les pâlots, les petits crevés des faubourgs ? Ou à Oradour-sur-Glane ? Ou aux cimetières des fusillés ? Ou au foyer sans feu des prisonniers et des déportés ? On ne montre pas de telles choses à une dame !

Elle a dit ce qu'elle a vu, Mrs Clare Luce.

Le scandaleux, c'est peut-être qu'au milieu de l'infinie détresse, de l'infinie souffrance, et du malheur infini de la France, on puisse voir ce qu'elle a vu.

Mais ça, c'est un scandale bien français.

Mrs Clare Luce n'est pas dans le coup.

Pierre SCIZE.



Sous l'œil du Cheval de Bronze

LA MAISON DES GRIMACES

C'est le Grand-Théâtre, que M. Edouard Herriot désignait sous ce vocable péjoratif.

C'est on ne peut plus exact. Les ballets sont médiocres, le chef d'orchestre embryonnaire et les décors antédiluviens.

Qu'en pensent les frères des quatrièmes ?

CHEWING GUM



— Si on lui en demandait...

* * *

ILS PRENNENT TOUT...

C'est le titre d'un récent éditorial prononcé, sans rire, par M. Jean Luchaire, au micro de « La France » poste « gouvernemental » dont les installations ont été transférées « provisoirement » (sic) en Allemagne.

M. Jean Luchaire nous a parlé des « exportations » allemandes pendant ces quatre années d'occupation. Bien entendu, elles sont loin d'avoir été aussi importantes que certaine propagande voulait nous le faire croire.

Un ami de M. Luchaire s'est livré à des calculs très sérieux, lesquels ont été contrôlés non moins sérieusement par M. Luchaire, et desquels il ressort que chaque Français, du fait de ces exportations, a été privé, entre autres choses, de 44 gr. de pain par jour, d'un quart de vin par quinzaine et de un œuf... par an.

Ce sont, nous dit M. Luchaire, toujours sans rire, les restrictions les plus importantes. Les autres, en effet, se chiffrent en centigrammes. Autant ne pas en parler.

Figurez-vous que nous aussi, on avait fait un petit calcul. Mais nos chiffres ne concordent pas tout à fait avec ceux de M. Luchaire.

La différence a dû être consommée « sur place » par les troupes d'occupation, aidées de M. Luchaire lui-même et de ses amis, ministres ou préfets aux multiples cartes d'alimentation.

OPTIMISME



...Le gai soleil et les petits oiseaux me rappellent le doux printemps de chez nous.

* * *

AU PILORI

Il y a eu différents reportages tous intéressants, dans plusieurs publications, sur le monstrueux crime d'Oradour-sur-Glane.

Nous tenons à souligner le nouveau récit que vient de faire notre confrère et ami l'abbé Chassagne dans « Moissons » sur cet atroce massacre, avec d'affreux détails non encore révélés.

De plus, avec courage, l'abbé Chassagne répondant enfin aux hypocrites excuses données par les Vichystes aux bourreaux boches, n'a pas hésité à mettre en exergue de ses papiers :

« CES MESSIEURS SI CORRECTS ! »

* * *

LA TARE DE LYON

Le Conseil municipal, dans un impressionnant sursaut d'énergie, avait réclamé la mise à l'ombre, par mesure administrative, du haut personnage qui préside à notre ineffable O. T. L. Rassurez-vous, on ne lui a fait nulle peine, même légère. C'est que l'O. T. L. est une organisation si parfaite qu'il sied de la conserver comme modèle.

DEUX HISTOIRES MARSEILLAISES

Mais ce sont des histoires vraies.

La première est d'intérêt général, car elle montre une fois de plus que les faiblesses de nos services de ravitaillement atteignent parfois un degré d'inconscience qui devient inquiétant.

Il y a quelques jours, un paquebot, venant d'Alger, ramenait à Marseille un certain nombre de rapatriés, retour d'un long exil en terre africaine. Ça c'est très bien.

Ce qui l'est moins, c'est la surprise du personnel portuaire, alors que des tonnes d'huile, de dattes, etc., sont — qu'on nous dit — stockées là-bas, en vue des besoins de la métropole, les cales du paquebot étaient vides. Personne n'avait songé à utiliser cet espace... pourtant vital !

Un concert de réclamations s'est élevé, qui tomberont, sans doute, elles aussi, dans le vide... jusques à quand ?

La deuxième histoire est plutôt comique.

Il y avait à Aubagne, petite localité voisine de Marseille, une section du parti franciste. Cette section ne comptait qu'un seul membre qui s'appelait Paul Rougier.

Ce Paul Rougier avait adhéré à la section Bucard dans l'unique espoir, a-t-il déclaré devant la Cour de justice, de faire représenter un opéra dont il est l'auteur au cours d'une festivité « organisée par le parti ».

Cette représentation eut lieu, aux frais de quelques rares gogos. Le compositeur, en chemise bleue, en fut sans doute le seul spectateur...

Pour détourner ce malheureux de ces velléités lyrico-fascistes, la Cour l'a condamné à deux mois de... violon !

Malheureusement, l'intrépide croque-notes aurait déclaré son intention d'écrire maintenant un opéra à la gloire du maquis. Qu'on lui retire son stylo !

LES PIQUE-ASSIETTES



— On a su que vous aviez touché 60 grammes de porc frais !...

* * *

LE V 3

Hitler annonce une arme nouvelle, le V 3.

Le V 3 n'est pas une bombe chargée d'explosifs, mais un projectile contenant un gaz somnifère capable d'endormir pendant plusieurs heures différentes formations militaires.

Ce n'est en somme qu'une mise au point d'une ruse de guerre déjà expérimentée sur les patriotes par les collaborateurs de l'ennemi.

Cette expérience a été plus spécialement réalisée par les conférenciers des Heures, sournoisement lancés dans la guerre des nerfs par Madame Grignon-Faintrenie.

INCONVÉNIENTS DE LA PROPAGANDE

Paul Creyssel, arrêté à Monaco où il représentait le Maréchal, demeure maintenant à la maison centrale de Fresnes. Il passera dans la grande journée dite «Journée des Ministres».

Si l'on attend d'avoir mis la main sur Laval, Luchaire et quelques autres, on a le temps de se faire vieux...

MARCHE NOIR



— Et que faut-il pour avoir une jeune vierge ?

— Deux vieilles !

* * *

CAUCHON NE L'ETAIT PAS

Dans notre numéro du 14 décembre, sur la foi d'un article paru dans le « Progrès », nous avions ironisé sur l'arrestation d'un milicien nommé Roger Cochon.

Madame Cauchon mère nous écrit que, tout au contraire, son fils appartenait aux F. T. I. D'autre part, le « Progrès » a inséré une rectification : l'intéressé aurait simplement « fait usage d'une voiture dans des conditions insuffisamment régulières (sic) et commis l'imprudence de se la laisser voler... »

Nous, on veut bien... Mais avouez que, pour un motif de punition, celui-ci n'est tout de même pas... Cauchon...

* * *

AUX HALLES DE LYON

Un monsieur Vautour qui exagère un peu, c'est... la ville de Lyon.

Elle vient en effet d'augmenter d'un seul coup de 100 pour cent (le rapport proposait même 140 !) le loyer des cases des Halles des Cordeliers.

Quand on sait le tarif déjà prohibitif desdites cases et d'autre part que l'augmentation autorisée des locaux commerciaux est de 20 pour cent au maximum, on se trouve bien obligé de constater que l'administration y va un peu fort.

D'autant que, depuis des années, les commerçants des Halles n'ont rien à vendre, sans que cela ait diminué leurs frais généraux...

* * *

LES BEAUTÉS DE L'INFORMATION

Notre excellent confrère « Lyon Libre » a publié une photo assez inattendue de la place de l'Hôtel-de-Ville brillamment illuminée, avant guerre, à l'occasion du 8 décembre.

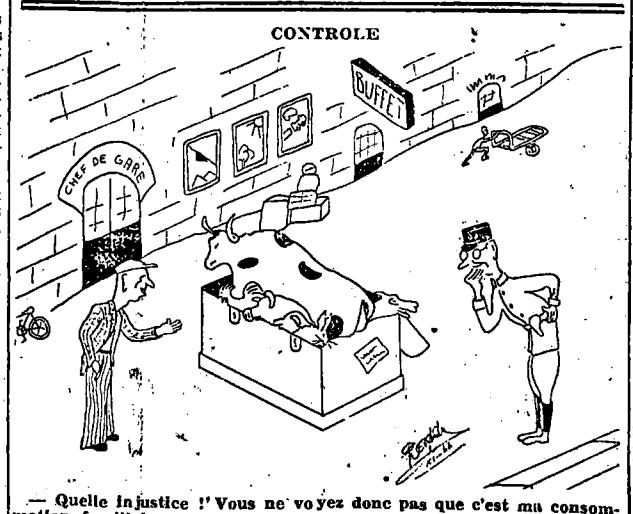
Et nous qui nous figurions que le Conseil municipal du cher président Herriot était, dans sa majorité, assez peu suspect de cléricalisme !...

On s'instruit à tout âge...

Mais, chose curieuse, sur cette photo, on distingue des orangers — en décembre !...

Ne s'agirait-il pas plutôt d'un 14 juillet ?

CONTROLE



— Quelle injustice !' Vous ne voyez donc pas que c'est ma consommation familiale...

CRÉATION

Un événement sensationnel se prépare à notre Opéra : la création en une même soirée de deux œuvres de Lucien Ferrier-Jourdain. Serait-ce que l'excellent directeur renonce à nous donner deux « Faust » par semaine, et la « Tosca » tous les autres jours ?

Mais on enseigne dans les traités de philosophie qu'une promesse directoriale et une réalisation sont deux concepts entièrement indépendants.

* * *

ON NOUS COMMUNIQUE...

M. Gégé, ex-de la rue d'Amboise, président de la Joyeuse Pédale des Célestins, est actuellement sans travail.

En somme, il est en état d'a... tante.

* * *

AU PLUS BREF DES LAIDS

Nous avons eu jadis un gnome qui menait l'O. T. L. Une caricature demeurée inédite le représentait en Mime wagnérien avec les premières notes du thème « Mime fut un gnome hargneux », et comme légende le mauvais calembour « Au plus bref des laids ». Tout de même, il avait fusionné l'O. T. L. avec la Compagnie nouvelle des Tramways, il avait racheté les funiculaires, les lignes de banlieue, les bateaux-mouches. Dans ce temps-là, les tramways partaient à l'heure et il y avait de la place pour s'y asseoir. Le gnome avait du bon...

LA FRONDE



— « Oh ! Vous savez, Monseigneur, on mange souvent avec un lance-pierre ! »

* * *

LA COMPAGNIE SORDIDE

L'O. T. L. a le génie des brimades. Il y a sur certaines lignes, au voisinage du terminus, des boucles dont le parcours est interdit aux voyageurs. Méchanceté pure ? D'abord. Mais on dit aussi que la Compagnie d'assurance ayant demandé pour les accidents sur ces brefs raccords un avenant qui représente bien 3 fr. 95, la Compagnie refuse de grever aussi lourdement son budget.

L'INCORRUPTIBLE



Rien à faire... pourtant on le disait sensible aux charmes féminins.

* * *

CHANGEONS LES CADRES

Grande réunion des Jeunesses radicales-socialistes. Un monsieur barbu monte à la tribune :

— Je suis membre des Jeunesses depuis plus de trente-cinq ans, déclare-t-il.

C'est tout.

* * *

HISTOIRE AMERICAINE

Une petite femme et un soldat américain entrent dans un hôtel meublé. Mais, dès qu'il est au lit, l'Américain s'endort. Déçue, sa partenaire le secoue et dit :

— Tu peux bouger ! On n'est pas chez le photographe !

* * *

UNE HISTOIRE DE MOUCHES

C'est Gaston Simonet qui raconte cette délicieuse histoire.

Deux mouches sont en présence.

— Oh ! dit l'une, quel hiver ! J'étais dans un poste de T. S. F. et il y avait des parasites, des sifflements, des craquements ! Heureusement que nous sommes au printemps maintenant !

— Moi, réplique l'autre, j'ai connu un hiver vraiment épatant. Au chaud et en sécurité. J'ai passé toute la mauvaise saison sans être dérangée une seule fois.

Et elle ajoute doucement :

— J'étais dans le porte-monnaie de Géo London.



EN CINQ-SEC

UN COMBLE

Un de nos amis, très favorablement inspiré par une juste propagande, décida d'inviter à sa table un convalescent militaire pour les fêtes de Noël.

Il se rendit à cet effet dans un hôpital du centre, exposa aux responsables de la porte le but de sa visite et il lui fut répondu :

« Nous vous félicitons de votre initiative, mais nous ne pouvons y donner suite, car nous avons plus de demandes que de malades. »

Déçu, notre ami s'en alla manger sa dinde simplement en famille.

Comme il se promenait au cours de l'après-midi, il trouve sur un quai un soldat réchauffant péniblement au froid soleil d'hiver ses membres mutilés.

« J'espère, mon brave, que vous avez bien déjeuné, chez un Lyonnais plus chanceux que moi ?

« Mais, répond le soldat, j'ai mangé à l'ordinaire de l'hôpital. On avait bien dit, à mes camarades et à moi-même, que des bourgeois viendraient nous inviter pour les fêtes, mais on les attend encore... »

C'est tout.

Mais où sont les responsables ?

DESILLUSION

Dans le petit village, un drame vient d'avoir lieu.

Le maire s'est pendu, et ce qui est mieux, à l'arbre unique du cimetière.

Après Vêpres, tout le village se précipite pour admirer et commenter le fait divers.

Mais, déjà commandé en haut lieu, le garde-champêtre canalise la curiosité malsaine de ses compatriotes.

« Zut, dit la Marie à son fiancé, pour une fois qu'il y a une distraction dans le village, faut qu'on nous la supprime. »

LE MIDI BOUGE

Comme dit ce confrère d'un quotidien de la Résistance de Marseille.

« Dans le Nord, vous avez beau faire, vous serez toujours en retard sur nous.

« Car ici, à Marseille, nous avons même une commission d'épuration des concierges... ! »

POLITESSE

Cet huissier galant avait enfin trouvé le lieu du délit pour son constat d'adultère.

Le voici au bon endroit, au jour et à l'heure prévus pour le rendez-vous, secondé d'un commissaire de police blasé.

Hélas ! Les coupables ne sont pas là en temps voulu.

Les représentants de la loi, après un quart d'heure d'attente, se préparent à partir, évidemment un peu déçus.

Mais voici que dans l'escalier, ils rencontrent un couple : au bras d'un jeune Adonis, la blonde pécheresse, objet de leur impitoyable poursuite. Rougissante, elle se tourne vers le bon huissier :

« Oh maître, excusez-nous, nous sommes un peu en retard. »

CIRCONSTANCE

Le premier janvier, naissance dans la maison.

« C'est embêtant, dit l'heureux père, on avait toujours dit qu'on lui donnerait le nom du saint du jour de sa venue au monde... On ne peut pourtant pas l'appeler Circoncision... »

Henry CLOS-JOUVE.

Le mystère de la caisse à fermoir de fer

J'ai découvert les archives secrètes et le testament du maréchal Pétain

(De nos services parisiens, par F. F. Fil spécial) :

On vient de découvrir et d'amener à Paris la cantine du Maréchal Pétain. Non pas celle où il prenait ses repas; qui a probablement été fermée pour marché noir, mais celle où il serrait ses documents qu'il entendait conserver.

Aussitôt, les bruits les plus extravagants ont couru quant au contenu de ce coffre mystérieux. Il convient de rétablir la vérité, et je suis d'autant plus qualifié pour le faire que j'ai non seulement vu, de mes propres yeux vu, la fameuse caisse de bois blanc à gros fermoir de fer, mais encore pris connaissance des principaux papiers qu'elle renfermait.

En effet, grâce à des complicités occultes que j'avais su me ménager au sein même du ministère de la Justice, j'ai réussi à faire ouvrir devant moi, et pour moi seul, la cantine du chef de l'Etat.

Et voici ce que j'y ai trouvé :

— Une carte d'alimentation V et 77 cartes T 1, avec feuilles de suppléments spéciaux ;

— Deux lettres de félicitations ;

— Un prospectus de « Forsex » ;

— 9.925.348 lettres d'engueulade ;

— Un billet pour Montoire (aller et retour) ;

— Un exemplaire de la chanson « Maréchal, nous voilà », avec une dédicace de M. Charles Courtioux ;

— Un billet à ordres ;

— Un recueil : « Mes messages », texte apocryphe, mais avec une signature authentifiée par les graphologues ;

— Une demande de passeport pour l'Afrique du Nord, portant la date du 11 novembre 1942 et la mention : « Refusé » ;

— « L'art de signer les armistices, à l'usage des glorieux soldats », en vingt leçons (avec croquis) ;

— Un poème dithyrambique de M. Paul Claudel (le même qui a paru dans le « Figaro littéraire », avec une dédicace au général de Gaulle);

— Un mandat d'arrêt contre un nommé Pierre Laval (document déchiré) ;

— Une lettre d'amitié à un certain Pierre Laval (document intact) ;

— Un billet de parterre (août 1944) ;

— Un double jeu de cartes ;

— Une collection complète de « l'Epatant » et de la « Semaine de Suzette » avec de nombreuses notes dans les marges ;

— Le « De Senectute », de Cicéron ;

— Une demande d'admission comme indigent à l'asile d'Albigny-sur-Saône ;

— Un reçu de mandat de 5 fr. 25 adressé au 344e filleul du Maréchal ;

— Une carte de France (la seule qu'il ait pu faire de sa vie).

Mais ce n'est pas tout : le coffre de bois blanc renfermait encore, dans un double fond, un document d'une valeur historique inappréciable : « Le testament du Maréchal Pétain ».

Le voici, dans sa éloquente brièveté :

« JE FAIS DON DE MA PERSONNE A LA FRANCE. »
Signé : Philippe PETAIN,
par la gloire de moi-même
et de Dieu,
Chef de l'Etat ;
président honoraire de la fanfare de Villeneuve-Loubet
et de l'Association
des Amis du Maréchal.

* * *

DERNIERE MINUTE.

On annonce en dernière minute que l'héritière aurait refusé la succession.

Guy VERDOT.



— ... Il doit y avoir des copains... tout brûle déjà...

LE FRIPIER SUBTIL

C'était un tout petit tailleur de la rue du Bœuf... Un tailleur? Hélas ! pas même ! Les coupons d'étoffes ayant déserté ses rayons, il ne vendait plus que des nippes d'occasion, parfois entreposées par ses anciens clients eux-mêmes.

Les amateurs de frusques dénués de « bons d'achat », se faufilaient discrètement dans sa boutique et en ressortaient, timides et gênés, emportant sous le bras un complet veston démodé ou un pantalon aux rayures agressives. Pourtant, le produit de ce modeste trafic ne semblait pas enrichir l'humble fripier que je voyais souvent sur le pas de sa porte, guettant les rares acheteurs. Petit à petit, cependant, je constatai un changement dans son aspect. Il prit du ventre et de l'assurance. Une voiturette usagée stationnait devant le magasin où se multipliaient les allées et venues. Les affaires semblaient prospérer. J'eus la curiosité de questionner ce comingman sur les sources de sa nouvelle fortune.

— Vous êtes un homme discret, capitaine, me confia-t-il, (je me fais volontiers appeler capitaine en raison d'anciennes fonctions dans une équipe de rugby), eh bien ! Je vais vous dire mon secret.

« Oh ! C'est bien simple ! L'œuf de Christophe Colomb... mais il fallait y penser. Vous savez que je vends aux gens la panade des hardes un tantinet défraîchies. Spéculant à bon escient sur l'impécuniosité de ma clientèle, j'ai pris l'astucieuse habitude de placer dans une des poches de chaque vêtement un vieux porte-monnaie, bourré de papier et de boutons de culottes.

« L'amateur qui essaie l'objet sent dans une poche le boursicot oublié, le tâte subrepticement, flaire une bonne affaire et paie sans discuter le triple de sa valeur, le grimpant ou la veste qu'il tient, et pour cause, à étrenner séance tenante. Puis il décampe sans demander son reste.

« Naturellement, il ne revient pas, un peu penaud d'avoir donné dans le panneau.

« Mais il m'envoie ses amis, sans en avoir l'air, pour savoir s'ils marcheront aussi.

« Et voilà pourquoi, capitaine, j'aurai ma voiture à Pâques ! »

J'ai promis à cet homme ingénieux de lui réserver mes vieux porte-monnaie.

Il est vrai que j'en use si peu !

José de BERYS.

Des bouchers roannais victimes d'un tour de cochon

Afin d'enquêter sur de gros trafiquants de viande actuellement internés au camp de Mauly, près Roanne, le Contrôle économique avait demandé aux bouchers de cette ville ayant vendu de la viande ne provenant pas du ravitaillement de bien vouloir se faire connaître.

La plupart des fautifs reconnurent loyalement les faits. Pour les remercier de leur franchise, on leur colla une bonne amende.

Bien entendu, les bouchers protestèrent. Dans un communiqué adressé à la presse, ils affirment n'avoir vendu de la viande au marché noir que pour nous aider à ne pas mourir de faim.

On demande à ce propos la permission de rigoler, de rigoler discrètement bien sûr, mais enfin de rigoler tout de même.

Ceci ne nous empêche d'ailleurs pas de juger comme il convient la manière inélégante (c'est le moins que l'on puisse dire) avec laquelle a agi le Contrôle économique.

Un boucher a trouvé l'amende particulièrement amère. C'est celui qui se souvient avoir livré illégalement de la viande dans un hôtel de Roanne où, précisément, certains de ces messieurs se tapaient copieusement la cloche.

On n'a pas la mémoire du ventre au Contrôle économique !

Jean SILVAISTRE.

La question du jour :

Pourquoi si peu de beurre ?

demande notre confrère « La Liberté »

La réponse est facile :

Il n'y a si peu de beurre que parce que les paysans ont appris depuis belle lurette à faire leur beurre eux-mêmes et qu'ils le vendent surtout sous forme de beurre noir. (On sait que le beurre noir est un beurre qui a... fondu).

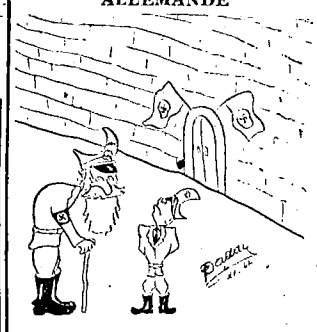
A PROPOS DES PRISONNIERS

En attendant qu'on dilapide pour eux les milliards récupérés sur les fortunes scandaleuses, on ne se foule pas pour recevoir ceux qui ont l'inconséquence de rentrer avant le signal.

Les 900 rapatriés de Suisse qui viennent de rentrer reçurent partout un accueil chaleureux. Sauf à Lyon. On est une grande ville et on ne s'amuse pas à des jeux de sous-préfecture !... Donc, ils passèrent par Lyon. Pas tous à la fois. Par petits paquets. Le premier arrivage en particulier fut lamentable. Les gars burent à peine quelque chose de chaud, et... nach Sathonay ! Ils firent 2 km. à pied, des Marronniers au Camp, et couchèrent dans des locaux non chauffés. Les autres convois furent un peu moins moches. Mais, au cinquième, ce fut très simple. On oublia sur le quai deux prisonniers soignés par pneumothorax et un amputé !...

Que fichent donc ces cohortes de jeunes filles à beaux insignes et à beaux uniformes ? Ça fait bien pour le thé, évidemment !...

MOBILISATION TOTALE ALLEMANDE



— Comment ? Je dis que nous sommes de la même famille. Votre fils était le grand-père de mon grand-père...



CHACUN A SA PLACE

On sait que, faisant tout naturellement suite aux vœux exprimés par la Commission de la Défense Nationale et comme conclusion au grand débat de l'Assemblée Consultative sur la situation militaire, le gouvernement a décidé la mobilisation de la classe 1943, laquelle sera appelée sous les drapeaux à la fin de ce mois.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Ce n'est là qu'une première mesure.

Qui en douterait n'a qu'à se reporter à la forte déclaration dépourvue d'ambiguité que M. Diethelm n'a pas hésité à faire à la tribune du Luxembourg.

— La mobilisation en question, proposée par la commission, a-t-il dit en substance, fournira l'argumentation pour la



déflation par la ratification de l'exhérédation de la nation, sorte d'élimination de la superfétation, sans compensation, obligation, ou gratification, mais avec homologation de la réglementation de l'assimilation de la péréquation sans préjudice de la création d'une convention pour l'élaboration de la corroboration des légitimations compte tenu de la considération des aberrations des administrations par suppression des spécifications et compression des opérations.

Tout commentaire serait superflu.

Bien entendu, il ne s'agit pas de revenir aux errements anciens et en pareil cas surtout, l'utilisation des compétences ne doit plus être un vain mot. Chacun à sa place pour la défense de la patrie. Tel doit être le mot d'ordre adopté par une autorité militaire soucieuse d'employer au mieux toutes les forces du pays contre l'ennemi commun.

A cet effet, nous croyons savoir que les nouveaux mobilisés seront versés, autant que possible, dans des postes offrant une certaine analogie avec leur métier actuel.

C'est ainsi que les lampistes seront affectés à des régiments d'éclaireurs.

Les percepteurs et contrôleurs des contributions directes seront affectés aux équipements militaires, confection des ceintures.

Les commis-expéditionnaires de ministères seront affectés à un corps expéditionnaire.

Les agents de police seront affectés à la distribution du tabac.

Les postiers ambulants seront affectés aux ambulances.

Les ministrables seront affectés aux cuisines.

Les facteurs des lettres seront affectés aux avant-postes.

Les académiciens, en raison de leur habitude à occuper un fauteuil, seront affectés aux armées de siège.

Les maçons seront affectés aux mortiers de campagne.

Les ouvriers de la Monnaie seront affectés à la fabrication des pièces légères.

Les mécaniciens de chemins de fer seront affectés aux trains d'artillerie.

Les hommes d'équipe seront affectés aux équipements.

Les jeunes premiers subventionnés seront affectés aux vedettes.

Les escarpes seront affectés aux escarpements.

Les aiguilleurs, devenus tailleurs, seront affectés aux travaux d'aiguille.

Les comptables seront affectés aux divisions.

Les orateurs seront affectés à l'entretien des Saintes Barbe.

Les carabins seront affectés à l'entretien des carabines.

Les marchands de vin seront affectés au service des canons.

Les hommes de lettres seront affectés aux régiments de ligne.

Les chanteurs de charme seront affectés à l'armée de l'air.



Les revuistes seront affectés aux revues de détail.

Les anciens députés seront envoyés en parlementaires.

Les dessinateurs-humoristes seront affectés aux charges.

Enfin, les collaborateurs de la Semaine (tout au moins l'auteur de cet article) seront affectés au génie.



A L'OPERA

« ROMEO ET JULIETTE »

Une très belle « chambrée » ; mais une reprise tout juste moyenne.

Nous espérions Solange Delmas: nous avons Josiane Lhéry. C'est un très jeune rossignol ; espérons qu' « elle grandira... même sans être espagnole !... »

Le ténor Giriat paraissait fatigué et fut, de ce fait, parfois en difficulté avec la justesse. Seulement, il est beau cavalier et remporta tous les suffrages féminins. On remarqua Mlle Jubili, dans le ballet de «Roméo et Juliette», qui fut excellente.

En fin de compte, ce fut Savignol qui fit figure de vedette en représentation. Comme quoi le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable !...

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE »
AU « PLATEAU »

— Au cours des représentations de « La Fille du Tambour-Major », à l'Opéra, le rôle de Monthabor changea de titulaire. Le premier interprète avait, dans le «poème», un savoureux accent canut ; le second parla toulousain. Or, le vrai — celui de Duru et Chivot — était de Belleville !...

— Ce changement de distribution n'allégea pas l'atmosphère du spectacle : tout au contraire !... La vaporeuse divette Myriam-Lecomte donnait de plus en plus l'impression de trainer à sa suite de pesants boulets. Mais elle est trop parfaite camarade pour oser se plaindre.

— Et ce fut un de nos amis, présent dans la salle, qui trouva le mot de la fin. « Après la première, tu nous a parlé de Sigurd dansant le charleston ! — nous confiait-il pendant l'entr'acte. — Il me semble plutôt que ce sont, auprès de ce délicieux bibelot de Saxe, des éléphants dans un magasin de porcelaine... Tu pourras le dire dans ton prochain « papier. »

Voilà qui est fait !...

AUX CÉLESTINS

MONSIEUR JULES
VIENT EN PROVINCE

Le fauteuil à 700 francs !

Comme j'exprimais mon indignation on m'a répondu :

— Mais c'est le prix normal d'un repas au marché noir.

D'accord. C'est pourquoi nous pensons que la Comédie-Française a joué devant un parterre de rois... de rois du cochon, du beurre, du café pur, du savon 72 %... de rois de toutes les marchandises contingentées et vendues sous le tunnel.

Devant certaines gens dont la place est en prison.

Devant des gens qui se foutent de Molière comme de leur premier troc.

Oh ! je sais que la Salle, malgré ce prix prohibitif, a peut-être mangé de l'argent. Il en a coûté 120.000 francs pour le transport des décors, 60.000 francs pour le transport des comédiens. Plus le cachet de ces Messieurs-Dames, plus la sauce... Puis c'était une œuvre, pas vrai !

N'empêche, il y a un scandale du gala.

Des galas, on en a donné à Paris plus de 400 depuis la libération, avec des places à 1.000, à 2.000 fr. La Province suit le mauvais exemple.

Nous pensions qu'avec la Quatrième nous irions vers du bon, du beau théâtre, pour le peuple, pour le peuple qui a besoin de se distraire et de tremper de temps en temps, comme une lame, son âme dans l'eau pure d'un chef-d'œuvre.

Que voyons-nous, en vérité ?... Pour les gens qui travaillent honnêtement ou se reposent entre deux batailles, le cinéma de quartier avec des films datant de dix ans.

Pour les trafiquants du lard, l'art...

On m'a dit aussi :

— Raimu se moque pas mal de tout ce que vous pouvez écrire sur lui.

Et si des fois les gars qui en ont marre se vengeaient un peu sur le derrière de l'écraseur de Vienne, du pontife de la Continental, du grand artiste et du parfait imbécile qu'est le susdit Raimu.

Tant va la cruche à l'eau...

* * *

UN PEU DE TACT S. V. P.

Johnny Hess, Eliane Célis et un film russe constituaient le programme d'une grande fête nocturne.

Ce film « L'Arc-en-Ciel », retrace la vie d'un petit village sous l'occupation allemande. Ce qui s'y passe comme atrocités : viols, incendies, tortures, est inimaginable. Inimaginable et pourtant vécu.

Titre du gala ? « La nuit merveilleuse ».

Il y a de l'abus !... F. M.



Il y a des gens qui n'écrivent que forcés, pour gagner leur vie, par exemple. Ce n'est pas toujours drôle, surtout quand il faut l'être.

D'autres écrivent pour le plaisir, comme ceux qui inondent les journalistes de leurs quatre pages hebdomadaires bien tassées.

C'est ainsi que j'ai reçu de nombreuses lettres au sujet de Jo Bouillon. Les unes m'engueulent en termes peu choisis ; les autres louent sans réserve ma sévérité.

Marrant ! Personne n'est d'accord. Chaque émission a ses admirateurs et ses détracteurs. Qu'il est donc difficile de plaire à tout le monde et à son père !

La solution serait, dit-on, la mise en service, après guerre, d'une dizaine de chaînes. L'une serait consacrée au théâtre, l'autre à la musique classique, l'autre au jazz... etc.

Cette solution n'est pas la bonne.

Il faut, au contraire, réaliser des chaînes variées et complètes, mais chacune à la mesure d'une clientèle. Une chaîne pour les intelligents, une pour les moins intelligents, une pour les idiots, une pour les complètement cucus.

Il suffirait alors de savoir quel service écoute le monsieur ou la dame qu'on vous présente, pour savoir ce qu'il en est.

Choisir ses relations ne serait enfin qu'un travail à la chaîne, de toute sécurité.

MICROFAUNE.

* * *

PROGRAMME
DU 11 AU 17 JANVIER 1945

Jeudi 11 janvier : Education nationale : Géologie : « Mondes nouveaux, mondes disparus », par Raymond Dumay.

Vendredi 12 : Chanson à la gloire du vin : « Si mes verres avaient des ailes », par Henry Clos-Jouve.

Samedi 13 : Emission théâtrale: « La Prisonnière », d'Edouard Bourdet, avec Mlle Suzette Guillaud.

Dimanche 14 : Conférence de M. Quilici : « Dans quelle colonne devons-nous nous battre ? »

Lundi 15 : Education nationale: « La musique à la portée des plus bêtes », par Jo Bouillon-Duval.

Mardi 16 : Conférence de M. André Billy sur « les 3 qui étaient 4; les 10 qui ne sont que 6 ».

Mercredi 17 : Emission théâtrale : « La Chienne », de G. de la Fouchardière, avec Ginette Leclerc.



LA BELLE AVENTURE

Je me souviens encore — c'était en 1913, je crois — de la création de la charmante comédie de Flers, Caillavet et Rey, au cher vieux Vaudeville, avec cette chère vieille chose de Madeleine Lély. Je me souviens aussi de « Luc aux Dames », de Marc Allégret... L'agréable passé !

Le même Marc Allégret vient de tourner « La Belle Aventure ». Il avait tout pour lui : un dialogue de Marcel Achard, des interprètes comme Claude Dauphin et Micheline Presles.

Il ne suffit pas de semer de bonnes graines pour obtenir des orchidées... D'aventure, pas belle, on obtient parfois des fleurs de crucifères.

Le responsable de cet échec est-il seulement Allégret, qui n'a pas le rayon, mais qui est d'un tempérament à la fois consciencieux et poétique ?

On s'obstine à filmer des pièces de théâtre. Le théâtre transpose ; le cinéma ne peut que suggérer : ce sont des genres qu'il est idiot de vouloir mélanger.

LES VOYAGES DE GULLIVER

Un dessin animé de long métrage, à prétention philosophique.

De belles couleurs, quelques gags.

Mais c'est raté et cela ne vaut pas le voyage.

Vivement « Fantasia » du seul Walt Disney, ce géant pour de vrai.

K. MERA.

* * *

PETIT COURRIER
DE NOS LECTEURS

E. Féminet, Marseille : C'est en effet Jean Cocteau qui a tricoté le pull-over que portait Jean Marais dans « L'Eternel Retour ». Nous doutons qu'il veuille vous rendre le même service. Ecrivez-lui toujours en envoyant votre photographie en caleçon de bain.

Marius Dargaud, Lons-le-Saunier : Bien reçu votre projet de film. Vous n'avez aucune chance. Ou, alors, il faudrait vous faire couper les tifs à l'ordonnance.

Ex-amie de la Légion, Voiron : Oui, Jean Marais s'est teint les cheveux pour tourner don José. Nous ne pensons pas que le produit employé soit suffisant pour vous.

Yvonne, à Valence : Votre information est exacte. Le premier film tourné en France depuis la libération a comme vedette Fernandel. C'est ce qu'on appelle « refondre l'éducation nationale ». Ce film s'intitule : « L'Enfer du val » ... De grâce.



UN DUR

L'agence Gutenberg — qui ne doute plus de rien — inaugure son importante série 3 époques, 3 guerres, 3 hommes par un livre sur Gambetta, exhumé par Raymond Cartier.

Un gros volume de 500 pages, qui se lit plus facilement qu'un roman d'aventures. Gambetta, résistant par excellence, fondateur de la Troisième et du radicalisme, amant de Léonie Léon, retrouve là une réelle présence. Tour à tour puissant, malade, gueulard, aphone, passionné, débraillé, majestueux, énorme, vindicatif, obligeant et pourtant toujours mesuré, malin, réfléchi, l'extraordinaire bonhomme naît, vit et meurt dans ces pages avec une vérité cinématographique.

Une époque ? Non, une arène, avec au milieu cet homme-lion qui rugissait, qui pourtant savait bêler, qui démolissait tout sur sa course et auquel une destinée injuste n'a pas donné le temps de construire.

Injuste ? Pas sûr... Sa mort prématurée nous l'a gardé en pleine gloire. Peut-être s'il avait vécu, devenu gouvernemental, aurait-il tourné au rose.

* * *

Enfin, un nouveau Dazergues... on commençait à se désespérer...

Ça s'appelle « Feu l'assassin »... — un « policier » évidemment.

Et ça n'est pas plus cucul que la plupart des trucs du même genre.

Ça le serait même moins si M. Max-André Dazergues n'avait cru devoir y ajouter des titres de chapitres qui veulent rimer — sans que l'on sache bien pourquoi, ni ce qu'ils signifient.

L'homme qui lit.



Dans l'équipe régionale de rugby qui devait rencontrer celle de la capitale ne figurait aucun Roannais.

Pourtant l'A. S. Roanne — qui détient le titre de champion du Lyonnais — possède quelques éléments qui auraient dû retenir l'attention des sélectionneurs.

Mais il paraît que c'est intentionnellement qu'ils furent oubliés: ces messieurs ne tenaient pas à jouer cette rencontre !

× × ×

Le championnat du Rhône de cross-country aura lieu à Craponne ... Avec départ et arrivée a l'hippodrome du Grand-Camp, ajoute un de nos confrères.

Les spécialistes du Marathon seront à leur affaire !

× × ×

La Coupe de Noël d'aviron se disputera le 21 janvier.

Ç'aurait pu être à Pâques ou à la Trinité !

× × ×

« Avec la bonne volonté de tous, écrivait samedi notre ami Deschaux, les matches de basket pourraient avoir lieu demain. »

Mon vieux Charles, lorsque tu arbitres, tu revêts un chaud survêtement et tu peux enfiler des gants qui ne t'empêchent pas de tenir ton sifflet !

× × ×

Ranzoni, le footballeur, devait venir à Lyon, mais notre ville ne lui plaît pas.

Il ira donc au Mans !

Est-ce la cathédrale qui plaît à Ranzoni ?...

... A cause de sa fameuse ceinture de maisons closes qui a rendu célèbres certains humoristes !

Edouard DUPIRE.



L'année débute sur une note de fermeté, qui fera plaisir aux dames sentimentales. Le « Franco-Sovietic Agreement », nouvellement introduit à la cote, rencontre un accueil très favorable.

« Dupraz Aktiengescellschaft » toujours discutée... « Mondes Nouveaux » dans les choux.

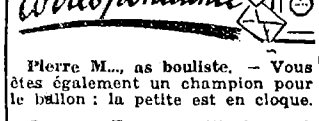
Franco-Sovietic Agreement...	12.000
Barbouzards	23
American Gasoline	demandée
Mondes Nouveaux.....	retiré du marché
Dupraz Akt.	0.03



GENTLEMEN habitués à monter en course cherchent toucherie hippophagique pour racheter le bourin en cas accident. Ecrire Félix et Paul Louot, au journal.

BISTROT faisant bien ses affaires donnerait leçons de maintien à femme du monde. Après-midi seulement. Ecrire : Bib, rue Ferrandière.

ANCIEN PUBLICISTE mis sous séquestre pour agissements antinationaux recherche place stable directeur grand quotidien. Ecrire Gabriel B... au journal.



Pierre M..., as bouliste. — Vous êtes également un champion pour le ballon : la petite est en cloque.

Jacques Roumy, viticulteur à Pommiers : Quand nous invites-tu avec toute la rédaction ?

Max-André Dazergues, romancier : Voulez-vous oui ou non employer notre titre : « La mousse du pied de veau », ou pouvons-nous l'utiliser de 5 à 7 ?

Gaby, homme de lettres : Depuis la perte de votre petit ami, vous avez l'air d'aller Crécy-couça...

Madame Hortensia, plumassière: Nous ne mangeons pas de ce pain-là. Mais on accepterait volontiers un coup de blanc.

LE CONTE DE LA « SEMAINE »

TOUT S'ARRANGE...

Il se passa encore quinze jours et puis, un soir, Hubert rentra chez lui le cœur très gros. A ses premières larmes Mme d'Agneules se précipita :

— Hubert ! Mon petit ! Que se passe-t-il ?

— Il se passe, répondit Hubert, que c'est fini, fini... Ah ! la vie, si tu savais, maman, combien elle me pèse !

— Miche ?

— Pas elle, non ! Je crois qu'elle m'aime toujours. Mais Mme de Saint-Sever. Elle ne veut rien entendre. Elle dit qu'elle préfère mourir...

— Mais voyons, mon petit ! C'est insensé ! Qui t'a dit ça ?

— Miche.

— Elle a voulu plaisanter...

— Ah ! non, je t'assure. Mme de Saint-Sever a été catégorique. Si Miche m'épouse ce sera sa mort, à elle. Alors Miche m'a supplié de renoncer. Et je souffre, ah! maman, comme je souffre, si tu savais...

Gilberte d'Agneules pressait son grand fils dans ses bras.

— Ce n'est qu'un simple malentendu, mon petit. Demain je verrai Annie et tout s'arrangera, j'en suis sûre.

Il était à peine deux heures de l'après-midi quand Gilberte sonna à l'appartement de Mme de Saint-Sever. La femme de chambre l'annonça. Alors, Miche devint très pâle et Annie, sa mère, ne put réprimer un long tressaillement. Elle ordonna à son enfant :

— Va, retire-toi.

Et, s'adressant à la femme de chambre :

— Veuillez faire entrer, dit-elle.

Gilberte pénétra au salon et dédaigna de s'asseoir. Elle attendait son amie debout, de pied ferme. Tout de suite elle attaqua :

— Annie, que se passe-t-il ?

— Mais... rien ! répondit Mme de Saint-Sever d'une voix défaillante.

— Si ! Pourquoi tergiverser ? Nos enfant s'aiment. Ils sont faits pour s'entendre. Nos deux familles ont toujours été très unies, Hubert est un garçon sérieux. Il gagne largement sa vie et il a de l'argent. Que lui reprochez-vous ?

Mme de Saint-Sever vint lentement s'asseoir tout près de Mme d'Agneules.

— Gilberte, dit-elle, ce mariage est impossible, impossible. Si j'y consentais je commettrais un crime monstrueux.

— Je vous assure que je ne comprends pas.

— Ne m'obligez pas à... m'expliquer, je vous en conjure

— Au contraire, je veux savoir!

Annie de Saint-Sever fondit en larmes.

— J'ai été bien coupable envers vous... Votre mari, Gilberte... Votre mari... il a été mon amant.

— Croyez-vous me l'apprendre, ma pauvre amie ? J'y ai toujours vu clair.

— Hélas ! Vous ne savez pas une chose... Une chose atroce... Miche... Elle est la fille de Maxime... la sœur d'Hubert.

Un sanglot la secoua tout entière.

Mme d'Agneules sourit en agitant par petits coups secs son index droit devant son visage.

— Toi, dit-elle à son fils Hubert, tu me caches quelque chose. Amoureux ?

— Tu as fait mouche, m'man !

— Hein ? Et je te parle tout ce que tu voudras que je fais mouche encore.

— Comment ?

— En devinant le nom de la jeune personne.

— Chiche !

— Miche !

— Tu as deviné.

— Heureux enfant ! Veux-tu que je voie Mme de Saint-Sever ?

— Pas encore, mère. Miche veut la préparer.

— Bon ! Bon ! Quand ce sera le moment tu n'auras qu'à me faire signe.

— Tu es gentille.

— Je ne fais que mon devoir.

Les semaines passaient. Parfois, Mme d'Agneules demandait à son fils :

— Est-ce que ça avance ? Miche a-t-elle livré une parcelle de son secret ?

— Elle se tient encore dans le vague mais je crois que ça marche tout de même.

— Et vous deux ? Heureux ?

— Ah ! oui... Mais on le sera davantage quand on sera mariés.

Gilberte d'Agneules lui prit la main.

— Confidence pour confidence, dit-elle. Lorsque j'ai su que Maxime me trompait avec vous j'ai pris ma revanche avec votre mari et... et c'est de cette revanche-là qu'Hubert est né. Ainsi, vous le voyez, tout s'arrange.

Mme de Saint-Sever découvrit son visage en écartant ses mains. Elle demanda :

— Est-ce bien vrai ?

— Parole d'honnête femme !

— Alors, Gilberte, ce mariage se fera.

Ce fut un grand mariage parisien — un mariage de gens du monde.

Noré BRUNEL,
de l'Académie
de l'Humour Français.

LA SEMAINE
Tél. F. 84-96
84, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an.... 150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
126, avenue de Saxe
Le gérant : Roger DUBŒUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 10. LE NUMERO : TROIS FRANCS 18 JANVIER 1945

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Le Führer est voûté...
a dit Gœbbels
Mais ce n'est pas un abri sûr...

Quelques moyens pour suppléer au manque de charbon

par Marcel-E. GRANCHER

Le froid persiste... Et il n'y a pas de charbon... Soucieux comme toujours d'apporter notre contribution au soulagement des malheurs publics, nous venons de nous livrer à une petite étude ayant pour but de présenter à nos lecteurs d'efficaces procédés de remplacement.

1° L'ALCOOL

Quoi qu'en disent les bien-pensants, force nous est bien d'avouer que le « carburant intérieur » demeure le meilleur des réchauffants

Cinq ou six apéros avant de déjeuner, trois pots de beaujolais par tronche et une bouteille d'Hermitage ensuite, deux ou trois verres de fine Napoléon pour finir, et vous n'avez plus froid pour le restant de la journée.

Mais toutes ces bonnes choses sont rares et chères. Un système à la portée de toutes les bourses consiste à avaler un demi-setier d'alcool à brûler, d'en conserver une gorgée dans la bouche et d'y mettre le feu.

On obtiendra ainsi un excellent « brûlot », genre de l'ex-Pierrot-su-Thermogène, vraiment souverain dans toutes les affections des bronches.

2° L'AMOUR

Ce système est d'autant plus agréable qu'il se pratique généralement dans un lit — donc, dans un endroit où il fait déjà chaud par définition.

Les partenaires grasses dégagent plus de calories. Mais les maigres remuent davantage...

Dans l'impossibilité de prendre parti, nous conseillons à nos lecteurs de mobiliser en même temps une grasse et une maigre...

La température y gagne ce que la morale y perd.

3° LE SPORT

Le football, le rugby, la course à pied sont également d'excellents réchauffants. Toutefois, il est difficile de les pratiquer en appartement.

Nous vous conseillerons donc la boxe, ou mieux encore, le catch, pour lesquels vous aurez toujours facilement un partenaire sous la main, fut-ce votre belle-mère.

Dans ce dernier cas, tapez fort.

4° LA LECTURE

Vous l'aurez observé comme nous : quand on dort, on ne ressent plus rien — ni le froid, ni la faim.

Achetez donc un bouquin un peu rasoir, et de pouvoir soporifique certain, vous aurez atteint l'effet recherché.

En outre, une fois le livre terminé, vous pourrez toujours le faire brûler dans le poêle, ce qui constitue un double avantage.

5° LES EFFETS CHAUDS

Les Chinois — chez qui j'ai vécu — portent en hiver des robes superposées, Cinq ou six : ce qu'il faut... Dès que le thermomètre baisse d'un degré de plus, ils rajoutent une robe. Et, comme ils en profitent pour ne pas se laver, une protection pour ainsi dire naturelle s'ajoute à celle des vêtements.

Donc, si vous portez trois caleçons, une douzaine de flanelles, six chemises et quelques sweaters, vous vous sentirez soulagé...

Et, en même temps, vous paraîtrez doté d'un embonpoint toujours flatteur par ces temps de disette.

6° LA CLINIQUE

Vous choisissez un malabar et vous le traitez de « cocu ». Il vous flanque une tournée et on fait venir l'ambulance.

Outre que les coups reçus vous procurent une agréable sensation de chaleur, les hôpitaux et les cliniques sont généralement des endroits très tempérés...

7° LES COMBUSTIBLES DE REMPLACEMENT

On peut également brûler son mobilier, après l'avoir cassé en menus morceaux.

Ou encore — bien que tous les propriétaires ne soient pas disposés à accueillir favorablement cette initiative — brûler les portes intérieures, les volets de bois, les plinthes, le plancher...

* * *

Le plus simple, évidemment, ce serait encore de trouver du charbon !...

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour l'ex-préfet Boutmy actuellement en prison à Paris :

Monsieur Bout-mit-hüns

CHEZ CES DAMES



— Si c'est comme ça qu'y z'encouragent les entreprises travaillant pour la défense nationale !...

Le mot juste

Chacun sait qu'il y a la cote officielle et la cote clandestine.

Chacun sait qu'il y a le cours officiel du dollar, par exemple, et qu'il y a le cours des trafiquants.

Parlant de l'emprunt, un journaliste parisien se réjouit du fait que la rente 3 % soit cotée avec plus-value au marché parallèle.

Ce marché parallèle est une trouvaille qui vaut un coup de chapeau. Ça vous a un petit air propret, géométrique et somme toute régulier.

Ne disons donc plus : « Le marché noir est une abomination qui affame le peuple », mais : « Le marché parallèle concerne les marchandises contingentées qui prennent la tangente. »

Si vous rencontrez un ami, ne lui demandez pas des nouvelles de sa maîtresse.

C'est péjoratif.

Demandez-lui des nouvelles de sa parallèle.

Une parallèle qui est quelquefois une horizontale...

Ne dites pas de ce journaliste qu'il a été collaborationniste, vous lui feriez de la peine. Dites qu'il a exprimé des opinions parallèles

Encore qu'aujourd'hui elles soient diamétralement opposées.

Et le repris de justice dira : « C'est héréditaire, M'sieur le juge, dans notre famille on a la mentalité parallèle de père en fils. »

Quant à M. Laval, il pourra toujours prétendre qu'il a voulu donner un coup de barre à la politique de son pays.

... de barre parallèle, bien entendu.

EN CINQ-SEC

FEUX CROISES

Dans le gris crépuscule d'hiver reflétant tous les feux des vitrines, le monocle de L. Farnoux-Reynaud croise le monocle de Paul Duvivier.

Et le directeur du « Tout Lyon » de protester auprès de l'auteur de l'Aventure comique.

« Vous ne pourriez pas vous mettre en code... ! »

ESPIONNITE

Une jeune recrue, ayant un peu trop fêté la découverte de la cantine de sa caserne, tanguait très instable sur le boulevard de Ceinture.

— Ah! s'écrie un maniaque, c'est une honte mon brave, de vous voir dans cet état. C'est sûrement la cinquième colonne qui vous a fait boire pour déshonorer l'uniforme.

« Heu... Heu Heu..., répondit le doux ivrogne, pour vous dire la vérité, je crois plutôt que ce serait la cinquième bouteille... ! »

MODESTIE

Lors du récent gala pour les œuvres du M.L.N., quelques heures avant la représentation du « Malade Imaginaire », Raimu palabre littérature avec le metteur en scène du Français.

« Et moi je vous le dis, tranche le méridional, « Poil de Carotte » est une couillonnade... ! »

Réaction immédiate indignée de Jean Meyer, conservateur des chefs-d'œuvre du Répertoire.

Alors Jules, conciliant.

« Enfin, quand j'ai dit une couillonnade, j'exagère... C'est une pièce en un acte... et un acte, c'est trop petit pour moi. »

CHERS TRANSPORTS

Un qui ne s'est pas encore remis de ce gala du Français à Lyon, c'est notre ami Louis Touchagues.

Depuis près d'un mois, Jean Meyer, le metteur en scène, avait expédié à M. Gantillon toutes maquettes et photographies nécessaires pour reconstituer entre Rhône et Saône, sur place, le décor de la rue Richelieu.

Hélas ! Le bon peintre crut défaillir quand il constata ce qu'était devenu sur le plateau lyonnais son chef-d'œuvre parisien.

La différence était telle entre l'original et la copie qu'il préféra renoncer à la paternité de cette dernière.

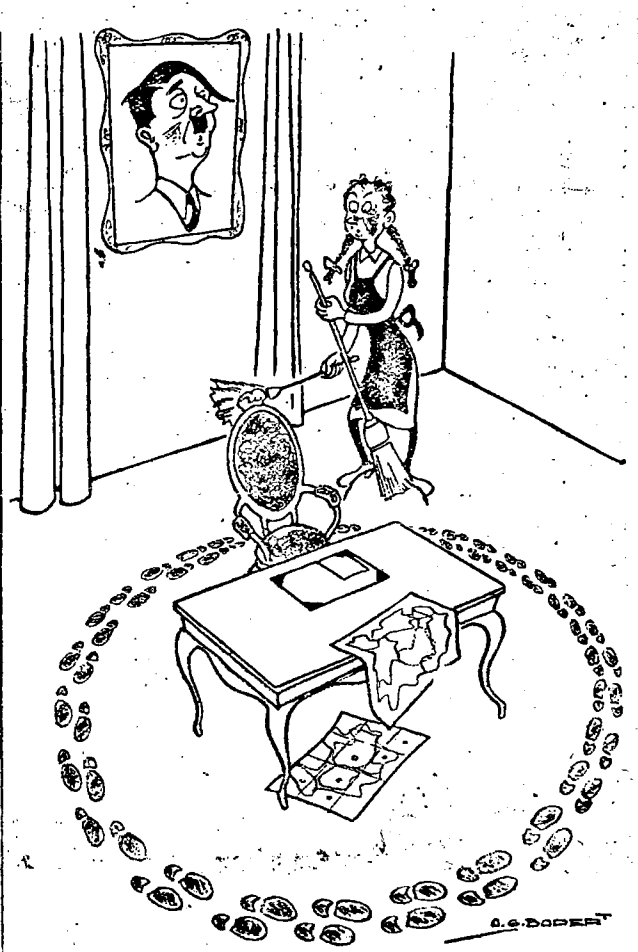
Malgré cela, avec un certain culot, le secrétaire général des Célestins certifiait, deux jours avant la représentation, à la critique locale que le décor présent à Lyon était bien celui de la Comédie-Française venu de Paris à grands frais de camionnette.

En fait de camionnette, M. Husson nous promène en bateau... !

Henry CLOS-JOUVE.



— Et toi, il y a longtemps que t'as pas fait la bombe ?



— Tiens !... Si le communiqué n'était pas satisfaisant, je jurerais que notre Führer connaît l'anxiété...

Où sont-ils ?

par Pierre SCIZE

— C'est tout de même une chose qui sort de l'ordinaire !

— Quoi donc ?

— La disparition de plusieurs millions de Français, tout simplement.

— Hélas !

— Quoi, hélas ?

— Vous voulez parler j'en gagerais, des innombrables Français que les Boches ont emmenés en Allemagne ? Les prisonniers, les déportés, les juifs, les patriotes de la Résistance, les...

— Pas du tout !

— Comment cela ?

— Je veux parler de millions de Français qui n'eurent jamais rien à redouter des Boches, qui purent tout à leur aise mener la vie qui leur convenait le mieux, professer les idées qui leur étaient chères, je veux parler des collaborateurs, enfin !

— Ils ont disparu ?

— Pfft ! C'est ne rien dire ! Disparus ? Ils se sont évanouis ! Ils ont fondu, comme écrit M. Paul Valéry, « dans une absence épaisse ». On n'en saurait pas plus trouver trace que de beurre dans la soupe d'un pauvre. Et je me dis que c'est là une calamité qui passe, et de loin, toutes les catastrophes connues. Ni le sésame qui engloutit sous la lave et la cendre Herculanum et Pompéi, ni le grand incendie qui détruisit Londres, ni le tremblement de terre de Lisbonne, ni celui de Messine, ni ceux du Japon, rien ne peut, dans la mémoire des hommes, égaler une semblable destruction. Chaque matin j'ouvre mon journal en tremblant d'apprendre la découverte d'un charnier colossal, où les méchants Résistants auraient enfoui ces millions de victimes. Un truc auprès de quoi la fosse de Katyn, la petite drôlerie d'Oradour, les joyeux camps de représailles, seraient des passe-temps d'oisifs sentimentaux.

* * *

Car enfin, est-ce que je l'ai rêvé ?

En 1940, à l'entrée de l'hiver, M. Georges Claude, de l'Institut, vint sous les auspices du groupe « Collaboration », faire une conférence aux Lyonnais.

Comme dit la chanson, c'était à l'œil qu'on consommait. Le théâtre des Célestins ouvrait ses portes toutes grandes, et c'est devant une salle comble que le grand savant, admirateur de la Force, de la discipline et de l'ordre allemands, prit la parole.

Comme tous les gens qui font profession d'admirer la vigueur, et tombent en pamoisons devant un sabre, celui-là nous offrait l'as-

pect d'un scandaleux avorton sur lequel un visiteur de sa maman se serait par mégarde assis. Quand il parut sur la scène, nous nous demandâmes, Pavil et moi, où était le cordon ombilical qui reliait ce fœtus à son bocal.

Tel, il parla, et sa voix faisait le bruit d'un pet dans un courant d'air. A peu de mois de l'exode, il nous informa que les Français qui s'étaient trouvés sur les routes aux jours de juin 1940, n'avaient dû qu'aux magnanimes troupes allemandes leur salut et leur ravitaillement. Que seuls d'abjects imposteurs pouvaient prétendre que ces foules égarées par la propagande judéo-maçonne aient jamais été mitraillées par les avions boches ou italiens.

Je voulus alors, ô candeur ! élever, je ne dis pas une protestation, mais une observation, un murmure, une ombre de remarque. Je pensais, ô inconscience ! y avoir quelque droit, me souvenant encore très bien du poids que peut peser un bébé dans les bras de son père, quand un Messerschmidt en rase-motte prend pour cible la route où ce groupe touchant se propage en compagnie de quelques milliers d'autres imbéciles.

Ah ! mes amis ! Une vociférération immense emplit le théâtre. Des centaines de bras se levaient. On criait : Haro sur le Jean-Foutre. Quinze cents Lyonnais triés sur le volet, attestaient le lustre que je méritais la mort avec enfoncement du petit bout de bois dans les orteils, selon la méthode chère au Père Ubu, roi de Pologne et d'Aragon.

Je dus chercher mon salut dans la fuite. Ce n'était pas la première fois : je suis un ancien combattant de Charleroi.

* * *

Le succès fut si considérable que le « grand savant » Georges Claude fut obligé de remettre ça le lendemain à la Salle Rameau, dont une foule enthousiaste inondait derechef les portiques. Mme Grignon-Faintrenie essuyait de doux pleurs de joie. On illuminait, de la rue du Plat au boulevard des Belges.

Et pareille affluence se retrouva quand les Boches nous envoyèrent les plus chaleureux de leurs professeurs, des gens qui ne voulaient, je vous le dis, que notre bien. Et quand ils déchaînèrent sur la cité la plus wagnérienne de l'Europe, sans en excepter Bayreuth, leurs orchestres de trente tonnes. Et quand Philippe Henriot, sur sa seule renommée emplissait le vélodrome de la Tête-d'Or.

Des milliers d'auditeurs délirant d'ardeur et de joie. Prêts à casser la gueule à quiconque trouverait mauvaise la Croix Gammée, la strangulation des juifs et la déportation en masse des travailleurs français. Et à ceux qui prendraient le parti de ce traître avéré qu'on appelait alors « l'ex-général » de Gaulle.

Et alors je l'écris avec une angoisse qui fait trébucher ma plume sur mon papier :

— Où sont-ils ? Que sont-ils devenus ? Quels culs-de-basse-fosse les recèlent-ils dans leurs profondeurs méphitiques ? Vers quelle dernière caponière les a-t-on dirigés ? Quels affreux massacres les ont vu périr ?

Ce qui s'est passé à Lyon se passait à Marseille, à Toulouse, à Paris.

On frémit d'imaginer le sort qui fut réservé à ces foules innocentes.

Un plaisantin a essayé de me fournir une explication. A l'entendre ils se seraient tous engagés dans les Forces Françaises de l'Intérieur en qualité de colonels et d'infirmières-major. Je n'en ai rien cru. A d'autres !

On m'a dit aussi que les Groupes Collaborations dans chaque ville avaient décidé depuis le mois de septembre dernier, que, tout bien examiné, c'était toujours avec les Russes et les Anglo-Saxons qu'ils avaient voulu collaborer.

C'est possible. Pas certain, cependant.

Le fait que vous n'en rencontrez pas un, je dis bien : pas un seul ! me fait redouter le pire.

On me dira :

— Des millions de cadavres ne se dissimulent pas comme ça.

Hum ! Peut-être... Avez-vous touché vos deux cents grammes de conserves américaines ?

Vous ne leur avez pas trouvé un petit goût ?

Pierre SCIZE.

CAMBRONNE



— C'est am..., tout de même, cette histoire du mot à cinq lettres !

Sous l'œil du Cheval de Bronze

AUX ARMES, CITOYENNES !...

Elles sont culottées, cette année.

A un point tel que la chaisière des « Heures » — vous savez, la dame qui fit venir Georges Claude — osa, certain soir, venir nous exposer ses mérites.

Or, nous nous trouvions d'humeur folâtre... C'était à l'époque des étrennes. Deux mitraillettes en bois, destinées à des gosses, traînaient par le bureau, de même qu'un fusil de chasse, qui venait de retrouver sa crosse. En armer notre rédaction fut l'affaire d'un instant. Après quoi, il n'y eut plus qu'à faire entrer la visiteuse :

— .. Nous sommes un peu pressés... vous nous excuserez, mais nous avons encore trois personnes à tuer cette nuit...

Est-il besoin de préciser que la dame ne fit qu'entrer et sortir.

LA CRISE DES TRANSPORTS



ELLE. — Oh ! Je vois bien que tu ne m'aimes plus !

* * *

ON COMPREND ÇA !

Marcel-E. Grancher dédicaçait, le 30 décembre, des exemplaires de l'édition de luxe (superbement illustrée par Marius Dejean et imprimée par Crétin) de son roman Au Mal-Assis. Les journaux avaient annoncé le matin même la condamnation d'Henri Béraud.

Notre humoriste leva soudain le nez et dit, l'air doux et satisfait, à quelques intimes qui se trouvaient là :

— Il vaut quand même mieux signer ses bouquins que son pourvoi en cassation.

* * *

EN ENFER, LE BULLETIN !

Lu à la première page du « Bulletin paroissial de la Haute-Saône » numéro de novembre :

« Enfin, nous sommes sortis du tunnel ! L'occupant exécré est parti. Quatre années pendant lesquelles nous n'avons eu de nouvelles que par une presse asservie où la censure hoche ne laissait passer que ce qu'elle voulait et même imposait des informations ».

Jusque là on serait plutôt tenté d'approuver, dites-vous ?

Attendez.

Page 4, sous le titre : « Brave petit Bulletin », ces lignes :

« Brave petit Bulletin ! Il a tenu le coup ! Il a réussi à paraître pendant toute l'occupation et avec quelles difficultés ! Car il n'échappait pas à la censure notre cher Bulletin. Le caviar a fonctionné aussi pour lui. Et si nous avons donné quelquefois des articles bien singuliers nous demandons aujourd'hui à nos lecteurs de rectifier ».

Et voilà.

Mais qu'attendent les « Nouveaux Temps » pour reparaître en priant leurs lecteurs de rectifier d'eux-mêmes ?

Ne soyons pas méchants.

Le sacristain de service au Bulletin paroissial de la Haute-Saône récitera trois **Orémus Domine** comme pénitence.

* * *

C'EST NOUS, LES NOIX !...

Lu dans la « Gazette de Lausanne » :

« **Arrivée de noix françaises.** — Précédant d'autres envois qui partiront prochainement à destination de toute la Suisse, sont arrivés, jeudi, à la gare des Eaux-Vives, venant de France et pour la première fois depuis la libération, cinq wagons de noix de provenance de Grenoble. Cinquante wagons ayant environ 600 tonnes de noix sont déjà prêts au départ en France à destination de la Suisse. »

Espérons que nos amis suisses auront dégusté, eux-mêmes ces noix...

Parce que nous aussi, on les aime bien...

INTERIM

Pas trop chauds ces Messieurs au dernier Conseil des Ministres, pour ce qui est d'assurer l'intérim du Garde des Sceaux.

Plutôt défilards même...

C'est que, mettez-vous à leur place, il fallait, après avoir beaucoup critiqué le collègue, ou bien faire comme lui ou bien aller contre les consignes supérieures.

De quoi, dans les deux cas, se brûler légèrement le bout des ailes.

Alors, c'est ce bon Capitant, de l'Instruction publique, qui s'y est, en définitive, collé...

Et ça nous promet pour ces Messieurs de la collaboration quelques peines exemplaires, comme des six à huit heures de retenue ou des verbes : « J'ai déjeuné avec Stülpnagel », « Je n'ai pas profité des leçons de l'histoire », etc..., à tous les temps et en dix exemplaires...

Voire des une heure ou deux au coin de concentration...

* * *

CORRESPONDANCE

Monsieur le Président des J. O. C. de Montchanin-les-Mines nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur en chef,

Lecteurs assidus de « La Semaine », c'est avec plaisir que nous avons vu l'intention du caporal Pinard de déposer les mots de son vocabulaire. Vous qui avez la chance de le rencontrer, suggérez-lui aussi l'idée de déposer les dessins qui illustrent ses monologues. Car si ce n'est pas nous qui avons composé la chanson des « Trois orfèvres à la Saint-Eloi », vous comprenez bien qu'en bons J. O. C. (Joyeux Orfèvres Charollaisiens), nous nous délectons à la lecture de son « Rêve de Poilu », et que nous le recommandons comme livre de chevet à nos sociétaires.

Veuillez agréer, etc.

* * *

L'HEURE DU BERGER

On sait le rôle important que joua dans la Résistance le bon photographe Berger, de la rue de la Barre, arrêté et torturé, ainsi que sa femme, par la Gestapo.

L'autre jour, le juge d'instruction chargé de faire condamner quelques salopards de la Milice, convoque l'ami Berger, au sujet d'une confrontation avec l'un d'eux. Stupeur du brave photographe : l'homme qu'on lui présente est celui qui lui plongeait la tête dans la baignoire.

On aime à imaginer que M. le juge éprouva à cet instant le besoin de s'absenter pendant quelques instants — voire, plus simplement, de regarder dans la rue...



— Ça me fait penser que je n'ai pas fermé le robinet de la baignoire.

* * *

AH !... DIS GASTON, REJOUE MOI-Z'EN...

Le « Royal », ce respectable café de la rue de la Ré qui ressemblait un peu à un musée — nonobstant les criailleries des jeunes zazous qui s'y étaient réfugiés — vient de renaître, sous l'impulsion de son nouvel animateur, notre ami Roger Vuillermoz.

Un excellent orchestre, qui se fait entendre en matinée et en soirée, n'est pas pour rien dans cette renaissance... Gaston Bachelard et ses musiciens (parmi lesquels le pianiste Thévenin, frère du peintre bien connu) se dépensent sans compter... Et le résultat en est que le Royal ne désemplit pas.

Le patron non plus, d'ailleurs...

* * *

RAVITAILLEMENT

Lors d'un récent voyage à Marseille, M. le Ministre de la Croûte s'est fait quelque peu enguirlander par la population :

— C'est pas Ramadier qu'il devrait s'appeler, a lancé une spirituelle poissonnière. C'est Ramadan !...

MA FERME EST LA PLUS BELLE...

On a de bonnes nouvelles de Mme Tabouis et de M. de Kérillis.

Pas très chics avec les petits copains réfugiés aux Etats-Unis, paraît-il, Mme Tabouis et M. de Kérillis, du moins jusqu'à l'été dernier. Trop gaullistes les petits copains et le général pas assez républicain.

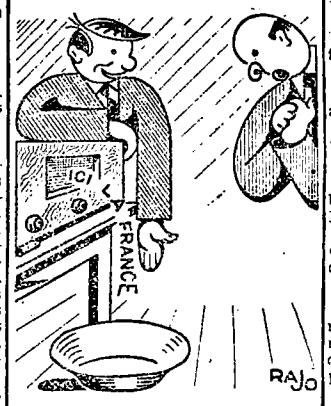
Alors, avec l'argent qu'on a touché à un organisme touchant de très près le gouvernement de Vichy on a acheté une ferme.

Une jolie ferme qui n'est pas au Mexique...

Or, depuis quelques temps Mme Tabouis inonde les petits amis de Paris de câbles très engageants.

Des câbles gros comme des ficelles...

RADIO EX-FRANCE



— Quand il dégueule, j'ai toujours peur de salir le plancher...

* * *

LE SPORT CONSERVE

Au cours d'un voyage à Oyonnax, nous avons eu la joie de retrouver, entre autres amis, le bon géant Emile Ecuyer, qui fut pendant de longues années champion de France de poids et de disque et appartint au F. C. L.

Malgré la soixantaine proche, Ecuyer est toujours un superbe gaillard. Le sport et la bonne conduite conservent, décidément....

* * *

COTE COUR DE JUSTICE

On a toujours d'excellentes nouvelles de l'épuration parisienne.

Il y a le coup du dossier que l'on glisse sous la pile.

Subrepticement ou avec des complicités ; mais l'étage coûte cher et il faut une bonne pincée pour descendre d'un dossier.

C'est un fait, en tout cas, qui n'a rien à voir avec le principe d'Archimède, que les affaires légères surnagent.

Et que c'est comme par hasard le type qui a ouvert les portières à la porte de l'Ambassade qui a l'honneur d'essuyer les plâtres...

* * *

LA MEMOIRE COURTE

Un que ces bruits de Haute-Cour n'impressionnent pas outre mesure, c'est M. Maloy.

— La Haute-Cour, dit-il, peuh ! Je l'ai connue haute comme ça...

Ce qui ne nous rajeunit guère.

Et qui, somme toute, est assez rassurant pour certains.

* * *

FABLES-EXPRESS

On dit qu'en sa villégiature
Jean Luchaire aurait précisé
Qu'il donnait sa littérature
Sans jamais se faire payer.
Moralité
Luchaire est parfois bon marché.

Fraîche émoulue de sa cellule,
Une fille au crâne poli,
S'agitant comme libellule,
Ricanait avec ses amis.
Moralité
Une « à ras » qui rit.

A. TERRISSE.

* * *

FUITES DE PRESSION.

NE CONFONDEZ PAS

Von Runstedt... et feu Rumsteack
Noyer comme pierre à l'eau.
Et patauger comme Pierlot.

REMARQUE PERTINENTE

La Grèce a ses E. L. A. S.
Et malgré nos hélas ! nous n'avons pas de graisse...

BADEN-BADEN !

Laval est miné. Il est arrivé seulement avec son argent de poche ! Ayant appris qu'on avait vendu ses biens, il a déclaré :

« Je fais à la France le Châteldon de ma personne ! »

Allo ! Lyon, ici Paris !

On a saisi au domicile de Doriot tout un lot de splendides uniformes d'officier de la Wehrmacht.

Renseignements pris, il n'est pas du tout question que les Milices patriotiques procèdent à une distribution de ces stocks de vêtements aux familles nécessiteuses.

* * *

On a également trouvé un nombre important de paires de bottes.

Doriot a eu une crise de conscience.

« On n'emporte pas sa Patrie à la semelle de ses souliers » s'est-il dit.

Alors il a laissé ses souliers à Paris.

Du 48...

* * *

Interrogé sur son séjour en Grèce, M. Churchill a répondu : « Séjour mouvementé ».

M. Churchill n'a pas pris le Pirée pour un home...

* * *

L'emprunt a été largement couvert, nous annonce-t-on.

... L'emprunt fera des petits...

* * *

Tino Rossi a quitté le violon.

Tino Rossi a été remis en guitare provisoire.

* * *

On parle d'un film sentimental avec le couple Flamant-Romance.

Titre : « Romance bleue et Flamant rose ».

* * *

M. Mayer est parti aux Etats-Unis pour négocier l'envoi en France de marchandises.

Demandons à M. Mayer de préciser que les cargaisons de curedents sont encore prématurées.

* * *

Un ex-rédacteur en chef d'un journal collaborationniste parisien remplit actuellement les deux tiers d'un hebdomadaire épurationniste parisien.

On lui a tendu la perche. Bon.

Mais ce n'est peut-être pas une raison pour qu'il s'en fasse un perchoir...

* * *

Pierre Dac fait des démarches pour faire reparaître « l'Os à moëlle ».

Avec un titre au goût du jour : « l'os libre ».

Comme dit l'autre : Pierre Dac voudrait-il insinuer par là que la liberté est tombée sur un os ?

* * *

Des résistants-sics (ceux de la promotion de septembre) se sont précipités sur toutes les bonnes places de la presse parisienne, de l'administration et d'ailleurs.

Et comme par hasard on en trouve là-dedans qui étaient déjà fortement nantis avant la Libération.

Pour ceux-là ce n'est plus l'assiette au beurre...

... C'est le plat de Résistance...

* * *

Hier, la crue : Que d'eau ! que d'eau !

Aujourd'hui, les étrennes : Cadeaux ! cadeaux !

On n'en sort pas des catastrophes !...

* * *

Aux dernières nouvelles le ministre de la Justice expédie les affaires courantes...

* * *

... Ils courent, ils courent...

On a interdit la vente des livres de Pierre Benoit, Abel Bonnard, Abel Hermant, académiciens.

Bravo !

Mais n'ont-ils pas un tout petit peu collaboré au dictionnaire ?

Parce qu'à ce moment-là il faudrait peut-être tout de même songer à interdire la vente du « Petit Larousse » !

* * *

Si vous poussez la porte de chez Denoël, éditeur parisien interdit, vous tombez dans une antichambre.

Sur un des murs de cette antichambre une superbe photo de Céline.

C'est tout.

* * *

On dit qu'il n'y aura pas d'élections à l'Académie Française avant la fin de la guerre.

Eh bien ! Vive la paix quand même !

L'Inconnu dans la Maison.



— Cent sous pour vous... si vous me procurez une place dans le premier wagon, sens de la marche, avec un coin pour Mirza.

Tout va très bien !

Les portes du Ritz n'ont pas perdu leurs boutons de cuivre

Cette constatation réconfortante n'est pas de moi. Les substantiels émoluments que m'octroie « La Semaine » ne me permettent tout de même pas de descendre au Ritz quand je vais à Paris. Tout ce que j'ai pu constater, au cours de mon dernier voyage, c'est que le bec de canne en laiton du petit hôtel qui fait l'angle de la rue Papillon et du faubourg Montmartre est toujours en place. Pour le Ritz, s'adresser à M. Frederick-C. Crawford.

Comme son nom semble l'indiquer, M. Frederick-C. Crawford est un Américain. Pour autant, évidemment, que le président d'une association de fabricants ait une nationalité.

M. Frederick-C. Crawford est venu faire, tout récemment, un petit tour en France, histoire de voir la g... que nous faisions après la libération. Histoire aussi, peut-être, de noter des commandes pour son association...

Et c'est dans un discours prononcé à son retour in U. S. A., à la Chambre de Commerce de New-York, qu'il a parlé des boutons de porte du Ritz et de bien d'autres choses tout aussi symptomatiques.

« J'ai vu en France, a-t-il dit, des voitures à roues caoutchoutées tirées par des chevaux bien nourris. On m'avait dit que la France souffrait. Nous sommes allés au Ritz. Les gros boutons de cuivre étaient toujours aux portes, et le décorum n'avait pas changé. L'hôtel paraissait bien repeint, et de nouveaux rideaux de soie pendaient aux portes... »

Bref, le Ritz était tel qu'avaient bien voulu nous le laisser ses anciens locataires feldgrau. Des gens très bien, comme chacun sait, qui s'essuyaient les pieds avant de monter dans leurs chambres et qui ne jetaient pas leurs mégots à côté du cendrier.

Quant aux voitures dont parle M. F.-C. Crawford, il s'agit certainement de celles qui sont affectées aux transports de ravitaillement : elles font si peu de bruit en roulant qu'on ne les entend pas passer.

Il est vrai que ça n'a pas d'importance, étant donné que les chevaux, eux, sont bien nourris.

LA RESISTANCE FRANÇAISE VUE DE LA CHAMBRE DE COMMERCE DE NEW-YORK

M. W.-C. C. a également parlé de la Résistance. Selon lui, elle est composée « de communistes, de tout jeunes gens et d'anciens criminels, qui pillent des centaines de paisibles familles françaises pour chaque train qui saute ».

Ce que nous voudrions savoir, c'est dans quelle catégorie — communistes, tout jeunes gens ou repris de justice — M. W.-C. C. classe le général de Gaulle, qui fait tout de même un peu partie de ladite Résistance.

Quant aux trains, pour les faire sauter, il faudrait qu'il en passe quelques-uns de temps en temps.

Et, de mémoire de chef de gare, c'est une chose qui ne s'est pas vue depuis le départ du fameux train de skieurs parisiens à destination de Megève.

ON S'ACCOMODE

Mais voici le plus beau : « Un Français, conservateur distingué m'a dit que si les choses avaient duré encore un an et demi, il estimait que tous les ouvriers français s'en seraient accomodés. »

Ben voyons !

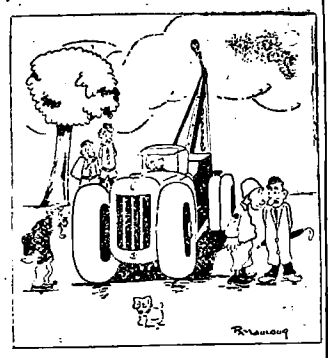
Non seulement les ouvriers ont accepté de gaieté de cœur l'occupation, mais il s'en est même trouvé pour aller travailler en Allemagne.

Ils y sont encore.

Et l'on ne nous fera pas croire qu'ils y resteraient si ça ne leur plaisait pas.

Guy VERDOT.

INNOCENCE



— Qu'est-ce que vous avez du en récupérer, des vieux pneus !

Ça chauffe !

Le Général Hiver vient à son tour de lancer une offensive de grande envergure. Dès qu'ils en ont été informés par la presse, les Pouvoirs Publics ont immédiatement pris les contre-mesures qui s'imposaient : c'est ainsi qu'un thermomètre stabilisé a été remis à chaque ménage en même temps qu'un boulet de charbon soigneusement enveloppé dans du papier transparent. Il est bien entendu qu'il ne faudra pas voir dans cette dernière distribution un prétexte à bourrer jusqu'à la gueule les fourneaux domestiques. Les poêles des administrations ont été peints en rouge et une pancarte avec l'indication : « Ne pas trop s'approcher » complète heureusement l'illusion.

Dans toutes les églises des neuvaines sont dites pour conjurer le péril et les fidèles sont invités à honorer plus particulièrement les Saints de glace ; les milieux religieux ont, d'autre part, remarqué qu'au cours des siècles les plus grandes calamités se sont toujours abattues sur le peuple chaque fois que les offrandes se raréfiaient. Il est de leur devoir d'appeler aujourd'hui l'attention des bonnes âmes sur le danger qu'il y aurait à se détourner des Saints troncs placés pourtant bien en évidence et en nombre suffisant dans chaque église. De plus le scandale des boutons de culottes continuant une surveillance discrète a dû être instituée : les coupables se verront retirer leur carte d'hosties.

Une quinzaine de Grande Pénitence est prévue ; les services du Ravitaillement général ont décidé d'appuyer cette pieuse initiative.

Malgré ces mesures judicieuses, le danger n'est pas encore écarté. Des défaillances ayant été relevées, l'arrestation du lampiste semble imminente.

Concours de la meilleure histoire clandestine

Nous remercions bien vivement les nombreux lecteurs qui nous envoient spontanément des textes qui, bien souvent, constituent le meilleur de notre journal.

Afin de leur marquer bien modestement notre reconnaissance, nous créons aujourd'hui un prix — constitué par un abonnement d'un an — qui sera décerné chaque semaine à la

MEILLEURE HISTOIRE CLANDESTINE

qui sera publié avec le nom du gagnant.

Le jury sera composé de MM. Pierre Scize, Marcel-E. Grancher et Henry Clos-Jouve.

Merci à l'avance à tous nos aimables collaborateurs.

Nous attendons vos envois.

Dans le métro, pendant l'occupation :

Un soldat allemand, une dame et deux messieurs.

Une gifle retentissante : c'est la dame qui vient de gifler le soldat allemand. Le Fritz tamponne sa joue tuméfiée quand le premier des deux messieurs se précipite et c'est une deuxième gifle pour le Fritz.

Et le second des messieurs qui était resté jusque là sur l'expectative se rue soudain sur l'Allemand et c'est une troisième gifle qui retentit dans le wagon.

L'affaire est grave. Tout le monde descend à la station et un officier allemand requis par la victime commence l'enquête.

— Vous, Madame, pourquoi avez-vous giflé ce soldat ?

— Il m'avait manqué de respect.

— Ah bon ! dit l'officier, dans ce cas... Mais vous, Monsieur, pourquoi l'avez-vous giflé ?

— Je suis le mari de Madame.

— Ah bon ! bon !

Et l'officier se retourne vers le second des Messieurs :

— Mais vous, Monsieur ?

— Moi, balbutie celui-ci, moi j'ai cru que la guerre était finie...

Pétain sacrifié

Je suivais le boulevard Sébastopol, où de petites baraques, le long du trottoir, offraient aux passants un bric-à-brac varié de vieux tableaux, de statuettes, de bouquins dépareillés, de faïences hors d'usage. L'une d'elles m'arrêta : parmi d'hétéroclites objets, chandeliers mangés de rouille, opalines de fantaisie, inutiles fragments de cristal de roche, un petit buste du Maréchal, en terre cuite, érigeait un sourire sombre et ambigu.

On eût dit qu'il présidait symboliquement la déroute de tout ce qui l'entourait en un tohu-bohu désordonné. Une étiquette, dressée contre son socle, laissait lire ces mots impressionnants bien que laconiques :

« PETAIN SACRIFIE »

Qu'était-ce à dire ? Le brocanteur s'était-il attendri sur le sort tragique du grand temporisateur? Il l'avait placé entre un petit Garibaldi en simili-bronze qui semblait le viser de son flingot, et un Gambetta de plâtre dont la redingote le narguait de sa majesté démocratique. Pétain sacrifié... oui, mais à qui, à quoi ? il y avait là de quoi méditer, épiloguer. Ce marchand de laissés pour compte était-il le dernier soldat de Darnand, le légionnaire du marché aux puces ?

Je m'inclinai pour contempler de plus près le buste périmé... j'écartai un peu les autres bibelots. L'étiquette, alors, m'apparut tout entière, et je lus :

« Pétain sacrifié à 14 fr. 95. »

O vanité des mots !

José de BERYS.



UNE DIVISION MOTORISEE DANS LA PREHISTOIRE

La gentille F. F. I.

Aussi bien que les mâles — et quelquefois mieux !... — elle s'est battue, mitraillette, voire fusil de chasse au poing, contre l'ennemi abhorré.

Jadis, — en costume civil si l'on peut dire, elle a été dans la Résistance, assurant les liaisons, les renseignements, et parfois même des missions plus directes et plus dangereuses (on en a vu qui s'étaient spécialisées dans les attentats à la dynamite), habile à duper le Boche, sachant se faufiler partout, vraie fille d'Eve, en somme...

Aujourd'hui, on la voit encore quelquefois par les rues, charmante sous la tenue qu'elle avait adoptée pour faire le coup de feu, brassard au bras et crânement culottée en kaki. Mais, comme la coquetterie féminine ne perd jamais ses droits, les belles boucles de sa chevelure demeurent savamment arrangées. Elle a raison : il faut se différencier des tondues !...

Signe particulier : quand la femme F. F. I. se promène avec un compagnon, il s'agit toujours soit d'un soldat, soit d'un F. F. I. mâle.

Pauvres civils, ils n'ont aucune chance !..

BAOUM.

Vérités... toutes nues

Les habitants de la calme cité de Bourg-de-Th... (Rhône) étaient brusquement réveillés dans la nuit du 25 au 26 décembre, par un chœur de voix un tantinet avinées mais convaincues, qui hurlait à pendre le souffle « Maréchal, nous voilà !... ».

Aux accents de cette... intempestive sérénade, les « Beurris » croyant à un retour offensif de l'illustrissime haderne et de sa milice se précipitèrent dans leurs caves cependant que l'un d'eux affrontait les chanteurs.

Il se rendit aussitôt compte que c'était de paisibles vieillards possesseurs chacun d'une bonne petite « biturre ».

Renseignements pris, il s'agissait des doyens du pays bénéficiaires du « Noël des Vieux » et leur joie fut si complète que nous avons tenu à remercier dans ces colonnes les plus généreux d'entre les donateurs.

Merci mille fois à Monsieur P..., plus connu par le surnom gracieux et suggestif de « Pot à Tabac », millionnaire, qui laissa généreusement tomber vingt sous Pétain dans le tronc des quêteuses, ainsi qu'à Madame sa digne épouse qui leur ferma sa porte au nez. Merci à Monsieur Louis M..., industriel, qui, malgré sa nombreuse progéniture, n'hésita pas à prélever... cinquante francs sur les quarante millions gagnés en partie par les vieux pour lesquels on le sollicita.

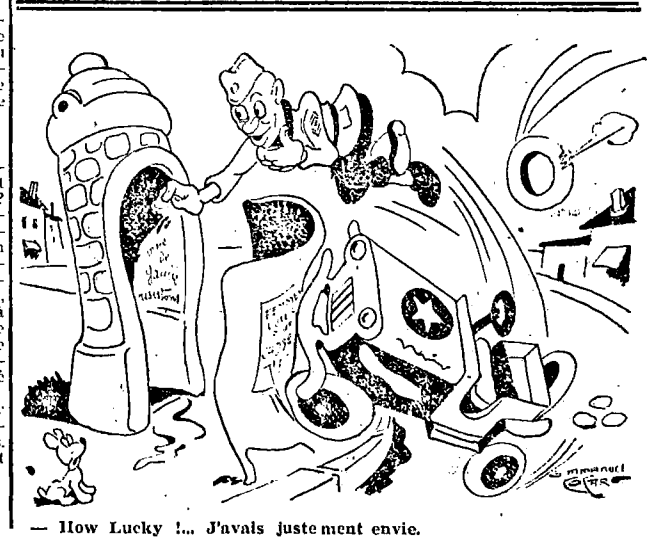
Quant au bon docteur C..., philanthrope bien connu, il se fendit de quatre francs, convaincu d'ailleurs qu'il ne manquerait pas de les rattraper cent fois en soignant les victimes des orgies qu'allait permettre sa folle générosité.

Jean CHRISTOPHE.

Nous pensons bien que les « Vieux » de Bourg-de-Th..., les organisateurs du Noël et les vrais généreux donateurs — car il y en eut heureusement — ne se formaliseront pas et goûteront notre petite histoire.

AVIS

Les personnes entrées à Montluc après le mois de septembre 1944 ne sont pas admises à la Société des « Rescapés de Montluc ».



— How Lucky !... J'avais justement envie.

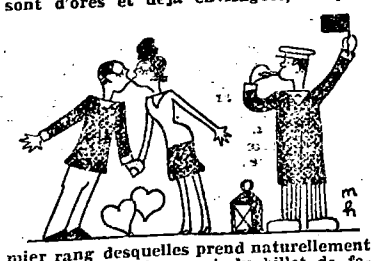


DANS LE TRAIN

Si la récente augmentation des tarifs de chemins de fer a fait murmurer quelques observateurs superficiels, toujours enclins à ne considérer les graves problèmes de l'heure que par le petit bout de la lorgnette et du seul point de vue de leur intérêt personnel, elle n'a pas entamé la sérénité des esprits pondérés, fermement résolus à ne pas se laisser influencer par une propagande qui n'ose pas dire son nom.

Ces derniers ont compris notamment qu'une telle mesure ne pouvait influer en rien sur le prix de la vie, sinon, peut-être, que pour le faire augmenter dans une proportion qui reste à déterminer.

Au reste, des mesures compensatrices sont d'ores et déjà envisagées, au premier rang desquelles prend naturellement place le rétablissement du billet de famille nombreuse.



LE BILLET D'OU

Mais à côté du billet de famille nombreuse, destiné à ceux qui sont dotés d'une importante progéniture, il a paru utile et juste, notamment, d'encourager à procréer ceux qui n'ont pas encore d'enfant en instituant le billet d'où.

Comme son nom l'indique, le billet d'où est destiné aux amoureux.

Le couple qui désire l'obtenir doit se présenter au guichet spécial des effusions, gare de départ, et donner au préposé la preuve manifeste des tendres sentiments qui l'unissent.

En cas de contestation, il est fait appel à l'arbitrage du chef de gare, devant lequel la même preuve est donnée une seconde fois par les intéressés.

Si cet arbitrage est également contesté par l'arbitre, le conseil d'administration de la S. N. C. F. juge sans appel sur vu des pièces, causes du litige.

Le billet d'où donne droit à un compartiment réservé dans un train-immobile rangé sur une voie de garage.

Ce compartiment est garni de parois antisonores et de portières à volets pleins.

Il porte extérieurement la mention : « Frappez avant d'entrer ».

Les banquettes comportent des ressorts renforcés, et l'eau tiède des bouillottes est laissée à la disposition des occupants.

Le prix du billet d'où est compté non pas au kilomètre mais à l'heure.

LE BILLET-RESQUILLE

Le billet-resquille a la forme et l'apparence d'un billet de quai.

Il est délivré dans toutes les gares par des machines automatiques.

Pour l'obtenir, il suffit de glisser dans la petite fente spéciale une rondelle de métal ayant le diamètre et le poids d'une pièce de monnaie.

En raison du prix actuel du métal, les usagers soucieux de faire des économies, pourront glisser dans la fente une véritable pièce de monnaie à la condition d'agir discrètement pour ne pas se faire remarquer par les agents de la Société.

Le billet-resquille permet de voyager au choix, soit sous une banquette, soit sur un tampon.

Il ne nécessite pas de fiche d'admission.

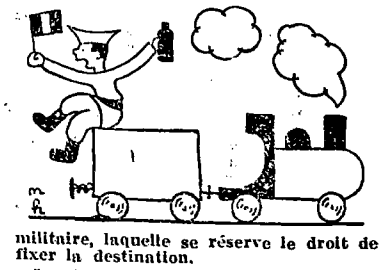
Il est payable à l'arrivée et en nature : un coup de pied au derrière par kilomètre parcouru.

LA FEUILLE DE ROUTE

La feuille de route peut être assimilée au billet d'excursion.

Sa délivrance n'exige aucune démarche.

Elle est envoyée spontanément aux jeunes gens de la classe 1943 par l'autorité militaire, laquelle se réserve le droit de fixer la destination.



Le transport se fait en sleeping : 40 hommes, 8 chevaux (en long).

L'usager est tenu d'emporter deux jours de vivres et une paire de chaussures de rechange.



A L'OPERA

DE LA « FOSSE »...

... AU « PLATEAU »

Il paraît que l'un des souhaits que nous avons formulés ici même serait en voie de réalisation : Solange Delmas viendrait, en février, donner une représentation de « Roméo et Juliette ».

Par la même occasion, l'illustre « diva » effectuerait la reprise de « Lucie de Lammermoor ». Tant mieux ! car, nous ne voyons pas du tout Josiane Lhéry dans ce rôle écrasant !...



La Radio s'est transformée en mendiante.

Toutes les émissions sollicitent plus ou moins, à l'exemple de « Sur le pas de la porte ».

Je ne doute pas des adoucissements qu'apportent à nos soldats, à nos prisonniers, à nos sinistrés, ces collectes réitérées.

Mais je ne comprends pas. Je n'ai de laine qu'un seul pull-over, qui date de six ans et qui fait peine à voir. Si j'en avais eu deux, je n'aurais pas attendu 1945 pour donner le vêtement superfétatoire.

Je n'ai d'argent que pour tenir le coup.

Les travailleurs n'ont plus rien, ni pour manger, ni pour se vêtir. Depuis l'emprunt, ils n'ont plus d'argent liquide.

Ceux qui ont tout ce qui manque aux autres, ou font du commerce illicite, ou gagnent trop.

Ne serait-il pas plus digne de s'emparer du fric « en trop » par le fisc ou par la force ?

Nous avons tous soif d'égalité.

Les gars qui souffrent, les gars qui meurent, ne doivent rien attendre de cette provocation : la charité.

PROGRAMME
DU 18 AU 23 JANVIER

Jeudi 18 janvier. — Chanson : « J'ai retrouvé ma chambrette d'amour », pour la rentrée tant attendue de Tino Rossi.

Vendredi 19. — Emission théâtrale : reprise de « Les Nouveaux Messieurs » (La censure interdit de donner les noms des interprètes).

Samedi 20. — Reportage du Jubilé de Bach, au cours duquel le sympathique comique interprétera ses meilleurs rôles : « Bach en correctionnelle », « Bac à Traille », « Bach ciselait »...

Dimanche 21. — Retransmission de l'Opéra de Paris : « Carmen ». (En raison de l'indisposition de Mme Géori Boué, Mme Viviane Romance chantera le rôle. Cela donnera ce que cela donnera.)

Lundi 22. — Début du roman radiophonique en 12 épisodes de Max-André Dazergues : « La Mousse du Pied de Veau », avec Josseline Gaël dans le rôle du veau. On cherche encore un interprète pour le pied.

Mardi 23. — Les belles chansons françaises. Des « 3 Orfèvres » à « Morpionibus », par Emmanuel Cocard.

MICROFAUNE.

Et l'on prépare activement, nous dit-on, la reprise de « Marouf », avec Déloger, comme de bien entendu. Mais, la ville devrait bien commencer par faire dégraisser les beaux costumes de cet ouvrage : lors de la dernière reprise, ils faisaient affreusement « cra-cra »...

Les « Frères des Quatrièmes » viennent de donner le gala qu'ils consacrent tous les ans au bénéfice de leurs prisonniers, S. T. O. et déportés. La plupart des chanteurs du Grand-Théâtre prêtaient leur concours, ainsi que le violoniste Henri Ravaux et le ténor Giriat. Quant au prix des places, rien de commun avec ceux du marché noir !...

R. V.

AUX CÉLESTINS

ENCORE JULES

Quelques lecteurs nous ont écrit pour nous demander notre opinion sur le gala de la Comédie-Française.

Le chef de la « boîte à sel » nous avait prévenu qu'il ne fallait pas compter sur une place à l'œil, les strapontins de presse étant réservés aux journalistes-sic. D'autre part, notre rédacteur en chef nous avait refusé le crédit nécessaire de 700 francs (sans compter le programme, le vestiaire, l'ouvreuse et la coupe de mousseux à l'entr'acte).

Que faire ? Le dieu des journalistes veillait. A cinq heures de relevée, mourait d'indigestion un nôtre parent, enrichi dans la cotonnade. Sa veuve éplorée nous donna le tabouret loué, en insistant sur le fait que l'héritage, quant à nous, se bornerait là.

Alors ? Alors vollà :

« A quoi rêvent les jeunes filles ? »... Un moment de grâce, d'esprit, de pureté, de légèreté... Un moment d'idéal, un moment presque divin. Une fleur de civilisation poussée, comme un rêve, sur le fumier du monde.

« Le Malade Imaginaire »... Du bon, du mauvais. A dire et à se taire. Raimu : zéro.

* * *

CES DAMES
AUX CHAPEAUX VERTS

On a écrit que c'était une pièce de boulevard.

Faux. C'est une pièce banale, mal bâtie, mal écrite, sans esprit, terriblement lourde.

Elle a un seul mérite : offrir des rôles en or.

La modestie de Line Noro empiète sur son talent.

Orbal, presque sans appuyer, déclenche beaucoup de rires et aucune émotion.

Suzanne Maury est extraordinaire en ce sens que tous les personnages lui vont comme un gant.

Quant à Laurence Aubray, en petite fille, elle a un parfum acide de mauvais lieu.

STRAPONTIN.

LES ARTS

René Besset expose chez Troncy des femmes à poil que les restrictions n'ont pas trop éprouvées.

Nous aimons moins ses paysages. Mais, par contre, combien nous enchantent ses portraits, émouvants, voluptueux et tendres.

LE PERE BORONALI.



SOUS LE PAVILLON NOIR
par Marcel-E. Grancher
(Gutenberg, éditeur)

De quoi se marrer !... (Avouez que nous n'en avons pas souvent l'occasion par les temps qui courent).

De quoi s'évader, pendant trois bonnes heures d'horloge, au siècle en feu, de ce siècle où le sang le plus pur des uns, coulant à flots, ne parvient pas à noyer l'affreux égoïsme des autres.

Et quelque chose d'absolument nouveau dans l'œuvre de ce grand bonhomme, farceur et généreux, franc-incrédule et enthousiaste, franc-buveur et rigide, révolutionnaire et discipliné, bagarreur et pacifiste qu'est l'auteur du « Charcutier de Mâchonville », en qui se retrouvent les contrastes qui font le charme des vraies gens de chez nous.

Il s'agit, nous dit l'auteur, d'un ancien projet de film transformé en roman. Cela se sent et cela est fort agréable. Car il suffit, au tournant des pages, de se représenter l'écran, et de voir intérieurement l'action pour rire doublement. J'en ai fait l'expérience ; elle est très facile. Essayez et vous m'en direz des nouvelles.

Je connais bien les milieux cinématographiques. Je sais qu'on y cherche désespérément des scénarios. Dieu ! que ces gens-là sont bêtes !

Mais quand on sait le nom et la bêtise de la vedette qui devait tourner « Sous le Pavillon noir », on ne s'étonne plus. Pour une fois on aurait pu s'intéresser à l'auteur d'un sujet enfin intelligent, cohérent et vraiment drôle. Quelle concurrence ! Il est tellement préférable que les gens disent en sortant : « C'est idiot ! ». Mais d'être le seul nom de la déshonorante entreprise.

Qu'importe ! Lisez vite « Sous le Pavillon noir ». Faites-le lire.

Nous avons bien mérité quelques moments d'oubli.

L'HOMME QUI LIT.



HOMME DE LETTRES dont la plume (1) fut brisée par récents événements, demande place plongeur pour moment de sa libération. — Ecr. : Pierre H., prison de Clermont-Ferrand.

(1) Il a voulu dire : le plumeau.
(N. D. L. R.)

ON DEMANDE une bonne souffleuse de boudins. Charcuterie Las, à Neuville-sur-Saône.

RAVISSANTE SLAVE prendrait leçons particulières anglais avec officier allié (au-dessous de colonel s'abstenir). S'adresser : Madame Verotchka, au journal.

Ça devait arriver !

Il a été porté à la connaissance du Haut-Commandement américain que de nombreux prisonniers alliés ont été assassinés ; on représaillios, les prisonniers allemands ne pourront plus désormais expédier à leur famille qu'un seul colis par mois.



LE PERE LARQUEY-GORIOT

Un curieux homme, ce Larquey. Personne ne se souvient de l'avoir vu jeune, fringant, l'œil vif et le verbe net. Il est l'éternel pleurnichard, le chien battu de l'écran. C'est un vieillard constant qui joue comme si, toute sa vie, il avait reçu des coups de pied dans les fesses.

De l'écran ? Même de la Radio... Rappelez-vous le grand-père de « l'Alphabet de la Famille ». Si des unions subsistent encore en France, le bienfait n'en est pas dû au Larquey geignard et tremblotant qui a tenté, armé de tous les poncifs, de nous en dégoûter pendant les années terribles.

Le résultat de cette habituelle gnangnandise, c'est qu'on ne peut plus s'intéresser aux malheurs d'un personnage confié à Larquey. A tel point que le père Goriot peut mourir devant nos yeux sans qu'on soit le moins du monde ému.

Un seul homme pouvait, devait jouer Goriot : Vanel.

Dommage ! Car le film est bon. Balzac, charcuté par Charles Spaak et Bernard Zimmer, a été anesthésié avec suffisamment de talent et d'esprit pour ne pas trop en souffrir, en admettant que son dernier assassinat par « La Rabouilleuse » lui ait laissé, parmi les Ombres, un peu de survie cinématographique.

Renoir est splendide en Vautrin, sans nous faire oublier le Michel Simon de « Vautrin ». Tous les autres interprètes sont à louer.

La série « Balzac » se termine donc en beauté.

Que maintenant on laisse le Grand Bonhomme se reposer un peu sur le rayon des bibliothèques, sur les tables de chevet. Qu'on le laisse à sa place, en tête de nos gloires.

PETIT COURRIER
DE NOS LECTEURS

Bloch, à (Lons-le)... Saunier. — Josseline Gaël, en effet, va être transférée à Lyon. Nous ignorons encore si elle est destinée au poteau ou à Berrybi.

Corrine, à Baden-Baden. — Nous rendrons compte la semaine prochaine de votre dernier film « Le Grand Tournant ». Rassurez-vous, votre nom ne figure plus sur la publicité ni sur le générique. Nous avons encore de la pudeur. Personne ne fait semblant de vous reconnaître... C'est marrant.

Francine, à Nice. — La note de votre coiffeur a été salée, dites-vous. Vous avez dû vouloir ressembler à Veronica Salt Lake.

Carmen, au Gd 13. — Malgré la recette que nous avons donnée dans un précédent numéro, vous n'arrivez toujours pas à tortiller du truc comme Viviane Romance... Un seul remède : vous le faire monter sur roulement à billes.

K. MERA.



LE GODILLOT EN CROUTE

Abaissez une pâte de brioche longuement travaillée — et ne craignez pas d'abaisser également votre froc s'il fait très chaud dans le laboratoire.

Ayez, d'autre part, un vieux godillot, du type — hélas !... fréquent par les temps qui courent !... — de ceux ne pouvant même plus être ressemelés. Roulez-le et ficelez-le aussi serré que possible. Enrobez-le ensuite dans votre pâte de brioche et passez au four.

Il s'agit, en somme, — et vous l'aurez déjà compris si vous n'êtes pas trop bille — de remplacer le saucisson (désormais introuvable) en croûte par le godillot idem.

Cette recette offre d'ailleurs un autre avantage : alors que le boyau ou la baudruche enfermant le saucisson est imperméable aux fragrances, le godillot, qui sera, lui, directement au contact de la pâte, l'imprégnera de suaves fumets.

TROUDUCUR Ier.

LE COIN DU JARDINIER

Peu de travaux en janvier, profitez-en pour accorder tous vos instants à « la culture en pots ».

Beaucoup de plantes sont cultivées en pots. Veillez soigneusement à ce que le trou du pot ne se bouche pas ; de là dépend la vigueur des plantes.

Malgré la rareté de la main-d'œuvre, on arrive encore à trouver à salaire convenable de bonnes débouchеuses spécialistes.

BACHELARD, le jardinier.



La mode 1945 sera-t-elle d'inspiration russe ? Tout permet de l'espérer.

Voici déjà, parmi les collections qui viennent de sortir, quelques ravissants modèles, venus des rives de l'Ukraine : le « carsetko », sorte de corset de velours sombre, exaltant les rotoplos et avantageant le pétrus ; le « fartouck » (du vieux nom français « fourre-tout »), espèce de tablier à larges poches ; le « kokochnik », genre de diadème de fleurs, brodé de perles et garni de rubans.

Une seule chose s'avère ennuyeuse : chez nous, il n'y a plus de velours, non plus d'ailleurs que de perles, de rubans ou de beurre en broche. Ce qui fait que la seule mode russe qu'il nous sera permis de pratiquer sera sans doute l' « apoilsky » — laquelle, comme le nom l'indique, ne réclame que très peu de fournitures.

Tante ABELLE.

LA SEMAINE
Tél. F. 84-66
84, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an... 150 fr

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
186, avenue de Saxe
Le gérant : Roger DUSCEUF.

LE CONTE DE LA « SEMAINE »

LA VOIX DU SANG

par Charles CLUNY

C'est véritablement un quartier pittoresque que celui qui, à Bruxelles, environne la si justement célèbre Grand'Place. Le samedi soir, par exemple, les estaminets regorgent d'une clientèle avide à se délasser et plus avide encore à ingurgiter, en les échantillonnant successivement, les innombrables variétés de bière que fournit la région.

La taverne du père Manneke, rue Chair-et-Pain, a toujours été une des mieux achalandées. Ce soir-là, sur le coup de huit heures, j'y avais pénétré, sur le conseil d'un ami, pour étudier de plus près le foule grouillante de travailleurs qui s'y pressait, soucieuse d'oublier, parmi les Gueuze, les Lanza et autres mixtures au houblon, les accablants soucis du travail hebdomadaire. C'était le lendemain dimanche, et l'on aurait tout le temps de se reposer en paressant.

Au comptoir, deux hommes, auxquels il eût été difficile d'accorder, même approximativement, un âge quelconque, tant la sueur et les maculations de leurs besognes d'usine défiguraient leurs visages noircis, voisinaient, plus attentifs, semblait-il, à leur dégustation qu'à ce qui se passait autour d'eux. L'un d'eux, soudain, reposant avec force sa chope sur le zinc, s'écria :

— Je ne saurais pas m'en aller une fois ce soir sans avoir bu mes douze Gueuze !... Aussi vrai que je m'appelle René !

— Tiens ! remarqua son voisin d'une voix éraillée, tu t'appelles René ? Moi aussi, donc, je m'appelle une fois René...

— Ça est vrai ?

— Je le jure !

— Alors, ça est magnifique !... Garçon, deux Gueuze !.. A la tienne, donc, René ! Mais, au fait, René, comment que tu t'appelles ?

— René Rousselecque, donc !

— Non !

— Si !

— Alors, garçon, deux Gueuze !

Jef, l'homme du comptoir, servait placidement, comme s'il se fût totalement désintéressé de ce qui se passait. Cette curieuse homonymie était-elle donc toute naturelle à ses yeux ? Ou bien lui avait-elle été déjà révélée ? Pour moi, mon étonnement ne tarda pas à être poussé à son comble. Les deux hommes ayant bu, le premier reprit, avec la ténacité de ceux dont la lucidité commence légèrement à sombrer :

— Donc, tu t'appelles René Rousselecque, et moi aussi... Et alors, où c'est-il que tu as ta maison ?

— A Saint-Gilles, donc !

— Non ?

— Si !

— Ça est de plus en plus magnifique : voilà que moi aussi j'ai, comme toi, ma maison à Saint-Gilles !

— Oh !... Jef, deux Gueuze !

Les chopes vidées, avec une rapidité de professionnels, ce fut le second qui, d'une voix déjà pâteuse, demanda :

— Mais, Saint-Gilles, ça est un grand faubourg... Dans quelle rue c'est-il que tu as ta maison ?

— Ah ! on ne sait pas une fois avoir la même : moi, c'est la rue d'Albanie...

— Tu dis ?

— Je dis, la rue d'Albanie... Et je répète : la rue d'Albanie !

— Oh !... Jefke... deux Gueuze !...

Les deux hommes, visiblement, commençaient à s'énerver, les fumées de l'alcool leur rendant plus obscure encore l'étrange aventure qui leur survenait. Le second René, se grattant la tête, murmurait, avec une surprise comme mêlée d'inquiétude épouvantée :

— Ça, alors... ça, alors !...

— Oui, mais hasarda le premier, peut-être que ça n'est pas, une fois, le pareil numéro de la rue.

— 94 ! bégaya l'autre...

Son compagnon bondit :

— 94, tu dis ?

— Je dis : 94... Et 94 je répète !...

Ensemble, ils commandèrent, sur un ton presque de menace :

— Jefke !... Deux Gueuze !...

Un silence lourdement méditatif suivit l'absorption, plus rapide que jamais, des deux chopes... Puis, l'orage, soudain, éclata :

— Si tu me racontes que tu couches au quatrième étage, hurla le René numéro deux, en brandissant son verre, je te fais une fois avaler ta Gueuze par les cheveux...

— Je le raconte pas, vociféra l'interlocuteur... Je le raconte pas... Je te le dis, une fois : je couche, au 94 de la rue d'Albanie, à Saint-Gilles, au quatrième étage de ma maison...

— Ta maison, alors, ça serait une fois ma maison ?

Ils en venaient aux mains... La rage peinte sur leurs visages souillés, ils s'étaient précipités l'un sur l'autre... Mais le père Manneke, plus agile que ne l'eût laissé soupçonner sa corpulence, se tenait déjà entre eux deux. Les saisissant l'un et l'autre par le revers du veston, il les poussa tranquillement dehors, murmurant des paroles d'apaisement que les antagonistes, dans leur fureur, dédaignaient même d'écouter... Le bruit de leurs pas pesants s'éloigna progressivement, en même temps que s'éteignaient leurs cris de dispute...

— Vous avez évité la bagarre de justesse ! dis-je au patron... Je n'aurais jamais pensé qu'ils en arrivent là !

— Peuh ! fit le brave homme, vous avez vu que je ne me suis pas inquiété... D'ailleurs, je ne savais pas : ça est tous les samedis la même chose !

— Comment cela ?

— Hé oui... ça est le père et le fils...

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Thème pour la défense de Maurras :

Ne touchez pas au rasoir !

Quel drôle de rêve !

par Pierre SCIZE

On n'a pas si souvent l'occasion de rencontrer un homme heureux. Pour une fois que je voyais mon ami Ludo, je lui trouvai une face hilare, une de ces figures indécentes qui insultent à la misère des temps.

Je le soupçonnais aussitôt des plus noirs forfaits :

— Toi, tu viens de torpiller un américain d'une cartouche de Camels !

— Nenni !

— Tu sors d'un tripot où tu as risqué l'argent de ton mois !

— Point !

— Tu as déjeuné au marché noir et dévoré la part de foie gras et de bécasse de dix familles nécessiteuses.

— Tu n'y es pas !

— Te serais-tu roulé dans des tupres ? Aurais-tu pratiqué les pires anomalies sexuelles ? Outragé la morale publique ? Payé tes impôts ?

— Tu erres. Tu te promènes dans les plates-bandes de l'illusion. Tu es la proie des divagations les moins raisonnables.

— Alors d'où sors-tu, avec cette face de mascaron hilare ?

— D'un rêve.

* * *

— Tu sais, me dit-il, que j'adore les histoires de fous ? J'y trouve une cocasserie qui me repose des plates réalités. Et même un enseignement. Oui, il y a dans l'illogisme une leçon que les gens rassis ont bien tort de dédaigner.

— Moi, je veux bien.

— Alors mon rêve me réjouit parce que c'est un rêve abracadabrant, sans esprit de suite, et qui brave les lois de la logique. Pour commencer, imagine un peu que j'étais dictateur.

— Ludo Ier, roi d'Utopie ? Je vois ça.

— Mon pays, enfin, le bled où je tenais cet emploi décoratif était une espèce d'île, comme il y en a dans les rêves. Avec des éléments empruntés à tous les climats, à toutes les civilisations. Un mélange de Brésil et de Loir-et-Cher, de Troisième République et de Satrapie asiatique, avec des coins de Grèce antique et un petit air de Comité Radical et Radical-Socialiste.

— Curieux mélange.

— Comme tu dis ! Mais attends. Dans mon rôle, ça ne tournait pas rond.

— Banal !

— Mes sujets venaient d'être drôlement secoués. Je ne sais trop par quoi : guerre, épidémie, invasion, révolution, quelque chose dans ce goût.

— Pas besoin de rêver pour imaginer ça.

— Mais dans l'ensemble, ça allait mieux. Ça allait mieux depuis que j'étais là. Par le seul fait de ma venue, j'avais réconforté tout le monde. Quand ça allait mal, on me regardait et tout de suite ça allait mieux.

— Heureux pays !

— Pas si heureux ! Parce que moi, n'est-ce pas, j'étais un gâs tout ce qu'il y a de bien. Mais j'avais une cour de gens impossibles. Des ministres trop durs. D'autres trop mous. Des juges qui faisaient de la température, indulgents un jour, féroces le lendemain. Des policiers qui avaient l'air de jouer les arrestations au poker d'as. Des journalistes excités. D'autres qui écrivaient avec un goupillon. Des politiciens déchaînés. Des curés frénétiques.

— Un bled de cauchemar, enfin.

— Comme tu dis. Le plus drôle, c'est que j'étais là, au beau milieu, flegmatique et paterne comme un Dieu Therme. Je laissais faire, avec une idée derrière le képi.

— Parce que tu avais un képi?

— Un grand. Avec des étoiles et du laurier-sauce. Je laissais mon gouvernement organiser le mécontentement général.

* * *

— Il s'y entendait, ton gouvernement ?

— Des spécialistes ! Des as dans la partie. Ils te vous divisaient les citoyens par classes et par catégories. Il se les partageaient. Et en avant la musique. Aujourd'hui, on mécontenterait les riches. Le lendemain, c'était les pauvres. Le jour d'après on décevait les durs. Puis venait le tour des mous. Puis des hommes. Puis des femmes. Après avoir mécontenté en gros, on fignolait. On mécontentait en détail. Par profession, par exemple. Les plombiers-zingueurs ici, les restaurateurs là. Les rempailleurs de chaises par ci. Les marchands de peaux de lapins par là. Vous n'aviez pas à vous bousculer au portillon. Il n'y avait qu'à attendre. Votre tour arrivait automatiquement. Chacun était mécontenté à son tour de bête. C'était ça ma grande idée.

— Drôle de système !

— Complètement fou, je te l'accorde. Peu à peu mon île prenait l'aspect d'une clinique pour agités. On y grinçait des dents. On y criait de rage. Un vrai branle, une danse de Saint-Guy universelle. Aux cris mille fois répétés de : « Ça va encore plus mal qu'avant ! »

— Qu'avant quoi ?

— Qu'avant ma venue. Qu'au temps du grand Em... comment général.

— Et alors, toi, là-dedans, toujours impassible ?

— Bougez pas ! Quand je voyais mes gens bien à point, à peu près de l'humeur d'un taureau furieux ou d'un essaim d'abeilles qu'un maladroit a pris pour un ballon de football, j'intervenais.

— Comment ?

Ici, mon ami Ludo se mit à rire d'une façon vraiment inconvenante. Et large qu'on lui voyait distinctement le canal cholédoque et l'envers du médiastin.

— Je les réunissais tous, mes agités, mes fous furieux, mes mécontents. Je les convoquais dans leurs collèges électoraux. Et je leur disais : « Aux urnes ! Pas d'abstentions ! Dites-moi tout franchement ce que vous avez sur le cœur. Et répondez à cette question : « Comment trouvez-vous le gouvernement actuel ? » C'est alors que je me suis réveillé.

— Dommage !

— N'est-ce pas ? J'aurais aimé savoir la suite.

— En tous cas, dis-je, c'est une histoire sans cul ni tête. Et ça n'est pas dans la réalité qu'on verrait des trucs comme ça.

Le gouvernement ayant décidé de réduire de 50 % les attributions de papier, nous nous trouvions placés devant trois solutions : diminuer le tirage ; diminuer le format ; ne paraître que tous les quinze jours.

Cette dernière solution eût évidemment été la meilleure, du point de vue de l'exploitation.

Mais figurez-vous que nos rédacteurs mangent tous les jours...

Et puis, nos lecteurs tiennent peut-être à avoir leur « Semaine » chaque jeudi...

Alors, nous paraîtrons hebdomadairement, comme par le passé, et nous allons réduire le tirage.

Vous éprouverez peut-être, de ce fait, quelque difficulté à trouver chez le marchand votre journal favori...

Arrangez-vous pour vous le passer entre copains.

Ou abonnez-vous, surtout si vous habitez dans un petit patelin...

Les restrictions ne dureront pas longtemps, espérons-le...

Et, du moment que les Boches prennent la trempe, tout va bien...

Gardez le sourire... Nous ferons tout notre possible pour vous y aider..

LA FRANCISQUE



On m'a dit que vous cherchiez une nouvelle arme secrète...

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour notre chanteur de charme remis en liberté :

Tino... Sorti...

NOS GRANDES ENQUÊTES

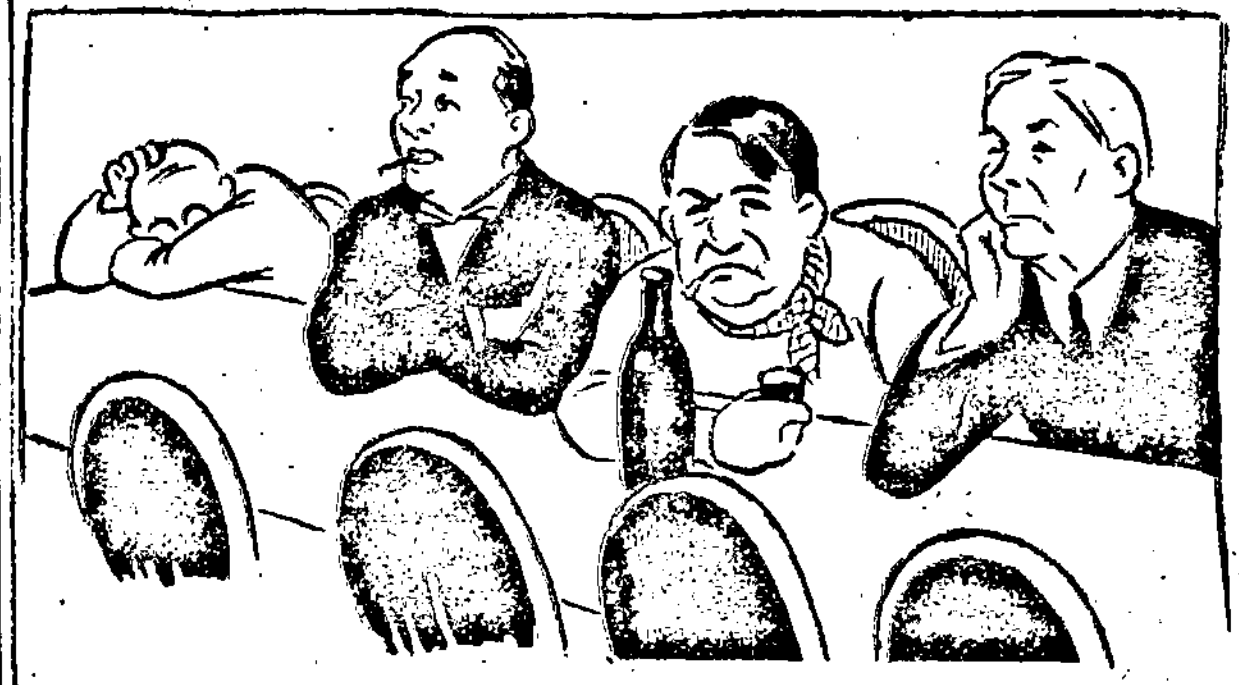
Par qui remplaceriez-vous les académiciens Goncourt défaillants ?

par Marcel-E. GRANCHER

Nos lecteurs, toujours au courant de la chose littéraire, n'ignorent pas que quatre des académiciens Goncourts ne sont plus possibles aux déjeuners de la place Gaillon.

Il s'agit de Messieurs Ben Jamin (en prison), Ajalbert et La Varende (en fuite) et Sacha Guitry (en liberté provisoire).

Cette élection massive, jamais



encore observée dans les annales de la docte assemblée (sauf, bien entendu, la première fois : quand ces Messieurs se sont nommés eux-mêmes académiciens) va évidemment créer quelques remous dans le Landerneau littéraire.

Il nous a donc semblé intéressant de recueillir sur cette importante question quelques opinions qualifiées :

M. Pierre Las, charcutier, à Neuville-sur-Saône :

— Moi, vous savez, ma partie, ce serait plutôt le cochon... Alors, je voterai pour Céline...

M. Max-André Dazergues, homme de lettres, à Lyon :

— Je ne serai pas candidat, je le répète, avant d'avoir publié mon 25.000e ouvrage... J'en ai donc encore pour deux ou trois ans... Voulez-vous dire à vos lecteurs que je travaille présentement à « La Souris de l'abbé Jouvence », un excellent policier...

Madame Grignon-Faintrenie, entrepreneuse de spectacles d'Art, à Lyon :

— Alors, je ne pourrai plus produire ce cher Ben Jamin ?... Comme c'est ennuyeux... Par qui le remplacer chez les Goncourts ?... Je pencherais bien pour Creyssel, mais il est indisponible... J'oubliais : dites bien que j'ai été autorisée à reprendre mon petit négoce...

« A qui peut oublier,

« Les heures sont blanches... »

M. Marius Dargaud, poète et paysan, à Lons-le-Saunier :

— Pour les Goncourts ? Il y aurait bien Charles Nodier, mais il est mort... Alors, je pencherais pour notre ami l'archiviste Duhême... Il est de première force sur le blanc de blanc...

M. Mathieu Varille, président de l'Académie de Lyon :

— Je me verrais assez parmi ces Messieurs... Au fauteuil de Sacha, bien entendu...

M. Gaston Simonet, cafetier littéraire, à Lyon :

— Mon Dieu, comme tu le sais, j'ai plus ou moins abreuvé ou nourri tous ces Messieurs... Mon opinion est faite quant à leur capacité d'absorption... Ils consomment peu — surtout quand c'est eux qui payent. — Je serais assez pour Géo London... Ça ferait plus gai...

M. H.-P. Gassier, dessinateur, à Paris :

— Moi, je m'en balance... Pourvu que les nouveaux aient de bonnes tronches, faciles à croquer...

M. Adolphe, garçon de café honoraire, à Lyon :

— J'connais pas bien ce business... Mais j'aimerais assez de beaux hommes, comme voilà moi, dans les un mètre nonante au moins... J'ai vu des photos des académiciens... C'est tous des mal foutus... Alors, je vote pour Serratrice...

Mlle Aglaé, rentière, à Grenoble :

— J'ai lu dans ma jeunesse les œuvres de Félicien Champsaur... Quel charme !... Quelle délicatesse !... Et, dirai-je même, quelle profondeur !... C'est avec fougue et enthousiasme que je le désigne — même s'il est mort...

M. Gabriel Roch, restaurateur littéraire, à Lyon :

— N'importe lequel... Mais je ne suis plus bon pour l'ardoise...

M. José de Bérys, homme de lettres, à Marseille :

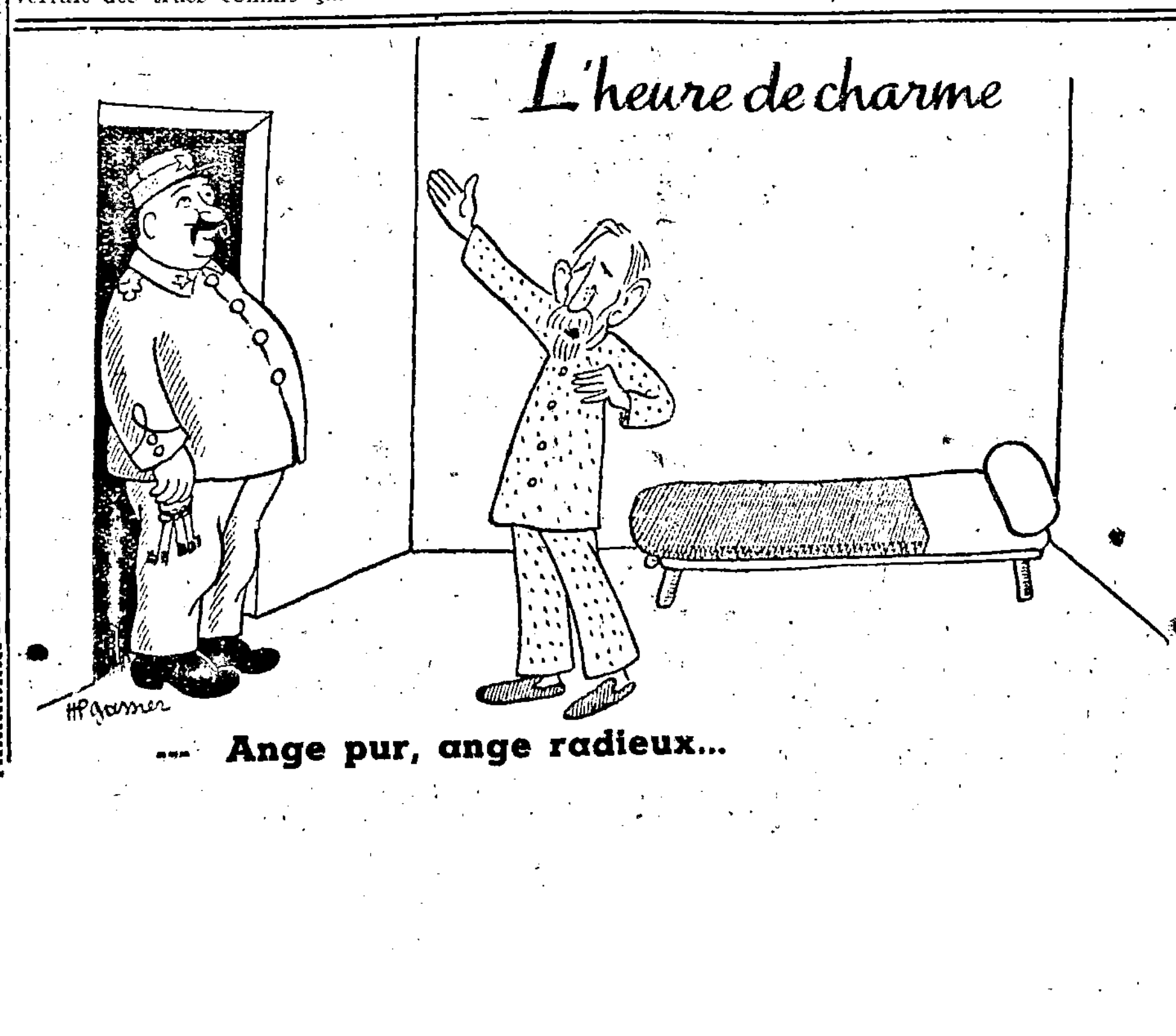
— Il y aurait bien Pagnol... Mais, depuis Courteline, ces Messieurs n'aiment guère les rigolos.

Mme Bauduc, femme de ménage, à Annecy :

— Aucune hésitation : je vote pour Max-André Dazergues... Il n'y en a pas deux comme lui pour vous parler d'amour...

M. Georges Montagnier, homme de lettres, à Lyon :

— N'importe lequel !... Mais, de grâce, qu'il ait les cheveux longs — comme moi. Sans quoi, comment voulez-vous que l'on sache



... Ange pur, ange radieux...

Chez les Radicaux

Le Congrès ayant décidé de rajeunir le Parti, les barbes seront raccourcies de 5 cm.

qu'il s'agit d'un véritable écrivain ?... La littérature fout le camp avec tous ces tondus...

M. André Pic, traiteur, à Valence :

— Tâchez au moins que ce soient des types qui sachent manger... Pourquoi pas le père Curnonsky, après tout ?...

Caporal Pinard, écrivain militaire, à Lyon :

— Scrongnieugnieu!... M'en fous bien, de vos Goncourts... Quand je pense que l'on me fait des ennuis pour mon titre « Rêve de poilus », à cause de certains malintentionnés...

Alors, je vais rengager... Rompez...

* * *

Les opinions exprimées sont, on le voit, assez diverses.

Nous n'en sommes pas moins persuadés que ce petit referendum avait son utilité et qu'il contribuera puissamment à éclairer la situation.

LA VOGUE



« Entre nous, grand-père, j'aimerais mieux faire un petit tour en « Jeep » ! »

Le «Milk-pipe-line»

Un cerveau de génie vient de mettre au point un projet qui contribuera puissamment au ravitaillement de la Cité.

Devant les difficultés auxquelles se heurte le Ravitaillement général en matière laitière, l'opinion s'est émue à juste titre. Voici donc la solution toute trouvée :

Un vaste pipe-line irait de chaque laiterie à notre ville, du lieu de production même (c'est-à-dire à la stalle des vaches laitières) jusqu'au lieu de consommation. Les extrémités suceuses seraient munies de compteurs, que pourraient surveiller les nombreux contrôleurs du Ravitaillement qui n'ont rien à fiche, par suite du manque dudit. De ce fait, aucun saboteur ne pourrait attaquer le pipe-line au vilebrequin. A noter que le système d'entonnoirs accrochés au pis supprimera les nombreuses manipulations, et garantira une propreté absolue.

La seule difficulté sera de maintenir ce système dès que les vaches iront en champs. Les ingénieurs sont en train de mettre au point des tuyaux extensibles, permettant aux vaches d'aller brouter à leur guise le trèfle du voisins, sans être gênées dans leurs mouvements.

De plus, les vibrations consécutives à la circulation routière, transmises au pipe-line dans sa traversée des agglomérations, imprimera au lait un brassage qui le transformera en beurre, beurre que l'on n'aura que la peine de récupérer à l'arrivée, en ayant toujours du lait complet conforme à celui que l'on trouve actuellement dans le commerce.

ELEGIE



— Chérie... j'adore le rossignol!
— Moi, j'en ai jamais mangé !...

Sous l'œil du Cheval de Bronze

LA DELEGATION A EU DES ENNUIS

On veut absolument fermer les bars et les dancings — et, pour cela, on leur coupe le courant, tout comme si cette consommation pouvait représenter quelque chose d'important par rapport à l'ensemble...

Nous persistons à dire que l'on a tort. La ville est déjà bien assez triste comme ça... Il faut penser aux soldats en permission, aux militaires étrangers, etc... qui ont bien droit à une détente... Ou alors on va aller, comme en 1918, aux « boites clandestines », — autre danger !... En outre, quelques salopards mis à part, la corporation n'en fait pas moins vivre, directement ou indirectement, beaucoup de personnes... Que l'on épure — là comme ailleurs — mais que l'on ne prenne pas, à Lyon, des mesures différentes de celles des autres villes de France.

Ceci étant dit, reconnaissons que la délégation chargée d'aller porter à M. l'Intendant Martel les revendications communes était assez curieusement composée, pour certains de ses membres tout au moins, dont on se demande pourquoi ils ne sont pas en prison. Et il y eut aussi cette idée saugrenue de la faire accompagner par une cinquantaine d'intéressés — ça faisait petite émeute.

Or, notre ami Martel en a vu bien d'autres, et il n'est pas homme à se laisser intimider : certains des réclamants passèrent la nuit au dépôt.

Nous ne lui donnons pas tort, moins que jamais les gouvernants n'ont à délibérer sous la menace. Mais nous n'en espérons pas moins qu'il voudra bien prendre en considération les arguments, marques au coin de la simple sagesse, que nous avons exposé précédemment.

* * *

MIOUSIC

Notre ami Charles R..., industriel fort sympathique et bien connu à Lyon, a des prétentions musicales — pour tout dire, il prétend être très fort sur le saxophone.

Or, certain jour, au Café Riche, il voulut faire une petite démonstration, au profit des amis qui se trouvaient avec lui : horreur et putréfaction !... Notre ami ne se démonta pas pour autant :

— Ça vient de ce que j'ai appris à jouer sur les saxos modèle 1900. Ceux d'à présent sont différents...

* * *

L'autre soir, au Royal, Gaston Bachelard, toujours très applaudi, exécutait un solo de trompette bouchée. Or, c'était l'heure d'aller dîner :

— Dis donc, Gaston, lança Céleste Serratrice, qui se trouvait là, tu ne vas pas bientôt nous sonner la soupe ?

* * *

C'EST LA RUE DE NOS AMOURS

Bien sûr, ce n'était pas très régulier...

Mais les Parisiens étaient restés si longtemps sans sortir la traction ou la Simca...

Et il flottait une si tentante odeur d'essence.

Ce n'était pas très régulier et la Military Police a mis bon ordre à tout cela.

Mais à l'époque, n'est-ce pas, on pouvait encore attendrir un brave gars de l'Ohio ou d'Harlem.

Le tout était une question d'opportunité.

Une rue qui eut alors son heure de célébrité chez les automobilistes, c'est cette rue de Montmartre si abondamment et si visiblement numérotée...

Vous arriviez là avec votre réservoir vide. Vous attendiez vingt minutes devant la porte et le brave gars descendait effectuer le transvasement.

Pour remonter aussitôt.

On est solide à Harlem.

Bien sûr ce n'était pas très régulier.

Mais il flottait une si tentante odeur d'essence...

* * *

QUI L'EUT CRU ?

Nous sommes un soir de la fin août. Paris vient d'être libéré. Un officier américain s'asseoit à la terrasse du Fouquet's. Un consommateur un peu exalté se précipite sur lui, l'embrasse, le congratule.

— Ah ! si vous saviez, dit-il comme j'ai souffert pendant l'occupation !

C'était Jean Cocteau.

Et l'officier mit quelque temps à réaliser, au petit matin, quand on lui expliqua qu'il ne s'agissait pas, mais pas du tout, d'un échappé des caves de la Gestapo...

RETOURNEMENT DE VESTES

Il s'agit du magasin « Lyon-Roubaix », retournement de vestes et autres vêtements, rue Jean-de-Tournes, évidemment !...

Au-dessus de la caisse s'épanouit une superbe cocarde tricolore, et, derrière une rangée de porte-manteaux, on peut lire cette ancienne affiche du Maréchal :

« Français, vous avez la mémoire courte. En juin 40, vous étiez dans les fossés. Aujourd'hui, grâce au Maréchal, vous êtes dans vos foyers. Ayez confiance ! »

Comme il disait !

Mais il nous semble que le directeur de « Lyon-Roubaix » ferait bien de cacher ses anciens oripeaux !

* * *

JAMAIS TROP TARD...

On pouvait lire, il y a quelques jours encore, dans la vitrine d'un grand magasin de Marseille, un placard de propagande pour un groupement politique.

Cet appel, plutôt ingénu, se terminait par les mots suivants :

ANCIENS ET NOUVEAUX (!)
RESISTANTS
Adhérez en masse !

Si ce n'est pas ironique... c'est assez rigolo !

* * *

TAILLEUR... ET SPORTIF

On a rencontré à l'entraînement de ski notre ami Bouché, le sympathique tailleur de la rue Romarin.

Non content d'être un coupeur hors-classe, celui-ci (qui détient d'ailleurs un record de vitesse) songerait-il à gagner des coupes ?

Car il faisait aussi beaucoup d'autres sports : vélo au printemps, natation en été, etc...

Pourvu qu'il ne lâche pas un jour définitivement les ciseaux pour la pédale, si nous osons ainsi dire.

Ce serait dommage pour nos costumes !

LA GARDE-BARRIERE EST PRUDENTE



Un parapluie... mais il fait beau !

Possible, mais l'express va passer.... et avec les couloirs encombrés !...

* * *

LA FIN D'UN CAUCHEMAR

Le monument qui déshonore la place de la République a reçu une Jeep par le travers. La statue latérale a été démolie.

C'est toujours ça.

Mais le public ignore que le Comité municipal chargé du choix des bronzes à envoyer à la fonte, avait à l'unanimité désigné l'horreur carnotique.

C'est seulement à la réflexion qu'on a songé que la pierre était inutilisable, même pour faire des canons allemands.

REGIME

A Saint-Paul, les détenus de droit commun reçoivent chaque jour 400 grammes de pain et deux bouillons légers. Or, les prisonniers politiques — Miliciens, P. P. F. ou autres salopards — touchent en supplément le régime dit « de la Croix-Rouge », plus une soupe épaisse...

Différence...

L'EPARGNE OBLIGATOIRE



— Pourvu que ça ne s'applique pas à nos 300 francs par mois !...

* * *

CASAS DE FERROCARIL

Il était une fois un chef de gare dans une petite ville. Seuls les omnibus s'arrêtaient. Un jour, un rapide stoppe. Le chef de gare court au chef de train qui déclare : «On a tiré le signal d'alarme ».

On découvre dans un compartiment un monsieur élégant et joli garçon en flagrant délit de privautés envers une très jeune femme fort émue.

On emmène satyre et victime dans le bureau du chef de gare. Explication, indemnité. Le train repartit.

Le chef de gare, c'était M. Albert Lejeune, fusillé récemment. Le satyre était le grand homme auquel il doit sa fortune.

* * *

BIENS JUIFS

Une honte — parmi tant d'autres — fut, en ces dernières années, le traitement inique infligé aux israélites et la spoliation de leurs biens.

On s'imagine peut-être que l'on fait toute diligence pour rendre à ces infortunés ce qui leur appartient... Pensez-vous !... Là — comme ailleurs, hélas !... — c'est la plus invraisemblable pagaïe...

Pour récupérer un fonds de commerce, par exemple — fonds qui est souvent le seul moyen d'existence demeurant aux intéressés — il faut des mois... Procédure, référé, nomination d'un séquestre liquidateur. Cela n'en finit plus...

Et il faut attendre ensuite la grosse du jugement... soit 5 ou 6 semaines de mieux. Ce qui fait que les spoliateurs ont tout le temps de se « débrouiller » et que les possesseurs se retrouvent généralement devant un local vide.

A propos, ne vous semble-t-il pas que tout acheteur de biens juifs devrait être considéré d'office comme collaborateur et soumis à une sévère enquête ? Le poste de « gérant aryen » était le plus souvent considéré comme une faveur de Vichy — faveur qui ne coûtait pas cher à ces Messieurs!...



Encore Saint-Guy avec ses bals clandestins !!!

MORCEAUX CHOISIS

Quand va-t-on enfin juger — et condamner — M. Félix Garcin, du « Nouvelliste » ?

Si l'inculpation manque de textes, nous pourrions verser au dossier le petit article suivant, dû à la plume de l'enfant de chœur à francisque Pierre-François Arminjon (à propos, où se cache-t-il, celui-là ? On va finir par l'oublier) :

« Le gouvernement de M. Churchill s'abaisse aujourd'hui à une perfidie, à une vilenie qui s'entoure de circonstances particulièrement aggravantes. La plus douloureuse au cœur des Français sera sans aucun doute la présence, sur l'un des cuirassés de la flotte britannique, d'un ou de plusieurs représentants de ces Français d'Angleterre qui prétendent donner des leçons de patriotisme au maréchal Pétain, et notamment de l'ex-général de Gaulle, ce pur chevalier, qui, au moment de la débâcle, au lieu de prendre le commandement d'une brigade d'infanterie pour faire face à l'envahisseur, s'est réfugié au delà de la Manche en prétendant que la place des bons Français était à Londres.

« M. de Gaulle se conduit aujourd'hui, lui, ancien officier général de l'Armée française, plus bassement, plus lâchement que certains frontaliers-traîtres qui furent surpris au cours de la guerre à conduire pendant la nuit les patrouilles, à travers les forêts à l'assaut de nos avant-postes. »

* * *

Vous avez compris, mon général ? Et, pour ce qui est de la chose de l'héroïsme, M. Arminjon s'y connaissait. Un jour, il rencontra Henry Clos-Jouve :

— Je voudrais aller sur le front, lui déclara-t-il tout à trac. Que faut-il faire ?

— Vous engager, répondit avec logique l'auteur du « Prétoire dans la boutique » :

Lors, l'enfant de chœur lève de grands yeux scandalisés :

— Je ne vous parle pas de cela... Je voudrais aller au front comme correspondant de guerre...

Evidemment !...

* * *

Et puisque nous en sommes à M. Félix Garcin, signalons qu'à notre connaissance un seul journal français (si l'on peut dire !...) insulta au geste héroïque du grand chirurgien Thierry de Martel, qui préféra se réfugier dans la mort plutôt que de demeurer sous la botte allemande.

Ce journal, ce fut — comme par hasard — le « Nouvelliste ».

LA GARDE DES ALPES



« Quand je pense à ces pauvres civils qui n'ont que leur cinquante kilos de charbon... ! »

× × ×

SOUTENONS LES SKIEURS

La mairie de St-Cyr-au-Mont-d'Or informait la semaine dernière :

Les skieurs ne doivent pas utiliser leurs skis dans les rues, routes, chemins de l'agglomération et des hameaux, sous peine de se voir dresser des procès-verbaux et confisquer leurs skis.

M. le maire de St-Cyr n'a-t-il pas d'occupations plus urgentes ? Les pauvres gosses, et les jeunes gens, et les hommes même, qui n'ont aucune distraction, qui ne peuvent s'évader des villes, ont parfois éprouvé le besoin de faire du ski aux environs.

On a crié au meurtre.

Nous ne voyons pas ce qu'il y a de plus répréhensible à faire du ski qu'à aller au cinéma.

Mais il est vrai qu'un maire doit avoir des lumières particulières sur la question.

* * *

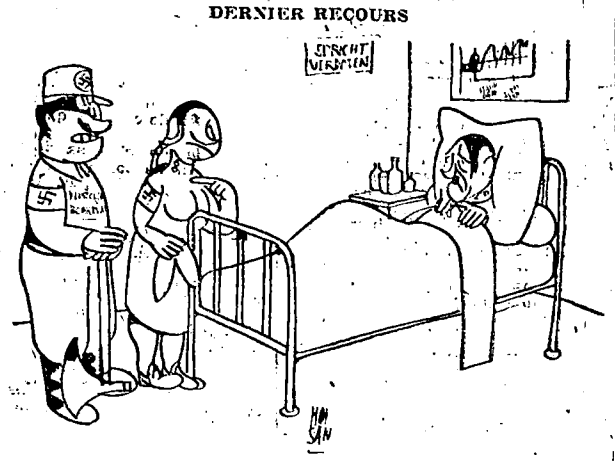
DANS LA NATURE...

Toute la presse s'est fait peter le bec de ce que le P. P. F. Tony Saunier, arrêté à Paris, allait être transféré à Lyon, pour y être jugé, en compagnie de sa maîtresse, Josselyne Gaël...

Seulement, ce que la presse a oublié d'annoncer, c'est que, depuis, Saunier a « fait la malle »...

Encore une affaire Payot...

DERNIER RECOURS



— Nous avons encore ça comme spécialiste pour la gorge...

COURTELINE AVEC NOUS !

Messieurs les Ronds de Cuir se constituent en 6e colonne pour faire échec à la 5e

On se demandait avec angoisse si la cinquième colonne allait continuer impunément à freiner l'effort de guerre de la nation. Ce péril est aujourd'hui conjuré. Toute une catégorie de citoyens vient de se dresser comme un seul homme, bien décidé à faire échec aux criminelles entreprises des agents de l'ennemi.

Face aux traîtres et aux saboteurs, Messieurs les Ronds-de-cuir ont relevé le gant. Ils ont décidé de se masser en une sixième colonne dont la tâche unique sera de lutter contre la cinquième.

On sait quelle a été la première manifestation de cette ardeur au combat. De nombreux individus, assurément à la solde d'une puissance étrangère, ayant entrepris de détourner, pour les besoins de leurs ténébreuses entreprises — par exemple pour le chauffage des locaux où ils tiennent leurs réunions clandestines — une partie de l'électricité si nécessaire à l'éclairage des bureaux de l'administration, Messieurs les Ronds-de-cuir ont pris une mesure radicale : ils leur ont coupé le courant.

Cette énergique décision a eu également pour effet de mettre un terme aux souffrances endurées par les patriotes tombés entre les mains des tortionnaires que la Gestapo a laissé derrière elle.

C'est ainsi qu'un parachutiste qui avait réussi à s'introduire à l'Hôtel-Dieu camouflé en chirurgien, et qui s'apprêtait à infliger à un Français le supplice connu sous le nom d'ablation de l'appendice, a vu sa criminelle tentative contrecarrée par la rapide intervention de Messieurs les Ronds-de-cuir. Profitant de la coupure du courant et de l'immobilisation du scalpel, sa victime a réussi à s'échapper, le ventre ouvert seulement à moitié.

Enfin, un bébé de dix jours, que des assassins avaient enfermé dans un autoclave appelé « couveuse artificielle », a pu être repêché à temps dans une température raisonnable.

Et tout ça n'est qu'un commencement : suivront les enquêtes domiciliaires dans le but de démasquer les terroristes. Ceux qui font actuellement, chez eux — et en vue de quelle utilisation future ! — l'essai de machines infernales telles que « radiateurs » « réchauds » et « allumoirs » électriques, n'ont qu'à bien se tenir !

* * *

Autres mesures de salut public prises par Messieurs les Ronds-de-cuir :

— Suppression du gaspillage du charbon par suppression de la répartition.

— Lutte contre le froid par obligation faite aux gens de galoper de bureaux en bureaux.

— Suppression des restrictions par disparition pure et simple des produits contingentés.

Et si ça ne suffit pas, eh bien, on nommera le père Soupe commissaire de la République !

Ah ! mais...

Guy VERDOT.



EN CINO-SEC

UN COMBLE

La stupide suppression du courant électrique provoqua, le 15 janvier dernier, une juste manifestation de nos concitoyens

La violence de leur réaction amena immédiatement d'heureux aménagements à une mesure criminellement appliquée.

Les dispositions nouvelles furent annoncées à la radio par M. Longchambon lui-même.

O miracle de la parole préfectorale. La lumière revint non seulement à tous les foyers, mais se mit encore à scintiller sur tous les réverbères de la ville qui trouva ainsi ses rues et ses ponts illuminés en plein midi.

CONNAISSEUR

Dans cette galerie du centre, l'exposition René Besset attire l'amateur.

Deux « jeunes » aristarques, l'air important, discutent sophistiquement devant une toile représentant le Sacré-Cœur de Montmartre.

Et le plus grand de trancher :

« Tu as beau dire, en tous les cas ce n'est pas pris à Lyon.

CIRCONSTANCES ATTENUANTES

Saunier, tueur habituel de feu frère Jacques Doriot va être amené à Lyon, pour rendre compte de ses crimes.

Il a de ce fait eu la vedette ces jours derniers dans la presse locale.

Et nos confrères de préciser que le beau Tonin, grand dispensateur des fonds du P. P. F. était toujours resté le garçon boucher Saunier.

Etant donné ce qu'on lui reproche, n'est-ce pas là sa meilleure excuse ?

CONFIDENCES

Dans le wagon-restaurant, après avoir échangé le sel et le poivre, un monsieur mystérieux jette dans l'oreille de son voisin de table.

« Vous savez, je suis du deuxième bureau ».

Un peu ahuri, le confident regarde son interlocuteur et avec un bon sourire,

« Eh bien, moi, je suis dans les produits pharmaceutiques. »

DELIVRANCE

Monsieur Tino Rossi ayant pris l'engagement de ne plus chanter, le juge d'instruction vient, au titre de la reconnaissance nationale, de le mettre en liberté provisoire.

Henry CLOS-JOUVE.

LE FIANCE NEURASTHENIQUE



— Joyeux anniversaire !!!

UN GRAND MERCI

Les Américains nous envoient de la nourriture... spirituelle

J'étais l'autre jour chez Hachette. Les ouvrages de nos pauvres éditeurs s'éparpillaient au long des rayons et les vendeurs débalaient amèrement le dernier Dazergues de la semaine.

C'est alors qu'est arrivé un camion. Un beau camion, un lourd camion, un Dodge pour tout vous dire. Au volant se tenait un soldat, moulé dans une salopette verdâtre tachée de cambouis, mâchonnant l'accent du « West », à côté d'un autre gaillard qui suçait son chewing-gum à larges tétées mouillées.

On aurait dit Double-patte et Patachon, Laurel et Hardy en uniformes.

Ils commencèrent à décharger des caisses. C'est-à-dire qu'ils les poussaient du pied sur les chariots que roulait tout le personnel de la maison.

J'eus alors l'audace d'intervenir.

— Corned-beef ? demandai-je, la bouche en cœur.

L'Américain (c'était le plus petit) me regarda en ricanant.

— Yé...

Son « Oui » traînait sans conviction.

— Corned-beef ? répétai-je en appuyant.

— Corned-beef reprit-t-il de son accent encombré. No ! Books, magazines...

D'une caisse éventrée, il sortit un livre.

— That !

Un beau livre. Blanc, épais, crémeux sur le bord des pages : un livre d'avant-guerre. Et les caisses s'empilèrent. Je les ai comptées : elles étaient quarante.

— Café ou chocolat... meilleur, dis-je au soldat.

— Yé... Coffee...

Il rit d'un rire impuissant.

— C'était... pour compléter le fret, ajouta un lieutenant blond qui sentait le savon au lait. To complete... Yé...

On aurait peut-être aussi pu compléter le fret par des choses à manger.

Ce n'est pas à nous que je songe en disant cela.

Mais aux pauvres gosses larvés qui n'ont pas de lait condensé et préféreraient cela à du Philippe Barrès.

Jacques GRANCHER.



— Qu'est-ce que c'est ?
— C'est une fille soumise.

Le pécule du Juif errant

Je suivais, depuis un instant, ce grand vieillard voûté, à la barbe broussailleuse. Il s'arrêtait à la devanture d'une boulangerie, entrait, achetait un quignon de pain, ressortait et recommençait son manège à la boulangerie suivante. Je l'abordai :

— Vous faites une enquête sur la panification ? lui demandai-je.

— Non, me répondit cet homme vénérable, mais une fâcheuse singularité de mes ressources budgétaires fait que je ne puis acheter à la fois qu'un infime morceau de pain : je m'appelle Isaac Laquedem.

— Le juif errant ! m'écriai-je, je comprends ! Vous avez toujours cinq sous en poche, mais jamais plus. C'est égal, ces ressources modestes et intarissables ne sont pas à dédaigner.

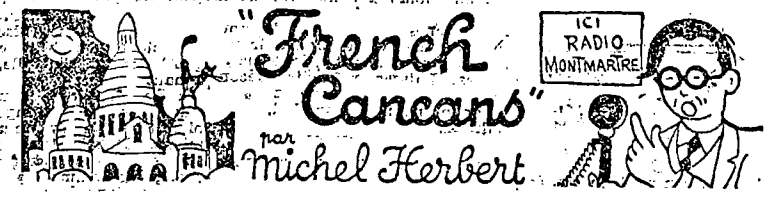
— Il est vrai, me dit l'éternel globe-trotter, que je fus longtemps à l'abri du besoin ; depuis quelques années, il en va tout autrement. Je ne parle pas des persécutions raciales qui me condamnèrent à d'étonnantes parties de cache-cache... mais les variations du change, suivant les pays où je passe, astreignent mes vieilles méninges à de fatigants calculs.

« Ce n'est pas tout. On veut faire de moi un contribuable, et me voilà aux prises avec une meute de fonctionnaires qui s'acharnent à taxer mon revenu et discutent sur sa nature. Dans quelle catégorie classer mes cinq sous ? Est-ce une rente perpétuelle ? Un gain professionnel ? Une pension aux arrérages célestes ? Est-ce au contraire un capital que je mange au fur et à mesure de sa création ?

« Et voilà qu'avec le pécule on va m'obliger à faire des économies. Ah ! Tous ces calculs me tuent. J'ai beau être israélite, je ne m'y reconnais plus !

« Et dire qu'étant éternel, je ne puis même pas placer mes cinq sous en viager ! »

José de BERYS.



JEUX A LA NEIGE

Enfin on commence à se décider en haut lieu à tout mettre en œuvre en vue d'une vulgarisation effective des sports d'hiver, lesquels demeuraient jusqu'alors l'apanage intolérable des favorisés de la fortune.

Ce scandaleux privilège provenait surtout du fait que les fervents du ski ou de la luge ne pouvaient s'adonner sérieusement à leurs jeux favoris qu'après s'être astreints à de longs et coûteux déplacements.

D'ailleurs, en raison de la vogue croissante des sports d'hiver, les stations réservées à cet effet étaient en passe de devenir insuffisantes. En certains endroits des Alpes, des Pyrénées, des Vosges, et même du Massif Central, n'était-on pas contraint souvent, avant guerre, d'empiler les amateurs sur plusieurs couches pour les faire tenir tous ?



Désormais, c'en est fini de pareils errements. Les sports d'hiver sont à la portée de tous. Chacun peut s'y livrer non seulement à sa porte, dans sa rue couverte de neige, mais mieux encore à domicile, sur sa pierre à évier décorée de stalactites, voire devant son radiateur transformé en névé grâce au manque général de chauffage judicieusement obtenu par les services compétents.

D'ingénieux commerçants n'ont pas manqué d'utiliser un tel état de chose pour leur publicité personnelle. Suivant l'exemple déjà donné par divers grands magasins, une célèbre « maison de nouveautés » vient, à son tour, de mettre une installation appropriée à la disposition de ses clients désireux de parfaire leur entraînement.

Bien entendu, la chambre des glaces a été choisie comme lieu d'exercice.

Toutefois, les anciennes glaces de verre et d'étain qui ornaient les murs et le plafond ont été remplacées par une glace paturelle produite par la température actuelle.

La piscine romaine lui sert de dépendance et sa baignoire est utilisée comme patinoire pour les exhibitions artistiques.

L'ascenseur a cédé la place à un téléphérique, mais la pendaison de la crémaillère a été remise à un peu plus tard.

La négresse de service a été mise à la disposition des skieurs.

Il a suffi de la saupoudrer d'une légère couche d'acide borique pour qu'elle se change en une piste de ski très convenable, avec double tremplin de saut, plis de terrain, glissade standard bien entretenue, refuge souterrain et précipice.

Les amateurs d'escalades n'ont pas été oubliés.

Sur simple demande, des caravanes seront formées.

Elles visiteront en détail, sous la conduite de guides expérimentés, les flancs et les gorges disponibles.

Les excursionnistes peuvent s'y attarder à volonté.

Les montagnards entraînés qui préfèrent monter seuls le font à leurs risques et périls.

C'est surtout dans la parfaite mise au point des petits détails que la sollicitude des organisateurs s'est particulièrement révélée.

Ainsi, ils n'ont pas hésité à remplacer l'ancien personnel par des femmes froides, jugées plus de circonstance.

Celles-ci portent un nouvel uniforme composé non plus d'une courte chemise et d'une fleur dans les cheveux, mais d'un ensemble de lainage bariolé, avec knickerbockers et skis individuels.

Elles sont suffisamment « fardées »



pour satisfaire l'amateur le plus exigeant.

Il leur est interdit d'apporter de la « neige » du dehors, même si celle-ci leur a été cédée à prix d'ami par un fournisseur de connaissance.

Enfin, elles doivent se tenir prêtes à effectuer les prouesses réglementaires qui leur sont demandées chaque fois que retentit ce cri :

— Toutes ces dames au « slalom » !



A L'OPERA

LES PECHEURS DE PERLES

Nous avons eu, certes, le plaisir de réentendre et de revoir Lucienne Denat, toujours en voix et toujours rondouillette.

Et Nadir demeure le meilleur rôle de Romagnoni.

L'emploi de « père noble » convient particulièrement bien à M. Amblard.

Par contre, si M. Vidal chante et joue avec beaucoup de goût, son timbre de voix ne convient pas du tout au personnage de Zourga.

Les quatre tableaux furent joués dans le même décor, ce qui amena un « titi » du poulot à s'écrier, quand le rideau s'ouvrit pour la troisième fois : « Ils sont en grève, les machinistes !... »

Quelques attractions ! les chœurs vasouillèrent un tantinet ; et, au quatrième tableau, un choriste perdit sa culotte. Par bonheur, son caleçon était aussi blanc que la neige des toits !...

R. V.

× × ×

DE LA « FOSSE »...
... AU « PLATEAU »

La série des reprises va continuer. Ne parle-t-on pas de « Boris Godounov », avec Savignol, et de « Don Quichotte », avec Charles Soix ?... Nous, on veut bien !

La Régie municipale reste fidèle à sa coutume de présenter de temps à autre quelques jeunes débutants. Dernièrement, on put entendre, dans « Lakmé », Mlle Vina Drossian, élève de Vintenberg.

* * *

La Chorale du Crédit Commercial de France s'en fut donner dernièrement un concert de choix devant nos blessés de l'Hôpital Desgenettes. Sous la direction de son chef, M. Vaudois, ce groupement obtint un vibrant succès.

Tout comme Clara Clairbert, Lucienne Denat est une ancienne dactylo. Pareille en cela au journalisme, la dactylographie mène à tout... à condition d'en sortir !...

AUX CÉLESTINS

LUCIENNE BOYER

Une belle fille, inexpressive et douce, à laquelle les ans ont accordé un sursis. Des yeux en boules de loto ; des cheveux plaqués sur le crâne mais qui moussent sur le cou ; un corps qu'on devine mal dans la robe à grands plis, de très haute couture.

Une absence de voix terriblement travaillée, qui n'ignore rien de tous les effets que des générations de chanteuses ont mis à l'épreuve sur le cœur bourgeois. Mais un nouveau répertoire de trop belle tenue pour toucher ce cœur-là, qui aime l'amour à travers la java, le rire à travers la gaudriole.

Un ensemble de très, très grande classe, avec Pourcel au violon, Serge Bessières au piano, revêt son tour de chant d'une valeur musicale presque exagérée.

Le numéro ainsi présenté donne une impression de chiqué un peu tordu, d'élégance sans humanité, d'art où il y a beaucoup d'artificiel. Tout cela est trop parfait pour être très touchant.

Mais c'est quand même bien agréable et il serait idiot de bouder à son plaisir.

Roger Lacoste est notre meilleur — que dis-je ? — notre seul chanteur comique. Marie Dubas faite homme. Danseur extraordinaire, mime extravagant, son sens de la caricature est profond, inné, total, dépourvu de toute lourdeur, de toute grossièreté. Il amuse vraiment. Il a beaucoup de succès et, pour une fois, le public a raison.

STRAPONICE.



— Douce terre de France.



LE DERNIER TOURNANT

Il est bien normal que le gouvernement ait donné au producteur de ce film le droit de le louer afin de récupérer les millions engagés. Nous n'y voyons personnellement aucun inconvénient, bien que nous pensions qu'assez d'inepties déjà encombrent nos écrans.

Mais pourquoi cette hypocrisie ? On a soigneusement caché le nom de la vedette sur les affiches en y collant des bandes de ce papier dont nous manquons. On a coupé son nom sur le générique... Naturellement tous les spectateurs reconnaissent immédiatement la dame, bien qu'elle ait pris par avance — se doutant qu'un jour elle devrait s'enfuir et devenir anonyme — la précaution de se teindre en brune !

Bon Dieu ! Qu'elle était mauvaise, cette pauvre C.r.n.e L.c.a.r.! Elle joue là-dedans un rôle de garce ; elle n'y est pas garce pour un sou. Il est sans doute difficile de l'être à la fois au cinéma et à la ville.

Le film est né d'un roman américain : « Le facteur sonne toujours deux fois », qui est bien un des meilleurs livres de ces vingt dernières années. On a transporté l'action dans un invraisemblable paysage de notre Midi. D'une histoire de fatalité sensuelle et de justice immanente, immense dans son populisme à trois, on n'a su tirer qu'un fait divers sordide, avec une fin en guillotine d'un accablant mauvais goût.

Michel Simon et Fernand Gravey se débattent comme ils peuvent dans une aventure à laquelle pas un instant ils ne croient.

Dans le film, c'est Fernand Gravey, en fin de compte, qui est exécuté.

Dans la vie, c'est sa partenaire qui, en fin de compte, le sera.

K. MERA.

× × ×

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

Ginette, à Villeurbanne. — Non, pour faire du cinéma, vous n'êtes pas obligée de coucher avec la script-girl, quoique nous pensions que cela ne vous déplairait pas.

Delucinge, à Grenoble. — La maison dont il s'agissait dans « Les Inconnus dans la Maison » (avec Jules, Film Continental) n'est nullement la Maison de Molière, comme vous semblez le croire.

Perveuche, à Villefranche.— Un coup de beaujolais et l'œil qui s'en suivit, c'est en effet les motifs qui ont poussé un producteur patient à demander à Pierre Brasseur de tourner « Le Rouge et le Noir ».

Fleur éclose, à Nice.— La science du baiser sur la bouche est la base de toute éducation cinématographique sérieuse. Nous pensons que notre Gérant ne refuserait pas de vous donner quelques leçons.

Peau d'Ange, à Ambérieu. — Nous croyons savoir que présentement Raimu n'envoie de photos dédicacées qu'en échange de 100 kilos d'anthracite.



« LES TROIS MARIE »
par **François Monnet** (Optic, éditeur).

Voilà François Monnet qui s'élance sur les traces de Max-André Dazergues. Evidemment il a trop attendu pour prendre le départ. C'est la course du lièvre et de la tortue, et, même en sortant un roman par mois, il risque fort d'être battu au poteau par l'auteur de « La Mousse du Pied-de-Veau ».

Ceci dit, « Les 3 Marie », c'est un roman policier, un vrai, bien qu'à notre avis l'assassin ne soit pas noyé dans un assez grand nombre de personnages.

Mais l'intrigue est conduite de main de maître, le style est imgenre d'ouvrages, une psychologie genre d'ouvrage, une psychologie exacte et cruelle sert de support à l'action.

× × ×

« LES FEMMES PRÉFÈRENT LES MUFLES »
par **Yves Krier**
(Gutenberg, éditeur)

Cette opinion en vaut une autre ; le titre est aguichant. Mais on cherche vainement dans l'ouvrage à quoi l'une et l'autre se rapportent.

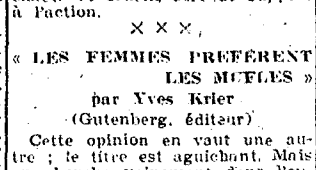
Roman grand bourgeois, snobinard, genre sous-Hervieu. Le héros, prétentieux et scrupuleux, doit s'envoyer des tonnes de pilules Forsex, si on en croit ses performances. On est déçu par l'absence du détail cochon qui relèverait l'ensemble.

Ce monsieur ne se contente pas de faire l'amour ; il raisonne. Et cela nous vaut une inondation d'aphorismes sans grande nouveauté.

Le livre se lit pourtant sans ennui.

Mais espérons qu'au point de vue électoral nos compagnes feront mentir le gars Krier.

L'HOMME QUI LIT.

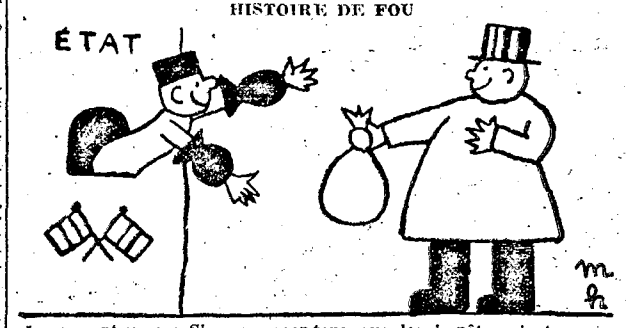


Lulu. — Entendu pour un de ces soirs, de 5 à 7. Change de combinaison.

Théo F. — On ne te voit plus ! Passe un de ces soirs à la Couronne, on fera des bugnes.

Bibi, rue Fernandière. — Vous ne pourriez pas venir un peu plus tôt au boulot ? Notre rédaction est bien chez vous dès neuf heures le matin !...

HISTOIRE DE FOU



Le percepteur : « Si nous acceptons que les impôts soient payés en or ? Par ici, Monsieur, par ici..

Concours de la meilleure histoire clandestine...

Nous avons reçu un courrier fou !... Merci à tous nos aimables correspondants...

Nous serions reconnaissants aux concurrents qui voudront bien nous envoyer leurs textes par la suite :

1° De n'écrire que sur un seul côté du papier — et le plus lisiblement possible...

2° De porter de façon très visible sur leur enveloppe « Concours de la meilleure histoire ».

* * *

Et maintenant, passons au résultat de la première semaine.

MM. Daniel Chettou, 24, rue de Flesselles, à Lyon, et André Micoud — doublement sympathique parce qu'il est Alsacien — actuellement 168, rue Challemel-Lacour, à Lyon, n'ont pu être départagés par le jury. En conséquence, nous leur octroyons à chacun un abonnement de six mois. Et bravo !...

Nous remercions particulièrement MM. Charles Stef, A. Souchon, Jacques Beausshaines, François Noël et P. T., dont les envois étaient excellents, mais pas inédits.

Quant à M. Albert Béjar, son histoire était très spirituelle également, mais un peu trop exclusivement « Cinéma »...

« LA SEMAINE ».

LE FILS IMPROVISE

En août 40, dans un café, un groupe d'officiers français, assis à une table et dégustant un apéritif. Entre un jeune officier allemand fringant, arrogant, mais « correct ». Il adresse un salut impeccable au groupe d'officiers français, lesquels ont tout à coup l'air d'être vivement intéressés par une très sérieuse discussion, et ne voient rien, bien entendu.

L'Allemand s'installe, dit alors, à haute voix :

« La France est un merveilleux pays. On y mange bien, boit bien, et l'on s'y amuse encore mieux. Depuis deux mois que je suis en France, chaque soir j'ai changé de femme ! »

Alors, dans le groupe français, un capitaine aux cheveux déjà gris prend la parole : « La France est en effet un pays magnifique, mais l'Allemagne ne lui est en rien inférieure. Ainsi moi, j'ai occupé la Rhénanie non pas deux mois, mais deux ans, et, chaque soir aussi, je changeais de femme, de sorte qu'il se pourrait bien que vous soyiez un de mes fils ! »

Daniel CHETTOU.

× × ×

EPURATION

Vous savez peut-être que l'Alsace entière a été souillée par des affiches placées par les boches, affiches qui représentaient un balai qui évacuait un cop gaulois, un béret basque, des livres français, etc. Sous ce dessin, cette inscription s'étalait : « Heraus mit dem franzoesiche blunder » ; autrement dit : « Dehors ce poison français ».

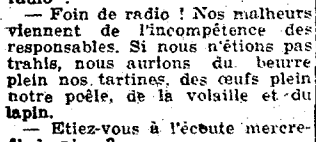
Or, un jour, sur la place Kléber, un Alsacien chantait « La Marseillaise », une « Marseillaise » énergique, scandée, vibrante. Un officier allemand, passant par là, s'arrêta pétrifié et demanda en bégayant d'horreur :

« Mein Gott, mais que faites-fous donc là ? »

L'Alsacien, le regardant tout candidement, lui répondit :

« Oh ! Monsieur l'officier, j'expulse le reste du poison français qui était en moi. »

André MICOUD.



— Vous ne me ferez pas croire que si le gouvernement l'avait voulu, nous n'aurions pas, dans chaque ménage, deux ou trois tonnes de charbon.

— Ecoutez-vous quelque fois la radio ?

— Foin de radio ! Nos malheurs viennent de l'incompétence des responsables. Si nous n'étions pas trahis, nous aurions du beurre plein nos tartines, des œufs plein notre poêle, de la volaille et du lapin.

— Etiez-vous à l'écoute mercredi dernier ?

— C'est une idée fixe, de la déformation professionnelle... Il n'y a qu'à lire les journaux : leur défaitisme est le reflet du découragement général.

— Vous avez pourtant bien un poste ?

— Vous y tenez !... C'est comme pour les transports, l'électricité, le gaz. En pleine gabegie ! Ah ! Les Allemands avaient bon dos !

— A moi de parler. Etiez-vous oui ou non à l'écoute mercredi dernier ?...

— Non... Pourquoi ?

— Le général de Gaulle a parlé.

— Cela se peut. Je ne l'ai pas entendu.

— Mais vous écoutez les propos de la rue ; vous croyez aveuglément à tout ce que racontent les feuilles pour éviter le bouillonnage. Alors taisez-vous.

— Pourquoi me tairais-je ?

— Parce que vous êtes un en trois lettres, pire un salaud !

MICROFAUNE.

× × ×

PROGRAMMES DU 25 AU 31 JANVIER
Emissions réchauffantes

Jeudi 25 janvier. — Emission théâtrale : « La Chaleur du Sein », de A. Mirabeau, avec M. André Brûlé.

Vendredi 26. — Musique légère : les meilleures chansons de M. Fourneau (dit Xanrof).

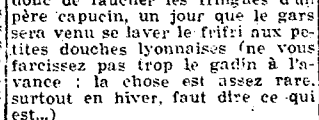
Samedi 27. — Emission théâtrale : une pièce quelconque de M. Sarment.

Dimanche 28. — Retransmission de l'Opéra : « La Tour de Feu », de Sylvio Lazzari.

Lundi 29. — « Au Soleil de Marseille », l'opérette bien connue, avec Mme Cor Amadou.

Mardi 30. — Chronique cinématographique : « Le Feu Sacré », avec Mme Viviane Romance et M. Georges Flamme — ent.

Mercredi 31. — L'heure de la poésie : « Sur les ailes de Pégaze », par M. Gabriel Robinet.



Le déshabillé se fait, cette saison, large et ample de manches, dans un style rappelant assez celui de la robe de moine.

Pour vous en confectionner un à bon compte, il vous suffira donc de faucher les fringues d'un père capucin, un jour que le gars sera venu se laver le frifri aux petites douches lyonnaises (ne vous farcissez pas trop le gadin à l'avance : la chose est assez rare, surtout en hiver, faut dire ce qui est...)

Vous n'aurez plus ensuite qu'à garnir le devant de la robe d'une broderie un peu cochonne, qui se terminera sur les manches, et dont le motif — c'est là le fin du fin — sera rappelé sur le bord des poches et de la braguette (laquelle sera close, comme de bien s'accorde, au moyen d'une fermeture éclair).

Tante ABELLE.

LE VOTE DES FEMMES



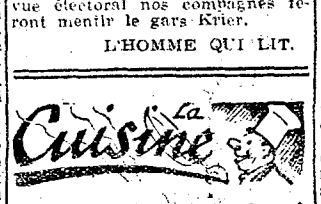
— Une voix de plus !...



LIBRAIRIE centre, bien placée, sérieuses références (ayant édité traître anglais) vu temps troublés, éditerait maintenant traître allemand. S'adresser pour conditions : Beurdanchois, rue Président-Carnot.

DIRECTEUR DE JOURNAL ayant perdu sa situation recherche emploi stable dans industrie moins salissante. Ecrire : Renébon, au journal.

JEUNE HOMME b. s. t. l. r., ex-secrétaire de plusieurs ministres actuellement en chômage, recherche place frotteur opinions indifférentes. Ecrire : Joannès Dupraz, au journal.



Nous aimerions faire des gâteaux... Mais, hélas !... il nous manque bien des choses pour les confectionner. Au lieu de vous prendre la tronche à deux mains devant des combinaisons nécessitant toutes au minimum 6 œufs et une demi-livre de beurre — sans parler de la farine et du sucre —, méditez cette petite recette, et essayez-la au plus tôt :

Prenez une bonne boîte de poudre de riz, au parfum qui vous conviendra, et que l'on arrive encore à trouver dans le commerce. Délayez-la à l'eau du robinet et assaisonnez d'une bonne cuillerée à café de sulfate de soude. Ajoutez une tranche de foie de veau, coupée en petits dés, et quelques noyaux de pruneaux cuits. Frottez un moule à cake avec de la graisse d'armes. Mettez un papier tue-mouches dans le fond du moule et versez-y votre pâte. Cuire au chalumeau pendant vingt-quatre heures. Laissez refroidir, découpez à la scie mécanique et servez en chantant : « Maréchal, nous voilà »...

TROUDUCOUR 1er.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 12 LE NUMERO : TROIS FRANCS 1er FEVRIER 1945.

la Semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Suppression des trains... ...ou le Chaix sans provision...

MEDITATION
sur une colonne brisée

par Pierre SCIZE

Les traces matérielles des combats livrés pour la libération de Paris ne sont pas tellement nombreuses. La ville est grande. Il faut les chercher.

Toutefois, il est un signe des combats d'août que les Parisiens aiment à montrer. C'est place de la Concorde. On nous avait laissé craindre que les admirables façades du ministère de la Marine et de l'Hôtel Crillon aient été détruites. Il n'en est rien, heureusement. Les vieilles pierres sont ici et là, étoilées par les éclats des obus. Cela fait des blessures blanches et fraîches dans cette chair de palais que les siècles avaient revêtu d'une auguste patine.

Cependant, à l'Hôtel Crillon, une de ces colonnes de Gabriel, toutes couronnées d'acanthe, et qui mettent un sourire athénien sous le ciel nuancé d'Ile de France, a été brisée.

C'est la cinquième en partant de la droite.

Cette cinquième colonne rompue n'est hélas, qu'un symbole.

C'est la seule qui soit touchée.

× × ×

Les cinquièmes colonnes ne se portent pas mal, merci.

Il en est de toutes sortes. De toutes nuances. On y attache les drapeaux les plus divers.

Il en est de droite. Exemple : A l'heure où j'écris ces lignes je ne sais ce qu'il en sera de l'issue du procès Maurras.

Mais je sais qu'un mouvement clandestin d'A. F. s'est constitué, qui a son siège à Paris, qui assemble des conspirateurs à collets noirs, lesquels jurent sur le couteau de cuisine ébréché que brandissait naguère le polémiste des Martigues, qu'ils vengeront le maître du Nationalisme Intégral, si les jurés du Rhône le condamnent à mort.

Ils ont désigné des otages. On sait pertinemment que M. François Mauriac doit tomber sous les coups de ces nouveaux chevaliers du poignard, au cas où Maurras paierait de sa vie ses crimes.

Pourquoi M. Mauriac qui, par ailleurs, est le champion de la charité chrétienne, et qui édifie ses lecteurs en leur prêchant l'oubli des injures et le devoir fort oublié de rendre le bien pour le mal? Parce que cet homme scrupuleux n'a pas pu se dissimuler à lui-même que la trahison d'un Maurras est de celles qui n'ont pas d'excuse.

— Il a allumé la mèche, disent les vengeurs du sourd martégal. Il sautera.

En conséquence, M. Mauriac a été muni d'un ange gardien supplémentaire, à grosses semelles et chapeau dur qui — confie-t-il à ses intimes avec l'accent de Malagar — ne le rassure pas du tout.

Cinquième colonne de la Justice ? Voilà.

On a condamné la semaine dernière à la peine capitale un journaliste, un écrivain, un critique, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne l'a pas volé. Jamais la trahison ne prit une figure plus patente. Ses anciens amis, ses complices partis pour l'Allemagne dans les fourgons de l'étranger, lui ont, le soir même de sa condamnation, joué un tour pendable.

— S'il meurt, dirent-ils, on exécutera ici cinq otages en guise de représailles.

C'est fermer les avenues à toute pitié. Et encore une fois il ne s'agit pas de cela.

Pourquoi faut-il que la condamnation à mort de M. Brasillach ait été requise par un avocat général auquel le défenseur de l'accusé a pu dire :

— Je m'étonne de vous retrouver sur ce siège, M. le Procureur. Durant quatre années vous y avez été la colonne de la répression germano-vichyssoise. Pendant quatre années je vous ai disputé ici la vie de jeunes communistes innocents que vous envoyiez au poteau d'un cœur léger. Et quand les mères de mes infortunés clients venaient, les soirs de verdict, pleurer dans mon bureau, ce n'était pas M. Brasillach qu'elles maudissaient, M. le Procureur, C'était vous.

L'homme chargé de la simarre rouge n'a rien pu répliquer : c'était vrai.

Mesure-t-on assez l'ampleur du scandale ? Ce justicier qui vend ses sentences à Pétain ou à de Gaulle avec l'indifférence du père Coupe Toujours débitant sa tarte, est-il assez représentatif d'un certain état d'esprit ?

× × ×

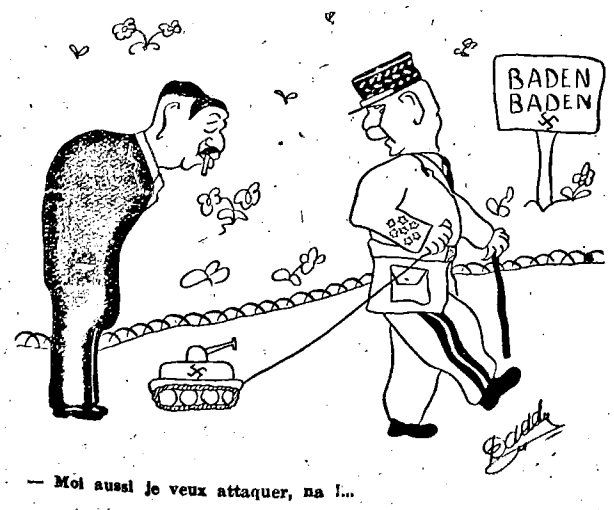
Et je ne parle pas de la cinquième colonne antisémite qui rêve de reprendre les massacres interrompus.

Je ne parle pas de la cinquième colonne milicienne qui reçoit ses ordres par l'antenne de Radio-Patrie (sic).

Ne craint-on pas que, parmi les déportés et les prisonniers dont nous espérons le retour, avec quelle angoisse et quel amour, se glissent des hommes gagnés à la criminelle idéologie d'Hitler ?

Malheureuse cinquième colonne brisée de l'Hôtel Crillon, tu n'es qu'un symbole dérisoire. Tes sœurs sont toujours debout et l'obus qui doit les abattre n'est pas encore tourné.

L'EXEMPLE DE VON RUNDSTEDT



— Moi aussi je veux attaquer, na !...



EN CINQ-SEC

IRONIE

Sur la route Lyon-Paris, en allant à Limonest, au lieu dit La Croisée des routes, on peut lire sur un mur, sur trois mètres de long :

« MAURRAS AU POUVOIR »

Nous ignorons les sentiments politiques de l'heureux propriétaire de cette clôture ainsi ornée.

Un coup de pinceau s'impose... Car, entre nous, c'est un peu vache...

REFERENCE

Nourrice de Maurras le jour, garde du cœur de Béraud la nuit, Auphan, journaliste à tout faire de « L'Action Française » va aussi se rendre ses comptes.

On lui reproche, paraît-il, entre autres d'avoir détenu sous l'occupation un très rare permis de port d'armes délivré par la Gestapo qui lui permettait d'exhiber au petit jour dans les cafés de la place de l'Hôpital un respectable parabellum.

EVIDEMMENT

Le ravitaillement annonce une distribution de fayots avec le D.A.

Il y a longtemps que nous savions que le chef du rassemblement populaire équivalait à un fruit sec.

A LA PAGE

C'est une cantatrice connue qui, durant les quatre ans d'occupation, ne vint à l'Opéra qu'en voiture... Une superbe Mercédès... où trônait aussi un officier supérieur allemand.

La libération est venue. L'épuration aussi. Et bien entendu notre artiste n'a pas été inquiétée.

Quelques patriotes la voyant affichée eurent la curiosité de voir comment notre dame ferait maintenant son entrée dans notre théâtre national.

Ils en furent pour leurs frais.

Comme si rien ne s'était passé, la vedette arriva toujours en voiture...

Mais c'était une Buick, et le gradé qui lui donnait le bras était américain.

Henry CLOS-JOUVE.

A nos Amis lecteurs

Malgré la réduction de la consommation de papier, représentée par 50 pour cent de notre tirage — et dont vous n'êtes pas sans vous plaindre, si nous en croyons le nombre de lettres reçues, bande d'exigeants sympathiques !... — il y a encore du typhon à l'horizon !...

Ne discutons pas : les voies de la Providence sont aussi impénétrables que celles de M. Teitgen.

Mais méfions-nous du pire, ce qui n'a pas toujours été le cas pour nos aimables répartiteurs de papier...

Alors ?...

Alors, en vue de circonstances qui nous imposeraient une restriction de format, renonçons momentanément au concours de la Meilleure Histoire — mais les concurrents déjà « en piste » sont bons pour ce numéro et le suivant.

Et remplaçons-le par celui de la

MEILLEURE MANCHETTE

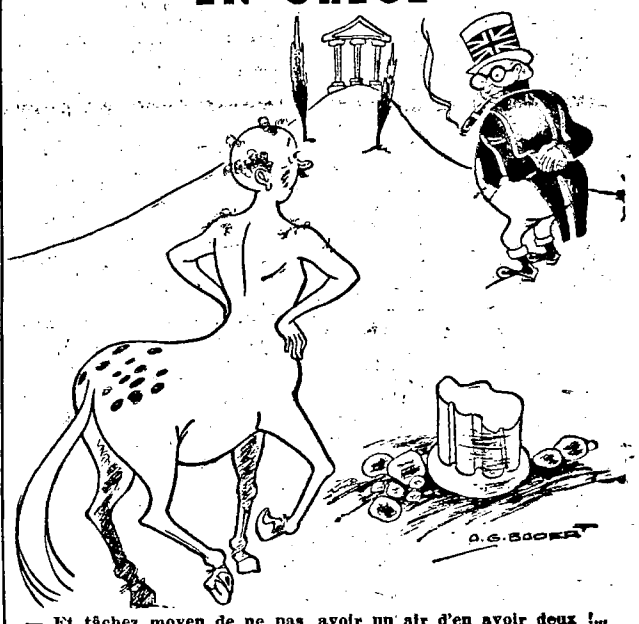
Une phrase courte, lapidaire, mordante, qui porte — et qui fera travailler vos méninges.

Même prix : un abonnement d'un an au meilleur, chaque semaine.

Allez, les gars !... A vos stylos !.., A vos « carafons » !...



EN GRÈCE



— Et tâchez moyen de ne pas avoir un air d'en avoir deux !...

NOS GRANDES ENQUÊTES

La réduction de 50 p. 100 sur le papier des journaux provoque de vives réactions

Divers groupements commerciaux envisagent des représailles

par Marcel-E. GRANCHER

L'amputation récemment annoncée par le gouvernemennt de 50 pour cent des contingents de papiers de presse, amputation qui s'est évidemment traduite par une diminution correspondante soit de la périodicité, soit de la surface, soit encore du tirage des journaux, n'a pas été sans provoquer de vifs remous chez ceux qui tiennent encore aux « nourritures spirituelles », surtout quand elles vous coûtent des trente ronds la séance.

Il ne s'agit là, espérons-le, que d'une mesure toute provisoire. Mais il n'en demeure pas moins que certains groupements et syndicats, plus ou moins directement concernés, ont décidé de marquer le coup sans plus tarder par des mesures de représailles appropriées.

Chez les tenancières de ouatères

Il va sans dire qu'il s'agit là d'une industrie nettement touchée par le récent décret de l'Information, surtout quand il s'agit de journaux appliquant sur la surface la restriction imposée.

— Ce que nous allons faire ? nous a déclaré Madame Pipy, 53 ans, secrétaire générale du syndicat. Mon Dieu ! C'est bien simple: nous diminuerons nous aussi de 50 pour cent nos attributions de papier...

Au syndicat des limonadiers

M. Chavanne, 58 ans, président des limonadiers, nous a reçu d'une façon charmante — et a même failli nous offrir un coup de blanc:

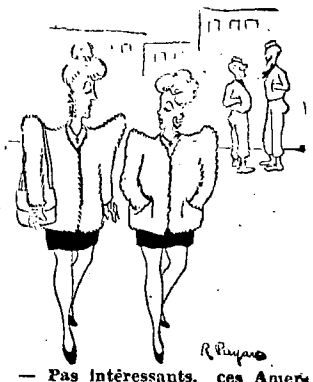
— Nous sommes très touchés par cette histoire, a-t-il bien voulu nous confier. Vous savez ce que c'est, puisque vous êtes un courtelinisant fervent; on venait volontiers au café pour lire le journal — surtout, soit dit sans vous fâcher, depuis que les canards sont aussi chers. — Alors, pour protester, nous avons résolu de diminuer, nous aussi, de 50 pour cent...

— Le prix des consommations ?

— Vous êtes folle ?... La quantité de liquide... On verra bien ce que ça donnera... Nous sommes prêts à tenir le temps qu'il faudra...

Chez les libraires marchands de journaux

Les libraires - marchands de journaux en prennent évidemment eux aussi un drôle de coup — d'autant qu'à cette diminution des journaux s'ajoute celle concernant les bouquins, pour lesquels, depuis longtemps déjà, la clientèle se



— Pas intéressants, ces Américains !... Ils n'ont pas seulement une bonne petite Gestapo !...

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour Maurras, royaliste provocateur au meurtre :

Le Lys Rouge

trouve réduite à la portion congrue.

— Nous avons pris une décision draconienne, nous a déclaré un sympathique représentant de la corporation : ne plus mettre en vente que 50 pour cent des ouvrages de M. Max-André Dazergues, soit un titre sur deux. Remarquez que cela lui fera encore six bouquins par mois, ce qui constitue une honnête moyenne...

Chez ces dames...

— Ces dames non plus ne sont pas contentes, nous apprend M. Philibert, 49 ans, président du syndicat ombilical des tauliers et anciens tauliers. La lecture du feuilleton représentait le plus sûr moyen de tuer le lent loisir des après-midis — surtout quand, comme c'est présentement le cas, les affaires ne boument pas des tas. Alors, pour marquer le coup — si l'on peut dire — le personnel s'arrêtera à mi-course... Cinquante pour cent de réduction, comme de juste...

Chez les dentistes

Au salon d'attente aussi, on lisait le journal. Et puis, arracheurs de dents et journalistes, c'est cousins germains... Bref, les dentistes non plus ne sont pas satisfaits :

— Quand j'enlevais une chaîotte, nous a déclaré M. Popaul, 57 ans, exclu du syndicat, je faisais toujours le bon poids et j'en tirais trois bonnes avant de choper la mauvaise. A partir de dorénavant, c'est scié... Du régulier, et pas plus... Œil pour œil, et deux dents pour dent. Cinquante pour cent de diminution... Je ricane !...

A l'Amicale des charbonniers

L'industrie charbonnière se trouve, elle aussi, très atteinte, encore qu'il y paraisse... Suivez bien notre raisonnement : sans journaux, pas moyen d'allumer le feu... Vous y êtes ?...

— On aurait bien voulu restreindre de chinquante pour chent nos livraisons, nous a dit M. Bougnat, 62 ans, de l'Amicale des charbonniers musicaux, mais il n'y avait pas moyen... Depuis des mois, nous ne livrons que peau de zobi... Donc, y a même plus à diminuer...

Chez les marchands-forains poètes

M. Georges Montagnier, bien connu sur les marchés de la région tant par la vigueur de son talent que par la longueur de sa chevelure, rouspète avec énergie : s'il n'y a plus de journaux, où puisera-t-il les sources de son inspiration si délicate ?

— Je vais faire couper cinquante pour cent de mes tifs et cinquante pour cent de mes ronflaquettes, en manière de protestation. Y en restera toujours assez...

Au commerce noir...

Les négociants au noir consommaient évidemment beaucoup de papier pour envelopper la « came », et les restrictions actuelles les touchent d'autant plus que les marges bénéficiaires de cette sympathique branche demeuraient, on le sait, assez minces...

× × ×

— On s'en fout, nous a déclaré M. Henri C..., 47 ans, président du syndicat des marchands à la sauvette... On en sera quitte pour augmenter les prix... Et puis, je vais vous dire une bonne chose, puisque le vieux papier manquera, on en vendra peut-être au noir... A cinquante pour cent, bien entendu.

Marcel-E. GRANCHER.



Sous l'œil du Cheval de Bronze

ECHOS DU PROCES MAURRAS

Ceux qui espéraient s'amuser comprirent qu'ils s'étaient trompés de porte.

On se lassa vite du pittoresque qu'offre un accusé à qui un spécialiste est obligé de hurler dans le nez les questions que lui pose le Président.

Tout de suite la surdité totale de M. Maurras apparut pour ce qu'elle est : une infirmité lamentable.

Elle explique d'ailleurs le caractère déshumanisé de cette intelligence murée, qui de sa vie n'eut une perception complète du monde extérieur. Ce poète qui, jamais, ne perçut une note de musique !

Courageux du reste.

Supportant avec une vaillance qu'on est tenté de prendre pour de l'inconscience les charges odieuses qui pèsent sur ses épaules.

Et, d'entrée de jeu, assénant, l'index tendu, au procureur général un :

— Vous, je ne vous raterai pas !

... qui laisse pantois ce magistrat.

Au surplus, on put souvent croire que les rôles étaient intervertis et que l'accusé devenait procureur, ou président des débats.

Lorsqu'il sortait des interminables lectures où il prétendait avoir résumé (sic) sa défense, le public qui n'avait rien pu entendre, comprenait qu'il avait fini en le voyant s'asseoir.

Aussitôt les applaudissements de crépiter.

Car ce scandale est sur le point de devenir une mode : on applaudit ouvertement des hommes sur qui pèsent les plus graves accusations.

Quelques râfles opportunément exécutées auraient vite raison de ces turbulences indécentes de la cinquième colonne.

* * *

Reprochait-on à M. Maurras d'avoir, par ses articles délateurs fait fusiller des patriotes français, il feignait de ne pas comprendre, écartait les bras dans un geste d'impuissance, il s'écria même un jour :

— Que voulez-vous que j'y fasse?

Il méprisait visiblement ces « détails ». * * *

Mais que M. Paul Claudel, par déposition écrite l'accuse formellement, alors l'homme de lettres se réveille en Maurras. A la bonne heure ! On va parler littérature ! Au diable ces fusillés, ces déportés gêneurs.

Et de vous traiter « Le Soulier de Satin » d'ânerie mal ficelée, et son auteur de léporide effrayé !

Que Claudel n'était-il là, en personne !

D'abord il est sourd aussi, et cela eût pu donner des effets comiques.

Ensuite il est au moins aussi « gendelettre » que Maurras, et on aurait pu avoir une bonne scène renouvelée de celle de Vadius et de Trissotin.

Tant il est vrai que Molière est immortel.

Des gens qui nous trouvent bonne mine, ce sont les correspondants étrangers venus suivre le procès. On leur avait dit : « Maurras, l'Académie, un penseur, un maître ! Et quelle intelligence !

Ils voient ce petit homme irrascible, sourd, basané, presque aphone et barbichu comme une caricature du « Sunday Herald ». Et d'ailleurs chargé de crimes dont le plus léger mériterait la corde.

Ils voient dans la salle les derniers débris de « l'Action Française » applaudir ce fantoche. Et ils disent :

— C'est ça le penseur ?

Alors, comment sont les autres? Ceux qui ne pensent pas ?



Renautour

Un témoin charitable, c'est M. Francisque Gay.

Prénom oblige.

Traîné dans la boue depuis trente ans par Maurras, il ne lui oppose que des sourires et de bonnes paroles.

— Sans doute mes bureaux furent perquisitionnés à la suite d'un article de l'accusé. Trois de mes employés ont été déportés en Allemagne. Mais moi je n'étais pas là. Alors c'est sans importance...

Et sa main dans l'air élevait comme une bénédiction.

Après quoi Maurras s'essuya littéralement les pieds sur le témoin. Et Pierre Bénard, dans son coin, grommelait :

— Ça lui apprendra à se conduire comme un paillasson !

* * *

Une chose, en tous cas, a semblé proprement intolérable : que ce petit vieux pas propre ait pu, tout au long des audiences, parader avec la francisque à la boutonnière.

L'ordre de la francisque est une chose qui n'existe plus — si toutefois il a jamais existé.

Et arborer ce symbole d'une triste époque constitue une insulte aux patriotes.

Nous regrettons que le Président n'ait pas cru devoir faire respecter la propreté du prétoire, en donnant l'ordre d'enlever de la boutonnière du sourdingue ce hochet inconvenant.

* * *

Pourquoi n'a-t-on pas fait citer parmi les témoins l'inspecteur de police honoraire et amateur Joseph Petitjean, qui eut pendant des mois — lui, vieux républicain — l'ingrate tâche de veiller sur les précieuses personnes de Maurras et de Pujo ?

* * *

M. Jean Goirand, témoin à décharge, parla de certaine « marmite infernale »...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda un journaliste parisien.

— Une poule de la rue Mercière, répondit gracieusement Marcel-E. Grancher.

* * *

Du même — d'ailleurs très en forme : il avait passé la matinée chez Simonet, avec Pierre Bénard — la « sortie » suivante :

Maître Chapuis, également témoin à décharge, regrettait avec éloquence que se fût perdue la tradition d'avoir, dans chaque famille française, « un fils à Saint-Cyr »...

— Maintenant, fit doucement observer l'auteur de « 5 de campagne », chaque famille a un fils colonel...

* * *

Cependant, Maître Chapuis, intarissable, contait une histoire de chaises prêtées par lui à un voisin déficient, pour une réunion d'A. F. — ce qui lui valut de connaître l'inculpé.

— Quelque temps après, poursuivit-il, Maurras revint. Je n'étais pas libre. Seule ma femme se rendit à la réunion...

— Avec sa chaise, compléta cette aimable rossa de Madeleine Jacob.

* * *

— Vous n'avez jamais encore vu d'Académicien ? avait demandé le voisin de l'avocat.

En liberté, voulait-il sans doute dire...

* * *

M. Rambaud vint et parla, lui aussi, pour Maurras.

— Solennel, prétentieux, emmerdeur...

Un vrai rédacteur du « Nouvelliste », en somme...



Une bombe au Salon des Poètes

L'allocution que prononça Mme René Daumière samedi dernier à la distribution des prix du Salon des Poètes, produisit l'effet d'une bombe. L'auteur d' « Ariel Cheval » y fit le plus vibrant éloge d'Aragon et de Claude Roy, poètes communistes, et lança de vigoureuses ruades à Vichy et aux gens infestés par les idées nazies, lesquels n'ont encore rien compris... Dans la salle, certaines personnes du genre « quartier d'Ainay », se sentant visées, paraissaient prêtes à l'ultime attaque d'apoplexie... Où étaient les habituels discours d'usage, si doucement lamartiniens ? « D'ailleurs, murmurait une vieille dame, au bord de la congestion, pourquoi est-on allé chercher cette Mme Daumière qui ne mit jamais les pieds au Salon et qui doit être une sorte d'anarchiste ? »

Mais, sur l'estrade, Mme René Daumière et Mme Mauger-Kaufmann avaient l'air de s'amuser comme deux petites folles.

Est-il besoin de dire que les applaudissements furent modérés ?

Avertissement aux lecteurs

La direction de « La Semaine » ne reculant devant aucun sacrifice, a circonvenu Bébert-les-Beaux-Chasses, dont elle avait fait naguère la connaissance aux Editions du Monde du Milieu. Bébert, moyennant deux pastis et un paquet de Lucky, a bien voulu consentir à cambrioler le bureau du célèbre écrivain Max-André Dazergues et à s'emparer du premier chapitre de « La Mousse du Pied de Veau », son nouveau chef-d'œuvre, dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs.

On pourra s'étonner de ce titre. Nous avons pu savoir, grâce à des indiscrétions de quartier, que Max-André Dazergues a fréquenté, environ vers 1890, la fille d'un boucher de la rue Hénon. Lorsqu'il allait rendre visite à sa belle, il ne manquait jamais d'épater ses petits copains en leur annonçant sur le ton de la suffisance :

— Je vais me faire mousser le pied de veau.

Les droits de ce chef-d'œuvre ont été acquis par Frédéric Dard, moyennant un coup de blanc et un exemplaire dédicacé du « Norvégien Manchot ».

Nos lecteurs sauront apprécier l'ampleur de notre sacrifice et ne manqueront pas d'acheter l'ouvrage lors de sa parution afin de connaître la suite des aventures du vicomte Trouduc de Kubainy.

LA DIRECTION.

« LA MOUSSE DU PIED DE VEAU »

Roman amouro-policier par Max-André DAZERGUES

PREMIERE PARTIE

Le pied montre le bout de l'oreille

Chapitre premier

La nuit de la prothèse

Armande suivait le sentier tout pavé d'églantines. Sa marche était mouvante et onduleuse, telle une liane de la forêt tropicale. Ses yeux d'émail bleu avaient les reflets doux de la faïence de Givors. Ses cheveux d'or fin se partageaient sur son front en deux ailes de corbeau frémissant. Son pied était de Cendrillon ; sa main d'accoucheuse ; son pétrus de poney...

Le vicomte Trouduc de Kubainy sortit d'un buisson de fleurs où il s'était caché par pudeur calculatrice. Il s'élança, pieds et mains tendus, au-devant de sa bien-aimée :

— T'aimer, te chérir, t'adorer ! lui dit-il de sa voix chaude de mâle.

— Ce sera la même chose pour moi, répondit la Femme-Enfant, la Femme-Fleur, en baissant pudiquement le mauve de ses paupières.

Leurs lèvres s'unirent dans un baiser d'une humide et chaste profondeur.

— Qu'a dit ton père ? questionna Armande.

—Il ne veut rien savoir.

— Alors, je suis déshonorée, je n'ai plus qu'à faire monter cet ange au ciel.

—Pas ça, pas ça surtout, mon Amour, ma Providence...

— Alors ?

— Alors, contre la volonté des hommes et de Dieu, je reconnaîtrai l'enfant qui pilpate dans ton flanc nacré.

Leurs lèvres s'unirent à nouveau, comme pour sermenter solennellement cette promesse d'éternité. La lune, qui passait à la longitude du zénith, toute d'argent, toute de beauté, voila l'ironie de son sourire nocturne derrière un petit nuage qui passait, ouate céleste...

Chapitre II

Le fossé de l'épouvante

C'est à la même heure, le même jour, que le lendemain l'Atroce Chose se passa. Il était mardi, ainsi que cela se lisait à l'horloge du bourg. L'air sentait le printemps et l'intrigue. Une inquiétude pesait, lourde, tenace, indéchirable, sur la campagne environnante et toute essaimée de pâquerettes.

L'Inconnu était étendu dans un fossé, contre le mur de clôture de la propriété ancestrale des de Kubainy.

La gendarmerie prévenue était sur les lieux, ainsi que le commissaire Maigret et Hercule Poirot : tous deux passaient justement leurs vacances dans les environs rieurs.

Un couteau, profondément enfoncé, manche en avant, dans la poitrine velue du mort, disait clairement qu'on ne se trouvait pas en présence d'une mort naturelle.

— L'assassin doit être doué d'une force peu commune pour avoir pu ainsi enfoncer ce manche de buis, constata sagacement le commissaire, qui ralluma sa pipe.

— Il devait être ganté pour ne pas s'être coupé les doigts avec la lame, ajouta sentencieusement Poirot.

On fouilla le cadavre.

Dans la poche-revolver de son gilet, on trouva un billet ainsi conçu :

« Je viens d'être assassiné par l'enfant naturel d'Armande et de Trouduc de Kubainy.

L'inconnu du mur de clôture. »

— Enfin une piste ! dirent ensemble Maigret et Poirot.

La pluie, inlassable, tombait, tombait toujours.

Chapitre III

L'énigme du mort-né

C'était le 19 août, à 16 h. 3' 77" qu'Armande donna le jour à l'héritier des dettes de son amant Trouduc de Kubainy.

Etaient présents dans la salle de douleurs, outre le grand chirurgien Toubi Stouri et ses aides : M. le Procureur de la République, M. Arsène de Saint-Tupin, juge d'instruction ; son greffier, le commissaire Maigret et Hercule Poirot. Ces messieurs avaient en effet décidé d'interroger l'enfant dès son arrivée dans le grand monde sur sa participation au meurtre de l'Inconnu du mur de clôture.

L'assistance était pensante et recueillie, lorsqu'enfin la belle Armande poussa un dernier cri de délivrance. Toutes les oreilles se tendirent afin d'entendre, en écho, le premier vagissement du noble nouveau-né.

Horreur ! Seul un lourd silence répondit à cette attente anxieuse.

Toubi Stouri se retourna, son masque énergique et dur frappé de consternation.

— L'enfant n'a pas vécu... Mais attendez...

Le savant se pencha à nouveau sur le pauvre petit corps et soudain recula épouvanté :

— Cet enfant a été assassiné !

Tous les assistants se précipitèrent et firent ensemble les mêmes épouvantables constatations :

Le bébé, meurtrier présumé de l'Inconnu du mur de clôture, avait été abattu par six balles de revolver. La mort remontait à vingt-quatre heures environ.

Arsène de Saint-Tupin leva la main droite, cracha à terre et s'écria d'une voix cuivrée :

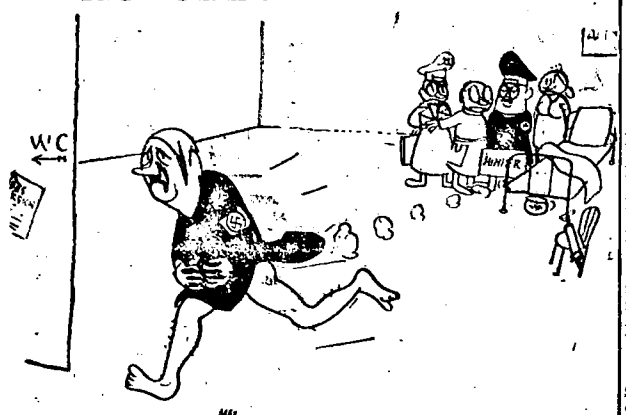
— Je jure d'éclaircir ce nouveau mystère.

(A suivre.)

P. c. c.

François MONNET.

AU CHEVET D'HITLER



— Nous l'avons purgé, Excellence...
— Et alors ?
— Et alors ça fait un Führer-fusées...

Concours de la meilleure histoire clandestine

Notre ami Jean Nocher a enlevé de haute lutte le concours de la meilleure histoire clandestine de « La Semaine ». Mais il s'agit d'un professionnel, dont la plume est réputée depuis longtemps, et nous avons décidé de le classer hors-concours. Nous publions ci-dessous son envoi.

Catégorie « Amateurs », le prix a été attribué cette semaine à M. Layat, Lamure-sur-Azergues (Rhône).

Une mention spéciale aux histoires de MM. Meyrieux, Pabion, Giraud, Berger et Bonamant, qui n'obtiennent pas le prix, mais dont les histoires étaient cependant excellentes.



HISTOIRE DE « TERRORISTES »

C'était en 1942, au local de la 10ème brigade, 10, quai Perrache. Muret, torturé devant sa femme depuis plusieurs jours par Barthelet, Louchard, Francoz et Agostini (tous exécutés depuis par nos groupes francs, sauf Louchard mort à Montluc) finit par « avouer » le nom de son chef. Entendez par là, bien entendu, qu'il n'avoue rien, mais invente au hasard le nom de Berger, et il invente Berger parce que son chef s'appelle Ricard (Ricard, Berger, doux souvenirs...)

On lui demande aussitôt l'adresse de ce Berger. Imperturbable, il répond : « Rue Mercière », et il donne un numéro. On envoie aussitôt un commissaire, flanqué de deux inspecteurs, à l'adresse précitée, et, bien entendu, on n'y trouve pas de Berger, mais — ô miracle — deux numéros à côté, on trouve une boîte aux lettres au nom de Berger.

Cette boîte aux lettres appartient à une dame qui, précisément, ne s'appelle pas Berger. Elle a été mariée à un M. Berger, a divorcé il y a deux ans et a oublié d'enlever le nom sur la boîte aux lettres — en quoi elle a eu bien tort... Les policiers foncent vers l'appartement :

— Mme Berger ?
— Oui... Non... C'est-à-dire...
— Oui ? Non ? Ça va ! On a compris !

Et ils perquisitionnent d'arrache-pied.

Ils trouvent 50 grammes de cocaïne...

Ils ramènent Mme Berger au milieu de nos « terroristes » et il s'ensuit une série de quiproquos savoureux. Murat s'en tire en prétendant que c'est le mari qu'il a connu, lequel a disparu et est resté introuvable.

Mais voici la suite de l'histoire : Mme Berger a eu 18 mois de prison et le médecin qui lui avait fourni la cocaïne 5 ans.

Tout cela parce qu'un jour un « terroriste » pensant à son chef Ricard, se souvint de l'heure du Berger...



HISTOIRE VECUE

En 1942, dans le métro.

Un officier de l'armé occu... pante se tient devant la sortie d'une voiture. Derrière lui, une dame d'un certain âge. A une station, la dame veut descendre et s'adresse à l'officier :

— « Pardon, Monsieur ! »

Pas de réponse, pas un geste. Deuxième tentative, aussi infructueuse. A la troisième, le teuton se retourne arrogant :

— « Sachez, Madame, que nous sommes victorieux et que nous occupons la moitié de la France ! »

Sur ce, il s'efface, et la dame descend, impassible. Puis, avant que la rame ne s'ébranle à nouveau, elle se retourne et fixant le « vert-de-gris » :

— « Sachez, Monsieur, que l'autre moitié vous emm... ! »

André LAYAT.

VERS GLACÉS

Poète, prends ton pull et me donne un baiser.
Le vent de cette nuit a gémi sous mon store,
Et ma tendre luette en attendant l'aurore,
Par treize sous zéro commence à se voiler.

Ah ! bon Dieu qu'il fait froid !
M'a dit la colonelle,
En contemplant son toit
D'où pend une chandelle.

Chandelle et pas de feu ! Triste époque,
Sans coke, ni socques, ni froques,
Où l'on choppe
Le rhume qui galope
A toutes les échoppes.
Sale temps de Norvège !
Et de neige, son cortège !

De trottoirs verglacés,
Bras cassés,
De posters qui s'ébrouent
Dans la boue,
Glissades sur les flaques gelées,
Appelées
Lacs aux drames.
Dame, !

On peut avec un peu de veine,
La faridondaine,
Se casser la gueule, ô mes Eves !
Aussi bien ici qu'à Megève.
Mais vivement la relève !
Et que se lève
Chaud de sève
Ce bon vilain méchant Août,
Où
Déjà passa le rêve
Sur la grève
De la lutte aux papiers gras,
Si merveilleusement gras !
Chers papiers de cervelas,
Sous les lilas !

On en a marre des glaçons
Sans Jurançons
Du pâle froid qui caracole
Et nous décolle.
Et des quinze grammes de beurre
Des semaines de quarante leurres,
De la vis qu'on nous serre.
Ne trouvez-vous pas, ma chère,
Que la vis cherre ?
C'est rageant d'être sans œufs,
Eux
Qui seraient si bons à la neige.
Ai-je
Dit encore en passant,
Gémissant,
Qu'il ne nous restait — c'est amer —
Pour nous réchauffer cet hiver,
Malédictions !...
Que feu... nos illusions.

Après cela, mes toutes belles,
En attendant les mirabelles,
Il n'y a qu'à tirer, presto,
La chasse d'eau.

Si, hélas ! Elle n'a pas, en ce soir désolé,
Gelé !

Roger L. LACHAT.

UN ORIGINAL

On lit sur le « Progrès » du 22 janvier :

« Un audacieux individu s'est jeté la nuit dernière sur Mlle Aimée B..., 22 ans, demeurant 27, rue Romarin, et lui a dérobé son sac. »

22 ans ! Et le voleur lui a dérobé son sac !

La galanterie se perd.

D'odieux sévices sont infligés aux prisonniers allemands

Pourquoi n'ont-ils pas droit à trois décades par mois ?

Décidément, il se passe des choses inadmissibles. J'ose même dire : révoltantes. Des choses auprès desquelles l'impunité de M. Gillet, la grâce de M. Béraud et l'attribution de cartes de journalistes professionnels aux anciens porte-ciseaux de la censure vichyssoise ne sont que des jeux de l'esprit, des « canulars d'étudiant » (comme dit M. Edouard Helsey à propos des agissements de Robert Brasillach).

Les choses dont je veux parler sont d'une autre importance. Il s'agit en effet de la Convention de La Haye et du traitement des prisonniers de guerre.

Pas moins.

* * *

Ladite convention est, en principe, destinée à épargner aux dits prisonniers des sévices incompatibles avec l'honneur de la guerre. (En admettant, bien entendu, que la guerre soit honorable.)

Or, c'est justement de cette convention qu'excipent certains gouvernements sans scrupules pour faire subir aux guerriers captifs des vexations dont il n'est pas besoin de souligner l'ignominie.

Ainsi, pourquoi le ministre français de la Guerre a-t-il décidé de ne délivrer, aux Allemands détenus dans les camps, que deux rations mensuelles de 40 grammes de tabac chacune — « en exécution, prétend-il, des conventions de La Haye » ?

Quand les accords de La Haye ont été signés, il n'y avait pas, que je sache, de restrictions sur le tabac. Alors ?

Alors, que voulez-vous, je trouve ça dégoûtant.

Et je proclame bien haut que si l'on n'attribue pas tout de suite trois décades par mois aux prisonniers allemands, nous ne sommes plus dignes de figurer parmi les nations civilisées.

En fait de vexations infligées aux prisonniers de guerre, nous sommes d'ailleurs dépassés par nos alliés.

C'est ainsi qu'en Angleterre, selon une dépêche de Londres, des prisonniers italiens ont dû récemment se mettre en grève pour obtenir la permission de jouer au rugby le samedi après midi.

Vous vous rendez compte : priver de rugby des prisonniers ! Alors que les boches eux-mêmes acceptaient volontiers de vous offrir en plus des rounds de boxe !

On espère d'ailleurs que cette grève a été efficace, et que les Italiens en question ont obtenu non seulement la semaine... anglaise, mais encore le cinéma tous les trois jours et une visite hebdomadaire gratuite à ces dames.

Que diable ! Il faut respecter la personne humaine. C'est même le président Roosevelt qui l'a dit.

* * *

Hélas ! Les Américains descendent encore plus bas dans l'odieux que les Anglais. Je me suis laissé dire qu'ils obligeaient les prisonniers allemands à manger, sous le nom de « corned-beef », de la viande de singe ! Dans quel but, grands Dieux, sinon celui de ramener, par une nourriture appropriée, leurs ennemis au niveau de l'homme préhistorique.

Après cela, on vous parlera de la méthode nazie de corruption des races !

* * *

Ah ! les boches, on a bien médit d'eux. Pourtant, il faut reconnaître que leurs procédés n'avaient rien de comparable.

Alors que la plupart des baraques, dans les camps de prisonniers allemands, ne sont pas chauffées, ils avaient introduit dans les maisons de détention les appareils thermiques les plus modernes. On se souvient notamment du fameux « mur d'amiante » auquel étaient appliqués les détenus particulièrement frileux, et qui répandait dans tout leur corps une douce chaleur.

Quant aux soins d'hygiène, n'en parlons pas : les Allemands, dans ce domaine, n'avaient vraiment pas leurs pareils.

Quand je pense qu'ils allaient jusqu'à prévoir des manucures et des pédicures diplômés pour vous arracher les cors et les durillons — voire même les ongles, pour les empêcher de s'incarner.

Et la baignoire ? Combien y a-t-il de baignoires dans les camps de prisonniers allemands ? Pas une seule, je parie !...

Alors que les Allemands, eux, poussaient le souci de la propreté corporelle jusqu'à vous y faire passer cinq ou six fois de suite.

* * *

En vérité, je vous le dis, nous sommes en train de nous déconsidérer aux yeux du monde.

Il est grand temps de nommer M. François Mauriac ministre des prisonniers — des leurs.

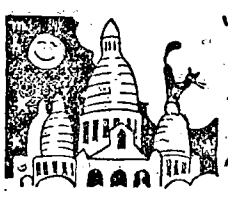
Guy VERDOT.

FRIMAIRE



— On en a la chair de poule...
— Si seulement on avait du coke !...

"French Cancans"



par Michel Herbert



THEMIS MONEY

Enfin, ça y est !

On nous l'avait dit, on nous l'avait promis, et pourtant il y avait de mauvais Français qui demeuraient sceptiques.

Nous, nous n'avons jamais douté.

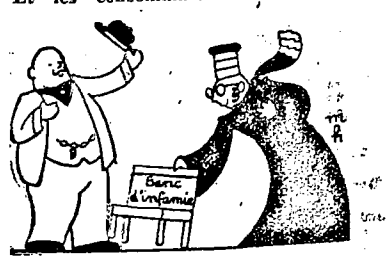
Les déclarations radiophoniques du ministre du Ravitaillement n'avaient-elles pas été catégoriques ?

Celui-ci ne s'était-il pas solennellement engagé à faire cesser le scandale du marché noir, cet odieux vestige d'un régime déchu, et à soumettre les sinistres profiteurs de nos misères à l'implacable rigueur des lois républicaines ?

D'ailleurs, passant immédiatement de la parole aux actes, M. Ramadier n'avait pas hésité, à l'issue de son homélie, à déposer contre X... une plainte en bonne et due forme.

Avec un joli petit mouvement de Menthon.

Et les consommateurs non-consommants, réduits faute de pécune à la portion incongrue, s'étaient réjouis de voir leurs intérêts si bien défendus en haut lieu et avaient attendu, pleins d'espoir.



Depuis, ils attendent toujours.

Hélas ! Le temps avait passé et les affameurs demeuraient impunis.

Aussi, leur impudence ne connaissait-elle plus de bornes.

En réalité, la passivité de la justice n'était qu'apparente.

Elle était la conséquence d'un plan habile.

On laissait le fameux X... s'enferrer chaque jour davantage afin d'être à même, ensuite, de le châtier avec un maximum de sévérité.

A ce compte-là, sans doute, X... risquait de mourir de vieillesse après avoir longuement profité de ses richesses mal acquises, mais c'était une éventualité à courir.

Au reste, on veillait sous toge.

Aux dernières nouvelles, l'heure de l'expiation a sonné.

X... vient d'être traduit devant les tribunaux.

Bien entendu, il n'a pas été question de le traiter comme une revendeuse de sucre d'orge clandestin ou comme un vulgaire père de famille nombreuse convaincu d'avoir acheté indûment dix kilos de pommes de terre.

Il y a une hiérarchie sociale que l'on ne peut méconnaître sans saper dangereusement les assises de la société et faire œuvre de trublion.

X... a été interrogé, mais avec tact.

On ne lui a pas parlé de ses méfaits ; on lui a demandé des nouvelles des siens.

On a même songé à lui offrir une tasse de thé, mais, malgré les plus actives investigations du garde de service, il a été impossible de découvrir un tel produit dans le quartier.

Le président s'est excusé spirituellement de ce facheux contre-temps, et X... n'a pas paru s'en formaliser.

Très obligeamment, au contraire, il s'est offert de fournir à son interlocuteur le produit qui lui faisait défaut, ainsi que, le cas échéant, de la crème fraîche, du rhum, des toasts beurrés et des zestes de citron.

Le tout à prix d'ami et sans facture.

Le magistrat très intéressé a pris acte de l'offre et a prié X... de ne pas omettre, avant de s'en aller, de lui laisser son adresse.

Après quoi, la parole a été donnée à l'accusateur qui en a profité pour risquer quelques remarques ingénieuses sur la pluie.

L'avocat a répliqué par un aperçu bien personnel sur le beau temps.

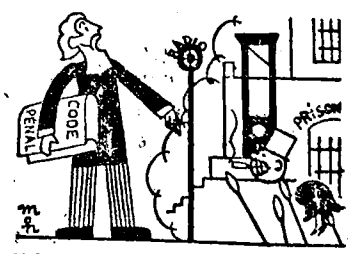
Puis, comme l'accusé, très en verve, commençait à raconter des histoires gaillardes, les jurés se sont retirés pudiquement.

Ils sont revenus deux minutes plus tard en rapportant un verdict de culpabilité agrémenté de circonstances atténuantes qu'ils ont offert à X... avec l'expression de leurs sentiments distingués.

Profondément touché par ce don, X... n'a pu dissimuler son émotion.

Il s'est excusé de n'avoir pas répondu avec plus d'empressement à l'invitation qui lui avait été transmise par le greffier, ce qui l'a privé du plaisir d'assister plus tôt à une aussi charmante réception.

Il a promis de faire son possible pour revenir, mais il a exprimé la crainte de ne pouvoir, en raison de l'emprise des affaires, se rasseoir avant longtemps sur le banc des accusés.



Le président l'a remercié de ces bonnes paroles et n'a pas voulu le laisser partir sans lui remettre, à titre de souvenir, une condamnation à un franc d'amende avec sursis.



A L'OPERA

« HERODIADE »

Que cette partition est donc bruyante !... Et comme elle vieillit d'une saison à l'autre !...

Bien défendue, elle parvient malgré tout à se faire digérer de loin en loin.

L'interprétation féminine fut bonne, avec Mme Olivier-Sportiello, mélodieuse et sculpturale Salomé, et Lucienne Anduran, Hérodiade de grande classe.

Barnier nous parut en progrès dans le rôle de Jean. Mais pourquoi donc s'affuble-t-il d'une robe de bure ?...

Savignol réalisa un Phanuel lugubre à souhait.

Quant à Yves Noël, sa technique vocale peut se résumer en ceci : « colpi di gola » et « dégueulando ».

Autres rôles bien tenus par Reymond, Amblard, Ory.

Tout ceci ne parvint pas à infirmer la boutade : « Hérodiade » ?... Beaucoup de bruit pour rien !...

R. V.

× × ×

DE LA « FOSSE »
...AU « PLATEAU ».

— Valère Blouse a fait sa rentrée dans « Rigoletto ». Sa voix s'est encore améliorée : il n'a plus « avalé un clairon ». Et, pour chanter et jouer, il ne se fatigue ni la voix, ni le cœur, ni les muscles. C'est un « cérébral » !...

* * *

— Pour avoir dansé en « pull-over », dans « Les Pêcheurs de Perles », les danseuses du Grand-Théâtre se seraient vu infliger une journée de mise à pied. Bougre !... La Régie municipale ne badine pas avec les principes. Et tant pis si le personnel en crève!...

— Car, les jours de froid, la température du théâtre — salle et scène — est proprement infernable. Mais cela amuse, paraît-il, certain fonctionnaire de la mairie centrale qui, imbu de préjugés d'un autre âge, considère l'Opéra comme un divertissement d'pilotes et un art tout-à-fait mineur !...

* * *

AUX CÉLESTINS

Création de ZIBELINE, pièce en trois actes de Mme Saint-Ginlez

Le sujet ?

Une gamine de 20 ans aime tout ce qui brille, tout ce qui est superflu. Elle trouve plus expéditif de satisfaire ses désirs en volant les objets convoités qu'en travaillant pour les obtenir. Poursuivie par un policier, elle se réfugie chez un joli garçon. L'amour, source habituelle des miracles scéniques, fait son œuvre ; la gamine sera moralement sauvée et connaîtra un bonheur total.

La pièce ?

Un excellent premier acte exposant clairement l'affaire et d'une constante progression dramatique. Un deuxième acte très amusant qui porte sur le public. Un troisième acte terriblement moralisateur, beaucoup trop long, avec des rebondissements psychologiques inutiles, puisque tout le monde a compris depuis le début que l'auteur est incapable de faire de la peine à ses admirateurs. Le dialogue est joli, bien écrit, plein de mots spirituels sur d'exactes observations. Pour une première pièce, ce n'est pas trop mal, et Mme Saint-Ginlez fera son chemin au théâtre.

L'interprétation ?

Odette Joyeux : une sorte de femme-enfant, qui joue délicieusement faux un rôle à la fois facile et en-dehors de toute vérité. Elle est jolie et bien habillée. Elle est sauvée par une grâce qui minaude, des yeux tendres qui s'effarouchent et papillotent. Pour l'instant, c'est prétentieux, mais bien agréable. On se demande avec assez d'inquiétude ce que cela donnera quand elle aura son âge.

Gilbert Gil, joli garçon, a le charme de son inexpérience.

Tous les autres acteurs sont excellents.

En résumé ?

Un divertissement dont les deux-tiers divertissent et laissent une impression de frivolité en marge des temps qui courent.

STRAPONICE.



« LIBERTE CHERIE »
13 poèmes écrits en prison
par Jean Nocher
(Edité par le M. L. N.)

Un petit livre qui est une grande chose !... Tant par la forme que par la noblesse de l'inspiration...

Jean Nocher a écrit ces poèmes au hasard de ses longs — et dangereux, et douloureux donc ! — séjours dans les divers cachots de Pétain ou de la Gestapo.

Il passe sur tous ces vers ardents comme le souffle même de la Résistance...

Mais, si nous avions à choisir parmi tant d'âpre beauté, sans doute préférerions-nous la pièce intitulée « Berceuse du prisonnier », que ceux qui ont eu des gosses ne peuvent lire sans qu'un pleur ne leur chatouille les paupières :

Mes tout petits, ce soir
Je n'ai pas pu vous dire
Bonsoir...

Cher Jean Nocher, vous n'êtes pas seulement un homme brave : vous êtes aussi un brave homme...

M.-E. G.



ANCIEN MILITAIRE bien conservé, moustachu, 1 m. 85, ferait figuration dans « Fille du Tambour-Major ». Ecrire : Caporal Pinard, au journal.

UN PRETRE achèterait d'occasion recueil discours du maréchal. S'adresser : M. le curé de Champagne-au-Mont-d'Or.

EQUIPE BOULISTE désireuse faire progrès engagerait professeur au mois. Ecrire : Roger Vagne, à Lons-le-Saunier (Jura).



Le Métro a déclaré forfait dans le championnat de France de rugby.

L'A. S. Montferrandaise n'a pu joindre Lyon où l'attendait le F. S. Lyon.

Si le Métro reste en panne et si les hommes de Michelin n'ont plus de pneus pour chausser leur car, c'est la fin des haricots.

...Et celle du championnat.

× × ×

Riva — alias Supprina — n'a pas été sélectionné dans l'équipe du Lyonnais de football qui rencontra celle de Suisse Romande.

Motif : Supprina — alias Riva — est yougoslave.

Evidemment, les Lauer, Gorius, Belver et Tamini sont de pure race française !...

× × ×

On a découvert en Turquie un boxeur qui chausse du 62.

Alfenti Biru — c'est son nom — est doué pour la boxe... française.

× × ×

L'épreuve de cross de la F. S. G. T., annulée par radio, avait cependant déplacé une vingtaine de concurrents et deux officiels.

Les uns et les autres étaient uniquement licenciés de la F. F. A.

Ce fut quand même le cross de la F. S. G. T....

× × ×

...Car, dans le but de récompenser les courageux crossmen, la Fédération travailliste décida de primer tous les arrivants.

× × ×

Bouillant, du L. O. U., ne voulut pas prendre le départ.

Avec un nom comme ça, on peut craindre le froid.

× × ×

Qu'on n'aille pas dire qu'il y avait trop de neige et excuser ceux qui annulèrent les rencontres.

La preuve en est que les dirigeants de ski n'ont pu organiser une seule petite épreuve dimanche !

Edouard DUPIRE.



LE Q

Un jeune vibrion boutonneux dont le seul espoir est de se faire eugueuler dans les journaux, pensant non sans raison que là résidé la seule chance qu'il ait de voir ainsi son nom passer à une relative célébrité, vient de profiter de ce qu'il tient — si l'on peut dire — une rubrique à la radio lyonnaise, pour insulter notre collaborateur Strapontin.

Nous sommes surpris de ce que M. Sénard permette à ses collaborateurs de pareilles outrances de langage, car, jusqu'à ce jour, nous pensions entretenir avec lui des relations de bonne fraternité — et, la preuve, c'est que nous avons toujours mis une sourdine à nos critiques contre les lamentables émissions qu'il nous donne — et qui suffiraient à justifier la suppression des postes régionaux.

Quant à son employé, restons-en à cette spirituelle conclusion de notre ami Henry Clos-Jouve :

— Que voulez-vous ? Un « Strapontin » trouve toujours un c...

MICROFAUNE.



LE CARREFOUR
DES ENFANTS PERDUS

La vieille question des bagnes d'enfants, dont on reparle à période fixe...

On ne fait jamais rien, naturellement, pour améliorer le sort de l'enfance coupable, sinon un film, de temps en temps, en France ou ailleurs.

Le gouvernement de Vichy, lui, avait fait quelque chose : il avait autorisé le producteur à faire croire qu'il allait faire, justement, quelque chose. Son activité s'est bornée là. On a coupé le passage.

En attendant qu'un peu de science, de bonté, d'amour vienne s'intéresser aux gosses que la misère a rendus moralement déficients, contentons-nous d'admirer cette bande pleine de bonne volonté.

Pas un instant l'intérêt n'y faiblit. On est pris dans une action qui pourrait être vécue. Le dialogue est vivant, argotique, parfois amusant, très souvent touchant.

Et c'est joué !... René Dary est franc, direct, simple, sympa. Il croit à ce qu'il joue ; il se donne à fond, sans peser trop lourdement sur l'écran. Et tous les autres, Raymond Bussières en tête, sont parfaits.

400 gosses donnent à l'affaire une vie intense d'émotion, de vice sans profondeur, de dévouement et de beauté qui ne demande qu'à éclore.

Ça ne vaut pas « Nous les gosses ».

Mais c'est très bien quand même.

HOMONYMIE

Le « Film à Lyon » nous accuse de nous servir d'un pseudonyme déjà employé dans ses colonnes. Nous nous en excusons. Ce journal étant strictement confidentiel, nous ignorions comme tout le monde l'existence de notre prédécesseur.

K. MERA.

× × ×

PETIT COURRIER
DE NOS LECTEURS

Henri, garagiste, à Grenoble : Non, c'est uniquement pour une question d'essence que M. Henry Garat a eu quelques ennuis. Nous ne pensons pas qu'il lui reste du stock.

Un de la Légion, à Décines : Ce n'est pas pour avoir tourné « La Goualeuse » que Lise Tauty a été poursuivie. Vous pensez bien que sous ce chef d'accusation elle n'aurait pas été acquittée.

Pierre Brasseur, à Paris : Hélas !... oui, Odette Joyeux a été très convenable durant son séjour à Lyon. Il nous a été impossible de la convaincre de votre légitime amour pour le produit de nos coteaux. Vous l'avez mal dressée.

Midinette éplorée, Villeurbanne: Gilbert Gil est marié, père de cinq enfants. Aucun espoir. Il ne vous aurait pas emmenée dans ses bagages, malgré le don promis de votre personne. Cette formule n'a d'ailleurs plus cours de ce côté-ci du Rhin.

Petite curieuse, à Valence : Il nous est interdit de vous faire connaître si, en s'embrassant sur la bouche, les acteurs de cinéma vont jusqu'à... Vous semblez avoir un certain don pour les langues.

A cultiver.



A LA CROIX-ROUSSIENNE

C'est entendu : les coquilles St-Jacques sont introuvables — du moins la chair, l'intérieur. Mais ce serait bien le diable si vous ne parveniez pas à trouver d'occasion chez un fripier des coquilles elles-mêmes — et n'ayant que très peu servi.

Passez-les à l'acide sulfurique (on ne sait pas qui a mangé dedans avant vous, et les sales maladies sont plus vite attrapées que le gros lot à la Loterie nationale). Ayez un kilo de marrons ; cuisez-les à l'eau bouillante et épluchez-les. Réservez un marron par coquille et hâchez menu les autres avec trois oignons, une gousse d'ail, 150 grammes de mie de pain, persil, etc. Placez ensuite le marron mis en réserve au centre de la coquille et garnissez avec votre hachis.

Passez ensuite au four très chaud, en arrosant chaque coquille d'un bon coup de blanc (si vous buvez le blanc directement, c'est presque aussi bon).

TROUDUCUR Ier.

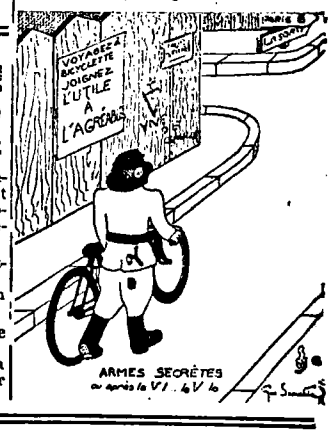


Jean Christophe : Avez-vous reçu lettre adressée simplement Bourg-de-Thizy ? Avons égaré votre adresse exacte. Prière la redonner.

M...t, tailleur, rue Président-Carnot :
N'auriez-vous pas besoin d'un bon « pompier » ?

Céleste, maître-boulanger, rue Ferrandière :
Vous n'avez pas attendu la « Ruée vers l'Or » pour inventer la danse du petit pain.

Notre jeune ami Georges Serratrice, fils du sympathique champion bouliste, paraît plus doué pour le dessin que pour la fabrication des brioches... On en jugera par la reproduction ci-dessous, qui laisse présager de très jolis dons de dessinateur et d'humoriste. Bravo, Geogeo !...



LES CONTES DE LA « SEMAINE »

Un petit drame des restrictions

L'alcool, tout comme le vice et la vertu, a ses degrés, encore que nul Racine n'ait cru devoir l'énoncer en vers de tragédie. Et toutes les théories prohibitives ou restrictives n'empêcheront jamais tels assoiffés chroniques de leur préférer le moindre « piot », fût-il de la plus discutable qualité.

Tel était, du moins, l'avis unanime de Roth, Patt et Moosh. Ces trois inséparables, pareillement compagnons déménageurs, avaient déserté leur Pensylvanie natale dès la prime menace de l'odieux « régime sec » à quoi, par nature, ils répugnaient également. Leurs aptitudes professionnelles, aussi solidement établies que leur soif héréditaire, leur avaient permis de se créer des places confortablement avantageuses dans une entreprise parisienne de « Déménagements pour tous pays » ; s'ils étaient loin de la mère patrie, du moins pouvaient-ils, sans crainte ni retenue, satisfaire leur irrésistible penchant pour la dive bouteille.

Mais la guerre survint, amenant avec elle, entre autres maux, les restrictions alcooliques que nul n'ignore et que chacun maudit. Entre temps, les Etats-Unis avaient aboli les lois de prohibition ; aussi nos trois compères jugèrent-ils soudain qu'il serait peut-être opportun — et agréable, donc ! — de retourner se refaire un peu dans l'air natal, lequel devait, en ces temps, fleurer bon le gin et le whisky. Malheureusement pour leurs louables vœux, la traversée de l'Océan, si elle se révéla d'abord administrativement compliquée, devint bientôt pratiquement impossible. Force leur fut donc de demeurer en France, et d'y subir la lancinante alternance des jours « sans » et des jours « avec ». Ils ne trouvaient même plus à acquérir une de ces bonnes vieilles bouteilles que l'on peut vider clandestinement chez soi, avec le double plaisir de satisfaire ses goûts et de narguer les ordonnances. Aussi empressés au travail qu'à l'absorption fréquente et régulière de boissons variées mais alcooliques, ils souffraient d'autant plus du déplorable régime que leur imposaient les circonstances que, dans le même temps, les liqueurs fortes avaient repris force de loi en leur libre Amérique ! Quand, leurs missions achevées, un client leur offrait le rituel pourboire, l'ironie même du mot les navrait, eux qui ne trouvaient plus rien pour boire...

Un jour, leur maison les chargea de convoyer le mobilier d'une aimable douairière, laquelle, à la suite de quelques émotions nocturnes plutôt désagréables, éprouvait le besoin prudent de changer d'air. La besogne fut rude, mais généreusement rétribuée. Quand ils eurent fini, et qu'ils se disposaient à prendre congé, la dame leur fit compliment sur le soin qu'ils avaient apporté à leur labeur et, voyez la magnifique surprise, conclut ainsi son petit speech :

— Il me reste encore une bouteille de vénérable et authentique cognac... Je pense que vous ne me refuserez pas d'en accepter une « larme »... En ces temps de restrictions surtout !

Roth, Patt et Moosh échangèrent à la dérobée un regard humide ; leurs six joues s'empourprèrent de convoitises concupiscentes...

Décidément, ce n'était pas un mirage : le plateau était bien là, supportait effectivement, au milieu de trois verres d'appréciable grandeur, la bouteille annoncée, la chère vieille bouteille de cher vieux cognac aux reflets de cher vieil or !

La douairière la déboucha, et se disposa à servir :

— Pour vous, monsieur ? dit-elle à Roth.

Celui-ci, qui savait les usages, reprit poliment l'expression de la bonne hôtesse :

— Une « larme », madame... Merci bien...

Hélas ! La larme fut discrète, mais discrète au point d'en être microscopique. Et Patt, terriblement inquiet, vit à son tour le flacon s'incliner sur son verre :

— Heu ! fit-il timidement, pour moi... heu... un sanglot, s'il vous plaît.

Il y gagna sans doute quelques gouttes, mais, vraiment, pour des amateurs, depuis si longtemps sevrés, la ration demeurait anémique !...

Alors, Moosh, éperdu, considéra la bouteille, qui arrivait maintenant vers lui... Il contempla anxieusement la « larme », si retenue, puis le « sanglot », si discret...

Et, n'y tenant plus, il s'écria, violemment :

— Oh ! je vous en prie, ma bonne dame... Pour moi, allez-y donc... d'un... inconsolable !

Charles CLUNY.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUSCEUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 13 LE NUMERO : TROIS FRANCS 8 FEVRIER 1945.

la semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Pétain se réfugie chez Hitler... BERCHTES-GA-GA-DEN...

Quand le lecteur a du talent...

par Pierre SCIZE

J'ai collaboré à des journaux où ne s'établissait aucun lien entre les rédacteurs et les lecteurs. Ça n'était pas toujours les moins importants. Telle feuille tirant à plusieurs centaines de mille exemplaires, me donnait l'impression de jeter ma copie au fond d'un gouffre sans mémoire. Et parfois un petit brûlot confidentiel nous donnait accès à de chaudes familles spirituelles. Tant il est vrai que les tirages, en journalisme comme en littérature, n'ont jamais rien prouvé.

Je reconnais qu'un journal possède l'estime de ses lecteurs à ceci que brusquement ces derniers se mettent à avoir du talent. C'est le signe. Peu de lecteurs eurent plus de talent que ceux — par exemple — du «Canard enchaîné». Ils saisissaient jusqu'aux moindres, aux plus fugitives intentions.

Depuis quelque temps, j'ai bonne idée de notre jeune « Semaine ». Ses lecteurs commencent à avoir bien de l'esprit. Je n'en veux pour preuve qu'une très belle lettre que m'a adressée une lectrice, après avoir lu l'article consacré à *Mrs Clare Luce*, cette *Américaine qui trouve que les Français ont bonne mine*. Je veux vous en faire juge. Ecoutez !

« Monsieur Pierre Scize, vous n'êtes pas raisonnable. Qu'allez-vous insinuer dans votre article ? A vous lire, soit sur les lignes, soit entre, on a l'impression que vous avez constaté une différence entre le bon peuple et les rois de la Finance... De plus, on dirait que cette différence vous attriste, vous irrite.

« Vous vous trompez, Monsieur Pierre Scize, le peuple de France est très heureux... très heureux !

Voulez-vous imaginer que votre grande dame d'Amérique arrive à Lyon, tenez, par ces jours de beau temps... Si je lui servais de guide, elle verrait que nous aussi, le populo, on a son faste, sa philosophie, ses recettes de cuisine, ses spectacles.

Je la mènerai au Grand Guignol, votre Yankee. Six heures du soir, cimetière de la Croix-Rousse... dans le crépuscule morne, cinq ou six petits vieux, et petites vieilles, non pas des vieillards de l'Ancien Testament — non, les débris lamentables d'une société qui rejette ce qui lui est inutile et gaspille le reste — chipent peureusement des morceaux de planches humides, des bouts de cercueils défoncés que rejettent les hommes qui défrichent le champ des morts. Puis ces petits vieux, ces petites vieilles s'en vont, rasant les murs, leur fagot pourri sous le bras, et cette procession a quelque chose de lugubre qui fait frissonner d'horreur. Grand Guignol, vous ai-je dit. Si Mrs Clare Luce est amateur d'émotions fortes, combien elle sera satisfaite ! Espérons que nous arriverons à temps pour voir, quai Rambaud, parmi les femmes qui cherchent un peu de charbon (quelle idée!) le wagonnet écraser l'une d'elles, la réduire en bouillie...

Ne secouons pas trop les nerfs de notre visiteuse, elle nous prendrait pour des sadiques. Histoire de lui prouver qu'on sait rigoler, essayons de prendre le tram aux heures de sortie des ateliers. Des vrais trains de plaisir, ils en ont de la veine, ces ouvriers, d'avoir une pareille attraction, et cela quatre fois par jour !

Et ces équipes de vieux balayeurs de neige ! Font-ils assez sport d'hiver !

Cette longue file, chère Madame ? Une secte bizarre et tenace. Des genres de stoïciens, plutôt de stoïciennes, car il y a peu d'hommes. Ils pratiquent la doctrine de la Porte. On dit qu'ils font la queue, ça fait moins bégueule...

Actuellement, ce bon peuple de France, si enfant au fond, se passionne pour un petit jeu : celui des tickets, du découpage d'images, c'est instructif. L'alphabet est revu, corrigé, les lettres assemblées. On arrive à des résultats surprenants. BA c'est KU au fond, un peu BE... O. K. !

Vous disiez, Madame, que vous aviez déjeuné divinement à Paris. Nous, à la pensée que nos foies fonctionnent sans être congestionnés par la graisse, que le diabète ne nous guette pas, que nos fils ne seront pas des enfants d'alcooliques, une joie très douce nous inonde. Et à propos d'inondation, que n'êtes-vous venue un mois plus tôt : une vraie Venise ! Ah ! Pour ce qui est de la veine...

Mais bon sang ! qu'avons-nous à envier aux riches ? Leurs savonnettes parfumées ? Comme s'il n'y avait pas qu'à aller réclamer un bon de pantalon pour se faire frotter les oreilles !

Bienheureux ouvrier, de quoi te plaindrais-tu ? Moins dix dans ta chambre au réveil ? L'air pur des sommets. Altitude trois mille cent à domicile !

Madame Clare Luce, si vous n'avez pas vu les pauvres, ce n'est pas de votre faute, c'est de la leur. Ils n'étalent pas. Ils ont un petit panache qui les masque et qui fait illusion. Ça leur permet de chanter : « Dans la vie faut pas s'en faire », et de taper des pieds pour se réchauffer. »

* * *

Et voilà. Je m'en serais voulu de garder pour moi ces petites choses vues, et de ne pas vous faire apprécier l'humour qui s'en dégage.

Qu'on y prenne garde pourtant : le violon populaire grince un peu. Et le quadrille s'annonce mouvementé...

Pierre SCIZE.

En deuxième page : Marcel-E. GRANCHER

HITLER MALADE



— Mais alors, si c'est contagieux, j'ai droit à la médaille des épidémies !...

Nouvelles de Paris

VOYAGE AUTOUR DE PARIS

On sait que le général de Gaulle a tout récemment visité quelques localités de la banlieue parisienne.

C'est au cours de ce voyage que se place la scène suivante :

A la porte de la mairie de l'une de ces localités où on attend le Général une superbe Packard s'arrête et un brillant uniforme en sort. Les acclamations retentissent.

— Vive de Gaulle ! crie la foule.

Or il s'agit de M. Bayet junior, qui précède de peu M. Luizet, préfet de police.

Et il faut rendre cette justice à la foule que le képi chamarré de préfet et la fourragère rouge du fils de notre grand maître de la presse peut faire un instant illusion.

C'est ainsi, d'ailleurs, que par la suite, un employé de la mairie donna du « mon général » gros comme le bras à M. Bayet junior.

Lequel parut tout de même un peu gêné.

* * *

Devant la mairie d'une autre localité le général s'entretient quelques instants avec les habitants.

« J'étais sous vos ordres à Verdun » commence l'un de ceux-ci, extrêmement troublé.

Si troublé, qu'il est tout bonnement en train de débiter le topo qu'il a déjà servi lors de la visite de Pétain en mai dernier.

Une bourrade et quelques toux discrètes remettent rapidement les choses au point, mais on a eu chaud.

Dame, on ne pense pas à tout. On a changé les décors, bien sûr, mais on a oublié de changer la figuration...

L'EFFET DE SURPRISE

C'est un fait que cette brusque offensive russe a l'air d'avoir beaucoup surpris les Allemands, et M. Bénazet nous a expliqué que c'est parce que ceux-ci croyaient bien l'Armée Rouge à bout de souffle qu'ils avaient lancé leurs divisions blindées à l'Ouest.

On sait ce qu'il est advenu.

Et M. Bénazet nous dit que, maintenant, pour retirer ces forces du front de l'Ouest et les amener en temps utile à l'Est où leur présence serait nécessaire, c'est midi sonné.

Mais au fait, est-ce que cette offensive n'a vraiment surpris que les seuls Allemands ?

Et est-ce qu'au retour de Moscou, notre ministre des Affaires étrangères ne laissait pas entendre qu'il avait acquis la conviction, là-bas, que les Russes ne bougeraient pas avant le printemps ?

Et est-ce qu'il ne s'en montrait pas assez affecté ?

Et est-ce que nous n'aurions pas, en somme, un petit peu, dans toutes les capitales, une réputation solidement établie d'incurables bavards ?

* * *

RIEN DE NOUVEAU...

Sous le titre : « Vers la Haute-Cour » nous lisons dans un journal du matin :

« On nous dit qu'un supplément d'information sera ordonné en sorte que la Haute-Cour ne sera vraiment appelée à siéger que dans un certain nombre de semaines.

» On s'inquiète dans certains milieux de ces retards et on craint que l'opinion ne les interprète comme un moyen d'étouffement ou un désir d'attendre la victoire pour enterrer l'affaire. »

Ces lignes pertinentes ont paru dans... « ...le Petit Parisien ».

A la date du 12 janvier...

Il est vrai qu'il s'agit du 12 janvier 1918...

Et de l'affaire Malvy.

Mais comme dit l'autre : rien de nouveau sous le soleil.

* * *

LES NOUVEAUX « REPLIES »

Comme certains s'en furent se faire blanchir à Londres, on vient maintenant se faire blanchir en province.

C'est le cas de quelques journalistes qui, n'osant pas demander — et pour cause — leur carte professionnelle à Paris, s'arrangent pour se faire admettre dans un journal régional et sollicitent ensuite leur carte auprès de la délégation intéressée.

Moyennant quoi ils espèrent l'obtenir ensuite à Paris.

Triste...

Et même Tristan, comme ne dit plus M. Teitgen.

La conférence des trois «Grands»



— Qu'il mange d'abord encore un peu de soupe...

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour Serge Lifar qui a perdu sa croix gammée : LA MORT DU SIGNE

A la petite semaine...

— Un certain nombre de journalistes-sic se sont repliés en Allemagne en attendant de se replier en Suisse, en Argentine ou en Papaoutie.

Comme dit l'autre : des journalistes-sic transit.

* * *

— On parle de juger les criminels de guerre.

Bon.

Mais les criminels de guerre, si on écoute certains, finiront bien par passer devant le juge de paix.

* * *

— Henri Béraud a été gracié.

On confirme qu'il n'y a eu, à cette occasion, aucune panique en Angleterre.

* * *

— Les journaux de Paris ne paraissant plus que sur format demi-raisin, le « Figaro » va modifier son titre.

Il s'appellera désormais : « Mi-Figaro, mi-raisin ».

* * *

— La prison pour Maurras.

Bon.

Mais pour ses disciples ?

...Les Bat' d'A. F. ?

* * *

— Un journal demande quel sera, après la guerre, le meilleur système de chauffage : chauffage urbain, chauffage central à eau chaude, à air chaud, etc...

Pour le moment, à Paris, la question est réglée.

On se chauffe à chaudes larmes.

* * *

— Les trains de voyageurs sont immobilisés.

... M. le ministre des Transports a tiré le signal d'alarme.

* * *

— Un titre pour M. Mayer : Ministre des Transports in partibus et des ex-communications.

* * *

— Maurras a sauvé sa tête.

Et cela n'a surpris que les non-initiés...

Le Commissaire du Gouvernement n'avait-il pas déclaré à la première audience : « Voilà un citoyen dont la tête ne me revient pas » ?

L'Inconnu dans la Maison.

« MAQUIS BLANC »



— Et si jamais on se fait prendre ?...

— Bah !... On ne risque que 16 francs d'amende... pour port d'armes prohibées !...

L'épuration continue

Nous apprenons l'arrestation de tous les fabricants et distributeurs de courant électrique. Ces messieurs sont en effet inculpés d'avoir, par un excès d'énergie, fait sauter la Résistance !

Ceci explique les mesures de rationnement actuelles.



Sous l'œil du Cheval de Bronze

L'AUPHAN DE PETAIN

On a tout de même été un peu étonné, il faut dire ce qui est, de voir paraître à la barre du procès Maurras, comme témoin à décharge, le nommé L. F. Auphan, ex-rédacteur de « l'A. F. », présentement incarcéré au fort Montluc.

Il est vrai que le condamné à mort Angeli a été, lui aussi, appelé à témoigner.

Pourquoi pas le maréchal Pétain ?

Auphan a raconté en détail les « démêlés » de « l'A. F. » avec Anastasie. Mais il a oublié de parler de sa propre activité auprès de la Milice, dont il ne manquait pas une réunion de presse, et auprès de qui il se montrait le plus acharné contre les maquisards et les journaux résistants.

A vous, M. Rousselet, qui vous plaignez de ne pas avoir assez de faits à relever contre ledit Auphan.

* * *

JOYEUSETES

Il y a des gens à qui il ne faut plus parler de Mlle Odette Joyeux.

Ce sont les artistes de la Comédie de Lyon.

Parce qu'ils ont appris à la connaître. Et à l'apprécier.

En fait de joyeusetés, les répétitions de « Zibeline », à Paris et à Lyon, se sont posées un peu là.

Il est vrai que, pour un film, Mlle Odette Joyeux gagne un million.

Ce qui lui donne évidemment le droit d'avoir non seulement du chien, mais le caractère correspondant.

LA MODE EST AU TROC



— Troquons ?

— Est-ce que je vous insulte... moi !

* * *

RESTAURATION

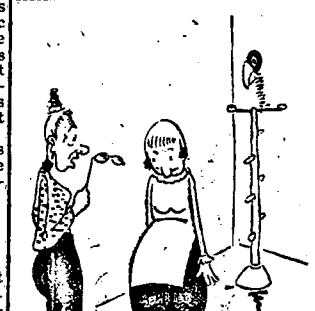
Le métier de restaurateur n'est pas facile à exercer par les temps qui courent — surtout quand il s'agit de « restauration spécialisée », comme c'est le cas pour le bon Lucien Bourillot, célèbre jadis pour ses menus de poissons. L'autre jour, Marcel-E. Grancher qui déjeunait chez lui, mâchait pensivement son bifteck :

— Tu ferais bien de changer d'enseigne, finit-il par dire... Au lieu d'à la « Porte océane », tu devrais mettre « A la Porte de Vaugirard »...

MARIONS-NOUS !

Notre ami le capitaine Marin (Loulou) a épousé récemment son agent de liaison. C'était une femme, rassurez-vous, et même une femme charmante, Mlle Marie-Antoinette Bouteille, que Loulou connut alors qu'elle faisait des liaisons pour les F. T. P.

Meilleurs vœux de bonheur, et attendons les futurs petits agents de liaison !



— Qu'est-ce qui vous a fait ça, ma fille ?

— C'est encore un méfait du gel !...

* * *

ENCORE... ET TOUJOURS

Une circulaire datée du 28 décembre 1944, concernant les prix des cases aux Halles des Cordeliers, et bellement signée Justin Godart, porte en son en-tête :

« Etat Français »

Il y a erreur !

* * *

LA GRANDE VITESSE

On aura remarqué sans doute que depuis le 12 janvier arrive le courrier de l'étranger. Il vient des *lettres de Suisse et de Belgique avec des retards somme toute modestes* : quinze à vingt jours. Pour *l'Amérique du Sud, c'est mieux.*

Une lettre partie de Rio le 13 septembre a été distribuée à Lyon le 13 janvier.

Cela ne fait jamais que 120 jours.

* * *

PASSEZ MUSCADE

La commission des musées, présidée jusqu'ici par M. Antonin Carrier, avait à élire son président.

Ce fut de la belle ouvrage. L'opération se fit en deux temps.

On commença par reconstituer la commission en oubliant d'y inscrire le président Carrier et quelques autres. On fit alors les élections. M. Kleinclautz, qui compte de solides et fidèles inimitiés, a passé péniblement au second tour, sur le refus du docteur Gallavardin.

Ce résultat obtenu, on a réadmis M. Antonin Carrier.

Et voilà...

LE DELEGUE

Une spirituelle lectrice de Villefranche — mais chambérienne d'origine — nous envoie une histoire charmante que nous allons essayer de résumer :

Un charcutier de la rue Croix-d'Or appelait jadis — on ne sait trop pourquoi — ses paquets de couenne des « délégués ». Et notre lectrice, alors petite fille, en achetait quotidiennement un pour son déjeuner. Or, un jour, à l'école, la maîtresse traite — grave sujet pour des gosses ! — du Sénat et écrit au tableau :

« Les sénateurs sont élus par les délégués des conseils municipaux. »

Puis, elle questionne :

— Savez-vous ce que c'est qu'un délégué ?

Très émue, notre petite fille se lève :

— C'est un paquet de couenne, révéla-t-elle à l'auditoire, béant.

* * *

APERITIF

Dans ce bar proche des Champs-Elysées, un permissionnaire U. S. demande à faire un cocktail.

On accède à la fantaisie du brave qui s'empare de toutes les liqueurs disponibles derrière le comptoir, en emplit un demi de bière, ajoute un peu d'essence extirpée d'un flacon de poche enflamme et avale le tout !

Renseignements pris, c'était le chef d'un corps franc de lance-flammes !....

FAÇON DE DIRE



— Tant qu'à la dinde, on a été « marrons » !...

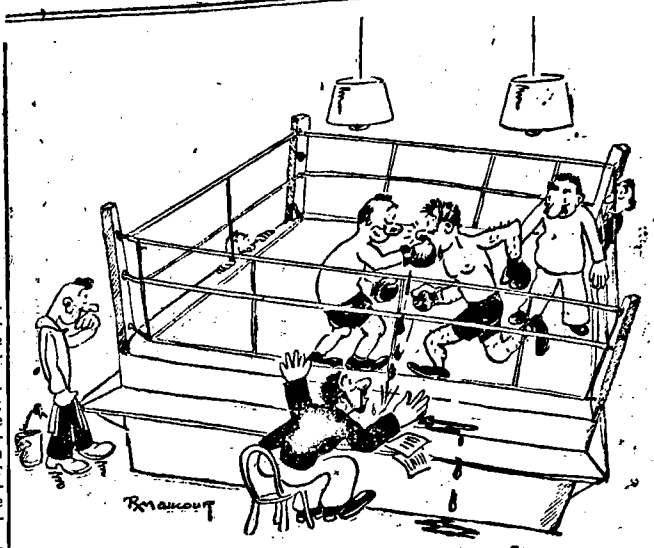
* * *

SUBTILITE

Dans le spirituel recueil « Histoire de la petite histoire », que le sympathique rédacteur en chef du « Figaro », Jacques Patin, vient de publier sous le titre « Du tac au tac », à Lugdunum, on trouve une répartie, peu connue, du président Edouard Herriot.

On parle toujours de culture, disait quelqu'un devant lui, mais le mot n'est pas si facile à définir. Qu'entend-on exactement par culture ?

« La culture, répondit l'auteur de la « Porte Océane », c'est ce qui reste quand on a tout oublié. »



— Vous ne pourriez pas aller vous battre ailleurs ?

Concours de la meilleure histoire clandestine

Cette semaine, et pour la dernière fois, nous publions la « Meilleure histoire clandestine ». C'est M. René Fayollet, 13, rue François-Garcin, à Lyon, qui triomphe, et de loin, avec une histoire vraiment excellente.

Arrivent ensuite, « classés », MM. Henri Deville, Chavanel, Bally, Pajot, Souchon, Louis Lévy et Legaif.

Et maintenant, en route pour le concours de la :

MEILLEURE MANCHETTE

qui commencera avec notre prochain numéro

* * *

POINTS DE VUES

La scène se passe à Berlin, sur la fameuse Unter der Linden, si vous voulez. Trois jeunes « gretchen » se promènent seules — tous les jeunes Allemands sont actuellement aux armées — et devisent, confrontant leurs désirs, leurs projets, leurs goûts. La conversation roule sur les hommes.

— Moi, dit la première, nazie 100 %, si je devais choisir un homme, je choisirais notre Führer; car ce n'est pas un homme, mais un surhomme ; et quelle prestance, quel beau parleur !!!

— Moi, dit la seconde, je prendrais Gœring, car il est toujours superbement habillé, bien décoré et puis... il est si riche !!!

— Moi, dit la troisième, je choisirais Churchill...

Ces paroles font sursauter les deux autres qui lui disent : « Mais tu es folle, pas possible ! Mais pourquoi Churchill ?

— Parce que, répond l'autre, rêveuse, et avec un gros soupir, parce que... un jour Churchill a dit : « Ce sera dur, ce sera long, mais nous irons jusqu'au bout ! »

René FAYOLLET.

ESPOIR DE TRAINS

On ne nous donne jamais que de mauvaises nouvelles en ce qui concerne les moyens de transport. Accueillons donc un indice favorable.

Les Etats-Unis sont en train de livrer une commande de 200 locomotives dont 20 déjà affectées à notre région.

Mais tranquillisez-vous ! Maintenant, ce vont être les tenders qui manqueront !

* * *

LE PANIER DE CRABES

Le drame des musées est résolu par un fort joli coup de chassé-croisé.

Mlle Lagnisse est remplacée au Palais Saint-Pierre par M. Julian, au musée de Gadagne par M. Dalbonne. Des revenants en somme.

Que va devenir Mlle Lagnisse ? Elle est évidemment titulaire du diplôme de conservateur. Alors, on parle de Saint-Etienne...

La consolation est mince...

* * *

TOUJOURS LE LAMPISTE

D'une nouvelle chuchotée, mais que nous espérons encore fausse, Saunier, le tueur de Doriot, se serait évadé pendant son transfert de Paris à Lyon où il devait être jugé.

Nous avions toujours appréhendé ce voyage pour la bonne fin du châtiment que mérite le beau Tonin.

Il faut bien le répéter, le P. P. F. entre Rhône et Saône semble jouir d'une tolérante impunité un peu curieuse.

Evidemment, la cour martiale Rhône-Alpes vient bien d'envoyer pour 15 ans au bagne un jeune idiot qui avait été planton pendant deux semaines devant la permanence du parti.

Mais, pendant ce temps-là, l'ex-chef régional de la confédération du P. P. F., que nous avons déjà signalé comme curieusement protégé dans les sphères dirigeantes, roule toujours en voiture. Quant à l'honorable docteur Faure, qui, à son activité doriotiste ajoutait celle de vice-président du groupe Collaboration, il vient de se voir condamner pour cette double trahison par la cour civique à... cinq ans d'indignité nationale... Et de rire.

Avertissement aux lecteurs

Nous avons publié la semaine dernière ce que nous crûmes être le premier chapitre de la « Mousse du Pied de Veau ».

Hélas, trois fois hélas ! Bébert-les-Beaux-Châsses nous a trompés odieusement. N'ayant pu dérober le premier chapitre de l'ouvrage célèbre, il s'est adressé à M. Georges Montagnier, le poète bien connu, qui a écrit la parcelle du roman que nous avons publiée et qui l'a signée comme l'aurait fait un de nos collaborateurs.

Quant à François Monnet, nous l'avons trouvé inanimé dans la cave de la brasserie de « la Couronne ». La police enquête, mais il est permis de présumer que notre malheureux collaborateur a été chloroformé au byrrh-cassis. Prière aux personnes au courant de cette affaire de se présenter au domicile personnel de M. Max-André Dazergues.

Grâce à d'importants droits d'auteur payés en vin blanc, voici le véritable premier chapitre de « La Mousse du Pied de Veau », que nous devons, cette fois, à l'indiscrétion de Marcel-E. Grancher. On y retrouvera toutes les qualités de style qui firent le juste succès de « Montée des Anges ».

LA DIRECTION.

« LA MOUSSE DU PIED DE VEAU »

Roman amouro-voluptuaire par Max-André DAZERGUES

CHAPITRE PREMIER

Tout de suite, Attale Dugommier vit qu'il y avait quelque chose de changé. L'atmosphère familiale n'était pas la même. C'était vague, insignifiant, perceptible pour lui seul.

On n'aurait su dire en quoi cela consistait exactement. Mathilde, sa femme, avait le même visage sans expression, la même silhouette effacée, lointaine, que tous les jours...

A sa question joyeuse, et habituelle, des rentrées du samedi soir, ces rentrées que de solides absorptions vinassières rendaient plus tendres :

— Alors, chérie ? On va se faire mousser le pied de veau ?.. », voici qu'elle opposait un visage neutre, un visage raidi et défensif — son visage des jours d'indisposition aimait-il à dire, en son savoureux parler croix-roussien.

Dehors, il faisait froid. Un triste temps de février ; mais, c'était par exception un froid sec, presque réconfortant. Bon prétexte, donc, à se réchauffer... En gravissant la côte Saint-Sébastien, Attale avait éprouvé sans déplaisir cette sensation de netteté, ce coup de fouet des brises glaciales qui contrastait avec les brumes et la pluie coutumières. Les toits de Lyon gardaient encore des traces de neige, lèpre d'hermine, tandis que les rues; depuis trois jours, en étaient débarrassées. Dans les squares, sur les places, le long des quais surtout, où la bise sifflait avec plus de violence, les branches d'arbre étaient redevenues toutes noires, se profilant sur le fond gris du ciel, en silhouettes désolées...

Comme il devait faire bon dans le plumard tiède... Oui, mais voilà: Mathilde ne voulait rien savoir.

Toute une histoire, cette mousse du pied de veau... Une histoire bêbête et douçâtre, comme celle de tous les amoureux ; une expression à la fois gavroche et gentille, inventée par lui, un soir de folie, on ne savait trop pourquoi ni comment !...

Jeune fille, Mathilde habitait alors place Colbert, presque en rue Pouteau... Et Attale revoyait encore, après tant d'années, chacun des paliers de la montée, à l'endroit où le caniveau redevient horizontal et où, l'hiver, des plaques de glace scintillaient, cristallines, ruissellement figé d'opale...

— Alors, cocotte ? On va se faire mousser le pied de veau ?...

Combien de fois l'avait-il joyeusement lancée, cette question où la tendresse se teintait d'humour canut ? Mais, maintenant, parvenu à la cinquantaine, sa vie faite et même bien faite, — une vie de bon bourgeois lyonnais, calme et paisible comme la Saône — son chemin tout tracé, en ligne droite, il la réservait aux expansions hebdomadaires, et, dirons-nous, suffisantes, que sollicitait sa pauvre nature de chef de service en soierie.

Et voici que, pourtant, Mathilde se refusait...

* * *

C'était pourtant encore un bel homme qu'Attale Dugommier, paraissant tout juste son âge ; pas un être mince et falot, de noir vêtu, de gros nimbé, rasant les murs et côtoyant la vie, comme il en est tant dans la soierie...

Il était grand, de forte carrure, dépourvu d'embonpoint grâce aux exercices de culture physique. Il portait toujours des vêtements, dans les tons sombres.

Tandis que Mathilde !..

Mathilde, elle, pour tout dire, elle avait l'air d'une tronche... C'était depuis longtemps la compagne, douce et résignée, effacée et sans grâce, qui gagnait en profondeur ce qu'elle perdait en fantaisie...

Et voilà qu'elle se refusait à la mousse du pied de veau ? On n'avait pas idée de cela, en province — même à Lyon !...

D'une voix soudain furieuse, Attale l'interrogea :

— Que se passe-t-il ?...

Maigre et pâle, modérée dans ses expressions comme dans ses gestes, tout de suite, elle avoua :

— Mon chéri, ne me gronde pas... Je viens d'entrer dans une société secrète... Tu sais que cela se fait beaucoup ici...

— Une société secrète, gémit Attale, abruti par cette révélation saugrenue. Quelle société secrète?

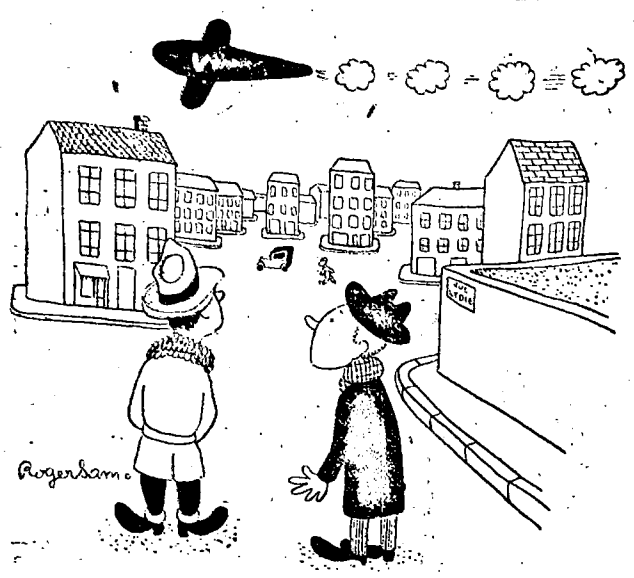
— Celle des « femmes cousues » (1), précisa Mathilde, avec simplicité.

(A suivre).

Max-André DAZERGUES.

P. c. c. : Marcel-E. Grancher.

(1) Sur la côte des Somalis, il existe une secte dankhali qui, au moment de la puberté, fait coudre avec du crin de chameau les orifices naturels de ses filles. (Note de l'auteur.)



— Tiens ! Un réactionnaire !

VEILLÉE FUNÈBRE

Cette petite histoire se passe-t-elle à Lyon ou à Paris, dans l'ombre feutrée du milieu judiciaire ? Les initiés vous le diront. Telle quelle, je la trouve savoureuse.

Maître Z... était un avocat fort estimé de son barreau, mais qui, malgré la soixantaine sonnée, ne craignait pas, de temps en temps, les escapades extra-conjugales.

Pour s'y livrer, sans compromettre la paix de son foyer, il avait imaginé de toutes pièces la tradition de la « veillée funèbre ». Il avait persuadé sa femme que, lorsqu'un avocat mourait, quatre de ses confrères allaient veiller à domicile le corps du défunt.

Et, périodiquement, sous le couvert de ce pieux devoir à remplir, Maître Z... filait de chez lui, en habit, vers huit heures du soir, pour ne rentrer que le lendemain.

Il arrive qu'à un grand dîner, Madame Z..., naïvement, s'extasie sur cette touchante tradition, révélant ainsi aux confrères présents, qui riaient sous cape, la ruse machiavélique de son époux.

Or, à quelque temps de là, Maître Z... mourut à son tour... et c'est ici que l'histoire devient tout à fait jolie :

Les amis de l'avocat se souviennent de la « veillée funèbre » et, pour éviter à la pauvre veuve une cruelle déception, quatre des confrères du de cujus vinrent, en habit noir, passer dans la chambre mortuaire la nuit qui précéda ses obsèques.

Madame Z... conserva ainsi toutes ses illusions... et la fameuse « veillée » eut lieu, au moins une fois... au bénéfice de celui qui l'avait inventée !

José de BERYS.



HISTOIRES CONTEMPORAINES

C'était un brun trapu qui s'appelait Benito.

C'était une brune charmante qui s'appelait Italia.

Il l'avait connue au « Romano » en dégustant un Turin sec. Il lui fit de l'occhio et elle, férue des particularités géologiques de leur pays, elle lui proposa la botte. Il accepta et l'entraîna dans une discrète garçonnière meublée par Maple. (Voir Maple et puis mourir !) Il lui fit revêtir une chemise noire : sur une peau blanche et des draps blancs, cela ne laisse pas d'être excitant.

Leur idylle fut d'abord exaltée. Il répétait sans cesse : « Notre Italia doit s'étendre ou exploser. » Elle lui répondait : « Etendons-nous d'abord... nous exploserons ensuite. »

Benito en mit un bon coup. Il se croyait un homme fort, ayant vécu sur le forum.

Mais à force d'exploser, Benito se dégonfla...

Italia, déçue, retirant sa chemise noire, revêtit une autre combinaison et s'en fut à d'autres amours.

Moralité

Italia a oublié le duce et Benito est au régime de la « douche ».

Fermez les faisceaux !



LOGIQUE

— Moi je dis que la place de de Gaulle est à la conférence des « trois grands »...

— On ne va tout de même pas le trouver trop petit !...



EN CINO-SEC

LE « BON PAPA »

Un bobard vichyssois à mettre au point, c'est la générosité de Pétain.

Nous a-t-on assez rebattu les oreilles avec le cœur élastique comme la Wehrmacht du vieux roublard étoilé.

Cependant, nous tenons de bonne source que lors de ses déplacements de propagande, le « vieux » n'oubliait pas de faire le bilan des cadeaux reçus en recommandant à Ménétrel :

« Surtout, n'oubliez rien... »

Comme il faisait cette remarque désintéressée lors de son passage à Bourg-en-Bresse, son médecin-manager lui objecta :

« Oui, mais pas le poisson ! »

Il s'agissait d'une carpe de belle taille que les S. O. L. avaient été braconner pour leur idole dans un étang des Dombes.

« Le poisson aussi, trancha Philippe-Illégalité... »

On lui fit alors remarquer que cette victuaille périssable, étant restée exposée 24 heures par temps chaud avec les autres légionnaires présents, commençait à donner de l'odeur.

« Puisqu'il en est ainsi, dit le généreux maréchal... Je la donne à l'hôpital ! »

LANTERNE S. V. P.

Première richesse retrouvée, l'essence n'est plus un mythe et... avec tickets, elle coule à nouveau à pleins tuyaux dans les postes distributeurs.

La conséquence logique du retour du précieux carburant se manifeste en une activité nouvelle de la circulation, ce qui rend évidemment les grandes routes moins agréables aux cyclistes.

Ce n'est pas cependant une raison pour qu'à la nuit tombée les techniciens du vélo omettent d'éclairer souvent leur lanterne avant et jamais plus leur feu rouge arrière ; ils retardent ainsi souvent, par leur imprudence, la moyenne que doivent tenir certains véhicules appartenant à des convois militaires ou au ravitaillement.

De plus, ils risquent leur vie à chaque mètre.

Un peu de feu, S. V. P.

IMAGE

D'un de nos amis lecteurs, cette belle définition :

Franco croit avoir l'Espagne dans sa main.

Mais il ne la tient que par une phalange.

PASSION

Ce peintre de nos amis va de conquête en conquête.

C'est la palette de tous les cœurs.

Séduite par les dissertations esthétiques de l'artiste, une jeune élève de l'école des Beaux-Arts se laisse un jour entraîner dans l'atelier du jeune maître et, par voie de conséquence, dans les bras de ce dernier.

Le peintre entrevoit l'apothéose, si nous osons dire, d'un flirt assez poussé.

Notre homme est déjà au ciel, croyant y entraîner sa compagne.

Mais la petite songeuse de lui demander à ce moment-là :

« Bien franchement, qu'est-ce que vous pensez de Picasso ?... »

Henry CLOS-JOUVE.

Tout arrive...

Enfin, la Résistance a le pouvoir

Cette fois, c'est fait : les mouvements de résistance vont avoir dans la nation la place qui leur revient. Celle que leurs héros et leurs martyrs leur ont donné le droit d'occuper.

Depuis le temps qu'ils la réclamaient, cette place ! On avait fini par croire qu'on ne voudrait jamais la leur donner, et le moins qu'on puisse dire, c'est que ça la foutait mal.

Mais les récentes décisions officielles sont venues dissiper le malaise qui commençait à planer.

Et l'on aura maintenant de solides arguments pour répondre à ceux qui prétendent que le gouvernement est devenu à son tour un mouvement de résistance.

De résistance à la Résistance.

PLEINS POUVOIRS

Sur le plan politique, la plus large audience sera accordée aux résistants.

Ils auront notamment voix consultative aux congrès boulistes, aux académies de billard et au comité de fin d'année de la Comédie-Française, où Mme Mary Marquet, récemment libérée de Fresnes, ne manquera pas de prendre leur avis.

Ils auront également leur droit de contrôle permanent sur le poinçonnage des tickets de métro, le compostage des billets de tram et la perception du droit d'entrée dans les cabines payantes des W. C. souterrains.

A chaque décade, les membres du C. D. L. munis d'un mandat spécial, pourront entrer sans frapper dans les bureaux de tabac, afin de vérifier si les fumeurs remettent aux buralistes leurs emballages vides.

Enfin, le M. L. N. et le Front National seront autorisés à présenter des candidats aux élections des délégués qui seront chargés d'élire les membres du conseil d'administration des maisons closes nationalisées.

AUX LEVIERS DE COMMANDE

Les ministres eux-mêmes ont spontanément accepté de se défaire de quelques-unes de leurs prérogatives au profit des mouvements de résistance qui — on ne l'oublie pas — les ont portes au pouvoir.

C'est ainsi que M. Diethelm, ministre de la Guerre, aurait chargé M. Saillant, président du C. N. R., d'inspecter les sabots des F. F. I. bretons, afin de dresser un état des clous et des brides qui manquent.

De son côté, M. de Menthon, garde des Sceaux, aurait décidé de soumettre à la commission de justice du C. N. R. tous les faits de trafic avec l'ennemi portant sur une somme de moins de 25 francs.

Quant à M. Teitgen, ministre de l'Information, il aurait chargé M. Albert Bayet, président de la Fédération de la Presse, de censurer lui-même les articles de ses collaborateurs et, au besoin, de suspendre les journaux résistants qui feront des « blancs » de plus de trois lignes.

Enfin, M. Ramadier, ministre du Ravitaillement, aurait investi les C. D. L. de pouvoirs dictatoriaux en ce qui concerne le ramassage des marrons d'Inde, des gratte-cul et des clopinettes baveuses.

Si après ça nous ne sommes pas gouvernés, eh bien, on saura à qui s'en prendre !

ILS ONT DES DROITS SUR NOUS

On a estimé d'autre part que tous les résistants n'avaient pas été récompensés comme ils le méritaient des services rendus à la cause de la libération.

C'est pourquoi on va entreprendre, dans nos usines de textile, et avec l'aide du charbon promis par nos Alliés, la fabrication intensive de complets Abrami qui seront distribués aux résistants contre la somme de 3.424 fr. 75 (essayage compris).

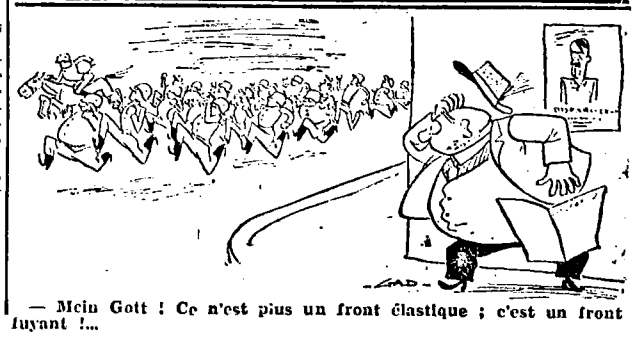
Les formalités d'obtention seront extrêmement simples. Il suffira de se faire inscrire six mois à l'avance au 4e bureau de la 8e division du 7e secteur de chaque préfecture, qui soumettra la demande à la sous-commission de la sous-commission du Comité de répartition du Textile.

Pièces à fournir : extrait de naissance, casier judiciaire, reçu de location et carte d'abonnement à l'O. T. L.

La délivrance du complet en question sera effectuée contre remise de deux vieux costumes ou d'un poids équivalent de lainages.

Les vieilles vestes seront admises à condition de n'avoir été retournées qu'une fois.

Guy VERDOT.



— Mein Gott ! Ce n'est plus un front élastique ; c'est un front fuyant !...

Notre ministre des Finances est un homme bien élevé.

Au lieu de prendre l'argent dont il a besoin dans les coffres de ceux qui échappent à l'impôt parce qu'ils se gardent bien de révéler au fisc la source impure d'un trop rapide enrichissement, il se contente, plus poliment, de faire appel à la bonne volonté de tous.

Par l'intermédiaire de la radio, des journaux, des enfants des écoles, par voie d'affiches, il n'est pas de jour où la charité publique ne soit sollicitée au bénéfice de telle ou telle catégorie de déshérités, et, touché par tant de misère, il n'est pas un margoulin, bardé de millions raflés grâce au marché noir ou au commerce avec l'ennemi, qui



n'ait à cœur de se délester spontanément d'un petit carré de laine ou d'un billet de dix francs.

Nous nous gardons bien de médire de la multiplicité de ces appels philantropiques. Nous félicitons même les pouvoirs publics d'avoir enfin songé à secourir après tant d'autres ceux d'entre nous qui sont incontestablement les plus éprouvés en instituant une nouvelle journée nationale : « La journée du contribuable ».



"French Cancans" par Michel Herbert



LA JOURNÉE DU CONTRIBUABLE

A cette occasion, ainsi qu'il est d'usage, des insignes spéciaux ont été confectionnés.

Le choix du modèle a été assez délicat. Un certain nombre de membres du Comité hésitaient entre un mouton écorché ou un presse-purée ; d'autres, au contraire, réclamaient soit une ceinture à crans multiples, soit une culotte sans fond ; quant à la majorité, elle préférait manifestement une poire bien tapée.

Après une longue discussion, au cours de laquelle toutes ces propositions ont été minutieusement examinées, on s'est rallié à une solution à laquelle personne n'avait encore pensé. On a adopté un insigne, exécuté à l'emporte-pièce dans du papier réglé, représentant une sorte de tourne-vis symbolique surmonté de la devise : « N'oubliez pas le serre-vis ».

Ces tourne-vis ne seront pas offerts sur la voie publique, mais distribués aux assujettis. A cet effet, ceux-ci recevront en même temps qu'un avertissement sans frais, un questionnaire qu'ils seront tenus de remplir.

Les hommes indiqueront la largeur du revers de leur veston des dimanches et les femmes la proéminence naturelle de leur poitrine (côté gauche). Les uns et les autres se présenteront munis de ce papier au bureau de perception d'où dépend leur domicile principal pour y essayer l'insigne qui leur est attribué.

Ils seront préalablement priés par le percepteur lui-même de se débarrasser à son profit de tout ce dont ils seront porteurs à l'exception de leur gilet de flanelle ou de leur soutien-gorge. On avait songé à leur enlever également ces accessoires, mais on a reconnu qu'ils étaient indispensables pour y piquer l'insigne, celui-ci ne pouvant, de l'avis des techniciens, s'accrocher aisément à même la peau du sujet.

Bien entendu, gilet de flanelle et soutien-gorge ne seront laissés en possession des sus-dits qu'à titre provisoire. La restitution en sera réclamée par sommation dès le lendemain de la « journée ».

Autre innovation appréciable : la remise de l'insigne sera entièrement gratuite. Son prix sera porté tout simplement sur les prochaines feuilles de contributions.

On avait primitivement songé à affecter le produit de cette journée au paiement des impôts en retard. A la réflexion, on a craint, ce faisant, de vexer la plupart des contribuables en les privant de l'accomplissement de leur devoir fiscal.

En conséquence, le Comité a décidé que l'argent recueilli serait employé à l'érection d'un monument commémoratif qui se dresserait dans un quartier central de Paris, non loin du Crédit municipal et de la Chambre des Huissiers, à l'entrée de la rue Vide-Gousset.

Volontairement très simple, ce monument ne comportera aucun personnage en posture compliquée et n'évoquera nul-



lement une chapelle expiatoire. Il se composera, en tout et pour tout, d'un bec de gaz.

Ajoutons qu'un décret se propose de créer un nouvel impôt de consommation dont le produit servira à assurer le financement de la « journée du contribuable ». Cet impôt frapperait d'une lourde taxe ce qui est certainement le plus consommé actuellement par les contribuables moyens : les briques.



Est-ce un attentat ?

Tous les quotidiens lyonnais ont publié, le lundi 29 janvier, l'information suivante, communiquée par la direction du Théâtre des Célestins :

« Par suite d'une subite indisposition de Mme Odette Joyeux, la représentation de « Zibeline » qui devait avoir lieu ce soir, est supprimée. Les places louées seront remboursées, etc... »

Depuis, nul être vivant n'a vu idem Mme Odette Joyeux.

Et les langues (vivantes) de répandre des sinistres rumeurs.

Nous avons demandé à notre détective de service de se livrer à une enquête discrète mais poussée.

Son premier rapport est troublant.

On aurait vu le célèbre écrivain Max-André Dazergues se couler subrepticement dans les coulisses du théâtre le dimanche 28, à 15 heures moins 7 minutes, tenant à la main la tranche de tarte aux pommes que la charmante vedette n'avait pas eu le temps matériel d'ingurgiter à la fin du repas qui, à midi, avait réuni, à la Maison de la Presse, quelques intimes : MM. Gilbert Gil, Charles Gantillon, Vinay, François Monnet, la victime et l'assassin présumé.

Tous les convives ont vu Dazergues s'emparer de la pâtisserie abandonnée.

Quinze cents personnes l'ont vu, durant le premier acte, tenir avec précaution, la gourmandise tragique... Elles l'ont vu s'enfuir dès le rideau tombé...

Le pompier de service, l'habilleuse et Mme Laurence Aubray, venue pour embrasser son amie, sont formels : Odette Joyeux, sans méfiance, a mangé la tarte.

... La tarte préalablement empoisonnée par Max-André Dazergues.

Mobile : l'esprit déformé par son intense production policière, le génial écrivain aurait voulu réaliser « le crime parfait ».

Nous livrons nos renseignements à la P. J., qui saura venger, mieux que le critique, la population justement indignée.

AUX CÉLESTINS

LA VEUVE JOYEUSE

Avec une nouvelle interprétation.

A ce régime, la veuve, à son tour, mourra bientôt.

STRAPONICE.



Cette recette est inspirée, on va le comprendre tout de suite, de la fameuse chanson américaine : « Yes, we have no bananas ».

Nous n'avons pas de bananes... C'est un fait... Alors, prenez des pommes de terre, de forme allongée — l'espèce dite « quenelles » se prête particulièrement à cette préparation — ; fendez-les soigneusement dans le sens de la longueur et sautez-les au beurre, dans une poêle. Quand vos pommes de terre sont cuites, retirez du feu ; arrosez d'une bonne lampée de cognac (si vous n'en avez pas, employez de l'alcool a brûler) et faites flamber.

Eteignez ensuite les lumières de la salle à manger. Et profitez-en pour tripoter votre voisine de table.

TROUDUCUR Ier.



ON DEMANDE bonne débouchcuse de robinet à bière. S'adresser: Brasserie de la Couronne, place des Célestins, Lyon.

FEMME DU MONDE demande un bon frotteur. Ecrire : Fernande, au journal.

UN MONSIEUR offre gratuitement faire connaître traitement infaillible contre hémorroïdes. Ecrire : Gégé, au journal.

HOMME DE LETTRES surmené demande petite main pour le seconder dans ses travaux. Max.-André Dazergues, 12, rue Philippe-Gonnard, Lyon.

MONSIEUR bien, ancien critique cinéma en chômage, cherche placer émission coloniale. Tirailleurs s'abstenir. Ecr. Jangot, au journal.

A L'OPERA

« MAROUF »

La régie municipale y aura mis le temps : mais, voici qu'elle nous présente enfin un spectacle à peu près parfait.

Du reste, pour « Marouf », pareille perfection était de rigueur : les grandes œuvres modernes ne sauraient, en effet, se contenter de soins approximatifs.

Vidal, Savignol, Reymond, Préciat, Ory, Amblard, West campent des personnages qui paraissent sortir vivants des « Mille-et-Une Nuits ».

Et Micheline Couadou est une bien jolie fille, qui chante et joue à ravir.

Orchestre souple et nuancé, sous la conduite de Léandre Brouillac.

Déloger a mis en scène avec beaucoup de goût cet ouvrage qu'il aime et connait depuis plus de vingt ans.

Seule, Simone de Méro charge un tantinet le rôle de Fatoumah : elle en fait une vraie fée Carabosse.

R. V.

DE LA FOSSE...
... AU « PLATEAU »

Il est des gens qui s'évertuent à gâcher les meilleures situations: Gabriel Meunier paraît être de ceux-là.

Son premier « gala de Danses » avait réuni une belle chambrée ; mais, ledit « gala » fut plutôt moche.

Aussi, le second festival dansant, pourtant bien supérieur au premier, s'est déroulé devant un maigre public.

Et « Coppélia » en entier, « Le Spectre de la Rose », « La Valse » et « Boléro » eussent mérité un plus chaleureux accueil.

Car, notre troupe dansante compte de bons éléments : Algaroff, danseur hors classe ; Mireille Jubili, étoile de grand talent, et Loboff et Mlle Artigues, etc...

Seulement, voilà... « In cauda venenum », disaient les Latins... Ici, il n'est pas question de « cauda »... Mais, « c'est par la tête que périt le poisson » !



INTERVIEW

— « Et qu'est-ce que vous pensez de la réduction du papier ? »



Pas de charbon !... Nous dînerons donc un peu engoncées — si toutefois on nous invite à dîner !... — car il s'avère que le papier froissé, les épluchures de pommes de terre et la poussière des tapis recueillie dans une pelle ne soutiennent pas la comparaison avec le boulet ou la tête de moineau!...

Donc, quand vous dînerez en ville, n'oubliez pas de mettre un pantalon, un jupon de pilou et une robe de lainage à manches longues. Et, jusqu'au moment où les vins généreux — s'il y en a ! — auront provoqué chez vous une réaction salutaire, collez-vous froidement (c'est le cas de le dire) sur le râble la requimpette de votre gonssier — qui, lui, en vrai dur, ne doit pas craindre les intempéries. Je vous signale à ce sujet qu'on fait de très jolis raglans avec de vieilles descentes de lit.

Certaines maîtresses de maison vont même jusqu'à proposer à leurs belles invitées de faire un tour dans leur plumard, au dessert, histoire de se réchauffer. A mon humble avis, c'est un peu exagéré.

Tante ABELLE.

BRR !...



— De la neige, du froid... un véritable hiver sibérien...

— Rien d'étonnant... c'est depuis que de Gaulle est rentré de Russie !...



Qu'importe la faiblesse — je suis poli — de certaines émissions !

Qu'importe, puisqu'une dizaine de fois par jour une dame qui a une bien jolie voix annonce :

— « Vous allez entendre notre dernier bulletin d'informations. »

Alors le père de famille quitte la table et va tourner le bouton pour que ça gueule un peu plus fort. Jusqu'à ce moment le poste marchait en sourdine : personne n'écoutait ce monsieur, sans doute barbu, qui, à perte d'ouïe, parlait en connaissance de cause de choses dont on se fout éperdument. La maman se lamentait because les matières grasses, la fille aînée racontait un film et le gamin redemandait du pain.

— « La guerre à l'Est : les Russes se sont emparés de trois cents villages, de trois villes importantes:..... »

(Ici des noms impossibles, qu'on ne trouvera jamais sur la carte).

— « Ils ne sont plus qu'à... kilomètres de Berlin. »

Ça, tout le monde le comprend. Un sourire, comme une flamme, a réchauffé les visages. On n'a soudain plus faim tant il est vrai que l'espoir fait table rase (c'est le cas de le dire) de toutes les privations. Et les pensées s'envolent vers le fils prisonnier qui peut-être va bientôt revenir.

Brave radio !

Radio qui, en 40... (J'étais aux colonies et je n'avais qu'elle pour m'apprendre qu' « ils » arrivaient à Dijon, à Mâcon, à Lyon).

Radio qui nous a tant manti, qui nous a tant soutenus pendant cinq ans.

Radio qui rachète en une seconde toutes ses faiblesses — je suis poli — de 24 heures lorsqu'elle confirme :

— « Les Russes ne sont plus qu'à... kilomètres de Berlin. »

MICROFAUNE.



Puisque, — ainsi que l'a dit à la radio mon ami Marcillac — « elle » a disparu, « elle » dont on n'a le droit de parler, les rencontres prévues se sont déroulées en ce dimanche dernier.

Et enfin les rugbymen du L.O.U. et du C.S. Vienne ont pu vider leur querelle.

Beaucoup de bruit pour pas grand'chose : en effet, les Viennois ont confirmé leur première victoire — en l'aggravant si l'on peut dire — mais ce fut, assurent les connaisseurs, une bien terne partie.

* * *

Le L.O.U., murmure-t-on, « passerait » aux Treize. On songe à l'enfant qui, venant de recevoir une fessée, pique une nouvelle crise colérique !

Avouons cependant que les dirigeants olympiens peuvent avoir quelque rancœur : la veille du match on suspend deux de leurs joueurs.

...Qui, il y a huit jours, auraient été qualifiés si la rencontre avait pu se jouer.

* * *

On va disputer le championnat du Lyonnais de cross-country sur une seule boucle de 10 kilomètres :

— Je n'ai jamais vu ça, affirme Paul Messner.

Evidemment, sur un tel parcours, il n'est pas utile d'abandonner à mi-course : il faut toujours rejoindre les vestiaires à pied !

* * *

Tandis que le L.O.U. éliminait les Franc-Comtois en Coupe de France de football, les Clermontois battaient les Stéphanois.

Ceux qu'on ne voulait pas admettre au nombre des professionnels se vengent avec élégance.

Edouard DUPIRE.



LES ROIS DE LA PEDALE

De quoi vous parler cette semaine ? A deux ou trois exceptions près — exceptions dont j'ai déjà rendu compte — les cinémas, ne faisant plus leurs frais en raison des restrictions d'horaire, ne passent plus que des films datant de dix ans, éraillés, démodés, où le public s'écrase, par habitude.

Alors je vais vous raconter une authentique histoire :

Il y a quelques années, le charmant compositeur G. b. r. che découvrit et lança un jeune garçon splendide, mais plus chauve qu'un œuf d'autruche, qui, depuis, sous le nom de R.d. C..re, fit une bonne carrière à l'écran, au théâtre, à la radio et au phonographe. Une vive passion les unissait. Ils jouaient ensemble ; malheureusement, au même programme figurait G. ld. s. qui, nonobstant ses 70 printemps, gardait un cœur plein de soupirs.

G.b.r.che, jaloux comme un caniche, défendit à son protégé de se laisser conter fleurette par l'entreprenant vieillard. Il ne devait même pas le laisser pénétrer dans sa loge.

Et l'on vit, le jour du Premier de l'An, le brave G.ld.s, à genoux devant la porte défendue, tenant à la main un petit carton enrubanné, murmurer l'étrange prière suivante :

— R.d., mon petit R.d., je sais que tu ne peux pas m'ouvrir... Mais écoute : je t'ai fait confectionner par la meilleure maison de Paris une moumoute, une jolie petite moumoute... C'est mon cadeau de bonne année. Alors promets-moi de la mettre... Tu me feras tant plaisir !... Dis-moi que tu la mettras, dis, mon petit R.d. ?

Un amour de tête, en quelque sorte !

O midinettes, avant d'envoyer vos lettres bêbêtes, avant de réclamer des photos, renseignez-vous.

Allez au cinéma comme vous alliez en ballade, pour vous distraire.

Et réservez les douces pensées qui précèdent votre sommeil au petit gars qui vous a suivies à la sortie de l'atelier et qui, lui, ne fait du vélo que pour se faire des jambes.

K. MERA.

* * *

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

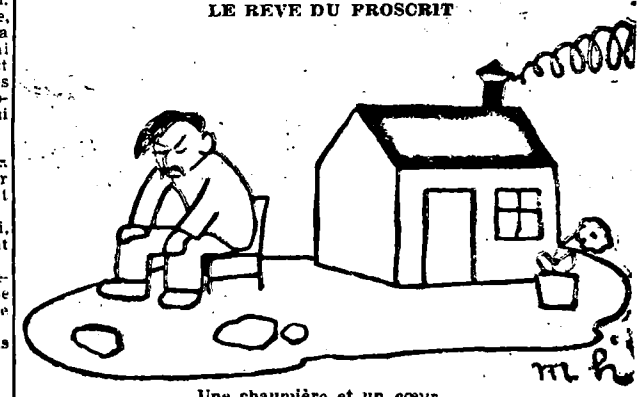
Cocodet, à Bourg-de-Thizy. — Vous avez enfin compris : il y a des critiques payées et des critiques gratuites, autrement dit des bonnes et des vaches. C'est ce qui vous explique que le même journal local consacré au ciné peut, à quelques semaines d'intervalle, louer ou éreinter un film.

Môme de Môme, à Alger. — Nous avons vu Gabin à Paris. Il n'est plus le gars dur que vous avez aimé. Il semble sortir d'une boite de conserve américaine. C'est embêtant pour les rôles dans lesquels vous l'aimiez, avec ou sans vin blanc.

Phryné, à Roussillon. — Non; aucun diplôme n'est exigé pour exercer le métier de femme nue à Tabarin. Vous semblez confondre Académie et académie.

Danielle, à Lyon-Vaise. — Votre homonyme a trouvé que les îles du Pacifique étaient peu sûres en ce moment. Rassurez-vous, si elle ne tourne pas encore, c'est qu'on manque de matière première. Serment de vedette, serment d'ivrogne !

LE REVE DU PROSCRIT



Une chaumière et un cœur.



LE SECRET DU BONHEUR
par André MAREZE
(Chez l'auteur, et avec sa photographie)

Des vérités, écrites, en vérité, dans un style clair et châtié.

Mais rien de bien nouveau dans ces chapitres au titre prétentieux. Ce « Secret du Bonheur » est le secret de Polichinelle.

Et c'est dédié « Aux Chefs des Nations Unies ». Pas moinss !..

Lesquels chefs ont d'autres chats à fouetter que de lire l'excellent M. André Marèse.

DU TAC AU TAC
par Jacques PATIN (sic)
(Chez Lugdunum)

Le meilleur recueil qu'on ait publié des mots d'esprit qu'on prête aux gens célèbres.

Un bon moment à passer..

Et si vous avez de la mémoire, ce livre vous permettra, en les replaçant à propos, de paraître à votre tour spirituel.

BATEAU-CITERNE 89
par Max-André DAZERGUES
(Chez Jacquier et Cie)

L'auteur nous pardonnera : il ne nous est plus possible de suivre sa production.

Dix critiques enchaînés ne suffiraient pas pour rendre compte de tout ce qui sort de la rotative qui tient lieu de cerveau à notre illustre ami.

A MONTLUC, Prisonnier de la Gestapo.

Souvenirs de Raymond LECULLIER, recueillis par Alice JOLY, préface du professeur MAZEL (Cartier, éditeur).

Un livre qu'il faut acheter. Un livre qu'il faudra garder sa vie durant, sur la table de chevet, à portée de la main.

Car oublier, c'est le plus grand crime que puissent commettre les individus contre leur pays.

Oublier, c'est compromettre la reconnaissance et la vengeance; ces deux pôles d'une justice qui tourne rond.

L'HOMME QUI LIT.



LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

15 FEVRIER 1945. LE NUMERO : TROIS FRANCS NOUVELLE SERIE. — N° 14

la Semaine

hebdomadaire satirique du jeudi

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

ON VA LES PENDRE?...
ALORS, HITLER,
PREMIER DE CORDÉE...

NOS GRANDS REPORTAGES

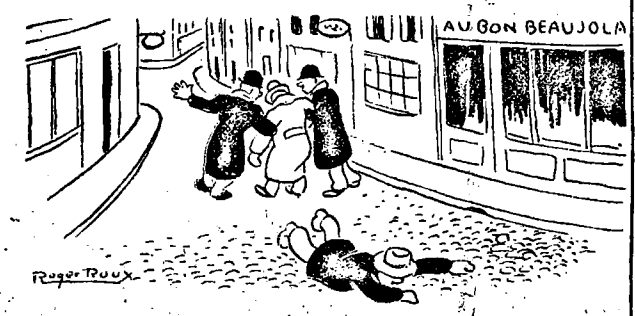
Le pipe-line du Beaujolais fonctionne enfin !

par Marcel-E. GRANCHER

Depuis notre dernier et sensationnel article sur l'inauguration du premier tronçon Juliénas-Villefranche, on se demandait un peu où en étaient les travaux. Et, il faut bien l'avouer, le public commençait à s'impatienter.

Nous sommes donc on ne peut plus heureux d'apporter ici la bonne nouvelle : le « pipe-line » fonctionne enfin — et à tout berzingue... — Seulement, on ne le savait pas. Ces petits cachottiers de bénéficiaires n'en avaient rien bonni.

Les lecteurs de « La Semaine »



qui, par définition, sont tous de bons humeurs de piots, ne manqueront pas de s'en réjouir avec nous.

Comment nous l'avons su...

Ce n'est pas par le charcutier qui l'aurait dit à la crémière, et la ritournelle bien connue n'a rien à faire ici : notre journal est beaucoup trop sérieux, nul ne l'ignore, pour que nos informations ne soient pas puisées aux sources mêmes — c'est plus que jamais le cas de le dire.

A la vérité, nous avons été servis par le hasard — ce grand maître du journalisme — un hasard infiniment favorable qui nous a fait rencontrer l'autre soir, dans un bistrot de la rue Royale, M. le conseiller Martin.

Ce n'est pas aux Lyonnais qu'il faut présenter M. le conseiller Martin : sa bonne figure sympathique est connue de tous, singulièrement de ceux qui ne crachent pas sur le vin rouge. Mais il est cependant une chose ignorée du grand public : M. le conseiller Martin est le père du « pipe-line ». Le vrai père : M. l'adjoint Pinton, à qui, sur la foi de renseignements erronés, nous avions précédemment attribué cette paternité, l'a répudiée avec vigueur.

D'ailleurs, M. Martin a fort crânement pris ses responsabilités : le fait n'est point tellement fréquent par ces temps où les gars ayant engrossé une fillette ne songent plus qu'à se dérober, pour que nous ne lui tirions un large coup de chapeau.

L'inauguration clandestine

Donc, nous avons trouvé M. Martin et ses amis dans un bouchon de la rue Royale, justement renommé pour la qualité de son pinard. Sur la table, un bataillon de pots vides montait une garde fidèle :

— Si le « pipe-line » fonctionne? voulut bien nous déclarer l'excellent conseiller, répondant à notre question... Voyez plutôt... Nous sommes justement en train de l'inaugurer...

— Mais il n'y a pas de cérémonie, pas de discours ?

— Non... Nous avons décidé de faire ça « entre quatre et mimi », comme on dit à Lyon.. Vous comprenez, les gens des villes déshérités, Paris entre autres où l'on ne tape que de la bière, sont un peu jaloux... Alors, d'accord avec les pouvoirs publics, nous avons préféré inaugurer ça en douce...

— Mais, ça marche vraiment ?

— Quand je vous le dis, Saint Thomas !... Vous n'avez pas vu les tuyaux sur le cours d'Herbouville?

— Si...

— Ils arrivent par le tunnel de la Croix-Rousse. Déjà tous les bistrots spécialistes sont reliés directement. Mais, venez plutôt avec nous... Nous allons tous les visiter...

Chez les premiers abonnés

Nous commençâmes par la « Queue de Poireau », de tous temps célèbre par la qualité de ses crûs — ceux qui flanquent la cuite. — Puis nous allâmes chez Mogenet ; nous dégustâmes chez Emieux ; nous grumâmes chez Simonet ; nous humâmes à la « Queue de Cochon »... Partout des nectars : la fine fleur des Brouilly, des Juliénas et des Morgon, qui vous descendait dans l'estomac comme un petit Jésus en culotte de velours...

(Lire la suite en 2e page).

LE SURNOM DE LA SEMAINE

A Berlin, c'est plutôt Von Rundstedt...de Pont

Avec du poil autour !

En ces heures de vaches maigres
Et d'estomacs opprimés,
De trous au coude et de vents aigres
Sur les vestons élimés,
Jamais on ne vit tant de belles
Portant fourrure en ces frimas,
Jamais, jamais nos infidèles
Ne firent plus « star » de cinéma.

Et poil par-ci,
Et poil par là !
Voyez celle-ci,
Voyez celle-là !

Mais pour lapin, loutre ou murmel,
Saigneurs ! que de petits moutons!
O ! carnages dans le cheptel.
Pauvres moutons donnant le ton...
— Poils superflus —
Qui n'nous donnent pas un gigot d'plus.
Pas davantage, ma bichatte.
Pour repriser ma chaussette,
Le moindre petit bout de laine !
Et lon-lon-laine,
Et lon-lon-là.
Agneaux rasés et trous là-là
Allons ! foin de jérémiade,
Je vous aime, blanches toisons,
Mamelonnant sur la façade
Que galamment nous toisons.
Je me sens affolé, parmi vous, mes agnelles.
Je frissonne sous ma flanelle,
Evoquant ce sacripan
De dieu Pan ;
Vieux bouc en la bergerie,
Et je ris
De me voir si bêlant... Je divague,
C'est du vague.
A la gent
Si gentiment moutonnière,
Et ne lance point la pierre
A ceux tondant l'agnelet,
Pour votre joie, ma mignonne.
Ce n'est d'ailleurs pas plus laid
Que le castor, le chinchilla.
Repoil par-ci, repoil par là !
Et quand sonne
Doucement l'heure du berger
Qui sait nager,
Chacun profite un peu de ces blanches dépouilles :
La femme avec la peau et l'homme... ah ! les tripouilles !...

Roger L. LACHAT.

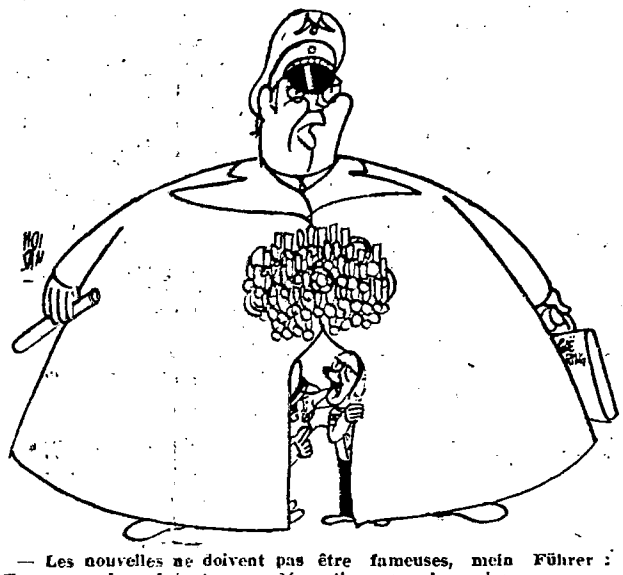
Aux Trois Grands

(par cable, Gen. Tabouis, exp.)

MM. Churchill, Roosevelt et Staline se sont rencontrés quelque part dans le monde.

D'après des renseignements sûrs, ils auraient parlé de la guerre.

MENACES SUR LES FLANCS



— Les nouvelles ne doivent pas être fameuses, mein Führer : Herman a évacué toutes ses décorations vers le centre...

Les écrivains à l'honneur

par Pierre SCIZE

Je savais que Robert Brasillach mourrait courageusement. Je lui faisais l'honneur d'en être sûr. Je l'ai connu. Je ne l'aimais pas, et je sais qu'il me le rendait bien. C'était avant qu'il ne trahît. Il était alors d'Action Française, et parlait, déjà, de mourir. A l'époque c'était pour Maurras.

Mourir pour Maurras... Ceux qui ont vu le petit vieillard atrabilaire de la Cour de Justice, avec ses mines de chat-huant ébloui, comprendront difficilement que cela ait pu être un programme pour des jeunes gens intelligents et cultivés.

Il reste que les hommes qui voulaient mourir pour Maurras, ont été amenés par les démarches d'une logique inflexible à mourir pour le nazisme, c'est-à-dire pour la plus effroyable tentative d'asservissement de l'homme par l'homme, qui se soit jamais vue. Tout se tient, et ce nationalisme-là conduit à trahir sa Patrie avec une rigueur inévitable.

Je ne fais pas l'honneur de les croire capables d'une mort courageuse, à tous les complices de Brasillach, à « Je Suis Partout ». Il y a là (il est vrai que je ne les connais pas tous), une brochette de lâches, prudemment planqués en Bochie, qui ne fera pas bonne figure devant les douze trous noirs des fusils d'un peloton.

* * *

Il demeure que les écrivains ont payé déjà un joli tribut à l'épuration. Au classement par profession, ils doivent arriver en tête par le nombre comme par la qualité. C'est aussi que le crime des écrivains traîtres à leur pays, laisse des traces, se voit de loin.

C'est encore qu'ils ont été nombreux à trahir.

On incline même à penser qu'ils sont trop. Un article de Pierre Bénard, dans les « Lettres Françaises » disait en substance :

« Messieurs les Juges, messieurs les jurés, c'est beaucoup d'honneur que vous faites à la profession. Mais il ne va pas sans quelque monotonie. Toujours des pisseurs d'encre ! Et si, pour varier, vous vous occupiez un peu d'un banquier, d'un affameur du peuple, d'un munitionnaire ? »

L'objection a sa valeur. Il est bien vrai que les coupables ne se recrutaient pas exclusivement dans le monde des lettres. La Banque, la Forge, le Commerce, ont eu leurs traîtres, dont on ne parle pas assez. On me dira qu'un Louis Renault est mort de maladie, et qu'il est plus aisé de faire la preuve de l'infamie d'un Stéphane Lauzanne que de convaincre d'intelligence avec l'ennemi le tribu des Schneider et des Berliet ? Soit. Encore que, si l'on voulait s'en donner la peine...

* * *

Mais au risque de passer encore une fois pour un énergumène, j'entends dire ici que ces arguments me touchent peu. Il ne m'est pas du tout indifférent de voir tomber sous les balles des pelotons, un poète, un romancier, dont j'ai pu aimer l'œuvre. Je pense à ce jour, il y a longtemps, où, dans le bureau de Colette, au « Matin », j'ai rencontré Paul Chack... Mais l'émotion que je ressens à lire en trois lignes l'annonce de leur fin, se nuance d'une certaine fierté professionnelle.

Oui, je le dis comme je le pense : Il est bon que l'auteur d'un livre, que le penseur qui a dévoué sa vie à une cause, se sente engagé, au besoin jusqu'au risque suprême par ses écrits. C'est notre honneur, et on a assez voulu nous le disputer, pour que je le défende.

Nous a-t-on assez dit : Vous

SUR LES ROUTES D'ALLEMAGNE



...Le voyageur sans bagages

êtes des joueurs de cithare. Quand les gens sérieux ont besoin de quelque divertissement, ils vous sonnent et vous accourez montrer ce que vous savez faire. Mais ne vous croyez ni nécessaires, ni, surtout, indispensables. Votre influence est nulle sur les mœurs, et le moindre ingénieur est autrement plus utile à la Société que le plus grand des poètes.

Il s'est même trouvé des écrivains pour tenir ce langage, et j'ai encore en mémoire des articles de M. Leveau, dit Vautel, où il nous renvoyait à nos jeux futiles, avec le tranquille mépris d'un qui jugeant d'autrui par lui-même, sait de quoi il parle.

Aujourd'hui, au contraire, quand on recherche les principaux responsables de l'abaissement et du déshonneur de la patrie, ce ne sont pas des militaires qu'on trouve tout d'abord. Ce sont des hommes de lettres. Ce sont les doctrinaires du régime infâme.

Je dis que c'est juste. Je dis que nos plumes nous engagent. Je dis que rien ne serait immoral comme une société qui permettrait à ses traîtres de se retirer après fortune faite.

Si cela peut nous valoir dans l'estime des gens une place un tout petit peu au-dessus des queues rouges des tréteaux, et des putains du cinéma, accueillons ces verdicts rigoureux avec sérénité.

D'autant qu'après un temps en vient un autre, que l'histoire est pleine de renversements de situation étonnants, et que, par le temps qui court, nul n'est assuré de mourir dans son lit.

Pierre SCIZE.

LEGITIME ORGUEIL



— Ce Maurras y crâne parce qu'il est Académicien ; mon neveu, lui, est bien officier d'Académie !...

L'OPERA CONTRE LA MUSIQUE

Il est question de monter au Grand-Théâtre le dernier opéra de Mariotte. C'est fort bien. Mais on parle aussi d'une œuvre de l'auteur de « Quo Vadis ».

On veut espérer que c'est une vaine menace. De plus, on nous laisse espérer un Trémizet. Pas de vitres, pas de charbon, pas de beurre et du Trémizet !

Seigneur, votre droite est terrible.

* * *

ON NOUS ECRIT :

M. Louis Martin, industriel à Bourg-de-Thizy, nous envoie les lignes suivantes, concernant un écho récemment publié dans nos colonnes :

« M. Jean Christophe est bien mal informé quand il écrit que j'ai donné la modique somme de 50 fr. pour le Noël des Vieux de Bourg-de-Thizy. Sans doute pour lui les « Vieux de l'Hôpital » sont-ils quantité négligeable. Je le prie simplment d'aller s'enquérir auprès de Mme la Supérieure de l'Hôpital du geste que je fais « annuellement » et pour lequel je n'ai jamais requis aucune publicité. »

* * *

SOUVENIR DE L'AUTRE « DER DES DER »

N'en déplaise à M. Farrère, Victor Hugo avait parfois de l'esprit. Pendant le siège de Paris, en 70, il avait invité à déjeuner Judith Gautier, qui ne vint pas et s'en excusa par une lettre, à laquelle le poète répondit par ce quatrain de circonstance :

« Si vous étiez venue, ô beauté qu'on admire
Je vous aurais offert un repas sans rival.
J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire,
Pour vous faire manger une aile de cheval. »

* * *

LE FRANÇAIS TEL QU'ILS LE PARLENT

En 1940, un officier anglais de liaison avait assisté, le Jeudi-Saint, à Paris, à la cérémonie du lavement des pieds. Rentré à son état-major, il raconta en ces termes la chose au colonel français :

— Aôh !... Ce été très intéressant. Le Doyen a donné un lavement à douze vieillards. Cela se faisait avec une grande pompe



DANS L'ALIMENTATION

Donc, M. Henri Monnet est allé prendre ses inscriptions à Washington.

Et ça n'a pas été tout seul.

« Donnez-nous votre certificat de radiation », lui a-t-on demandé comme préambule.

« C'est que, répondit M. Monnet, je n'étais inscrit nulle part ».

A Washington, on se méfie de la coucurrence...

Une fois cette question réglée, M. Henri Monnet tendit sa carte et Washington commença à découper.

« Vous prenez aussi la Rühr ! » protesta M. Henri Monnet.

« Vous n'avez pas lu les circulaires ? » s'étonna Washington.

M. Henri Monnet reprit sa carte et envoya un câble à Paris :

« Négociations au point mort ».

« Parisiens aussi. Insistez », lui fut-il répondu.

Aux dernières nouvelles, les négociations ayant repris, M. Henri Monnet serait sur le point de toucher ses cent grammes de margarine.

A condition, bien entendu, qu'il ait les emballages...

* * *

NEO-JOURNALISTES...

Nous lisons dans un hebdomadaire, à propos de certains exploitants de salles de cinéma qui veulent contrôler la production cinématographique française, les lignes suivantes :

« C'est un peu comme si les camelots qui vendent les journaux avaient la prétention de devenir rédacteurs en chef. »

Et ce directeur d'un nouveau quotidien qui est, lui, un vieux journaliste, de déclarer à propos de la presse parisienne :

« Le malheur c'est que, dans certains cas, on a bien l'impression que ces prétentions ont abouti... »

Ajoutons, nous, que dans certains cas, cette opinion de l'éminent journaliste n'est pas très flatteuse pour les camelots...

* * *

...ET NEO-JOURNALISME

Deux jours avant la conférence à Trois (la conférence à Trois-Quarts, comme disent nos refoulés) la presse parisienne n'était pas tout à fait d'accord.

Tel journal annonçait sur six colonnes : « La France sera invitée à la conférence », tel autre : « Les raisons pour lesquelles la France ne sera pas invitée », tel autre encore se demandait honnêtement « la France sera-t-elle invitée ? »

Le tout avec des articles extrêmement documentés bien entendu.

A part ça, comme on le voit, entente parfaite du côté des informations.

La presse parisienne n'habille pas la Vérité, bien sûr...

Du moins elle ne l'habille pas en confection...

* * *

LE TEMPLE A COLONNES

C'est un mot d'une de nos Excellences qui n'avait pas la réputation d'avoir tant d'esprit.

Passant place de la Bourse avec un de ses collaborateurs, notre Excellence indique la colonnade :

— Regardez, dit-elle, si vous touchez à la cinquième colonne, qu'est-ce qui se passe ?

— ??...

— La Bourse s'effondre.

Le collaborateur, de notre Excellence n'en est pas encore revenu.

Il faut pourtant rendre cette justice au ministre que c'est bien là tout le drame.

BRAVO, ALEXANDRE !...

Tout le monde à Lyon — surtout entre les Archers et les Célestins — connait Alexandre, ancien musicien du « Grillon » — qui est doublement sympathique, au titre de sinistré de l'avenue Berthelot.

Pour vivre, Alexandre — dont le talent est certain — écrit des chansons. Et la dernière, celle-ci, « Marie-Jeanne », créée par Jemmy Walker, est en passe de devenir aussi célèbre que la « Madelon » de 14-18. Un air entraînant... et des paroles idem...

« Nous la chanterons à Berlin. »

* * *

LES PERSECUTES DE PREMIERE ZONE

Tous ceux qui ont eu maille à partir avec la Gestapo n'ont pas été jusqu'à Montluc, à ses cellules et à ses chambres de tortures. Certains n'ont connu que le premier stade de la persécution : la promenade en panier à salade jusqu'à l'hôtel Terminus ou à l'école de Santé. On annonce, sous la présidence de Marcel-E. Grancher, la fondation d'un groupe « les Anciens du Terminus » où l'on se remémorera, avec Clos-Jouve, Lucien Farnoux-Reynaud et quelques autres, le souvenir des mitraillettes.

* * *

L'ESPRIT DES TRAMWAYS

L'autre jour, dans le tram No 2. D'un amas de chair informe émergeait un gros monsieur et une petite dame. Le gros monsieur écrase les pieds de sa voisine.

— Quand on veut son confort, et avec une surface pareille, on prend un taxi, dit la dame.

Le monsieur ne digère pas la phrase.

— Va donc, eh ! cinquième colonne ! lance-t-il à la pauvre petite dame.

RESTRICTIONS



— Qu'est-ce que vous attendez pour rouler votre cigarette ?

— Je ne roule pas ma cigarette ...je lis mon journal !

* * *

LA PORTEUSE DE PAIN

Ce boulanger pèse dans les 145 kilos. Cette bistrote est une gaillarde, forte comme un cuirassier.

Mais les forces humaines ont des limites. Surtout en cas de « mouillette »...

Pourquoi fallut-il que, l'autre jour, la sympathique bistrote eut l'idée saugrenue de parier qu'elle monterait le boulanger jusqu'au troisième étage, à cheval sur ses robustes lombes ?...

La dame fit ce qu'elle put — héroïquement, dirons-nous. — Mais, à la dixième marche, elle dut abandonner...

Jolie performance, tout de même, pour une faible femme...

ANTIMALTHUSIANISME

On accouche énormément en France depuis le début de la guerre. Une sage-femme, à qui l'on demandait si cette crise de fécondité durait toujours, a répondu ce mot désormais historique : « La visite des Anglais et des Américains nous coûte 40.000 layettes ».

Nous garantissons l'authenticité du propos.

Non celle des chiffres.

AUX GRANDS HOMMES

On sait qu'une campagne a été faite dans la presse pour réclamer que Romain Rolland soit inhumé au Panthéon.

Et nous n'y voyons certes aucun inconvénient.

Mais, on nous dit, à de propos, qu'il s'est passé une semaine avant sa mort une assez curieuse histoire.

Romain Rolland vient de subir un traitement dans une clinique parisienne. Les médecins considérant que son cas ne peut plus beaucoup s'améliorer, décident de le ramener à Clamecy. On dispose d'une ambulance et on s'adresse à qui de droit pour obtenir l'essence nécessaire au voyage.

Or, Qui-de-droit n'a jamais entendu parler de Romain Rolland.

Et Qui-de-droit refuse net

Et toutes les démarches demeurent vaines.

Aux grands hommes, reconnaissante, la patrie, pour sûr...

Mais après coup.



— Ce projet, Monsieur le directeur, vous permettrait de faire évacuer la salle en quelques minutes.

— Je préférerais que vous m'en soumettiez un pour la remplir !

JEUX INNOCENTS

Ça se passe au cours d'une émission publique de la radio qui s'intitule : «Jeux radiophoniques».

On fait monter quatre personnes, deux messieurs et deux dames, sur l'estrade, et le speaker (un petit malin) leur pose des colles auxquelles ils sont invités à répondre dans le plus bref délai.

...Sous peine de renvoi immédiat dans la salle avec la courte honte.

Par exemple, le pianiste de l'orchestre joue quelques mesures d'un air connu et il s'agit d'annoncer sur le champ le titre de la chanson.

— Et n'ayez pas peur de crier, précise le speaker.

L'autre soir, on se livrait à ces jeux innocents. Le pianiste tape quelques notes de « Viens poupoule ».

Et l'étourdie qui est sur la sellette n'a pas une seconde d'hésitation :

— God Save the King ! clame-t-elle.

Pas moins.

Au fait, pourquoi se frapper ? Il fallait répondre vite, n'est-ce pas ?

Et elle avait bien, cette charmante spectatrice, une toute petite chance de tomber juste...

* * *

LE TRIOMPHE DE L'O. T. L.

On pourrait avoir quelques doutes sur la hiérarchie des pouvoirs publics. Qui est-ce qui commande à Lyon ? Le commissaire de la République, le préfet, le maire, le gouverneur ? Que nenni. L'autorité suprême et sans appel, c'est M. le président du conseil d'administration de l'O. T. L. Ce nabab a décidé de punir cette ville où on lui marque un enthousiasme insuffisant. Il a privé Lyon de moyens de transports. Comme ça. Par un oukaze (ou un prikaze), sans demander l'avis de personne. Parce que tel est son bon plaisir. Car on ne nous fera jamais croire que toutes les motrices ont été grillées ; toutes, à la même heure, sur toutes les lignes. De deux choses l'une : ou le personnel technique ignore tout de son métier ; ou le personnel administratif abuse de son pouvoir. Dans tous les cas, à la porte ! Et vite ! Et complètement ! L'O. T. L. est la tare et la honte de Lyon.

* * *

LES HAINES

Il y a comme ça des retours de bâton.

Maurras qui disait, en parlant de Brasillach : « Je ne lui serrerais pas la main » a trouvé son maître en la personne de Claudel.

On escomptait la présence de ce dernier au procès. Il se contenta d'envoyer une déposition où cet ex-adorateur du Maréchal reniait ses dieux pour perdre un ennemi.

Le coup de Soulier de l'âne...

HISTOIRE A SUIVRE

C'est une histoire qui tient de la douche écossaise.

Nous sommes en avril 1940. Pour avoir déclaré que le roi des Belges n'était pas sûr, M. Paul Amiot de Béthune est arrêté pour propos défaitistes.

Bon.

Mais quand il est jugé, la capitulation belge a eu lieu. Le roi des Belges est un peu partout placé dans les vingt-cinquièmes dessous et M. Paul Amiot est acquitté.

Bon.

Mais il y a eu appel à minima et le jugement vient en appel après l'armistice. L'esprit anticapitaliste de M. Amiot est qualifié d'atteinte à la sûreté de Vichy-Etat : coût : dix ans.

Bon.

Mais la Libération survient, et M. Amiot sort de prison.

Pour le moment, l'histoire s'arrête là.

Mais M. Amiot, qui a pris l'habitude des retours de manivelle, n'est, paraît-il, pas plus tranquille que ça.

* * *

FARCEUR VA !

A propos du problème du charbon, un petit plaisantin nous raconte, dans un hebdomadaire, qu'un voyageur ayant reçu une escarbille dans l'œil fut vivement félicité de sa chance par le contrôleur du train.

Et qu'on fit un beau succès à l'heureux gagnant.

Eh bien ! c'est une blague...

Parce qu'on sait bien, n'est-ce pas, que par les temps qui courent, si pareille chose arrivait, le voyageur serait immédiatement foutu dedans pour détournement de combustible appartenant à la S. N. C. F.



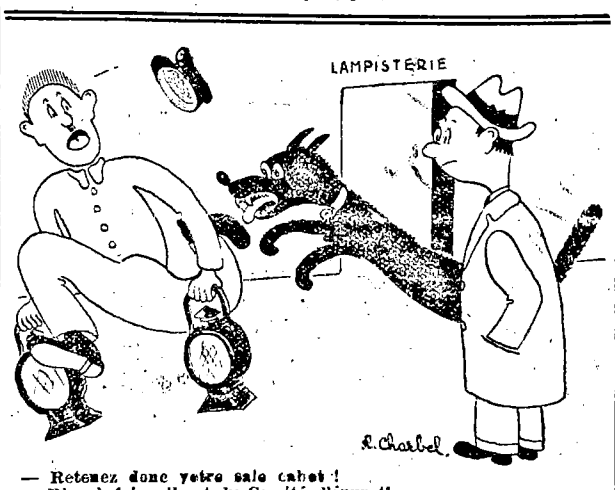
Une amusante méprise de M. Longchambon

Sur la foi de racontars stupides, notre préfet, peu après la libération, avait nommé dictateur au Ravitaillement une personne qu'il croyait éminemment qualifiée pour ce poste.

Il s'agissait en réalité d'un acteur amateur, bien connu de toutes les sociétés de notre ville : M. Fleury Thomas.

Cette amusante méprise ne tarda pas à être reconnue, M. Fleury-Thomas n'ayant, de son propre aveu, aucune compétence en matière d'alimentation.

Les auteurs de cette fumisterie qui n'a pas manqué de jeter le trouble dans les services du Ravitaillement sont recherchés.



— Retenez donc votre sale cabot !

— Rien à faire, il est du Comité d'épuration.

A l'instigation du « Comité de l'Allemagne libre »

Hitler sera-t-il proclamé président de la République allemande ?

Vous avez certainement entendu parler du « Comité de l'Allemagne libre ».

Le « Comité de l'Allemagne libre » a ceci de particulier qu'il est constitué par des prisonniers.

Pour le boche, les droits de l'homme se résument à celui de recevoir des coups de pied au derrière.

Avec toutefois l'espoir d'acquérir un jour le galon qui lui permettra d'en donner.

Le président du « Comité de l'Allemagne libre » est le maréchal von Paulus.

Le maréchal von Paulus est bien connu dans les milieux militaires depuis la raclée de Stalingrad.

C'est même à ce moment-là qu'il a commencé à comprendre.

Par un curieux phénomène physiologique, l'Allemand n'ouvre les yeux que lorsqu'on lui botte les fesses.

Evidemment, on ne reproche pas au maréchal von Paulus de se dresser contre Hitler.

Mais on eût préféré que, auparavant, il ne se fût pas dressé contre l'Armée rouge.

Et qu'il n'eût pas trouvé son chemin de Damas sur la route de Moscou.

* * *

Si l'on en croit certains bruits, il se pourrait que la reddition de l'Allemagne fût discutée avec le maréchal von Paulus.

Il est en effet de tradition, depuis Pétain, Badoglio et Mannerheim, que les armistices soient signés par des maréchaux.

C'est une façon comme une autre de prendre sa retraite.

Sa retraite de Prussie, bien entendu.

Le premier soin de von Paulus, après son accession au pouvoir, sera, bien entendu, de prôner la collaboration avec les vainqueurs.

On pourrait organiser, à cette occasion, une conférence des « Trois » à Montoire.

En oubliant, évidemment, d'y inviter le général de Gaulle.

Car, pour ce qui est du von Paulus et des autres vons qui l'entourent, j'aime mieux vous dire que le susdit général n'est pas ce qu'on appelle chaud.

Avec son sans-gêne coutumier, il serait capable de mettre les pieds dans le plat.

Et, soit dit sans vouloir le froisser, les pieds du général de Gaulle, ça représente quelque chose.

Quelque chose comme du 1944 fillette.

* * *

Tout ça ne veut pas dire que nous considérons d'un mauvais œil le « Comité de l'Allemagne libre ».

Des dépêches venues de l'Allemagne envahie affirment que, sous l'occupation alliée, les civils allemands se transforment en autant d'ennemis du nazisme, et qu'il ne faudrait pas pousser beaucoup les membres du parti pour leur faire avouer qu'ils étaient de la Résistance.

Ce qui d'ailleurs ne nous étonne pas, car si nous en croyons nos souvenirs des caves de la place Bellecour, de Limonest et de St-Genis-Laval, la Gestapo elle-même travaillait dans la clandestinité.

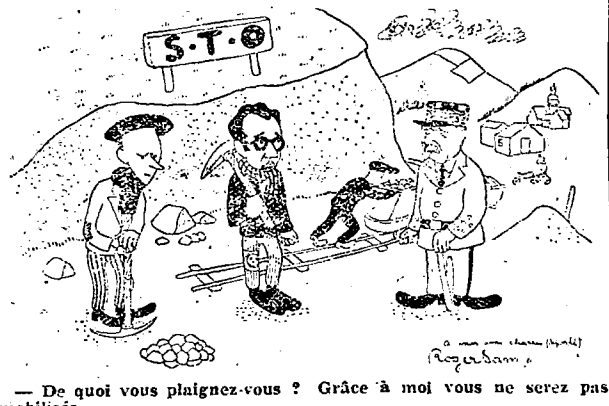
* * *

Si cela continue, vous verrez qu'au jour de l'armistice, le nommé Hitler convoquera les journalistes pour leur faire la déclaration suivante :

— Le pape a affirmé récemment qu'il n'avait jamais été anticommuniste. Eh bien, moi, je peux vous dire que je n'ai jamais été antidémocrate. La preuve, c'est qu'en 1938, à Munich, j'ai payé à dîner à M. Daladier. D'ailleurs, moi aussi, j'étais de la Résistance. Même que j'y étais connu sous le nom du Petit Fondu.

A moins qu'au moment du règlement de comptes, les Allemands ne nous sortent brusquement le vrai Hitler qui, au contraire de son sosie, a toujours été antihitlérien.

Guy VERDOT.



— De quoi vous plaignez-vous ? Grâce à moi vous ne serez pas mobilisés...



EN CINQ-SEC

MISE AU POINT

Les murs de Paris sont couverts d'une affiche illustrée préconisant sur grand format que

« LE VIEUX VAUT LE NEUF »

Renseignements pris, il ne s'agit nullement d'une manifestation de la cinquième colonne contre le gouvernement républicain en faveur de Pétain, mais simplement d'une publicité pour une entreprise de retournage de vêtements.

VILLEGIATURE

On chuchote que le seigneur de Châteldon, dauphin de Vichy, aurait prudemment franchi la frontière allemande du côté des Alpes pour se réfugier en Helvétie.

Et Pierre Laval de déclarer en auvergnat :

« J'y suisse, j'y reste... »

COMPETENCE

De son côté, Hitler, pas si fou que ça, vient de quitter d'urgence Berlin par trop inhabitable pour la place forte de Munich.

Spécialiste des gouvernements d'armistice improvisés en grande banlieue, le maréchal Pétain lui a immédiatement fait don de son expérience.

NUANCES

Pour radio Boche.

Le bombardement des objectifs militaires de Berlin par l'aviation alliée.

C'est un raid terroriste.

Les massacres sans discernement causés à Londres par les V1.

C'est la civilisation.

« LES POVRES »

Il existe des natures sensibles pour déplorer l'exode des populations civiles boches sur le front de l'Ouest.

Pourquoi ne pas regretter aussi la déroute de la Wehrmacht dans le même coin ?

Il est navrant d'entendre dans les transports en commun des doléances de ce genre.

« Pensez, les pauvres gens, sur les routes par ce froid... »

Certes, en juin 40, sur les chemins de France, la saison était plus clémente et partant la visibilité plus favorable pour les « Capronis » qui y mitraillaient courageusement nos patriotes sans défense.

Ce fut aussi par une journée du bel été 44 que les S. S. à tête de mort massacrèrent la population d'Oradour-sur-Glane...

Il y avait du soleil sur le charnier.

C'était plus gai.

Henry CLOS-JOUVE.



Le pipe-line du Beaujolais fonctionne enfin !

(Suite de la première page)

Nous reprîmes sans nous faire prier notre agréable calvaire. M. Martin se distinguait et accomplissait des prodiges, vidant pot sur pot sans se faire prier et tenant tête à tout un chacun :

— A la bonne vôtre !... Ah ! la sacrée bonne idée que j'ai eu là...

On passa par chez Léon, puis au « Mal Assis » et à «La Couronne». Et l'on revint par la rue Mercière, où se trouvent quelques établissements de première bourre quant au pinard : « Le Village », « Le Bar des Fleurs », « Les Messageries »...

— Hug !... clamait M. Martin. Une sacrée bonne idée, je vous le dis...

Mais, on ne l'ignore pas, ce charmant quartier est fertile en surprises de ce genre : au fur et à mesure que nous avancions, le cortège s'amenuisait. Bientôt, nous demeurâmes tout seul, avec le conseiller :

— On va aller boire le der, suggéra-t-il, en nous désignant un porche sombre.

— Mais ce n'est pas un bistrot, objectâmes-nous.

— Possible. N'empêche que le « pipe-line » y est connu depuis longtemps...

Marcel-E. GRANCHER.

Les atrocités alliées

Au 10 février nous n'avons pas encore touché les cinquante grammes de beurre de notre ration de janvier.

Bravo !

Le beurre est un produit gras, qui congestionne le foie, et donne à nos légumes (1) cuits à l'eau une saveur nauséeuse.

Si nous en croyons notre confrère humoristique « La Marseillaise » dans son numéro du mardi 6 février, une certaine circulaire n° 113 R.D. R.-I. en date du 26 décembre, prescrit de distribuer le beurre par priorité aux prisonniers allemands.

Nous qui sommes un organe sérieux, nous ne pouvons pas croire à la vérité d'une nouvelle aussi atroce.

Assez de tortures ! Assez de mauvais traitements !

Les Allemands, du reste, nous ont prévenus : ils préfèrent l'acier au beurre.

Que l'on donne à nos chers prisonniers de l'acier, en telle quantité et sous telle forme qu'on le jugera convenable, soit.

Mais du beurre ? Ce serait un défi à la conscience universelle.

Et que pèseraient, je vous le demande auprès d'un tel forfait, ces histoires d'Oradour dont on nous rebat les oreilles ?

Il faut que cela cesse. Ou bien les rigolos de « La Marseillaise » ont menti. Ou bien nous adresserons une solennelle protestation aux hommes au pouvoir, pour que cesse un scandale qui risque de déshonorer notre victoire !

P. S.

(1) Quels légumes ? Notre collaborateur avait bu quand il écrivait... N. D. L. R.

A la petite semaine...

— On annonce un nouveau film de M. Henry Bordeaux.

Encore du cinéma à appellation contrôlée.

* * *

— Comme dit l'autre : Royal-Médiocre...

* * *

— Un Anglais a déclaré : « Nous vous donnerons un coup d'épaule, si j'ose dire, avec notre cœur... »

C'est bien réconfortant...

Il y en a tant qui pensent à nous donner un coup d'épaule, si on ose dire, avec leur pied...

* * *

Certains vont répétant : « La Résistance, ceci, la Résistance, celà... »

Il y en a, comme ça, qui rêvent de mettre la Résistance en Résistance surveillée...

* * *

— Les écrivains de la Résistance ont refusé le prix Femina.

Et ça embête beaucoup MM. Sacha Guitry et René Benjamin...

* * *

Vous allez voir, disent-ils, que ces malappris-là vont refuser le prix Goncourt...

* * *

— A Constantza, les Américains ont fait tourner la table. « Esprit de Wilson, es-tu là?» ont-ils demandé... Mais les Américains n'ont pas eu la communication...

L'esprit de Wilson était en dérangement...

* * *

— A Paris, nous avons fait tourner un guéridon et interrogé M. Tardieu :

— Whoo ! Whoo ! a-t-il répondu en flanquant la saccharine par terre.

Décidément, il faut en prendre son parti...

Si la paix nous surprend tout d'un coup, nous ne pourrons compter rigoureusement que sur nous-mêmes...

L'Inconnu dans la Maison.



ECHANGES ECONOMIQUES

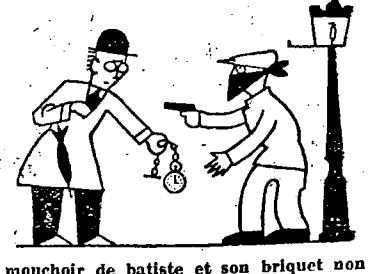
Les récents accords commerciaux franco-espagnols ne pouvaient que susciter des imitateurs. Pris d'un compréhensible besoin d'interpénétration, de simples particuliers eux-mêmes s'empressent à présent de signer entre eux des contrats du même genre.

On nous fait savoir qu'un accord commercial vient d'être passé entre M. Henri-le-Mataf, dit « Petite Tête de Cuvée », apache professionnel, et M. Durand-Dupont, journalier.

Le principe de cet accord a été arrêté la nuit dernière vers 4 heures du matin, à la suite d'une rencontre inopinée des deux parties sur la place du Pont.

Un premier échange économique a été aussitôt effectué en toute indépendance réciproque, selon les bases de la tractation envisagée.

En conséquence, M. Durand-Dupont, journalier, a livré à M. Henri-le-Mataf, apache professionnel, le contenu de ses poches, y compris sa montre en nickel, son portefeuille en peau de toutou, son



mouchoir de batiste et son briquet non estampillé. De son côté, M. Henri-le-Mataf, apache professionnel, a remis à M. Durand-Dupont, journalier, un coup de poing sur l'œil.

M. Henri-le-Mataf, apache professionnel, aurait l'intention d'étendre le bénéfice des accords commerciaux aux autres passants attardés qu'il serait amené à rencontrer dans les mêmes parages.

On nous fait savoir qu'un accord commercial vient d'être passé entre M. Faisan, banquier marron, et M. Lapoire, petit rentier.

Le principe de cet accord a été arrêté avant-hier, à 13 h. 50 de relevée, à la suite d'une visite à M. Lapoire, petit rentier, faite par M. Faisan, banquier marron.

Un premier échange économique a été aussitôt effectué en toute indépendance réciproque, selon les bases de la tractation envisagée.

En conséquence, M. Lapoire, petit rentier, a remis à M. Faisan, banquier marron, la totalité de ses économies. Après s'être fait un peu prier, M. Faisan, banquier marron, a accepté d'empocher le magot et a donné, de son côté, à M. Lapoire, petit rentier, des titres financiers, finement gravés, tirés sur papier satiné, et absolument sans valeur.

M. Lapoire, petit rentier, s'est retiré à l'asile de nuit. Ayant pris les capitaux de celui-ci sous sa protection, M. Faisan, banquier marron, s'est embarqué pour le Vénézuéla.

On nous fait savoir qu'un accord commercial vient d'être passé entre Mlle Troulala, dite : Petite-Brunette-aux-Yeux-Doux, négresse honoraire, et M. Toto Lagourme, collégien.

Le principe de cet accord a été arrêté mardi dernier, vers 9 heures du soir, à la suite d'un clin d'œil adressé par Mlle Troulala, négresse honoraire, à M. Toto Lagourme, collégien, en croisant celui-ci rue Mercière. Les pourparlers se sont poursuivis à l'intérieur d'un café des environs, puis dans une chambre meublée voisine.

Un premier échange économique a été aussitôt effectué en toute indépendance réciproque, selon les bases de la tractation envisagée.

En conséquence, M. Toto Lagourme, collégien, a déposé entre les mains de Mlle Troulala, négresse honoraire, une somme de deux francs en timbres-poste destinés primitivement à l'affranchissement de la correspondance familiale. De son côté, Mlle Troulala, négresse honoraire, a cédé temporairement à M. Toto Lagourme, collégien, certaines parties de son anatomie.

Mlle Troulala, négresse honoraire, a déclaré à M. Toto Lagourme, collégien, qu'elle accepterait autant de fois que cela apparaîtrait nécessaire à celui-ci d'opérer avec lui et dans les mêmes conditions un échange du même genre. Le cas échéant, elle lui consentirait, au besoin, un tarif d'abonnement.

On nous fait savoir qu'un accord commercial vient d'être passé entre Mme Cerbère, belle-mère, et M. Frit, gendre.

Le principe de cet accord a été arrêté hier, au cours du dîner, à la suite de la présentation d'un plat jugé trop cuit.

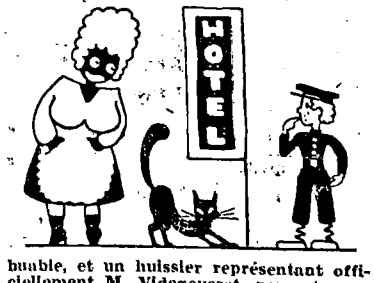
Un premier échange économique a été aussitôt effectué en toute indépendance réciproque selon les bases de la tractation envisagée.

En conséquence, M. Frit, gendre, a envoyé à Mme Cerbère, belle-mère, un lot d'épithètes bien senties. Par retour, Mme Cerbère, belle-mère, a envoyé par la figure de M. Frit, gendre, quelques pièces de vaisselle, lesquelles, d'ailleurs, appartenaient à ce dernier.

Après quoi, M. Frit, gendre, s'est engagé pour obtenir son pardon à offrir à la fille de Mme Cerbère, belle-mère, un manteau de zibeline et une rivière de diamants, sans préjudice de la remise intégrale du montant de ses appointements à la fin de chaque mois. De son côté, Mme Cerbère, belle-mère, s'est engagée à étendre son protectorat sur le ménage de M. Frit, gendre. A cet effet, elle a commencé immédiatement l'occupation de l'appartement conjugal.

On nous fait savoir qu'un accord commercial vient d'être passé entre M. Videgousset, percepteur, et M. François Moyen, contribuable.

Le principe de cet accord a été arrêté tout à l'heure, à la suite d'une entrevue entre M. François Moyen, contri-



buable, et un huissier représentant officiellement M. Videgousset, percepteur.

Un premier échange économique a été aussitôt effectué en toute indépendance réciproque, selon les bases de la tractation envisagée.

En conséquence, M. François Moyen, contribuable, a donné sa dernière chemise à M. Videgousset, percepteur. De son côté, M. Videgousset, percepteur, a remis à M. François Moyen, contribuable, un diplôme de bon citoyen.



A L'OPERA

GALA DE DANSES

Un maître de ballet équilibré eût commencé par « Le Spectre de la Rose », continué par « Boléro » et « La Valse », et terminé par les deux actes de « Coppélia ».

Gabriel Meunier — qui n'en est pas à une excentricité près — s'est offert le luxe de faire à peu près le contraire.

Résultat : l'intérêt et l'enthousiasme s'en furent « decrescendo », avec un soubresaut caractérisé pendant « La Valse », — cette hallucinante « Valse » de Ravel, qui postulerait un orchestre d'au moins cent-vingt exécutants.

Algaroff est toujours parfait : il s'adapte admirablement à tous les styles et à tous les genres.

Et Mireille Jubili, particulièrement dans « Coppélia », a renoué la tradition des grandes danseuses classiques de jadis.

Avec un maître de ballet digne de ce nom, notre personnel dansant ferait des étincelles !...

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE »...
...AU « PLATEAU »

— La première mouture de « Mârouf » avait été parfaite ; la seconde fut éblouissante, puisqu'elle nous permit de revoir et réentendre Pierre Deloger.

— Cet extraordinaire comédien lyrique ne vieillira jamais : nous l'avons retrouvé aussi alerte, aussi subtil, aussi pimpant qu'à la création... voici plus de vingt ans !...

— Et Suzanne Demure campe, elle aussi, une ravissante Princesse.

* * *

— Et voici, pour bientôt, des vedettes et des reprises.

— Michel Dens viendrait reprendre : « Thaïs », les 1er et 4 mars, avec Sportiello ; puis « Le Chemineau » ; et peut-être — « horresco referens » — « Hamlet », où la rumba au cimetière...

— On parle aussi de José Luccioni, du ténor polonais Marian Porebski.

— Quant à Comès... évanoui, ou dans les choux... en train de ramasser les casquettes !...

AUX CÉLESTINS

« LE CID »

(par le Théâtre du Forez)

Une salle pleine à craquer : des grandes personnes, bien sûr, qui viennent chercher là un plaisir vibrant que les productions actuelles sont bien incapables d'offrir ; mais des lycéens surtout, par centaines... Toutes les classes, de la cinquième à la première, sont présentes. Et tout cet adorable petit monde se presse, se reconnaît, s'interpelle et se lance des boulettes de papier. Ils ne sont pas heureux, nos gosses... Alors, dans l'émotion, la chaleur, de ce moment pré-théâtral, ils se détendent et ils ont l'envie bien naturelle de rire exagérément, de chahuter un peu.

Le rideau se lève sur un décor très beau et très simple.

Pauvres acteurs ! Quelle partie à gagner !

Car devant les trop solennelles attitudes et la noble barbouse de don Diègue, devant la pose majestueuse et les yeux blancs de don Fernand, quelques murmures rieurs commencent à circuler.

Attention! Tournant dangereux:

— Rodrigue, as-tu du cœur ?

Tous nos mômes contenus vont-ils éclater et hurler :

— Je n'ai que du carreau !

Non, non ! C'est la victoire...

Grâce à Catherine Dereins et à Jean Deschamps, travaillés, dressés, formés par le vieil et pur Arquillère, le succès s'affirme, le miracle s'opère. Chimène et Rodrigue, beaux comme des dieux, sincères comme un métal, ont conquis la salle.

Et le Cid, notre glorieux vieux Cid, tout brutal, tout guindé, tout bâti en proverbes, mais qui est le poème de toutes les aspirations, de toutes les vraies jeunesses, se termine en triomphe !

* * *

Nous croyons savoir que la direction des Célestins ferait un contrat avantageux à chanteuse de plus de soixante ans et à chanteur de plus de 120 kilos, incapables de jouer, chanter et danser « La Veuve Joyeuse » afin de monter l'affaire à la façon des Burlesques. Voir directement Remo Bruni, au Théâtre.

STRAPONICE.



Après les dimanches creux, les dimanches surchargés ! Ce dernier, le sportif ne savait où « donner ».

On aurait pu craindre que les recettes s'en ressentissent sur nos stades. Pourtant celles-ci furent copieuses : 75.000 francs aux Iris; 50.000 à la Plaine.

La France est encore riche.

* * *

A St-Fons, c'étaient les championnats du Lyonnais de cross-country. Ce fut la vraie fête au village, malgré la pluie.

Et Messner qui, pour ne pas être tenté d'abandonner, galopa pardessus le lot, reçut là une de ses plus belles ovations.

* * *

Jouffray se présenta avec des souliers neufs et rutilants, mais aussitôt après la course les vendit.

« Je ne veux plus courir » affirma-t-il.

On reverra Jouffray.

* * *

Les clubmen n'ont pu faire que match nul avec les Montferrandais en rugby.

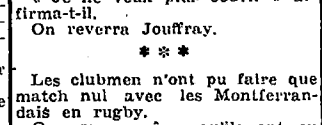
On assure même qu'ils ont eu de la chance : l'excès de confiance est un dangereux défaut.

* * *

En rugby, la Défense Passive a battu la R. A. F.

Quoi de plus logique ?

Edouard DUPIRE.



ENTENDRE DES VOIX

Sous Vichy, une émission quotidienne — il faut le reconnaître — avait de la classe : « L'heure de l'Education Nationale ». Jamais, d'ailleurs, au cours de ces courtes et substantielles études, nous n'entendîmes soutenir d'opinions compromettantes.

La République a, avec juste raison, continué la série. Bien sûr, « l'Education Nationale » est devenue « L'Education Française », pour marquer le coup. Et on a même donné une certaine homogénéité quotidienne à ces études qui réalisent le miracle d'intéresser tous les auditeurs.

Mais ce qui rend si agréable et si facile à suivre cet enseignement matinal, c'est la qualité des voix qui le diffusent. Nul doute : ces petites merveilles d'éducation sont écrites par des messieurs très universitaires, dont l'organe, acceptable en chaire, serait désastreux au micro. Alors on s'adresse à des speakers professionnels.

Mais à Lyon nos petits maîtres tiennent farouchement à dégoiser personnellement leurs salades. Certaines chroniques, artistiques ou humoristiques, ne sont pas mauvaises, mauvaises... Mais débitées par une voix de sacristain ténébreux ou de crieur de journaux exténué, elles deviennent parfaitement insoutenables. On peut être intelligent, on peut avoir été résistant, et ne pas avoir le charme vocal de feu Sacha Guitry.

Il y a, entre autres, un certain M. Jacob, qui s'occupe de musique et qui lâche son texte par saccades, à la façon de ces réservoirs d'eau qui se vident de leur contenu à intervalles réguliers.

* * *

M. J. M..., de Grenoble, et de nombreux autres amis nous ont écrit pour nous signaler comme particulièrement gratiné le concert de jazz du 3 février, 20 h. 30. Merci : il est réconfortant de se savoir compris et soutenus.

Nos chefs de Poste sont convaincus qu'ils ont du génie.

Et que les auditeurs sont des idiots.

MICROFAUNE.



GABRIELLO

Nous errions dans la ville à la recherche d'une première vision. Partout des films vieux de 10 ans, de 15 ans !... Nous ne pouvons pourtant pas entretenir nos lecteurs de « l'Equipage » ou de « Prisons de Femmes ».

Le dieu des méchants journalistes veillait. Nous tombâmes nez à nez avec un gros bonhomme débraillé que nous connaissons bien. Il était furibard et sa colère n'était pas faite pour arranger son bégayement naturel.

— Les... Leslessa... les lessalauds ... ils... m'ontprispris... ils m'ont pris ma valise !...

Nous finîmes par comprendre qu'un récupérateur s'était subrepticement emparé des bagages du phénomène.

— A... àmoimoi... à moi qui chante pour les pripris... pour les prisonniers... et pour les dédé... et pour les déportés !

Il nous souvint que le monsieur figurait sur une liste d'interdiction. Nous demandâmes des explications.

— Je recoco... je recommence par Vivi... par Villefranche.

Et voilà !... On file en province, on fait les petits bleds où personne ne se sait rien, sous le couvert d'une œuvre qui devrait savoir. Puis on passera de la sous-préfecture à la préfecture, de la grande banlieue à la proche banlieue...

Et on rentrera tranquillement dans la capitale qui savait mais qui aura oublié.

C'est égal, le morceau est dur à avaler.

Surtout que le morceau se pose un peu là !

* * *

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

Pierre Rambaud, Grenoble. — Nous regrettons de vous avoir fait de la peine, car vous êtes un chic type, pas méchant pour un sou. Mais c'est vous qui avez commencé.

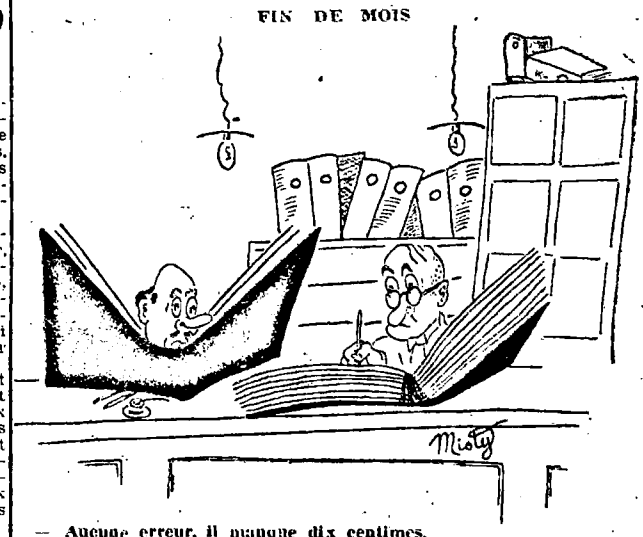
Amoureux d'une étoile, St-Etienne. — D'après nos expériences personnelles, nous pouvons vous assurer que les vedettes, malgré le nombreux courrier qu'elles reçoivent, ne l'ont pas horizontal, en forme de boîte aux lettres.

Fille de bonne famille, Vénissieux. — Non, aucun roman de Frédéric Dard n'a encore été adapté, quoique son œuvre soit particulièrement cinématographique, les fautes d'orthographe ne se voyant pas à l'écran.

Armand Frank, Lyon. — Après son succès éclatant au théâtre, il est en effet certain que Lise Palais tournera la nouvelle version de « La Veuve Joyeuse », en remplacement de Ginger Rogers.

K. MERA.

FIN DE MOIS



— Aucune erreur, il manque dix centimes.
— On pourrait peut-être se cotiser ?



Revenons un peu sur l'émouvante question du bitos — je suis certaine, mes petites chattes, que vous ne vous en plaindrez pas.

Aux bibis trop grands pour votre petite tronche de linotte, du début de la guerre, ont succédé des « gratte-ciel », à rendre jalouse le plus flegmatique des Amerlos : turbans, coiffures « auréoles », chapeaux « sans restrictions », avec des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.

Le chapeau d'aujourd'hui offre cet avantage que l'on peut le porter indifféremment le devant derrière ou le derrière devant. Et, même, celles d'entre vous qui sont un tantinet excentriques pourraient aller jusqu'à multiplier le nombre des trucs possibles, en plaçant la coiffe tantôt sur vos cheveux, et tantôt regardant le ciel...

Si je sais bien compter, cela vous fera quatre combinaisons, équivalant chacune à un chapeau différent — de quoi faire crever de rage vos petites copines, à la condition qu'elles ne soient pas trop observatrices.

Tante ABELLE.



« ADIEU PRINTEMPS... »

par Mme René DAUMIERE

L'auteur va décidément croire que nous lui en voulons... Force nous est pourtant de dire que cette histoire de cocu s'avère sans grande originalité...

Les meilleures pages — celles sur l'exode — sont du sous-sous-Colette...

Comme on est loin du charmant « Ariel Cheval » et de ses promesses...

* * *

SALUT AU « BAVARD »

Nous sommes heureux de saluer la naissance — ou, plutôt la renaissance de notre confrère marseillais : le « Bavard déchaîné »...

Un bavard marseillais !.. C'est presque un pléonasme... En tous les cas, celui-ci dit bien ce qu'il faut dire...

Tous nos vœux, cher « Bavard ».





Général Guderian, E. V. — Ne sentez-vous pas l'Oder de Poudre... d'Escampette ?

Marius Dargaud, Lons-le-Saunier :
Vous n'êtes pas un poète-poète. Vous seriez plutôt un petit poète-sec.

Fernand Point, Vienne :
Merci pour gracieuse invitation. Pouvons-nous amener femmes, enfants et petites amies ?

Abbé M..., Chambéry : Voulez-vous accepter la présidence de l'Amicale des Gens de maison ?

Colette ! On vous aime toujours. Mais vous le savez bien...

CASERNE DES POMPIERS



— Je voudrais m'engager pour la durée de l'hiver !...

Concours de la meilleure manchette

Pour ce premier numéro comportant le « Concours de la meilleure manchette », c'est M. Monin, 25, rue St-Jérôme, à Lyon, qui obtient l'abonnement d'un an, avec celle qui figure en première page.

Nous ne saurions citer toutes les autres, car beaucoup d'envois étaient excellents : elles sont trop.

Que nous précisions toutefois notre pensée : plusieurs lecteurs n'ont pas saisi tout à fait le sens du mot « manchette ». Il faut entendre une phrase qui frappe, qui fait balle, dans le genre de celle que nous publions.

Merci au lecteur qui nous a envoyé un projet de titre, mais nous ne pouvons l'utiliser pour le moment.



LE MOUTON AUX HARICOTS

Tous les gastronomes vous le diront : le haricot de mouton est ainsi nommé parce que, précisément, il ne comporte pas de haricots. Circonstance heureuse entre toutes, parce qu'elle va nous permettre, par ces temps où le mouton n'est plus qu'un souvenir, de vous donner la recette d'un mouton de haricots — où, en inversant simplement les facteurs, il n'entrera donc pas de mouton.

Faites tremper la veille vos haricots. Le lendemain, faites-les blanchir à l'eau froide. Jetez ensuite cette eau de cuisson et remettez vos haricots dans la casserole avec deux gros oignons, bouquet garni, sel et poivre. Un peu de beurre ou de graisse ne nuirait évidemment pas. A défaut, corsez d'une bonne cuillerée de sulfate de soude.

Il ne vous restera plus qu'à vous taper les haricots, en conviant vos amis à imiter de temps en temps le bêlement du mouton, afin de compléter l'illusion.

TROUDUCUR Ier.



Sourcier, b. s. t. l. r., rechercherait source d'eau chaude chez dames seules. Ecrire : Lucien, au journal.

Ancien journaliste tombé dans l'interdiction, accepterait emploi vide-bidets dans hôtel meublé. Ecr. Jean-François, au journal.

Pédicure diplômé, recherche jeune fille blonde pour prendre son pied. S'adresser : Barbemol, rue du Bœuf.

UN VIN D'HONNEUR

La Chambre syndicale des ressemeleurs de chaussures réunira prochainement autour de quelques coupes, le conseil d'administration et la direction de l'O. T. L.

Les compagnons de saint Crépin entendent ainsi remercier les dirigeants de nos tramways, pour la brillante initiative qu'ils ont prise, en supprimant la circulation des transports en commun. Ce qui ne saurait manquer de donner une extension très grande au métier de ressemeleur.

On peut s'inscrire chez Mme Quick, Brasserie de la Couronne, place des Célestins.

CHEZ LE RUGBYMAN



— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de « poule de quatre » ?

LA SEMAINE
Tél. F. 24-98
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 15 — 22 FEVRIER 1945 — LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Les Russes à Baden-Baden ou....

la Semaine



hebdomadaire satirique ... et légèrement vache

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

les Cosaques et l'homme du don...

La "SEMAINE" crée un grand prix littéraire

par Marcel-E. GRANCHER

La saison des prix littéraires bat son plein. A Lyon, le « Lugdunum » et le « Le Marguet » viennent d'être décernés, dans un grand concours d'enthousiasme et de beaujolais. La « Semaine » ne pouvait rester en arrière... Après avoir consulté le caissier et la cartomancienne du coin, nous venons de fonder à notre tour un Grand Prix littéraire dont voici le règlement :

Article premier. — Pour pouvoir concourir, il faudra être âgé de plus de 65 ans, vacciné et pourvu d'un certificat de bonne vie et mœurs.

Art. 2. — Tous les genres sont admis, même le mauvais genre. Les vers ne seront pas obligés de rimer. Les manuscrits devront être envoyés en 137 exemplaires et dactylographiés sur papier timbré à 6 francs.

Art. 3. — Les envois seront reçus le 29 février 1945 — pas avant et pas plus tard. — Le prix sera attribué le 1er avril, à l'issue d'une dégustation de Juliénas (fourni gracieusement par M. Toto Dubois), soit à la morgue, soit à l'hôpital Grange-Blanche, soit au commissariat de police ayant recueilli les membres du jury.

Art. 4. — Le jury sera composé comme suit :

Président : le grand Adolphe ; membres : M. Georges Montagnier ; M. le caporal Pinard ; Mme Jean Bach-Sisley ; M. Popaul-le-dentiste ; M. Dudu Neyret ; Mme Quack ; M. Max-André Dazergues ; M. André del Bosco ; M. René Besset ; M. Marius Dargaud ; un contrôleur de l'O. T. L.

Art. 5. — La décision du jury sera définitive.

En cas de partage des voix, la question sera tranchée au poker d'as.

En cas de contestation, le tribunal de Commerce de Trévoux sera seul compétent.

Art. 6. — Les manuscrits ne seront pas rendus.

Le Comité d'organisation se réserve le droit de les échanger à son profit, contre de la bidoche, aux louchebems manquant de papier.

LISTE DES PRIX

Au 1er : 33 francs en espèces et une couronne de laurier-sauce ;

Au 2me : un soutien-gorge (offert par les Ets Prima) ;

Au 3me : une râpe à fromage (offerte par l'Aluminium du Rhône) ;

Au 4me : une bouteille de Byrrh (offerte par la Brasserie de la Couronne) ;

Au 5me : un annuaire des téléphones (offert par M. Luquet) ;

Au 6me : un baiser sur la bouche (offert par Mlle Mado) ;

Au 7me : un baiser sur l'œil (offert par Mlle Mado) ;

Au 8me : un baiser sur la joue (offert par Mlle Mado) ;

Au 9me : un abonnement à la « Vie Lyonnaise » (offert par M. Berthilier) ;

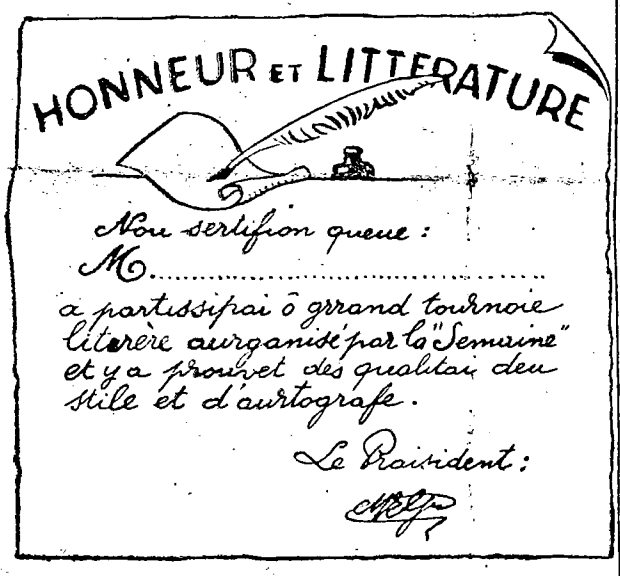
Au 10me : le don de sa personne (offert par M. Auguste Reiter).

* * *

Pour clôturer cette impressionnante liste de prix, jamais encore réunie pour un tournoi de cette sorte, notre ami Gaston Simonet, toujours un peu là quand il s'agit de la chose littéraire, nous informe qu'il offrira l'apéritif à tous les concurrents non classés dans les dix premiers. Tous les participants auront en outre droit au diplôme dont on trouvera ci-contre le fac-similé.

Remercions en terminant nos généreux donateurs, spécialement Mlle Mado, qui s'est vraiment surpassée — il est vrai que la matière première ne coûte pas cher — et M. Auguste Reiter.

Et maintenant, à vos stylos !...



A nos lecteurs

Frappés lourdement par la diminution de 50 pour 100 des attributions de papier, nous avons tenu le coup le plus longtemps possible, pensant que cette situation ne durerait pas.

Or, les choses n'ont pas l'air de s'arranger, tout au contraire, et rien n'indique que, dans un avenir prochain, le contingent normal sera rétabli...

Et voici que vient s'ajouter à ceci un fort relèvement des tarifs d'imprimerie, avec rappel depuis le 1er janvier...

Alors, c'est très simple : nous mangeons plusieurs milliers de francs par numéro, et la « Semaine », toute jeunette encore et touchée au moment où elle commençait à démarrer, n'est pas riche...

Les journaux comme celui-ci coûtent très cher à réaliser — car, ils doivent être très bien faits, ou alors ils ne « sont » pas...

Jusqu'à présent, nous n'avons procédé à aucune compression de nos frais de rédaction et de dessins, et nous avons supporté seuls les conséquences des restrictions sur le papier.

Mais cela n'est plus possible et force nous est de vous demander de nous aider...

En conséquence, notre prix de vente sera augmenté de cinquante centimes, à partir du présent numéro.

Cinquante centimes !.. Dix ronds !... Ce n'est pas lerche, comme dirait Pierrot-les-grandes-feuilles. Et pourtant, cela nous permettra de tenir jusqu'au moment où nous pourrons de nouveau revenir à notre tirage précédent... et au prix ancien. D'ailleurs le prix d'abonnement demeurera le même.

Il va sans dire que, de notre côté, nous ferons tout notre possible pour améliorer encore la « Semaine » — et nous commençons aujourd'hui même, en la dotant d'un nouveau dessin du titre dont nous ne sommes pas trop mécontents !...

Vous ne nous en voulez pas ! Alors, merci !

LA DIRECTION.

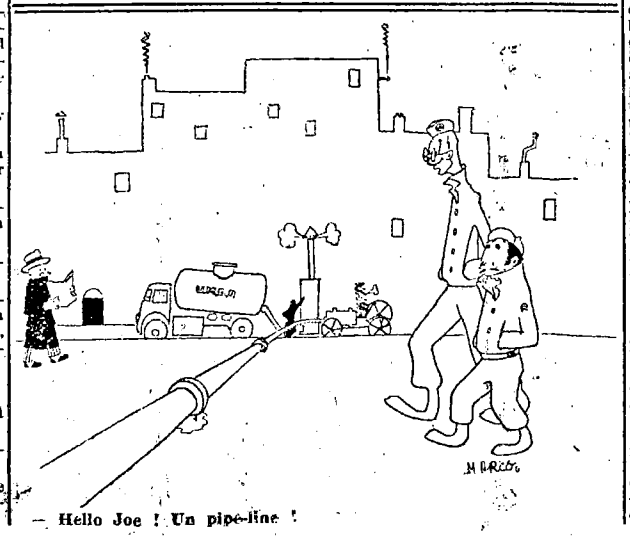
LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour Reda Caire

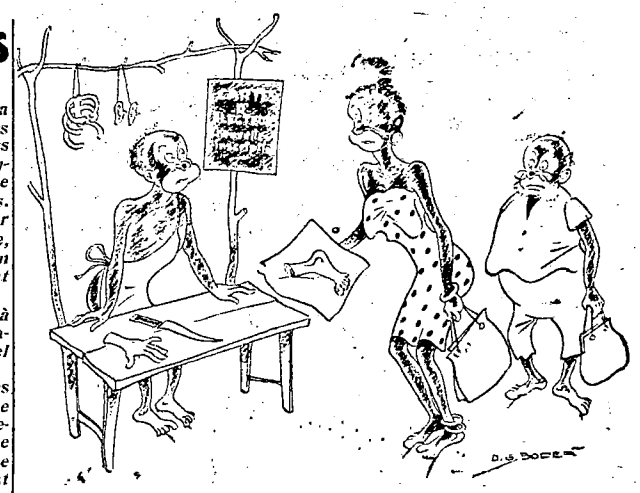
petit chanteur, mais..

...grande dame :

LA SCIE REINE



— Hello Joe ! Un pipe-line !



— Et ça représente toute la carte de janvier ?

DU PAYS NOIR...

par Pierre SCIZE

« Je suis de Saint-Etienne, Loire,
Où l'on fabrique tous les jours,
Des fusils, instruments de gloire,
Et des rubans, objets d'amour ! »

C'est un vieux refrain. Cela se chantait au troisième acte de : « Mam'zelle Nitouche », quand on avait un ténorino capable de filer les notes fort aiguës dont la fantaisie d'Hervé avait orné ces vers dénués de toute prétention. Ça n'était pas fréquent dans les troupes du vieux répertoire : alors on coupait les rubans et la romance. On avait tort.

On ne dira jamais assez haut la louange de Saint-Etienne. Ville du travail, bâtie sur la termitière des mines, ville qui, si l'on écoute bien — la nuit surtout, quand les bruits de surface se taisent — résonne comme la caisse d'une contre-basse d'échos caverneux, ville où l'espoir ouvrier a poussé ses plus nobles plaintes, où se matérialisait aux yeux de tous, quand le premier mai associait aux boutonnières l'églantine rouge au muguet blanc, la grande voix que rien n'étouffera, qui en appelle à la justice sociale comme à une divinité tangible. Ville où s'est maintes fois élevé le credo du nouvel évangile : l'union des travailleurs fera la paix du monde.

C'est à Saint-Etienne que le travail prend sa figure la plus austère. Le mineur, comme le pêcheur de l'océan, est un homme qui se confie à un élément, qui accepte de peiner dans l'inhumain, dans la géhenne, parce qu'il sait que son travail est nécessaire à l'humanité.

* * *

Il nous a plu, à « La Semaine », où nous n'aimons pas faire comme tout le monde, d'aller rendre visite aux gueules noires au cœur des jours les plus froids d'un rude hiver. Certes, le contraste est plus éloquent; du travail de ces héros des profondeurs, quand on les voit s'engouffrer dans les puits noirs par ces journées de printemps où tous les souffles de l'air font s'épanouir sur les coteaux l'orgueil embaumé des prairies.

Mais je revenais de Paris, où j'avais vu cette tragédie de l'hiver sans feu, de cette ville où, dans le petit bureau où travaille le général de Gaulle comme dans l'atelier des couseltes de la rue de la Paix, tout le monde se chauffe aux invisibles rayons de l'espérance, de la foi.

Je voulais voir du charbon.

On me dira que c'est du fétichisme ? Ce diamant noir est par lui-même peu réchauffant. Il est plus réjouissant à contempler lorsqu'il flambe dans nos foyers que sur le carreau des mines ? Peut-être. Mais c'est déjà quelque chose que de s'assurer que le charbon n'est pas un mythe, que c'est une chose qui existe, et non pas un conte de nourrice. Une chose qui — existant — et pas si loin de chez nous, en somme, s'amoncellera un jour dans notre cave. Et de là, espérons-le, dans nos salamandres, cuisinières, poêles et chaudières, qui perdront de ce fait cet aspect de vieille ferraille inutile qui nous afflige tant.

Eh bien, du charbon, j'en ai vu. A peine est-on entré dans les interminables faubourgs du pays noir, qu'on rencontre la précieuse pierre qui brûle, circulant à plein tombereau.

Et cela seul vaudrait le voyage, s'il n'y avait pas, précieux témoignage de la relativité des choses d'ici-bas, des Stéphanois pour vous dire :

— Ne croyez pas que nous soyons privilégiés ! Du charbon ? Nous n'en avons pas plus que les autres Français.

Et ils ajoutent froidement, (tu parles !) :

— On a honoré les tickets. Moi, j'ai touché huit cents kilos. Et c'est tout.

Et dans les cafés, où l'on boit du rouge comme aux beaux jours, une tiédeur qui ne doit rien au printemps précoce de 1945 emmitoufle ces propos.

Chers amis Stéphanois, laissez-nous ironiser un peu. Nous le savons parbleu bien que la crise qui nous transit devant nos poêles vides est due aux transports, que cette crise des transports est due à la guerre, et la guerre aux boches. On en revient toujours là, on les trouve à la source de toutes nos misères. Mais patience ! J'ai idée qu'eux aussi commencent à avoir chaud.

* * *

Saint-Etienne fabrique des armes pour la victoire, elle a lutté pour sa libération, elle a fourni son contingent de martyrs et de héros. C'est une de ces cités où l'on prépare « les lendemains qui chantent » que nous annonçait Gabriel Péri, au bord de sa tombe.

Un poète est à la tête de son journal le plus lu. Le journal porte un nom que seul un poète pouvait trouver : L'Espoir.

Quand au poète, il a un nom de pilote, de passeur d'eau, de guide : — Salut, Jean Nocher !

MARCHE NOIR



— Hum ! Un peu cher...
— Mais c'est de l'avant guerre...

A la petite semaine...

En Allemagne les enfants sont incorporés à la Volksturm.

...Et armés de lance-pierre...

La voilà bien la « défense élastique »

:: :: ::

On a présenté à Paris le film « Le Dictateur ».

Eh bien, ça n'a pas épaté les Français.

Ils avaient déjà vu quelque chose comme ça, figurez-vous.

Avec plus de sang, bien sûr, et moins de gags...

:: :: ::

M. Schumann part en guerre contre l'alcoolisme.

« Il ne faut pas, dit-il que les prisonniers, à leur retour, puissent se jeter sur les spiritueux. »

Voilà les prisonniers prévenus...

M. Schumann aura toujours à leur disposition pour fêter leur retour un grand verre d'eau de Vittel...

:: :: ::

Cent députés se sont réunis au Palais Bourbon pour protester contre la mesure qui les frappe d'illégalité.

A l'issue de la séance ils ont, une fois n'est pas coutume, voté une motion de défiance à l'égard du Maréchal Pétain.

:: :: ::

On apprend de Munich que Pierre Laval serait candidat aux élections municipales...

:: :: ::

Les écrivains des Editions de Minuit ayant refusé leur prix, ces dames du jury du Fémina se sont réunies une seconde fois.

On nous informe, sous toutes réserves, qu'elle ont résolu de se réunir désormais une fois par mois, pour tricoter des carrés de laine.

:: :: ::

L'Académie Française fonde un prix de poésie.

Thème imposé pour cette année : La liberté.

... Liberté, que de rimes on va commettre en ton nom...

L'inconnu dans la maison.

Sachons nous y prendre

Au moment où les élections retiennent l'attention du public nous pensons qu'il est bon de rappeler quelques méthodes éprouvées qui maintes fois corrigèrent le mauvais goût des électeurs.

Les candidats novices pourraient croire qu'il suffit de promettre la lune, de créer une ambiance propice par des tournées répétées de beaujolais, de traiter de fripouille le concurrent pour être assuré du succès. C'est aller au-devant des plus cuisantes désillusions tant est grande l'ingratitude humaine

A Marseille, depuis longtemps on a compris qu'il valait bien mieux faire appel au concours bénévole des morts. Il y a là une réserve de voix dociles qui peut toujours rétablir une situation électorale, si compromise soit-elle. Il vous sera ainsi facile d'obtenir 80 ou 85 % des inscrits ; seulement il est à craindre que votre adversaire qui, lui, n'a recueilli que 75 % des suffrages, laisse éclater sa mauvaise foi en réclamant à grands cris la vérification des listes électorales.

Avec la méthode corse ce danger est évité. On laisse le naïf citoyen voter pour qui bon lui semble et, le soir venu, le candidat sérieux fait enlever les urnes et on corrige les résultats, sans toutefois exagérer, afin de ne pas éveiller les soupçons du clan adverse. Ce procédé a l'avantage d'éviter les campagnes électorales toujours onéreuses, mais si vous avez à faire à un adversaire déloyal qui, au dernier moment, substitue des urnes truquées aux authentiques que vous venez de rectifier, l'élection perd tout son sens.

Aussi nous recommandons aux candidats dignes de ce nom la méthode germanique qui vous assure 98 % de suffrages et évite toute contestation. Elle est basée sur une bonne organisation des salles de vote où vous vous serez assuré le concours de deux ou trois policiers chargés de la surveillance de l'opération. Les deux premiers imbéciles qui ont la maladresse de voter contre vous sont aussitôt abattus et leurs corps laissés bien en évidence. Après quoi vous vous arrangez pour faire connaître à chaque nouvel arrivant que votre adversaire n'a encore obtenu que deux voix.



Sous l'œil du Cheval de Bronze

Autour du Prix LUGDUNUM

M. Jean Marchex, auquel vient d'être décerné le Prix Lugdunum 1945, pour son roman « Voie sans issue », habite Grenoble.

Son œuvre est très imprégnée de Jean-Paul Sartre — on pourrait choisir plus mal son maître.

Mais son titre, lui, a indiscutablement subi l'influence de Simenon — au point qu'il est celui d'un roman écrit par l'auteur de « La Marie du Port ».

Il va falloir changer ça...

* * *

Quant à Mme Claude Orlane, auteur de « Kismet », l'excellent livre qui obtint le Prix Claude Le Marguet, c'est une femme charmante, et de grand mérite, qui se dévoue sans compter à la Croix-Rouge et à nos prisonniers.

Elle eut toutefois le tort, la veille du prix, de téléphoner à Marcel-E. Grancher. Fort grippé, ce dernier — dont on sait pourtant l'habituelle amabilité envers les dames — se trouvait d'humeur bougonne. D'autant qu'il crut à une tentative de recommandation, alors qu'il n'en était rien :

— Faudra-t-il que je me présente au jury avant la délibération ? demanda la candidate, peu au courant des compétitions littéraires.

— Hé non !... grogna l'auteur de « 5 de Campagne ». Il ne s'agit pas d'un concours de beauté..

* * *

L'œuvre de M. Poisson, dont le poignant récit de guerre « Groupe franc 3 », obtint jusqu'au dernier tour les voix de deux obstinés — Jolinon et Grancher — bien que le règlement du prix exclût tout ce qui n'est pas roman, est d'autant plus sympathique que cet ancien saint-mexantais se bat actuellement, en qualité d'adjudant, sur le front des Alpes :

— C'est bien la première fois de ma vie que je vote pour un adjudant, remarqua Marcel-E. Grancher.

— En somme, conclut Jolinon, quand on proclama le résultat final, il n'y dans le jury que deux têtes de cochon...

* * *

Cependant, au premier tour, une voix s'était portée sur un bouquin compact, une chronique allant de l'an 1000 à la Révolution un peu genre — en moins bien, évidemment — « Bois du templier pendu ». Cela s'appelait « le Cul-du-Pré », titre étrange et qui, sans doute, fut pour quelque chose dans le choix qui se porta éphémèrement sur lui.

— Je préférerais le « Pré-du-Cul » dit Paul Soupiron. Ça ferait plus gai...

* * *

Cependant, Henry Clos-Jouve rêvait de créer, lui aussi, un funambulesque « Prix de la Semaine » :

— Et ce prix, rugissait-il, je le décernerai à mon ami Maître Babey, expert-comptable diplômé, pour son ouvrage intitulé « Grand livre »...

* * *

Lucien Farnoux-Reynaud, secrétaire général du Prix, en gilet de velours et monocle à l'œil, siégeait, béat, encore que serré entre les carrures importantes d'Yves Gandon et d'Henry Clos-Jouvé. Or, d'un côté se trouvaient tous les gros — Pierre Scize en tête, ou, plutôt, verre en tête — et, de l'autre, les maigres :

— La prochaine fois, suggéra Grancher, tu devrais te faire assister, pour déterminer les places du commis des Pompes funèbres chargé de prendre les mesures.

* * *

Arriva, au champagne, la secrétaire du Docteur Locard. Certains se méprirent :

— Vive la lauréate !... s'écria-t-on...

L'aimable Denise se récusa — avec un sourire charmant...

* * *

Les deux « Majors » américains des Services de Propagande, qui avaient été invités, se tinrent fort sympathiquement et burent le beaujolais aussi simplement que s'il se fût agi d'eau glacée, gagnant ainsi haut la main leurs lettres de grande naturalisation lyonnaise.

Or, Gaby Roch s'était surpassé, et le repas qu'il servit « dans le cadre des restrictions » fut remarquable — comme à l'accoutumée :

— Excellente idée, ces banquets littéraires, approuvaient les deux officiers. Nous n'avons pas ça en Amérique...

* * *

On se sépara assez tard... Et si nous en croyons les mauvaises langues, de petits groupes de convives particulièrement enthousiastes furent aperçus rue de la République fort avant dans la nuit.

FRANCISQUE... PAS MORTE !

A l'école de Monplaisir-la-Plaine (école de filles, précisons-le) les élèves ont encore la fameuse francisque collée sur la première page de leur cahier.

Nous ne pensons pas que les élèves aient ainsi décoré leur cahiers par goût.

Alors, l'épuration des instituteurs ?

* * *

EMISSIONS DE BANLIEUE

Les timbres de la libération émis par ordre de M. Yves Farge sont officiels. Mais des esprits ingénieux ont enrichi les catalogues philatéliques de quelques émissions moins garanties. Pour s'en tenir à la banlieue de notre ville, il y a certaine émission de Bron qui relève de l'industrie privée, une émission de Mornant, et une de Miribel.

Quel dommage qu'il n'y en ait pas une de Brindas, avec l'effigie de Guignol surchargeant celle du Maréchal.

Il serait peut-être encore temps. Et les spécialistes se jetteraient sur ces petites images et n'auraient pas assez d'or pour les acquérir.

Il y aura, n'en doutons pas, des réveils pénibles, après le boom actuel.

* * *

ILLUMINATIONS

On trouve à Lyon des lumignons qui permettent de s'éclairer aux chandelles pendant les pannes d'électricité.

L'origine en est fort curieuse. Au moment du départ des Huns, ces messieurs avaient au frigorifique de considérables réserves de beurre. Ne pouvant pas les emporter, et ne voulant pas nous en laisser jouir, ils ont eu la délicatesse d'arroser le beurre avec du pétrole. C'est ce mélange peu comestible qu'on a transformé en chelults.

Il serait admirable que la victoire fût assez proche pour que ce beurre pétrolé fournît des lampions imprévus au pavoisement.

FORTUNES RAPIDES

Le 4 septembre 1941, M. Yves Farge, représentant du Gouvernement français, décrétait que Lyon libéré devait faire usage de nouveaux timbres-poste où la marque R. F. effacerait les emblèmes de l'ex-Etat français. Rien de mieux.

Mais les spéculateurs se sont rués sur ces timbres, tirés cependant en grand nombre. Une des valeurs était moins abondante : le timbre de 2 fr. 40. Il fut accaparé. On joue aujourd'hui sur ce timbre comme on ne joue plus sur les mines d'or. Le malheur est que les faussaires s'en sont mêlés et que les trois quarts des 2 fr. 40 que l'on paye aujourd'hui quelque 200 ou 250 francs, sont sortis des presses clandestines.

C'est ainsi qu'un très grand magasin, — le plus grand des magasins —, qui a un rayon philatélie, a inondé la ville, très innocemment bien entendu, de faux vendus bons prix et qui ne valent rien.

* * *

C'EST L'EPURATION QUI VA, QUI VA...

Dieu merci ! Il y a des juges en France...

Et qui, par ces temps de chômage dans la magistrature, il faut bien le dire, trouvent tout de même le moyen de s'occuper.

De s'occuper utilement...

Et c'est un réconfort pour tout le monde de lire dans « Combat » du 8 février, sous le titre : « L'épuration », l'entrefilet suivant :

« Jean Luchaire a été condamné par défaut par la 11e Chambre correctionnelle à 4 mois de prison et 6.000 francs d'amende pour infraction à la loi de 1935 sur les sociétés. »

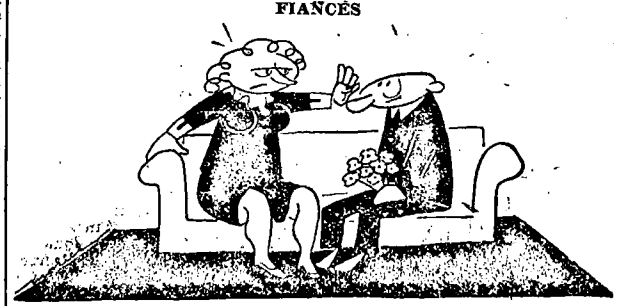
Quatre mois de prison...

Le maximum, bien sûr...

Mais ne désespérons pas de nous voir annoncer gravement un de ces jours par la presse parisienne que Pierre Laval a écopé 25 francs d'amende, pour défaut d'éclairage.

L'épuration, on vous dit...

FIANCÉS



— Que pensez-vous du ballottage, chérie ?..

— Je vous en prie !.. Pas de ballottage avant le mariage !!!

COMPTEZ-VOUS 1

Il y avait cent candidats au concours de la cour des comptes pour quatre places à pourvoir, nous dit-on.

Mais voilà, il a été décidé que les candidats aux hauts postes de l'Etat devraient avoir appartenu à un mouvement de Résistance, et, dame, ça en a éliminé quelques-uns...

... 99 exactement, pour le cas en question.

A part ça, bien sûr, il reste entendu que la haute bourgeoisie française a fait pendant la drôle d'occupation tout son devoir.

TENTATION



— Tout de même, avec cette température, M. le Curé ferait mieux de ne pas parler des flammes éternelles !...

* * *

A PROPOS...

Toujours passionnément discutées les toiles de M. Picasso, au « Salon d'Automne ».

Et toujours défendues par un important service d'ordre.

« Vous aimez ça ? » demandait un visiteur facétieux à un des agents de service.

« Dame, moi, j'ai des ordres », répondit ce brave homme.

* * *

Devant le profil d'une charmante jeune femme dont un œil est au milieu du front et l'autre derrière la tête, une admiratrice s'extasie :

— On dirait qu'elle va parler... dit-elle.

— Pourvu, gémit un grincheux, pourvu, mon Dieu, qu'elle ne nous dise pas : « Regarde-moi dans les yeux... »

* * *

PETITES ANNONCES

Lu cette petite annonce parisienne :

« Echangerai méthode linguaphone allemand contre méthode anglais ou russe ».

Tout un programme, en somme.

ET JEAN-CHRISTOPHE REPOND à M. LOUIS MARTIN

Votre main gauche même ignorerait ce que donne votre main droite? Très bien, Monsieur Louis Martin. Mais le malheur, fut que tel jour de décembre, ladite dextre extirpa péniblement cinquante balles de votre énorme portefeuille, d'où mon petit écho... et l'immense rigolade de tout le pays.

Mal renseigné ?... Non, et je me demande ce que vous diriez si je donnais de la « publicité » à certaine réponse faite il y a peu de temps à trois de vos plus vieux travailleurs.

Etre charitable une fois l'an quand on possède votre fortune, croyez-moi, ce n'est pas suffisant. Seule une immense générosité pourrait faire pardonner (je dis bien, pardonner) une richesse de même dimension. Surtout quand on songe que chaque ménage ouvrier n'a pas prélevé moins de vingt francs sur son pauvre salaire pour adoucir la misère des vieux de Bourg-de-Thizy.



Le COQ. — Que veux-tu ! On m'avait tant vanté la qualité du beurre et les talents de la cuisinière.

* * *

MISE AU POINT

Sous ce titre, voici ce que nous venons de lire avec un tantinet d'étonnement dans « le Patriote du Morvan », important journal qui se publie... à Autun :

« On vient de nous apporter un exemplaire d'un journal lyonnais, se disant satirique, intitulé « La Semaine ». Nous tenons à préciser que ce journal n'a absolument rien à voir avec l'hebdomadaire imprimé à Dijon dont nous avons récemment recommandé la lecture et qui sera mis en vente au kiosque dans le courant du mois. »

Et voilà... « Se disant satirique »... L'écho en question a dû être rédigé par une vieille fille... Si vous n'aimez pas ça...

Quant à nous, nous recommandons au contraire vigoureusement à nos lecteurs la lecture de la « Semaine de Dijon ».

Rien que pour voir la gueule qu'ils feront...

* * *

LE PEINTRE DU WEEK-END

Une toile très remarquée à l'exposition de la galerie Fabiani pour des raisons qui, d'ailleurs ne sont pas toutes d'ordre esthétique, c'est celle de M. Winston Churchill.

« Grand homme d'Etat, écrit le critique de « Carrefour » et peintre honnête ».

— Mais c'est égal, disait quelqu'un, ces oliviers bien léchés sont bougrement prometteurs.

Parce que si M. Churchill dessinait à la manière de M. Picasso, du « Salon d'automne» on aurait un peu d'appréhension quant au tracé futur de l'Europe.

Une Europe, pour sûr, où ça ne serait pas encore demain qu'on serait foutu de se reconnaître.

* * *

QUAI DES ORFEVRES

Un qui sait se défendre, c'est le docteur Paul, médecin-légiste de la préfecture de police de Paris.

Le docteur Paul est un genre d'institution inamovible et d'utilité publique.

Et pensez s'il étend le champ de ses relations en ce moment avec toutes ces ex-Excellences qui ont plus ou moins un bobo à faire valoir...

Mais n'en disons pas plus.

Le docteur Paul pourrait se fâcher.

Et, par les temps qui courent, on risque toujours d'avoir besoin de quelqu'un d'expérimenté pour une autopsie...

* * *

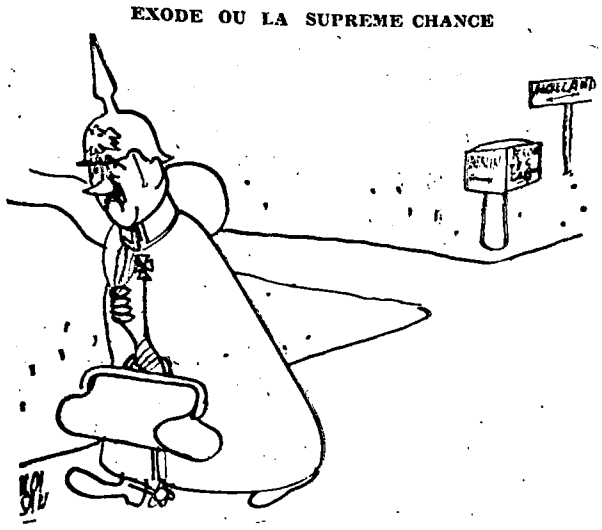
Concours de la meilleure manchette

Et aujourd'hui, c'est Mme Louisette Gaillard, 7, rue du Château, à Thizy, qui franchit en tête le poteau d'arrivée, avec la manchette qui coiffe notre première page.

Toujours un gros afflux d'envois, dont quelques-uns sont très bons. Néanmoins, amis lecteurs, continuez à nous en envoyer !

Les abonnements vous attendent !

EXODE OU LA SUPREME CHANCE



— Des fois que dans la région de Doorn je puisse passer inaperçu...

On épure...

Enfin ! l'épuration est commencée . La vraie ! Celle des Patriotes de la Résistance.

On commençait à en avoir plein le dos de ces fiers à bras, et de leurs états de service. Cela humiliait l'immense majorité des Français qui n'avaient fait que serrer les fesses et filer doux devant le Boche.

Il ne se passe pas un jour que nous n'apprenions l'arrestation d'un de ces tristes individus qui croyaient, ma parole, avoir sauvé la France. Je vous demande un peu...

On dit que des commissions rogatoires sont parties et qu'on n'hésitera pas à aller en appréhender jusque dans les rangs de l'armée Delattre de Tassigny, où ils avaient trouvé un refuge commode. Assez de ces grossiers alibis !

Quant aux chefs d'accusation, ils ne manquent pas.

Les résistants sont prévenus d'avoir perquisitionné illégalement aux domiciles des gentils miliciens, d'avoir arrêté arbitrairement tel honorable citoyen qui avait suivi les consignes *du Maréchal en collaborant* avec les corrects policiers de la Gestapo. Il y en a même qui ont poussé la scélératesse jusqu'à abattre, sous l'occupation, des charmants miliciens qui étaient pleins d'attention pour les terroristes, comme on sait. D'autres eurent l'audace de dérober des tickets de pain pour nourrir les réfractaires qui désobéissaient à M. Laval, et refusaient de partir pour l'Allemagne.

Tous ces scandales trouveront leur épilogue devant les Cours de Justice. Et les juges de Vichy, car ce sont les mêmes, un instant désorientés, vont retrouver toute leur sévérité de naguère en retrouvant les vrais accusés, les terroristes et les communistes dont ils avaient l'habitude.

P. S.

Ballade de la voiture cellulaire

V'là la voitur', le char de nuit,
Gratuit, laïque, obligatoire,
Ousque les gars qu'ont des ennuis
Se font trimballer, c'est notoire,
Vers des régimes vexatoires :
Voilà l'carrosse à prix réduit !

Parqués dans ses deux rangs d'étuis,
Vers le proche interrogatoire,
On les pousse, par paquets d'huit,
Dans sa carcasse exécutoire :
Pas d'excuses absolutoires,
Voilà l'carrosse à prix réduit !

« Kollabos » par l'argent séduits,
Et délateurs à l'âme noire,
Miliciens félons, mercantis,
Vils chevaliers de l'écritoire,
Et vous, lampistes dérisoires,
Voilà l'carrosse à prix réduit !

ENVOI

O traîtres, humbles ou notoires,
Pour qui de mauvais jours ont lui,
Avant de paraître, avilis,
Dans le jour cruel du prétoire,
Véhiculez-vous, c'est gratuit..
Voilà l'carrosse à prix réduit !

José de BERYS.

RUPTURE



— Rien ne guérira la blessure que j'ai au cœur !...
— Avez-vous essayé la pénicilline ?...



EN CINQ-SEC

BARRIÈRES DE DEGEL

Au cours de l'hiver particulièrement rigoureux 1939-1940, la route de Lyon-Bourg fut presque rendue inutilisable sur sa totalité par des barrières de dégel.

Les usagers de la route savent que l'on entend par là des troubles souterrains, conséquence des grands froids, ayant pour résultat de provoquer sur la voie publique devenue impraticable de véritables cratères.

Au temps déjà lointain de la drôle de guerre, des équipes d'ouvriers espagnols requis réussirent en quelques jours à remettre les choses en état.

Au cours du non moins rigoureux hiver 1944-1945, le même accident pour les mêmes causes vient de se reproduire sur les mêmes lieux.

Voici bientôt trois semaines que le dégel a commencé et rien ne s'améliore.

La plupart des ouvriers espagnols ont remplacé la pioche par le fusil.

Evidemment, nous avons maintenant des prisonniers allemands.

Pourquoi parler de choses qui fâchent ?

SERENADE

M. Bonomi, chef du nouveau gouvernement de Rome, vient de demander au président Roosevelt un adoucissement des conditions d'armistice imposées par les alliés en Italie.

Evidemment, il y a toujours ces Français qui persistent à ne pas vouloir oublier « le malentendu » de mai 40.

Le programme musical de cette saison était, dans les orchestres transalpins, Savoie, Tunis et Nice, et pas question de demi-mesure pour un armistice clément.

Aujourd'hui, la tarentelle héroïque est devenue complainte. Mais c'est toujours la même guitare.

VIVE LA CLASSE

Un confrère vient de décrire en un très intéressant reportage l'existence des hôtes de Sigmaringen.

Il nous précise que pour tuer le temps (on ne peut pas toujours tuer des patriotes), Darnand fait faire de la marche à pied et du maniement d'armes à ses miliciens.

L'adjudant Fritz !

REALISATION

Georges Fourest vient de mourir.

Avec lui disparaît cette classe d'humoristes littéraires qui triompha le siècle dernier, d'Alfred Jarry à lui-même.

A-t-on mis sur la tombe de ce talentueux blagueur en vers l'épitaphe de son épître Falote et Testamentaire pour régler l'ordre et la marche de ses funérailles.

Ci-gît Georges Fourest, il portait [la Royale
Tel autrefois Armand Duplessis, [Richelieu
Sa moustache était fine et son [âme loyale
Oncques il ne craignit la vérole [ni Dieu.

Henry CLOS-JOUVE.

Après la conférence des « Trois »

LE GENERAL DE GAULLE invité à faire le quatrième à la belote

Les bruits les plus invraisemblables ont couru à l'occasion de la conférence des « Trois Grands ». C'est ainsi qu'on a prétendu que le général de Gaulle n'y aurait pas été invité. Comme si le général de Gaulle (1 m. 95) n'avait pas sa place marquée d'avance parmi les « grands » de ce monde !

La vérité — celle que nous ont soigneusement dissimulée les agences officielles — c'est que non seulement le chef du gouvernement français a été invité à la conférence, mais encore qu'il s'y est rendu.

Oh ! l'affaire a été bien camouflée. On a même poussé les précautions jusqu'à laisser croire que le général de Gaulle se trouvait, à ce moment-là, en Alsace-Lorraine. Et mieux que ça : on a publié des photographies le montrant au balcon de l'Hôtel de Ville de Metz, en train de prononcer un discours !

Mais les gens perspicaces ne s'y sont pas trompés. Ils ont parfaitement compris que le soi-disant général de Gaulle qu'on a promené de Mulhouse à Strasbourg et de Saverne à Colmar n'était qu'un sosie.

La preuve, c'est que ce sosie a déclaré, au cours de son allocution : **Tous les Français doivent servir l'Etat...**

Comme si le vrai général de Gaulle nourrissait des chimères de ce genre-là ! Comme s'il ne savait pas qu'il y a, parmi les Français, une minorité — plus que jamais agissante — pour qui le service de l'Etat passe, et passera toujours, après celui des trusts et de leurs intérêts particuliers.

Qu'on nous bourre le mou au sujet des déplacements du général de Gaulle, soit. Il y a peut-être à cela de hautes raisons diplomatiques. Mais qu'on essaie de le faire passer pour un imbécile, alors, là, non, nous refugons de marcher !

LES MATINS DE LA MER NOIRE

Pendant ce temps, le vrai général de Gaulle cinglait vers la mer Noire.

Quand je dis qu'il cinglait, c'est une façon de parler. Le bateau qui l'emmenait n'avait reçu que 50 kilos de charbon, à valoir sur la prochaine expédition de combustible que doivent nous faire nos alliés. Mais, tantôt à pied, tantôt à vélo, la délégation française finit par arriver au lieu de la réunion.

L'ennui, c'est que celle-ci était terminée.

MM. Churchill, Staline et Roosevelt s'en montrèrent fort marris.

— On vous a attendu pendant trois jours, dit au général de Gaulle le Premier britannique, mais quand on a vu que vous n'arriviez pas, on a commencé sans vous.

— Ça ne fait rien, répondit le général, avec cette courtoisie glacée qui étonne si fort les correspondants américains, habitués aux plaisanteries du président Roosevelt. Ça ne fait rien, car nous allons la recommencer, cette conférence, n'est-ce pas ?

— Vous n'y pensez pas, lui fût-il répondu ; nous sommes attendus chez nous et nous ne tenons pas à manquer le dernier métro.

Comme le représentant de la France, tout en se gardant d'insister — ce n'est pas, on le sait, l'habitude des Français, qui ont l'échine plutôt raide en de certaines occasions — montrait cependant, par sa mine, qu'il n'était pas ravi, ravi, on tint un petit conseil à trois et l'on décida d'offrir au général de Gaulle une compensation.

C'est ainsi que le quatrième « grand » fut invité à une partie de belote.

SUR LE TAPIS VERT

Le président Roosevelt, très fier des succès américains dans le Pacifique, aurait préféré une manille, et Staline était assez partisan d'un billard russe (« comme sur la route de Berlin », dit-il). Mais Churchill arrangea les choses.

Pour cette belote internationale, de Gaulle fut évidemment associé au chef de l'armée rouge, en raison de leurs accointances particulières, tandis que les deux autres constituaient la doublette adverse.

Selon les renseignements que nous avons pu recueillir en douce auprès du garçon de bureau de M. Joannès Dupraz, secrétaire général à l'Information, la partie s'est terminée par la victoire du tandem Staline-de Gaulle, sur une magnifique « capote » de leurs adversaires.

— Une « capote » anglo-américaine, fit finement remarquer M. Churchill en mâchant son cigare.

Et le Premier britannique attira le général de Gaulle dans un coin, pour lui proposer subrepticement de se mettre avec lui à la prochaine partie.

Mais, à partir de là, les choses qu'on vous a racontées dans les journaux deviennent exactes.

Notre rôle d'informateur est donc terminé.

Guy VERDOT.



— De quoi ? Des culottes de ski ?... J'en porte-t-y, moi, des culottes de ski ?...



"French Cancans"

par Michel Herbert



LE MERITE BACHIQUE

Plusieurs de nos lecteurs se sont justement émus au sujet d'une information fantaisiste qui fut malheureusement prise au sérieux et publiée comme telle par trop de confrères mal renseignés.

Le bruit a couru, en effet, que le gouvernement avait cru devoir promulguer un certain nombre de décrets antialcooliques.

Sans nier les méfaits que peut exercer sur la constitution humaine le vin pris à la dose massive que nous accorde le ravitaillement, il eût été indigne de Pouvoirs Publics ayant rompu toute attache avec Vichy de méconnaître ainsi la persévérance dont font montre les quelques bons Français qui bravent journellement la pituite pour rendre un hommage mérité au plus glorieux de nos produits nationaux.



A ce propos, il est même vraiment attristant de constater que, parmi la multitude d'ordres multicolores que nous possédons, aucun insigne officiel n'est encore destiné à récompenser d'aussi courageux citoyens.

Sans doute estime-t-on en haut lieu que leur démarche zigzagante et leurs nez pavoisés les signalent suffisamment à l'attention générale.

Loin de nous la pensée de médire des divers « Mérites » dûment spécialisés. Ils ont, chacun dans sa sphère, leur incontestable utilité.

Il n'en est pas moin vrai qu'une lacune importante reste à combler.

Nous croyons savoir qu'elle le serait déjà si une rivalité ne s'était élevée entre divers départements gouvernementaux quant à l'attribution d'une semblable distinction.

L'Education nationale la revendique, estimant que la dégustation du vin est un art. L'Education physique affirme qu'elle est surtout un sport et, en conséquence, la réclame comme son dû. La Défense nationale classe, très justement, le pinard parmi le matériel de guerre. L'Agriculture pose sa candidature au nom des vignerons et le Commerce pose la sienne au nom des marchands de vin. Quant à l'Intérieur, il prétend supplanter tous ses concurrents sous prétexte que le vin est fait pour l'intérieur.

Souhaitons que l'accord se fasse au plus tôt sur ce point délicat.

Quoiqu'il en soit, il est d'ores et déjà établi que ledit ordre recevra le nom d'Ordre du Vin de France, ou Mérite Bachique.

Alors que l'Ordre de Saint-Louis avait la forme d'une croix et que celui de la Légion d'Honneur a la forme d'une étoile, le Mérite Bachique aura la forme d'une bouteille et portera en exergue cette devise : « Toujours en vin, jamais en vain ».

La couleur de son ruban sera lie de vin.

Le premier grade sera celui de Franc buveur (chevalier). Il donnera droit au port du ruban et son demandeur devra justifier d'une cuite hebdomadaire depuis dix ans.

Le second grade sera celui d'Ethylique distingué (officier). Il donnera droit au port du bourgeon et sera décerné au Franc buveur convaincu de gueule de bois chronique et continue depuis huit ans.

Le troisième grade sera celui d'Ivrogne (commandeur). Il donnera droit au port de la cravate élargie (de façon à ce que le détenteur puisse mettre à tous moments quelques pots de vin derrière elle) et sera décerné à l'Ethylique distingué faisant preuve d'hypertrophie du foie à la cinquième puissance.

Le quatrième grade sera celui de Sac-à-vin (grand'croix). Il donnera droit au port de la plaque de couperose garnie de brins de zinc, et sera décerné à l'Ivrogne après trois accès de délirium tremens caractérisés.

Le plus haut grade sera celui de Cordon rouge (grand cordon). Il donnera droit au port d'un cercle de futaille en bandoulière et sera décerné au Sac-à-vin définitivement ivre-mort.

L'ordre sera régi par un conseil qui entérinera les nominations et prononcera les sanctions disciplinaires.

Il soumettra tout candidat à une épreuve de capacité, celui-ci devant absorber sans faiblir et sans respirer au moins 5 litres de beaujolais pour être



reçu au premier grade, 10 pour être reçu au second et 15 pour être reçu au troisième.

Les sanctions comporteront le blâme pour tout membre surpris en état de non-ébriété, et la radiation pour tout membre coupable d'avoir bu du vin additionné d'eau.

Le cas du membre buvant de l'eau pure n'a pas été envisagé parce qu'il a été jugé invraisemblable.



A L'OPERA

« MIREILLE »

La principale attraction de la soirée consistait en l'annonce de la « version originale » ; et, de ce côté-là, le public ne fut pas déçu. Une seule réserve : les récitatifs de Reynaldo-Hahn choquent, à côté des mélodies de Gounod.

Mise en scène de grand style, haute en couleurs, et en tous points digne de notre Deloger.

Giriat — qui peut le plus peut le moins — fut un gentil Vincent. Mais ses admiratrices regrettèrent sa perruque et ses costumes de « Roméo » !...

Vidal fut un brillant Ourias : rien d'étonnant si les femmes se l'arrachent à la sortie !...

Et que Soix ferait donc une belle basse, s'il avait la voix placée un peu plus en avant et en dehors !...

Quant à Josiane Lhéry, chanter avec le rhume qu'elle tenait constitue plus qu'un crime : c'est une faute. Et celui ou celle qui conseilla pareille imprudence mériterait d'être pendu haut et court.

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE »...

... AU « PLATEAU »

Les amateurs de grand opéra se lamentent. Ils espéraient « Guillaume », « la Juive », « l'Africaine », « le Trouvère » et « les Huguenots ».

Et ils n'ont eu, jusqu'ici, que la maigre consolation d' « Héroïade », sombre chose !...

Qu'ils se consolent néanmoins : car, on leur prépare, pour le mois prochain, une reprise sensationnelle de « Sigurd », avec Marian Porebski, « la révélation de l'année »... en style de communiqué.

José Luccioni, lui, ne veut pas entendre parler de « Sigurd ». Et pour cause !... Il se souvient de s'y être fait copieusement chahuter.

Aussi, préfère-t-il se rabattre sur « Carmen » : c'est plus sûr.

Pour un ténor à quarante mille francs le cachet, ce doit être même de tout repos !...

* * *

AUX CÉLESTINS

L'AIGLON

« ...Les pièces de Rostand sont des modèles achevés de fausse poésie, de faux lyrisme et de fausse grandeur. La langue et le vers français y sont bafoués par un écrivain au-dessous du néant. On rougit à l'idée que ces pièces ont passé et passent encore pour des chefs-d'œuvre aux yeux du peuple qui se prétend le plus spirituel de la terre ».

Ainsi s'exprimait Kléber Haedens dans son « Histoire de la littérature française », ce même Kléber Haedens qui a eu depuis de petits, de tout petits ennuis...

Jugement d'un jeune critique qui exagère bien un peu... Et pourtant !

Passe encore pour « Cyrano de Bergerac » que personne ne peut s'empêcher d'aimer. Mais « L'Aiglon » est une mauvaise comédie dramatique, mal bâtie, trop longue, sans progression d'intérêt, une sorte d'imagerie invertébrée en marge de l'histoire. Rien de ce qui semble y être n'y est, ni la tragédie de l'impuissance qui tente en vain de se muer en thème. Ou plutôt tout y est parce que le spectateur, lui, tient absolument à développer l'idée étouffée par l'auteur.

Les émotions, les beautés possibles sont noyées dans l'obsession de faire de l'esprit à tout prix, un esprit auquel rien ne répugne, même pas le calembour. A quoi bon mettre de l'âme, du flou, du rêve, de l'indéfini dans un vers puisque la rime est riche d'une acrobatie !

Pourtant la foule se rue, la foule assiège le théâtre. Et cela est normal. Dans le snobisme cocardier du maître de Cambo, elle trouve sans effort des vengeances, des revanches. Les applaudissements crépitent à tous les mots d'insolence ou d'orgueil. Cette foule voit en le Roi de Rome, en Flambeau, des éléments de l'éternelle Résistance, d'une résistance qui s'insurge contre la naturalisme, contre les geôliers, contre l'ex-occupant, l'éternel ennemi.

Jean Weber y est beau, beau comme un dieu que Musset aurait touché au front. Il dit les vers avec aisance et compréhension. Il tousse et s'évanouit à merveille. Mais il sait être mièvre, câlin, gamin si naturellement qu'on en est parfois gêné, confus, comme s'il devait rejoindre dans le pavillon tyrolien du parc de Schoenbrunn, non pas la Petite Source, mais un lieutenant de sa garde.

* * *

Notre jeune ami et collaborateur Guy Verdot vient d'obtenir pour sa pièce « Le Vieil Ulysse » (du sous-Giraudoux en deux actes) le « Prix de Comédie » du Théâtre des Célestins. Nos félicitations si la pièce est montée avec des artistes de Paris ; nos condoléances si elle est montée avec les moyens du bord.

* * *

— Gaston Rey, baryton (?), aux Célestins : nous pouvons vous affirmer qu'il y a d'excellents coiffeurs à Lyon.

STRAPONICE.



Commentant récemment la non-sélection de Supprina dans l'équipe du Lyonnais de football qui rencontra la Suisse Romande à Genève, non sélection motivée par sa nationalité yougoslave, nous écrivions :

— « Evidemment, Gorius, Lauer, Tax, Belver sont de pure origine française ! »

Un lecteur nous fait savoir que les deux premiers sont de l'Est de la France.

Rendons à César...

Mais cela ne change pas notre point de vue sur l'absence de Supprina sur les bords du Léman.

* * *

Un de nos confrères écrit au sujet du match L. O. U. - Montpellier :

— « Dans un cafouillage classique devant les buts lyonnais, un rouge arrête non moins classiquement le ballon de la main ».

Nous ignorions qu'un cafouillage fut chose inhérente au football. Encore moins qu'il était de règle de jouer au football avec les mains !

* * *

L'auteur de cette faute qui coûta la défaite des Olympiens lyonnais fut Schmitt.

On nous assure que les membres du Comité de Soutien du L. O. U. vont acheter au beau Roland une culotte avec poches dans lesquelles seront cousues ses mains avant chaque partie.

* * *

Nous avons revu la silhouette de Devaureix sur un terrain de rugby, mais c'était en qualité d'arbitre de Vienne-F. C. Lyon.

Du moins les Viennois qui encaissèrent « cinquante-moin-n'un » points n'auront-ils pas le front de l'accabler de leurs propres péchés que Devaureix laissa passer avec une mansuétude rare.

Devaureix ne sait pas être méchant !

Edouard DUPIRE.



RIRE JAUNE

Nous avons eu, l'autre dimanche, une émission vraiment comique.

Certes, nous avons ces temps-ci un tas de raisons d'avoir le cœur content. Mais l'occasion de se marrer à s'en taper le pétrus sur le parquet sans cire, elle est plutôt rare, depuis 39.

Il était 20 heures, à une heure près. Une speakerine à la voix d'or annonça, dans le silence consterné qui suit les repas sans fromage et sans pierate :

— M. Ramadier, ministre du Ravitaillement, vous parle. »

Si vous aviez vu ça ! La ménagère secoua les miettes de son tablier (d'habitude elle les récolte soigneusement pour en faire un pudinge) ; le père referma brusquement la boîte où il range sa barbe de maïs ; les gosses s'enlevèrent les doigts du nez (source supplémentaire de ravito)).

Et tous s'installèrent en demi-cercle devant la boîte magique pour écouter le Verbe qui allait peut-être se faire chair, mais chair.

Qu'allait-il annoncer, cet homme qui tient dans ses mains blanches tous nos espoirs ? Du café pur, de l'huile, de la margot... Du beurre peut-être !

Les yeux s'ouvraient tout grands ; les langues pendaient, avides ; les oreilles s'étiraient démesurément pour ne pas perdre une syllabe des promesses vitaminées.

Un peu de musique... Puis il parla.

Il parla et il dit :

— Il convient d'épuiser toutes les ressources de la bonne volonté avant d'employer la coercition. »

Et il annonça la création d'un office, d'un comité, d'une commission, avec sous-commissions, où seraient enfin représentés les producteurs, les consommateurs, sans oublier les intermédiaires. Nul doute : là était le remède. Toutes les personnes qui auront échappé à l'inanition pourront apprécier, dans quelques années, les bienfaits d'une mesure tant attendue, enfin réalisée.

Alors un rire formidable, homérique, terrifiant, s'empara de la famille, un rire que la nuit ne put apaiser.

Et dès le lendemain, riant toujours, riant comme des fous, le père vendit le cadre de son vélo (il avait déjà vendu les pneus et le guidon), la mère porta chez ma Tante les dernières hardes... Et ils achetèrent une livre de beurre, à 400 balles, là où se trouvent en abondance toutes choses : au marché noir.

Quant aux gosses, on leur donna le poste de T.S.F. pour qu'ils s'amusassent avec.

MICROFAUNE.



« LE GRAND JEU »

Nos cinémas continuent à passer des films éraillés par deux ou trois lustres de projection.

Ces restrictions artistiques pouvaient se comprendre au temps où le manque de courant obligeait les pouvoirs publics à supprimer nombre de séances. Elles n'ont aucune excuse maintenant. Quand verrons-nous « Arc-en-Ciel », « Ma femme est une sorcière » et autres excellentes bandes qui enchantent les spectateurs parisiens?

Mais la foule est si veule ! Elle ne réagit pas plus devant cette carence que devant le manque de matières grasses ou les fumisteries de l'O. T. L. : on peut lui présenter n'importe quel vieux navet, chez l'épicier ou sur l'écran, elle se presse, elle se bouscule, décidée à tout pardonner, à tout ingurgiter.

* * *

Nous avons voulu revoir « Le Grand Jeu » : c'est un classique de l'écran. Et ma foi nous n'avons pas été déçus.

Le film n'a vieilli que par les toilettes de Mme Marie Bell, qui n'a d'ailleurs aucun talent. Elle est aussi mauvaise en blonde poule de luxe qu'en brune chanteuse du Sud. Elle a un visage d'une bovine immobilité : ses grands yeux noirs sont vides de toute pensée, ses vastes joues sont un permanent appel à la claque vengeresse.

Mais quel metteur en scène, notre prestigieux Feyder ! On a peut-être fait quelques progrès en photographie ; on n'a jamais su mieux utiliser l'angle imprévu, le détail qui suggère, le mouvement et le silence. Et quelle sincérité ! Voilà une Légion dont la gloire est sans boniment, un bled exact, une aventure possible. Il ne recule devant aucune audace lorsqu'elle se présente dans la ligne des faits, mais il ne s'y arrête, sans complaisance, que le temps nécessaire pour que notre compréhension du drame en soit renforcée.

Ne parlons pas de Françoise Rosay : elle est elle-même, émouvante et grande.

Pierre-Richard Willm : son meilleur, peut-être son seul rôle. Grâce à Feyder, cet être mollasse et désossé prend la figure de héros, de héros superbe et désespéré, sans effort apparent.

Et nous revoyons une des rares images qui nous restent de l'homme charmant et génial que fut Georges Pitoeff.

* * *

PETIT COURRIER

Blanchette Blondoy, à Thizy. — Vous voulez savoir si vous êtes photogénique. D'après la photo envoyée, vous semblez avoir du génie dans le pétrus. Mais envoyez-nous une photo de face pour que nous puissions valablement vous répondre.

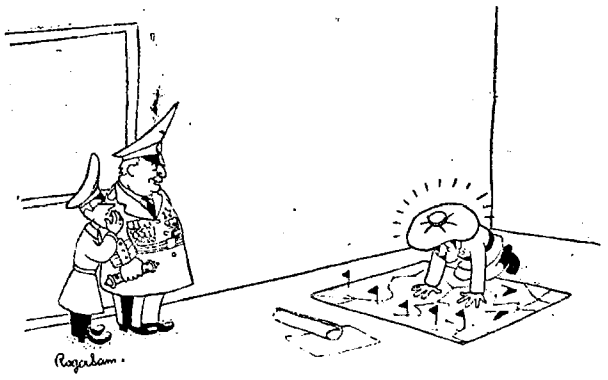
Paul Vintenberg, à Lyon. — Non, maestro, nous ne pensons pas que votre baguette soit suffisamment magique pour vous permettre de monter un numéro de prestidigitation. D'ailleurs, l'escamotage des notes de musique ne semble pas devoir être goûté du public.

Rosette R..., à Villeurbanne. — Nous croyons savoir que le prochain album pour enfants de notre collaborateur F. Monnet s'appellera « La Minette enchantée ». Illustration de Lydie Samart.

Folle de l'écran, à Nice. — Les prénoms ne sont pas toujours une indication formelle du caractère. Pour Raida, entre autre, vous faites erreur.

Guillaud-Lauzanne, à Villeurbanne. — Non, un Orgeret n'est pas une maladie de l'œil. Ce serait plutôt une maladie à l'œil.

K. MERA.



— Faut pas le déranger ; il est en train d'étudier une nouvelle formule sur le repli stratégique...



LE PRIX LUGDUNUM

L'année dernière, le docteur Edmond Locard et Marcel-E. Grancher avaient fait des discours délicieux d'insolence, avec une péroraison où ils n'avaient pu s'empêcher de traduire notre espoir à tous... Et, ma foi, toute la nuit, après avoir longtemps tendu l'oreille pour savoir si une voiture ne s'arrêtait pas devant la maison, si des bottes ne montaient pas l'escalier, on avait dormi en rêvant de microphone et de voyageurs sans bagages.

Cette année, libérés, les discours furent moins bons. Le docteur fut trop bref et l'humoriste était malade et trop ému. D'autres orateurs semblèrent croire qu'un parti peut encore mesurer son dévouement à la France en prenant comme étalon la barbe de ses membres.

Deux bons moments : celui où nous acclamâmes le général de Gaulle ; celui où nous fîmes comprendre par nos vivats aux deux charmants confrères américains qui avaient été invités notre reconnaissance pour leur grand pays.

* * *

Les voix du Prix Lugdunum se portèrent sur une seule voie, qui, espérons-le quand même, mènera loin son auteur. « Voie sans issue », de M. Claude Marcheix, est en effet un excellent roman, peut-être trop bien fait, trop « fabriqué ». Le type parfait de l'œuvre normalienne.

Le prix Le Marguet fut attribué à Mme Claude Orlane, pour son livre « Le Kismet de Danka ». Le kismet, c'est, en Bulgarie, la chance... Ce roman se déroule là-bas, et il est plein de charme spontané, avec de l'amour, de la misère et de la sorcellerie. Il donne une impression d'inachevé, de pas assez fignolé, qui n'est pas désagréable.

M. Marcheix habitant Grenoble, nous ne le vîmes pas. Mais, alertée, Mme Orlane vint cueillir ses lauriers dans une coupe de champagne. Son arrivée dans le Caveau, maintenant célèbre, rappela l'arrivée de Mme René Daumière, il y a quelques années. Cet Henry Clos-Jouve vous a un chic pour dégotter de ces lauréates !...

* * *

Lucien Farnoux-Reynaud arborait, sous le monocle, un gilet de velours délicieusement 1830. Le crâne de Pierre Scize rutilait, couleur de ruban. De Gabriel Robinet, qui maigrit à Paris, on ne voit plus que les lunettes. Jolinon va mieux et parlait droits d'auteur.

A la fin du repas, un convive voulut offrir à un des journalistes américains un verre de marc. L'attaché aux armées protesta :

— No, no, je bois jamais eau après manger...

— Mais ce n'est pas de l'eau, c'est de l'alcool.

— Alors, vous pouvez beaucoup verser...

Et ils trinquèrent copieusement à la gloire des Nations-Unies.

L'Homme qui lit.

Souscription en faveur de la veuve et des deux petits enfants de René Van Gover

chef de la Résistance du Cher, tué à l'ennemi le 18 juillet 1944.

(Première liste)

Marcel-E. Grancher : 5.000 fr. ; Henri Clos-Jouve : 2.000 fr. ; Clavel : 100 fr. ; Berthoud : 100 ; Roger Dubœuf : 1.000 ; Berco : 50 ; Jean Noel : 500 ; Paillochet : 20 ; Del Bosco : 100 ; Jean Salque : 100 ; Le Provost : 500 ; Paul Boutry : 200 ; Mme Georgette : 100 ; Mme Louisette : 100 ; Editions Optic : 100 ; François Monnet : 100 ; Colonel Jonage : 500 ; Deleard : 300 ; capitaine Bride : 100; Marcel : 100 ; Mme Marie 100 ; Anonyme : 100 ; Serratrice : 200; Anonyme : 100 ; Gaby Roch : 500; Georges Gurnon : 100 ; Claudius Gurnon : 50 ; Pierre Basset : 50 ; Garnier : 50 ; Signorot : 50 ; Hôtel des Archers : 200 ; Minjard : 50 ; Jean Musnier : 100 ; Mlle Mag : 100 ; Germanaz : 50 ; Crespin : 50 ; Jean Bernolin : 200 ; Jean Renard : 300 ; A. Bachasson : 200 ; Ch. Pabion : 100 ; Simonet : 50 ; F. Bouvet : 100 ; Napoléon : 100 ; Cuzin : 100 ; Chuillat : 100 ; Humbert : 50 ; Pierre Scize : 1.500.

Total de la première liste : 15.720 francs.

Les dons continuent à être reçus par le trésorier de la section lyonnaise, M. Roger Dubœuf, 54, rue de Brest, à Lyon.



Si, pour une grand dîner, il faut mettre une grande robe, c'est une petite robe qui convient à un petit dîner : cela tombe sous le sens de la plus pochetée de mes aimables lectrices.

Etant donné ce que nous avons présentement à nous mettre dans le porte-pipe, vous porterez donc de petites, de toutes petites robes. La vôtre, ma toute belle, commencera au milieu de la cuisse et s'arrêtera sous les bras — ce qui sera bien agréable pour les spectateurs, pourvu que vous soyez à peu près bien carrossée.

Donc, de la manche courte. Par ailleurs, de la fronce et du godet; et de la poche travaillée. Le fin du chic consiste à se coller un gros clips de métal dans l'échancrure du décolleté, juste dans le creux des nénés. Si vous n'en avez pas (je parle du clips, pas des nénés) un peu de persil fera très bien l'affaire.

Tante ABELLE.

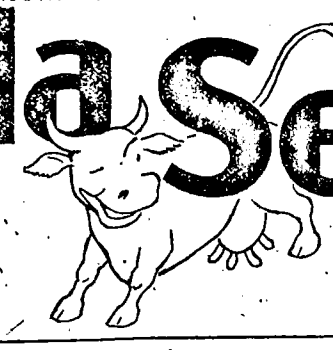
LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF

NOUVELLE SERIE. — N° 16 1er MARS 1945 LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Et le charbon ?

la Semaine

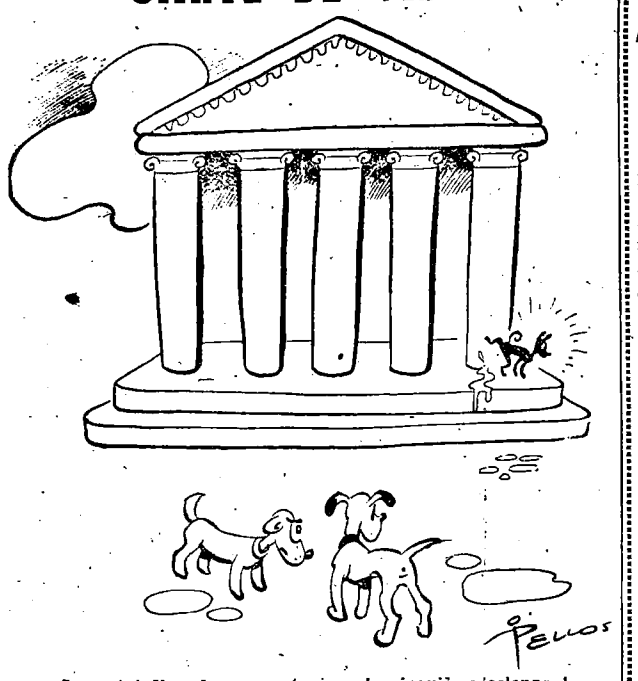


hebdomadaire satirique
... et légèrement vache

Chut ! Mine de rien...

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

CARTE DE VISITE



— Suspect ! Il a des rapports avec la cinquième colonne !

Pendant qu'il en est temps encore...

par Pierre SCIZE

La vague de charité qui est venue si curieusement submerger un pays sur lequel, durant quatre longues années, les barbares se sont vautrés, y accomplissant des forfaits qui, par le nombre, l'horreur, le raffinement, ne furent pas égalés dans l'histoire, trouve un peu partout de bizarres échos.

On commence à vouloir en étendre le bénéfice à bien des gens. Aux Français égarés, d'abord. Même s'ils se sont égarés du côté de Sigmaringen. Et, pendant qu'on y est, pourquoi pas aux Boches ?

Oui : je vous demande pardon, j'écris les Boches. Je profite de mon reste. Quand je parle d'eux, je dis les Boches. Je suis un grossier. Pas invitable. Pas Parisien. Tant pis. Je profite de mon reste, je vous dis ! Je n'aurai pas longtemps ce plaisir, si c'en est un. On viendra bientôt me dire que c'est indécent. Que c'est immoral. Qu'après tout, les Allemands — ça ne vous écorcherait pas la gueule de dire Messieurs les Allemands ? ne furent pas aussi terribles qu'on l'a dit. Et qu'en tous cas il ne faut pas vouloir la mort du pécheur. Qu'il y a de bons Allemands. Beaucoup même. Plus qu'on ne croit.

En attendant qu'une loi m'interdise d'injurier les citoyens d'un pays voisin, avec lequel nous entretiendrons (mais oui!) de courtoises relations diplomatiques. Un pays de penseurs, de poètes, de philosophes, sans parler, ah ! ma chère ! de leurs musiciens ! La patrie de Gœthe, de Schiller, de Kant, de Beethoven. Et tous les etcetera du dictionnaire des grands hommes.

Les Boches donc (les Boches, les Boches, les Boches !) ont d'ores et déjà leurs défenseurs. Et qui ne se cachent guère. On dit doucereusement pour commencer :

— Vous ne pouvez pas tous les tuer, n'est-ce pas ?

Non. Tant pis. C'est dommage. Mais en effet c'est impossible. Il faut être bête comme Hitler pour s'imaginer qu'on peut exterminer toute une race. Même en disposant de camps perfectionnés, comme Ausschwitz, outillés pour traiter trois mille juifs par jour. On ne tuera pas tous les Boches. (Les Boches, les Boches !) Malheureusement.

— Alors, dit la voix insidieuse, il faudra bien vous entendre avec eux ? Nos voisins, en somme...

Voisins ?. Oui. Comme est mon voisin le cancer, la lèpre, le choléra, la tuberculose et la vérole. On verra à imaginer des mesures prophylactiques. Les microbes aussi sont nos voisins.

— Mais ce sont des hommes comme d'autres !

Quels autres ? Vous ? Vous seriez de cette espèce de bipèdes qui suit aveuglément un imbécile sanglant, délire d'orgueil dans les ruines de ses cités, aboie à la lune parmi les cimetières, et tue avec le sourire les bébés sur le sein de leurs mères, les vieux, les femmes ? Mes compliments.

(Lire la suite en 2e page).

A la petite semaine...

Le comte Sforza se plaint de l'hostilité des Français à l'égard de l'Italie.

« Vous vous laissez entraîner par vos éléments réactionnaires », nous dit-il.

Encore un peu de temps et les Italiens vont nous traiter de fascistes.

:: :: ::

En suite de quoi ils nous reprocheront amèrement d'avoir, en juin 1940, poignardé l'Italie dans le dos...

— Dieu est-il Français ? demandait naguère quelqu'un.

Goebbels a terminé son dernier discours en déclarant que, la Providence était avec les Allemands.

La Providence a dû être déportée...

:: :: ::

Dialogue entre sans-filistes :

— Vous avez pris le sermon de carême ?

— Non : j'ai eu le discours de M. Ramadier.

Ainsi soit-il.

:: :: ::

Les Chinois et les Français seront invités par les « Trois » à participer aux affaires mondiales.

Les Chinois, pour le casse-tête...

...Et les Français ? Pour le casse-pipe ?

:: :: ::

Certains Français se plaignent d'être placés au même rang que les Chinois.

Nous, on se fait une raison.

Garçon ! Un mandarin !

:: :: ::

On reparle d'estampiller les billets...

Bon ! Bon !

Mais si, en attendant, on estampillait les spéculateurs.

A coups de semelles...

Histoire de se faire la main.

L'Inconnu dans la maison.

ET VOILA LA TURQUIE !

La Turquie vient de déclarer la guerre à l'Allemagne.

« Notre pays a toujours suivi une politique de prudence, déclara à cette occasion M. Menemendjoglou. »

En quelque sorte...

A L'ACADÉMIE



— Epuration ?... Vous dites épuration? Comment écrivez-vous ça?

Le spectre de la famine recule

Les Américains nous envoient des nourritures spirituelles

par Marcel-E. GRANCHER

Enfin, les Français ne la sauteront plus !... Voici que nous arrive — après tant de crans à la ceinture — le premier des envois promis de longue date par nos amis d'outre-Atlantique...

Hé non !... Ce n'est pas du « corned-beef », non plus que du « pork and beans », même pas de ces succulents « hot dogs » pur porc, que les abattoirs de Chicago savent si bien fabriquer — avec du bœuf —... Tout ça viendra plus tard... D'ailleurs, vous n'êtes qu'un gros concupiscent, et votre matérialisme nous dégoûte un peu...

Il ne s'agit, pour le moment, que de ces nourritures spirituelles chères à Gide... Mais de quelle qualité !... Mais de quelle saveur !

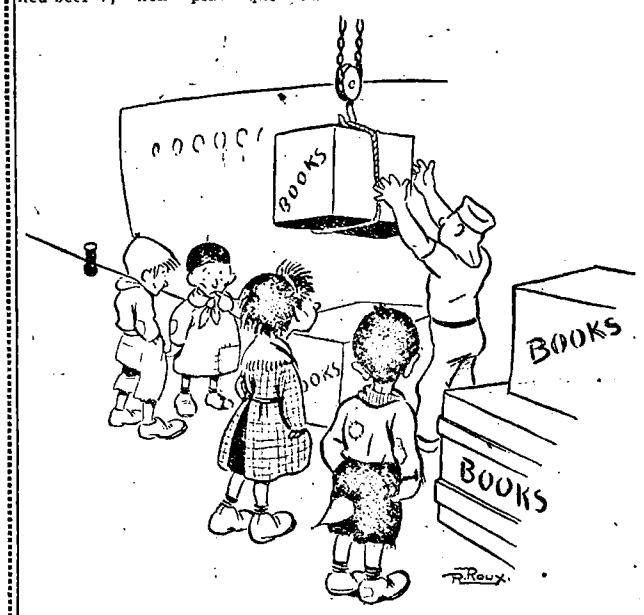
De quoi vous en coller une indigestion, pour peu qu'on ne se retienne pas...

* * *

Il y a tout d'abord le plat-du-jour Jules Romains, consistant, solide, propre à vous tenir à l'estomac, et acommodé selon vingt-et-un modes différents, de « 6 Octobre » à « Journées dans la Montagne ».

Puis, derrière lui, toujours dans le domaine du costaud, du « cousu main », quelques excellentes recettes de Maurois, de Robert Goffin, de Stefan, Zweig et, — pour ceux qui aiment la cuisine à la fois plus sobre et plus moelleuse — avec ce « fondu » des sauces qui ne se rencontre qu'à la table des grands dignitaires ecclésiastiques, — de Jacques Maritain.

Mais, si vous êtes de ces appétits difficiles que seuls peuvent satisfaire des menus plus variés et moins classiques, nous vous conseillerons de commencer par un amuse-gueule Louis Verneuil, de continuer par une entrée Pertinax, d'aboutir avec un rôt Julien Green, de confirmer par un gibier — un peu faisandé — Michel-Georges Michel, et de terminer par un pet-de-nonne Tabouis. Vous aurez accompli là un excellent déjeuner littéraire... Et il ne vous en coûtera que trente-cinq balles par plat...



* * *

De quoi ? J'ironise ?... Et vous auriez préféré du lait condensé pour les gosses, du poridge pour les vieux...

Bien sûr !...

Mais les nourritures spirituelles, tout de même !...

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour le collaborateur froufroutant

Abel HERMANT

« Montoire Madame La Lune »

(Air connu)

CARÊME

Un qui n'a pas la vie facile en ce carême 1945, c'est notre ministre du ravitaillement.

On peut même dire qu'on lui tombe dessus plus souvent qu'à son tour...

« Carême », disait un membre du C. D. I., en arabe ça se dit « Ramadan ».

...Et en Français ça se dit « Ramadier ».

Ce qui donne tout de suite la température...

Rendons pourtant cette justice au ministre qu'il ne paraît pas trouver chez les collègues toute l'assistance désirable.

Témoin cette affaire des camions que les Transports ont refusés au ravitaillement de Paris sous prétexte qu'ils étaient de modèles différents.

Et que ça ferait, a dit M. Mayer, des parcs « disparates ».

Un monde !

En tout cas, disparates ou pas, les Parisiens continueront à se mettre la ceinture.

Et M. Ramadier continuera à dire leur fait à la neige, aux parcs, aux producteurs, à la cinquième colonne et aux consommateurs...

Car M. Ramadier-Ramadan a la répartie plus facile que la répartition.

Une farce d'Erik Satie

On a beaucoup parlé ces temps derniers de cet inspirateur de nos musiciens d'avant-garde,

Erik Satie était — et pas seulement dans sa musique — un humoriste impénitent. Il vivait à Bourg-la-Reine, modeste et besogneux, et ses rapports avec ses fournisseurs étaient parfois assez tendus.

Un matin,. il se présente chez son crémier, contre lequel il avait certains griefs, et demande un litre de lait. Mais le laitier change de visage en voyant le compositeur lui tendre, avec le plus grand sérieux, comme récipient, un de ces vases ronds réservés aux effusions nocturnes et sans témoins :

— Vous vous fichez de moi, M. Satie ? Mettre du lait dans un pot de chambre ? C'est de la folie !

— Que vous importe, sussurre le pince-sans-rire. Ce n'est pas vous qui en boirez le contenu, n'est-ce pas ?

Le débitant s'exécute en ronchonnant et, plongeant sa mesure de fer-blanc dans une vaste bassine de lait, il emplit le hanap imprévu.

Alors, le doux Satie de sussurrer:

— Vous êtes bien aimable. Je passerai régler cette petite emplette un de ces jours. Je n'ai pas d'argent sur moi.

— Pas d'argent ! hurle le laitier. Quand on n'a pas d'argent, on ne fait pas d'achat ; je vous interdis d'emporter mon lait !

— A votre aise, répond Erik Satie avec un suave sourire. Gardez-le, votre lait !

Et, d'un geste rapide, il reverse dans la bassine le contenu de son vase.

J'ignore la suite de l'histoire, mais je suppose qu'après cette incartade, le compositeur des « Morceaux en forme de poire » dut, comme on dit, changer de crémerie.

José de BERYS.

AU PALAIS-BOURBON

Les cent continuent à faire parler beaucoup d'eux. Un genre de campagne électorale avant la lettre.

« Excellent, somme toute disait l'un d'eux, l'article 18, en faisant de nous des martyrs du suffrage universel a décuplé nos chances. Les Français ont le goût du martyr ».

Voire...

* * *

En attendant, ces messieurs continuent à se réunir tous les mercredis au Palais-Bourbon, où ils font un bruit de tous les diables.

— Ils manquent totalement de pudeur, disait quelqu'un devant un brave huissier venu là en pélerinage.

Lequel déclarait un moment après :

— Je ne sais pas ce qu'ils fabriquent là-dedans, mais paraît qu'ils se livrent à un attentat à la pudeur.

On savait que les cent relevaient de l'article 18.

On ne les savait pas justiciables de l'article 32 du code pénal.

* * *

Quoiqu'il en soit, les 50 éligibles voudraient prendre la situation en mains:

Et ils proposent d'épurer les cent inéligibles.

Mais le moins que l'on puisse dire du train où vont les choses, c'est qu'on ne sait pas du tout quel groupe sera, en définitive, chargé d'épurer l'autre...

* * *

Mercredi dernier, on parlait beaucoup de la réunion des Trois et de la future conférence de San-Francisco.

Car on examine aussi la situation extérieure.

« Ici, ce n'est pas la conférence de San-Francisco, dit un désabusé...

« C'est la conférence des cent francisques ».

Sous l'œil du Cheval de Bronze



A NUL AUTRE PAREIL

Un de nos collaborateurs se trouvait l'autre jour chez Raymond Bouché, le tailleur de la rue Romarin (et un des meilleurs de Lyon, soit dit en passant).

Bouché donc, montrait des planches en couleurs affriolantes sur la mode « Printemps-Eté 1945 » comme ils disent dans leur jargon.

— Je n'ai plus rien à me mettre, disait notre malheureux ami. Si ça continue, on va bientôt voir (air célèbre). Alors, vous croyez que je pourrais avoir quelque chose dans ce genre-là ?

Il montrait un costume très élégant.

— Ça, fit Bouché, avec une ingénuité charmante, faudra attendre trois ou quatre ans.

Tant d'émotions violentes et contradictoires firent que notre malheureux camarade s'évanouit.



— Dix balles, pas « bezef ».

— J'ai pris de l'Emprunt de la Libération.

* * *

D'UN POLE A L'AUTRE

Un parti qui s'agite beaucoup, c'est l' « Alliance démocratique ».

Mais la rédaction du programme s'avère ardue.

On voudrait faire révolutionnaire, bien sûr, comme tout le monde, de M. Thorez à M. Marin en passant par le Père Panici.

Mais on est un peu gêné aux entournures...

Et puis certains ont un peu la nostalgie de la grande ombre de M. P.-E. Flandin.

D'autres la nostalgie de celle, plus modeste, mais plus émouvante, de M. Paul Reynaud.

M. Flandin est en prison en France et M. Paul Reynaud en prison en Allemagne.

Deux tendances difficiles à rapprocher...

* * *

On s'y emploie néanmoins...

M. Paul Reynaud reviendra, dit-on, et pour M. P.-E. Flandin, ça s'arrangera...

Le télégramme à Hitler, n'est-ce pas, c'est une vieille histoire, et ce ministère des Affaires Etrangères vichyssois, c'était pour remplacer le malfaisant Laval... Alors...

Car on n'est pas dur, à l' « Alliance ».

* * *

Donc M. Rollin espère un baiser Lamourette...

Et puis, au besoin, s'il faut lâcher du lest, on pourra laisser tomber le petit Prade.

Dont le dossier à la Cour de justice continue, par les soins des relations alliées de Mme Prade, douairière, à moisir dans les vingt-cinquièmes dessous.

* * *

Mais c'est égal, disait quelqu'un, ce ne sera plus l' « Alliance démocratique »...

...Ce sera quelque chose comme l'alliance franco-allemande...

AU TEMPS POUR LES CROSSES

Plus du tout question d'épuration dans le haut clergé.

Rome a bien rappelé Mgr Valério Valéry, nonce apostolique un peu trop voyant, mais cela strictement dans le cadre des mouvements diplomatiques.

Ensuite de quoi la Providence a étendu son aile protectrice sur les dignitaires qui, au cours des épreuves que Dieu nous a ménagées, se sont un peu égarés.

Et le Père Panici a apporté du haut de la chaire de Notre-Dame, à l'occasion de son premier sermon de carême, son vibrant témoignage à l'archevêque de Paris.

Et ce n'est pas à l'Eglise que l'on peut reprocher de perdre le sens politique.

Car, n'est-il pas vrai, ce n'est pas précisément l'heure de saper l'unité et de prêter le flanc par des mesures inconsidérées.

Morte-née donc l'épuration au sein du haut clergé.

Et munie des sacrements de l'Eglise.

Ainsi soit-il !

* * *

UN TECHNICIEN

On demandait à M. Jean Weber, de la Comédie-Française, comment il s'y prenait, au troisième acte de l'**Aiglon**, pour tomber comme ça tout du long sans se faire mal.

— C'est bien simple, expliqua l'illustre sociétaire : je me reçois sur la fesse et je pivote sur moi-même.

— En somme, marmonna notre confrère P... entre ses dents, le tout est de savoir se retourner à temps.

L'EPURATION PREND FIN



— Léger mouvement du menton.

Pendant qu'il en est temps encore...

(Suite de la première page)

Je me dépêche de dire ce que je pense : demain ce sera insanité pure. Déjà, je vois chaque jour des Français qui me disent :

— Il faudrait distinguer, entre les bons et les mauvais..

Ouais ! Ce refrain-là, je l'ai chanté pendant vingt ans. Je ne veux plus souffler dans ce mirliton troué. Mais d'autres le reprennent. En Amérique, en Angleterre, en France. Mais oui, en France, la France d'Oradour-sur-Glane...

Au nom des Droits de l'Homme, de l'Evangile, de la Pitié. Au nom aussi de la Convention de la Haye. Vous savez : cette vieille chose batave et périmée qui voulait — chérie, va ! — humaniser la guerre.

Au nom de la Convention de la Haye, cet hiver, on n'a pas voulu faire balayer la neige par les prisonniers boches (boches, boches, boches). Motif ? On n'aurait pas eu de mouffles à leur donner, ils auraient pu attraper des engelures, ces angelots.

Au nom de la Convention de la Haye, on doit considérer comme prioritaires dans la répartition du beurre les prisonniers boches. Oui, monsieur, oui madame ! Avant les gosses, avant les vieux, avant les femmes enceintes. C'est officiel.

Alors vite, vite, pendant qu'il est encore possible de le faire, dépêchons-nous de dire : les Boches, les Boches, les Boches sont des criminels. Les Boches, les Boches, les Boches !

Dans un mois ou deux, au train où vont les choses, ce délit sera peut-être passible de l'indignité Nationale.

Pierre SCIZE.

CET AGE EST SANS PITIE

Notre confrère quotidien, « la **Tribune de Saône-et-Loire** », nous apprend qu'il s'en passe de belles dans ce département.

Dans la journée du 26 janvier, le nommé Lucien Blanchard, 31 ans, du hameau de Sangy, essaya d'abuser d'une femme de 62 ans, demeurant à Ormes. Il faut croire que ça ne marcha pas, puisque quelques heures plus tard, il viola Mme veuve Galopin, 79 ans, à Tenarré.

« Après une habile enquête, dit la **Tribune**, les gendarmes arrêtèrent le coupable. »

Bien qu'on n'ait pu retrouver l'arme du crime, M. Lucien Blanchard serait poursuivi pour détournement de mineures.

TOASTS



— Oui, Mossieu ! je bois aux **Trois Grands**, à la **Victoire**, aux **Russes**, à l'**Oder**, etc.... !

— En somme... c'est d'**Oder**... des ders... !

* * *

MALENTENDU

Sans dévoiler le secret des délibérations, on peut bien dire que le vote de notre confrère L... au Prix Le Marguet fut le résultat d'un malentendu.

— Pourquoi, lui demandait-on, avez-vous voté pour « **Kismet** » ?

— Parce que, à entendre prononcer ce titre d'une certaine façon, je croyais qu'il s'agissait d'un ouvrage... comment dirais-je ?... ollé ! ollé ! Et qu'il faut remettre ce genre-là à la mode.

On eut toutes les peines du monde à faire admettre à notre distingué critique que **Kismet** ne s'écrivait pas en trois mots, et que la psychologie du livre, pour aussi pénétrante qu'elle fût, n'allait tout de même pas jusque-là.

Mais le vote était acquis, à quoi une voix de plus ou de moins n'aurait d'ailleurs rien changé.

* * *

PAVE DANS LES ONDES

Ah ! Ces militaires !

L'autre midi, au cours de leur réunion « Au carrefour des ondes », le spirituel René Lefèvre et son ami Isidore reçoivent un lieutenant de l'armée des Alpes.

René Lefèvre présente le lieutenant comme un officier d'élite, aux nombreux actes de bravoure. Un courageux, conclut-il.

Puis il interpelle l'officier confus :

— Voyons, mon cher ami, tu n'as pas l'impression d'être courageux ?

Celui-ci prend un temps, puis, simplement :

— Pas ici, dit-il.

Et tout le carrefour d'applaudir, bien sûr...

Est-ce déjà le printemps ?

Est-ce déjà le printemps,
Ce Février bon garçon
Qui fait pleurer le glaçon.
Et ramollir la chandelle,
Sous le nid de l'hirondelle ?
Il prend de faux airs d'Avrils,
Emoustillant les pistils,
Réchauffant vieilles ramures
Le fémur des dames mures ;
Fait palpiter tous les troncs
A coups de rayons citrons
Qui chantent à contre-temps.
Est-ce déjà le printemps ?

Est-ce déjà le printemps ?
On a vu René Daumière,
Un éclair sous la paupière,
Au bras de Marcel Grancher,
Hélas ! prêt à trébucher.
François Monnet se dégèle,
Donne à son Pégase une aile,
Et se sent un tout autre homme.
Ce time is monnet en somme !
Frédéric fourbit son Dard.
Et mieux encor, le pendard,
Quant à Max-André Dazergues,
— Ah ! sacrées rimes en « zergues » ! —
Il taille plumes sur plumes,
Pour achever ses volumes,
Au souffle du renouveau,
Triomphe du « Pied de Veau »
Qui jamais ne moussa tant !...
Est-ce déjà le printemps ?

Est-ce déjà le printemps ?
Chez les Fritz qui blémissent,
Colique verte ou jaunisse,
Par ce bel Avril qui vient,
C'est la purge qui convient.
Dans la dégelée suprême,
Hitler fuyant Dresde ou Brême,
Se déguise en courant d'air.
Serait-ce l'Oder des ders ?
Ah ! Mes amis, quelle ivresse !
De voir, sur le monde en liesse,
Goebbels et Goering prier
Le dieu Mars en Février !
S'il fait doux sur nos collines,
Eux, ont frissons dans l'échine :
C'est qu'il faut payer comptant.
Oui... C'est déjà le printemps !

Roger-L. LACHAT.



ON NOUS ECRIT...

A la suite de notre écho intitulé « Francisque pas morte », nous avons reçu de la directrice de l'école de Monplaisir la lettre suivante :

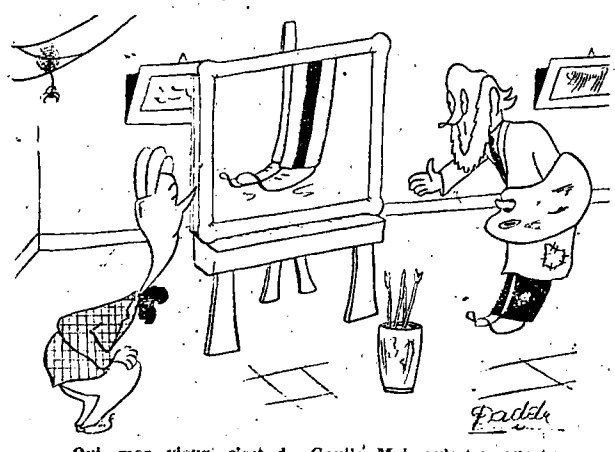
« Personne n'a jamais manifesté, à l'école de filles de Monplaisir-la-Plaine, en faveur du régime Pétain, non seulement depuis la libération, ce qui est vraiment trop simple, mais avant, où tout ce qui n'était pas expressément ordonné par l'autorité académique était interdit. La bonne foi du rédacteur a été surprise ; son informateur a cru voir un hommage au maréchal dans l'arme favorite de Clovis illustrant une « Bataille des Romains et des Francs », tiré de Chateaubriand, et particulièrement la phrase : « Pharamond ! Pharamond, etc... nous avons lancé la francisque à deux tranchants ».

« Peut-être le dit informateur croyait-il que la francisque avait été inventée par Pétain ? D'ailleurs, si le rédacteur avait un peu regardé autour de lui, il aurait bien vu qu'aucun des anciens zélateurs de Pétain ne fait plus dessiner en son honneur ; ils ont assez à faire de donner des leçons aux autres. »

* * *

La bonne foi de Mme la directrice nous paraît indiscutable. Mais on nous permettra de penser que le choix de l'illustration incriminée apparaît un tantinet saugrenu !...

ALIBI



— Oui, mon vieux, c'est de Gaulle. Mais qu'est-ce que tu veux, avec ces restrictions de papier !

LA CAVALERIE MOTORISEE



— Il ne peut perdre l'habitude de monter à cheval.

AU BOUT DU PERCHE

L'envoyé spécial d'un journal parisien découvre l'étalon-beurre

Envoyé spécial dans le Maine et le Perche, notre confrère Paul Regage, de « Résistance », a découvert que les naturels de ces lointaines contrées se servaient d'une curieuse monnaie à laquelle, faute d'un nom qui évoque une chose connue dans les pays civilisés, il a donné celui d'**étalon-beurre**.

De crainte que nous ne comprenions pas, notre confrère a eu soin de faire exécuter un croquis par le dessinateur de son journal. C'est une sorte de tableau figuré — tout ce qu'il y a de plus figuré — des équivalences de l'**étalon-beurre** et des marchandises qui ont cours dans nos régions.

On y voit, par exemple, que huit kilos de beurre (pour parler comme Paul Regage) correspondent à une bicyclette, sept kilos à une robe de première communiante, cinq kilos à une paire de chaussures, quatre kilos à un pull-over et cinq cents grammes à une pelote de laine.

Et c'est même là qu'on s'aperçoit que le soi-disant envoyé spécial nous bourre la caisse. Tout le monde sait bien, en effet, que les habitants du Perche et du Maine ignorent l'usage de la bicyclette et des chaussures.

En revanche, si nous avions du beurre, nous autres hommes évolués, nul doute que nous nous empresserions de l'échanger contre des robes de première communiante. Mais voilà : Paul Regage ne nous dit pas — et pour cause — où l'on peut s'en procurer. Il a bien entendu dire, à ce qu'il prétend, que l'**étalon-beurre** était obtenu en tirant sur la tétine d'un pauvre animal appelé vache (encore un nom à coucher dehors) puis en battant à tour de bras le liquide ainsi extorqué. Mais on ne peut décemment ajouter foi à des procédés aussi barbares.

Les Percherons et les Monceaux sont des sauvages, c'est entendu, mais ils ne vont tout de même pas jusque-là.

Et la loi Grammont, mon cher Regage, elle compte pour du beurre ?

EN PAYS CIVILISE

D'ailleurs, si l'on tient absolument à enrichir le système métrique de nouvelles unités, à quoi bon aller si loin ? Même dans nos villes, ce ne sont pas les monnaies originales qui manquent. De quoi faire la joie et la fortune d'un numismate !

Sans parler de la **monnaie-tabac**, qui survit à toutes les dévaluations présentes et à venir, et de la **monnaie-pinard**, grâce à laquelle on peut tout acheter, sauf le silence — car elle a, au contraire, la propriété de rendre bavard — on peut aisément trouver :

— La **monnaie-conscience**, dont le cours varie avec l'importance de la conscience en question, c'est-à-dire avec le poste occupé par son propriétaire.

— La **monnaie-chantage**, bien menacée aujourd'hui, en raison du retour à la mode du coup de pied au derrière.

— La **monnaie de singe**, qui sert à payer les services rendus sous l'occupation par les membres de la Résistance.

— La **monnaie de leur pièce**, que lesdits membres de la Résistance voudraient faire payer aux collaborateurs libérés par M. de Menthon.

— La **monnaie du pape**, avec laquelle M. François Mauriac paye de retour les dits collaborateurs.

— La **fausse monnaie**, enfin, qui consiste en de petits carrés de papier appelés **tickets**, dont heureusement, tout le monde commence à se foutre éperdument.

L'ETALON-POPOL

Mais je m'aperçois que j'ai oublié une monnaie, et non la moins importante.

Appelons-la, si vous voulez, l'étalon-popol.

C'est avec cette monnaie que certains jeunes gens élégants payent les menus services rendus par leurs admiratrices.

Il s'en trouve même qui, à l'exemple des trusts, s'efforcent de drainer à leur profit toute la monnaie en question. Ceux-là ne quittent pour ainsi dire pas la planche à billets de toute la journée. C'est un peu dur pour les reins, mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour conserver le monopole.

Pardon : le monopopol.

On peut craindre seulement que la santé de ces gens-là ne finisse par en souffrir.

C'est ce qui s'appellerait claquer l'étalon.

Guy VERDOT.

P. S. — Et j'ai encore oublié une monnaie : la **François-monnaie**. Mais il paraît qu'elle commence à être bien dévaluée.



CONCOURS de la meilleure manchette

C'est Mlle Simone Bartoli, 122, avenue Thiers, à Villeurbanne (nous voilà dans les rosières, maintenant !) qui gagne aujourd'hui notre concours. Son envoi est, suivant la formule que nous commençons à connaître, en tête de la première page.

Donc, les hommes, ce n'est pas le moment de vous laisser distancer ! Faites-nous part de vos trouvailles.

Tout de même, ces femmes-! Le droit de vote, passe encore. Mais les manchettes !

Quelle époque !

Echo



EN CINQ-SEC

A VOS NUMEROS

Ma montre se trouvant en contradiction avec l'oignon réglementaire d'un rigoureux et galonné gardien de la Paix, j'en suis d'une contravention pour m'être trouvé 7 minutes après l'heure de fermeture légale dans un paisible débit des Brotteaux.

Décidément la lutte contre l'alcoolisme entre vraiment en vigueur.

Je veux bien être puni, mais je veux l'être courtoisement.

Or, mon brigadier verbalisateur accomplit son office avec une douceur fâcheusement milicienne qui m'incita à lui demander son numéro matricule.

— Vous voyez bien que cette administration nous l'a enlevé ! me jeta-t-il en entr'ouvrant sa pèlerine.

Cette administration, c'est celle de la République, alors ?

Devenu curieux par l'attitude de cet agent atrabilaire, je lui demandai son nom.

— Ça ne vous regarde pas, m'invectiva-t-il.

Bon, hier nous avions les Bandits Masqués.

Nous voici aujourd'hui avec les policiers anonymes.

C'est fâcheux, surtout quand on se trouve devant un fonctionnaire émettant une drôle d'opinion sur les pouvoirs publics qui l'emploient.

Proposons donc à notre sympathique Intendant de police l'échange qui s'impose.

Qu'il redonne un numéro matricule à ses gardes et qu'il supprime en compensation ces curieux boutons frappés d'une francisque qui ornent encore fréquemment leurs vareuses.

LA CRITIQUE EST AISEE

Dans les « Mosaïques », un journal assez confidentiel de Valence, un certain Bernard Gaudez se lance dans une diatribe implacable contre l'Edition contemporaine.

Romans, essais, polémique, poésies, rien ne trouve grâce auprès de cet aristarque de la Drôme.

Nous, ont veut bien.

Mais au fait, qui est et quelle est l'œuvre de Bernard Gaudez ?

UN BEAU GESTE

Afin de marquer son adhésion à la lutte contre l'alcoolisme notre ami Pierre Scize vient de retourner au maire de Saint-Agnès (Isère), le diplôme de champion des Buveurs de Blanche que ce vieillard compétent lui avait décerné au temps de l'obscurantisme et des libations.

DISTINCTION

A force de porter des toasts à la France, aux Alliés et tout de même à la littérature, le jour du Prix Lugdunum, Lucien Farnoux-Reynaud se leva de table un peu gai et très instable.

Un non-initié s'inquiéta.

— Vous avez une drôle de mine, mon cher.

— Pas du tout, j'ai l'allure parisienne, riposta en trébuchant le secrétaire général.

Quelque chose comme une gueule de Bois de Boulogne.

Henry CLOS-JOUVE.

A PROPOS D'UN BEAU LIVRE

Notre Pierre Scize vient de publier une admirable étude sur Clemenceau, organisateur de la victoire en 1918. Pierre Scize a, comme il convient, magnifié cette Jeanne d'Arc mal pensante, chauve et moustachue. Voici quelques souvenirs sur ce héros sans douceur.

* * *

Pierre Scize évoque une appréciation de Clemenceau sur Aristide Briand : « Un roseau peint en fer ». Le signataire de ces lignes a entendu Clemenceau parlant à François Albert dire textuellement ceci : « Votre Briand, vous en faites une main de fer dans un gant de velours : c'est une main de velours dans un pantalon de dentelles ».

* * *

Du même, et au même sujet : « La différence qu'il y a entre Briand et Poincaré, c'est que Briand ne sait rien et qu'il comprend tout, tandis que Poincaré sait tout et ne comprend rien ».

* * *

On causait entre médecins. Survient Clemenceau. Il interrompt un propos touchant une dame dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle était accueillante. « Oui, dit Clemenceau, elle est conditionnée par les démangeaisons de son... Comment dit-on ? Je ne trouve plus le mot. Pourtant, je l'avais il y a dix minutes sur le bout de la langue ».

* * *

Ce grand homme avait des rancunes d'éléphant. Le secrétaire de la rédaction de « L'Homme Libre » demande une augmentation. Clemenceau refuse. L'autre démissionne. La guerre arrive. L'ex-secrétaire, qui était officier de la Légion d'honneur et soldat de seconde classe, est mobilisé comme scribe au sous-secrétariat d'Etat du service de santé. Comme légionnaire, il avait droit de venir individuellement, et non en rang, de la caserne au ministère. Clemenceau devient président du conseil et ministre de la Guerre. Son premier soin, sa première signature a été pour un arrêté nominatif spécifiant que le soldat François Albert prendrait le rang et arriverait au ministère avec les camarades.

* * *

On parle à Clemenceau d'un de ses ministres qui, mécontent de son accueil bourru, menace de démissionner. L'intercesseur qui parle au nom de l'intérêt public fait valoir que le ministre est un animateur qui échauffe tout un entourage. « Alors, dit Clemenceau, c'est un soleil ? Je l'aurais plutôt pris pour une lune ».

* * *

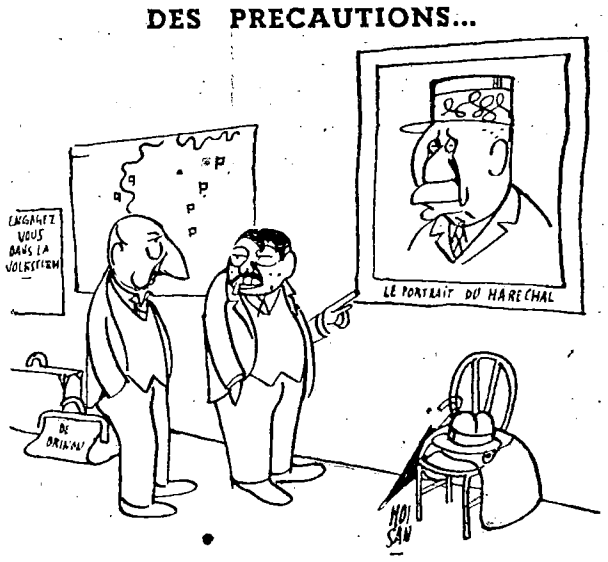
Et voici une anecdote lyonnaise. Clemenceau, ministre de l'Intérieur, vient inaugurer on ne sait plus quoi à Lyon : peut-être une exposition d'hygiène. A la fin de la journée, le secrétaire général pour la Police qui l'avait pilotè eut ce mot : « Quel ennui de vivre à côté d'un homme qui se croit obligé de faire à la minute vingt mots d'esprit, tous méchants, sur lesquels il n'y en a pas deux de vraiment drôles ».

* * *

Mais ce sur quoi on écrirait un livre, c'est la haine réciproque de Clemenceau et de Poincaré, faite de mépris chez l'un, de fiel recuit chez l'autre, et chez tous les deux d'incompatibilité d'humeur et d'une totale incompréhension. Celui qui n'a pas vu, dans un même équipage, Clemenceau et Poincaré, en grande tenue, le 1er janvier 1918, allant rendre les visites protocolaires, assis côte à côte et ne se disant rien, ignore ce que c'est que la haine.

Edmond LOCARD.

DES PRECAUTIONS...



— Si on remplaçait ça par le portrait du maréchal von Paulus...



"French Cancans"

par Michel Herbert



PAIX ! PAIX !

Le camouflage est un procédé relativement récent. Il date de la dernière guerre. Encore ne servait-il, jusqu'à ce jour, qu'à dissimuler des engins militaires ou des détails topographiques susceptibles de servir de points de repère à l'artillerie ennemie.

Jamais jusqu'alors on ne s'était avisé de camoufler un Etat tout entier. C'est pourtant ce qui se préparerait de l'autre côté du Rhin. De même que, pour tromper l'adversaire, on donne parfois à un sombre canon l'apparence d'un bosquet verdoyant, de même, avec l'espoir de nous abuser sur leurs véritables intentions, les autorités nazies s'efforceraient de donner au IIIme Reich l'apparence d'une nation pacifique.

C'est ainsi que, sur l'ordre de Himmler, M. Hitler abandonnerait son titre de « Führer », jugé belliqueux, pour celui de « Douceur », incontestablement plus débonnaire.



Pour la même raison, il troquerait son prénom d'Adolf contre celui d'Olivier, symbole de concorde.

Il se proposerait également de remplacer sa mèche fameuse, mais trop rebelle, par un épi, et d'adopter les cheveux « à l'ange ».

Cependant, les occasions de se faire des cheveux lui manquant de moins en moins, il préférerait peut-être se faire complètement raser le crâne pour supprimer désormais toute friction.

Rasant aussi ses moustaches, il irait jusqu'à porter le bouc, pour mieux se rapprocher du mouton.

Les causes de la disparition de Goering, sur lesquelles on a tant épilogué, seraient du même ordre. Loin d'être en disgrâce, le gros maréchal se serait simplement retiré dans une maison de santé pour y suivre une cure d'amaigrissement, car il penserait paraître plus digne de pitié s'il parvenait à acquérir l'apparence d'un échalas.

Cette attitude lui permettrait de s'affirmer par ailleurs comme le partisan résolu d'un changement de régime.

Au reste, le moment venu, il exciperait de son ancien titre de président du Reichtag pour se proposer comme parlementaire.

Bien entendu, Goering n'aurait pu résister au plaisir de se commander un nouvel uniforme, lequel comporterait un bicorne empanaché, une redingote à brandebourgs, une culotte de casimir, des bas blancs, des escarpins à boucles, un baudrier soutaché et une hallebarde. Ainsi vêtu, il estimerait que son désir de neutralité deviendrait évident puisqu'il s'agit d'un uniforme de Suisse.

D'autre part, soucieux de se rendre aussi méconnaissable que possible, Goering n'arborerait plus qu'une seule décoration : la médaille de l'encouragement au bien.

Quant au Dr Goebbels, après avoir longuement cherché ce qui serait de nature à le changer le plus complètement, il essayerait de se rendre beau.

En raison du travail que cela représente, il n'est pas très certain qu'il parvienne à ses fins.

Le camouflage envisagé ne s'en tiendrait pas aux chefs, mais s'étendrait à tout et à tous.

L'emblème de l'Allemagne ne serait plus l'aigle, mais la colombe.

Le parti nazi deviendrait le parti blanchi, de façon à laisser croire à sa guérison.

Ses membres ne se salueraient plus en levant le bras, mais en tendant la main.

La croix gammée elle-même céderait la place à la croix des vaches, les vaches étant des animaux éminemment pacifiques.

Le régime autoritaire ne serait plus que le régime obéissant, l'autorité risquant d'être considérée comme une marque d'entêtement.

Le livre-programme de Hitler « Ma Guerre » continuerait à être en vente, mais aurait pour titre : « Ma Paix ».

En tant que capitale, Berlin serait remplacé par Trèves, ville dont l'appellation répond mieux aux circonstances présentes.

Les agents de la Gestapo s'appelleraient dorénavant gardiens de la Paix.

Enfin, les S. S. se transformeraient en C. C., deux lettres qui phonétiquement sont un ordre d'en finir.



Par contre, il convient de démentir le bruit d'une transformation volontaire des usines d'armement du IIIme Reich en fabriques de parapluies.

Toutefois, soucieux de démontrer son désir de concorde, il se pourrait que le Grand Etat-Major allemand changeât le nom des fameux chars Tigre en celui de chars Agneau.



A L'OPERA

« DON QUICHOTTE »

Sans doute n'est-ce point là du Massenet ordinaire ; et, chose rare dans l'œuvre copieuse du maître stéphanois, le rôle de l'héroïne s'affirme ici relativement discret. De là à crier au chef-d'œuvre il reste un pas immense... que nous nous garderons bien de franchir.

Lucienne Anduran, bien que ne paraissant en scène qu'aux premier et quatrième actes, fut la vedette et le charme de cette reprise.

Vidal, comédien lyrique aux ressources inépuisables, campa un extraordinaire Sancho.

Quant à Savignol, il parut enchanter une partie du public. Nous, on veut bien !...

Mais, sans tenir absolument à jouer les empêcheurs d'admirer en rond, nous ne pouvons oublier d'avoir vu le rôle de Don Quichotte interprété par Chaliapine et Varni-Marcoux.

Et ça, c'étaient des tragédiens lyriques... des vrais !...

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE »...
... AU « PLATEAU ».

Tandis que notre Opéra municipal est en régie — mais, au fait, y est-il encore pour longtemps? — il serait opportun de faire prendre au personnel et au public quelques bonnes habitudes.

D'abord, commencer strictement à l'heure annoncée sur l'affiche : c'est le seul moyen de mettre les retardataires dans leur tort.

Ensuite, ne pas tolérer l'entrée intempestive desdits retardataires pendant l'exécution de l'ouverture: ils n'ont qu'à attendre, dans les couloirs, que l'orchestre se soit tu. Aucun théâtre lyrique sérieux n'accepterait la chienlit que l'on constate certains soirs à l'Opéra de Lyon.

Enfin, pourquoi notre municipalité n'adopterait-elle pas le régime heureusement inauguré par les édiles communistes de Toulon : onze mois de saison effective, le douzième étant payé à tout le personnel à titre de congé ?

* * *

AUX CÉLESTINS

De quoi vous parler cette semaine, amis fidèles ?

Aux Célestins, douze jours durant, la foule s'est ruée pour acclamer Jean Weber dans « L'Aiglon ». Chaque soir, c'était la bagarre autour de la « boîte à sel » où notre camarade Georget a subi de terribles assauts. Reconnaissons d'ailleurs qu'il a le chic pour placer les amis, acceptés au prix fort, sur des sièges invraisemblables.

× × ×

Au théâtre de Villeurbanne, pour une autre clientèle, « Rose-Marie » a depuis des semaines attiré pareillement la grande foule.

Le spectacle était monté avec goût.

Mais il y a la question des ballets. Depuis le départ de Rozette Reymond, les Villeurbannais sont en larmes.

Reconnaissons pourtant que Mlle Olympe, danseuse acrobatique, se tire avec brio de ses numéros.

Mlle Lucia Smolensky (la fille) est une toupie, une jeune toupie... Elle tourne à merveille, mais elle ignore l'art des arrêts, même facultatifs.

Quant à Mme Alexandra Smolensky (la mère), c'est un désastre municipal.

* * *

Chez Suzette Guillaud, cycle Molière.

On refuse également du monde et c'est justice.

Quand donnera-t-on à notre grande Suzette la place qu'elle mérite, sur une scène digne de ce nom ou au Conservatoire ?

* * *

Les Lyonnais ont bénéficié de deux ou trois galas avec Mme Nadia Dauty.

A quinze billets le cachet...

Nadia Dauty serait une grande vedette si elle n'était pas atteinte de cette maladie incurable : la vulgarité.

* * *

Nous avons, dans ces colonnes, hurlé contre les galas.

On va — dit-on — faire sur une de nos grandes scènes un essai de théâtre populaire : une bonne pièce, avec des prix à la portée de ceux qui travaillent et qui, par conséquent, ne vivant pas du marché parallèle, ne peuvent mettre à un fauteuil le prix de la livre de beurre qu'ils sont bien obligés d'acheter au sus-dit marché, because l'inertie des masses et la carence des autres.

Nous reparlerons à nos amis de cette tentative, en leur demandant d'y assister en masse.

Etre légèrement vache, c'est nécessaire par les temps qui courent.

Mais critiquer n'est pas tout ; il faut savoir construire.

STRAPONICE.



MA SŒUR EST CAPRICIEUSE

Le type même du film qu'il faudrait voir en version originale, à condition toutefois de connaître la langue.

Car il s'agit d'une comédie extrêmement bavarde, dont le dialogue est très amusant — en anglais. Mais la traduction y enlève tout humour et il est pénible de faire sans cesse danser le regard des images au texte surimprimé.

Seuls les films d'action, les films où il se passe quelque chose, les films « cinéma » supportent les sous-titres. Mais le genre « théâtre filmé » exige le doublage intégral.

Cette bande est néanmoins pourvue d'un nombre suffisant de gags pour que le spectateur non polyglotte passe un moment agréable.

LE CIEL EST A VOUS

Cette reprise s'imposait, car voilà bien un des quatre meilleurs films tournés pendant l'occupation.

Un film dont la réalisation fut entièrement française et dont l'inspiration est vraiment de chez nous.

On connaît le sujet : un ménage modeste, garagiste en banlieue, est littéralement envoûté par l'idée de voler, puis de battre un record. Il sacrifie toutes ses économies, le bonheur de ses enfants, la tranquillité conjugale à l'incoercible envie de faire quelque chose de grand.

Thème exceptionnel, mais thème exact. Car il est prouvé que la plupart des bonds qu'au cours des siècles a fait le progrès ont été accomplis sur les épaules de petites gens, illuminés, en qui éclata soudain on ne sait quel incendie triomphal, préparé par des générations d'abnégation, de dévouement, de pureté.

Mise en scène correcte. Interprétation magnifique : une Madeleine Renaud pas trop laide, pas trop « chien battu » ; un Charles Vanel extraordinaire, qui a trouvé là son meilleur rôle. De n'être fait cocu que par les éléments, il atteint à une grandeur de tous les jours qui bouleverse les cœurs les moins aériens.

* * *

PETIT COURRIER
DE NOS LECTEURS

Malou, aux « Belles Poules », Marseille : Le ciel duquel il est question dans le film de Gremillon est le ciel tout court et non le ciel de lit, comme vous paraissez le croire. C'est chez vous de la déformation professionnelle.

Rodolphe Maher, à Grenoble : Merci pour votre lettre. « L'Ecran à la ceinture » est un excellent titre pour le documentaire que vous voulez tourner sur la production laitière.

Folle de lui, à Pusignan : Jean Weber vient d'entrer dans sa vingt-quatrième année. Nous avons été le voir avant de vous répondre. Cela lui a coûté assez cher.

Autre folle, à Meyzieux : Non, Madame, Madeleine Renaud n'est pas la grand'mère de Jean-Louis Barrault. C'est sa femme. D'autre part, elle ne dédicace plus de photos récentes depuis 1904.

K. MERA.



Si nous en croyons les lettres que nous recevons, le zauditeur moyen commence à avoir un peu marre des émissions du genre « Sur le pas de la porte ».

En principe, il est rare qu'une série d'émissions, surtout quotidiennes, ne devienne pas fastidieuse après quelques semaines. Il est difficile en effet de se renouveler sans cesse. L'idée première, généralement bonne, est épuisée : il ne reste que la peau du citron.

Le zauditeur se plaint aussi de ces quêtes perpétuelles, de ces longues listes de galas.

Nous demandons pardon, à ce sujet, à notre confrère Straponice, d'empiéter un peu sur ses plates-bandes.

Nous avons tous pris, dans ce journal, depuis longtemps, position contre la politique des galas. Et nous croyons être en cela appuyés par l'opinion publique tout entière.

Ces manifestations ne seraient acceptables qu'aux deux conditions suivantes :

1° Qu'une représentation ait lieu, la première, au bénéfice d'une œuvre, à des prix astronomiques, d'accord. Cela permet aux barons du beurre à 1.000 francs le kilo de remettre en circulation le fric ainsi volé. Mais il est nécessaire que quelques représentations suivent, à des prix accessibles à toutes les bourses.

2° Que le bilan de chacune de ces représentations à grand tralala soit publié et diffusé, le pourcentage pris par les intermédiaires, et le bénéfice net versé à l'œuvre.

Alors, le zauditeur, devant des résultats tangibles, dira, comme l'autre :

— J'y crois, moi, j'y crois.

MICROFAUNE.



LES ARTS

A la galerie Bellecour, Georges Lugon expose des paysages lyonnais — et jamais peut-être peintre de chez nous ne fut aussi émouvant, aussi heureusement inspiré.

Qu'il s'agisse de ces quais de Saône, marqués de l'influence de Laplace — on pourrait plus mal choisir son maître !... —, de ces pentes croix-roussiennes ou de ces coins isolés de notre banlieue ouvrière, il plane sur tout ceci comme une très douce et très prenante mélancolie locale, qui n'exclut d'ailleurs ni l'exactitude d'un probe dessin, ni la richesse d'une palette habile.

Lugon, d'autre part, n'a évidemment pas abandonné ses chères fleurs et ses aimables natures mortes. Son exposition est l'une des plus heureuses qu'il nous ait été donné d'admirer cette année : elle classe indiscutablement son auteur parmi les tout premiers de nos jeunes peintres.

M.-E. G.



Le « Métro » avait déclaré forfait en championnat de France de rugby puis s'était ravisé.

On commanda alors brusquement au F. C. Lyon d'avoir à aller le rencontrer à Paris. On oublia de considérer que nos clubmen avaient, entre temps, perdu six hommes, mobilisés.

Les Lyonnais s'en furent pourtant dans la capitale et... vainquirent.

La réplique du berger...

× × ×

Un homme extraordinaire, n'est-ce pas ce certain Valcovert, dont « Sud-Est Sports » nous conte les exploits ?

Le 11 février, aux Roches-de-Condrieu, il lutta successivement contre Lacombe (52 kilos), puis contre Cure (87 kilos) et enfin contre Vialle, un solide poids lourds !

Qui peut dire ou faire mieux ?

× × ×

Les « pro » du L.O.V. n'ont fait que match nul à Nîmes et ses supporters en sont déçus.

Pourquoi ?

Et pourquoi désespéreraient-ils ?

La route est longue du championnat sur laquelle ils peuvent se retrouver.

Edouard DUPIRE.



GEORGES CLEMENCEAU
(Editions Gutenberg)
par Pierre Scize

Ceux qui savent l'amitié fraternelle m'unissant à Pierre Scize vont dire : « Evidemment !... »

Ils auront tort... Car c'est précisément cette amitié qui me gêne en exprimant ici toute l'admiration que j'éprouve pour le talent de celui qui, après s'être incontestablement classé comme le meilleur des reporters français, s'affirme maintenant comme l'un de nos meilleurs auteurs.

Il y a, comme ça, dans la vie d'un écrivain, des moments où l'on est particulièrement en forme — et d'autres où on l'est moins.

Pierre, lui, se trouve en plein boom !... Surtout depuis certain séjour campagnard aux marches de l'Isère, qui lui permit d'œuvrer en paix, suffisamment loin des lumières de la ville, ...et des complications gestapesques...

Il en est résulté, entre autres grandes choses, ce « Clemenceau », qui apparaît comme un monument, comme une fresque, solidement construite, et pourtant amoureusement poncée, enrichie d'enluminures, sertie de souvenirs et de pensées puissantes, comme d'autant de joyaux...

Pour faire passer la partie purement épisodique de l'ouvrage, l'auteur a usé d'un procédé habile et fort heureux, soulignant le récit comme un accompagnement de « main gauche » et lui restituant un agréable parfum d'actualité, puisqu'il le place dans la bouche d'un responsable du maquis parlant pour charmer les veilles de ses hommes, sur les rocs brûlés du Haut-Allier, en juin dernier, à la veille de la délivrance...

Scrupule de probe artiste — et bien inutile : la forme dense, infiniment musclée et évocatrice de cette partie didactique, truffée comme je viens de l'écrire de réflexions personnelles et d'anecdotes, fait qu'elle se lit comme un bon roman : je ne sais pas plus bel éloge en l'espèce !...

Mais ne nous plaignons pas que la mariée soit trop belle : l'évocation de la vie des maquisards de Pontgibaud, avec tout ce qu'elle contient d'émotion intense et de patriotisme, de foi ardente et d'élévation de pensée, constitue un bien beau morceau, qu'il serait dommage de ne pas avoir lu. Et nous pensons que sa publication n'empêchera pas l'auteur de nous donner le livre sur le maquis que nous attendons de lui...

Dans la même série a déjà paru un excellent « Gambetta » dont nous avons rendu compte.

Et on annonce, pour compléter cette prestigieuse trilogie, un « De Gaulle ».

Trois époques... Trois guerres... Trois hommes... Des livres qu'il faudrait faire lire à tous les petits Français...

Bravo pour les Editions Gutenberg qui eurent l'heureuse — et utile — idée de cette collection !...

M.-E. G.

LE COLLIER FATAL, par François Bear (Zeluck, éditeur).

Nous avions été sévères pour le premier roman paru dans cette collection, abusivement taxé de « roman policier américain ».

Celui-ci est meilleur, car il est correctement écrit et se lit avec facilité. Il se contente d'être français : nous n'en sommes d'ailleurs pas plus fiers pour ça.

Car l'auteur a triché. Deux crimes ont lieu dans une pièce parfaitement close. C'est le problème classique qui hante l'esprit de tout écrivain se consacrant à ce genre de littérature.

Et nous apprenons à la dernière page qu'un vasistas était resté ouvert, par lequel un singe s'introduisait et refermait l'espagnolette.

La solution est bien facile !

* * *

LES DESSOUS D'UNE DEFAITE, par Jacques Gabriel (Lugdunum, éditeur).

Malgré le manque de recul, de l'histoire déjà... Et quelle histoire! Effarant, tout simplement !

Sachez qu'au moment où les blindés allemands déferlaient sur notre sol, M. Daladier et M. Reynaud, brouillés pour des questions de prestige, ne s'adressaient plus la parole et communiquaient par petits papiers.

Sachez qu'en plein conseil, questionné sur la valeur de l'armement envoyé en Norvège, Gamelin répondait :

— Nos tanks ont fait leurs preuves, au Rif, contre les Marocains.

150 pages comme cela !

Et le livre se termine sur une explication lumineuse du « cas Pétain » : Le vieux soldat, humilié par le régime républicain, dévoré d'ambition, essayant d'imposer à la France le régime espagnol, franquiste, hiérarchisé, catholique, autoritaire, corporatif — le regime sous lequel on l'avait enfin, au cours de son ambassade, abreuvé d'hommages, de messes, de revues militaires — et cela en profitant d'une défaite qui était la bienvenue.

* * *

APPROCHE DE LA NUIT, par Pierre Larthomas (Lugdunum, éditeur).

Un roman, un vrai. Un des rares romans qu'il nous ait été donné de lire depuis cinq ans.

Un homme se penche sur son passé... Un homme joue son bonheur parce qu'il a cinquante ans et qu'à cet âge déjà on ne vit plus que de souvenirs.

Le livre a été écrit à Stablack (Prusse Orientale), car l'auteur est prisonnier. Et ce livre est un espoir fou : on voudrait que tous nos exilés eussent des trésors pareils dans leurs cahiers, rançons de tant de souffrances et de méditation.

Le prix « Le Marguet » a couronné, l'année dernière, cet ouvrage.

Et c'est le jury qui, pareillement honoré, doit être fier.

L'Homme qui lit.



La ceinture !... Article indispensable par ces temps de restrictions, et que la coquetterie féminine sait si bien adapter à la silhouette actuelle.

Une jolie ceinture... Et la chemisette la plus simple se trouve transformée. Il s'en fait à gros clous dorés, genre tapissier, disposés en motifs, qui sont tout bonnement exquises. D'autres comportent des lacets de cuir, des cabochons, des aiguillettes...

Mais, le plus charmant modèle est celui que j'ai pu admirer chez le maître artisan Berthoux, place Antoine-Vollon (réclame non payée). Elle est en peau de cochon — ce qui lui confère déjà une certaine valeur de souvenir. Et elle comporte vingt-quatre trous — de quoi tenir jusqu'en 1948 époque probable de la fin de la guerre.

Tante ABELLE.



J3, classe 46, achèterait biberons d'occasion, même usagés. Faire offres à Jojo, R. P.

Mettrais en vente prix raisonnable, stock papier ouatère dissimulé cupidité troupes d'occupation. Faire offre : José, au journal.

Marcel Rozet, directeur de « l'Horloge ». — Accepteriez-vous fauteuil Sacha Guitry à l'Académie Goncourt ? Vous seriez plus amusant que Lui !...

Bougnat. — Tu devrais changer de blaze. Tout le monde croit que tu peux livrer du charbon...

Lolotte Q. — Le spécialiste-maison est notre ami et collaborateur François Monnet. Il reçoit de 5 à 7. On est prié d'apporter son « for-sex ».

Un dégourdi : Mais non, M. Gantillon, des Célestins, n'est pas l'auteur de « Maya ». Lui, il aurait plutôt écrit « Tartaut »...

Batouala, potache : Patientez un peu ! L'amour viendra... Mais, en attendant, ne contractez pas de mauvaises manières...

LA SEMAINE
Tél: F. 24-96
54, rue de Brest, LYON

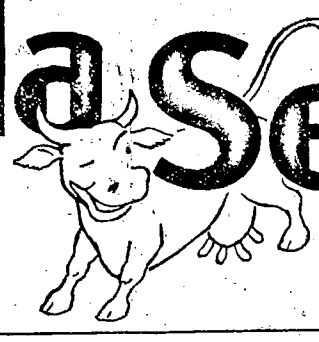
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBOEUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 17 — 8 MARS 1945 — LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Les Russes foncent sur l'Allemagne

la Semaine



hebdomadaire satirique
... et légèrement vache

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

En avant la Moujick !

NOS GRANDS REPORTAGES

La signature de l'armistice donne lieu à d'imposantes manifestations

Banques et compagnies d'assurances distribuent de l'argent et les bistrots offrent à boire à la foule

par Marcel-E. GRANCHER

Comme tous nos confrères, et ainsi que cela se fait dans la corporation, notamment pour les notices biographiques, nous avions préparé à l'avance notre petit récit des manifestations accueillant la nouvelle de la signature de l'armistice. Or, au moment de faire « rouler » le présent numéro, voici que nous nous apercevons qu'un typographe un peu trop pressé a inséré l'article en question au beau milieu de notre première page. Il y est : qu'il y reste !... Le temps nous manque pour le changer. Et puis, après tout, la capitulation de l'Allemagne ne peut tarder, et notre anticipation ne sera que très relative.

(N. d. l. R.)

(De notre envoyé spécial,
par transmission avancée)

Comme chacun le sait présentement, l'Allemagne a capitulé. Ce fut ce matin, à 5 heures, que les plénipotentiaires : général von Grossmich, amiral von Kelgroner et Doktor Max Kufess signaient, aux lieu et place du Führer, empêché du cafecif, la reddition inconditionnelle exigée. Le Grand Reich était kapout. Il restera le Petit Reich, que l'on pourra visiter à bicyclette. Nous en reparlerons...

Dès midi, la nouvelle se répandit par nos rues et Lyon, hurlant et joyeux, fou d'enthousiasme, se retrouva, envahissant trottoirs et chaussées. Certes, on ne doutait pas de la victoire... Mais, du moins ne la croyait-on pas si proche.

Aussi, les larmes jouxtaient-elles les rires. Dans leur liesse, les passants s'étreignaient, se mouchant sur l'épaule du voisin, et les vieux tendeurs avaient du boulot pour présenter leurs hommages à tant de jolis tendrons. On embrassait même les gardes-mobiles !...

Dès 13 heures, l'O. T. L. garas ses voitures. Mais sur l'initiative de son éminent et sympathique directeur, tous les contrôleurs, qui portaient pour la circonstance un kiki rose dans les cheveux, se mirent à parcourir la ville, offrant aux Messieurs un « havane » bagué aux armes de la compagnie ; aux femmes, un flacon de parfum « Toi-z-et-Moi ». Ce geste fut fort apprécié de la population (1).

LE DEFILE

Puis les cortèges s'organisèrent et parcoururent les principales artères, sous les vivats de la foule. Chaque groupe était précédé d'une pancarte l'identifiant : « Résistants de la rue Vieille-Renversée », « Petits résistants du Grand-Trou », « Résistants de la Boule de Zinc », « Résistants des Amis de la Truite ». Jamais on n'avait vu autant de résistants — surtout au temps où les boches étaient là. Ce défilé faisait chaud au cœur...

Tout le monde s'embrassait... Les pires ennemis se réconciliaient..... On voyait passer bras dessus bras dessous François Monnet et Mme René Daumière ; Gégé-la-Jaquette et Zette la coiffeuse ; les gendres et les belles-mères ; les filles de la Mercière et la brigade des mœurs ; les contribuables et les percepteurs, les rad-soc et les « peaux de lapins », les démocrates-chrétiens et les hommes de la Libre-Pensée, lesquels chantaient un air de circonstance :

« Nous avons bien rigolé,
Avec les cu-cu (bis)
Avec les curés... »

Une seule fausse note : une bande de vieux couillons, à la plupart desquels il manquait d'ailleurs une jambe ou un bras — ce qui prouve leur penchant pour le désordre — se présentèrent porteurs d'une banderolle où l'on lisait :

« Les résistants de 14-18. »

Perplexes, les jeunes membres du service d'ordre se demandaient ce que ces débris venaient bien faire là. Mais l'un d'eux finit par se souvenir que, vingt-sept années auparavant, il y avait déjà eu une guerre — et qu'elle s'était déjà terminée par un armistice du genre de celui que l'on fêtait. On laissa donc aller les vieux, en leur recommandant de ne pas faire de scandale.

A 15 heures, les établissements de crédit et les sociétés d'assurances ouvrirent spontanément leurs guichets et se mirent à distribuer des coupures à tous ceux qui se présentaient. Mais ce geste fut accueilli avec réserve : tant que ces histoires d'estampillage en perspective ne sont pas terminées, personne ne veut avoir trop de billets sur soi.

A 20 heures, le président Herriot, — notre Doudou — arriva par avion et, follement acclamé, se rendit à l'Hôtel de Ville, où M. Justin Godart lui rendit solennellement son siège.

LE BAL

Cependant, dans les cafés, les bars, les restaurants, un peuple en délire chantait, buvait, s'étranglait de joie. Les pots s'empilaient sur les tables. On étouffait dans les débits trop étroits...

Ce fut alors que, sur l'inspiration de deux membres de la corporation, connus pour leur habituelle générosité, MM. Chinal et Baud, le syndicat prit une grande décision : on dressa des tables dans la rue, on monta les tonneaux des caves et tout le monde put boire à l'œil.

On n'avait jamais vu ça à Lyon, de mémoire de vieux Grôléen !...

Bientôt, des girandoles multicolores s'allumèrent un peu partout, au fur et à mesure que le soir tombait. Puis, des orchestres improvisés s'installèrent, aux accents desquels les couples se mirent à tourner comme aux 14 juillet des temps où nous étions heureux...

UN INCIDENT

Une douce fraternité montait des verres et de la joie commune. Hélas ! un ignoble invididu troubla comme toujours cette union sacrée. Ce dégoûtant personnage, un nommé Cramiod, 45 ans, 8, rue Glinche, osa, larmoyant, proposer à la foule croix-roussienne l'écoulement de son stock de beurre au prix prohibitif de 12 francs la livre. Mais le peuple indigné lyncha le trafiquant criminel dont quelques débris furent déposés à l'institut médico-légal.

Nous constatâmes d'ailleurs, un peu plus tard, avec une sincère désolation, l'évidente mauvaise volonté des Pouvoirs Publics. Les Chambres Patronales, dans un geste peut-être tardif, mais néanmoins spontané, désiraient faire bénéficier le prolétariat lyonnais d'un mois de vacances payées. Les Pouvoirs Publics rechignèrent, examinèrent et finalement rognèrent à quinze jours ouvrables la durée de ces vacances exceptionnelles. Donc, demain matin, ouvriers et employés pioncerons jusqu'à 10 heures...

....

N. D. L. R. — Nous nous excusons de ne pas publier la suite du reportage de notre collaborateur, mais le Central Franklin vient d'être utilisé comme poulailler. Vu l'abondance du ravitaillement arrivé soudainement de la Bresse, l'administration ignorait où caser les volailles et a réquisitionné à cet effet le dit Central.

Nous signalons à nos lecteurs que Burdeau et Moncey ne répondent pas non plus. L'un est transformé en chais, l'autre en frigo.



(1) Les retardataires pourront se présenter dès aujourd'hui de notre part aux bureaux de la compagnie, 50, cours Lafayette.



— « Il paraît qu'on va faire une deuxième répartition de volailles »

LE SURNOM DE LA SEMAINE

Pour l'acteur lyonnais ORBAL : ORBAL et Balai de Crin

D'après des informations non confirmées :

Ne sachant plus que faire de von Papen, le Führer l'aurait désigné comme ambassadeur au Vatican.

VOUS Y CROYEZ, VOUS, A LA CINQUIÈME COLONNE?

par Pierre SCIZE

On lisait dans la presse du 27 février :

« Une information contre X... est ouverte sur l'ordre du gouverneur militaire de Paris, pour publication de bruits infamants répandus sur le compte du colonel F. F. I. Rol-Tanguy. »

S'il est encore des gens pour l'ignorer, je dirai ici que le colonel F. F. I. Rol-Tanguy est le sauveur de Paris.

Ni plus, ni moins.

Un invraisemblable héros de moins de quarante ans, sorti du peuple, ouvrier chaudronnier de son métier en Bretagne, qui s'est révélé un incomparable chef de guerre.

Ses classes, il les a faites au feu. L'Espagne lui a tenu lieu de Saint-Cyr. C'est dans les Brigades Internationales, au service de la paix du monde, qu'il a pris ses premiers grades.

On a peut-être oublié ce que fut cette répétition générale du Grand Massacre, que fut la guerre d'Espagne ? Devant l'indifférence d'un monde qui mourait et ne le savait pas, pendant que l'Europe égoïste vivait ses derniers beaux jours et détournait avec hypocrisie ses regards de ce laboratoire où l'on mettait au point les grandes catastrophes, l'Espagne, écartelée comme un cobaye sur la table des vivisecteurs, subissait le plus effroyable des martyres.

Tout ce que nous avons souffert, l'Espagne l'a souffert avant nous. J'ai entendu les bombes allemandes sur Barcelone, bien avant de les entendre sur Paris. J'ai vu, à Valencia, avant de les voir à Orléans, des cadavres d'enfants alignés au soleil sur les places publiques. Rien de ce que je vis par la suite dans mon pays n'a pu me surprendre. Ni la lâcheté des puissants. Ni surtout le courage des humbles.

Lorsque je fus mis en présence des combattants du maquis français, je les reconnus tout de suite : j'avais vu leurs frères dans les sierras de l'Aragon, en Catalogne et dans la tranchée de la Cité Universitaire à Madrid.

Dans les Brigades Internationales brillaient le courage le plus pur, l'abnégation la plus totale. Mais il s'y rencontrait également l'intelligence la plus lucide. Ceux qui étaient là avaient compris trois ans avant les autres, que la lutte était engagée entre les soldats de la liberté et les mercenaires de l'oppression. Ils savaient que la vie ne vaudrait pas une noix sèche, si les barbares triomphaient.

Rol-Tanguy était des Brigades. C'est tout ce que je sais de lui, sinon qu'en août dernier il se trouvait à la tête des Forces Françaises, qui dans Paris décrétèrent l'insurrection.

Il appela le peuple aux armes. De son P. C. dans les catacombes de Montrouge, il dirigeait les combats de rue, soutenait les barricades, insufflait à tous l'énergie désespérée qu'il fallait pour vaincre.

Besogne de fous. Goliath, monstrueux, régnait sur la capitale. Il tenait les hauteurs, les grandes artères, les points stratégiques. Il avait ses chars Tigres, ses canons, ses mitrailleuses. En face de lui l'éternel David n'avait que ses poings nus, quelques pétoires, sa fronde, devenue bouteille de nitroglycérine, son âme pure et décidée à vaincre.

Une fois de plus, Goliath fut vaincu. Rol-Tanguy, le petit chaudronnier breton, amena à sa botte le général allemand et le contraignit à signer la capitulation. Quand Leclerc entra dans la ville, c'était chose faite.

Ça n'était pas allé tout seul : les tièdes ne manquaient pas, près de Rol, ni les lâches. Au sein même du Conseil de la Résistance, une majorité se forma à deux ou trois reprises, demandant qu'on cessât la lutte inégale, qu'on abandonnât, qu'on capitulât. Ce ne sont pas ceux, soit dit entre nous, qui aujourd'hui font le moins de bruit et tiennent le moins de place.

Rol-Tanguy fit alors quelque chose de pas très démocratique, évidemment. Il envoya promener cette majorité de tièdes et de mous. Et, avec quelques enragés de sa façon, il continua le combat. Le résultat, on le connaît, Paris intact, Paris délivré, sauvé de la destruction, un patrimoine inestimable conservé à la France et au monde.

Seulement, ça offusquait trop de gens, il faut croire, toute cette gloire tombée sur un ouvrier. Contre lui, on a employé l'arme classique : la calomnie. Des émissaires, à allure de pitois, baissant les yeux, parlant à voix basse, s'en allèrent chuchotant qu'en vérité c'était dommage, qu'un tel homme aurait dû résister à la tentation. Quelle tentation ? Prudents comme la vesse d'un purgé, nos gaillards parlaient de détournements... Oh ! ils ne savaient rien de précis ! Mais enfin... N'allait-on pas arrêter le colonel ? N'était-ce pas déjà fait ? N'était-il pas condamné ? Et comment pourrait-il en être autrement ? Sans disciplines morales, n'est-ce pas ? Sans idées religieuses ?

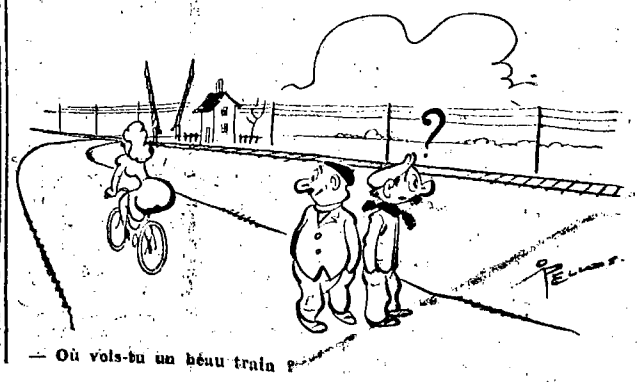
L'information contre X... va laver Rol-Tanguy de toute cette fange. Encore y a-t-il gros à parier qu'on ne donnera pas une publicité considérable à ses résultats. Que trouvera-t-on, du reste, sinon des bobards, des courants d'air de sacristie ou de conseils d'administration ?

Je dédie cette histoire où un héros authentique se voit salir par une insaisissable maffia, à tous les joyeux buveurs d'apéritif qui vous disent avec une bourrade :

— Vous y croyez, vous, à la cinquième colonne ?

Pierre SCIZE.

IL Y EN A ENCORE



— Où vois-tu un beau train ?



L'ENFANT DU BOIS PLAUQUET

par Pierre van der Meulen

(Editions de la Palatine), Genève

Avant d'acheter le livre, on se dit : « Le nom de l'auteur me rappelle quelque chose ».

Après l'avoir lu, on se souvient que c'était un nom de cacao hollandais.

Mais M. Pierre van der Meulen, lui, n'est qu'un ersatz.

Il a tenté de faire du Billy. Ça a évidemment fait du sous-Billy. Du Billy sans les reproductions de documents.

Il ne reste donc pas grand'chose.

De plus, l'auteur connaît et aime Grenoble et Lyon. C'est fort louable. Il nous y promène comme dans une rue barrée aux deux bouts où il n'y aurait que des allers-retours.

Ça fait un peu songer aux vieilles paysannes qui emploient toujours le même bout de lard pour graisser leur soupe.

Pour son prochain enfant, M. van der et quelque chose fera bien de surveiller l'accouchement.

* * *

LE SECRET DE LA REINE CHRISTENE

par Mme Andrée Viollis

(Editions Gutenberg)

Christine de Suède était noire comme un pruneau, un peu contrefaite et exhibait un nez pointu et indiscret.

Jusqu'à sa vingtième année, on crut bien qu'elle allait aimer les femmes, tant son intimité était grande avec sa tendre amie Ebba de la Gardie. Mais, heureusement pour la gent porte-culottes, elle se ressaisit, abdiqua et finit par coucher avec un noble maquereau italien, le marquis Monaldeschi — qu'elle fit assassiner par la suite.

Mme Andrée Viollis nous conte avec bonheur cette histoire de corne-au-c...

* * *

5me KOLONE

par le caporal Pinard

Comme son surnom l'indique, Louis Jouret est un ancien militaire. Aussi trouve-t-on dans chacun de ses ouvrages une scène bien campée de la « der des ders », par exemple, une attaque dans « *Gloire* », *un petit poste* dans « *Rêves de Poilu* », *un défilé dans « 5me Kolone ».*

Ce dernier ouvrage fourmille de choses amusantes :

Et toute cette Kolone
D'hommes, ennemis de l'homme,
Et sa maudite séquelle
Avec de bonnes semelles,
Nous les chasserons de chez nous,
A grands coups de pied dans le [cou.

Dans « 5me Kolone », le lecteur revivra les épisodes de la « Drôle de guerre » et cela en vers de huit pieds (à croire que le caporal a avalé un mille pattes !...)

UNE AFFAIRE D'HONNEUR



N... de D... ! Je lui ai donné ma carte de tabac !

La baignoire

Mme Dubide appartient à cette honorable catégorie de bourgeois que Bernanos appelle les « bien-pensants » et qui estiment avoir droit au maximum de confort, même dans les temps d'épreuve et de misère générales.

C'est pourquoi Mme Dubide, malgré les restrictions, avait, entre autres réserves, cent kilos de sucre alignés dans sa baignoire et possédait par surcroît ce joyau inestimable : une bonne à tout faire... à tout faire, même des sales blagues...

Patronne tyrannique, cette accapareuse eut un jour l'imprudence de morigéner un peu trop vertement la domestique qui — sans même lui donner les huit jours réglementaires, — la plaqua avec un bruit sec : celui de la porte qui se referme...

Mais avant de partir, la rebelle, rancunière, avait légèrement entrouvert un des robinets de la baignoire garde-manger... de sorte que Mme Dubide, entrant quelques heures plus tard dans sa salle de bains, se trouva en présence d'une cuve d'épais sirop, où surnageaient les cartonnages bleus des raffineries Machin.

Et comme Jupiter prive de raison ceux qu'il veut perdre, elle alla stupidement se plaindre au Commissaire de police.

Celui-ci, enchanté de pouvoir, une fois au moins, pincer quelqu'un en flagrant délit de marché noir, s'empressa de la poursuivre pour détention de stocks illicites.

Moralité. — Si vous avez du sucre, ne le mettez pas dans la baignoire...

Si vous avez une bonne, ne la mettez pas dans la confidence.

José de BERYS.



DE MAYERLING A SARAJEVO

Ce film offre toutes les garanties de succès : une belle histoire d'amour, des interprètes connus, une mise en scène somptueuse.

Il a un autre mérite : pour une grande partie du public, — les moins de cinquante ans — il sera une leçon d'histoire, d'histoire à peine et pourtant joliment romancée. Les quinze dernières années de la sanglante, de la maudite maison d'Autriche, sont là, avec le dernier empereur, la raison d'Etat, les ministres formels, l'influence constante du cousin d'Allemagne, la révolte, l'espérance de tous les petits peuples soumis par la terreur.

On suit sans effort l'aventure passionnée de l'archiduc-héritier. On sent poindre le drame... Le drame de Sarajevo : deux morts qui entraînèrent, par le jeu d'une diplomatie bien huilée, des millions d'innocents dans une tombe beaucoup moins décorée.

Ce film n'est pas récent. Il ne saurait vieillir, étant d'époque.

On a eu tort d'y ajouter un commentaire filmé. Quelques mots suffisaient.

Edwige Feuillère et John Cadge se tirent avec assez de simplicité d'un rôle à la fois facile et artificiel. Il n'y a que des éloges à faire aux innombrables acteurs qui, des valets à l'empereur, ont campé les pantins tragiques d'un monde à jamais révolu.

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

A plusieurs lecteurs : En effet, des lignes sautées dans nos articles « Radio » et « Théâtre » de nos deux derniers numéros ont rendu certains passages incompréhensibles. Nous nous en excusons.

Trois dactylos de la «Barclays» : Merci de votre lettre très amusante. Donnez-nous rendez-vous pour le vin blanc d'amitié.

Pierre Rambaud, à Grenoble : Ce que nous avons surtout admiré dans votre lettre, c'est le papier Un tout petit peu prétentiard.

Une lectrice de nulle part : En principe, nous ne répondons pas aux lettres anonymes. Mais pour vos connaissances en poésie, vous repasserez. Pour nous, la poésie va de Ronsard à Aragon, en passant par Verlaine. Ce chemin fleuri ne passe pas par Rostand.

Juliette, à Vernaison : Il ne nous est pas possible de vous dire si les gaines d'Edwige Feuillère et de Jean Weber sortent de chez le même fournisseur.

K. MERA.

Etat de grâce

Les récits des revues scientifiques mériteraient parfois le prix Courteline, voire le prix Rabelais.

Une importante publication médicale, sans la moindre prétention humoristique, étudie le cas d'un monsieur qui causait avec son épouse légitime au plus profond du lit conjugal quand les sirènes se mirent à hurler. Les deux conjoints en étaient précisément à ce qu'un physicien appellerait le sommet de la courbe, lorsque le tapage et ses menaces se déchaînèrent. Que croyez-vous qu'il arriva ? Sans doute que le mari connut la disgrâce qui fait le sujet de « Vous n'avez rien à déclarer ? » et autres vaudevilles classiques ? Quelle erreur !

Cet homme, béni de Vénus, demeura en état de grâce pendant trente jours consécutifs sans la moindre défaillance. Et il fallut lui appliquer des sangsues pour le ramener à une situation plus correcte.

Nous dirons même plus commode, dans le train ordinaire de la vie.



AU TEMPS ?

On parle de plus en plus des élections et de moins en moins de les faire.

Une forte opposition à une consultation populaire se manifeste dans certains milieux et non des moindres.

« Le pays est *malade*, déclarait *M. Tixier, que la perspective de désordres possibles n'enchante pas ; or on ne consulte pas un malade*... C'est le malade qui consulte les docteurs... »

« D'accord, ripostait quelqu'un, mais le malade a le droit de changer de docteurs... »

En tout cas, on nous informe déjà que les stocks de papier sont si réduits qu'ils ne suffiront pas à faire face aux besoins d'une campagne électorale.

Alibi ?

Le pays gardera-t-il ses mêmes docteurs ?

Il faut évidemment moins de papier pour rédiger quelques ordonnances.

* * *

LA DERNIERE DE PIERRE-ETIENNE

Quand on vous disait qu'on déplaçait beaucoup d'air à l' « Alliance démocratique » et qu'on ne désespérait pas du tout d'arriver à une entente.

Mais qu'est-ce qu'il y a de vrai, au juste, dans cette histoire du document Flandin ?

Car il y a, paraît-il, un document Flandin...

Un document que celui-ci aurait produit lors de son premier interrogatoire, il y a trois semaines.

Un document couvert en long et en large de signatures grandes comme ça...

Un document qui ne tendrait rien moins qu'à faire passer Vichy pour le centre officiel de la Résistance.

... De la résistance élastique, si nous osons dire.

Un document qui aurait encore quelque valeur aux yeux de certains de nos alliés chez lesquels l'ex-ministre de Pétain avait quelques relations.

Un document que notre gouvernement aurait, jusque-là, ignoré.

Beau sujet de conversation, en tout cas, pour M. Bidault, lors de son dernier voyage, disent certains dont cette histoire tourne la tête.

« Que penseriez-vous, disent-ils, d'une opposition qui aurait l'oreille des hautes sphères et qui aurait pour but d'expliquer le coup? »

Mais les hautes sphères, jusqu'à présent, demeurent impénétrables.

LES CROQUEMITAINES



— C'est bizarre... nous avons eu une délégation soviétique à Lyon et on ne signale pas de disparition de petits enfants !...

CHEZ LE LIBRAIRE

Jean Galtier-Boissière, toujours si documenté, a publié son « Journal pendant l'occupation » où il a scrupuleusement noté, au jour le jour, ses bons déjeuners et les défaillances des petits camarades...

Lecture pleine d'enseignements.

Mais Jean Galtier-Boissière ne nous en voudra pas d'ajouter un éphéméride probablement tombé de son agenda :

« Le ... octobre 1940. Lu dans le journal « Aujourd'hui » un intéressant article sur les « petites annonces », par Jean Galtier-Boissière. »

* * *

FOLIE SPECULATIVE

Des bruits peu vraisemblables courent sur les projets du gouvernement destinés à résorber les assignats. Des diverses façons d'évader le billet de banque, il en est une étonnamment stupide, mais qui séduit nombre de jocrisses. On achète à n'importe quel prix les timbres-poste émis par des organismes officieux, quand ce ne sont pas des particuliers, sans nul mandat, sous prétexte de fêter la libération. On paie certaines émissions jusqu'à 150.000 francs. Or le billet de banque, même surabondant, est tout de même garanti par la Banque de France. Mais qui garantit une valeur quelconque à ces émissions spéculatives dont il est trop évident que, la crise passée, la cote tombera à zéro ? Spéculateurs, n'achetez pas des R. F. ; jetez vos billets dans la Saône pour les voir flotter puis disparaître.

Ce sera plus divertissant, et le résultat sera le même.

A la petite semaine...

Comme a dit Roosevelt au retour d'Alger : l'emblème de la France ce n'est pas le coq gaulois...

...C'est un lapin.

...Un lapin gaullois.

:: :: ::

Un économiste avait publié sous l'occupation de longues études sur l'organisation de l'Europe.

Il s'est suicidé.

...Avec le même rasoir.

:: :: ::

Les Américains ont, au cours d'un raid aérien, exécuté Jacques *Doriot*.

Les Américains nous prennent tout.

:: :: ::

Les « 3 » ayant décidé qu'il faut être en guerre contre l'Axe pour s'asseoir à la table de la Conférence de la Paix, la Turquie, le Paraguay, le Pérou, l'Egypte, etc... sont entrés dans le bain...

A ce train là, il va falloir ajouter une rallonge...

:: :: ::

D'autre part, on annonce que l'Allemagne se disposerait à déclarer la guerre à l'Italie fasciste, l'Italie fasciste au Japon et le Japon à l'Allemagne.

Ce qui ferait encore trois sièges à caser.

:: :: ::

Certains ne cessent de répéter : « Nous sommes socialistes, nous sommes socialistes, nous sommes socialistes... »

A cette cadence-là, ce n'est plus une profession de foi...

... C'est la méthode Coué.

:: :: ::

Dialogue dans une arrière-boutique :

L'épicier à son nouveau commis :

« Vous pigerez vite les bons clients, ils clignent de l'œil.

— Et les autres ?

— Ils tirent la langue.

L'inconnu dans la Maison.

UN CONTE ORIENTAL

LA FEMME QUI A ÇA SI NU

En ce temps-là, le Grand-Turc était en lutte contre les barbares.

Les reitres ayant occupé une partie de son territoire, y firent pendant de longs mois pillage et bombance. Mais quelques jeunes Turcs, las de servir de têtes de même nom, se révoltèrent, et, appuyés par le roi des Indes et le tyran de Syracuse, qui leur parachutèrent des éléphants blindés, des hallebardes à râpes, des arbalètes à répétition et des tablettes de cire leur promettant de fortes rations de pilaf pour l'après-guerre, réussirent à bouter les barbares par-delà les détroits.

L'heure du grand règlement de compte sonnait.

Le Parischah de toutes les Turquies, revenu dans sa capitale, consulta son grand-vizir.

On décida que tous ceux qui auraient aidé l'ennemi seraient empalés. Pour être sûrs de n'en point oublier, on commença par les moins coupables, les serviteurs, les allumeurs de chandelles.

Les odalisques qui avaient collaboré du croupion avec les barbares furent tondues, puisqu'aussi bien le pal n'était pas pour elles un supplice.

On les appela désormais les odalisses.

Mais Allah veillait sur ce pays qu'il aimait entre tous, comme la fille aînée de l'Islam.

Il apparut un jour au Cheik-ul-Islam et à ses représentants patentés, grands écrivains gagnés à la charité mahométane, grands défenseurs des piastres, etc.

Il était temps !

Une entreprise commerciale s'apprêtait à industrialiser la douleur et à faire des engrais phosphatés en désossant les collaborateurs des barbares. On oublia les querelles mesquines, la haine sordide des masses, et la bonne vie recommença, sur la bonne terre ottomane.

On fit des cérémonies dans toutes les mosquées, à la mémoire des allumeurs de quinquets prématurément pendus.

Mais une question angoissante se posait pour le Cheick-ul-Islam, directeur de toutes les consciences.

Quelques malheureuses hétaïres, tondues par la populace toujours avide de sensations, étaient mortes de honte, car les femmes de ce pays étaient fières.

A force de prières, on espérait faire admettre ces malheureuses au Paradis.

Mais, hélas ! Comment l'ange Azrael pourrait-il les emporter au ciel, puisqu'on ne leur avait pas laissé la moindre touffe de cheveux pour les saisir ?

Le Grand Conseil fut réuni pour examiner ce pénible détail.

Pour les vivantes, on étudia une coiffure spéciale, le turban, qui est devenu depuis la coiffure nationale.

Pour les mortes, on proposa les faux cheveux, la poignée de malle, le piton simple, sans arriver à un accord.

On allait s'en remettre au Tout-Puissant, lorsqu'un mufhti de province, le mufhti Marcellus-Ebéroglou Grancher-Pacha, fit signe qu'il voulait parler.

« Sérénissime Parischah de toutes les Turquies, j'ai une idée, puisque, aussi bien, une fois n'est pas coutume.

« Nos charmantes odalisques ont été tonsurées certes, et vilainement, mais elles ont pu sauver une partie de leur système pileux, placé par Allah en un endroit de leur corps, que la coutume qualifie, je ne sais pourquoi, de secret.

« Cette touffe providentielle ne suffirait-elle pas à les saisir pour les monter au harem céleste ? Ce qui me paraîtrait fort logique et tout indiqué. Ainsi elles arriveraient au ciel comme elles allaient sur la terre, le c... le premier. »

Le mufhti irrévérencieux fut privé de lokoum pendant un an (1).

André TERRISSE.

(1) Il s'en fout complètement, il préfère le beaujolais (Note du mufhti).

Afin d'être invité à San-Francisco

Le Maréchal Pétain se préparerait à déclarer la guerre à l'Allemagne

C'est fou ce que la guerre peut se déclarer en ce moment. C'est une espèce d'épidémie, de coqueluche internationale.

Dans les milieux médicaux, on croit se trouver en présence d'une maladie nouvelle appelée « san francisquite », qui se manifeste ordinairement à l'approche des conférences de paix.

Pour notre part, nous croyons plutôt qu'il s'agit de la « fièvre de onzième heure », pour la raison que celle-ci se déclare avant qu'il soit midi sonné.

Aux dernières nouvelles, le mal se répand avec une rapidité effrayante. Ça a commencé par la Turquie, qui, lasse d'être traitée de démocratie en peau d'harem, a brusquement ouvert à deux battants les portes des détroits. Le courant d'air qui en est résulté a provoqué immédiatement une crise de « san francisquite » très particulière, connue sous le nom de « Kemal de potes ».

Certains ont voulu voir dans le cas de la Turquie une analogie avec celui de l'Italie mussolinienne. Mais, cette fois, l'on ne saurait décemment parler de coup de poignard dans le dos.

A peine d'un coup de poing derrière l'eunuque.

× × ×

Blague à part, il faut reconnaître que ces gens-là ont bougrement le sens de l'opportunité.

Et même de l'opportunisme.

Passe encore pour l'Egypte, qui était en guerre pratiquement depuis le commencement du chambard, et qui n'a pas attendu 1945 pour défendre la cause de la liberté et les intérêts de la compagnie du canal de Suez.

Mais l'Urugay, par exemple ? Il n'avait pas, lui, l'excuse d'être déjà en guerre, comme le Pérou... contre l'Equateur.

Mais, ceci dit, on aurait tort de négliger l'apport considérable que constitue, pour les Nations-Unies, son entrée dans la bagarre.

Les boches n'ont qu'à bien se tenir : les Urugayens ne sont plus qu'à 15.000 kilomètres de Berlin !

× × ×

Et ça va continuer. On affirme, dans les milieux bien informés, que le Liechtenstein, la République d'Andorre et celle de San-Marin, la Principauté de Monaco, se préparaient à déclarer à leur tour la guerre à l'Allemagne.

Devant cette nouvelle offensive, le gouvernement du Reich se déciderait, dit-on, à capituler.

Quant au « gouvernement » de Sigmaringen, il n'attendrait que cette capitulation pour se déclarer, lui aussi, en état de guerre avec Hitler.

Ceci dans l'espoir d'être également invité en Californie au mois d'avril prochain.

Car, comme le dit le maréchal Pétain, dans San Francisco, il y a « francisque ».

Guy VERDOT.

A LA TAVERNE DE LA JAMAIQUE

L'étranger :

Matelot, parle-moi des îles du Bon-
[heur...
Evoque le parfum des lointaines
[escales
Où la fille rieuse, aux grâces ani-
[males,
Tresse pour son amant des guir-
[landes de fleurs.

Le matelot (qui n'est pas poète) :

Des parfums et des fleurs... Ah !
[vous êtes nature.
Je me souviens pourtant d'une
[garce créole,
Dont le brûlant baiser m'a f... la
[vérole,
Et qui me prit l'argent caché dans
[ma ceinture.

EN CINQ-SEC

IMMORTALITE

Le salon carré du Louvre s'adorne comme chacun sait de la fameuse toile des « Noces de Cana ».

A une petite exposition que notre ami Touchagues faisait récemment à Lyon, un admirateur dithyrambique lui souhaita le glorieux avenir de voir son œuvre immortalisée au Palais des Grands Rois.

« C'est çà ! s'écria cette vache de Julien Pavil, qui était présent, on mettra ta toile en face de l'autre et comme tu es Lyonnais on appelera ça : « Les Noces de Canut ».

SUGGESTION

Notre article sur les barrières de dégel, où nous manifestions notre désir de voir ces pauvres prisonniers boches tromper leur attente par quelques travaux de terrassement, nous a valu l'approbation de nombreux lecteurs.

Certains de ces amis suggèrent même que la main-d'œuvre verte-de-gris soit non seulement requise pour la réfection de nos routes nationales, mais aussi pour le pavage des rues de notre ville.

Il est certain que lorsqu'on se hasarde à travers les monticules de pierres et de sable qui constituent la chaussée du pont du Change, on pense qu'une corvée de fridolins, avec bêches et pioches, s'imposerait d'urgence.

DESINVOLTURE

A propos de fridolins, un quotidien local vient de reproduire en première page la photographie d'un groupe de S. S. capturé par les Alliés vers Cologne.

Tous ces prisonniers narguent l'objectif les mains dans les poches.

« Quand, par 20 degrés de froid, dans mon stalag, en Silésie, nous tentions ce geste pour nous réchauffer, constata un ami, ancien prisonnier, en examinant l'image, nous étions roués de coups de crosse, privés de nourriture et mis au cachot. »

DEVINETTE

Doriot est-il mort ?

Le D. N. B. l'affirme.

La presse, puis la radio font en France une juste réserve sur cette nouvelle essentiellement allemande.

Veut-on camoufler l'Oberlieutenant des Waffen S. S. de Saint-Denis ?

Il est certain que lorsque l'on voit dans la région qui nous intéresse des chefs P. P. F. protégés officiellement, et même être pourvus d'emplois officiels, on peut justement s'attendre à tout.

Même à voir Doriot revenir dans quelques mois, préfet de la IVe République.

SUSCEPTIBILITE

— Alors, comme ça, monsieur Dédé, dit le garçon de ce bar interlope, un pâle personnage, vous ne causez plus à monsieur Jules ?

— Après ce qu'il m'a fait, ricana l'autre, en rabattant son feutre trop clair. Me proposer à moi de me jouer l'apéritif !

Avec ses dés.

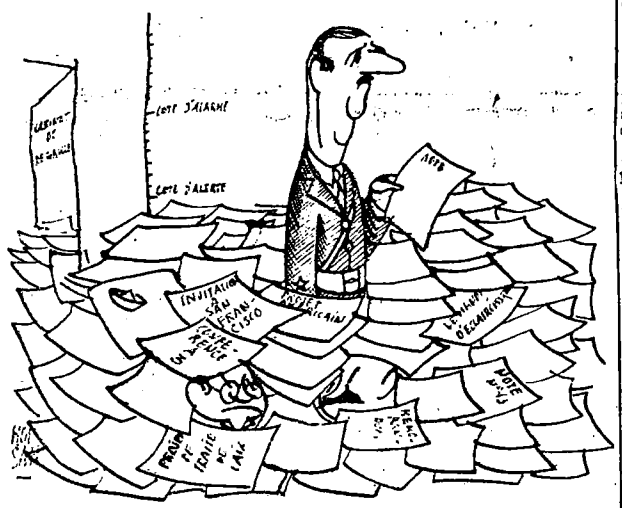
Henry CLOS-JOUVE.

LA PROVIDENCE



— Elle aura été retardée par un bombardement...

INONDATIONS



— Ne vous inquiétez pas, le Général a pied...

Pourquoi s'en tenir là ?

Notre bon confrère « Le Progrès », l'autre jour, publiait l'information suivante :

« La vente aux enchères de la jarretière d'une mariée a produit la somme de 1.234 francs, versés aux œuvres de la 1re armée. »

On voit que nous n'avons pas le monopole des informations sérieuses à la « Semaine ».

Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Tant qu'à utiliser nos mariées pour le bien-être de nos soldats, nous ne voyons pas pourquoi on s'en tiendrait à la jarretière.

La mise aux enchères de quelques privautés analogues ne manquerait pas de donner des résultats sensationnels. Si la jarretière vaut plus de mille balles, que ne donnerait-on pas pour le petit pantalon, par exemple. Surtout si on permet de l'aller chercher sur l'intéressée.

Pour ce qui est du mari, il se fera une raison. Patriotiquement.

La voilà, la mobilisation intégrale.

CONCOURS de la meilleure manchette

Cette semaine, c'est notre ami Frédéric Dard, le jeune écrivain de talent, 4, rue Calas, à Lyon, qui gagne notre concours.

Il recevra un abonnement d'un an.

On nous communique :

Le général Juin, devant les représentants soviétiques, a dit qu'il rêvait pour la France d'une grande armée populaire sur le modèle de l'armée rouge.

Armée dont il serait général : sous le nom de général Octobre.

BUREAU DES NAISSANCES

On a remarqué dans le choix des prénoms que les Francisque n'étalent plus... Légion.



ARMES SECRÈTES

Niant l'évidence, les propagandes allemandes et japonaises s'efforcent de faire croire à une victoire encore possible des puissances de l'Axe grâce à l'emploi imminent de nouvelles armes secrètes.

Sans méconnaître le danger que constitue l'esprit inventif de nos ennemis, surtout lorsqu'il s'ajoute à l'énergie du désespoir, qu'il nous soit permis de dire que les laboratoires des pays libres ne restent pas inactifs et qu'il ne laisseraient probablement pas sans riposte une initiative de ce genre.

D'ores et déjà, ne possédons-nous pas, d'ailleurs quelques armes secrètes parfaitement au point ?

LA MINE ENGAGEANTE.

De forme ronde ou ovale, la mine engageante s'agrémente de cheveux platinés, de grands yeux garnis de longs cils, d'un petit nez retroussé et d'une bouche bien rouge.



Elle se complète d'un corps rebondi mis en valeur par une robe collante, des fourrures et des bijoux appropriés.

Cette mine engageante peut être assimilée à la mine magnétique du fait de son caractère aimant.

Pourtant, si elle agit à distance, elle ne devient véritablement dangereuse qu'en cas de rapprochement.

Ses conséquences sont alors catastrophiques.

Qu'on en juge : sur 100 hommes mis en présence de mines de ce genre, 99 ont été amenés au mariage.

LA BOMBE CARABINEE.

Cette bombe a l'aspect d'une bouteille de champagne.

Elle se dissimule dans un seau plein de glace concassée et se place de préférence sur les tables des boîtes de nuit clandestines.

Elle demeure inoffensive tant qu'on ne sectionne pas les fils de fer qui entourent le goulot.

Dans ce cas, le bouchon saute et le liquide contenu à l'intérieur de l'engin se répand dans les coupes environnantes.

La bombe en question répand tout d'abord des vapeurs soit soporifiques, soit hilarantes, selon le tempérament de ceux qui y sont soumis.

Son véritable effet est à retardement.

Il se produit exactement lorsque le maître d'hôtel présente l'addition.

Aucun sujet normalement constitué ne saurait résister à la vue de celle-ci.

LA TORPILLE HUMAINE.

La torpille humaine est d'autant plus redoutable qu'elle se manifeste souvent sous les traits d'un ami inoffensif qui vous aborde la main tendue.

Après une suite de propos fallacieux, celui-ci vous demande de lui prêter une somme d'argent en promettant de vous la rendre rapidement.

Il serait vain d'espérer revoir cet argent comme il serait vain d'espérer ne plus revoir le tapeur.

Ce qui fait le danger de la torpille humaine, c'est qu'elle est à répétition.

LE RAYON DE NOUVEAUTES.

Si le fameux rayon de mort, capable de tout arrêter à distance, reste dans le domaine de l'utopie, un autre rayon peut, dès à présent, être mis en usage.

Il se compose de comptoirs élégants, de vendeuses accortes et de collections de colifichets.

Un écriteau portant ces mots : « Soldes et Occasions » le rend irrésistible.

D'une portée plus réduite que le rayon de mort, le rayon de nouveautés n'en est pas moins terrible.

LE GAZ REFRIGERANT.

Tout appareil récepteur de radio peut l'émettre, avec le concours d'un speaker annonçant, par son intermédiaire, une nouvelle augmentation des tarifs postaux et ferroviaires, ou un discours de M. Ramadier.

Cela suffit pour jeter un froid.

LA S.-45.

La S.-45 est un projectile du même genre que le fameux V. 1 (et la suite), mais d'une portée quasi-illimitée.

Les rampes de lancement qu'elle nécessite sont d'un agencement facile ; se composant d'un bureau poussiéreux, d'un fichier et d'un porte-plume, elles n'exigent guère pour leur fonctionnement qu'un employé grincheux.

La S.-45 (sommation 1945) a l'apparence d'une feuille de papier de couleur verte ou jaune selon son degré de nocivité.



Propulsée par le service des P. T. T., il n'y a pas d'exemple qu'elle n'atteigne pas son but en plein.

Aucun moyen de préservation ne saurait lui être opposé.

Expérimentée avec succès en France depuis de longues années déjà, il est souhaitable que la S.-45 soit sous peu lancée sur l'Allemagne.

Enfin de la radio !

N. D. L. D. — Nous sommes heureux de publier le texte complet de l'émission donnée dimanche dernier sur les antennes de Lyon, à 21 h. 30, texte recueilli à l'écoute par nos services de sténotypie. Les gens qui préféreraient, à cette heure de détente, entendre du jazz ou des chansons ignorent tout de la gravité et de l'urgence des problèmes de l'heure.

Indicatif du Poste.

La speakerine

— Ici le poste de Lyon, retransmis par Alpes-Grenoble. Vous allez entendre notre émission d'informations...

Le speaker

— Avec le concours de M. Sénard, et, ce soir, de MM. les directeurs du Ravitaillement, de la Cie O. T. L., de l'U. M. D. P. Orchestre et chœurs, comme il convient à une émission qui se respecte.

Chœur des Auditeurs
(Air : Dédé)

Dans la vie faut pas s'en faire,
Nous on n' s'en fait pas !
Tout's nos p'tit's misères
Sont imaginaires :
M'sieur Sénard l' dira !

Seul un Français délétère
Peut dir' que rien n' va.
Transports ferroviaires,
Grâce à lui, en v'la !

La speakerine

— M. le directeur du Ravitaillement va vous parler.

Monsieur Sénard

— Non, moi d'abord, Monsieur le Directeur, des esprits attachés aux choses d'ici-bas prêtendent que tout n'est pas parfait dans le meilleur des mondes. Etes-vous au courant de ces misérables questions ?

Le directeur du Ravitaillement

— En principe, oui. La vile populace se plaignait que dans certains départements tout existât en abondance : beurre, huile, volailles, bœufs, moutons... que sais-je ?... alors, que d'autres départements n'avaient rien à se mettre sous la dent. Cet état de choses semblait regrettable, mais cette tourbe ignorait que nous n'avons plus en France un seul wagon, un seul camion, une seule trottinette. Cela, c'est le passé. Depuis ce matin, j'ai pris une décision qui remet tout en ordre.

Monsieur Sénard

— Serait-il indiscret...

Le directeur du Ravitaillement

— Nullement. C'est très simple, mais il fallait que mon génie y pensât. Voilà : tous les six mois, nous ferons l'échange des populations des départements en question. Chaque Français séjournera 180 jours là ousqu'il y a à bouffer, 180 jours là ousqu'on la saute. Egalité pour tous. Plus rien à dire.

Monsieur Sénard

— Merveilleux ! Enthousiasmant ! Universitaire, tout et tout ! Donc, tout ce qu'on racontera dorénavant sur la carence de votre administration sera bobard, défaitisme et cour de justice... Merci au nom de tous les Français encore dignes de ce nom.

Chœur des Affamés
(Air : Mon amant de St-Jean)

Car à Saint-Jean comme ailleurs
Le beurr' n'est qu'un leurre...
Cinq gramm's, avec D. Q. !
On est foutu ! N'en parlons plus !

Un coup de gong

La speakerine

— M. le directeur de la Cie O. T. L. s'avance à cloche-pied.

Monsieur Sénard

— Mes chers auditeurs, c'est une grande joie pour nous d'avoir dans nos studios M. le directeur de la Cie O. T. L. L'O. T. L. ! Nous savons à la Radio l'amour que vous avez dans le cœur pour cette chère vieille chose, qui aurait pu vous être dévouée jusqu'à la mort de son matériel. Monsieur le Directeur, nous vous écoutons.

Le directeur de l'O. T. L.

— La population se divise en deux catégories : les gens bien-pensants qui ne se plaignent jamais et les salauds qui ne sont jamais contents. Ces derniers ne nous intéressent pas; ce n'est pas à eux que je m'adresse. Je dirai simplement aux autres, les soumis de toujours : nos voitures sont extrêmement solides, mais elles craignent la rosée, le soleil, les nuits sans lune... Que diraient les Lyonnais s'ils n'avaient plus de tramways ?... Alors, nous laissons nos voitures dans les dépôts que nous transformons progressivement en musées. C'est là qu'ils pourront venir les visiter tous les dimanches. L'entrée ne coûtera qu'1 franc 50 ; les cartes d'abonnement seront valables.

Le speaker, la speakerine (ensemble)

— Bravo ! Bravo !

Monsieur Sénard

— Bravo ! Nous étions certains ici que les individus qui vous accusaient de saboter la production étaient de la mauvaise graine jetée par la Milice avant son départ. Nous regrettons seulement que tous les terroristes nouveau modèle qui traînent encore dans les rues faute de motrices et autres trolleybus pour regagner leur domicile n'aient pu vous entendre ce soir. Merci encore.

Chœur des Usagers
(Air : L'hirondelle du Faubourg)

On l'appell' l'O. T. L. des faubourgs,
Compagni' débordante d'amour,
Toujours plein' d'excellentes manières
Pour la classe ouvrière !
Ses voitures auraient pu mal tourner
Si, au lieu de les abandonner,
Elle ne les avait protégé's de son aile
L'O. T. L.....le.

Un coup de gong

La speakerine

— Et voici M. le directeur de l'U. M. D. P. qui s'approche du micro en reniflant.

Monsieur Sénard

— Monsieur le directeur, nous sommes heureux de vous avoir parmi nous. Nous avons tous la sensation qu'une fosse se creuse entre la population et les services concédés. On murmure que l'administration que vous dirigez avec une rare compétence est incapable de freiner certains débordements. Nous écoutons vos arguments de poids.

Le speaker

— ...de senteur.

Le directeur de l'U. M. D. P.

— La situation de notre matériel est en effet catastrophique. La plupart de nos véhicules a été réquisitionnée par l'occupant au moment de sa fuite. Il ne nous reste que deux voitures : crise de transport, chez nous comme ailleurs. Elles sont en service jour et nuit, intrigant les soldats alliés qui se demandent bien ce que nous aspirons avec un tel acharnement.

Monsieur Sénard

— Nous vous remercions. Vous avez vidangé en quelques mots le différend. Il faut d'ailleurs appartenir à la cinquième colonne pour soutenir que vos deux voitures ne suffisent pas à assurer votre tâche. Avec les rations attribuées à notre département, il ne doit pas vous rester grand'chose à recueillir. Nous pouvons donc laisser passer le mérinos en toute tranquillité.

Chœur des Locataires
(Air : Autour des Halles)

Tout au long des allées,
Lorsque descend la nuit,
Un parfum d'azalée
Vous grise et vous poursuit.
Dans le jour qui s'estompe,
Nul ne peut s'y tromper :
C'est la chanson d'l'U. M. D. P.
Qui pompe !

La speakerine

— Vous venez d'entendre notre émission d'informations avec le concours de M. Sénard, de MM. les directeurs du Ravitaillement, de la Cie O. T. L. et de l'U. M. D. P. Chœurs par les éléments douteux de la population.

Comme d'habitude, c'est l'usager qui est le

GONG. MICROFAUNE.



Le Théâtre

A L'OPERA

« ORPHEE »

Il s'en est fallu de peu que ce ne fût une grande reprise : tout fut parfait... sauf les artistes du chant.

Mise en scène de pur style classique et sobrement originale tout à la fois ; car Pierre Deloger s'avère un maître dans tous les genres.

La partie chorale fut remarquablement assurée par « Les Chanteurs de Lyon », très modestement installés dans la fosse d'orchestre. Voilà un précédent que l'on aimerait voir étendu à bon nombre d'autres ouvrages !...

Mlle Inès Chabal ne possède pas la silhouette masculine qu'exige le rôle d'Orphée ; et, musicalement, il lui reste beaucoup à apprendre et à mettre au point.

Ses partenaires, Mlles Couadou et Matray, firent preuve d'une bonne volonté évidente. Mais, pour ce qui est de la musique classique, elles paraissent ne la connaître que de réputation !...

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE »...
...AU « PLATEAU ».

« Qu'avez-vous de particulier contre Gabriel Meunier ?... » nous demande un lecteur. — Personnellement, rien.

— Seulement, comme maître de ballet, Gabriel Meunier est une catastrophe.

— Il manque totalement d'autorité ; or, pour diriger un ballet de 27 personnes, il en faudrait beaucoup.

— Et comment voulez-vous que le personnel de la danse s'impose la discipline d'arriver à l'heure aux répétitions, quand le maître de ballet s'octroie parfois des retards d'une heure ?...

— Jadis, Gabriel Meunier fut un danseur presque potable. Et c'est aussi, sans doute, un bon dessinateur de costumes et de décors.

— Il n'a eu qu'un tort, celui de vouloir succéder à Soyer de Tondeur.

— Circonstance aggravante : son avènement coïncida avec celui du sinistre collaborateur Roger Lalande.

* * *

AUX CÉLESTINS

RAIMU dans « MARIUS »

Il faut avoir assisté à la création de « Marius », au Théâtre de Paris, pour sentir le décalage... Oh ! cela peut échapper à des gens non avertis des choses de la scène.

Ce jour-là, Raimu confirma sa réputation de grand, de très grand acteur. Du même coup, Pagnol, dont le « Topaze » continuait aux Variétés sa fructueuse carrière, fut sacré « célèbre auteur dramatique » dans les communiqués.

Du temps passa... Le cinéma : « Les Inconnus dans la Maison », de la Continental-Films... La Comédie-Française : « Le Bourgeois Gentilhomme », d'un certain Molière...

Et Raimu sut qu'il était un grand, un très grand acteur.

Alors, par des riens, par des exigences, des attitudes, des silences, des entorses au texte, Raimu voulut nous montrer ce qu'il était. Raimu regarda jouer Raimu, en s'admirant. Et il en arriva à mépriser Molière, Pagnol et quelques autres, qui n'avaient fait qu'écrire la pièce.

A la création, il y avait Fresnay, Orane Demasis, Charpin, qui récoltaient une part des applaudissements. Des mauvaises langues assurent qu'ici c'est Raimu soi-même qui a choisi ses partenaires.

Plus de taches sur le soleil !... L'auteur est escamoté, les collègues sont écrasés. Dans la salle comble le public lui-même, le pôvre, est balayé d'un geste dont la simplicité est désormais trop naturelle.

STRAPONICE.

LES MOTS HISTORIQUES

Apprenant la mort de Amhed Maher Pacha, les chancelleries furent outrées. Un jeune diplomate s'écria :

— Amhed alors !... Tout, mais Pacha !

La Cuisine

LE HOTU AU GRATIN

Voici l'époque où va revenir le hotu — signalons en passant que la meilleure espèce est le hotu de la rue Mercière. — Profitons-en pour donner une recette qui permettra d'accommoder à peu de frais ce poisson bien lyonnais.

Frottez à la paille de fer un plat à gratin. Déposez-y avec soin votre hotu que, vu les circonstances, vous négligez de vider ; ça fera plus d'abonde. Saupoudrez de panure et passez par-dessus une bonne couche de vernis Kopal. Ajoutez sel et poivre, une gousse d'ail et de l'oignon si vous en avez. Mettez ensuite au four très chaud, en arrosant fréquemment avec de l'eau du robinet.

Vous aurez là un plat à la fois substantiel, économique et exquis.

TROUDUCUR Ier,

La mode

Toujours le travail du chapeau! Dans le tramway, l'autre jour, nous en avons vu un ravissant, une sorte d'araucaria de salle à manger, simplement entouré de choux à la crème en taffetas jaune... On en aurait mangé !...

Nous en avons également remarqué un autre, mais moins convenable : il s'agissait de deux boules de satin chair serrées en leur milieu — un peu genre « hernie étranglée » — et d'où pendait une petite queue poilue. Pour une femme mariée, passe encore. Mais pour une jeune fille, cela fait un peu osé...

Réponse à une lectrice : Pour effacer les rides, il n'y a encore que la toile émeri. Un bon coup matin et soir, et vous m'en direz des nouvelles.

Tante ABELLE.

Petite correspondance

Maurice Schumann, capitaine : Vous feriez bien de mettre un peu de vin dans votre eau.

Roger D..., publiciste.
Amusez-vous, mais rendez le chapeau.

Adrien B..., restaurateur à Dardilly (Rhône) :

Merci pour le paquet, mais vous avez eu tort de prendre la cage de l'ascenseur pour une vespasienne.

Nardonnet, conseiller municipal:
Nous ne marchons pas : le véritable inventeur du « pipe-line » du Beaujolais est votre collègue Martin. Vous n'êtes qu'un petit — pardon !... un gros — imposteur.

Lucette, masseuse :
Les gymnastiques que vous nous proposez, même suédoises, ne sont plus de notre âge.

Petites Annonces

Ancien policier rédult au chômage se chargerait recherches, filatures, corrections aux durs. Ecrire : Joseph P..., au journal.

Perdu chien basset à queue longue depuis place Le Viste jusqu'à place Célestins. Rapporter Loulou, 25, rue Thomassin.

Officier supérieur ayant loisirs correspondrait avec femme du monde. Lieutenant-colonel Robert L..., au journal.

A vendre, bonne occasion, siège waters usagé. S'adresser : Duglin, au journal.

Pour être heureux, que faut-il ? Un peu d'or... J'échange à valeur égale billets papier contre louis authentiques. Ecrire M. Schnock, Asile de Bron.

American Soldiers, do you waht to learn french ? Come and see me... Josette, 61, rue Thomassin, de 5 à 7.

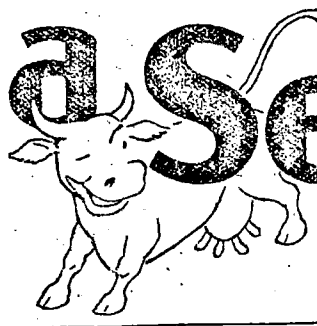
LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 18 — 15 MARS 1945 — LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Le porc frais ?

la Semaine



hebdomadaire satirique
... et légèrement vache

Un tour de cochon !

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

NOS GRANDES ENQUÊTES

L'enseignement professionnel du Rhône crée une chaire de bistrologie

par Marcel-E. GRANCHER

S'il est un métier qui devient de plus en plus difficile à exercer par les temps qui courent, c'est bien celui de bistrot.

D'abord, parce qu'il n'y a plus rien à boire ; ensuite, parce que le fisc est là, tapi dans l'ombre, et qu'il ne loupe pas plus les gens à tabliers bleus — ou à serviette sur le bras — que ne les manque son compère, le Contrôle économique ; enfin, parce que les apéritifs que l'on propose maintenant à la clientèle relèvent plutôt de la chimie que de la distillation. Et il y a aussi un certain Maurice Schumann qui ne cache pas son intention d'en mettre un vieux coup à l'alcoolisme.

Pour toutes ces raisons, la Société d'Enseignement professionnel du Rhône, dont on ne louangera jamais assez le dévouement désintéressé, vient d'ajouter à ses multiples cours techniques une chaire de Bistrologie, où d'éminents professeurs se relayeront pour dispenser à ceux qui veulent entrer dans la carrière les connaissances nécessaires.

LE PROGRAMME

Les cours sont donnés tous les soirs, de 18 heures à 20 heures, aux Grandes Caves de Lyon — local évidemment moins central que le Groupe Lamartine, où ont lieu la plupart des autres cours de la Société, mais qui offre l'avantage appréciable de mettre la matière première pour ainsi dire sous la main des professeurs.

Un certificat de capacitaire en bibine est délivré dès la fin de la première année (à l'issue d'un examen portant, comme le nom l'indique, sur la capacité). A la fin de la seconde année, les élèves n'ayant pas encore claqué d'une congestion du foie obtiennent d'office une licence — qu'il ne faut pas confondre avec les grande ou petite licences, nécessaires pour s'établir.

Voici le programme des cours pour 1945.

Lundi : M. Marius, du Mal-Assis : *Histoire de la bistrocratie lyonnaise.*
Mardi : M. le Baron, pharmacien : *Les apéritifs actuels...*
Mercredi : M. Lair, expert-comptable : Ce qu'il faut faire et ne pas faire...
Jeudi : M. Henry le Crémeux, garçon honoraire : Les égards dûs à la clientèle.
Vendredi : M. Gaby Roch, de la Couronne : A quelle heure faut-il ouvrir un bistrot ?
Samedi : M. Roger Vuillermoz, du Royal : Les bistrots musicaux.
Dimanche (matin de 10 à 12) : Dégustations comparées, sous la direction de chefs grumeurs caladois.

LES COURS

Nous avons eu la bonne fortune d'être admis à l'une des magistrales leçons données par l'éminent professeur Gaby Roch. Sur l'estrade, deux élèves mimaient une scène d'accueil, l'un jouant le rôle du client et l'autre celui du cafetier :

— Que va-t-on servir à Monsieur ? s'enquit fort poliment ce dernier...

— Mais non !... rugit le professeur... Ce n'est pas ça du tout... On dit : Il n'y a que du Byrrh...

Mais le cours le plus réputé — et auquel nous avons pu assister un dimanche matin — c'est celui de « dégustations comparées », où se pressaient, faut-il le dire, tous les élèves, et même certains voisins qui avaient réussi à se faufiler dans la salle.

Sur l'estrade, un grumeur célèbre, venu tout exprès de Belleville-sur-Saône, exhibait un picou de la grosseur et de la teinte d'une fraise du Chili. Deux cafetiers réputés pour la qualité habituelle des pinards qu'ils vendent, MM. Bernachon et Simonet, lui servaient — avec plaisir, nous a-t-il semblé — d'enfants de chœur et remplissaient à divers robinets les burettes déposées sur une table ad hoc.

— Messieurs, commença le professeur, il va falloir vous refaire un palais, que n'ont pas manqué de détruire les ingestions de saloperies dues à l'occupation allemande et à l'andouillerie du gouvernement de Vichy (vifs applaudissements). Messieurs, songez que demain — n'exagérons rien : quand je dis demain, ça signifie deux ou trois ans, — nous pourrons de nouveau déguster comme jadis, comme au temps du bonheur, les plus fameux des nectars beaujolais : nos Brouilly, nos Morgons, nos Juliénas... Il convient donc de procéder d'ores et déjà à la rééducation nécessaire. Et, pour cela, il n'est pas trente-six moyens, mais un seul : de la dégustation et encore de la dégustation (vives approbations). Babut, au comptoir...

L'élève Babut était, à la vérité, un gaillard dans la force de l'âge, mais qui voulait sans doute se perfectionner. Il gravit les degrés conduisant à l'estrade et le professeur lui tendit le tâte-vin qu'il venait d'emplir :

— Qu'est-ce que c'est ?...

— C'est rudement bon !... répondit Babut, en se gargarisant.

— Je ne vous demande pas ça... Quelle origine ?... Quelle année ?

— Heu... Chénas... 43...

— Vous aurez zéro... C'est un St-Etienne-la-Varenne de l'année... Au suivant.

Et la leçon se poursuivit, magistrale et de grand enseignement. Certains élèves, trahissant doutes, ne se trompaient guère et désignaient sans faute non seulement le cru, mais aussi son millésime. Quant au professeur il se montrait tout bonnement sublime, identifiant d'un seul reniflement de tarin-fraise les origines les plus difficiles, les années les plus subtiles, redressant les erreurs, soutenant les incertains, aidant les défaillants. Ça ne l'empêchait pas de boire après coup, histoire de rendre hommage à son érudition, bien entendu.

× × ×

La séance prit fin avant l'heure prévue : tout le monde ronflait sous les tonneaux.



— Il paraît que c'est ceux-là qui sont chargés de la répression du marché noir...

"La SEMAINE" en danger

Une mauvaise nouvelle : la « Semaine » va sans doute cesser de paraître pendant une durée indéterminée.

Raison officielle — derrière laquelle nous croyons bien apercevoir quelques ombres noires — : manque de papier...

On va suspendre les attributions, dit la circulaire ministérielle, « aux journaux de sport, d'arts, de cinéma, de théâtre, de modes, aux satiriques et à toutes les publications d'intérêt secondaire... »

D'intérêt secondaire, le sport, les arts, le cinéma, le théâtre, la mode...

D'intérêt secondaire, le Rire — cet opium, si nécessaire par les tristes temps présents.

D'ailleurs, de quel droit les fonctionnaires de l'Information prétendent-ils régenter le choix du lecteur, et maintenir tels organes plutôt que tels autres ?...

La « Semaine », dès sa période de lancement passée, tira à 30.000 exemplaires et en vendit 30.000.

Ramenée à 15.000 par la décision ministérielle réduisant de 50 pour cent les attributions de papier, elle est prise « à compte ferme » par les Messageries Hachette.

Pas un exemplaire invendu. Pas un seul. Bien mieux — si l'on peut dire, — elle se vend jusqu'à 10 fr. au marché noir !...

Journal d'intérêt secondaire ? Mais que l'on nous donne du papier pour 100.000 exemplaires et — ce ne sont pas les marchands de journaux qui nous contrediront — nous sommes certains qu'ils s'enlèveront.

Alors que de multiples canards « d'intérêt primaire » demeurent dans les éventaires et font rentrer par tonnes leurs invendus.

Vous vous direz peut-être qu'on aurait pu penser à une solution plus équitable, consistant à reconsidérer les « bouillons » des journaux en question et à diminuer en proportion leurs attributions de papier, de façon à maintenir les autres — ceux qui se vendent...

Pensez-vous !... A en croire que, chez nous, on veut tuer la gaîté, exactement comme M. Schumann, veut nous faire boire de l'eau bénite... Une jolie France que l'on nous prépare là... Ou, tout au moins, une jolie révolution...

Peut-être aurait-on pu songer aussi à nos rédacteurs, à nos dessinateurs, tous professionnels, tous anciens résistants ; au personnel du bureau et de l'imprimerie, que cette mesure inique va plonger dans un chômage total ou partiel...

Aucune importance...

Intérêt secondaire !... qu'ils disent...

× × ×

Lecteurs de la « Semaine », vous nous aimez bien — et nous vous le rendons.

Chaque jour, c'était, dans notre boîte, une avalanche de lettres, longues ou courtes, tarabiscotées ou ingénues, gaies ou touchantes, toutes charmantes et cordiales...

C'est maintenant à M. Reymond, délégué intérimaire à l'Information, 42, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon, qu'il vous faut écrire... Nous vous le demandons instamment.

M. Reymond est un fonctionnaire compréhensif... Mais, au-dessus de lui, il y a Paris. Il lui faut quelque chose pour étayer sa décision, pour nourrir son dossier.

Dites-lui combien la « Semaine » vous était chère, l'heureuse détente qu'elle vous apportait parmi les tracas actuels... Dites-lui, en somme, ce que vous nous disiez...

Et demandez-lui de vous maintenir ce bien inestimable, auquel tous les Français ont droit : la joie.

Merci.

LA SEMAINE.

DERNIER ATOUT



— La défense en hérisson est f... alors on va tâter de la tactique caméléon.

Prenez garde aux "pèse-bébés"

par Pierre SCIZE

Hello, Sam ! J'ai à te parler de la famille.

C'est une histoire qui remonte à loin. Tu n'étais pas né. Ou alors, tu étais dans cette période où l'on tète encore la mother, et où l'on pousse dans la couche-culotte le superflu de la digestion. Heureux âge !

J'ai beaucoup connu ton père, alors. Tu lui ressembles. Sauf qu'il portait, au repos, un drôle de chapeau bosselé, qu'il semblait avoir emprunté à Buffalo-Bill. A part ça : il n'y a que la marque du chewing-gum qui ait changé. Même idéalisme, qui ne s'embarrasse pas de vaines subtilités. Même courage, même sportivité. Les cimetières militaires, du côté de St-Mihiel et en Picardie, en disent quelque chose. Même conviction qu'on allait sauver le monde, le reconstruire, entre **Big Fellows**, et que ça valait la peine de mourir — ce qui est véritablement une très grande peine, pour les plus humbles d'entre nous — afin d'établir sur la terre le règne de la liberté.

La liberté, tu sais : cette grande girl de bronze qui élève un flambeau dans l'estuaire de l'Hudson, et qui tourne résolument le dos à Wall-Street, parce qu'il y a des choses qu'elle aime mieux ne pas regarder...

Ton père, à nos côtés, était « dans le coup », Sam. C'est-à-dire qu'il se faisait bigorner à pleins tubes, (c'est le cas de le dire) par les canons de Krupp, en chantant **Over there** et **Lafayette we come back**. Il y allait bon jeu, sinon bon argent, et avait mis sur la table tous ses biens : sa peau de pauvre homme, telle que sa mère l'avait faite, avec les os et la réjouissance.

Mais, pendant que ton père faisait l'inoubliable boulot que je dis, — inoubliable, Sam ! ceux qui te diront le contraire sont de sacrés menteurs — il y avait dans les villes des U. S. des gars qui ne s'embêtaient pas.

Ils ne couraient pas grand risque, je te le dis. Et leur compte en banque s'arrondissait à la mesure de leur appétit qui était grand. Ils constituaient ce qu'on a, par la suite, appelé les stocks américains.

Les stocks américains étaient la plus grande affaire in the world. Quelque chose comme l'élevage en grand des rossignols les plus invraisemblables. On y trouvait le bazar le plus hétéroclite. Des moustiquaires, des clysopompes, des cure-dents, des éventails en papier. Une pacotille d'émigrants, de quoi séduire le plus arriéré des villages du Haut Oubanghi. Jusqu'à des pèse-bébés.

Ces pèse-bébés ! Ils prirent, par la suite, une valeur symbolique ! Quand tes businessmen nous les eurent refilés, au prix fort, on admira que, pour vaincre l'Allemagne de Guillaume II, des pèse-bébés vous eussent paru nécessaires. Escomptait-on que du seul fait de votre présence, le vieux monde enregistrerait une de ces augmentations de la natalité qui mettent les sages-femmes sur les genoux et les accoucheurs sur les dents ? Mystère.

En réalité, on finit par comprendre que des malins, de ces malins qui vivent dans le sillage des héros, et s'engraissent de leur charogne, avaient profité de la grande guerre pour écouler une marchandise qui les encombrait.

On en rit. On riait encore, en Europe, durant les années vingt du

LE SURNOM DE LA SEMAINE

POUR LA TURQUIE
qui vient un peu tard :
L'ARMÉE DU SALUT

siècle. Les chansonniers de Montmartre en firent des couplets. Tout finit par des chansons.

× × ×

Hier, mon fils, qui va sur ses six ans, m'a apporté triomphalement un petit album de dessins et de photos : dix pages. Ça vient de chez toi. C'est édité par le gouvernement des Etats-Unis. Ça coûte dix francs, ce qui, au cours du dollar, est encore un prix. Ça glorifie l'effort de guerre américain, qui, entre nous, pouvait se passer de cette publicité. Comme si on ne le savait pas, que vous êtes en train de sauver le monde... avec les Anglais, n'est-ce pas, Sam ? Et un petit peu avec les Russes, non ? Sur le bord ?

L'astuce, — il y en a une — c'est que des businessmen adroits, et qui ne doivent pas être mal avec le département d'Etat, ont inséré dans l'album un crayon de couleur, rouge et bleu.

C'est un article introuvable sur le marché français. Oh ! pas plus que le beurre, le chocolat ou les cigarettes ! Alors on se jette sur l'album comme la vérole sur le bas clergé, (pardon, Eminence !) et la propagande américaine se trouve réaliser un coup fumant !

Moi, je pense au gars qui avait un stock de crayons bicolores à écouler et qui a trouvé ce moyen de nous les passer, au prix maximum.

Je pense au tonnage occupé dans les soutes des Liberty-Ships par les albums à crayons.

Je pense aux petits pâlots qui claquent du bec en France, et à qui la moindre boîte de lait concentré eut bien mieux convenu.

Je pense à leurs mines blafardes, et à la mine écarlate des crayons de la propagande.

Je pense aux pèse-bébés de 1918.

J'exagère ? C'est un des inconvénients de l'âge mûr, qu'on a trop de souvenirs.

Tout de même, si l'on nous disait que les paperasses de la propagande n'empêcheront pas les vivres d'arriver, je serais bien content...

Good bye, Sam.

Pierre SCIZE.

RAISON MAJEURE



— Parait que le prix des bourricots est en baisse.

— Que veux-tu, en ce moment les ministres sont tellement discrédités !...

* * *

L'EPURATION

M. Michelin, de Clermont-Ferrand, a été remis en liberté.

M. Michelin a pu, en effet, facilement prouver qu'il n'avait jamais été employé dans une lampisterie.

D'autre part, Jacques Doriot ayant été tué au cours d'un bombardement aérien, on prête à M. Mauriac l'intention de s'élever une fois de plus contre les exécutions sommaires.

* * *

THE RIGHT MAN...

Il y a de ces choses qu'on ne peut tout de même pas cacher très longtemps.

Nous savions qu'un haut magistrat lyonnais, ancien procureur à Villefranche, risquait d'être compromis dans une grave affaire de dénonciation de patriotes. Mais nous n'en avions rien dit, pour ne pas gêner les investigations.

Aujourd'hui, la chose est publique — ou presque — et il sera bien difficile d'enterrer le dossier.

Il est tout de même un tantinet marrant de constater que ce monsieur faisait partie de la Chambre des Mises en accusation. De cette Chambre qui, muée en Cour de Cassation, décida de réformer le jugement Angeli.

Ce qui, entre nous, explique bien des choses.

* * *

LES BEAUTES DE L'INFORMATION

On pouvait lire dans la « Liberté » du vendredi 2 mars 1945, dans la rubrique « Funérailles » :

2me arrondissement : M. Pébu, 71 ans, église Saint-François-de-Sales, 9 h. — 22 h. 30. Une comédie de Paul Giaffert : « Les uns chez les autres » par la Cie Suzette Guillaud, 49 ans, 30, rue Victor-Hugo.

La Compagnie Suzette Guillaud étant, comme chacun sait, une compagnie funéraire.



Sous l'œil du Cheval de Bronze

TEINTURE

Un gigantesque soldat de couleur U.S.A. offre un sucre à un petit garçon.

Ce dernier prend la friandise et reconnaissant, quitte son gant pour en serrer cinq au généreux donateur.

Mais ayant découvert ses phalanges, il s'aperçoit qu'elles ne sont pas aussi propres qu'il conviendrait.

Puis, se décidant, le gosse réalise sa politesse en concluant :

— Après tout, sa main est bien plus noire que la mienne.

BEN, MON COLON !

Un journal suisse passait la semaine dernière un placard de publicité pour le film « Le Colonel Chabert », avec Raimu.

« Le premier grand film de la France nouvelle », précisait le placard.

Or, ce film a été tourné en 1942... Mince de France nouvelle !..

C'est égal, nos amis suisses vont s'imaginer que le « Colonel Chabert », « premier grand film de la France nouvelle » est un film sur la Résistance.

Et que le « Colonel Chabert » est un colonel F. F. I.

PROGRAMME

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le discours du général de Gaulle aura été diversement commenté.

Dès le premier quart d'heure, il était clair qu'il allait provoquer une grande déception parmi les membres de l'Assemblée consultative.

« Il parle par dessus nos têtes », disait un délégué.

Cette déception devait d'ailleurs surtout s'exprimer dans les couloirs.

« Voir loin et viser haut », disait-on, « le général en parle à son aise ».

Le fait est que pour être au diapason, il faudrait, pour certains, un périscope.

× × ×

« Il faut repeupler la France », s'était écrié le général qui avait eu cette émouvante trouvaille : « Sans quoi la France devra se résoudre à n'être qu'une grande lumière qui s'éteint ».

« En somme, la France, déclarait un grincheux, c'est une panne de secteur ».

× × ×

« Douze millions de beaux bébés », disait un délégué jovial à une collègue, que pensez-vous de ce programme de reconstruction ?

— Je pense, répondit-elle, qu'il faut nationaliser les alcôves...

× × ×

« Le général de Gaulle ? » disait un autre délégué. Non.

... Le général La Layette...

× × ×

Dès le soir, la radio entreprit, très innocemment, de saboter le discours en le faisant lire par deux speakers dont les voix, fort différentes, se relayaient toutes les dix minutes.

Ce qui fit dire à quelqu'un : « Tiens ! On a fait appel à Charpini et Brancato. »

C'était très exagéré.

Mais quand la radio française disposera-t-elle d'un speaker capable de lire trois quarts d'heure sans bafouiller ?

× × ×

Les journaux de Paris avaient reçu à cette occasion l'autorisation de paraître sur double format.

La plupart d'entre eux publièrent donc le discours in extenso !

« L'Humanité » en publia quelques extraits, mais elle donna intégralement le texte de l'intervention de M. Jacques Duclos.

× × ×

Le directeur d'un journal du matin manifestait une déception profonde.

Ce qui ne l'empêcha pas, le lendemain, de signer le commentaire le plus juste et le plus élogieux de la presse parisienne.

La nuit porte conseil...

Autour de « Machonville »

Depuis « Mâchonville », on sait que les charcutiers sont gens d'esprit. Que ceux qui en douteraient encore lisent les vers ci-dessous, rimés par un « homme de l'art », à l'occasion d'un récent banquet de la corporation, à... (Chut !... M. Schumann nous regarde, M. Schumann nous entend...)

Camarades, amis, déjà l'an dernier
Tous en chœur, joyeux ensemble nous fêtions
Au cliquetis des coupes le vénéré patron
De la corporation des amis charcutiers.

Depuis, que de jours sombres nous avons vécus,
Mais le Boche est parti ; enfin nous respirons
Et si malgré cela tout ne marche bien rond,
Le regard du Fritz ne nous taquine plus.

Labeur toujours le même, on fait du saucisson,
Nous hachons de la vache et bien peu de cochon,
Et si tout par hasard on parle cervelas,
Les oreilles se mettent à sonner comme un glas.

Car nous n'ignorons rien des infâmes boutiques
Où sous de noirs attraits sont servis aux clients
De la charcuterie les plus beaux monuments
Sous forme de tétine et de pieds de bourriques.

Mécaniques terribles des noirs laboratoires
Plus terribles encore qu'en ce grand Chicago
Où bien souvent sont mis dans le sombre entonnoir
Des morceaux de bourrin qui se transforment en veau.

Mais ne geignons pas trop, tous frères de Grasalard
Quand nous le voulons bien on sait où est le lard.
Et si l'envie nous prend de faire du saucisson,
Nous savons bien quand même en fabriquer du bon.

Le bon temps n'est pas mort et bientôt reviendra
Avec lui galantine, aspics, pâtés, foie gras.
Espérons fort en lui et réjouissons-nous.
Attendons sa venue en buvant un bon coup.

ON NOUS CACHE QUELQUE CHOSE

Nous posons la question : la ligne de démarcation a-t-elle oui ou non été rétablie ?

Parce que ça ne doit pas être pour rien que le chroniqueur sportif de la radio française donnait dimanche dernier les résultats des rencontres en zone sud.

A moins que le chroniqueur en question n'ait jamais entendu parler des événements de 1944...

Mais, tout de même, ça nous étonnerait...

* * *

EN PLEINE UNION

Le Salon Unique aura lieu dans le genre de celui de 1940. Mais cette fois, quelques personnages officiels ont obligé les organisateurs à prendre la 4me société — normalement constituée —, mais un tantinet indépendante...

L'Union des Sociétés Artistiques de Lyon a toujours refusé d'accueillir dans son sein le groupement « Regain ».

Or, « Regain » fera partie du Salon Unique. Quelle n'a pas été la stupéfaction des peintres de ce groupement en lisant sur le règlement que « les bénéfices iraient à la caisse de l'Union, mais, qu'en cas de déficit, ce seraient les quatre sociétés qui paieraient ».

Et voilà... Les pinceaux de ces Messieurs sont en poil de vache...

* * *

A LA CONSULTATIVE

M. de Menthon vient d'annoncer qu'on allait à nouveau juger Maurras. A cause d'un faux télégramme qui aurait été envoyé par un faux vrai agent de la vraie cinquième colonne et reçu par un vrai faux huissier.

Ce n'est plus un Menthon.

C'est une girouette.

Attention aux torticolis !

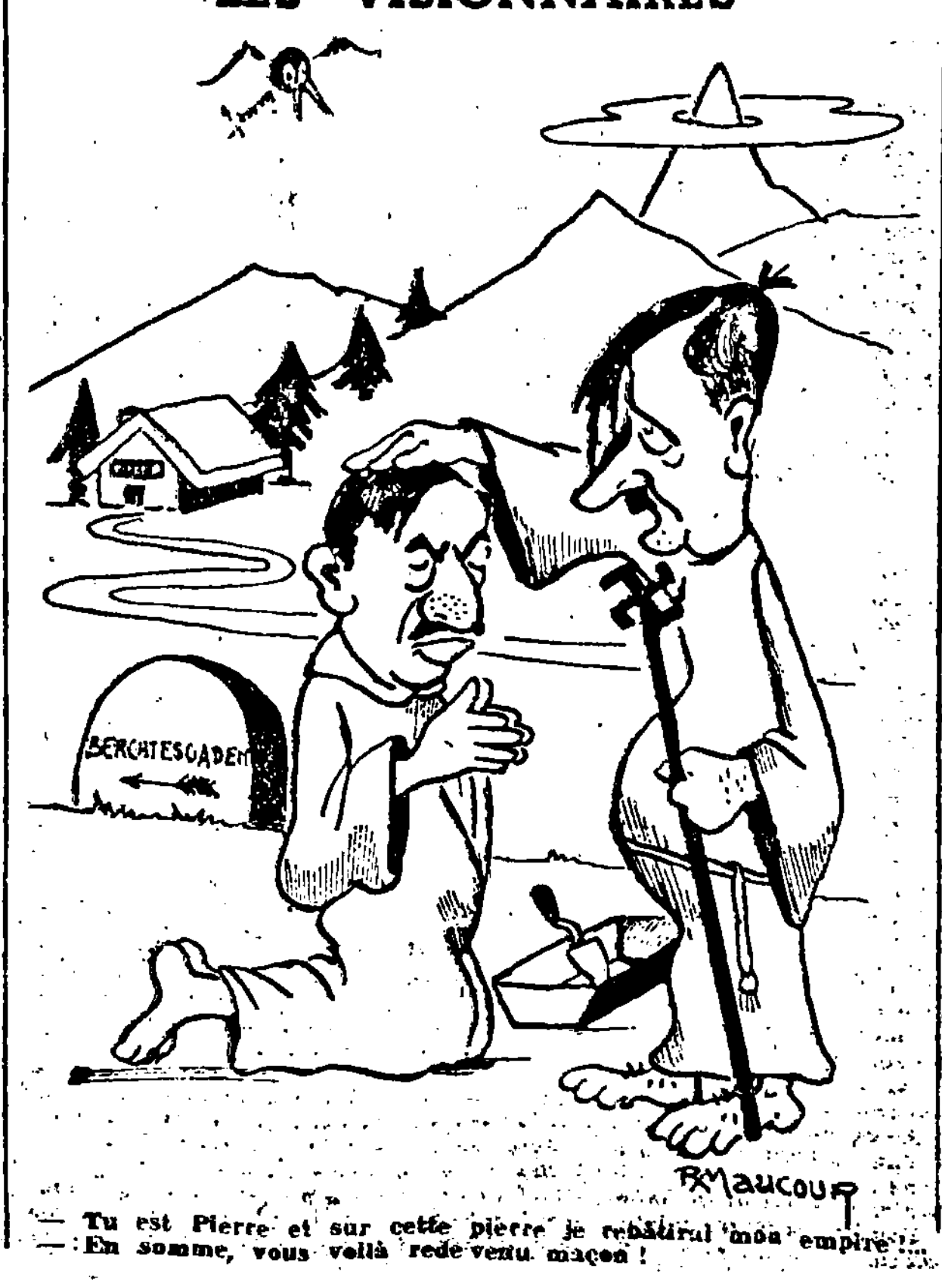
Le Q. G. du 10me bataillon d'Infanterie motorisée américaine communique :

Des feuilles de permission ont été établies au Q. G. du 10me Bataillon, autorisant les soldats de ce bataillon à visiter Berlin.

Certaines de ces permissions sont valables pour une après-midi et d'autres pour 72 heures.

Au cas où Berlin ne serait pas pris d'ici huit jours, on les conduira au café-concert.

LES VISIONNAIRES



— Tu est Pierre et sur cette pierre je rebâtirai mon empire !...

— En somme, vous voilà redevenu maçon !

CONCOURS de la meilleure manchette

Le lecteur qui gagne le concours cette semaine n'a pas indiqué son nom de façon lisible, mais il reconnaîtra sa trouvaille et voudra bien nous envoyer son adresse.

Merci !

A la petite semaine...

En somme, si nous comprenons bien, on se contente d'expédier les affaires courantes...

Seulement, à courir comme ça les affaires courantes vont finir par se casser la gueule...

:: :: ::

Jules Romains a obtenu des Américains qu'ils nous envoient des livres de Jules Romains.

... Au lieu de boîtes de corned beef...

Décidément Jules Romains est de moins en moins Romains et de plus en plus Jules...

:: :: ::

« La France risque de n'être plus qu'une grande lumière qui s'éteint », a dit le général de Gaulle.

... Les derniers soubresauts de la lampe sans matières grasses.

:: :: ::

Lors d'une interpellation à la Chambre des Communes, le ministre du ravitaillement a formellement démenti le bruit qui court dans le public anglais que l'Angleterre expédiait du beurre en Normandie.

Dont acte.

:: :: ::

On cherche des tas de moyens de rendre, à l'avenir, la guerre impossible.

Voyons, voyons, soyons sérieux...

Mettons donc une bonne fois la guerre hors la loi.

:: :: ::

Un journaliste suisse écrit : « Hitler tient encore l'Allemagne dans une main de fer. »

Une main de fer dans un gant de fibrane.

L'Inconnu dans la maison.

RÉTROSPECTIVE

Qu'importe le flocon
Pourvu qu'on
Ait l'adresse
D'un bougnat à la r'dresse !
Voilà bien la prière
Que l'on élève en vain
Aujourd'hui plus qu'houillère
Et bien moins que demain
Afin que du charbon pleuve sur nos chaumines.
Nous avons si bonnes mines
D'attendre les trois hectos
Du ravito !
Anthracite ! Anthracite, ô seigneur insensible,
Viens, mon poêle t'attend pour réchauffer mon poil.
Quand pourrais-je chez moi, ô bonheur indicible,
Me balader à... poêle,
Mon pauvre poêle frigide
Nourri, c'est à pleurer,
De Claudel et de Gide,
Qui ne t'ont point leurré.
Paix à ces nobles cendres
Et mieux vaut descendre
Au bistrot
Boire un pot.
Un pot, que dis-je ? Un Bernod
Tête de moineau !
Souhaitant qu'il me rétame
Et me redonne enfin un vieux retour de flamme.
A moi ! vieux coke gaulois,
Et tes brûlantes lois !
Dis-moi, dis-moi z'ou gîte
Emma, Paule ou Brigitte.
Qu'importe le banquet
Si dans leurs beaux quinquets
Je me réchauffe un peu, découvrant au plumard
Qu'elles avaient, ô douceur, un bon feu quelque part.
Et, ne déplaise,
Sans allonger la braise.
Car, vois-tu, c'est traîner un boulet
Au cervelet
Que de chercher en vain un moyen ignifère
Pour son calorifère ;
De rêver en cette ère flagorneuse
De mouche charbonneuse.
Et c'est vexant, ô mon frère livide
Que tu sois puritain, volage ou pot au feu,
De te voir, grelottant devant ton fourneau vide,
Mourir à petit feu.

Roger-L. LACHAT.

METAUX NON-FERREUX

Les boches n'ont pas eu le buste de Georges Courteline — érigé au milieu du square portant ce nom, à Paris.

Une lettre de Mme Marie-Jeanne Courteline à Marcel-E. Grancher nous apporte cette bonne nouvelle : un ouvrier, voyant le péril, avait garé chez lui l'effigie de l'illustre écrivain.

Tant mieux !... On imagine mal l'auteur de « Boubouroche » transformé en « acier victorieux ».

L'ÉPURATION SE POURSUIT

Enfin, ça devient sérieux

Depuis quelque temps le public commençait à s'inquiéter des lenteurs de l'épuration. Des éléments douteux de la population insinuaient, sauf votre respect, que cela demeurait une foutaise.

On commençait même à craindre de retrouver un beau jour les anciens collaborateurs dans les Comités d'Epuration, côté jardin, bien entendu.

Mais M. Capitant, notre distingué ministre de l'Education Nationale, vient d'apporter à ces bruits mensongers le démenti le plus éclatant.

Il a adressé, voici quelques jours, une circulaire aux Inspecteurs primaires et aux chefs d'établissements scolaires.

Incisive, coupante, impérative, qu'elle est. Dure, intransigeante. La voici :

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que le « Syllabaire illustré de la Méthode rapide de la lecture et de langage », de Fournier, édition 1913, comporte à sa dernière page (62e leçon) une description d'une pièce de monnaie de un franc, à l'effigie de la francisque, avec inscription « Etat Français » et « Travail, Famille, Patrie ». L'usage d'un livre qui contient une telle page ne saurait être autorisé dans les écoles françaises.

» En conséquence, il vous appartient, dès le reçu de cette note, de faire procéder au retrait de tous les exemplaires de cet ouvrage actuellement utilisés dans certaines classes de nos écoles. »

On ira dire, après ça, que les collaborateurs échappent au châtiment, que les criminels de guerre se la coulent douce !

Prenez-en de la graine, M. de Menthon !

Il y aurait peut-être encore de petites choses à surveiller, M. Capitant. Plusieurs recteurs à opinions parallèles sont en liberté. Il y a des écoles où...

Mais cela, c'est le détail, n'est-il pas vrai, M. Capitant ? Occupons-nous d'abord des choses sérieuses.

× × ×

Vous murmurez toujours qu'on semble se moquer de nous ? Que les visages gonflés de larmes des *petits orphelins*, leurs têtes pas encore habituées à la souffrance réclament la Justice...

Elle semblait être compromise. Tout est sauvé, M. Capitant veille sur nous.

Elle est en marche, la Justice, qu'on vous dit !

A cloche-pied...

Jacques GRANCHER.

SYSTÈME D... 45

La pénurie des moyens de transport, comme toutes les autres pénuries dont nous sommes gratifiés, a fait éclore bien des trucs astucieux. En voici un dont fut victime le docteur Z... qui exerce ses talents dans une petite ville pittoresque d'Auvergne. La région est montagneuse et les cars ont depuis longtemps interrompu tout service.

Un matin, vers cinq heures, par un temps affreux, pluie et vent déchinés, le docteur Z... est réveillé par des coups de sonnette répétés. Il se lève et se trouve bientôt en présence d'un visiteur de modeste apparence qui lui dit :

— Docteur, il s'agit d'un cas urgent. Combien me prendrez-vous pour venir avec moi dans votre auto jusqu'à Noillac ?

Le docteur Z... qui est un homme dévoué et plutôt désintéressé, pensant avoir affaire à un client désargenté, fixe sa visite au taux modeste de cinquante francs, se met au volant et démarre avec le visiteur matinal.

Les 25 kilomètres qui séparent les deux localités sont vite franchis. Le docteur s'arrête et demande à son compagnon où se trouve le malade.

Mais l'homme se contente de lui glisser dans la main une coupure de cinquante francs et lui répond ces simples mots :

— Inutile, docteur, il n'y a pas de malade. Je me suis adressé à vous parce que le chauffeur du pays m'avait demandé deux cents francs pour faire la course...

Le docteur Z... n'en est pas encore revenu.

José de BERYS.



— Si l'homme-serpent se sert encore du pipe-line, je vous flanque 6 jours...



EN CINQ-SEC

OUVERTURE TROP FERMEE

L'ouverture de la pêche à la truite vient de regaillardir nos vieilles gaules... ce qui est bien. Et faire souffrir notre porte-monnaie, ce qui l'est moins.

Avant la guerre, sport démocratique par excellence, la pêche était accessible à tous dans la saison légale.

Vint Pétain. Cet ami du peuple créa immédiatement un permis de pêche aussi onéreux que compliqué.

La Libération est venue.

Malheureusement, les lois sinon les hommes de Vichy, sont toujours en exercice.

Qu'attend la IVe République pour offrir à ses bons citoyens les joies dominicales de la pêche libre ?

PROMOTION

C'est un ami charmant qui se bat dans la R. A. F. depuis 1940.

Venu en permission après quatre ans d'absence, il retrouve des camarades plus tard venus à la Résistance, mais par contre hiérarchiquement bien mieux récompensé que lui.

Et de conclure, en regardant ses modestes galons de sous-lieutenant :

« Heureusement que je suis revenu à l'arrière, je vais peut-être monter en grade. »

SOURDE OREILLE

Ce même A. S. raconte :

— Quand je suis arrivé à Londres après l'armistice, nos hôtes britanniques s'opposèrent au mythe d'une France à jamais abattue.

— Vous savez, me disait un officier anglais, au moment des durs bombardements de la cité... ici nous comprenons lentement, très lentement.

— C'est ainsi que nous n'avons pas encore compris que l'Allemagne se prétend maîtresse de la guerre... et que nous sommes fichus de la gagner.

PANIQUE

Beau tumulte ce dernier dimanche de février, quand le bobard de la dévaluation imminente lancé par le « Populaire » fut repris par la radio.

A l'hippodrome de Villeurbanne, des dilettantes doublèrent de suite leurs enjeux.

Un gars pas très averti voyant un monsieur sérieux miser d'importance sur un tocasson, se dit : « Voilà un renseigné » et s'empressa de porter toutes ses économies au guichet.

Evidemment le favori resta dans les choux. Ce fut la première victime connue de la fausse nouvelle.

SYNONYME

Cette crainte d'impôt sur le capital a eu au moins l'intérêt d'enseigner aux Français pourquoi on appelle aussi un billet de banque... une coupure !

Henry CLOS-JOUVE.



Sur la proposition du ministre du Ravitaillement

Le gouvernement décide la nationalisation des mines de rien

Paris, 15 mars 1945.

Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin pour prendre connaissance des 1.424 motions votées par les partis politiques et les mouvements de résistance et demandant la nationalisation des principaux secteurs de l'économie.

A l'issue d'une discussion passionnée, d'importantes décisions ont été prises, qui dissiperont certainement le léger malaise qui commençait à planer.

C'est ainsi que M. Ramadan ministre du Ravitaillement, a fait adopter par le gouvernement un texte portant nationalisation des mines de rien.

Ces entreprises seront désormais administrées par un conseil de gestion comprenant en nombre égal des représentants :

1) Des producteurs ;
2) Des intermédiaires ;
3) Des grossistes ;
4) Des transporteurs ;
5) Des détaillants ;
6) Des consommateurs.

On dément toutefois que ce conseil de gestion soit transformé prochainement en conseil d'indigestion.

LES FINANCES

M. Pléven, ministres des Finances, a fait approuver le principe de la nationalisation des banques. On commencera par celles du baccara. Les croupiers seront des fonctionnaires assermentés, et les seules couleurs jouables seront le bleu, le blanc, le rouge.

Chaudement appuyé par M. Mendès-France, ministre de l'Economie dirigée, M. Pleven a également fait accepter l'idée de la nationalisation des tirelires, particulièrement de celles qui ont la forme d'une poire.

Ce ne sont là, encore, que des mesures de première urgence, mais M. Pléven ne désespère pas d'arriver au bout de son plan.

Tout plan, plan.

LA PRESSE

M. Teitgen, ministre de l'Information, a fait décider par le conseil la nationalisation des entreprises de presse.

Seuls seront désormais autorisés les journaux gouvernementaux. Ce qui amènera le « Monde » à porter à 3.525 le nombre de ses éditions quotidiennes sur grand format.

LES TRANSPORTS

M. Mayer, ministre des Transports, justement ému par les nombreuses réclamations reçues de Lyon, a fait décréter la nationalisation de la Compagnie O. T. L. Il en résultera une sérieuse amélioration du trafic.

C'est ainsi que le trolleybus n° 13, au lieu de s'arrêter rue Simon-Maupin, ira jusqu'à la place Bellecour ; soit un allongement de parcours d'une bonne vingtaine de mètres. Mais l'on espère faire mieux.

Le docteur Billoux, ministre de la Santé publique, a fait adopter une ordonnance (évidemment) portant nationalisation des maisons de (censuré). Désormais, ces établissements seront astreints, comme les autres magasins, à fermer un jour par semaine. Pour pallier aux inconvénients que présentera ce « jour sans », un tour de garde sera établi par quartier, qui devra coïncider avec celui des pharmacies.

De plus, la militarisation du personnel devra être effectuée dans le plus bref délai. D'ailleurs, elle a déjà commencé — par osmose. — Les cadres seront fournis par le personnel en fonctions. Toutefois, les sous-maîtresses seront rétrogradées aux fonctions d'adjudant-chef.

Sur le plan de la politique étrangère, la tâche du ministre sera grandement facilitée, du fait que ces dames ont toujours conservé, même dans leurs rapports internationaux, un sens très précis des intérêts de la France.

Au cas où, toutefois, des difficultés financières, trop graves, se feraient jour, le ministre décidera que les pensionnaires de ces établissements devront verser une partie de leurs gains à l'Etat, qui s'en servira pour leur constituer une rente. Ce qui donnera enfin son plein sens à l'expression « travailler du pécule ».

REFORMES DE STRUCTURE

M. de Menthon, ministre de la Justice, prié par ses collègues de décider, lui aussi, une petite nationalisation, s'est récusé :

— J'ai déjà institué, dit-il, quelque chose de national : l'indignité. C'est tout ce que je peux faire.

Sans se laisser impressionner par cette défection, les ministres ont passé carrément à l'examen des fameuses réformes de structure.

La dissolution des trusts a été prononcée à l'unanimité. Les trusts seront remplacés par des associations de patrons librement consenties. A la tête de ces organisations démocratiques seront placés des hommes connus pour leur attachement au progrès social. C'est ainsi que M. Gillet sera nommé président de l'association des patrons de teintureries et apprêts, et M. Barioz, président des patrons tisseurs. Pour effectuer la liaison entre les différents secteurs, on songerait à M. Poidebart.

Enfin, l'ordonnance sur les comités d'entreprise fort décriée dans les milieux syndicalistes a été modifiée profondément. Il est désormais acquis que le bas personnel aura accès trois jours par semaine aux W. C. directoriaux, et que les délégués des employés auront seuls pouvoir d'organiser l'arbre de Noël de fin d'année.

Guy VERDOT.



RAISON PEREMPTOIRE

Les séances de la Cour de Justice sont pleines d'enseignements.

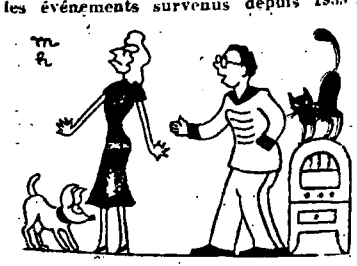
Nos ex-confrères qui y défilent et à qui on reproche — ô bien timidement ! — une collusion prolongée et grassement rémunérée avec l'occupant, ne manquent pas d'invoquer leur bonne foi.

Ils ne savaient pas.

Ils ne savaient pas que les Allemands étaient nos ennemis. Ils ne savaient pas que le fait de les servir constituait une trahison. Ils ne savaient pas que l'armistice était une duperie.

On a toujours le droit d'être mal renseigné.

Mais pourquoi s'en tenir là ? Pourquoi ne pas pousser jusqu'au bout un tel système de défense ? Pourquoi ne pas prétendre à une complète ignorance de tous les événements survenus depuis 1939 ?



Une telle déclaration laisserait sans doute tout d'abord le tribunal sceptique. L'accusé n'aurait qu'à s'y maintenir en dépit des objections qui lui seraient opposées.

— Puisqu'on vous dit qu'il y a la guerre, insisterait le Président, tenace.

A quoi l'interpellé se contenterait de se frapper doucement le menton avec l'index et de répliquer, finaud :

— Ça ne prend pas, Poisson d'avril !

— Sacrebleu ! ! riposterait le magistrat, irrité par une pareille obstination. Vous n'avez tout de même pas été sans entendre parler d'Hitler.

L'accusé se garderait bien de nier une telle évidence.

— En effet, reconnaîtrait-il sagement. Il expliquerait :

— C'est un confrère qui a écrit un gros bouquin pour lequel il a su faire une publicité originale. Il paraît que c'est illisible, mais s'il fallait se bagarrer chaque fois qu'un mauvais livre obtient un gros tirage, on n'en finirait pas.

L'un des jurés s'étonnerait peut-être que l'accusé, qui possède comme tout le monde un poste de T. S. F., n'ait pas été averti par la voix des ondes de l'actuel état de choses.

L'autre n'aurait qu'à répondre que l'appareil en question ne fonctionne plus depuis six ans, sa femme l'ayant démoli à coups de manche à balai un jour qu'elle avait subi Tino Rossi quarante-cinq fois de suite.

— Puisque vous êtes marié, ferait remarquer alors le ministère public, il est étonnant que votre femme ne vous ait jamais parlé des difficultés du ravitaillement.

L'accusé esquiverait cette botte subtile en rétorquant :

— Ma femme ne me parle plus depuis que j'ai refusé de lui acheter le manteau de spchoutz-spchoutz dont elle avait envie. Ça dure depuis dix ans et il faudrait autre chose qu'une guerre pour qu'elle consentit à m'adresser la parole.

Un second juré s'enquerrait de quoi l'accusé parle avec les amis qu'il rencontre au café tous les soirs.

Comme tous les Français qui se réunissent régulièrement à un tel endroit, l'interpellé reconnaîtrait que ses amis et lui parlent exclusivement des subtilités de la belotte et de la manille coiffée.

— A ce propos, dirait-il, personne n'est d'accord au sujet du dix de der dans la partie sans-atout bridgée. Je serais content d'avoir là-dessus l'opinion du Tribunal.

Le Tribunal se refuserait probablement à mettre cette importante question en délibération.

Revenant au débat, le président demanderait à l'accusé s'il sait lire et écrire.

— Je suis journaliste, répondrait l'autre.

— Alors, mettons que vous sachiez seulement lire, en déduirait le magistrat.

Haussant le ton, il reprendrait après un silence lourd de menaces :

— J'admets, à la rigueur, que vous n'écoutiez pas la radio, que vous soyiez en froid avec votre femme et que vous ne parliez jamais de la guerre avec vos amis ; mais vous lisez les journaux, que diable !

— En effet, monsieur le Président.

— Eh bien, les journaux en parlent, eux, de la guerre. Ils auraient dû vous éclairer...

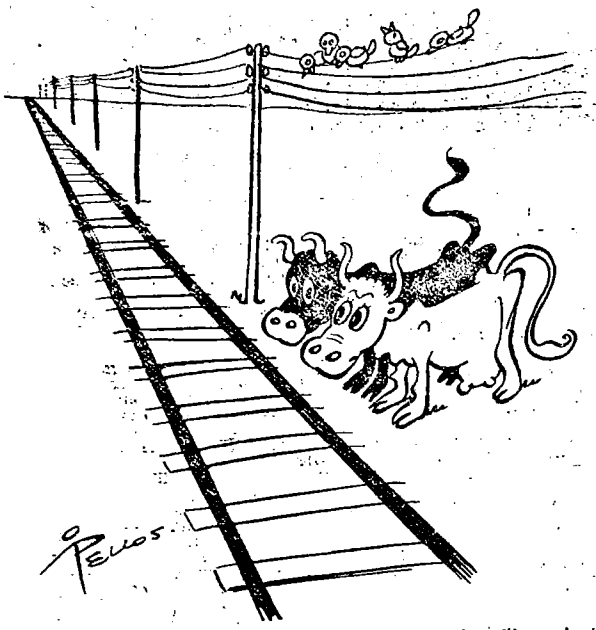
Mais l'accusé hausserait les épaules :



— C'est que, justement, en tant que journaliste je me méfie... S'il fallait croire tout ce qu'il y a d'écrit dans les journaux, on s'en finirait pas.

Et le Tribunal, convaincu par cette raison péremptoire, accorderait le bénéfice des circonstances atténuantes et ne pourrait guère prononcer qu'une condamnation à six mois fermes d'abonnement à « la Semaine ».

VACHERIE



— En supprimant les trains de voyageurs, il paraît qu'ils avaient pris le taureau par les cornes !



A L'OPERA

« THAIS »

« Bonne reprise », a-t-on constaté unanimement : et c'est justice. Ce qui prouve que, lorsque Pierre Déloger dispose de bons éléments et n'est pas trop encombré par les laissés-pour-compte du sieur Lalande, il peut faire aussi bien que les meilleurs metteurs en scène du moment.

Mme Olivier-Sportiello, bien qu'handicapée par une mauvaise grippe, se tira d'affaire vocalement et nous donna une excellente composition plastique et dramatique du rôle titulaire.

MM. Amblard, Ory, Mmes Matray, Pernet et de Méro furent irréprochables.

Savignol chanta et joua Athanaël en grand artiste : décidément, les rôles de moine lui conviennent à la perfection.

Triomphe et « bis » mérités du remarquable soliste Henri Ravaux, dans la « Méditation ».

Et, au cours du ballet, Mireille Jubili fut justement acclamée : racée, fine, légère, aérienne, elle racheta la lourdeur de ses deux éléphantesques acolytes.

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE »... ... AU « PLATEAU »

— Ce n'est pas encore le temps des cerises ; mais, au Grand Théâtre, c'est celui des vedettes et des galas.

— Comme toujours, en pareille conjoncture, l'amateur éclairé trouve à boire et à manger (au figuré seulement, hélas !) : l'on entend du bon, de l'excellent, et même du médiocre...

— José Luccioni a donné deux représentations: inégal dans « Carmen », il fut exceptionnellement brillant dans « Werther ».

— Et l'on voudrait être certain que les manifestations qui se produisirent au quatrième acte de « Carmen » ne furent en rien inspirées par certaine lettre du collaborateur Cluytens, désireux de se venger d'un résistant qui l'a fait chasser de l'Opéra !...

— En attendant, Gabriel Bleunier prépare son prochain gala de danses... en collaboration avec Willy Cerullo. On est impatient de voir ce que cela va donner.

* * *

A L'HORLOGE

On va commencer les répétitions du « Charcutier de Mâchonville », pièce tirée par José de Bérys du célèbre roman de Marcel-E. Grancher.

Rozet jouera, bien entendu, le rôle du charcutier. On voit d'ici quels formidables éclats de rire attendent les spectateurs... Et par les tristes temps présents, l'annonce de cette joie apparaît comme un rayon de soleil.

La pièce passera à l'Horloge du 5 au 19 avril. Après quoi, Rozet et sa troupe la promèneront — triomphalement, bien entendu — à Villefranche, à Mâcon, à Roanne, à Saint-Etienne, à Grenoble, à Vienne, à Valence, à Lons-le-Saunier, à Saint-Claude, à Oyonnax, à Annecy, à Aix, à Chambéry, bref, aussi loin que le permettront les conditions actuelles de déplacement.



Maïté T..., Aix. — Regrettons, mais ne sommes pas compétents. Pratiquons seulement avec les dames. A votre disposition.

Grasulard, à Oyonnax. — Préparez le cheptel. On va revenir vous voir...



Guy Lapointe a sauté 1 m. 88 à l'entraînement, paraît-il.

Sans préparation ! précise-t-on.

Moi, je vous annonce que Berthaud a couvert un 1.500 en 4' 3" ; que Chyprê a réalisé 1' 57" au 800; que Balezo a sauté 7 m. 30 en longueur...

...Et que moi-même j'ai franchi en hauteur 1 m. 97 !

Avec un tremplin, évidemment!

* * *

Par ailleurs, on annonce que le même Lapointe va en étonner plus d'un cette saison... sur 100 mètres.

Ainsi Pierre Lewden affirmait-il avec sérieux : « Au saut en hauteur, je ne dis rien ; mais au 110, je suis terrible ! »

* * *

Comme il y a quelques semaines, on avait annoncé que Courouleau avait franchi 1 m. 90 à Londres, on est tenté de croire que tous les sauteurs en hauteur sont bien méridionaux !

Etant moi-même né à Singapour, j'y crois, j'y crois !... comme dirait Ded Rysel.

Edouard DUPIRE.

× × ×

On mande du D. N. B. O. : A la suite de Montélimar-U. S. O., les dirigeants de l'U. S. O. section rugby vont partir incessamment en Bresse pour passer un contrat de culture (sic).



Nous recevons beaucoup de lettres. Quelques-unes sont décurvues d'aménité ; la plupart nous encouragent. On ne peut pas plaire à tout le monde, bien sûr... Il y a les aigris, les derrières-bénis, les pisse-froids, les mal-foutus.

Mme Boudin (ce n'est pas un pseudonyme), de Lyon, nous reproche d'avoir pris à partie M. Ded Rysel. Mme Boudin nous a mal lu. Nous en avions surtout à la politique des galas, et nous regrettions que certaines émissions fassent une publicité presque officielle à des manifestations n'offrant aucune garantie d'honnêteté.

Nous avions tellement raison qu'un certain monsieur dont nous avons oublié le nom, directeur du Hot-Club de France, est venu le 6 mars devant le micro du « Carrefour des Ondes » révéler que certaines représentations avaient donné lieu à un scandale financier. Raison de plus pour continuer à réclamer la publication et la diffusion du bilan de ces trucs à grand tralala.

Ceci dit, comme nous aimons bien le boulot tout fait, nous allons donner la parole à Mme Boudin, au sujet de ce même « Carrefour » :

« Vous ne dites rien de cette émission. Je crois qu'on s'y fiche passablement du malheureux auditeur. A part les litanies quotidiennes de René Lefèvre, il n'y a rien là-dedans. Ceux qui devraient être au micro sont à côté et se chatouillent pour se faire rire, entre eux. Les chanteurs et leurs couplets, il est préférable de n'en rien dire. Et on doit subir cela pendant 30 minutes. »

Nous avions l'intention de nous occuper dans un prochain numéro de René Lefèvre et de ses 20 millions.

Voilà qui est fait, grâce à Mme Boudin... à qui nous demandons de ne plus nous envoyer les lettres avec mention « Personnelle » ; à la « Semaine » on travaille en équipe.

MICROFAUNE.



« L'HIVER DANS LE CŒUR »

Il y a quelques mois à peine, nos nuits étaient secouées du fracas des bombes qui faisaient sauter des locaux collaborateurs.

En revanche, les rafales de mitraillettes alignaient au sol les meilleurs d'entre nous, les chambres de tortures fonctionnaient à bloc ; les charniers se creusaient, dans lesquels l'occupant déversait les innocents, les patriotes.

On vivait dans une perpétuelle angoisse, chacun se demandant si son tour arrivait de passer à la baignoire électrique.

Puis vint le grand jour, le grand jour tant attendu, le grand jour que, dans les moments trop sombres, on n'osait plus espérer.

Et les drapeaux jaillirent des fenêtres, les cocardes des poches. Nos fifis défilèrent, dans un débordement de joie populaire. Notre armée d'Afrique, nos alliés parcoururent nos rues sous les yeux d'une ville délirante, admirant la tenue des hommes, la perfection du matériel. Toutes les mains droites tendaient vers eux l'index et le médius, les saluant du V de la Victoire.

Puis revinrent des semaines tranquilles, nourries de communiqués claquant comme des flammes au vent des victoires lointaines.

On s'habitue à tout, même à la gloire.

Les cinémas, quel que soit le film, ne désemplissent pas. On murmure si on fait la queue pour le pain ; on trouve naturel d'attendre des heures pour manger — des yeux — un navet.

On passe à chaque séance les actualités, des actualités très bien faites, très bien présentées.

On y voit nos soldats avançant vers l'Est, dans la boue et dans la mort.

On y voit M. Roosevelt, assis et souriant ; M. Churchill, cigare au bec, le général de Gaulle, qui tient tout l'écran.

Les trois hommes grâce à qui nous sommes libres. Parfois l'un d'entre eux prononce quelques mots de confiance, de certitude.

Que pensez-vous que fait la foule ?

Elle s'installe, elle continue à discuter de ses petites affaires... Elle s'en fout. Si un quidam, le cœur moins sec, applaudit, elle le regarde avec désapprobation, comme s'il avait commis une incongruité.

Serions-nous ainsi faits, aussi « latins décadents » ? Serions-nous incapables, en France, d'une reconnaissance, d'une fidélité, d'un enthousiasme de plus de six mois?

C'est à vous dégoûter d'avoir tant souffert !

K. MERA.



« MADEMOISELLE », par Marcelle Vioux (Gutenberg, éditeur).

... « La grande jeune fille posée timidement sur le bord d'une chaise, semblait fascinée par la mignonne Mme Bressent, éclatante et précieuse, dont la blondeur irréelle... etc... ».

Telle est la première phrase du livre. Elle donne le ton d'un ouvrage qu'on peut laisser traîner à portée des jeunes filles dont la virginité s'émeut. A la page 17 elles auront deviné qu'à la fin du conte la pauvre institutrice, pas très belle mais terriblement musicienne, deviendra la femme légitime de Philippe de Chantrie, au grand dam des perruches du voisinage.

Du Delly, du Max de Veuzit, du Germaine Beaumont des mauvais jours.

Marcelle Vioux nous avait habitués à plus d'originalité, de virilité, d'audace.

* * *

« LIANES », par Paul Bouvet (Gutenberg, éditeur).

Un roman colonial, émouvant et dur, écrit dans un style direct, sobre, correct, dépourvu de toute fioriture.

Julien Roso, pour assurer plus rapidement le bonheur matériel de son ménage, quitte la marine, obtient une concession, part pour le Gabon. L'esprit des grands arbres abattus se venge. La forêt a raison de sa volonté, de son bonheur conjugal, de toutes les pauvres complications européennes parties à l'assaut de son immensité. Un livre à lire.

« DUEL DANS L'OMBRE », par Peter Cheyney (Presses de la Cité, éditeur).

Le premier vrai roman d'aventures traduit de l'anglais paru depuis la libération.

On se rend compte, en le lisant, de notre retard dans ce domaine.

Des histoires de contre-espionnage, un duel sans pitié, sans merci. Des hommes de l'I. S., élégants et cruels. Une façon de servir sa patrie, dangereuse, souterraine et pourtant noble... Le lecteur est emporté dans un tourbillon d'intérêt.

Le tout saupoudré de cet humour qui n'appartient qu'à notre alliée.

Prenez de la graine, les Gornet, les Dazergues...

L'Homme qui lit.



— Ça me fait penser qu'il faut que j'aille voter.

LES CONTES DE « LA SEMAINE »

LE PARDESSUS

Je peux bien maintenant révéler qu'au Club des Edentés nous étions quelques-uns à ne pas aimer le Boche, encore que la plupart d'entre nous se fussent toujours refusés à goûter à leur viande, même aux jours où, dans les petits matins gris, on en trouvait tant qu'on voulait étalée sur les trottoirs au sein d'une flaque noirâtre. Tout édentés que nous fussions, nous avions une dent contre eux, et le jour où nous apprîmes qu'ils avaient décidé de quitter Paris pour vérifier une fois de plus l'élasticité de leur tactique, nous résolûmes de fêter l'événement aux environs de quelques bonnes bouteilles et, s'il était possible, d'un de ces moelleux Châteaubriand desquels nous étions depuis longtemps déshabitués.

Quand je dis « nous », je veux notamment parler du dessinateur Joseph Hémard qui illustra si gaillardement les sermons de Bourdaloue, du poète Charles Cluny, lequel est notre Musset moderne (nous l'appelons volontiers « Musset de Cluny), de Jules Rivet qui est si cocasse qu'il parvint un jour à faire sourire M. Pierre Laval, de Marcel-E. Grancher, le truculent historiographe de « Mâchonville », du docteur O' Followell, si sûr de ses diagnostics qu'il n'hésite pas à se traiter lui-même quand il est malade, et de quelques autres bons compagnons parmi lesquels je peux encore citer Pierre Chaine, Jean Bonnot et José de Bérys.

Il y a trois semaines de cela, et j'en garde le souvenir comme si c'eût été hier. Nous avions dû attendre trois mois pour permettre à notre traiteur de trouver des apéritifs, de rassembler quelques flacons de vieux vins et de se procurer au marché gris (car il n'y avait plus de marché noir désormais) le quartier de cœuf adéquat. C'était un samedi du défunt mois de novembre, plus triste qu'un message du maréchal et plus froid qu'un regard de M. de Brinon. Nonobstant les rigueurs extérieures, nous étions gais comme des pinsons et, lorsque ayant choqué une bonne dizaine de pastis maison, nous nous répartîmes autour de la table, le docteur O'Followell se serait trouvé en difficulté pour différencier, à l'auscultation, un panaris d'un rhume de cerveau. Et je crois bien qu'il était à ce moment-là le plus calme de notre compagnie. Dès lors, on ne s'étonnera point quand je dirai que, vers minuit, lorsque nous entrâmes clandestinement au « Petit Pot », qui est un bistrot de la rue Fontaine, nous étions dans un état d'euphorie qui nous eût fait trouver plaisant le sourire même de Marcel Déat.

C'est ici que se place le petit incident que j'ai entrepris de vous conter pour vous retenir autour de moi quelques minutes.

Nous buvions le der des der, rassemblés autour d'un brasero endiablé, lorsqu'une odeur de vieux caoutchouc brûlé, de vieille pipe, de chiffon roussi et d'os calciné emplit soudain la taverne. Des rubans de fumée tire-bouchonnaient jusqu'au plafond. Je regardai de droite et de gauche, et je vis quelque chose qui me fit rire. Alors, je touchai l'épaule de Charles Cluny et je lui dis, sans avoir l'air de rien :

— Si j'étais certain de ne pas te fâcher, Charles, je te dirais quelque chose.

— Me fâcher, moi ? Dis toujours, mon fils.

— Tu te fâcheras.

— Je te jure que non ! Nous parions une tournée ?

— Tenu ! Eh bien ! Depuis cinq bonnes minutes au moins, ton pardessus brûle.

Je m'étais attendu à voir notre bon poète faire un bond et m'apostropher. Au contraire, il sourit, et, frappant dans ses mains pour réveiller le patron qui s'était endormi :

— Huit anisettes ! dit-il, et au compte de monsieur, n'est-ce pas?

Plus ahuri que je ne saurais l'exprimer, je murmurai :

— C'est... heu ! épatant... Je n'aurais jamais cru que tu... heu ! prisses si pholisi... phisolo... philosophiquement les choses.

— C'est que, répondit doucement Charles Cluny, tu as sans doute oublié, mon fils, qu'en quittant le restaurant, tu as été assez gentil pour me prêter ton pardessus.

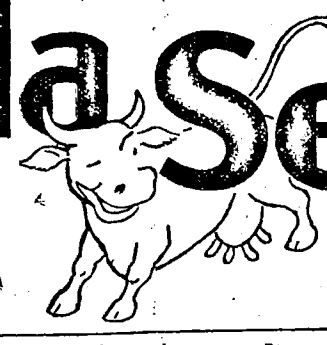
Noré BRUNEL.
de l'Académie de l'Humour.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
34, rue de Bresl, LYON
Abonnements : 1 an.....150 fr.
Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 19 — 22 MARS 1945 — LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Esteva t'y ?

la Semaine



hebdomadaire satirique
... et légèrement vache

Esteva t'y pas !

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Hier et aujourd'hui...

par Pierre SCIZE

Quand je veux me persuader que les Français de 1945 ont tort de se plaindre, j'ai un bon truc : j'ouvre le salubre bouquin de Paul Garcin : « Interdit par la Censure ». J'y trouve le plus éloquent des éphémérides.

Rappelez-vous : c'était il y a un an. C'est vite passé, un an. Serait-il vrai que vous avez la mémoire courte, comme disait le « Prince Exilé » ? (Une lectrice indignée m'apprend qu'on nomme ainsi l'homme de Montoire dans certains milieux bien-pensants).

C'est le samedi 18 mars 1944 que des miliciens abattirent le jeune Antoine Fonlupt, en plein jour, place des Terreaux, à l'angle de la rue Puits-Gaillot.

Samedi, semaine anglaise chez les soyeux, animation d'un après déjeuner. Le printemps est dans l'air. On sirote son café d'orge aux comptoirs, on fait des projets pour la journée du lendemain. Des groupes stationnent sur les trottoirs. Il y a dans l'air une détente.

Aux pistolets des miliciens aussi.

Antoine Fonlupt dénombre ses années par vingt. Encore n'y a-t-il pas très longtemps. Presque un J 3. Regardez sa photo dans le livre. Il est en uniforme des camps de Jeunesse. Grave, la lèvre sévère, le front haut, sous le béret, l'œil résolu. Les traits même que notre imagination prête au héros.

Il a été attiré place des Terreaux dans un guet-apens. Comment pouvait-on distinguer dans les rendez-vous que donnait la résistance, ceux qui étaient loyaux et ceux qui émanaient de la milice et de la Gestapo ? C'était chaque fois au petit bonheur. Quitte ou double.

Il a dû prendre ses précautions, le petit Fonlupt, y aller prudemment, l'œil au guet, attentif à tout ce qui pouvait déceler le salopard.

Et puis trop tard : les deux tueurs sont là qui ricanent et allongent déjà la patte vers leur proie. Fonlupt essaye de fuir. Alors posément, sans se préoccuper de la foule, les bourreaux de Darnand tirent. Ils ont fait signe aux passants de s'écarter. Mais ils auraient aussi bien tiré dans le tas. Que leur importe ! Un Français de plus ou de moins...

Fonlupt est tombé. La mort a été instantanée. Il y a sur le trottoir une mince rigole de sang. Du beffroi municipal tombe le quart avant deux heures. Il y a des agents tout près. Ils ne se dérangent pas, détournant les regards. Ça ne les concerne pas. Défense de s'immiscer dans les affaires de la Milice.

Les tueurs ont rechargé leurs armes. Ils se la suspendent à l'épaule. Ils abandonnent le cadavre là. Ils s'en vont, en bons promeneurs, de ce pas même de l'ouvrier qui rentre chez lui la journée faite. Un bistrot, tout auprès, dit en rinçant ses verres sales :

— Heureusement qu'on a la Milice pour mettre au pas ces crapules.

Propos qui lui vaudra de voir un jour prochain son mannezingue éventré par une bombe. Feuilletez le bouquin de Garcin : Bombes, bombes, arrestations, fusillades, fusillades. C'est un morne et sanglant bilan. C'est, à même la chair vive de la France, la cravache du vainqueur.

Vous aurez beau dire : ça va mieux aujourd'hui.

× × ×

Ça va mieux, et pourtant il ne faut rien exagérer.

Que la libération ne nous ait pas apporté un gramme de beurre de plus (au contraire), et qu'elle ait tari les sources du lait, du sucre, de la confiture, du chocolat et des légumes, c'est dur à comprendre.

Que la libération ait vu le triomphe du marché noir, cependant que s'installait au foyer des pauvres non plus la disette, mais la famine, ces choses-là sont rudes.

Qu'il n'y ait pas eu de charbon cet hiver, et qu'on nous annonce déjà, pour parer à toutes surprises, qu'il n'y en aura pas davantage l'hiver prochain, cela ne nous semble pas très clair...

Que les fonctionnaires de Vichy soient demeurés aux leviers de commande, que des magistrats du Maréchal condamnent aujourd'hui des patriotes, que d'anciens lieutenants de Doriot soient devenus les auxiliaires du gaullisme, c'est inquiétant.

Que sous couleur d'assurer la liberté de la presse on supprime par décret les rares journaux vraiment libres de toute attache politique ou financière, cela ne semble pas clair à tout le monde.

Pendant ce temps-là, la mortalité infantile augmente de 40 %, la tuberculose de 74 % ; dans les seules Bouches-du-Rhône, 37.000 enfants sont abandonnés. Et le ministre de la Santé Publique avoue que « la déficience du ravitaillement a développé une pathologie de famine et un redoublement de mortalité ».

Il est vrai que la France vient de s'engager à livrer à la Suisse du charbon, du fer et des engrais.

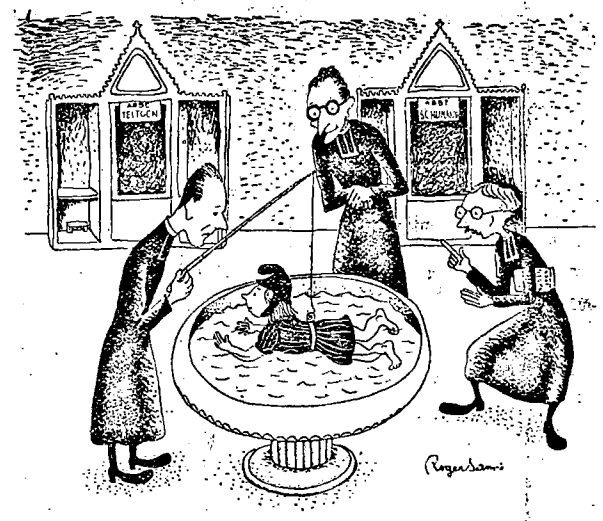
Pourquoi pas du papier journal?

Pierre SCIZE.

LE PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE



— Ce... c'est un pourceau du troupeau d'Epicure !...



Les maîtres-nageurs

Tous à l'huile de ricin

La grande découverte thérapeutique de deux Lyonnais

par Marcel-E. GRANCHER

On éprouve généralement, à l'égard de l'huile de ricin, une répulsion issue des souvenirs de la petite enfance — vous savez, le réveil matinal, le bol contenant la répugnante mixture, les hauts-le-cœur, les promesses de calottes, la tranche de citron ou le morceau de sucre surérogatoires, les questions indiscrètes sur le nombre de fois où la drogue vous a « mené », l'odieux et fade bouillon d'herbes couronnant l'affaire...

On a tort. L'huile de ricin est le plus certain des bienfaits que le créateur dispense à l'homme — et, même, à la femme. Je viens d'en trouver la preuve dans une brochure intitulée : « Eternel Printemps » (1), et qui n'est qu'une longue strophe à la gloire de ce que ses auteurs, MM. J.-M. et Christo de la Manus, nomment plus poétiquement, l'huile de « Palma Christi ».

« Il n'existe, en fait, écrivent-ils, qu'une seule maladie, mais qui change de nom : selon qu'elle affecte telle ou telle partie de notre organisme.

» Elle a son siège dans l'appareil digestif et pour cause : l'infection intestinale.

» C'est dans l'intestin grêle que le sang puise les sucs nourriciers et les principes morbides, que, dans une course incessante, il distribue à tous nos organes.

» Pour dépister les maladies, il est donc indispensable de se préserver contre l'infection intestinale. Pour les combattre et les guérir, il faut le plus rapidement possible faire disparaître l'infection intestinale et débarrasser le sang des toxines, des germes morbides et des déchets qui l'encombrent.

» Tout diagnostic devient donc inutile.

» C'est le principe de ma méthode dite : « Evacuante ». Elle a le pouvoir de désinfecter, d'aseptiser et de désintoxiquer simultanément le sang et l'appareil digestif.

» Quand on s'y prend à temps, elle guérit en quelques heures les maladies qui affligent le genre humain, qui désolent les familles, et qui déciment tant notre population. »

× × ×

D'ailleurs, l'huile de ricin n'a nullement mauvais goût, nous assurent les auteurs. Y a comme ça des idées qu'on se fait. Et l'on arrive à très bien la tolérer : M. J. M... s'en est tapé jusqu'à trois litres en trois jours, afin de voir jusqu'où il pouvait tenir le coup.

Ayant effectué cette sensationnelle découverte, MM. J. M. et Christo de la Manus eurent une idée qui pouvait sembler saugrenue : ils en firent part au Maréchal, qui dut croire à une vacherie. Pas de réponse... Auparavant, ils avaient écrit, sans succès, aux divers secrétaires d'Etat à la Santé qui se succédèrent à Vichy au rythme des sautes d'humeur du vieux Monsieur : Jacques Chevalier, Serge Huard, Docteur Grasset... Toujours rien...

C'est encore une veine... Voyez-vous pas que l'adjudant-chef de service leur ait, de guerre lasse, répondu qu'on le faisait... enfin, qu'on le faisait suer...

Vive donc la panacée évacuante — système qui plaisait d'ailleurs beaucoup aux généraux de 1940.



Evacuons, Messieurs, — et vous aussi, Mesdames !... — évacuons!...

Et n'y allons pas avec le dos d'une petite cuillère : voici les doses que nous recommandent les auteurs pour quelques-unes des maladies les plus courantes à Lyon, en une sorte de « tarif », placé à la fin du volume :

Appétit immodéré : 3 à 4 purges.
Chaleur inaccoutumée : 1/2 litre.
Chaleur inaccoutumée parcourant diverses parties du corps : 1/2 litre.
Difficultés d'uriner : 1 litre.
Rougeur prononcée de la face : 1 litre.

(Lire la suite en 2e page).

(1) Ne pas confondre avec le dernier roman de René Daumière, qui est intitulé, lui : « Adieu printemps... ».

A la petite semaine...

Dialogue entre consommateurs :

— Et quand vous aurez mangé votre pain en regardant un camembert ?

— Je me raserai en regardant un savon à barbe.

:: :: ::

Cette dame un peu, mettons, ollé ollé, a épousé un officier américain.

— Une jupe collante, dit-elle ça mène à tout...

Il suffit d'en sortir.

:: :: ::

Notre frontière, disent les Alliés, est sur le Rhin.

Bon ! Mais alors, des deux côtés...

:: :: ::

On nous rappelle qu'une loi réprime la perte de denrées alimentaires.

Mais quand précisera-t-on ce qu'on entend au juste par denrée alimentaire ?

En ce moment, n'est-ce pas, on mange tellement de choses.

:: :: ::

Les classes moyennes, on y songe, bien sûr...

En attendant, elles se cramponnent.

Notre échelle sociale est une corde à nœuds.

:: :: ::

Gœbbels a proclamé le rutabaga légume national.

Première nouvelle d'ordre alimentaire qui nous fasse réellement plaisir.

Mais on est au regret de devoir préciser que M. Ramadier n'y est pour rien...

:: :: ::

Le général Janneaud publiait dans « Monde » des articles qu'il signait de trois étoiles.

Or le général s'est excusé en disant qu'il était tombé sur la tête.

Le général aurait dû signer ses articles de 36 chandelles.

L'Inconnu dans la maison.

Nouvelles du Pacifique

(de notre envoyé spécial en périssoire André de La Brande)

Je vous donne sur ce conflit mon avis personnel : Iwo ce qui vaut.

Les Anglais foncent en Birmanie. Ils jungient avec la difficulté. Les Japonais défendent avec acharnement l'Insulinde, pays producteur d'insuline, le Siam, connu pour ses chats et ses pigeons (« Deux pigeons s'amois d'amour tendre.... » La Fontaine).

Un corps expéditionnaire français vient d'arriver. Il est composé de Marsouins sous le commandement du général Requin.

Le moral des troupes est élevé. On signale toutefois la désertion d'un caporal chinois : il a dû s'amouracher d'une Japonaise.

Les Nippons ne cachent pas le malaise qui règne chez eux. Ils n'ont plus de sucre et doivent se contenter de produits sakkalinés.

Le Mikado lui-même aurait dit dans un conseil secret :

— « Nous sommes bien yankee kinés ! »

Ils tiennent encore le coup, mais comme dit mon ami le général Mac Arthur, rira bien qui harakirira le dernier.

Amis de la « Semaine », on veut supprimer votre journal favori !... Faites signer des listes motivées de protestations et adressez-les d'urgence à M. le Délégué à l'Information, 42, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon. Merci !...

LA RÉSISTANCE EN DENTELLES

Voici ce que nous relevons dans « l'Aube » du 11 mars, rubrique de la mode :

« Notre jeune couturier « Alex et Alex Maguy » nous promet une note de jeunesse et d'élégance dans sa nouvelle collection créée dans la lutte et la clandestinité qu'il présentera à son hôtel particulier, 7 bis, rue Jean-Goujon, le mardi 13 mars, à 15 h. 30. »

C'est tout.

Mais, Seigneur Dieu ! Où la lutte et la clandestinité vont-elles se nicher !

Sous l'œil du Cheval de Bronze

NOSTALGIE

C'est décidé, le P. S. F. reste dissous.

Eh bien, qu'il nous soit permis de le dire ; on le regrette.

On aurait dû permettre au P. S. F. de reprendre son activité à une condition :

Que le colonel de la Rocque en assure à nouveau la direction.

Parce qu'il faut bien le dire, on n'a pas l'occasion de rigoler tous les jours.

Et on en a assez d'être aux mains de l'austérité et de l'anti-alcoolisme.

Et puis, ça aurait fait une nouvelle famille spirituelle qui aurait, elle aussi, eu droit à ses quelques centimètres carrés de papier-journal.

Et, avouons-le, en ce moment où les huîtres sont inabordables, les articles du Colonel-Comte Casimir nous manquent.



VOLKSTURM

— Et comme le grand-père est retombé en enfance il prendra un engagement dans les jeunesses hitlériennes !

* * *

BONNE CHANCE, ANGLES !

Anglès, délégué régional à l'Information, nous quitte. Rappelons-lui, à cette occasion, une petite histoire du temps où il s'appelait « Duplessis ».

C'était au lendemain de la libération. « Duplessis » déjeunait sur la rive gauche avec quelques camarades à peine sortis de la clandestinité.

C'est alors qu'un journaliste (sic) ancien rédacteur en chef d'un hebdomadaire paru sous l'occupation, et bien connu comme combinard, vint pleurer dans le gilet de chaque résistant présent.

— On va me faire des ennuis, et pourtant, Dieu sait que je ne les mérite pas. (Il les méritait, et, d'ailleurs, il les eut).

Et finalement, s'épanchant dans le sein d'Anglès, il soupira entre poire et fromage :

— Ah ! si seulement je connaissais Duplessis...

* * *

LA BOURSE AUX TIMBRES

La bourse aux timbres des marronniers de Bellecour avait émigré à la Maison-Dorée, puis à l'Hôtel Royal. Mais, sur l'initiative de M. Berthet, prince des échangistes et prévôt des marchands, et grâce à la bienveillance de M. Justin Godart, la bourse aux timbres tiendra maintenant ses assises au Palais du Commerce.

Les sages prédisaient depuis longtemps que le timbre détrônerait les valeurs de bourse.

Il est en bonne voie...

ET APPELEZ ÇA COMME VOUS VOULEZ

Donc, M. Chevalier n'ira pas en Angleterre.

On n'en veut pas en Angleterre.

On lui a refusé son visa.

Pas de veine.

Pour une fois où on avait quelque chose à exporter.

Et, qui sait, peut-être à troquer.

Mais appelez ça comme vous voulez, nous on s'en fout...

Seulement on se rappelle qu'en 1941 M. Chevalier proclamait à Radio-Paris que pour son compte la Révolution nationale était faite.

Il ne chantait plus « Prosper ».

Ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas de chanter « Prosper » trois mois après à la fête de la presse parisienne du Vel' d'Hiv'.

Et appelez ça comme vous voulez...

M. Chevalier n'est pas bon pour les galas d'outre-Manche. Bon.

Mais M. Chevalier continuera à faire les beaux soirs de nos galas à nous.

Nos galas au profit de nos prisonniers, de nos soldats et de notre Résistance.

Et appelez ça comme vous voulez...

* * *

JULES FOR EVER

L'affiche de l'Opéra porte trois noms superposés : Thaïs, Hérodiade, Werther. Trois soirs de suite, sans intermède, Jules Massenet ! La ville se ruine, et nous ruine pour former le goût des masses. Si on ne doit jamais offrir aux foules ni Lulli, ni Rameau, ni Gluck, ni Mozart, ni Beethoven, ni Weber, si l'on ne doit jamais jouer de la musique aux Folies-Carrier, que ne ferme-t-on ce caf' conc' onéreux ?

CONTUSIONS MULTIPLES

Nous on n'est pas durs...

Et puisqu'on nous dit que le général Janneaud est tombé sur la tête on trouve qu'il était tout de même juste qu'une fois au moins ça lui profite.

Les jurés n'ont pas eu le beau geste.

Nous on aurait accordé une pension au général.

Avec rappel...

Cette affaire-là était du ressort des assurances sociales.

Mais soyons sérieux.

Parce que, n'est-ce pas, il y a ceux qui sont tombés sur la tête.

Comme le général Janneaud.

Comme Pierre Laval, pour sûr, comme Jean Luchaire.

Comme les frères Ledauseur, comme de Brinon.

Mais il y a ceux qui retombent sur leurs pieds.

Comme M. Guitry.

Comme M. de Wendel.

Comme ceux du marché noir.

Comme M. Taittinger qui vient, dit-on, d'être relâché des Frênes.

Il est vrai que là encore, il y en a sûrement un qui est tombé sur la tête.

Mais ce n'est pas M. Taittinger.

Pas fou, M. Taittinger.

Et puis, il y a les autres, tous les autres.

Et ça fait du monde.

Ceux qui tombent sur un os.

Un os et toujours le même.

Les consommateurs.

N'est-ce pas M. Ramadier ?

Il y a enfin ceux qui se cognent la tête contre les murs.

Notamment contre le mur d'argent.

Mais ceux-là ils ont l'habitude.

Et ils n'en sont pas, ceux-là, à une bosse près...

MEDEE

Qui est-ce qui racontait que le général de Gaulle, le ministre des Beaux-Arts, le commissaire de la République, le préfet du Rhône et le maire de Lyon étaient unanimes à vouloir changer le conservateur du musée des Arts ? Allez faire un tour au Palais St-Pierre et vous verrez qui a gagné la corrida.

Ce que femme veut...

MARCHE « BLANC »



— Parait que ça va devenir sérieux pour le lait ?

— C'est pas ce qui nous empêchera de faire notre beurre !...

* * *

UN CONFERENCIER PEU BANAL

Le directeur de la main-d'œuvre au Ministère du Travail a fait l'autre jour, à Lyon, une remarquable conférence de presse.

Remarquable pour deux raisons: la première est que le directeur général de... etc. est très bien informé des questions de son ressort (cela mérite d'être signalé) ; la seconde est qu'il est bègue.

Ce qui, évidemment, le destinait tout naturellement à faire des conférences.

— Il en fait même deux à la fois, remarqua notre confrère C. G., toujours légèrement vache.

LE FOU DE LA GESTAPO OU COMMENT ON ROULAIT L'OCCUPANT

Nous le nommerons Chanoux pour fixer les idées. C'est un très brillant artiste, plein d'humour, auteur de parodies exquises. Pendant l'occupation, il voulut servir. Un illustre bureau allié lui proposait de l'embauche. Chanoux alla demander conseil à une de ses relations qui est du métier. « Je vous conseille énergiquement de vous abstenir, lui fut-il répondu. Vous êtes fort spirituel. Mais il ne s'agit pas ici d'avoir de l'esprit. Si l'on vous prend, ce qu'il faut prévoir, vous êtes incapable de supporter, je ne dis pas le third degree, mais la plus modeste rencontre d'une botte cloutée avec votre séant ».

Cependant, l'exquis parodiste, fort excité, comme tous les comiques, à l'idée de jouer un rôle dans la plus dramatique des tragédies, accepta. Assez peu de temps après, il tomba dans un piège qu'un enfant de quatre ans aurait éventé. Deux pseudo-Alsaciens vinrent lui proposer leur collaboration : il les accueillit à bras ouverts et les accompagna dans un local où il lui fallut répondre à un interrogatoire sans douceur.

Et ce qui devait arriver fut. Le détective improvisé lâcha les secrets, peu essentiels, qu'on lui avait laissé entrevoir, et il dénonça, non seulement tous ceux à qui il avait eu à faire, mais toutes ses relations et connaissances, et, pardessus le marché, celui-là même qui lui avait si fort conseillé de s'abstenir.

Ce dernier, tout au moins, brûla ses papiers et se préparait pour la nuit même à une excursion au delà du Channel, quand un de ses camarades vint l'avertir qu'il pouvait, en toute quiétude, rentrer chez lui. Un ancien du S. R. qui s'était glissé chez l'occupant avait eu l'audace tranquille d'affirmer que Chanoux était tout justement sorti du Vinatier la semaine précédente et qu'il n'y avait donc aucun compte à tenir de ses récits.

Et, candides pour une fois, les séides de von Barbier mirent le dossier au feu. Aujourd'hui, par un retour des choses assez prévisible, Chanoux médite à Saint-Paul.

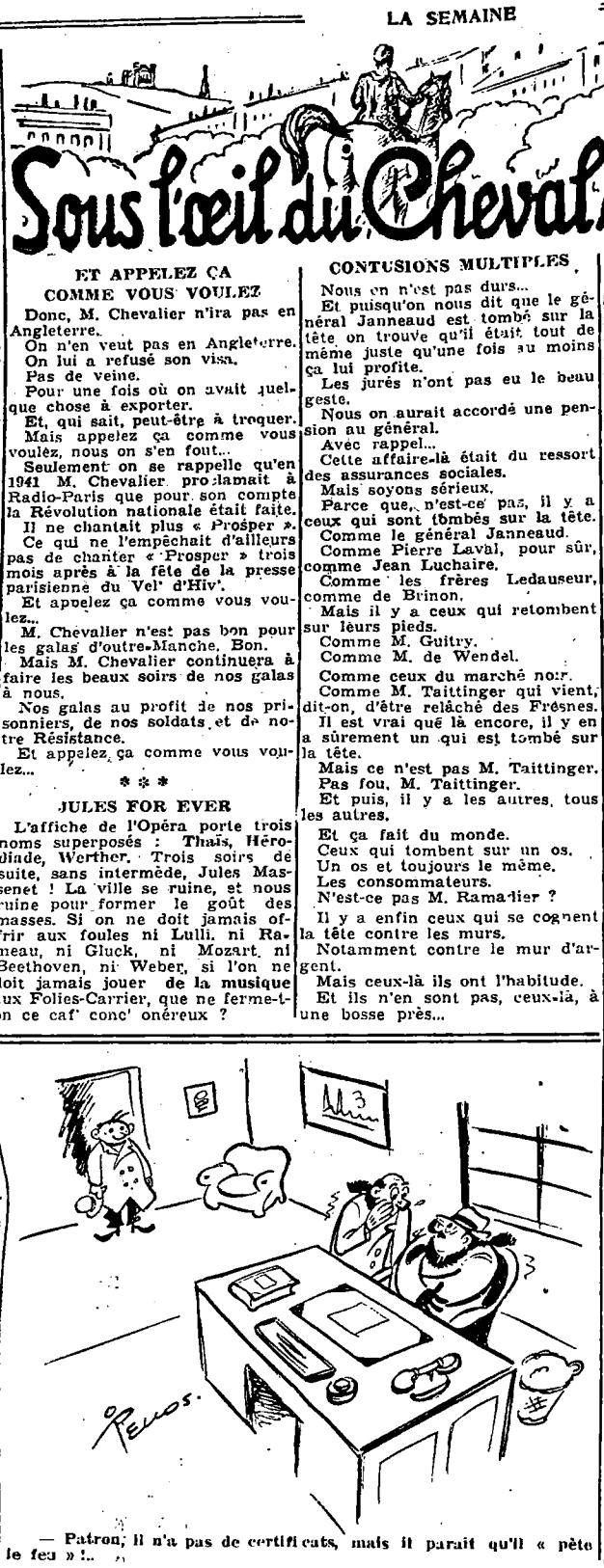
* * *

LES ECARTS DE L'INNOCENCE

Une grande dame, comme on dit dans « La Tour de Nesle », a eu des malheurs. Elle souffre cruellement de cette impécuniosité dont Regnard a dit qu'elle est douleur nonpareille. *D'autant qu'elle a une fille qui dépense beaucoup. Une fille très moderne, tout-à-fait évaltonnée, très sage, c'est entendu, mais qui a des relations panachées et tient parfois des propos fort libres. Des amies ont casé la dame dans une œuvre de guerre, où elle touche une portioncule tout de même appréciable, mais où elle ne trouve pas à satisfaire pleinement son goût inné de l'agitation.*

Le directeur de l'œuvre s'enquiert de son adaptation à ses fonctions nouvelles : « Je suis enchantée, répond-elle, mais vraiment je n'ai pas assez à faire. Je ne suis pas venue ici pour me branler les c... ». Et, devant l'ahurissement de son interlocuteur, pressentant obscurément que les mots répétés sans les comprendre ont, comme dit Rosine, passé les bornes de l'austère pudeur, elle ajoute en rougissant :

— « Comme dit ma fille. »



— Patron, il n'a pas de certificats, mais il parait qu'il « pète le feu » !...

CONCOURS de la meilleure manchette

Un généreux anonyme nous a envoyé la manchette de première page — que nous insérons, précisons-le, non parce que nous ne donnons pas d'abonnement, mais parce qu'elle est excellente.

La semaine dernière, c'était M. Rodillon, 11, rue de Brest, à Lyon, qui avait enlevé le prix.



"French Cancans" par Michel Herbert

TECHNIQUE FISCALE

Comme chaque année, à pareille époque, le moment est venu pour le contribuable de procéder à la déclaration de ses revenus.

En conséquence, chacun de nous se munit à sa mairie d'un millier au moins d'imprimés spéciaux (en prévision des erreurs inévitables) et s'efforce de répondre le mieux possible aux multiples questions qui lui sont posées.

Mais chaque ligne soulève un problème délicat à résoudre. Devez-vous faire figurer au titre de « dette contractée » la tournée de jus de fruit que vous a offerte un copain et que vous n'avez pas été encore à même de lui rendre ? Devez-vous inscrire parmi les « personnes à charge » la négresse professionnelle à qui vous ne sauriez manquer, le jour de la paye, de rendre une visite hygiénique? Devez-vous signaler comme « avoirs à l'étranger » les pièces d'argenterie que les services de déménagement de la Wehrmacht vous ont emportées en Allemagne ?



Il est probable que nous ne tarderons pas à être délivrés d'une telle corvée. On nous assure, en effet, que les Pouvoirs publics, se décidant enfin à procéder aux réformes de structure qu'évoquent à tous instants les discours officiels, s'apprêtent à mettre les derniers progrès de la technique au service des contrôleurs et des percepteurs afin de leur permettre d'accomplir leur tâche avec un maximum de confort pour un maximum de rendement.

Est-il besoin de préciser que cette rénovation était devenue indispensable en raison de l'accroissement des charges fiscales ?

Sans doute une aussi complète transformation entraînera des dépenses considérables. Fort heureusement on a déjà envisagé, en haut lieu, un moyen ingénieux et à peu près inédit d'y subvenir grâce à la création d'un certain nombre d'impôts nouveaux.

En raison de son importance, le réequipement de notre grande administration française s'exécutera par paliers. Pourtant, à titre expérimental, une première perception modèle a déjà été installée quelque part en France, en un lieu tenu secret, et son aménagement servira d'exemple aux autres établissements du même genre qui seront édifiés par la suite.

Elle occupe un immeuble de pierre (dure, bien entendu) à la façade agréablement ornée de girandoles électriques. Ce luminaire luit jour et nuit sans interruption et sans souci d'économies ridicules. D'ailleurs, comme toujours, ce sont les contribuables qui éclairent.

L'architecte avait également l'intention de planter ça et là quelques drapeaux mais on a craint que des assujettis, mauvais payeurs, ne soient tentés d'y voir un exemple et les drapeaux n'ont pas été acceptés.

Le bâtiment comporte, en sous-sol, une galerie des machines où sont placés divers appareils fiscaux, merveilles de précision et de mécanique : l'étrilleuse automatique, la tondeuse à œuf, l'écorcheuse ultra-rapide, le presse-purée hydraulique, la râcleuse de fonds de tiroirs, la dégonfleuse de portefeuilles, la compromeuse de dette publique, la leveuse de taxes exceptionnelles, etc.

Chacun de ces appareils est surmonté d'un porte-bonheur. C'est ce qu'on appelle les amulettes de la régie.

La galerie est reliée aux bureaux proprement dits par un monte-charge renforcé, de nature, paraît-il, à faire monter en un rien de temps les charges les plus lourdes.

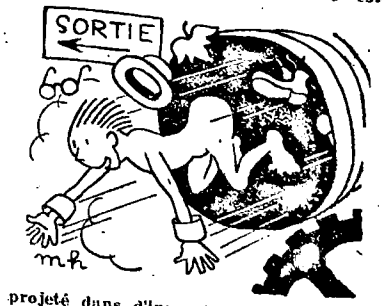
Les bureaux sont spacieux, clairs, bien aérés, et décorés avec goût. Un papier de tenture symbolique de couleur chocolat tapisse les murs. Il est surmonté d'une frise où les poires et les gourdes alternent agréablement.

Le personnel se compose de maîtres d'hôtels spécialement prêtés par les grands hôtels internationaux, de croupiers provenant des casinos les plus notoires, et de banquiers appartenant à la haute finance.

Le contribuable, amené de chez lui en voiture cellulaire, est introduit dans un vestibule où un employé l'invite aimablement à boire un petit verre d'eau-de-vie rhumée et à fumer une cigarette. S'il en exprime le désir, il lui est également possible d'entendre la messe.

Après quoi, le percepteur, assisté de ses aides, tous gantés de noir et portant redingote et haut-de-forme, viennent prendre possession du patient, pour rendre inutile toute protestation, ils l'entravent et lui passent une camisole de force. L'opération dure quelques secondes et est à peine douloureuse.

Anesthésié par une lecture à voix haute de la Loi de Finances, basculé dans une glissière, le contribuable est



projeté dans d'innombrables engrenages qui le délivrent successivement de tout ce qui l'embarrasse.

Ajoutons que l'appareil est réglé de façon à ne pas lui enlever la peau quand ce n'est pas absolument nécessaire.

RAIMU « at home »

La scène représente un couloir dans les coulisses de la Comédie-Française. Des accessoires l'encombrent. Des gens passent, indifférents : machinistes, pompiers...

Raimu

— Qu'est-ce qu'il veut, ce déguisé ?

Molière

Je suis ici chez moi. Ici, c'est ma Maison.
Il faudra bien pourtant vous faire une raison.

Raimu

— Dis, Marcel, pour un fada, on est servi.

Pagnol

— Non, Jules... C'est Molière. Tu sais bien, Molière, mon prédécesseur.

Raimu

— Connais pas. Inconnu dans la maison.

Molière

Pouvez-vous croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule ?
Corrigez donc un peu l'orgueil de vos appas.
Ne traitez pas ainsi les gens de haut en bas.

Raimu

— Qu'est-ce qu'il a comme baratin, le frère !

Molière

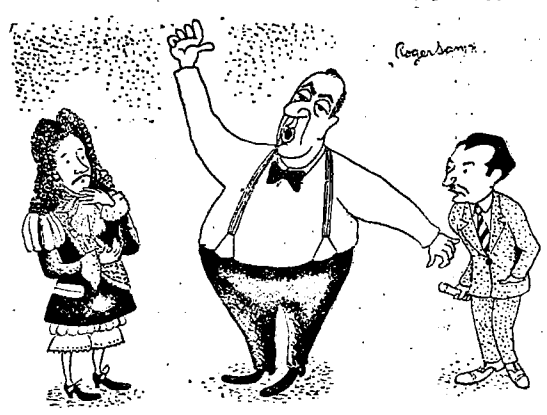
Je suis l'auteur, Monsieur, de ces pièces célèbres
Dont les mots, quoique durs, ne passent pour funèbres...
Dans un salon immense et plein jusques au bord
Avant vous j'ai joué mon Jourdain, à Chambord.

Raimu

— C'est bien ce que je disais, c'est un piqué !... Si c'est vous qui avez pondu ces trucs enquiquinants, ces trucs à se casser la gueule, je vous en fait mon compliment... Après tout, c'est bien possible... Mais les avoir joués !... A d'autres Ça se saurait, tout de même.

Pagnol

— Je t'assure, Jules, que tu exagères, comme toujours. Bien sûr, tu es mieux à l'aise dans « César », qui s'appelait



comme toi. Parce que « Marius » c'est quand même meilleur que le « Bourgeois »...

Raimu

—Je veux ! C'est du vécu... Remarque qu'avec un autre, ça ne vaudrait pas pipette.

Pagnol

— Et puis, c'est plus facile. Tu as créé le rôle. Ça t'évite la comparaison. Mais Molière jouait ses pièces...

Raimu

— Comme Sacha, comme Verneuil, comme Sarment ?.. Tu galèges !...
Pendant que tu y es, tu vas me raconter qu'il a fait du cinéma !

Molière

— Hoy. Vous êtes un grand acteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

Raimu

— Ah, c'est trop fort, il prend mon texte avant même que je l'aie arrangé à ma façon...

Pagnol

— Mais puisqu'il est de lui...

Raimu

— Ta gueule, microbe... (rentrant dans une de ces colères qui ont fait sa réputation). Non mais, voyez-vous ces deux crétins, ces deux imbéciles qui me doivent tout... Moi qui ai fait leur gloire... Qui s'occupait de vous, avant, je vous le demande ? Qui vous assure vos droits d'auteur ? Dis, Molière, combien que t'as touché depuis que je suis dans cette sacrée baraque ?

Molière

Oh ! Oh ! Redoute tout après un tel outrage ;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage...

Raimu

— Sortez, sortez... Marius, file-moi ta ceinture, que je les corrige. Dehors, chenapans, graines de plumassiers, vidangeurs d'encriers... Qu'on appelle ma gouvernante ! Une infusion, j'étouffe...

Molière

— Ce que c'est qu'un pauvre malade !...

Pagnol

— Hypertrophie du moi !

Raimu

— Fou... Foutez... le camp, nom de Dieu !

L'Administrateur de la Comédie-Française s'arme d'un pot de goudron. Il badigeonne la façade de son théâtre, remplaçant « Maison de Molière » par « Maison de Raimu », pour éviter des histoires.

STRAPONICE.

OH ! MAURICE, OH !

Maurice Chevalier, de Radio-Paris, s'est vu refuser le visa d'entrée en Angleterre. Mais la S. N. C. F. n'a fait aucune difficulté pour lui délivrer un billet pour Lyon — qui est, comme chacun dres ?
sait, la capitale de la Résistance.
A la réception donnée en son honneur au Foyer des artistes, deux de nos confrères parlaient de ce voyage manqué :

— Mais pourquoi, diable ! dit-il, voulait-il se rendre à Lon-

— Pour se faire blanchir, répondit l'autre, sans rire.



EN CINQ-SEC

EVIDEMMENT

Façon de prendre l'air, un reporter parisien va se rendre compte de ce qui se passe en la République d'Andorre.

Bien reçu, il visite la ville, le parlement, etc... et questionne :

— Vous n'avez pas eu peur des boches, ici ?

— Non, lui répond une personnalité galonnée, car nous avions notre armée.

Et de désigner six soldats au garde à vous sur l'esplanade.

— Je vous félicite, mon général, reprend le reporter.

— Mais ce n'est pas moi le général, c'est le sixième à droite sur la rangée ; moi, je suis le ministre de la Guerre.

— Comment ! Un ministre de la Guerre pour une si petite armée ! s'esclaffe le Parisien.

— Eh bien ! répond le Basque, en France, vous avez bien un ministre du Ravitaillement !

DROLE DE NUANCE

« Libération-Soir » communiquait récemment :

« Deux miliciens et un traître sont condamnés à mort à Angoulême ».

Jusqu'à maintenant, nous, on croyait que la trahison et la Milice ne faisaient qu'un.

ENFIN !

Dans le même journal, nous relevons aussi:

« Mise sous séquestre des biens appartenant à Chautemps, Déat, Peyrouton, Cathala, A. Bonnard, Bichelonne, Bonnafous, Bouthillier, Marquet, Marion; Lémery, Piétri, Vallat, Masson, Lemoine, Parmentier, Creyssel, généraux Pujo et Bridoux, amiral Auphan.

Il était temps, depuis six mois que la libération a eu lieu !

Au moins, ils ne pourront pas se plaindre qu'on ne leur ait pas laissé le temps de déménager.

ADAPTATION

Il paraît que l'acteur Le Vigan représente à Sigmaringen l'élément littéraire et artistique de la trahison, puisqu'il y organise des soirées poétiques pour bercer Pétain.

Au cinéma, cet artiste incarnait avec talent les types de salaud.

Il a tout de même tort d'avoir pris son rôle au sérieux.

HISTOIRE PUERILE

Le fils de l'électricien se promène avec son papa à la campagne.

Ce dernier veut cueillir une rose, mais, hélas ! il y avait une guêpe sous les pétales.

Et le pauvre homme de secouer une main qui enfle à vue d'œil.

Alors le gosse du technicien de constater.

« Elle devait être mal isolée ! »

Henry CLOS-JOUVE.

Timbres et timbrés

On pouvait lire dans la « Liaison philatélique » de janvier les deux annonces que voici :

LUCIEN PROUXE
57, boulevard de Cessole, Nice.
Emissions de la libération
SALON DE PROVENCE... La plus importante série : 29 valeurs. Tirage de certaines : 100 exemplaires. La série complète: 37.500 francs. Tous ces timbres sont garantis authentiques et signés.

JEAN PASCAL
1, rue Halévy, Nice
Séries Libération. — Salon de Provence. 29 valeurs. Tirage 150 séries. (Procès-verbal avec séries) : 45.000 francs.

Il s'agit d'une de ces émissions de timbres surchargés datant de la Libération, mais qui, pour être authentiques, doivent avoir été autorisées par le Commissaire du Gouvernement de la région ou par un chef du Comité de Libération.

Et il paraît que la série de Salon de Provence, malgré une très astucieuse combine locale, ne répondrait à aucune de ces deux conditions, nous dit notre confrère l' « Espoir de Salon ».

...Ce qui n'empêche pas les commerçants de monter à des prix astronomiques cette série fantaisiste qui n'a aucune valeur d'authenticité.

Philatélistes, un peu de prudence !

J. de B.

Prière aux amiraux de ne pas nous monter de bateaux

« Je veux servir la France jusqu'à mon dernier souffle sous les ordres de celui qui préside aux destinées du pays : le général de Gaulle. »

— Qui parle ainsi ?

— Sans doute un de ces combattants de la Ire Armée qui, sans se soucier de savoir si nous sommes ou non « puissance invitante », donnent leur sang et parfois leur dernier souffle, en effet, dans les plaines rhénanes ?

— Vous n'y êtes pas.

— Alors un de ces Français d'Indochine qui, croyant — les naïfs ! — que le sort d'un pays se joue plus sur le champ de bataille qu'autour du tapis vert, et que l'héroïsme est plus productif que le maquignonnage, brandissent, faute même du « glaive d'emprunt » dont il est parlé, le « tronçon d'épée » qu'il faut de nouveau sortir du fourreau ?

— Vous n'y êtes pas du tout.

— Alors, un de ces militants de la Résistance qui croient encore à l'honnêteté politique et qui prétendent — jeunes présomptueux ! — que l'on a gagné le droit de se mêler des affaires de l'Etat parce qu'on s'est fait, un jour, taillader la chair ou briser des côtes par la Gestapo ?

— Vous déraillez complètement.

— Alors, un de ces marins qui, sur toutes les mers du globe, prouvent que nos vieux rafiots n'étaient pas si mal bâtis et que leurs canons peuvent encore tirer juste?

— Là, vous brûlez.

— Alors, qui, Muselier ? D'Argenlieu ?

— Non : Esteva.

* * *

Il paraît (je n'y suis pas allé voir) que l'amiral Esteva est pucelau.

C'est pourquoi, sous l'occupation, on l'avait surnommé le masturbey de Tunis.

Il se tapait, en somme, sur la cinquième colonne.

Ce qui viendrait plutôt, si j'ose dire, à sa décharge.

Nul n'ignore, en effet, que la pratique du... comment dirais-je ? mettons : du branle-bas de combat, puisque nous parlons de marine, peut causer des troubles psychiques qui mènent parfois à l'abrutissement complet.

Ce qui n'empêche pas, remarquez bien, de faire un excellent officier supérieur.

Bref, si l'amiral Esteva n'est pas un délicieux humoriste, c'est, à coup sûr, un pauvre cornichon.

Il n'a d'ailleurs pas le monopole, et on l'a bien vu en Haute-Cour, où des officiers tout ce qu'il y a de bien, et patriotes, et tout, et tout, sont venus déclarer sans rire : « Un officier de marine ne connaît pas de régime. Il est le serviteur de la France ».

La France ? Oui, oui... mais laquelle ?

Celle de Vichy ou celle de Londres ?

Celle de la Milice ou celle du C. F. L. N. ?

Celle de Pétain ou celle de de Gaulle ?

Autant de questions auxquelles un grand nombre de marins français ont répondu — en se rengeant, dès 1940, sous le drapeau de la France combattante.

Pendant que l'amiral Esteva — qui ne connaissait pas de régime — jouait double, triple ou quadruple jeu (on ne sait plus très bien) de l'autre côté de la Méditerranée, dénonçait au micro comme traîtres ses anciens condisciples de Navale et décorait, au son de la « Marseillaise », les vaillants guerriers du maréchal Rommel (mitrailleuses Mauser, sous-vêtements Neyron-Rasurel).

— Je demande à servir sous les ordres du général de Gaulle, qu'il a dit, l'amiral Esteva.

Je ne sais pas ce que le général en question a répondu, lorsqu'on lui a rapporté le propos. Mais je suppose que s'il a eu une réaction ç'a été celle-ci :

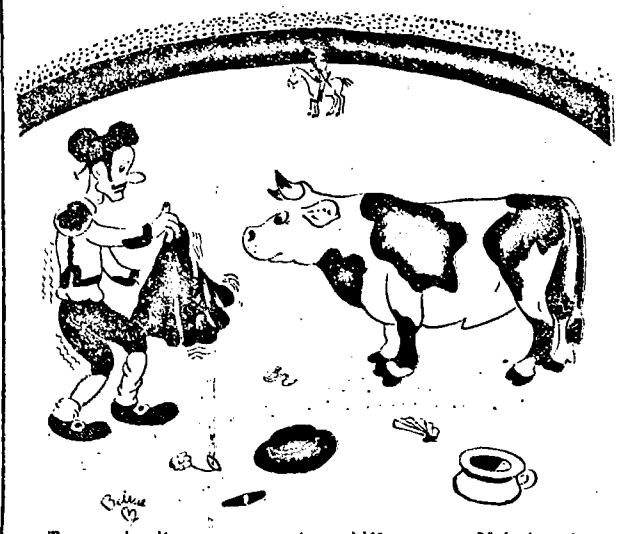
— Mer...

Non, qu'allez-vous supposer ? Le général est plus poli que ça.

Et il a dit simplement :

— Mers el Kébir.

Guy VERDOT.



— Tu ne m'exciteras pas avec ton chiffon rouge. Moi, je suis de gauche !

TOUS A L'HUILE DE RICIN

(Suite de la Ire page.)

Soif inaccoutumée : 1/2 litre.
Ventres anormaux (2) : 1/2 litre.
Sécheresse de la bouche : 1/2 litre.
Incontinence d'urine : 2 litres.
Constipation habituelle : 1/2 litre, etc., etc.

Quant aux dingos, on leur en colle 4 à 5 litres (ils doivent prendre ça pour du Dubonnet !...); aux alcooliques — on nous gâte!... — 4 à 5 litres également ; aux vérolés, 7 ou 8 purges dans la première période et 12 ou 15 litres dans la troisième... Faut ce qu'il faut !....

Je sais bien, certes, que chez nous, on préfère soigner au Beaujolais la «soif inaccoutumée » et la « sécheresse de la bouche ». Mais la thérapeutique inaugurée par MM. J. M. et Christo de la Manu n'en demeure pas moins pleine de promesses, en sa nouveauté.... Et, ne parviendrait-elle qu'à guérir cette « constipation habituelle » qui ravage le quartier du Griffon, elle constituerait déjà un sérieux pas sur la grand'route du bonheur humain !..

P. S. — J'ai reçu une ahurissante lettre des dames téléphonistes du Central Franklin, au sujet de la « Note de la rédaction » publiée à la fin de mon article sur l'armistice à Lyon.

J'avais écrit que, vu l'abondance du ravitaillement arrivé soudainement de la Bresse, les locaux dudit Central avaient été transformés en poulailler — ceux du Central Burdeau, en chais et ceux de Moncey, en frigo.

Ces dames — ou, du moins, quelques-uns d'entre elles, car je les crois intelligentes, dans leur forte majorité ont cru ou feignent de croire à une intention péjorative.

Est-il nécessaire que j'affirme qu'il n'en est rien et que je considère nos téléphonistes comme de fort honnêtes travailleuses, accomplissant de leur mieux une tâche pas bien gaie ?

M.-E. G.

(2) A toi, Pavil !...



LE BAL DES PASSANTS

Jugez du peu :

Sentant venir la mort, un père avoue à sa fille légitime qu'il a un bâtard d'une artiste célèbre passade d'une nuit, rencontrée un soir de 14 juillet dans un bal populaire que dirige un vieux musicien un peu fou. La demi-sœur apprend que le ridicule fiancé d'une de ses amies, fille d'un richissime banquier, va jouer au cours d'une grande réception une œuvre volée à son demi-frère. Elle le prévient par lettre anonyme. Le copain rapplique en vitesse, reprend son bien et se sauve, pas assez rapidement... Car il a enflammé le cœur de l'héritière. Cette dernière veut son compositeur ; elle l'aura. Et voilà notre gars plein de châteaux, de fric et de valets. Le frère et la sœur, de ce jour, se voient constamment et s'adorent. Because les trois bébés de la sœur et l'amour que le frère a pour les enfants en général. La femme du frère, qui n'est pas au courant du secret, croit qu'elle est trompée. Elle s'enfuit. Mais elle est enceinte. Elle se fait donc avorter. Elle manque d'en claquer. Elle refuse l'opération qui la sauverait. Elle aime mieux mourir. Elle ne meurt pas.

Un mois après et à 30 ans d'écart les époux se retrouvent, le 14 juillet, au même bal populaire. Le musicien est toujours là. Il n'a pas vieilli.

Mais ce n'est pas fini. Le lendemain le mari apprend l'histoire de la fausse-couche. Il s'enfuit, non sans être mêlé à une affaire de chantage. Il devient, aux Amériques, un pianiste célèbre. Entre temps sa femme accouche du gosse qu'elle a conçu en valsant. Ils se retrouveront tous sept ans plus tard.

Moralité : Mesdemoiselles, méfiez-vous du 14 juillet. Vous risqueriez d'y être prise, aux deux sens du mot, comme une vulgaire Bastille.

× × ×

« MACHONVILLE » A L'ECRAN

Une bonne nouvelle ne vient jamais seule. En même temps que nous apprenions que le « Charcutier de Mâchonville » allait être porté à la scène, au théâtre de l'Horloge, l'auteur nous informait de Paris qu'il venait de se mettre d'accord avec le célèbre metteur en scène Richard Pottier, pour une version à l'écran...

Les extérieurs seront tournés dans la coquette cité de Trévoux, et aux environs, dès le milieu du mois d'août : Bach jouera vraisemblablement le rôle du charcutier.

Y aura de la joie...

× × ×

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

Pierre Rambaud, Grenoble. — Bien reçu votre lettre du 9 mars par laquelle vous nous confirmez avoir écrit, si l'on peut dire, sous le pseudo de K. Mera. Vous avez peur que l'on vous attribue la paternité des articles de notre rubrique « Cinéma » ? Rassurez-vous, nos lecteurs ne sont pas des imbéciles.

Adepte du marché noir, Vienne. — Votre renseignement est exact. Henri Diamant-Berger travaille présentement à une nouvelle version du « Roi des Resquilleurs », avec Rhélas !... pardon Rellys, dans le rôle de Milton. Cette production s'imposait, en effet.

Un qui n'a pas compris, Tournus. — Nous allons vous faire de la peine. Ce n'est pas Tino Rossi, mais Bernard Blier qui jouera « L'assassin chantait », que réalise Christian Stengel. K. MERA.



Au temps de l'occupation les ondes vichyssoises nous rebattaient les oreilles avec une chanson (d'ailleurs excellente) d'origine allemande qu'avait créée Suzy Dragon-Solidor. Cette chanson s'appelait : « Lily Marlène ».

Le « Carrefour des Ondes » nous a donné l'autre jour la primeur d'une chanson nouvelle qui s'intitule simplement : « Lily, Bye ! Bye !... »

Pourquoi se fatiguer...

* * *

A signaler les émissions théâtrales dirigées par Suzette Guillaud.

Le choix des pièces en un acte est excellent.

Et Marcelle Denyère, Eugène Chatel, Luce Gérard ont des voix merveilleusement radiophoniques.

* * *

De nombreux lecteurs nous ont écrit pour nous demander la raison pour laquelle on n'entend plus à la Radio certains chanteurs, certaines chanteuses qui, légèrement compromis mais déjà pardonnés, ont repris leur place sur les scènes parisiennes et provinciales.

Simplement parce que la Radio se montre plus difficile que le public.

On ne peut que l'en féliciter.

MICROFAUNE.

PETITE CORRESPONDANCE

Gilles Benoit. — M.E. G. a bien reçu votre lettre. Mais vous n'avez pas répété adresse. Prière la lui donner pour réponse et envoi photo.

Georges Fayn. — Prière nous communiquer adresse Gilles Benoît. Merci et amitiés.



Le L. O. U. en Coupe de France de football et le F. C. Lyon en Championnat de France de rugby ont trébuché en quarts de finale.

Les critiques locaux Bordelais et Narbonnais, ne tarissent pas d'éloges sur les vaincus.

Ces éloges vous ont un petit air de condoléances. Ça ne fait pas revenir les morts.

⁂

Une véritable consolation : à Narbonne, c'est quand même le F. C. L. qui triompha.

Mais l'L est aussi le sigle de Lourdes !

⁂

Lorius fut cause, en partie disent les témoins, de l'élimination du L. O. U.

J'ai trouvé un remplaçant: Dambach qui, après sa partie de dimanche, aux Iris, serait à vendre.

En sortant de ce même stade des Iris, l'ami Desnoux, ex-Sochalien, qui en connaît donc un brin en football, me donna gratuitement son opinion :

« Il y eut deux belles choses aujourd'hui, me confia-t-il : l'arbitre et la recette. »

Desnoux est sévère.

Mais juste.

Edouard DUPIRE.

× × ×

On mande de la Renaissance Sportive Trévoltienne :

Beau programme omni-sports dimanche dernier à Quincieux. Le match de football se termina par k.-o. de l'arbitre au 2me round. Pardon, avant la mi-temps !

C'était un match amical...

LA FEMME A BARBE



— Elle est sûrement inscrite au Parti radical !...



A L'OPERA

« SIGURD »

Débuts à Lyon du jeune ténor polonais Porebski : et ce fut là, certes, une raison supplémentaire d'affluence.

Le public ne fut pas déçu ; car, ce chanteur possède une voix d'or et fait preuve d'une belle vaillance. Mais il lui reste encore beaucoup à apprendre.

Savignol fut un Hagen excellent ; et Jean Reymond chanta avec infiniment de goût les belles phrases du prêtre d'Odin.

Lucienne Anduran, dans le rôle d'Uta, chanta et joua en grande vedette.

Et les quatre envoyés d'Attila, MM. Prédal, Ory, West, Amblard, se tirèrent honorablement d'affaire.

Le reste du « plateau » ? Zéro, ou moins que zéro. Des voix blanches, détimbrées, sans aigu, sans grave... et avec très peu de médium. Ou encore des voix d'opérette lancées à toute allure dans le grand opéra.

Grâce à M. Brouillac et à l'orchestre, l'on ne frisa cependant jamais la catastrophe.

R. V.

× × ×

DE LA « FOSSE »... ...AU « PLATEAU ».

— Après les galas José Luccioni, nous avons eu la semaine Michel Dens. Et ce fut une série de régals.

— Le jeune baryton, que toutes les scènes lyriques de France se disputent et s'arrachent, se produisit successivement, au Grand-Théâtre, dans « La Traviata », « Thaïs », « Hérodiade » et « Les Pêcheurs de Perles ».

— Dans chacun de ces ouvrages, il réalisa des salles combles et se fit longuement et triomphalement acclamer.

— Sait-on, à ce propos, que Michel Dens est un élève de notre vieil ami Octave Guichard ? C'est sous la direction Guichard qu'il débuta en 1937, au Théâtre municipal de Grenoble.

× × ×

— A quand « Guillaume Tell » ? se demandaient les amateurs de grand opéra. Il paraît que c'est pour bientôt, avec d'autres reprises : notamment « Angélique » et « Gianni Schicchi ».

— On a donc dû trouver le ténor « mouton à cinq pattes », indispensable pour « arracher Guillaume à leurs coups » ...

A VILLEURBANNE

« PHI-PHI »

Le Théâtre Municipal de Villeurbanne, c'est un théâtre pour les familles. Alors, les jolies modèles de Phidias, aux petits païens dressés, sont devenues huit dames austères, hautement habillées, un peu mûres, qui dansent comme des, et non avec leurs pieds. De quoi satisfaire M. Schumann et le haut clergé.

D'autre part, ce théâtre — par ailleurs si sympa — est outillé pour jouer l'opérette classique, où les emplois sont respectés. Dans la Comédie Musicale contemporaine les rôles, moins nombreux, sont écrits avec la plus grande liberté. Mieux : ils l'ont été souvent pour des vedettes choisies d'avance. C'est le cas, entre autres, pour « Là-Haut », créé par Chevalier et Dranem.

Et quelles erreurs de distribution ! M. Andrézy devait jouer Phidias. Mais il ne veut pas vieillir. Alors il chante Ardimedon, tenorino « de dix-huit ans à peine ». Josée Guichard aurait fait une Aspasie aguichante à souhait. C'est Mme Renée Gombert-Andrézy qui s'octroie le rôle d'Alice Cocéa. Cette sainte et vieille dame prête à la « gamine charmante », sans le vouloir d'ailleurs, un visage et une silhouette de mauvais lieu pour ville de garnison secondaire.

La musique de Christiné reste un modèle de grâce et de gaîté françaises.

STRAPONICE.

LE PROJECTEUR

— On nous a prié de réduire notre consommation d'électricité à l'indispensable...



LA MORT A SON PARFUM
par François Monnet
(Editions de Savoie, éditeur)

Encore un policier ! Mais un policier de François Monnet.

Ça sent, tout au bord des pages, un parfum populacier, une odeur de soupe grasse. On a l'impression de connaître l'escalier qui conduit à la chambre du crime : on retrouve les quais de Saône sous la pluie...

Quant au sujet, c'est évidemment un meurtre, puis un autre. Contrairement à l'assassin des « 3 Maries », dont nous avons parlé récemment, celui de « La Mort a son parfum » ne se révèle qu'aux dernières pages et déroute le lecteur le plus averti.

J. G.

× × ×

HIMALAYA, par C.-A. Gonnet (Optic, éditeur).

Il existe beaucoup de collections de romans policiers. Il n'en existe plus de romans d'aventures, genre qui a de nombreux adeptes.

Les éditions Optic viennent de combler cette lacune en lançant une collection « La Belle Aventure », très heureusement présentée. Elles ont fait appel pour les premiers volumes à C.-A. Gonnet, l'auteur réputé de « Aloya, chant des îles », dont l'érudition sans prétention, l'imagination débordante, le style direct et sobre contentent les plus difficiles amateurs.

L'Homme qui lit.

× × ×

UN NOUVEAU PRIX LITTERAIRE

Le Prix des Etincelles sera décerné à Paris le 28 mars, sous la présidence de Claude Farrère. Ce prix, destiné au premier ouvrage d'un jeune auteur (on entend par jeune, n'ayant encore jamais été édité) est représenté par un contrat d'édition qu'offrent les Editions de Savoie. Le jury est composé comme suit :

Mme Camille Marbo (ancienne présidente du Comité des Gens de Lettres) ; MM. Noré Brunel, secrétaire du prix ; Pierre Chanlaine ; Charles Cluny ; Frédéric Dard ; Joseph Hémard ; H.-J. Magog ; Marius Riollet ; Noël Sabord.

× × ×

Plusieurs jeunes journalistes de la région lyonnaise, dont notre collaborateur Jacques Grancher, figurent parmi les candidats.

Bonne chance à tous !



Jadis, au temps de l'obscurantisme, quand une souris faisait par hasard de la bicyclette, elle ne manquait pas de tirer soigneusement la jupe de son tailleur, avant de s'asseoir sur la selle, histoire de ne pas avoir — si j'ose dire — des plis au derrière...

Aujourd'hui, avec la désinvolture qui marque les temps actuels, il n'est plus question de ce geste, à la fois désuet et charmant, qui faisait songer à celui de nos aïeules, à l'époque exquise des froufrous, quand elles se troussaient gentiment pour monter sur un trottoir.

Les tissus sont rares et chers ? Qu'importe ?... Nos chères petites se transforment en montgolfières et leur silhouette ressemble à celle d'une cloche à plongeur... Elles te vous enjambent la selle et hop là ! la jupe qui volait au vent.

Tout ceci n'est guère raisonnable, car — je vous le demande — vaut-il pas mieux avoir des plis au tissu qu'à la peau du pétrus ?

Tante ABELLE.



UN MONSIEUR offre gratuitement prêter bon chien chasse craignant un peu les coups de fusil. Blondeau, bar du Tonneau, Lons-le-Saunier.

PLUS D'HEMORROIDES !... Méthode Gégé. Vingt ans de succès... Ecrire « Jaquette-Club de Serin ».

PLUS DE NEZ ROUGE !... Peignez-les au ripolin blanc et continuez à picoler tranquillement.

ECHANGERAIS boîte ayant contenu un camembert modèle 1939 contre timbres pour collection. Ecrire : Bizut, au journal.

Les temps sont durs... Faites augmenter le nombre de trous de vos ceintures par Beaucuir, maître-sellier spécialiste, rue de la Vieille-Renversée.



LE CHAT A LA ROYALE

Le lièvre est rare et cher : ne vous en laissez pas conter et, dans la célèbre recette, remplacez-le tout simplement par un bon chat d'appartement — taillé si possible — donc un peu gras. Mais, si vous n'avez pas cet article sous la main, il vous suffira de prendre un bon chat de gouttière, quitte à le suspendre par la queue dans les ouatères pendant une huitaine de jours, histoire de l'attendrir.

Une fois votre miron dépouillé puis vidé, récupérez le sang dans un bol en y ajoutant une bonne cuillerée d'acide sulfurique, afin qu'il ne caille pas. Puis mettez dans une coquelle une demi-livre d'encaustique (le beurre ferait mieux, mais enfin...), des lardons, une vingtaine de petits oignons, un vieux dentier, quelques gousses d'ail, puis les morceaux de votre matou. Faites revenir... Ajoutez un litre de vin vieux ou, à défaut, de vinaigre rosat.

Faites prendre l'ébullition. Saupoudrez de trois cuillerées de poudre de riz. Ajoutez le foie du minet, pilé et incorporé au sang.

Vérifiez l'assaisonnement et la note du gazier. Servez chaud en chantant la « Madelon ».

TROUDUCUR Ier.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.

NOUVELLE SERIE. — N° 20 — 29 MARS 1945 — LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Œufs de Pâques ?

la Semaine



hebdomadaire satirique
... et légèrement vache

Poisson d'Avril !

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

Pensées du soir

par Marcel-E. GRANCHER

La triste conjoncture que constitue le deuil récent dont vient d'être frappé notre ami Pierre Scize me vaut le redoutable honneur d'écrire aujourd'hui, à sa place, l'éditorial « sérieux » par lequel nous entendons affirmer le caractère politique de notre journal — alors que d'aucuns feignent de nous ranger parmi les satiriques, uniquement préoccupés de gaudriole.

Je n'en suis pas autrement fâché — sauf, bien entendu, les circonstances qui motivent cet intérim. Depuis longtemps déjà, je me promettais de faire le point avant les élections et de dire hardiment pas mal de choses qui se chuchotent tout bas...

Bien que n'aimant guère la méthode consistant à se bombarder à coups d'actions d'éclat ou de décorations, je crois tout de même nécessaire d'indiquer que personne ne saurait avoir chez nous le monopole du patriotisme, et que les trois ou quatre litres de sang que j'ai, en diverses reprises, versés pour la France, les cinquante centimètres de cicatrices dont s'orne mon vieux cuir, sans m'avoir empêché de faire encore cette fois ce que j'ai pu, me donnent tout de même le droit d'avoir une opinion.

Quand, en 1918, je suis revenu de la guerre, couvert de blessures — et, m'a-t-on assuré à l'époque, d'honneurs — personne n'a songé à me nommer sous-préfet (1).

On a eu bien raison !...

× × ×

Car on peut avoir été un héros à la guerre et n'être qu'un couillon dans la vie civile...

× × ×

A ceux de l'autre guerre, on a reproché avec raison la Chambre bleu-horizon — laquelle, pourtant, pouvait se réclamer d'un criblage apparent : les élections.

× × ×

Ceux qui se sont battus pour la France ont droit à la reconnaissance et au respect du pays, à des décorations, à des pensions...

Ils ne sauraient prétendre à « une place » — comme la bonne! — surtout quand cette « place » nécessite des connaissances qu'ils n'ont pas...

× × ×

Car, je ne crois pas à la cinquième colonne — ou, du moins, pas pour ce qui concerne la responsabilité de la pagaïe actuelle.

Je crois plus simplement à un manque général de compétence...

D'ailleurs, chaque chef responsable devrait avoir tôt fait de la juguler, pour ce qui le concerne, la cinquième colonne...

Ou alors, ce n'est pas un véritable chef...

× × ×

Or, de cette pagaïe, admissible à la rigueur pendant les semaines qui suivirent la libération, mais qui se prolonge — et dans tous les domaines — sans que l'on ait l'impression que les choses puissent changer un jour, nous souffrons tous...

Et nos gosses meurent....

× × ×

Il semble à l'observateur narquois qu'au temps d'Alger, les ministères aient été distribués un peu au hasard — à moins qu'ils n'aient été « faits » au poker d'as :

— Ça vous va, à vous, Untel, l'Agriculture ?

— Heu...

— Vous n'avez pas l'air très chaud... On va vous donner la Justice... Et vous, Chose, vous ne savez rien faire de spécial ? On va vous mettre au Ravitaillement...

× × ×

A ce petit jeu de l'amour et du hasard, on gagne plus souvent que l'on ne perd...

Derrière la figure formidable du général de Gaulle, nous avons quelques bons ministres : Bidault, Fillion, Diethelm, Mendès-France...

Les autres le sont peut-être aussi...

Seulement, ça ne s'est pas encore su...

× × ×

Or, dites vous bien que tout ceci s'est répercuté d'un bout à l'autre — ou presque — de l'échelle administrative...

A Lyon, nous avons eu de la veine : des hommes comme Farge et comme Longchambon... et l'on sait trop combien j'ai l'habitude d'écrire ce que je pense pour que l'on me taxe de flagornerie — ne courent pas précisément les rues...

Mais, hélas !... Il y en a tant d'autres, tant de fonctionnaires sangrenus, de militaires invraisemblables (2), de journalistes improvisés...

Ne vous étonnez donc pas du résultat...

Si l'on avait décrété, en septembre 44, que tous les plombiers-zingueurs, par exemple, seraient obligatoirement pris parmi les F. F. I., vous vous seriez doucement marrés...

Pourtant...

× × ×

D'ailleurs, ceux qui ont été les plus frénétiques pour obtenir « des places » sont généralement ceux qui en ont le moins fait.

× × ×

Que l'on ne me fasse pas dire ce que je ne pense pas : il est normal, il est nécessaire, pour l'avenir du pays, que tous les postes de commande soient tenus par des hommes de la Résistance.

Mais qu'on les choisisse au moins parmi les gens compétents...

× × ×

Se maintenir présentement à un poste officiel alors que l'on est incapable, c'est faire beaucoup de mal à la Résistance.

C'est aussi faire beaucoup de mal à la France...

× × ×

Où commence la Résistance ? Où finit-elle ?

Je connais des gens qui se font peter le bec d'avoir appartenu à telle ou telle organisation, et qui n'ont jamais fait grand'chose.

Par contre, j'en ai connu qui, tout tranquillement — n'est-ce pas, amis Jurassiens ? — faisaient sauter des trains, cachaient les agents anglais, transportaient des armes...

Et qui ne sont rien.

Et qui ne demandent rien.

× × ×

Et ceux de 14-18 ? Croyez-vous qu'ils n'ont pas aussi « résisté » quelque peu ?

(Lire la suite en troisième page)

(1) Ceci ne vous vise bien entendu pas, ô cher Marois, modèle des sous-préfets...

(2) Pour ces derniers, je dois reconnaître que les choses se tassent...

L'ADJUDANTE FLICK



— ...Vous serez privée de dessert et vous irez en permission sur mes snow-boots !!!

A la petite semaine...

Dimanche, fin du Carême.

Bienheureux Ramadier, priez pour nous...

:: :: ::

On nous annonce que depuis quatre ans les citadins ont perdu en moyenne douze kilogrammes.

La France est décidément un peuple léger...

:: :: ::

Une parlementaire britannique a demandé à ses compatriotes de passer le jour du prochain armistice sur le prie-Dieu.

Eh bien, à la bonne leur vôtre.

Nous, en ce qui nous concerne, ce sera plutôt le lendemain qu'on sera sur les genoux...

:: :: ::

Le wagon de l'armistice, ce coup-là, ce sera pour nous un wagon-citerne.

:: :: ::

Les Allemands déclarent que le jour de la capitulation, ils se noieront dans une nappe de gaz.

« Sommes-nous prêts à cette éventualité ? » demande Gambetta.

Nous sommes prêts.

Au lieu de nous asseoir autour du tapis vert, nous nous asseoirons autour de la nappe.

:: :: ::

Il y a encore en France treize millions de têtes de bétail, nous dit-on.

C'est possible.

Seulement, il ne doit plus y avoir que les têtes.

:: :: ::

M. Francisque Gay ne justifie pas son nom, écrit quelqu'un : il n'est pas gai du tout.

Rendons cette justice à M. Francisque Gay que s'il n'est pas gai, il n'est pas non plus Francisque pour un sou.

:: :: ::

On va augmenter les primes au mariage.

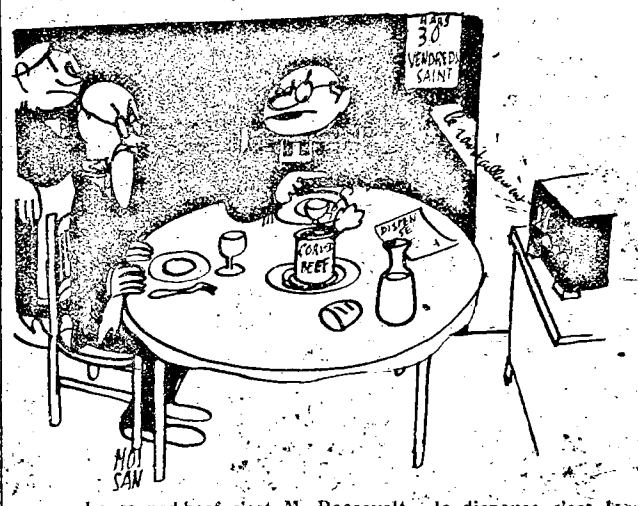
...Et tâchez, Mesdames, d'avoir la reconnaissance du ventre...

L'Inconnu dans la Maison.

Notre grand ami Pierre Scize vient d'avoir le chagrin de perdre son second fils, le petit Jacques, un gentil bébé de quatorze mois.

Les mots, nous le savons, sont bien impuissants en pareil cas... Ce que nous pouvons faire de mieux est de redire à Pierre toute la part que ses amis de la rédaction ont prise à sa douleur et l'assurer de leur vive affection — sentiments auxquels ils sont certains de pouvoir associer tous les lecteurs de « La Semaine ».

A CHACUN SELON SES MOYENS



— Le corned-beef c'est M. Roosevelt, la dispense c'est le Souverain Pontife, et le discours c'est M. Ramadier...

Petit dictionnaire de l'actualité

par Guy VERDOT

ACADÉMIE (Française).

Avec un tout petit retard sur la décision de la Cour de Justice de Lyon, l'Académie Française vient de déclarer vacante la chaise percée que M. Charles Maurras occupait sous la Coupole.

L'Académie précise que cette décision est la conséquence de la « peine » d'indignité nationale prononcée contre le leader de « l'Action Française ».

Sans cela, en somme, M. Charles Maurras serait toujours de l'Académie.

Imaginez, par exemple, qu'il ait été condamné seulement aux travaux forcés à perpétuité, sans la flétrissure nationale : les Quarante lui auraient conservé une place parmi eux.

On est logique ou on ne l'est pas.

ANDORRE (République d').

Nous sommes autorisés à démentir les informations selon lesquelles la République d'Andorre, la Principauté de Monaco, le Liechtenstein et la République de Saint-Marin seraient sur le point de déclarer la guerre à l'Allemagne.

En effet, ces Etats n'ont pas les moyens financiers d'envoyer un représentant à la conférence de San-Francisco.

Sans cela, ç'aurait été avec plaisir.

ARTHUR (Mac).

On apprend aujourd'hui que, lorsque les Américains ont débarqué à Luçon — et un peuple pour Mac Arthur ! — un amiral japonais s'est écrié : « Cette fois, nous les tenons ! »

Cette déclaration est parfaitement conforme à la nouvelle stratégie de l'Axe.

C'est ainsi que l'on aurait tort de croire que les Allemands reculent. Pas du tout ! Hitler veut simplement attirer ses ennemis dans un piège.

C'est comme cette histoire de Dantzig : vous n'avez pas un peu l'impression qu'il s'agit d'une souricière ?

On a connu ça dans la clandestinité : le coup du corridor !

A la place du maréchal Rokossowski on se méfierait.

BENEDETTI.

On a condamné à une lourde peine de travaux forcés le nommé René Benedetti, qui accepta, en mai 1944, les fonctions de rédacteur en chef de l' « Œuvre », de Marcel Déat.

On a eu tort.

Car un type qui est entré à l' « Œuvre » en mai 1944 ne mérite ni le bagne, ni la prison, ni même une amende.

Il relève tout au plus de la maison de santé.

CARABINIER.

Il paraît que le capitaine de carabiniers qui gardait Roatta figurait lui-même sur la liste des criminels de guerre du maréchal Tito.

C'est sans doute ce qui explique que, lors de l'évasion de l'ancien chef du « 2me bureau » italien, le capitaine Orlando soit arrivé tel le... carabinier.

Mais c'est tellement plus gentil quand ça se passe en famille !

Par exemple, on ne voit pas pourquoi M. de Menthon ne transformerait pas en geôliers la moitié des miliciens actuellement détenus, pour garder l'autre moitié.

Ça lui éviterait de se creuser la tête pour expliquer certaines évasions.

DÉMOCRATIE.

Le président Vargas, dictateur du Brésil, vient d'annoncer le retour de son pays à un régime tout ce qu'il y a de plus démocratique.

Ben, voyons ! C'est le moment ou jamais de se montrer républicain, et antifasciste, et tout, et tout.

Dans les milieux bien informés, on chuchote que Franco se préparerait à se proclamer président de la République espagnole, et que Pierre Laval formerait prochainement, à Sigmaringen, un gouvernement fondé sur les principes démocratiques qu'il a si vaillam-

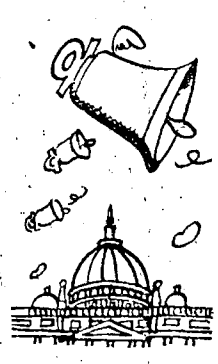
S'agit-il d'une nouvelle arme secrète ?

DES ENGINS MYSTÉRIEUX TOMBENT SUR ROME

Rome, 24 mars. — On signale que depuis lundi des mystérieux engins s'abattent sans discontinuer sur la cité du Vatican.

L'émotion est grande dans la Ville Eternelle, et le Souverain Pontife s'apprête à prendre le monde civilisé à témoin.

Ajoutons que, par mesure de sécurité, le garde pontifical de faction devant Saint-Pierre a été doublé.



(Ci-contre l'instantané d'un des mystérieux engins au moment où il passe à proximité du dôme de Saint-Pierre.)

ment défendus dans sa jeunesse.

Enfin, il ne serait pas impossible que le chancelier Hitler lui-même formât d'ici peu un gouvernement de front populaire.

Pendant qu'on y est !

EPURATION (de la presse).

La presse manque de papier. Mais les services de M. Teitgen viennent d'adresser à tous les journalistes un questionnaire ultra-détaillé, format demi-journal, que les malheureux doivent remplir s'ils veulent obtenir la nouvelle carte professionnelle.

Ce questionnaire prouve que les fonctionnaires de l'Information ne sont pas — quoi qu'ils aient pu nous donner à penser — des ennemis de l'humour.

Ainsi, ils vous demandent d'abord : « Votre date de naissance ? » Puis, une ligne plus bas : « Quel âge avez-vous ? »

J'estime que les journalistes collaborationnistes qui demanderont leur carte ne devront pas faire l'objet de sanctions.

En effet, le fait de remplir le questionnaire de M. Teitgen constitue, à lui seul, une punition suffisante.

LIBERTY SHIP.

Trois « Liberty Ships » sont arrivés l'autre jour à Toulon, transportant notamment 500 tonnes de riz.

Ce qui fait — en tenant compte d'une population de 40 millions d'habitants — 12 gr. 5 de riz par tête de pipe.

Et quand je dis tête de pipe, c'est pour être poli.

OBUS.

Il paraît que l'armée japonaise emploie des « obus humains » pilotés par des soldats plus ou moins volontaires.

Y a de l'obus !

PETAIN.

On vient d'ordonner la mise sous séquestre des biens de Pétain et de ses ministres.

Espérons qu'on ne s'arrêtera pas en si bonne voie.

Et qu'on n'hésitera pas à les frapper d'indignité nationale.

A condition, bien entendu, que M. François Mauriac n'y voit pas d'inconvénient.

RADIODIFFUSION.

Les auditeurs de la radio ont maintenant leur fédération. Celle-ci est présidée par M. Pierre Dux, administrateur de la Comédie-Française, et son conseil national comprend notamment le R. P. Carrière.

Nul doute que, avec des dirigeants comme ceux-ci, les « chers auditeurs » obtiennent des programmes particulièrement folichons, avec du Max Régnier à tout va, de la Mistinguett à jet continu et du Georges Ulmer jusqu'à plus soif.

En revanche, il vient de se constituer une Association des réfractaires de la Radio. Je ne sais pas très exactement ce que c'est, mais je suppose qu'il s'agit d'une organisation concurrente : celle des gens qui ont juré de ne jamais écouter la T. S. F.

UP (to pin).

La grande mode, dans les magazines américains, c'est la pin-up girl.

La pin-up girl — qu'est-ce que vous étiez allé penser ! — c'est la femme anonyme, mais toujours bien roulée, dont on publie la photo à l'usage des soldats américains en campagne, en leur recommandant de l'épingler à leur paquetage, afin d'avoir toujours sous les yeux un peu de sex-appeal du pays.

J'ignore ce qu'en pensent les soldats américains, mais j'imagine que la contemplation pure et simple — la contemplation gratuite, pour ainsi dire — de la pin-up girl de semaine doit être assez déprimante.

Il est vrai que les sammies ont appris à prononcer en français « pin-up girl ».

Ce qui leur épargne la peine de le traduire.

Guy VERDOT.

CONCOURS de la meilleure manchette

M. Henri Venet, coteau de Narcel (serait-ce un coteau vinicole?), à Sainte-Foy-lès-Lyon, enlève le Grand Prix de Pâques de la manchette.

Ne croyez d'ailleurs pas que le nom prestigieux que nous lui donnons confère à M. Venet plus qu'un abonnement gratuit d'un an !

Continuez, amis lecteurs !

LE PROCES ESTEVA

— Les Allemands, a dit lors d'une audience l'ex-amiral, m'appelaient entre eux, à preuve que je n'étais pas collaborateur, le « chef des gaullistes ».

Les Allemands ont toujours été de petits rigolos...



TRANSPORTS EN COMMUN

La destruction des viaducs a promu au grade de têtes de lignes des stations de banlieue et en particulier Oullins et Saint-Clair.

Ce n'est pas tout à fait dans le centre.

Les voyageurs encombrés de bagages et, ce qui est pire, d'une smalah, cherchent devant ces gares perdues un moyen de transport pour gagner leur gîte lointain. Vous ne supposez pas que notre ineffable O. T. L. a fait quelque chose pour ces égarés. Il eut été assez simple de prévoir quelques rames attendant les débarquements. Rien de tel. Si l'on arrive de jour, on assiste, ou on participe à la ruée.

Si on arrive la nuit, le mieux est de s'étendre sur le pavé et d'attendre le matin, en déclamant des vers sous la lune.

PREDISPOSITIONS



— Mon pauvre gosse, sourd, muet et aveugle, que vais-je en faire plus tard ?...

— Mais... un fonctionnaire du Ravitaillement !...

* * *

GARDEZ-NOUS DE NOS AMIS...

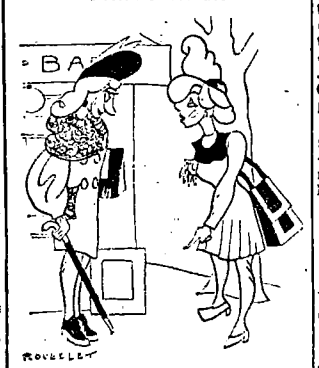
Un journal parisien nous raconte gravement que pour soustraire un israélite aux recherches des bûches, des paysans landruis l'ensevelirent dans le sable, ne lui laissant sortir que le nez.

Notre confrère ajoute que, pendant 24 heures, les paysans se relayèrent pour l'arroser d'eau de mer, afin de dérouter le flair des chiens.

Nous, on veut bien.

Seulement, on se demande tout de même avec inquiétude si l'israélite aura, en définitive, survécu à cette série d'atrocités...

PREVOYANCE



— Au fait... comment ça se dit

* * *

NOUILLES FRAICHES

Ce sympathique bistrot de la rue Richepanse adore les nouilles fraîches... S'étant procuré de la farine, grâce aux économies réalisées sur ses tickets de pain, il se confectionna donc un petit stock qu'il mit, pour le conserver, dans une urne de grès, elle-même placée dans un réduit de son établissement, jouxte les waters et le téléphone.

Fâcheuse idée !... L'autre jour, un soldat américain un peu « zigzag », ayant demandé les commodités, se trompe de porte et, fixé sans doute sur ce qu'offrent généralement d'indigent les équipements sanitaires français, s'installa dignement sur le récipient contenant les succulentes pâtes.

Le patron l'y découvrit peu après. Ce fut une bien belle cérémonie !... Rempli de confusion, le yankee ne put que s'enfuir, les nouilles au derrière.

Depuis, les habitués refusent avec ensemble les menus où figurent des pâtes...

BILAN

Faisons donc à notre tour l'inventaire.

Penchons-nous à notre tour sur les statistiques.

Car il ne s'agit pas, n'est-ce pas, de jeter un cri d'alarme si la situation ne le justifie pas...

Et, à notre avis, elles sont plutôt réconfortantes, les statistiques.

Ne nous annonçait-on pas récemment que les Allemands nous avaient laissé en partant cent millions de mines.

Cent millions de mines, sans compter les mines patibulaires.

Et les mines de rien.

Ce qui fait, si nous comptons bien, un peu plus de deux mines en état de marche par tête d'habitant.

Ne nous dit-on pas en outre que nous disposons d'un appréciable excédent de vieillards que nous avons su mettre soigneusement de côté ?

Ce qui est mieux que rien.

Car la France est un pays économe.

Un excédent de vieillards que nous devons à la prévoyance de Français qui, aux environs de 1870, ont fait des enfants.

Un excédent de vieillards, disent certains, qui risque d'augmenter.

Jusqu'au jour où il poussera en France une barbe au mètre carré.

Car la France est un pays fertile.

On nous parle d'autre part de destructions massives.

Disons-le tout net : c'est voir, là encore, le problème avec pessimisme.

Car nous disposons précisément là de quelques milliards de briques qui ne sont pas toutes creuses et c'est un appoint non négligeable pour le ravitaillement général.

A condition, bien entendu, que la répartition soit bien faite.

Et qu'on ne laisse pas, une fois de plus, les trafiquants du marché noir s'emparer de nos stocks.

En bref, la situation est loin d'être aussi alarmante qu'on voudrait, dans certains milieux, nous le faire croire.

Et disons-le bien haut, l'Amérique peut parler de suspendre ses envois à l'étranger, ce n'est pas nous que cela impressionne.



LES LYONNAIS A PARIS

L'autre jour, aux Caves Murat, le bistrot parisien jadis cher au pauvre Maurice Maréchal et à toute l'équipe sympathique — et vinicole — du « Canard enchaîné », trinquaient quelques Lyonnais « de qualité » : Pierre Scize, Joseph Jolinon, Michel Duran, Marcel-E. Grancher, Henry Clos-Jouve, le peintre Louis Touchagues, etc...

— Tiens, s'écria — avec son meilleur accent canut — le bon « gone » Auguste Nardy, du « Canard », la guerre va finir... Voilà les Lyonnais qui remontent...

* * *

EPURATION

Près du Palais de Justice, amarré à la berge, il y a un bateau. Un large bateau, avec, en grands caractères, le mot : « Epuration ».

Quelques personnes mal intentionnées ont pensé que les services de la Cour de Justice avaient créé une succursale. Il n'en est rien. C'est seulement de l'épuration des matelas qu'il s'agit.

Et, je vous le demande, l'épuration sur un bateau, n'est-ce pas là un fort joli symbole ?

LES BONNES PLAISANTERIES DE M. TEITGEN

Le ministère de l'Information publie une liste de journalistes frappés d'une suspension de six mois, dont l'effet vient de prendre fin.

Nous y relevons le nom d'un ancien rédacteur sportif de l'« Auto », que nous félicitons vivement de reprendre place parmi ses confrères résistants.

Et quand nous disons reprendre place, c'est une façon de parler.

Car, depuis sa libération jusqu'à ce jour — c'est-à-dire pendant toute la durée de sa « suspension » — ledit rédacteur a été chef de la rubrique sportive d'un grand quotidien parisien.

Un quotidien de la résistance, bien entendu.

A part ça, M. Teitgen a bonne mine avec sa liste d'épurés.



— En fait d' campagne vous n' connaissez peut-être bien que la campagne électorale !...

* * *

PROPAGANDE TROP ZELEE

On ne saurait trop prendre garde à l'importance de la propagande radiophonique.

L'autre jour, un speaker très convaincu, mais certainement esthète discutable, expliquait que l'Allemand est lourd.

C'est sûrement un des vices les plus odieux et les plus évidents de la race.

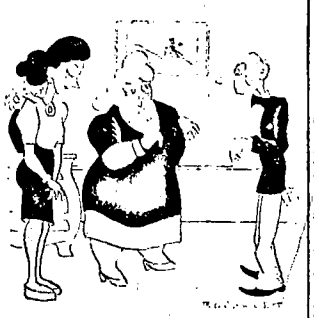
Puis, le speaker ajouta

— Vous allez voir comme il fait de la musique lourde.

Et l'on entendit l'admirable « Symphonie Pastorale ».

Pas trop n'en faut...

L'INGENUE



— Et comme vertu, la chère petite, de l'appellation contrôlée pour le moins !...

* * *

UN RESISTANT

Maurice Chevalier a tenu la scène des Célestins une heure et demie durant, sans donner le moindre signe de fatigue.

Ce qui permit à notre confrère J. L... de faire remarquer :

— Quand je vous le disais, que ce Chevalier était un type résistant !



— Celui-là, c'est l'amour vache.

Le ministre des Finances serait-il un plaisantin ?

N'importe qui a pu lire dans les journaux de ces derniers jours cette information :

« Des pièces de 5 francs vont être émises incessamment, à Paris d'abord, en province ensuite. Ces pièces sont semblables à celles qui étaient en circulation avant la guerre, à l'exception près qu'elles sont en aluminium. »

Et voilà.

Cette importante déclaration a été suivie de plusieurs autres. M. Ramadier aurait déclaré :

— La ration de café d'avril sera composée de glands de chêne surfins et d'orge. A part ça, il ressemblera au café d'avant guerre. On parle également d'une prochaine distribution de viande. Bientôt, vous en aurez 90 grammes par mois. Comme avant la guerre !

M. Teitgen a suivi immédiatement l'exemple de son confrère.

— On a dit, remarqua celui-ci, que les journaux avaient diminué de format et de tirage. Mensonge ! Voyez le « Monde », il est comme avant la guerre !

D'ailleurs, qu'y a-t-il de changé depuis cette guerre ? Ceux qui n'étaient pas miliciens en 39, mais qui l'ont été en 41, ne le sont plus maintenant. La politique demeure ce qu'elle était jadis.

Quelques choses tout de même. En 39, un mouton, c'était de la viande de boucherie.

Maintenant, c'est un prototype.

Les gosses avaient pour étrennes des « Petits Menuisiers » ou des « Electriciens en herbe ».

Maintenant, ils réclament des mitraillettes en bois.

En 39, il n'y avait dans les cimetières que des morts civils.

Aujourd'hui, des plaques disent : « Fusillé le... à... »

A ces exceptions-là, la France reste évidemment ce qu'elle était avant la guerre.

Seul le métal a changé.

MENDIGOTS



— Surtout te laisse pas coller de faux billets de 500 francs !...

Stratégie électorale

« L'honorable » Dupont-Dubide était député de Saône-et-Garonne au moment de la déclaration de guerre. Manquant à la fois de caractère et de clairvoyance, il ne se rangea pas parmi les quatre-vingt qui votèrent contre la combine Laval-Pétain.

Maintenant, cet opportuniste résolu voudrait bien être autorisé à briguer de nouveau son mandat législatif et se targue, à cette fin, d'une résistance de la dernière heure.

Un de ses amis lui a demandé, l'autre jour :

— Crois-tu que tes électeurs, après tant de palinodies, seront tentés de voter pour toi ?

— Mon vieux, j'ai toujours fait mon devoir. On ne voyait que moi, à la buvette de la Chambre, sur les champs de course et dans les coulisses de nos music-halls. J'encourageais donc gaillardement le commerce des spiritueux, l'amélioration de la race chevaline et l'art lyrique français.

— Cela ne suffira peut-être pas à assurer ta réélection ?

— Sans doute, mais j'ai trouvé un truc.

— Raconte-moi ça.

— Dès maintenant, je parcours mon ancienne circonscription et rends visite à un nombre incalculable d'électeurs. Chacun me dit : « Ah ! c'est vous, m'sieur l'député ? Vous v'là sur la brèche pour la future campagne ? ». Et moi je réponds : « Oui, mon ami, mais voyez-vous, cette fois-ci, je n'ai pas confiance, j'ai comme un pressentiment... **Je parierais bien mille francs que je ne serai pas réélu !** »

« Vous pariez ? me répond le brave type alléché, topez-là, m'sieur l'député. Je tiens le pari. Vous serez réélu ! »

— J'ai déjà deux cents paris engagés, conclut Dupont-Dubide et mes lascars, pour gagner leur mille francs, se livrent en ma faveur à une propagande effrénée... Que penses-tu de mon système ?... Au moins, on ne pourra pas dire que je corrompts les électeurs !

José de BERYS.

CAREME ou place au jeûne

Enfin !... nous sommes en Carême :
Entre nous, c'était le moment
De se reposer le système
Après tant d'abrutissement.
On en avait marre des frites,
Des z'homards toujours Thermidor
De ces tournedos hypocrites
Cachés sous le foie gras Lindor.
Ah ! quel bonheur, amis, quelle veine !
Après ce qu'on nous prodigua
De se rafraîchir la bedaine :
Garçon !... vite un rutabaga !

⁂

Le mot d'ordre que chacun guette
Sera : place au jeûne à présent ;
Aussitôt notre Mistinguette,
Gamine a répondu : « Présent ! »
Puis, une à une nos vedettes
En Carême se sont plongées :
Jules Berry a payé ses dettes,
Rainu Jules s'est « allongé ».
Jean Weber couche sur la tante
Disant que l'enfer faut l'endroit ;
C'est au culte, la chose est patente
Qu'il se dévoue : c'est bien son droit.

⁂

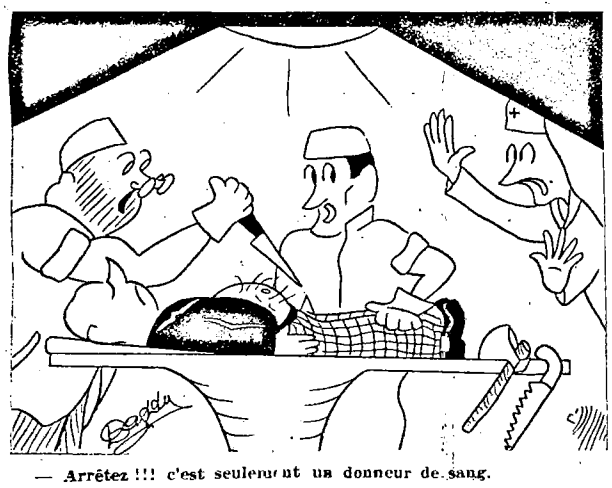
Lorsque Fernandel grignotte
C'est maintenant du bout des dents
Biscot savoure ses biscottes,
Suzet son Maïs, c'est évident.
Chevalier a croqué ma pomme,
Fernand gavé, tout cramoisi
A cherché à gagner en sonme,
Le Prim offerte par Suzy.
Quant à bien se taper le Cloche
(car c'est de Maurice, il s'entend)
Il faudrait — et ce serait moche,
Etre pour ça le fils Rostand..

⁂

Cependant, en cette abstinence,
Les enfants de Marie marquaient ;
Sur l'ardoise des pénitences
La cuite que Charles trainait.
Mais fini ce règne égoïste :
De même que Pierre freinait,
Il faudra coffrer le lampiste
Qui plein la lampe s'en fourrait.
Et quand finira ce Carême
Nous célébrerons désormais
L'agonie de cet anathème
Par la fête du Premier Mets !

Roger-L. LACHAT.

CHIRURGIE



— Arrêtez !!! c'est seulement un donneur de sang.

EN CINO-SEC

CONSEQUENCE

Un de nos confrères assez important ayant eu la chance de toucher un inestimable bon de pneumatique pour sa voiture, transmit le précieux document pour le faire créditer à une firme célèbre.

— Pour un journaliste, lui répondit-on, rien à faire. Du moment qu'il n'y a pas de papier vous n'avez pas besoin de pneu.

Voilà évidemment un petit raisonnement qui peut mener loin, et il n'y a plus qu'à refuser leurs tickets d'alimentation aux gens de plume, sous prétexte qu'ils ne peuvent plus gagner leur vie.

Il est vrai qu'on leur supprime leurs journaux, ce qui revient au même.

Mais il est aussi vrai que quand il n'y aura plus du tout de journaux, il n'y aura plus de ministre d'Information.

Ça sera toujours ça de gagné.

POUR LES BLESSES

Il y a deux mois, dans cette même chronique, nous signalions déjà l'incurie de certains services de l'hôpital Desgenettes qui, de peur de se déranger, n'envoyaient pas certains convalescents aux invitations qui leur étaient faites par de braves Lyonnais.

Voici que le « Carrefour des Ondes », heureusement venu dans notre ville, a décelé à la radio que toutes les bonnes œuvres un peu trop décoratives de notre cité n'ont pas encore trouvé le moyen d'offrir un poste de T. S. F. aux grands alités de notre hôpital militaire.

— Achetez ce poste et envoyez-moi la facture, si vous ne voulez pas l'offrir vous-même, leur a dit René Lefèvre.

Nous, on serait curieux de savoir si les dames patronesses auront le culot de le faire.

MODE

René Lefèvre et son inséparable Isidore rencontrent une dame de la littérature locale arborant un monumental chapeau décoré de verdure, de fruits et de petits oiseaux.

Et poliment, l'auteur des « Musiciens du ciel » de lui demander :

« Pardon, Madame à quelle heure joue la musique dans le square ? »

CHERE FRANCHISE

Je viens d'envoyer un paquet à un copain mobilisé quelque part du côté du Rhin.

Coût : 12 francs.

Voilà une jolie petite rente pour l'Etat, mais une lourde charge pour les familles de mobilisés.

A propos ! que devient la franchise militaire ?

POINT DE VUE

En un débat quelque peu vaseux sur « la Bourgeoisie », l'équipe « les Français parlent aux Français » ont notamment retenu que les grands bourgeois encourageaient les arts.

Il n'y a qu'à voir la pauvreté de la bibliothèque et les chromos qui ornent les murs de certains appartements de soyeux importants où nous avons eu l'honneur d'être admis, pour que nous soyions persuadés du contraire.

Henry CLOS-JOUVE.

LES CONTES DE LA « SEMAINE »

NON PLACE !

Jim K. Kawett était jockey.

Entendez par là qu'il montait des chèvaux en course, et émargeait aux comptes d'une écurie, et c'est tout. Loin de se révéler « fine cravache », en effet, Jim n'avait jamais, dans sa carrière déjà longue, gagné le moindre accessit dans les épreuves qu'il avait disputées. Que ce fût dans un modeste « réclamer », dans un « à vendre » ou un quelconque handicap, sa devise semblait infailliblement être : « Jamais dans les trois premiers ! » S'il lui arrivait de se trouver troisième, c'est exclusivement dans les cas où la course n'avait que trois compétiteurs.

Il était cependant très populaire, surtout à la pelouse. Un tel cavalier pouvait, quoi qu'il y parût, offrir bien des garanties aux petits parieurs. Son élimination d'office des gagnants possibles réduisait le champ des probabilités, ce qui devenait appréciable quand les partants étaient peu nombreux.

K. Kawett était, par ailleurs, un excellent garçon, joyeux, toujours gai, obligeant et serviable ; aussi n'avait-il point d'ennemi. Son mariage avait fourni aux lads et jockeys du centre d'entraînement de Sandown-Park une des plus belles occasions de « nouba » que leur mémoire eût jamais connue.

Car Jim avait fini par convoler en justes noces. Sympathique, gagnant bien sa vie — la seule chose qu'il gagnât — il était un parti fort acceptable. Ainsi pensait la jolie veuve dont il avait fait sa femme et qui avait accepté sans hésiter de recommencer sa vie avec « Non placé », ainsi que ses amis surnommaient le jockey.

Une veuve ? Mon Dieu, oui. Le bon bougre n'eut pas osé se risquer à rechercher une jeune fille! L'idée de pouvoir être le « premier », où que ce fût, l'épouvantait. Tandis que, Cécil étant dûment veuve, il se trouvait second dans cette course matrimoniale où il y a rarement plus de trois partants.

Le mariage fut heureux, c'est dire qu'il n'eut pas d'histoire. Cécil, bonne ménagère et épouse accomplie, assurait la félicité de son modeste compagnon. Et les choses eussent duré longtemps ainsi sans une douloureuse découverte que fit un jour le pauvre jockey. Il apprit — Dieu sait comment — que Cécil, durant son premier hymen, avait copieusement cocufié son époux : on lui avait connu, au moins, deux amants affichés. K. Kawet fit part à sa femme de l'affreuse révélation...

— Eh bien ! lui dit-elle, avec la plus sereine logique féminine, qu'est-ce que ça peut te faire, puisqu'il n'est pas question de toi! Tu ne vas pas supposer que je puisse te tromper aussi ?

— Loin de moi ! gémit le pauvre diable, mais tu ne comprends pas d'où vient mon chagrin ?... Jamais dans les trois premiers !... Même en mariage... jamais dans les trois premiers !...

Et il s'abîma dans les sanglots.

A partir de ce moment, Jim, sombre et taciturne, se laissa aller à la neurasthénie. Un jour, même, il faillit gagner une course et réaliser une cote fantastique ; il avait pu se ressaisir juste à temps. Mais il comprit que sa vie était définitivement brisée... Il voulut boire pour s'étourdir. Mais, comme il ne se permettait jamais plus de trois whiskys, ce fut insuffisant pour le griser...

« Jamais dans les trois premier ! » ricanait-il...

Certain soir, K. Kawett ne reparut pas au domicile conjugal. En vain Cécil l'attendit-elle toute la nuit... Au petit jour, affolée, elle fut demander des renseignements à ses compagnons habituels ; nul ne put rien lui dire... De funèbres sentiments l'assaillirent alors. Elle finit par se décider à avertir la police. Après des démarches inutiles dans tous les postes de la Cité, elle consentit, sur le conseil d'un fonctionnaire, à aller jusqu'à la Morgue, où elle exposa ses angoisses à un impavide gardien.

— Ma foi, déclara celui-ci, je viens de prendre mon service, et je ne sais rien des événements de la nuit. Mais si ça ne vous effraie pas trop, venez avec moi visiter les cases, c'est le meilleur moyen d'être fixés.

Cécil suivit le bonhomme dans le « frigorifique ». Il ouvrit devant elle un long tiroir tapissé de zinc, où apparut un cadavre de femme... Ce n'était évidemment pas ça... Seconde vision macabre, puis une autre... Cécil commençait à reprendre espoir...

Mais le gardien ouvrait un quatrième coffre... Et Cécil, soudain, poussa un cri déchirant :

— Oh ! My God ! Cette fois, c'est bien lui !... Je le reconnais! Jamais dans les trois premiers !...

Charles CLUNY.

PENSÉES DU SOIR

(Suite de la 1re page.)

Oui, je sais, il y a eu la Légion...

Mais l'on permettra de penser, d'accord avec de Gaulle, que l'on n'est pas obligatoirement un mauvais Français parce qu'on a fait Verdun, l'Artois, la Somme, les Flandres ou les Vosges...

Ce fut non seulement une injustice, mais aussi une imbécillité d'oublier les anciens de 14-18 quand on forma l'Assemblée Consultative, alors que l'on y accueillit jusqu'à de vieilles barbes petiticardes, résistantes du Café du Commerce...

× × ×

Etre résistant, je vais vous dire ce que c'est...

C'est avoir toujours, du fond du cœur, haï farouchement le boche; n'avoir jamais douté de la victoire finale ; et s'être toujours comporté comme tel...

× × ×

La Résistance doit demeurer une chose très noble et très pure.

Elle ne saurait être ternie par de sordides préoccupations d'intérêts, pas plus que par des combinaisons politiques...

Elle devrait désigner et exclure elle-même ceux qui ne sont pas à la hauteur de leur tâche...

Elle devrait rassembler tous les hommes de bonne volonté...

M.-E. GRANCHER.



ALERTE AUX CLOCHES !

On n'épiloguera jamais assez sur l'abaissement de la moralité dont souffre le monde actuel.

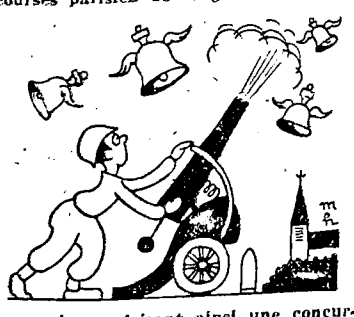
C'est là une conséquence fatale — mais regrettable — de la période troublée que nous traversons.

En attendant le redressement nécessaire, les préposés au maintien de l'ordre public sont submergés de plaintes provenant de victimes de cambriolages ou d'attaques à main armée.

Tant que les mauvais garçons ne s'en prenaient qu'aux simples contribuables, les dégâts étaient pour ainsi dire limités.

Le percepteur avait passé avant eux.

Mais voici que des malfaiteurs — ces gens ne respectent rien — vont jusqu'à s'emparer par la force sur un champ de courses parisien de l'argent déposé par



les parieurs, faisant ainsi une concurrence déloyale au Pari Mutuel.

Il y a pire encore.

Au cours de ces fêtes de Pâques, l'attention de la politique locale s'est trouvée éveillée, en effet, à la suite de doléances exprimées par les enfants de Lyon.

Ces pauvres petits se plaignaient tous d'avoir été « oubliés par les cloches ».

Si les cloches de Pâques étaient effectivement revenues à la date voulue dans les divers clochers de notre ville, aucune n'avait, selon l'usage, semé en passant sinon des œufs de sucre et de chocolat, du moins des friandises en imitation saccharine sur les rebords des fenêtres et dans les buissons des jardinets.

De là à accuser d'impéritie ce bon M. Ramadier, il n'y avait qu'un pas, que certains trublions n'ont pas manqué de franchir, une fois de plus.

Les personnes sensées, qui savent quelle sollicitude le ministre du Ravitaillement apporte à l'accomplissement de sa tâche, se sont refusées à partager ce point de vue tendancieux.

Elles ont conclu plus sagement que nos gones étaient privés cette année de semgones-bonbons à titre de punition pour des actes d'indiscipline ou de dissipation antérieurs.

On apprit bientôt qu'il n'en était rien. Tous les enfants de Lyon étaient sages comme des images et n'avaient que des peccadilles à se reprocher.

D'ailleurs, ils n'étaient pas les seuls dans leur cas et sur toute la superficie du territoire national les cloches n'avaient rien laissé tomber.

Un coup de téléphone à Rome au service des départs apprit pourtant que les cloches en question s'étaient envolées de Saint-Pierre lestées de chewing-gum par les soins attentifs des services américains de secours aux populations libérées.

Il n'y avait plus à douter : ces cloches avaient été détroussées en cours de route.

Soucieux de tirer l'affaire au clair, un des plus habiles inspecteurs de la Sûreté entreprit de minutieuses investigations tout le long de l'itinéraire suivi par les cloches.

En désespoir de cause, il allait abandonner une piste qui s'avérait décevante quand il remarqua par hasard près de la frontière italienne, au cœur des Alpes, des indices révélateurs.

Il s'agissait de traces de roues et de douilles d'obus vides.

Il n'en fallut pas plus pour lui faire comprendre la vérité.

Une berger voisin, interrogé, confirma son hypothèse en révélant que, le samedi précédent Pâques, des jeunes gens s'étaient embusqués là avec un canon de D. C. A.

Ainsi, tout se précisait.

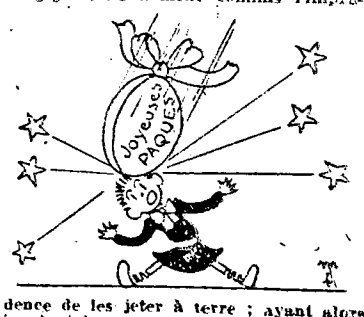
Les jeunes gens avaient canonné les cloches.

Obligées de prendre de la hauteur pour se mettre à l'abri des projectiles, celles-ci s'étaient allégées en se débarrassant de leur chargement que les artilleurs occasionnels n'avaient eu qu'à ramasser.

Une battue fut entreprise sans tarder.

Elle amena la découverte des coupables.

Après avoir mâché les bâtons de chewing-gum, ils avaient commis l'imprudence de les jeter à terre ; ayant alors involontairement marché dessus, ils s'étaient trouvés collés au sol par les semelles.



A l'heure où nous mettons sous presse, les pompiers tentent de les dégager.



A L'OPERA

GALA DE DANSES

Ce troisième spectacle chorégraphique a tout de même marqué un certain nombre de progrès sur les précédents : meilleur choix de la musique ; programme plus copieux ; et, surtout, plus judicieuse utilisation des sujets dans le genre convenant à chacun d'eux.

Le point culminant de la soirée fut certainement l'admirable interprétation de « La Pantoufle de Vair », de Marcel Delannoy, par ces deux grands artistes : Youly Algaroff et Mireille Jubili. L'un et l'autre triomphèrent, d'ailleurs, tout au long du spectacle : Algaroff, danseur noble de la meilleure école ; Mireille Jubili, étoile authentique, au style impeccable, et parfaite jusque dans les moindres détails.

Mais, à chaque enchaînement des numéros, et surtout dans les ensembles, l'on sentait cette impréparation, cette improvisation, ce laisser-aller auxquels Gabriel Meunier nous a habitués. La conscience professionnelle du personnel technique et la bonne volonté des ballerines ne sont ici nullement en cause, mais seulement cette noble pagaïe dont notre maître de ballet a fait sa plus constante divinité.

R. V.

* * *

DE LA « FOSSE »...
... AU « PLATEAU ».

— La Régie municipale de l'Opéra a vécu ; elle a été tuée à retardement par ceux-là même qui furent ses promoteurs, les édiles-usurpateurs nommés par Vichy et leur homme de confiance : le sieur Lalande.

— Quand on fera le compte exact et définitif de ce que cette expérience désastreuse aura coûté à la ville de Lyon, l'on ne pourra se défendre d'un sentiment mêlé de stupeur et d'indignation.

— Car, l'on oublie trop que notre municipalité actuelle n'a pas les mains libres, depuis le début de la saison : elle se borne à subir les contrats signés par ses prédécesseurs.

— Il n'est plus question de reprendre « Boris Godounov » : l'expérience de « Don Quichotte » a sans doute suffi !...

— Et la saison lyrique sera close fin avril, suivie probablement par des représentations d'opérette. Souhaitons qu'en cette occurrence l'on daigne enfin sortir des sentiers battus.

* * *

A VILLEURBANNE

Création en France de « Princesse de Rêve », opérette de Soulignac et Smilovici.

Une opérette comme tant d'autres. Rien de bien nouveau dans ces trois actes. On a sans cesse une impression de déjà vu, déjà entendu. Mais on ne s'ennuie pas une seconde. C'est du travail honnête.

Une Afrique de music-hall ; des suites de valses caressantes ; une excellente scène comique de radio au deuxième ; des ballets aguichants avec une Lucia Smolensky charmante : que faut-il de mieux pour plaire à un public avide d'oublier sa misère ?

Les interprètes ? Andrézy, en pleine forme, bien dans son rôle. Mme Reine Michal est une princesse de mauvais rêve. Excellents débuts de M. Darbou. On ne voit pas assez Josée Guichard. Mme Renée Gombert ferait une excellente ouvreuse.

Smilovici conduit l'orchestre avec un amour bien compréhensible pour sa propre musique

Mise en scène soignée.

Il faut féliciter les directeurs d'avoir donné aux auteurs la chance qu'ils méritaient.

EPITAPHE

Après la mort de Max-André Dazergues, l'homme aux 3.000 romans, on mettra sur sa tombe : « Aux grands tomes, la Partie reconnaissante ».

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
64, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBOEUF.

AUX CÉLESTINS

MAURICE CHEVALIER

Deux remarques préalables :

Le spectacle commence à 21 h. 15. De nombreux spectateurs trouvent distingué le fait d'arriver à 21 h. 30. Il commencerait à minuit qu'ils arriveraient à minuit trente, pour bien montrer leur toilette et leur grossièreté. Quand se décidera-t-on à fermer les portes au lever du rideau ?

Le nouveau numéro de Chevalier, sorte de récital où il paraît



seul, atteint une grandeur, un chic, une pureté pourrait-on dire, jamais égalée au music-hall. Mais on ne peut s'empêcher de regretter une mauvaise première partie où des acrobates, des cascadeurs, des trapézistes, auraient trouvé la rare occasion de gagner un peu d'argent.

* * *

Chevalier tient la scène une heure quarante. C'est plus que de l'art : c'est un exploit sportif, surtout à 57 ans.

Modifiant sa physionomie, diminuant ou augmentant sa taille, à l'aide de gestes d'une vérité cruelle mais automatiquement comique par l'effet du rire violent que provoque toujours la caricature, il fait de chacune de ses chansons un sketch d'où jaillit un personnage, un type, voire un milieu. C'est plus que du caf' conc' ; c'est de la littérature.

Puis, il possède un don formidable de sympathie grâce auquel le public lui saute littéralement au cou. Il le mérite : il est consciencieux, honnête et travailleur ; il paie largement et cash — sauf en espèces.

Fait curieux, unique : il est en progrès constant. La preuve : « Idylle », le poème de Jehan Rictus, qu'il récite chaque année un peu mieux, atteignant maintenant la perfection.

Dommage, ces petites histoires de Radio-Paris et autres déclarations sur la Révolution Nationale !

Le public lui a pardonné. Ne soyons pas plus maréchaliens que le Maréchal.

Chevalier est actuellement le plus grand chanteur comique du monde.

STRAPONICE.



FOURRURES DE PRINTEMPS

V'là l'printemps, et ses emm... comme disait, ou à peu près, le pauvre Jehan Rictus. Va falloir penser à vous saper un peu haddock — pardon : ad hoc...

Hermine, chinchilla, loutre, castor, vison, zibeline, croucougnouss et zobi des Indes continueront à se porter, mais évidemment en emplois plus restreints: garnitures et parements seulement.

De toute façon, ne vous cassez pas la nénette si votre monsieur sérieux renonce à « les envoyer » : comme pendant l'hiver que nous venons de passer, hermine, chinchilla, loutre, castor, vison, zibeline, etc... se feront toujours en lapin véritable.

Il vous suffira donc de tailler dans vos manteaux, vos capuchons, vos pelisses, vos boléros, vos douillettes et vos bottillons pour demeurer impeccablement élégante.

Tante ABELLE.

CHIRURGIE

Les hommes politiques se plaisent à dire qu'il faudra porter le bistouri dans le Grand Reich.

Une décapsulation rhénane, en quelque sorte.



Jean Oberlé a mis le 17 mars, à 22 heures, un point final à notre campagne contre les galas.

Il y a eu quelques bons galas : ceux pour lesquels organisateurs et acteurs se sont prodigués, à l'œil.

Les autres ? Ils n'ont servi qu'aux anciennes vedettes de Radio-Paris et de la Continental-Films — qui, au moment de la libération, auraient donné jusqu'à leur dernière liquette pour sauver leur peau. Elles se sont ainsi blanchies aux yeux des gogos en s'en mettant plein les poches.

Bravo, Jean Oberlé !

A quand une ordonnance de M. le commissaire de la République réglementant les galas ?

* * *

Sermon de Carême à Notre-Dame-de-Paris.

Sujet : les nationalisations d'usines...

« Les comités d'entreprises ? Oui, à condition de respecter le profit et l'autorité. »

« Nationaliser ? Oui, à condition de ne faire aucune peine... »

De quoi je me mêle !

« Les curés avec nous !... »

Sans blague !

* * *

M. Jacob a dû nous lire et prendre des leçons de diction chez Mlle Suzette Guillaud. Il parle maintenant comme vous et moi.

Mais Fred Gérard et son ensemble, un jazz ?

Allons donc !

Un orchestre de cirque au service de chevaux savants en mal de swing.

...Il nous arrive de si bons disques d'Amérique.

MICROFAUNE.

PAQUES 1945



-- Chocolat !



La Direction de la "Semaine" communique :

A l'heure où notre distingué collaborateur devait s'asseoir devant son bureau somptueux pour écrire son article hebdomadaire, les cinémas étaient en grève.

L'animal en a profité pour nous adresser, sous prétexte de se solidariser avec ses amis de la corporation, une liste de revendications : augmentation de salaire de 80 %, diminution de 100 % de la place qui lui est réservée dans nos colonnes, et naturellement dissolution immédiate de la K. O. I. K.

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de cette carence intempestive.

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

Malo Koud, Lyon. — C'est maintenant que les cinémas sont fermés que vous nous demandez de vous trouver une situation d'ouvreuse. C'est bien de vous.

Georges Michy, Lyon. — Jean Delannoy va réaliser en effet un film qui s'intitulera « Typhus ». C'est le moment de nous fournir un peu de votre poudre anti-cafardeuse.

Rubirosa, Pacifique-Sud. — Malgré ses serments, ses promesses, Mme Danielle Darrieux va tourner « Au Petit Bonheur », de M. G. Sauvajeon. Le titre n'est pas gentil pour vous.

Janine, rue Gasparin. — Vous devriez poser votre candidature pour le rôle de Mélinite dans « Le Charcutier de Mâchonville » qui sera tourné cet été. Cela vous irait comme un gant.

Henri Janson, Paris. — Votre ami Couzinet nous prie de vous dire que le Syndicat français des Producteurs de Films l'a fichu à la porte. Motif : activité dangereuse pour la corporation. Tous ceux qui ont vu « Le Brigand gentilhomme » sont bien de cet avis.

K. MERA.





DES ROMANS POLICIERS...

JE SUIS COUPABLE, par Agata Christie (Le Masque, éditeur).

Je vais passer pour un esprit frivole. Tant pis !... Je suis certain que bien des gens seront de mon avis, sans oser toujours le dire. Car il y a une pudeur littéraire. Je connais des gens qui se promènent ostensiblement avec « Confluences » à la main et qui se cachent pour lire des romans policiers.

Donc, la Libération nous a apporté bien des choses. Elle nous rend aujourd'hui la collection du « Masque », que dirige le sympathique Pigasse. Et ce n'est pas rien... Il faut voir là un signe de tranquillité, de paix proche, d'échanges internationaux, de délassement permis.

« Le Masque » avait naguère triomphalement débuté avec un roman de la célèbre romancière anglaise. C'est encore elle qui inaugure aujourd'hui la nouvelle série, avec bonheur.

* * *

ALLO ! ALLO ! ICI LA MORT, par André Warnod (Gutenberg, éditeur).

Avec quel plaisir nous avons découvert, sur la couverture trop chargée de ce livre le nom de notre ami André Warnod, que Lyon abrita pendant l'occupation !

Un roman policier ? Non.

Un roman tout court ? Non plus.

Une suite de chapitres qui n'ont entre eux qu'un lien : ce sont des confidences faites à l'auteur par quelques phénomènes, quelques mauvais garçons, rencontrés avant l'aube dans les petits bistrots de Montmartre où Warnod aime à boire un dernier verre en revenant du « Figaro ».

Des études psychologiques un peu exceptionnelles. Des observations pleines d'indulgence. Un style amusant et bref.

Un moment agréable à passer en compagnie d'un écrivain charmant qui est un grand et délicieux bonhomme.

* * *

L'ENIGME DU VASE BRISE, par N. Martin (Gutenberg, éditeur).

Un roman policier construit suivant la méthode anglaise. C'est classique, solide, bien bâti, bien écrit.

Mais c'est, comment dire ?... « En dessous ». Le civet peut avoir une semblable apparence, avec du lièvre, du lapin, du mou, ou du chat.

Il manque aussi dans ce livre un assaisonnement nécessaire : l'humour.

* * *

LA GUINGUETTE AUX ORTIES, par Max-André Dazergues (Jacquier, éditeur).

Un de plus.

Comme toujours, chez Dazergues, le début est excellent. Une jolie ambiance des bords de Saône. Des personnages bien typés.

La fin est décevante.

L'auteur de « Le Calvaire d'une midinette » devrait bien se méfier de sa facilité.

Mais quand même à jeudi, chez Charlaix.

L'Homme qui lit.



Depuis des semaines et même des mois, Lourdes et Funel sont installés grands favoris du championnat de France de rugby.

Pourtant, celui-ci dut s'y reprendre à deux fois pour éliminer Perpignan, et ce n'est que par un tout petit point que Lourdes s'assura sa qualification pour la finale aux dépens des Toulousains.

Les augures ont poussé dimanche soir un grand « ouf » !

× × ×

Olympiens lyonnais et marseillais se sont rencontrés en football dimanche aux Iris.

En match amical.

L'amitié revêt parfois une drôle de forme ! C'est le moins qu'on puisse dire.

× × ×

Toujours en football. Métropolitains et Africains du Nord s'affrontèrent samedi à Paris.

L'équipe visiteuse fut baptisée par un confrère « l'équipe des sables ».

En bon Français ignorant la géographie, pour ce confrère, l'Afrique, c'est le Sahara, et le Sahara, c'est toute l'Afrique !

Le football au Tanezrouft !

Pourquoi pas ?

Et pendant la saison froide, évidemment !

× × ×

Universitaires lyonnais et parisiens étalent aux prises dimanche à Villeurbanne en Coupe de France de hand-ball.

Les étudiants parisiens ont fait honneur à leur réputation de rabelaisiens : oncques n'ouït si souventes fois sur un terrain le mot qui illustra Cambronne.

Et, naturellement, ça leur a porté bonheur !

Edouard DUPIRE.



Charcuterie Las, Neuville-sur-Saône. — Prière préciser calibre pour demande souffleuse de boudins parue précédemment. Mme Hortense.

Jean Coiffard, Charnay-les-Mâcon. — Une lectrice voudrait savoir si les pans de chemise hommes se porteront longs ou courts l'été prochain. Prière nous fixer.

NOUVELLE SERIE. — N° 21 — 5 AVRIL 1945 — LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Maréchal...

la Semaine

hebdomadaire satirique
... et légèrement vache

Les voilà...

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

LES VOYAGEURS SANS BAGAGES

par Pierre SCIZE

On commence un peu partout à entendre des gens qui parlent de l'Allemagne et des Allemands sur un ton de vive considération.

Ils hochent la tête et disent des choses dans ce goût-là :

— Tout de même, ils sont coriaces. Ils tiennent le coup. Pas un peuple au monde n'aurait supporté ce que ces gens-là supportent. »

Je ne dis pas que les gens qui parlent ainsi sont de mauvais Français. Je dis seulement qu'ils sont sur une pente dangereuse. Je dis surtout qu'ils parlent sans réfléchir.

Sur une pente dangereuse ? Oui, car elle les conduit plus vite qu'ils ne l'imaginent à l'admiration. Et de là à la pitié il n'y a qu'une faible distance.

Quand nous disions que le peuple allemand dans sa totalité était un peuple de barbares, nous exprimions une pensée longuement élaborée, et qui était le fruit d'une expérience douloureuse. Nous avons consenti à cette nation le plus long crédit de patience et d'oubli dont ait jamais bénéficié un pays coupable. Aujourd'hui que nous savons de source très sûre qu'il n'y a rien à espérer de ce troupeau amorphe et cruel, mu par les instincts les plus élémentaires, nous nous refusons à leur reconnaître ces vertus qui sont l'apanage des civilisations héroïques.

Rien n'est plus haut dans l'échelle des valeurs morales que l'esprit de sacrifice. La vieillle consigne des forteresses investies : « S'ensevelir sous les ruines du fort... » ou le geste des marins sombrant pavillon haut sous les bordées ennemies : saluons.

Les héros qui mouraient alors savaient que leur holocauste servait à protéger les choses les plus hautes, les plus précieuses de l'humanité. La liberté. Le calme bonheur des cités préservées, les maisons où naissent et meurent les vieux, les femmes et les gosses. le riche héritage des aïeux : monuments, sourires radieux de l'art, traditions, esprit d'un terroir, sa langue, ses cimetières, ses berceaux. Ses vins et ses chansons. Sa littérature plaisante ou sérieuse. Ses sourires, ses larmes.

Ce que nous voyons présentement au delà du Rhin n'a qu'une lointaine ressemblance avec ces sentiments sublimes. Très exactement, c'en est la caricature.

La résistance stupide et morne de l'Allemand de 1945 est un réflexe passif, la résignation d'un troupeau, l'hébétude des animaux marqués pour l'abattoir.

Ils vont parmi les ruines des cités foudroyées, sans regarder ces monceaux de pierres encore fumantes, qui étaient hier encore des sanctuaires, des écoles, des bibliothèques, des demeures pour l'homme. Les grandes villes d'Allemagne sont privées d'eau, de lumière, de chauffage. Tous les serviteurs ingénieux de l'homme moderne : le gaz, l'électricité, le téléphone, ont rendu leur tablier. Par les toits rompus, la pluie froide entre dans les maisons. Qui a vu Nuremberg, sa grâce ancienne, ses monuments augustes, et qui regarde aujourd'hui le tas de moëllons informe qu'est devenu la ville de Hans Sachs comprend aussitôt qu'aucun sacrifice ne justifiera jamais cette destruction. Sauf les Allemands. Eux trouvent cela normal. Ils rêvent aux mornes Babels de ciment qui demain remplaceront les villes gracieuses et émouvantes que les siècles avaient façonnées. Et leurs dirigeants s'applaudissent de voir leur patrie se diriger vers les temps nouveaux « sans bagages » (sic).

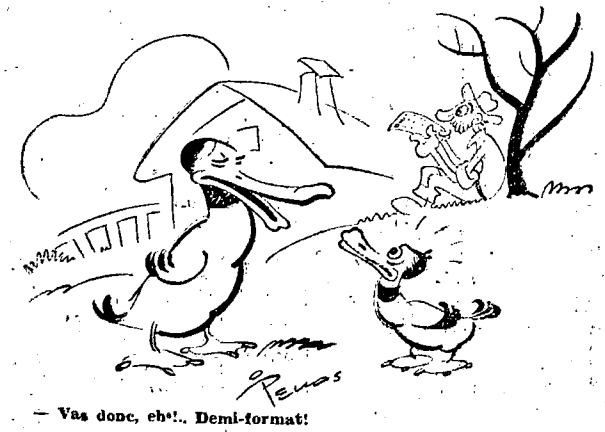
Oui, le bagage Albert Dürer git pulvérisé dans les ruines de Nuremberg, le bagage Beethoven dans celles de Bonn, le bagage Gœthe dans celles de Francfort, le bagage Kant dans celles de Kœpigsberg. Et le bagage Mozart, l'adorable, le fragile bagage Mozart, tremble et attend sa destruction dans Vienne menacée. Libre au monstrueux Doktor Ley de se trouver plus léger d'être ainsi délesté. Je dis que c'est là le fait d'un barbare, de soixante millions de barbares. Il n'y a rien à admirer dans ce comportement, si ce n'est l'ampleur d'une monstrueuse insensibilité.

Et qui nia jamais que le barbare fut insensible ? C'est son trait dominant. La sensibilité est une conquête de la civilisation. Il faut être insensible pour pouvoir entasser dans une église la population d'un village et y mettre le feu, et regarder les flammes. Que cette dureté de cœur se manifeste à leur endroit comme à l'égard des victimes d'Oradour, que les mêmes hommes regardent brûler leurs villes avec le même affreux sang-froid que nos villages, cela ne fait que confirmer notre propos.

Ce pays qui commença à se découronner avec orgueil de ses élites, qui apporta aux brasiers allumés sur les places publiques ses philosophes, ses poètes, ses écrivains, ce peuple qui applaudissait quand le soudard épais qui a nom Gœring disait : « Quand j'entends parler d'intelligence, je sors mon revolver ! » ce pays mérite d'être refondu au feu du ciel comme les vieilles cités maudites dont parle la Bible. Ne lui sachons aucun mérite de son agonie. C'est en cédant, c'est en priant qu'on l'épargnât, c'est en pleurant sur ses fautes que l'Allemagne de Hitler aurait pu montrer au monde que quelque chose d'elle-même méritait peut-être d'être sauvé.

Pierre SCIZE.

ENTRE CANARDS



— Vas donc, eh !.. Demi-format!

NOS GRANDES ENQUÊTES

Pour ou contre la nationalisation de certaines industries-clefs

par Marcel-E. GRANCHER

Notre Saint Père le Pape vient, on le sait, de se déclarer en faveur de la nationalisation de certaines industries essentielles.

Tout le monde est bien content et on va illuminer dans les basiliques.

Pensant que cet exemple de toute première boure était de taille à faire réfléchir d'aucuns, il nous a paru intéressant de procéder sur place à une petite enquête, afin de pouvoir faire connaître à nos lecteurs le point de vue de quelques notables industriels et commerçants lyonnais.

Son Eminence le Cardinal Gerlier

Nous avons commencé — à tout seigneur... — par le Primat des Gaules. A notre vive surprise, et nonobstant le précédent représenté par son illustre patron, Son Eminence s'est vigoureusement prononcée contre le projet de nationalisation du grenier de Saint Pierre :

— D'ailleurs, a-t-elle bien voulu nous déclarer, avec sa compétence d'ancien civiliste, il s'agit là, somme toute, d'avoirs à l'étranger, qui ne manqueront pas d'être déjà frappés de façon assez lourde par les projets financiers en préparation... Donc, pas de nationalisation...

M. le directeur de l'O. T. L.

Contre toute attente, la compagnie O. T. L., qui ne passait pas précisément pour distribuer aux petits cochons ses dividendes, se déclare résolument pour.

— Avec nos cent millions de déficit, ricane amèrement M. le directeur, qui a bien voulu nous recevoir sur le marchepied d'une remorque, vous pouvez toujours y aller... Nationalisez, Monsieur. Nous ne demandons que ça... C'est le peuple qui paiera...

M. l'administrateur de l'U.M.D.P.

Un neutre... Chose assez étrange en pareil cas !...

— Vous comprenez, nous expose aimablement M. l'administrateur, on ne sait plus bien où l'on va, ni comment l'on va, si j'ose dire. Faute de moyens de transports, nous avons complètement manqué, l'an dernier, notre saison de melon, et celle de raisin, à l'automne, n'a guère été meilleure... Le rationnement actuel exerce aussi sur les sous-produits une influence néfaste, tant en qualité qu'en quantité. Pour le moment, notre exploitation bouche tout juste le trou... Alors, que l'on nous nationalise ou pas, la chose m'est équidistante...

M. Bébert, taulier, rue Mercière

Un indifférent :

— Les souris, nous a déclaré le sympathique président de l'Amicale des Gens de maison, vous pensez s'il y a une paye qu'elles sont nationalisées, puisqu'elles se trouvent comme qui dirait à la disposition de tout un chacun, pourvu qu'il soye contribuable et en possession de ses droits civiques (pour ce qui est des firmes bien tenues). Elles n'ont même pas le droit, comme disait votre pote Léon-Paul Fargue — à ce qui paraît qu'il va être de l'Académie ? — « de refuser un vidangeur parce qu'il aurait du poil au cœur »... Alors, vous pensez, la nationalisation, si on s'en balanstique...

M. Dumollard, viticulteur, à Fleurie.

Un adversaire frénétique :

— La nationalisation ? Faudra pas y comptave !... Avec le prix que nos coutavent les gagers, les engrais, le chevau et la servante — sans oubliave les fumelles, quand nos allo à Lyon — on s'en sort déjà point !... La seule nationalisation que nos puissions envisageave, c'est la vente aux bistrots parisiens. Y peuvent payer plus cher... Core no tasso !

M. le directeur des pompes funèbres.

Un résigné :

— Cher Monsieur, vous savez que, tôt ou tard, chacun passe entre nos mains ?... Du fait que nous sommes par définition au service de tous, nous nous trouvons depuis longtemps nationalisés... Voulez-vous que nous vous réservions une bonne première classe ?

M. Grasalard, charcutier, à Neuville-sur-Saône.

Un discuteur de coup :

— Nationaliser la fabrication du saucisson ? Vous n'y pensez pas, Monsieur... Vous avez déjà vu ce que ça a donné pour le boudin — ce produit laïque et obligatoire que Vichy nous forçait à servir à notre clientèle et qui n'avait du boudin que le nom... Pour les produits de qualité, la nationalisation est impossible, Monsieur... On s'en voit déjà bien assez comme ça !... Quel cochon de métier et quel métier de cochon !...

M. du Flouse, banquier

La grande banque est, bien entendu, contre le projet. Ses arguments, faut-il le marquer, sont assez spécieux :

— Nationaliser le commerce bancaire ? Vous n'y pensez pas !... Voyez déjà ce qui se passe pour le monopole de la fabrication des billets par une seule banque d'Etat... Ils ne savent même plus où ils en sont, Monsieur... Ils ne savent plus s'ils en ont sorti pour cinq cents ou six cents milliards... Je sais bien qu'à cent milliards près on peut se tromper... Mais, c'est égal, les voilà obligés de faire de nouveaux billets pour s'en tirer. Ça ne fait pas sérieux...

M. Barbagnasse, mendigot patenté

Un partisan enthousiaste :

— Moi, je suis pour — résolument pour... D'abord, ça liquidera la question des emplacements de choix, qui seront sans doute donnés par roulement, et non plus réservés aux vieilles grenouilles de bénitiers... Y a aussi la question de la carte professionnelle pour laquelle on nous fait des difficultés. Quand nous serons devenus fonctionnaires, ça ira tout seul...

L'administrateur de la «Semaine»

— Vivement qu'on nous nationalise !... Comme ça, nous aurons du papier...

A la Cour de justice

Nous avons pu assister à la dernière séance de la Cour de Justice qui, avec sa sévérité habituelle, devait examiner le cas de trois tristes individus.

Le premier, Pierre X..., milicien, est accusé d'avoir abattu à coups de revolver 47 patriotes, dans les caves de la Gestapo. Il reconnaît les faits mais n'a aucune peine à démontrer que grâce à lui ces malheureux ont échappé aux pires tortures.

Il est aussitôt acquitté, non sans avoir été amicalement admonesté pour n'avoir pas révélé plus tôt sa courageuse intervention. Modestement, X... répond qu'il n'a fait que son devoir. Par une délicate attention son revolver lui est redonné et X... gagne la sortie, tout en introduisant dans l'arme un nouveau chargeur.

Le cas de Jean Y... apparaît plus sérieux. Il dénonçait des Résistants. Pour chaque dénonciation il touchait 10.000 francs. La police allemande lui a ainsi versé un million 500.000 francs. Y... ne nie pas mais se disculpe aisément, car chaque fois il prévenait à temps les intéressés moyennant la modique somme de 20.000 francs. Seuls quelques malchanceux ou insolvables allèrent à Montluc, et de là dans l'autre monde.

Les jurés ne semblent pas convaincus mais Y... fait alors remarquer qu'il a ainsi pu escroquer plus d'un million et demi à la Gestapo, somme qu'il s'est empressé de souscrire à l'Emprunt de la Libération.

Le Président reconnaît alors de bon cœur qu'elle est bien bonne et fait finement remarquer que la Justice française ne peut tout de même pas s'occuper de ce qui est du ressort de ses confrères germaniques.

Au milieu de la sympathie générale Y... est acquitté avec félicitations du jury.

Maintenant va paraître un des plus redoutables tueurs de la Gestapo. C'est un garde qui surgit, essoufflé, pour venir annoncer que l'individu en question s'est enfui au volant de la voiture du président de la Cour. Après une bonne heure d'attente, les juges, ne voyant pas revenir l'accusé, rendent la sentence : condamnation à mort. Le malheureux ne pouvant signer son pourvoi en cassation, l'arrêt est exécutable immédiatement.



--- Au viol !...

SELON LE PLAN PREVU...

Depuis le début des hostilités le communiqué nazi répète tous les jours « Les operations se déroulent suivant le plan du Haut-commandement allemand ». Lorsque les armées hitlériennes allaient de victoires en victoires, très bien. Mais quand, ensuite, les mêmes armées durent faire au pas de déroute les 2.000 kilomètres qui séparent Stalingrad de l'Oder, beaucoup pensèrent : « C'est un marrant, leur Adolph ! » Et pourtant aujourd'hui, c'est-à-dire trop tard, Hitler démasque soudain le gigantesque guet-apens dans lequel il a réussi à attirer Alliés et Russes.

Comme on le sait, le Führer a convoqué d'urgence ses généraux. Pour cette dramatique séance, chacun était venu l'oreille basse, la mine funèbre. Bref, pas du tout rassuré. Quelle ne fut pas leur stupeur en apercevant le Chancelier qui allait et venait d'un pas léger, et chantonnait tout en se frottant les mains, en proie à une joie qu'il ne pouvait contenir. Ils crurent alors que les défaites successives et la perspective inévitable de la défaite prochaine avaient emporté sa raison. Il n'en était rien.

— Messieurs, commença le Führer, nous avons étonné le monde déjà bien des fois, mais nous lui réserverons pour demain la surprise la plus colossale de tous les temps. Aujourd'hui la victoire est enfin en vue. Nous l'avons attendue cinq ans. Nous aurions pu l'obtenir depuis longtemps : quand nos vaillantes armées étaient sur les bords de la Volga et à quelques encâblures de l'Angleterre. Mais nous avons voulu une victoire d'un ordre nouveau, une victoire à la mesure de notre génie. J'ai dit plusieurs fois que la lutte finale se dérouleraît où je voudrais, et quand je le voudrais. Après des expéditions difficiles et parfois même coûteuses, nous comprimes que ni les steppes neigeuses de Stalingrad, ni le sable d'El-Alamein ne convenaient à ce rendez-vous historique. La guerre était partie de Berlin, c'est à Berlin qu'elle finirait.

Aujourd'hui ils sont tous là, venus des quatre coins du globe : les barbares du Caucase, les gangsters de New-York, les requins de la City, et même les nègres du Soudan. Ah, Messieurs, ce ne fut pas sans mal ! Ainsi en 1943, alors que les hordes soviétiques étaient déjà en marche pour le cimetière que nous leur avions choisi, les Anglo-Américains ne se décidaient toujours pas à traverser la Manche.

Ce fut un des moments les plus dramatiques de cette guerre. Nous avions pourtant remonté toutes les vieilles crécelles disponibles, depuis Philippe Henriot jusqu'à Virginio Gayda. Enfin, le 6 juin dernier, la Providence se manifesta clairement et pour rattraper le temps perdu j'ordonnai aussitôt à mes troupes de l'ouest de se retirer en n'opposant qu'un semblant de résistance. Depuis ce jour mémorable, je me borne à surveiller la marche des armées ennemies, tantôt freinant l'une, presque toujours les Russes, tantôt accélérant l'autre (et là le Chancelier évoque l'épisode du pont de Remingen, si judicieusement laissé intact sur le Rhin).

Enfin, et avec l'aide de Dieu, nous avons amené face à face des millions de soldats, dotés du matériel le plus remarquable. Et demain, dans un élan titanesque, ces deux multitudes vont se ruer à l'assaut de nos positions ; c'est le moment que nous choisirons pour cesser toute résistance et nous terrer.

Les deux armées ennemies, lancées dans un galop d'enfer, et trompées par cette ruse soudaine, s'écraseront réciproquement sous un déluge de fer et de feu.

Après quoi, nos vaillantes troupes surgiront pour achever les blessés et imposer une capitulation sans condition aux Alliés effondrés.

R. BLACHE.



Son contingent de généraux étant au complet, le Honduras vient à son tour de déclarer la guerre à l'Allemagne.

Une somme placée en BONS DU TRESOR n'est jamais immobilisée

Les Bons du Trésor peuvent, en cas de besoin, être transformés en billets de banque, par escompte ou avances sur titres.

Sous l'œil du Cheval de Bronze

THE RIGHT MAN

Pendant l'occupation, les techniciens de la radio affectés au centre lyonnais de brouillage des ondes se firent, tous ensemble, porter malades. Cette grève déguisée plongea dans une violente colère le directeur régional vichyssois qui, après avoir proféré des menaces de sanction collective, déclara : « Si personne ne veut plus faire le brouillage, eh bien ! j'irai moi-même ! »

Ce même directeur vichyssois est actuellement directeur d'un service de la radiodiffusion à Paris.

C'est tout.

FAUBOURG



— Et maintenant, marquise, redites-nous celle que vous chantiez si délicieusement la dernière fois que vous étiez saoule !...

* * *

LE BON ARBITRE

Notre ami Gaston Simonet vient de présider le jury d'un concours de chansons — jury où figurait notre autre ami, le dessinateur Jean Effel, ce qui n'arrangeait rien !...

La veille du concours, le bon Gaston faisait le point, à sa pittoresque manière :

— Je ne connais pas la musique, je chante faux et voilà que je deviens sourd, expliquait-il à la ronde. Je suis donc tout désigné pour présider ce jury...

* * *

OÙ ALLONS-NOUS ?

Lu sur une affiche annonçant une représentation religieuse donnée pendant le Carême :

BARRABAS

ou

L'ENVERS DE LA PASSION...

Avec la participation de la Joyeuse Pédale de la rue d'Amboise, sans doute...

* * *

CHEZ LES FOUS

Non, il ne s'agit pas de la Consultative.

Plus simplement de la gestion du Vinatier.

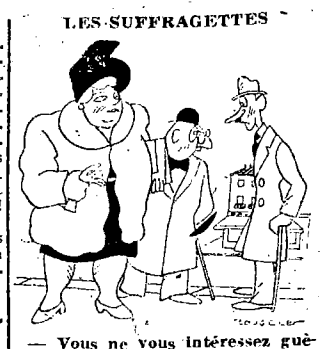
Il paraît que le directeur est lui aussi en état de déficience mentale caractérisée. La Haute Administration, ne voulant tout de même pas le mettre à la demi-retraite comme un vulgaire G. M. R., propose qu'on lui confie la direction de Grange-Blanche.

C'est-à-dire un poste beaucoup plus important...

Il n'est pas encore sûr que ce projet, d'une si fine ironie, aboutisse. Il aurait, paraît-il, été éventé un peu trop tôt.

Toujours les mécontents...

LES SUFFRAGETTES



— Vous ne vous intéressez guère à la politique, maintenant ?

— Euh !... Ma femme vient aux réunions avec moi !...

* * *

GRAFFITO

Vernissage du Salon Unique. Trois mille personnes se comprimaient réciproquement pour écouter le discours de M. Tony Tollet, et, le silence de M. Yves Farge, qui ne répondit pas malgré les alléchantes promesses de la publicité.

Défilé devant les toiles. Personne ne songea à s'arrêter — et ce fut dommage — devant une curieuse inscription, gravée sur une vitre de la première salle. On y lisait : « Hitler, empereur des Français en 1944 », le tout orné, si l'on peut dire, de la croix gammée.

La place de ce « vestige du temps de la honte » n'est pas au musée des Arts.

Plutôt à Cadagne.

* * *

CHEZ LES JOUEURS DE BOULES

Dernièrement, chez Popine, Grande-Rue de Momplaisir, MM. Ferraille, Arnaud, Arnaud frère et Thibon ont embrassé une Fanny magistrale que leur avaient infligé MM. Popine, Bollenda, Geret et Menier.

(Nos services spéciaux de détection de Fanny n'avaient pas fonctionné à temps, mais le mal est réparé.

LE PAPIER N'EST PAS RARE

Des bulletins pour un « referendum populaire — tu parles !... — sur la liberté familiale d'éducation » sont présentement distribués à foison dans toute la France.

On y convie évidemment les pères de famille à protester contre la réduction des subventions allouées à l'enseignement privé — autrement dit aux écoles libres...

Et l'on mêle à cela la Libération...

Pourquoi pas la Résistance ?

Il est des gens qui ne comprendront jamais que la France demeure, dans son immense majorité, laïque et républicaine...

Et que les excès anticléricaux sont toujours venus en droite ligne des excès cléricaux..

* * *

L'EPURATION

Il y avait une fois un faisan nommé Reboul, qui écumait à la fois Lyon et Trévoux, et qui finit par écoper deux ans de prison.

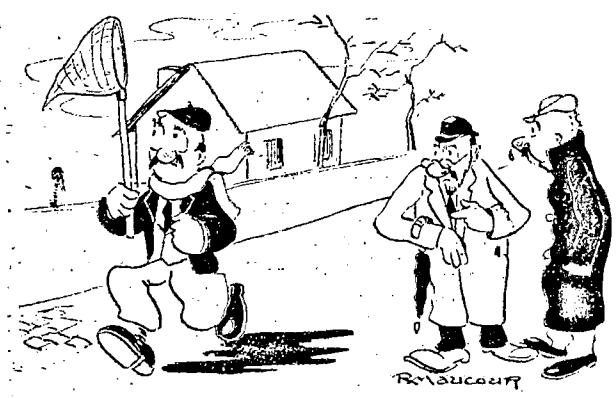
Comme tous les faisans, Reboul était membre influent du P. P. F. Et le maréchal, qui s'y connaissait en hommes, après lui avoir confié la trésorerie — drôle d'idée — de la funambulesque tournée théâtrale « Jehanne au Bûcher », finit par lui donner un poste de premier plan au commissariat aux questions juives.

Dès lors, Reboul crâna, porta beau, et quand nous le croisions par les rues lyonnaises, nous rasions humblement les murs, dans la crainte du pire...

Vint la Libération. On arrête notre homme. Et, de bonne foi, nous pensions qu'il se trouvait définitivement à l'ombre — pour ne pas dire mieux — quand, à notre grande stupéfaction, nous apprîmes que, tout au contraire il avait été libéré et promu à des fonctions plus importantes encore.

Il est évident que, comme tout le monde, M. Reboul a dû sauver quelques Juifs et rendre de signalés services à la Résistance...

Mais, tout de même...



« C'est le type de la Défense Passive qui cherche les bombes-papillons ! »



« Surtout, Helmrich... je n'y suis pour personne... »

LES CONTES DE « LA SEMAINE »

LE DOPING

— Alors, Paulette chérie, tu crois vraiment que...

— Si je crois que..., chérie ? Mais j'en suis certaine, sûre, archisûre... Vingt expériences me l'ont prouvé ; en amour, l'alcool est le plus parfait des excitants — ce que les Britanniques nomment « doping ». Tiens, Fernand... Eh bien, je vais te faire une confidence d'alcôve !... Avant qu'il me connaisse, il buvait de l'eau et au lit n'était pas très... Enfin pas particulièrement... Je lui ai appris à boire quelques cocktails... Les résultats furent foudroyants et dépassèrent même, je dois le dire, mes espérances...

— Tu me conseilles d'essayer avec Jules ?

— Ah ! Madame non plus n'est pas satisfaite du service ?... Ces hommes, ma pauvre chérie !... Tous les mêmes... A vingt ans, ils rôtissent le balai par les deux bouts, et à quarante... plus personne... Si je te le conseille -... Mais, je t'en conjure ! Essaye !...

⁂

Quelques heures après cette conversation décisive, Jules, Jules Réduit, de la Maison Réduit et Cº, fromages en gros, trouva en rentrant chez lui, sa petite amie Nichette toute en sourires et en nonos grâces.

Jules connaissait les femmes pour les avoir mal pratiquées : — Ça y est, se dit-il, que va-t-elle encore me demander ?...

Mais, à sa grande surprise, Nichette ne demandait rien. Tout au contraire, elle offrait :

— Mon gros loup, tu as l'air fatigué... Deux doigts de porto pour te remettre.

Jules Réduit aimait le porto quand il était bon.

— Volontiers, accepta-t-il.

Il vida son verre et clapa de la langue ; ce n'était peut-être pas d'une très sûre distinction, mais enfin, cela témoignait de la satisfaction. Nichette en fut ravie.

— Encore une goutte ?

Là, Jules considéra son amie avec un peu d'inquiétude. D'ordinaire, elle cachait les flacons de spiritueux, en lui disant — non sans raison :

— Loup, attention à ton foie !...

Que pouvait-il bien se passer ? Quoi qu'il en fût, il reprit du porto...

Mais, déjà, Nichette revenait habillée pour sortir ; un tailleur de tons opposés, comme on les porte présentement et, sur ses cheveux fous, un ravissant — et ridicule petit bonichon à fleurettes.

Le bon Jules en fut tout attendri ;

— Comme tu es jolie, ma cocotte... Et si exquisement parisienne... Mais, nous sortons ?...

A quarante ans bien remplis, il commençait d'aimer ses pantoufles et son œuf à la coque vespéraux.

— Nous sortons... Fais-moi ce plaisir ! Il faut te distraire... Et puis, je voudrais tant étrenner mon tailleur neuf...

Jules capitula :

— Allons, soit... Voyons le programme ?

Nichette battit des mains, après quoi elle sauta au cou de son ami.

— Voilà ! D'abord, je voudrais prendre des cocktails dans un bar où le barman sache convenablement les battre. Ensuite, dîner au restaurant, un bon petit dîner, bien arrosé. Après, un tour dans les boîtes...

— A merveille, approuva Jules. Mais, je voudrais bien savoir d'où te vient ce désir subit de galvaudage et, surtout, ce soudain penchant pour l'alcoolisme...

Mais elle lui tendait ses lèvres roses, parfumées et tièdes comme un beau fruit... Il ne questionna pas davantage.

⁂

Le programme élaboré par Nichette fut suivi à la lettre. Et, même, avec quelques suppléments.

Ce fut ainsi que les « roses » d'un quelconque Bodéga s'étant révélés discutables, on fit à peu près tous les établissements des rues avoisinant les Champs-Elysées, afin de découvrir l'oiseau rare. Et quand on l'eut enfin trouvé, il fallut bien l'expérimenter abondamment, histoire de rendre hommage au barman de l'endroit. Puis, Nichette ayant exprimé le souhait de passer du « rose » au « manhattan », on refit en sens inverse le même périple, et même un peu plus long — car le « manhattan » est encore plus difficile à réussir que le « rose ».

De sorte que les deux amants se trouvaient à peu près gris quand ils s'établirent, pour dîner, dans un bon restaurant du quartier de la Madeleine.

Un repas très simple : les Belons (Meursault Goutte d'Or 1929) ; la truite au bleu (Traminher 1933) ; les fonds d'artichauts au foie gras (Brouilly 1931) ; la Bécasse flambée à la fine champagne (Romanée-Conti 1915) ; les fromages (Château Brane Cantenac 1907) ; les crêpes au marasquin et les fruits rafraîchis (Giesler brut 1914) — repas que sanctionna évidemment un très vieil armagnac.

A partir de cet instant, les souvenirs des deux fêtards furent assez imprécis. Ils se souvinrent toutefois d'avoir bu, dans un barnègre, un mélange de Kummel et de rhum blanc de la Jamaïque...

Un taxi les ramena difficilement à leur domicile. Des témoins oculaires m'ont assuré qu'on avait bien eu tort de ne pas faire appel à l'ambulance...

⁂

Le lendemain matin, Paulette, curieuse comme toutes les femmes, téléphona pour avoir des nouvelles du traitement préconisé. La voix furieuse de Nichette lui répondit :

— Ah ! Tu m'en reparleras de ton truc... Jules a dormi tout habillé dans la baignoire... Et moi sous la table de la salle à manger...

Marcel-E. GRANCHER.

Mieux vaut en rire

LES PETITS COPAINS

Un qui sait prendre ses responsabilités, c'est ce bon M. Lacoste, ministre de la Production industrielle.

Bien sûr, lorsqu'on a examiné son budget à l'Assemblée, il a été obligé de reconnaître que la situation, en ce qui concernait le charbon, n'était pas brillante.

« Mais elle s'améliorera, a-t-il dit, lorsque la crise des transports sera conjurée. »

Et toc pour M. René Mayer !

« Elle s'améliorerait tout de suite, d'ailleurs, si le ravitaillement des mineurs était suffisant. »

Et pan dans les tibias de M. Ramadier (qui en a vu bien d'autres).

« Mais le problème du charbon, a conclu le ministre, ne sera complètement résolu que lorsque les importations pourront reprendre. »

Et toc pour M. Georges Bidault !

Quand on vous dit que nos ministres travaillent en équipe...

RAMADIETE

Le bruit avait couru de la prochaine suppression de la carte de pain. Mais le ministère du Ravitaillement a fait savoir qu'il n'envisageait pas de prendre une telle mesure, « qui favoriserait surtout le marché noir de la farine et la fabrication frauduleuse des gâteaux interdits ».

Il vaut bien mieux, en effet encourager le marché noir des tickets et la fabrication frauduleuse des coupons.

Panem et circenses.

Du pain et des jeux... de fausses cartes.

ROBESPIERROT

Pour se défendre d'avoir apporté sa voix à Pétain en 1940, un député dont le nom importe peu publie une brochure dans laquelle il fait état d'un contre-projet d'un certain Paul-Boncour, proposant de suspendre l'application des principales lois constitutionnelles et conférant au Maréchal tous les pouvoirs.

Ce qui est, évidemment, beaucoup moins grave que d'avoir voté pour Pétain.

Mais précisons que le Paul-Boncour en question n'a absolument rien de commun avec celui qui ira à San-Francisco représenter la France.

La France du général de Gaulle, bien entendu.

DE PLUS EN PLUS FORT

Un industriel britannique, sir Miles Thomas, prévoit que, dans un proche avenir, les journaux du matin seront parachutés dans les campagnes par des trains de planeurs munis d'un matériel d'imprimerie très léger, permettant d'imprimer en l'air les dernières nouvelles.

Fortiches, les Anglais !

Mais un peu en retard, tout de même, sur notre ministère des Informations.

M. Teitgen a en effet mis à l'étude, dans le but d'économiser le papier qu'il réussit à soustraire aux journaux de la réaction, un projet consistant à envoyer chaque matin, et dans chaque maison, un journaliste chargé de raconter les dernières nouvelles à chaque lecteur.

En cas de manque de personnel, on prévoit la diffusion des informations au moyen de machines parlantes appelées postes de T. S. F.

C'est beau, le progrès.

ET S'IL N'EN RESTE QU'UN...

On annonce que la plupart des réfugiés « français » de Sigmaringen se sont enfuis vers l'Est.

Seul le maréchal Pétain est resté dans l'ancien château des Hohenzollern qui lui sert maintenant d'Hôtel du Parc.

Certains commentateurs neutres se perdent en conjectures sur les raisons de l'opposition manifestée par le Pépé à toute idée de repli plus prononcé.

C'est pourtant bien simple : il veut être à pied d'œuvre pour signer l'armistice.

En somme, les Allemands ont encore de la chance d'avoir un spécialiste sous la main.

M. Pierre Laval, lui, aurait décidé de se retirer en Westphalie, à Munster.

Ce sera son dernier fromage.

L'OISEAU RARE

Il paraît que les Américains ont trouvé, à Sarrebrück, un bourgmestre qui a avoué avoir été nazi.

Cette curiosité peut être visitée tous les jours, de 8 heures à midi et de 14 à 18 heures, au musée — pardon : à la prison de la ville.

LE BON EXEMPLE

Dans un appel à l'armée, M. Hitler déclare : « Je suis résolu — et c'est là, à nous tous, notre volonté inébranlable — à ne fournir aucun exemple dont ceux qui nous suivent puissent rougir un jour. »

Et l'écho répond, pour la rime : « Oradour ».

Guy VERDOT.

TROC



— Et moyennant deux douzaines d'œufs, je vais donner des leçons d'élégance et de maintien !...

EN CINQ-SEC



PRETENTION

Un anonyme salaud, camouflant on ne sait trop pourquoi sa lâcheté, sous l'éminente personnalité de notre cardinal, vient d'adresser une lettre ordurière à l'adresse du Comité de rédaction de « La Semaine ».

N'ayant pas l'habitude de faire les poubelles, nous n'aurions pas relevé l'incident si ce correspondant sans esprit ne taxait entre autres griefs votre serviteur de se complaire à la méditation des images pornographiques.

Comme s'il m'avait envoyé sa photographie... !

EVIDEMMENT

La bochophile ex-avocate Juliette Goublet, qui vient de passer en cour de justice, a plaidé entre autres pour sa défense.

— J'ai eu évidemment beaucoup d'amants, mais, à la suite d'un pèlerinage en Italie, j'ai retrouvé la grâce.

Evidemment, après avoir été beaucoup couchée, elle pouvait bien être un peu « Assise ».

MANIERES DOUCES

Les premières troupes américaines d'occupation en Allemagne font malheureusement à leurs dépens connaissance avec la mentalité nazie.

Un communiqué de presse signalait récemment qu'un hitlérien fanatique de 80 ans avait poignardé une sentinelle alliée.

Le coupable a été arrêté et sera ultérieurement jugé par un tribunal, précise l'information.

Les Français qui se rappellent les villages brûlés et les massacres réalisés par la Wehrmacht sous des prétextes futiles trouveront le châtiment un peu édulcoré.

ROMAN POLICIER

Il n'y a pas que M. de Carbuccia qui soit tabou avec ses dossiers de famille.

Il existait, dans une banlieue proche de Lyon, une jeune femme connue pour son esprit collaborateur, et qui était d'ailleurs mariée avec un Autrichien.

La libération venue, elle fut immédiatement appréhendée, relâchée, reprise et jouirait présentement encore de l'air pur.

Ces fluctuations dans l'instruction d'une inculpation précise seraient dues, paraît-il, à ce que la dame, avant de travailler pour la Gestapo, dirigeait à son compte une officine de police privée et qu'elle menace maintenant certains de ses accusateurs de révélations intimes fâcheuses pour leur tranquillité.

Il y a quand même un peu d'abus !...

REPRESAILLES

Les Allemands viennent de mobiliser 500.000 gosses de 12 à 14 ans pour défendre le Grand Reich.

Les Alliés viennent d'organiser contre ce renfort inattendu une armée de pères fouettards, avec martinets motorisés.

Henry CLOS-JOUVE.



— Et lui, là-bas, a-t-il trouvé de l'embauche ?
— Oui : au Comité d'épuration.

DIAGNOSTIC

— La grande masse des Français, nous dit le docteur N..., aura compris cette fois l'abîme qui sépare l'âme boche de la nôtre... Nous étions déjà quelques-uns à nous en douter et voici une petite mésaventure, vécue par moi avant la guerre, qui éclaire d'un jour singulier certaines mentalités d'outre-Rhin.

« Je faisais, en juin 1939, un voyage d'études et je visitais quelques-uns de mes plus célèbres confrères allemands.

» De passage à Heidelberg, j'allai voir, dans sa clinique des bords du Necker, le fameux docteur S... un savant d'une valeur indiscutable, dont les recherches sur les tumeurs cérébrales font autorité.

» Le herr Professor me reçut avec la plus grande amabilité me fit les honneurs de sa clinique, et me pria même d'assister à la visite pour me présenter quelques cas jugés par lui intéressants.

» Vêtu de la blouse rituelle, je me mêlai au groupe d'internes et d'étudiants qui le suivaient de salle en salle.

» Soudain, le docteur S... attira mon attention sur un de ses malades et me pria de l'examiner, après m'avoir soufflé à l'oreille le diagnostic qu'il avait formulé à son sujet.

» Je me penchai à mon tour sur le malade, l'auscultai, le palpai avec soin et lorsque j'eus terminé, je m'aperçus avec stupeur que mes conclusions étaient nettement opposées à celles de mon confrère allemand.

» Vous jugez de mon embarras. Fallait-il, devant ses élèves, mettre en doute la valeur de son diagnostic ? J'hésitai un instant... et puis l'amour-propre professionnel l'emportant sur mes scrupules de courtoisie, je me décidai, avec force précautions oratoires, à rectifier l'opinion émise par lui.

» A ma grande surprise, loin de se fâcher, le docteur S... éclata d'un gros rire joviai, et me tapant sur l'épaule :

— Je le savais, s'écriait-il, en promenant sur l'assistance un regard pétillant de malice. J'avais dit exprès un faux diagnostic pour voir si vous le corrigeriez...

» J'avoue, conclut le docteur N..., que je demeurai confondu devant ce mélange d'ingénuité et de fourberie... Mais ne pensez-vous pas qu'il donne une fière idée du tact et de la délicatesse tudesque ? »

José de BERYS.

Les mirabelles de Nancy

Du côté de Nancy, les belles
Lorraines et les beaux lurons,
Avec leurs petits paniers ronds
S'en vont cueillir les mirabelles,
Lurons Lorrains,
Les mirabelles.

Du côté de Nancy, les belles !
Ne suivez pas les beaux lurons
Ils vous feraient le ventre rond
Et mangeraient vos mirabelles !
Lurons Lorrains,
Vos mirabelles.

R. ROUCHETTE.





"French Cancans"
par Michel Herbert

Réformes de structure

L'heure des réformes tant attendues va-t-elle enfin sonner au cadran de la France ? On est en droit de l'espérer, car, entrant résolument dans une ère nouvelle, on paraît enfin résolu en haut lieu à ne rien laisser subsister de ce qui rappelle un passé révolu.

Bien entendu, il ne saurait être encore question de nationaliser les mines, les banques, et les assurances, de confisquer les profits illicites et les biens mal acquis, de juguler le marché noir ou d'épurer sérieusement les administrations publiques. Dans cet ordre d'esprit, le gouvernement a suffisamment prouvé ses sentiments révolutionnaires en portant le paquet de tabac à 18 francs.

Au reste, à la veille des élections municipales et législatives, on eût risqué de porter le plus grave préjudice aux candidats en ne leur laissant plus rien à promettre à leurs électeurs.

Malgré tout, toute une série de modifications importantes ont rallié l'unanimité du Conseil des ministres et vont être incessamment promulguées.

On réformera notamment les bustes



mairies qui sont à l'honneur dans les mairies et qui prétendent représenter la République. Si du temps de Henri IV, la France n'avait encore que deux mamelles avec le labourage et le pâturage, elle doit en avoir au moins quatre à présent en y adjoignant le commerce et l'industrie.

De toutes façons, des seins aussi importants que ceux qui furent modelés pour ce buste pouvaient être acceptables à l'époque de la prospérité. Ils sont inadmissibles aujourd'hui et doivent être remplacés par des blagues, beaucoup plus de circonstance.

On a coutume dans d'autres monuments qui sont destinés, eux aussi, à figurer la République, d'y adjoindre une urne concrétisant le suffrage universel et un lion représentant la volonté populaire. Soucieux de réaliser une évocation plus exacte, les techniciens des Beaux-Arts remplaceront l'urne par une tirelire, apte à rappeler le contribuable à ses devoirs fiscaux, et le lion par un âne, symbole parfait de l'électeur toujours attentif et réfléchi.

Il existe aussi, un peu partout, des statues de la Paix que leurs auteurs, obéissants à des traditions surannées, crurent devoir accompagner d'un rameau d'olivier et d'une colombe. Ces attributs sont devenus franchement archaïques. Au nom de la logique, le rameau d'olivier sera remplacé par une branche de bégonia et la colombe sera remplacée par un canard.

Une tradition du même genre, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, veut que les statues de l'Amour soient agrémentées d'un arc alors qu'un revolver est cent fois plus indiqué.

On modifiera aussi les statues de nos grands hommes qui contribuent tant au charme de nos squares et de nos places publiques par leurs attitudes gourmées. A-t-on assez critiqué dans les gazettes humoristiques l'inévitable redingote dont ces messieurs sont habillés ? Cette redingote prenait l'allure d'une provocation intolérable à l'heure où le percepteur ne laisse que leur chemise à la plupart des Français vivants. Maintenant que le régime démocratique n'est plus un vain mot, les hommes de pierre et de bronze vont être sans retard soumis à la loi commune.

D'autres mesures qui s'imposent d'elles-mêmes, tant elles apparaissent comme l'expression de la raison sont également envisagées.

C'est ainsi que tous nos Palais de Justice s'ornent de balances. On remplacera celles-ci par des balançoires qui conviendront infiniment mieux.

Quant à nos théâtres subventionnés, ils sont surchargés du sol jusqu'au toit de masques et de lyres. Au lieu de ces accessoires ridicules, on mettra des petits fours et des ours morts-nés qui parleront beaucoup mieux aux yeux.

Il n'est pas que les édifices publics qui subiront des modifications. Ainsi on enlèvera le drapeau tricolore qui reste placé, on ne sait trop pourquoi, à la porte des lavoirs. Ne risquait-il pas de laisser supposer aux étrangers qui le voient là que notre pays est bon à être lessivé ?

Il en ira de même pour les grosses carottes qui désignent les bureaux de tabac à l'attention publique. Un fagot de bûches indiquera mieux au fumeur ce qu'il doit s'attendre à trouver dans les cigarettes de sa décade.

On n'a pas oublié les banques où le seul or qui s'y trouve est généralement appliqué sur les ornements architecturaux. Un lapin évoquera mieux le contenu des coffres-forts et de solides barreaux scellés aux fenêtres auront le double avantage d'empêcher une fuite précipitée du directeur et de rappeler à ce dernier l'atmosphère d'autres locaux qu'il fut contraint d'habiter précédemment et dans lesquels il est appelé sans doute à retourner.

Quant à certaines maisons discrètes, elles cesseront de se distinguer à l'avenir par une lanterne fixée au-dessus de la porte et par un numéro d'ordre de grandeur disproportionnée. La lanterne



était particulièrement déplacée puisque pareille à celle de Diogène, elle semblait indiquer : « de cherche un homme », alors que c'est le contraire que les clients vont chercher là. Quant au numéro, il sera remplacé par une lettre (la dix-septième a semblé la plus évocatrice) ou encore par le prix courant de la maison, de façon à éviter toute surprise au néophyte qui s'y hasardera.



A L'OPERA

« LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME »

Cette œuvre mystique, chef-d'œuvre incontesté de Massenet, exige en premier lieu beaucoup de légèreté et de pureté de style : c'est ce qui manqua le plus à la reprise dont on vient de nous gratifier.

Sous cette réserve, — et elle est de taille - — méritoires efforts d'interprétation.

M. Giriat compensa par une composition fouillée du rôle de Jean l'infériorité vocale que lui valut une mauvaise grippe.

MM. Reymond (le moine musicien), Amblard (le sculpteur), Préciat (le peintre), Ory (le poète) rivalisèrent de conscience professionnelle.

M. Savignol fut un Prieur de grande classe et la vedette de la soirée.

M. Vidal eût été un parfait Boniface, s'il n'avait par trop ralenti les mouvements et recherché l'effet facile. Mais quelle idée saugrenue de jouer le frère cuisinier avec la trogne et la silhouette de Sancho !...

R. V.

DE LA « FOSSE »...
... AU « PLATEAU ».

— Le nouveau cahier des charges de l'Opéra contient quelques clauses excellentes.

— Tout d'abord, l'orchestre demeure engagé pour dix mois: sept mois au compte du directeur et trois mois à la charge de la ville.

— Les chœurs et le corps de ballet devront être utilisés, pendant les sept mois de saison, dans la totalité de leur effectif.

— Tout cela est très bien. Mais, nous persistons à croire que Lyon aurait pu imiter l'exemple donné par la municipalité communiste de Toulon et engager tout son personnel théâtral pour douze mois, dont un de congé payé.

— On vient de créer, au Grand Théâtre, sous la direction musicale de l'auteur, « Paysage Africain », un excellent ballet de M. Berger.

— L'exécution instrumentale fut parfaite. La réalisation chorégraphique fut une chienlit : danse du ventre, mascarade et bonds d'indiens sioux.





On nous communique :

Les spectateurs du Cinéma se sont réunis hier en assemblée générale à la Bourse du Travail. Après avoir entendu plusieurs orateurs sur les questions à l'ordre du jour et qui les délégués qui avaient été chargés de missions auprès des Pouvoirs Publics, des producteurs et des directeurs de salles, ils ont adopté à l'unanimité la résolution suivante :

Ils s'engagent sur l'honneur à ne plus foutre les pieds dans une salle de cinéma, tant que le prix des places n'aura pas été diminué de 5 francs ; tant que MM. Fernandel et Rellys n'auront pas été interdits ; tant que les artistes ayant travaillé pour la « Continental » n'auront pas versé à l'Entr'aide Sociale le fric boche qui leur brûle les doigts ; tant qu'on ne leur présentera pas des films dignes d'un pays qui a su se libérer des fridolins et qui saura se délivrer des requins de la pellicule.

Des exceptions seront prévues pour les amoureux et les critiques qui seront autorisés à se rendre dans les salles dont le propriétaire pourra prouver qu'il ne mange qu'une fois par semaine et couche régulièrement à l'asile de nuit.

Tous debout pour la victoire commune !

Plus jamais assis chez les saboteurs du 7me... !

Vive le Cinéma propre, populaire, laïque et obligatoire !

Vive la France !

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

Caissière du « Rexy » : D'accord pour jeudi prochain. N'oubliez pas le gigot. Mais méfiez-vous de Max-André Dazergues.

Pierre Rambaud, Grenoble : La rédaction au grand complet vous tient pour un grossier individu. Elle vous pardonne néanmoins car vous avez nettement un hanneton dans le violoncelle. Nous vous laisserons tomber à l'avenir: vos excès vous enlèvant toute drôlerie.

« Le Bavard déchaîné », Marseille : Très amusant, votre article sur le duel Jeanson-Couzinet. Mais pas très courageux. Comment pouvez-vous rester neutre et vous contenter de marquer les coups ? Ignorez-vous que Couzinet vient d'être vidé comme un malpropre du Syndicat des producteurs de films ? Motif, ainsi que nous l'annoncions déjà la semaine dernière : activité néfaste pour la corporation. Le Bulletin d'Information Cinématographique lui-même a publié la chose. Comment peut-on ne pas choisir entre un homme de talent et ce dangereux imbécile ?

Jeanne Lhande, Lyon : Vous voudriez interpréter « La Femme nue », car vous avez le pétrus aguichant et des lolos confortables. Nous vous conseillons de lire la pièce ; vous serez déçue quant à l'exhibition..

K. MERA.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
54, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an.....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBŒUF.



M. Sénard est en progrès. Il prononce maintenant « occupation nallemande, occasion nunique », etc., etc.

Nous avions naguère à la maison une bonne qui disait pareillement : « les naviateurs », « les namoureux ». Elle ne comprenait pas que disant : « un naviateur », « un namoureux », le mot pût être différent au pluriel.

* * *

Il existe un M. Biso qui fut la révélation radiophonique de la Libération. Il possède une voix nette, chaude, prenante. Il parle généralement pour dire quelque chose.

Il faisait une revue de la presse régionale pleine de courage... Oh ! bien sûr, il n'alla jamais jusqu'à citer Pierre Scize, mais enfin !

Pourquoi a-t-on supprimé ce tour d'horizon quotidien des quotidiens ?

* * *

Il y a aussi M. Lervant, notre ami Jean-Jacques...

Il parle des arts avec goût et compétence...

Pourquoi a-t-il fallu que, pour le Salon Nunique, à part quelques vacheries en douce, il ait été si conformiste pour la peinture du même nom ?

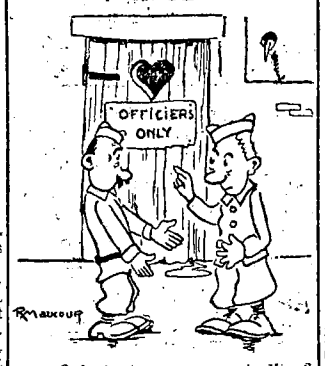
* * *

On nous signale que les émissions de la Jeunesse sont toujours dirigées par M. André-Charles Gervais, qui opérait déjà du temps de Vichy. Il semblait alors très maréchalien.

Nous voulons croire qu'il n'est encore en place que parce qu'il a donné, en sourdine, des preuves d'attachement à la Résistance.

MICROFAUNE.

L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE



— Qu'est-ce que ça veut dire ?
— Water-Closet...

Le Salon Nunique

(Comme dirait M. Sénard)

Des femmes du monde en bibi somptueux et lapin travaillé, des messieurs barbousards et décorés, une Marie Jolinon en pleine forme ; des avocats, des notaires, des toubibs ; des écrivains notoires ou inconnus ; trois demi-mondaines ; quelques bonnes de restaurants du marché noir (pourliches : 1.000 balles par jour) ; des ratés du pinceau, mal nourris; des industriels de la palette, gras à souhait... ; l'élite lyonnaise (encore Sénard dixit).

Phrases entendues :

— Cher maître, quel ravissement, vos tons !

— Cher maître, il ne manque que la parole à ce portrait de Tony Tollet...

— Cher maître, vos fleurs ont un parfum !

— Cher maître, quelle profondeur dans vos sommets !

Chiqué !

La vérité, la voici :

Dans les quatre salles situées à gauche du grand escalier, il n'y a presque que des choses excellentes, dans le genre pompelard, bien entendu. Très grand progrès sur les Salons précédents. A citer parmi les meilleurs : Belvès, Charres, Couty, Dejean, Laplace, Petit, Vieilly... par ordre alphabétique, pour ne vexer personne.

Dans les salles de droite, c'est un désastre, une désolation, une catastrophe. Une seule belle chose : le portrait de Marie-Antoinette Deveraux... Il y a bien aussi une remarquable petite toile ; je m'excuse : j'ai oublié le nom du peintre.

Le Salon des quatre Saisons !... Des quatre-saisons plutôt, du nom de la marchande qui vend des crucifères.

A noter que les événements actuels laissent parfaitement indifférents nos barbouilleurs, sauf, bien entendu, J.-F. Adam, dont il est préférable de ne pas parler.

STRAPONICE.



Gérard D..., rue Vendôme, à Lyon :

A l'époque de votre petit bouc, vous auriez été le fétiche de la division marocaine que la ville vient d'adopter.

Mère éplorée :

Votre enfant bègue n'a pas de situation ? Un poste de speaker à Radio-Lyon est tout indiqué.

Petite curieuse, Lyon :

Non, ce qu'on appelle le cinéma clandestin n'a rien de commun avec les films tournés en douce pendant l'occupation. Nous ne pouvons vous en dire plus long, because M. Schumann.



Jacques GRANCHER, obtient le Prix des « Etincelles »

Notre juvénile secrétaire de la rédaction vient de se voir décerner, par un jury parisien présidé par Claude Farrère, le prix littéraire des « Etincelles », pour son premier roman intitulé « Celui d'en face », que nous lirons prochainement aux Editions de Savoie...

La chose se passa la semaine dernière, dans un restaurant de la rue Ballu, où le beaujolais est réputé...

Nous regrettons donc doublement de n'avoir pas fait partie du jury...

A obtenu des voix : « L'appel de la bête », de René Laplace.

Depuis, Marcel-E. Grancher ne décolère pas :

— Quelle famille !.. dit-il, quelle famille... Mon fils n'aurait-il pas pu entrer au Crédit Lyonnais, comme tout le monde ?..

Quant au sympathique Jacques, il ne lui reste qu'à continuer...

A faire des Etincelles, bien entendu..

C'est le vœu que forment pour lui tous ses amis de la rédaction, que son succès vient de réjouir.

Et qui attendent, comme de juste, qu'il paye à boire !

LES PELERINS DE L'ENFER, par **Frédéric Dard** (aux Editions de Savoie).

Nous attendions notre Frédéric au tournant.

Son œuvre, à ce jour, n'offrait que l'attrait d'une promesse, trop nombreuse déjà. Du simenonien « Monsieur Joos » au désastreux « Norvégien Manchot », de la trop personnelle « Equipe de l'Ombre » au charmant « Croquelune », l'œuvre de Dard, blanche figure d'un Musset d'occupation, consistait en un curieux mélange où le manque de formation, l'inexpérience, la facilité nuisaient à un don cruel d'observation, à une sorte de génie dans la comparaison, à des trouvailles de style dignes de Jules Renard ou de Barbusse.

Dard a maintenant 24 ans. Il est marié ; il est père de famille. Il a gagné quelque argent. Il a grossi. Toujours aussi charmant dans la rosserie, aussi gai compagnon, aussi foufou, il donne pourtant l'impression du monsieur arrivé. Son chapeau zazou atténue à peine sa carrure bas-bourgeoise.

Un nouveau livre, c'était pour lui un levier d'aiguillage. Ou il prenait la voie de garage, sur le ballast herbu d'une réputation provinciale, qui l'aurait garé, la 'assitude aidant, à une place à l'O. T. L., grâce à des protections familiales. Ou il méritait de filer sur Paris et d'y faire carrière littéraire, dans la célébrité.

Eh bien ! Il a gagné. Un écrivain, un vrai, est né.

Dard a dû, enfin, lire Balzac, car le début de son livre, par son développement chronologique et minutieux, rappelle — toutes choses égales d'ailleurs — les procédés du Maître. La deuxième partie doit beaucoup à Troyat et à J.-P. Sartre. Qu'importe !...

Ce livre est excellent, passionnant, courageux, neuf.

Il a deux défauts : il a quarante pages de trop dans la première partie. Et il est parsemé de considérations psycho-philosophiques parfaitement inutiles : elles ralentissent l'action et nous nous fichons éperdument des idées de l'auteur, sans originalité malgré la forme paradoxale dans laquelle elles sont exprimées. Nous savons tous depuis longtemps ce qu'il vient à peine de découvrir.

Sans eux, ce livre serait un livre extraordinaire. La fin est conduite avec une précision dans l'étude des caractères qui entraîne l'enchaînement des faits avec un déterminisme foudroyant dans l'horreur. Mauriac n'a jamais vu plus clair dans l'obscurité des âmes. C'est magnifique.

Tel quel, c'est un Goncourt des bonnes années.

Frédéric vient de nous donner son premier livre d'homme.

L'HOMME QUI LIT.

* * *

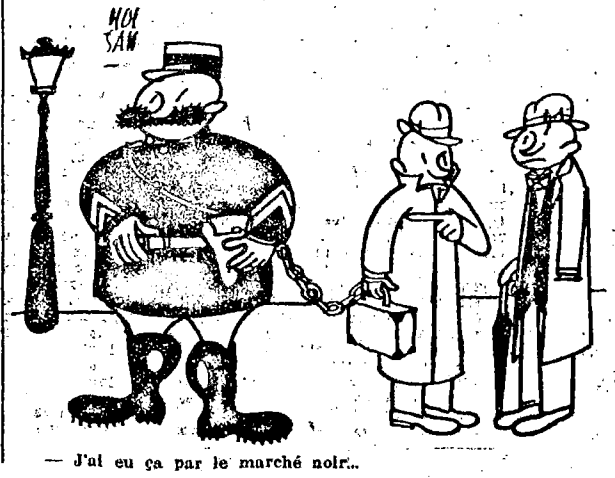
« LES MALCHANCEUSES » par René Daumière

Enfin, Mme René Daumière vient de nous donner le beau livre que nous pouvions attendre d'elle, après « Ariel Cheval ».

Un bouquin lourd d'humaine détresse, pas très marrant évidemment, mais où tout être qui a un tant soit peu vécu retrouvera avec émotion une ou plusieurs des femmes qu'il croisa un jour sur son chemin...

Une œuvre très imprégnée de populisme — et qui, comme telle, aurait plu au pauvre Dabit —; une œuvre qui fait penser à la Thyde Monnier, de « Rue Courte », et ce n'est point là un mince éloge.

COMBINES



— J'ai eu ça par le marché noir...

LES CONNAISSEURS



— Ah là là... y en a qui en trouvent, de l'essence !...



Une lectrice m'a fait l'honneur de m'écrire pour me demander si les macaronis percés à la main ne sont pas meilleurs que ceux dont le trou est fait à la machine.

Il est évident que, par ces temps où l'artisanat revient très justement en faveur, je me sentirais assez porté vers le travail à la main, riche d'un cachet personnel que ne saurait donner la mécanique, aussi au point soit-elle.

Mais, d'autre part, le vieux socialiste que je suis trouve odieux que des hommes — ou des femmes — demeurent encore courbés vers des besognes mercenaires, et d'ailleurs mal rétribuées.

Alors, je ne me prononcerai pas : que l'on mange le macaroni non percé et que l'on n'en parle plus...

D'ailleurs, le macaroni n'est plus qu'un souvenir...

TROUDUCUR Ier.



Jeune fille famille, légèrement enceinte, épouserait Monsieur b. s. t. l. r. Ecrire : Léonie Gitouche, au journal.

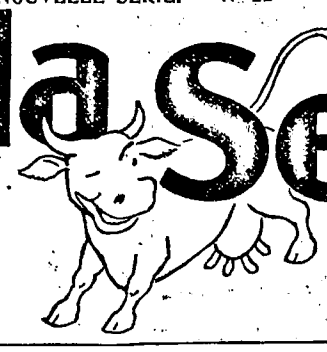
Voilà l'printemps !... Faites ramoner votre intestin... Maison Chabichou et fils, 141, rue Tramassac. On va à domicile.

Et faites ramoner aussi vos gaines : Etablissements Prima, 4, cours des Chartreux.

NOUVELLE SERIE. — N° 22 — 12 AVRIL 1945 — LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Les conserves de poisson ?

la Semaine



hebdomadaire satirique
... et légèrement vache

Pas de mise en boîtes !

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

PETIT DISCOURS à mes amis israélites

par Pierre SCIZE

Je ne me dissimule pas que j'écris ici, ce jour, un article délicat et qui me vaudra plus de blâmes que de louanges. Les plus raisonnables, parmi mes censeurs, diront :

— Que vient-il mêler au rire et au gros sel de « la Semaine » ces considérations qui n'ont rien à y faire ?

Je réponds à ceux-là que c'est précisément le caractère libre de notre journal, son franc-parler, sa franchise qui offusque certains au point de les faire rêver de notre disparition, qui m'encouragent. De paraître dans un journal plus grave, ces considérations prendraient un caractère que je leur dénie. Ici, entre deux calembredaines, et une volée d'étrivières bien sifflantes, elles prendront tout juste le ton que je souhaite : celui de quelques observations amicales, adressées à un groupe de Français. — Je dis bien : de Français — où je compte beaucoup d'amis, que je n'ai, spécialement depuis dix ans, cessé de défendre, d'aider, — et Dieu sait s'ils en eurent besoin, — mais dont on connait du reste qu'ils ont *l'épiderme sensible, et d'autant plus qu'il vient d'être mis à vif* de cruelle façon.

Je veux adresser quelques avis à mes amis israélites.

⁂

Je dis mes amis. C'est un nom que je ne prodigue pas. J'ai vécu jusqu'à ma vingtième année sans soupçonner qu'il se posât par le monde un problème israélite. Je l'ai découvert au retour de la guerre, quand je fis mes premiers pas dans la carrière du journalisme. Mes aînés l'abordaient avec des tempéraments divers. Mais je dirai à leur honneur que même ceux qu'on appelait antisémites n'auraient jamais imaginé, eussent rougi d'imaginer à quel degré de férocité, de bestialité, de criminel égarement, l'Allemagne hitlérienne pousserait les conséquences de leur système. Ils se penchaient avec une inquiétude réelle sur un problème racial, économique et démographique dont ils tiraient des conclusions qui, chez les plus sévères, rejoignaient les vues des promoteurs du mouvement sionniste : constituer en Palestine un Etat juif où les enfants d'Israël trouvassent une patrie, et le terme de leurs errances.

Déjà je me séparais avec vigueur de cette opinion. J'avais des amis juifs. Je leur trouvais tout le comportement de Français, à la réserve du mariage, presque toujours contracté avec un coreligionnaire. J'aimais surtout leurs artistes, leurs poètes, leurs musiciens, ce levain des idées juives qui depuis des millénaires fermente, par eux, dans la masse du monde occidental.

Vint le temps de la persécution. Je n'ai pas attendu que la Gestapo fût place de l'Opéra pour crier : « Au feu ! », « A l'assassin », à Hitler et à sa bande. En Hongrie, en Pologne, en Autriche, en Allemagne, je recherchais et dénonçais le crime innombrable des Nazis. Je plaignais l'Allemagne qui volontairement se découronnait de ses élitos, exilait un Freud, un Einstein, un Fritz Lang, un Thomas Mann, un Stéphan Sweig, et qui ôtait aux lèvres de ses écoliers la musique des vers d'un Henri Heine.

Puis la guerre annoncée, fatale, la guerre nazie, éclata, et mon pays fut submergé par elle comme par le raz de marée d'un océan de sang. J'ai fait ce que j'ai pu pour soutenir la cause des persécutés. Je ne veux pas faire le compte des articles donnés à la presse clandestine pour dénoncer le crime allemand, ni celui des juifs assistés. J'ai voulu être le témoin des forfaits. J'ai vu les razzias de 42, à Paris, les déportations d'enfants, la dilacération des familles, le Vél' d'Hiv', géhenne où des milliers d'êtres humains agonisaient dans une promiscuité de bêtes promises au sacrifice.

Quand les moteurs de la Libération dans nos rues ont entonné le chœur merveilleux que vous savez, j'ai pleuré, je n'étais pas le seul. Et quelques-uns des pleurs de cette journée étaient dédiés au martyre des israélites, et ma joie, pour une part non médiocre, était de savoir sauvés ceux d'entre eux qui avaient pu échapper à Hérode.

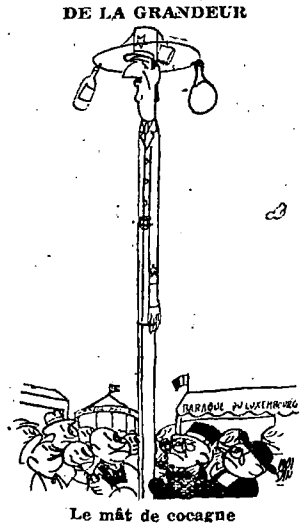
⁂

Sept mois sont passés...

Je sens grandir chez beaucoup de mes compatriotes un sentiment qui ressemble fâcheusement à l'antisémitisme de naguère. Oh ! je ne dis pas qu'il se trouve en France un honnête homme pour regretter le temps des geôles et des tortures. Non !

(Lire la suite en deuxième page)

LA POLITIQUE DE LA GRANDEUR



Le mât de cocagne

A la petite semaine...

En somme, on a beau dire des sottises à M. Ramadier, il n'y a rien à faire pour qu'il réponde : Mange !

:: :: ::

C'est Me Vésinne-Larue qui défend le général Dentz.

Et cela nous rappelle le temps où Me Vésinne-Larue défendait la parricide Violette Nozières.

... Le bon temps.

:: :: ::

On annonce des mesures financières.

Fort bien.

Il ne nous reste plus qu'à espérer que, pour certains financiers, il s'agira de mesures anthropométriques..

:: :: ::

Les traîtres ont emporté en Allemagne des sommes s'élevant à plusieurs milliards de francs.

Comme si on emportait sa patrie à la semelle de son bas de laine !...

:: :: ::

Pour traquer la 5e colonne, nous dit-on, la police se dépense sans compter.

En effet, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se rend compte que le panier à salade est un panier percé.

:: :: ::

Plans, études, traités, on va noircir beaucoup de papier à San Francisco.

Il s'agit, en somme, d'appliquer au monde malade la fonction de Watermann...

L'Inconnu dans la Maison.

Mesures draconiennes

Très peu de papier pour les élections, donc ni tracts, ni circulaires et interdiction aux candidats de publier un journal.

Mais rien ne leur empêche jusqu'à plus ample informé d'utiliser les journaux existants.

Et de poser leur candidature par la voie des petites annonces.

Ce qui donnerait quelque chose comme ceci :

« Machin, dép. sort. dispens. indign. nat. cherche élect. A bas Chose. Viv. la Rép. »

:: :: ::

Radical-socialiste, disait quelqu'un, ce n'est pas une opinion, c'est une étiquette.

Une étiquette de 3 cm. sur 5.

:: :: ::

Le moyen, dans ces conditions-là, d'expliquer le coup.

Parce que, n'est-ce pas, il est des candidatures qui nécessiteraient de longues explications.

Et allez donc noyer le poisson dans un dé à coudre.

:: :: ::

Cette campagne électorale qui s'annonce disciplinée, mesurée et probe ne dit rien qui vaille à certains candidats.

En somme, disent-ils, dans ces conditions-là, l'élection c'est la condamnation à 6 ans de dignité nationale...

:: :: ::

Ceux qui enverront des circulaires seront passibles d'une amende de 100.000 francs.

C'est donné.

Mais que les candidats envoient donc à chacun de leurs électeurs un paquet de cigarettes.

Ça ne leur coûtera pas plus cher.

Ça sera aussi efficace qu'un programme.

Et ça sera symbolique.

Tout ça étant, en effet, destiné à finir en fumée...

Une vague de bonté déferle sur Lyon

par Marcel-E. GRANCHER

Vous avez tous lu dans les colonnes de nos grands confrères — grands, c'est façon de parler, vu leur format actuel — la touchante histoire de ce pauvre nègre qui, du côté de Kimberley, ayant trouvé un diam valant dans les 150.000 livres sterling, reçut de son patron, en manière de récompense, une somme de vingt livres sterling — pas moinsse — et un pantalon de flanelle.

Chose curieuse, mais à laquelle il fallait pourtant bien s'attendre, étant donnée la réputation de largesse et de somptuosité des employeurs lyonnais, ce noble exemple a éveillé parmi notre population de sourdes mais agréables résonances, et provoqué d'immédiates répercussions.

Pensant bien que nos gens n'en resteront pas là, nous nous faisons un devoir de signaler les premiers cas qui ont été portés à notre connaissance, persuadés que nous sommes de ce qu'ils décideront les retardataires. Nous en profitons pour féliciter à la fois les patrons auteurs de ces beaux gestes, et les travailleurs qui en ont bénéficié.

× × ×

C'est, tout d'abord, M. de Peytessec, 64 ans, rue Sala, chimiste aux usines Gillet depuis tantôt quarante années — quarante années de bons et loyaux services, faut-il le préciser ? On sait — du moins les soyeux savent que l'une des principales supériorités des grands teinturiers de Serin consiste en la production d'un noir positivement imbattable, un noir qui tient, un noir bleuté — et non pas un noir devenant pisseux à l'usage, comme la plupart des noirs. Ce sont précisément les travaux de M. de Peytessec qui furent à la base du noir en question. Consciente de ce qu'il n'en avait pas été suffisamment récompensé, la direction des usines Gillet vient de porter les appointement de l'intéressé de dix-huit cents à dix-huit cent cinquante francs par mois. M. de Peytessec pourra, en outre, ainsi qu'il est de tradition dans la soierie pour le personnel que l'on veut honorer, se servir des ouatères de la Direction.

Mais, un bonheur ne vient jamais seul : une délégation des « habitués du marché noir » vient en outre de faire parvenir à M. de Peytessec un fort joli saucisson-souvenir. Et MM. Popaul, le dentiste, et Dudu, qui s'y connaissent quelque peu, eux aussi, en matière de « noir », ont offert à l'heureux chimiste, le premier, un bon pour extraction nocturne de grosse molaire ; le second, une audition des « Bœufs » de Pierre Dupont.

Nos compliments charmés et choisis.

× × ×

C'est ensuite Mme Irma, 43 ans, fille soumise, rue de la Monnaie.

Mme Irma ayant découvert dans la poche d'un ami de passage — elle prétend que c'est sous le fauteuil, mais on n'est pas bons !.. — un portefeuille qui contenait seulement des papiers d'identité et une carte de l'O. T. L. sur laquelle il ne restait plus que trois trajets à effectuer, vient de porter fort honnêtement sa trouvaille au commissaire de police du quartier.

Ce fonctionnaire l'a chaudement félicitée quant à sa probité, mais comme elle se trouvait en retard de visites, il l'a immédiatement fait conduire au service des mœurs.

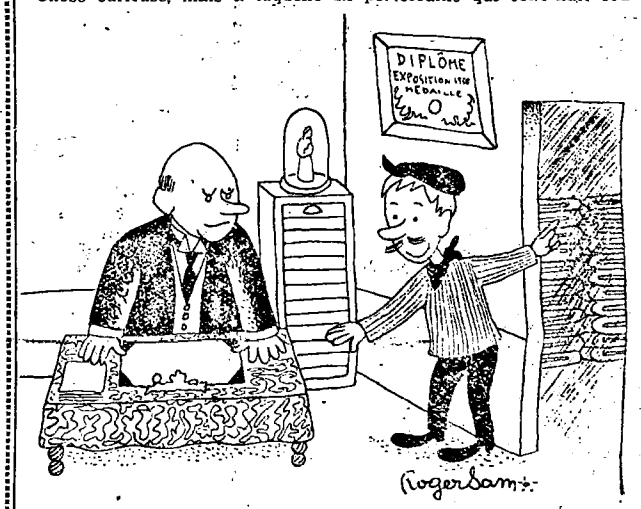
Nos vœux de prompt rétablissement.

× × ×

C'est encore — dans le même domaine, si l'on peut dire — M. La Brige, 52 ans, rentier, rue du Parfait-Silence.

M. La Brige, on ne l'ignore pas, a pour spécialité de découvrir sur la voie publique des montres en or, qu'il porte ensuite. — lui aussi — au commissariat de police, ce qui lui vaut généralement quelques ennuis.

Pour le moment, on ne trouve plus de montres en or, et M. La Brige se contente d'articles en nickel. C'est ainsi que, l'autre soir, il se présenta au commissariat des Brotteaux, porteur d'un bel oignon qui pesait bien dans les trois cents grammes et qu'il prétendait avoir



Nouvelles d'Indochine

(De notre envoyé spécial en pousse-pousse).

Les 12 gr. 5 de riz que les Français vont toucher m'ont incité à vous parler de l'Indochine. «Mieux vaut de riz que de larmes écrire ». Même si c'est un rire jaune.

Au Q. G. allié, on m'a affirmé en parlant des Japonais :

« Ils l'ont dans Laos ».

Le Mikado règne encore au Cambodge sous le nom de roi de Mé-Kong.

— Que pensez-vous, ai-je demandé à un sous-officier, du soldat japonais ?

Il m'a répondu sans hésiter :

— Il est nerveux comme un plat d'Hanoï !

L'enthousiasme règne partout. Je n'ai trouvé qu'un seul tiède pour me dire :

— Moi, Siam fait ni chaud ni froid !

— Et quels sont vos projets pour l'avenir ?

— Monsieur, me fut-il répondu, à chaque jour suffit sa Nam-Penh !

Mais nous faisons nôtre la célèbre formule :

« De l'audace, Angkor de l'audace, toujours de l'audace ».

André de la BRANDE.

Les Américains vont, paraît-il, nous envoyer des moutons...

Les Liberty-sheeps...

JAPONIAISERIES



— Il ne nous reste plus qu'à faire Hara-Kiri.

— Ça n'est pas du tout Hara-Kiri-Golo.

repéré cours Morand — ce qui parut évidemment suspect au premier chef.

Comme M. La Brige était possesseur d'une carte d'alimentation où il restait encore des tickets-viande de février, tout en le félicitant de sa probité, M. le commissaire l'a consigné à sa disposition jusqu'à plus ample informé.

Tous nos regrets !...

× × ×

M. Pompanet, qui travaille dans une grande maison de la rue du Griffon, découvrit récemment dans une « suspente », en faisant le ménage, un stock d'une valeur de plusieurs millions.

Tout heureux de sa trouvaille, le brave homme se précipita vers le bureau de ses patrons, afin de leur en faire part. Depuis des mois et des mois, il les entendait geindre qu'ils n'avaient plus rien à vendre et qu'ils seraient bientôt obligés de boucler, faute de pouvoir payer leur personnel. Fort candidement, M. Pompanet (Jules) s'imaginait qu'ils seraient ravis de récupérer ce stock, vraisemblablement oublié lors du précédent inventaire.

Or, il n'en fut rien !... Tout au contraire. M. Pompanet (Jules) fut invité, en termes énergiques, à cesser d'exercer ses talents de sourcier. On lui enjoignit en même temps d'avoir à fermer sa gueule. Et, pour s'y aider, on le gratifia d'un beau billet de cent francs.

Nos sentiments d'admiration.

× × ×

C'est enfin M. Bouchut (Cesar), 58 ans, égoutier, rue de la Bombarde, qui a découvert, lundi dernier, en faisant son service, un paquet ficelé contenant un fœtus de sexe indéterminé.

M. Bouchut s'est empressé de déposer l'objet au « bureau des objets trouvés », où il lui a été indiqué qu'il deviendrait sa propriété dans un an, et un jour à la condition que personne ne se soit présenté d'ici là pour le réclamer.

Nos condoléances.

* * *

ÇA NE VA PAS MIEUX !...

Après les téléphonistes, les mutilés... Il y a vraiment des gens qui ont la comprenette dure !...

Tous ceux qui ont lu l'article de Marcel-E. Grancher sur « l'armistice anticipé » ont aisément pigé que c'était avec une affectueuse ironie qu'il traitait de « vieux couillons » les anciens combattants de 14-18, dont il fait d'ailleurs partie, et que ce passage de son article constituait, tout au contraire, une protestation contre l'ostracisme dont ils sont présentement frappés.

Tous ? Pas sûr... En tous les cas pas ceux qui, signant courageusement « Un groupe de mutilés de 14-18 », nous écrivent que nos rédacteurs ont certainement fait la guerre dans leur fauteuil.

Ils ne se trompent pas. Tout le monde sait que c'est en jouant au billard que Pierre Scize a perdu un bras et que c'est en allant aux fraises que Marcel-E. Grancher a récolté ses éclats d'obus dans le gras...

Marcel-E. GRANCHER.

CEUX QUI N'ONT PAS COMPRIS.

Dans son hebdomadaire « La Vie lyonnaise », M. Gabriel Berthillier insultait ceux qu'il nommait « les terroristes » et publiait des textes désobligeants pour les Alliés ainsi que des placards publicitaires vantant les vertus des journaux nazis.

Vint la libération. « La Vie lyonnaise » fut mise sous séquestre. Et M. Berthillier (Gabriel), histoire d'occuper les loisirs qui lui étaient créés, lâcha le stylo pour le pinceau...

Nous n'y voyons rien à redire : la peinture de M. Berthillier nous plaît mieux que ses textes.

Mais où M. Berthillier exagère, c'est quand il expose — tout récemment — chez Roger !...

— C'est curieux comme sa palette est riche en bleus, disait l'autre jour un critique. Je l'aurais cru plus brune...

:: :: ::

L'ARISTOCRATIE ALIMENTAIRE

Ceci est un signe des temps. Dans une clinique obstétricale, la plus distinguée, — et la plus chère, — de Lyon, la chambre de grand luxe, celle que l'on nommait avant la guerre la chambre des princesses, se nomme aujourd'hui « la chambre de la charcutière ».

CONCOURS de la meilleure manchette

M. Marcel Louvet, 24, boulevard Victor-Hugo, à Bourg (Ain), enlève le prix.

Il recevra un abonnement gratuit d'un an, comme les gagnants de chaque semaine.



Sous l'œil du Cheval de Bronze

AVEC LES JOURNALISTES LYONNAIS EN ALLEMAGNE

Récemment, le colonel Descours, gouverneur militaire de Lyon, eut la gentillesse d'organiser pour des journalistes lyonnais, grenoblois et stéphanois un voyage à travers l'Alsace (Colmar, Mulhouse, Strasbourg) et avec, comme but plus lointain, la région frontalière au nord-ouest de Karlsruhe.

* * *

La voiture où se trouvait notre collaborateur eut bien des malheurs : un éclatement puis cinq crevaisons. Coucher mouvementé à Besançon, sur les lits du bureau militaire de la Place. Mais la journaliste-femme de « La Voix du Peuple » eut froid vers le milieu de la nuit, et entreprit d'aller réveiller le factionnaire pour lui emprunter une couverture.

Or, le factionnaire était annamite. Ce fut une jolie cérémonie.

Pendant une demi-heure, notre consœur tenta de se faire comprendre.

Lorsqu'elle revint, elle n'avait jamais autant claqué des dents...

* * *

A Gœbwiller, le général Delattre de Tassigny accueillit magnifiquement ses invités et raconta quelques histoires.

Le doyen, Paul Duvivier, directeur du « Tout Lyon », lorgnait depuis un moment les deux seules décorations que porte le général.

— Quelles sont-elles, mon général ? interrogea-t-il.

On lui répondit que c'étaient la médaille de la Libération et la Croix du Combattant.

— Moi, reprit Duvivier en souriant, je suis bien Commandeur de l'Ordre du Tastevin...

* * *

Dans un village, quelque part entre la France et l'Allemagne, se trouvait le B. M. C. des Ouleds Naïls de la 4me D. M. M., patronnée par Lyon.

La caravane s'arrêta, afin d'acheter du chewing-gum aux tirailleurs. On payait cinquante francs le paquet. Jacques Granche, qui nous représentait, donna quarante francs, tout en se fouillant pour trouver la monnaie manquante.

L'indigène disparut, puis revint avec les paquets. Il termina la distribution.

— Et moi ? fit notre collaborateur.

Le tirailleur ne savait gazouiller que « oui, oui, oui... », « non, non, non... », ce qui simplifiait évidemment la conversation.

— Oui, oui, oui... sourit-il.

— Eh ! chewing-gum, fissa ! Balek ! faisait Jacques Grancher, qui avait sorti son plus arabe.

— Non, non, non ! reprit soudain l'autre. Non, non, non !

— Enfin, bon sang, chewing-gum ! Heueueu...

Il étirait un caoutchouc imaginaire.

— Non, non !

— Alors, mon argent !

— Hi, hi, hi !

Le tirailleur riait d'un rire inextinguible. Et la caravane déménarrait. Notre collaborateur dut prendre le pas de course en abandonnant son argent.

Depuis, il fronce le sourcil lorsqu'on parle d'Ouleds Naïls.

* * *

Le héros de l'histoire précédente avait changé de voiture et, sans crevaison — ce qui constituait pour lui un miracle — la « traction » qui avait à son bord un capitaine d'état-major et le directeur de « Globe » arriva un peu après Bourg.

— Nous avons fait un beau voyage... commença notre camarade de sa belle voix fausse.

Puis il ajouta :

— Tout va bien. On est à Lyon dans trente minutes.

— Pffuh... fit un pneu qui n'avait pas entendu.

Un silence prudent régna ensuite jusqu'à Lyon.

M. LAVAL prépare un gouvernement pro-stalinien

Pierre Laval s'est enfin décidé à parler. Il a prononcé un grand discours dans les souterrains de Sigmaringen.

A minuit juste.

Tous les fantômes de service faisaient la haie. S'adressant à l'un d'eux, il dit plaisamment en lui pinçant la troisième vertèbre coccygienne :

— Es-tu le fantôme à vendre ?

— Excellence, ricana l'autre, vous savez bien que tous ceux qui sont à votre service sont vendus depuis longtemps !

Très sûr de lui, il avait fait teindre en rouge sa cravate blanche.

« Messieurs, dit-il, je vais vous parler avec ma franchise habituelle.

« Depuis le pacte franco-soviétique, aucun de vous n'ignore que je fais le jeu de Staline.

« Les Russes vont arriver. C'est le moment de tourner cosaque.

« Vous direz que ce n'est pas la première fois ! Que voulez-vous : Les mêmes kolkhoses produisent les mêmes effets.

« Notre auguste maréchal est tout prêt de son côté à faire le cosaque du Don de sa personne. Il gouvernera sous le nom de maréchal Rokokowski.

« Jacques Doriot (à ces mots un fantôme à lunettes fit claquer ses calcanéums), reviendra parmi nous.

« Nos amis russes avaient Ivan le Terrible, nous aurons Jack-l'Etrangleur.

« Je m'attacherai, comme ambassadeur permanent, mon ami Vorochilov (parche que c'est un nom qui est bien facile à prononcer).

« La France sera enfin le grand pays communautaire dont j'ai toujours rêvé.

« Notre armée rouge sera entraînée dans les camps (celui de Valdahon s'appellera désormais camp de Valdaï) et les capotes boutonneront à gauche tout le mois.

« La question de l'alcoolisme sera réglée par un plan quinquinal. L'excédent de spiritueux subséquent à cette campagne sera résorbé par une équipe de stakhanovistes, suicidés volontaires, comparables à la torpille humaine. (1)

« La forme de gouvernement sera celle que j'ai expérimentée avec tant de succès : la Diète.

« Loin de créer des tribunaux d'assassins, nous tonderons une cour d'amnistie pour tous nos ennemis. Elle siègera dans le Cantal : à Mauriac, naturellement. (2)

« Notre fête nationale, en souvenir de l'Homme-au-couteau-entre-les-dents, sera célébrée le jour de la St-Eustache.

« Haut les cœurs, Messieurs !

« Sovkhose qui peut !. On les Oural ! »

André de la BRANDE.

(1) La rédaction de « La Semaine » s'est engagée au complet pour être parachutée sur Juliénas.

(2) A propos du Cantal, on dément toutefois, malgré l'amour du président pour les Cosaques, la nouvelle selon laquelle Chaudesaigues s'appellerait désormais Chaudeslances.



...Mais ils prêchaient dans le désert...

UN PROPHÈTE MODESTE

« Je donnerai 1000 ans de Paix à l'Europe », avait assuré Hitler.

Aujourd'hui on peut même dire que grâce à lui le peuple allemand va connaître le repos éternel.



— 18 francs le paquet de tabac ! C'est plus du gris, c'est du noir !

* * *

NEUTRALISATION

Cet échange des billets de banque est, paraît-il, rendu nécessaire par la fuite en Allemagne de quantités importantes de billets qu'ont emportés avec eux les prévoyants de la Wehrmacht et de la trahison.

Et on craint, à juste titre, qu'ils ne servent à financer, entre autres, les opérations de la 5e colonne.

Des billets de la Sainte-Wehme, en somme.

Il reste entendu, d'ailleurs, que les billets détenus par les honnêtes citoyens sont plutôt, aux, des billets de la Sainte-Farce.

* * *

GRAY ! GRAY ! ACCOUPLONS-NOUS !

De la « Presse de Gray » du 24 mars, cette annonce :

« Echangerais deux serins mâles contre deux femelles couveuses ou achèterais un couple. Pressé. Mlle de Menthon, Saint-Loup-les-Gray (Hte-Saône). »

Par les temps qui courent, la lecture des annonces de la « Presse de Gray » est réconfortante.

* * *

L'ESPRIT ET LA LETTRE

Du même journal, ce communiqué :

« Tandis que durant la période du 7 au 21 février, les aviations alliées déversaient sur l'Allemagne des dizaines de milliers de tonnes de bombes, l' « Entraide Française » expédiait vers les régions sinistrées 86 wagons transportant 60 tonnes de vêtements et chaussures, 80 tonnes d'alimentation, 15 tonnes de literie, 78 tonnes de meubles, etc... »

Ce qui veut dire, semble-t-il, que tout ça a été envoyé en Allemagne...

Les lecteurs de la « Presse de Gray » vont avoir « l'Entraide Française » à l'œil.

Petit discours à mes amis israélites

(Suite de la première page)

Mais on trouve que l'israélite multiplie les formes de son activité, ce qui est bien naturel, mais dans des directions regrettables, ce qui l'est moins. A-t-on si tort ? Je veux le croire.

Cependant, que la réintroduction des juifs dans le corps social français ait coïncidé avec une apothéose de la spéculation et du marché noir absolument sans précédent ; que dans des branches, jusque-là saines, de l'activité nationale on ait vu s'installer une gangrène et une démoralisation dont les agents pathogènes sont, neuf fois sur dix, israélites ; que le juif, et rarement le juif de qualité, se soit mis à proliférer dans certains organismes tel que le commerce clandestin, la radio, le cinéma, le théâtre, et les lettres ; qu'un si petit nombre d'entre eux aient éprouvé le besoin de venger sur l'Allemand, les armes à la main, le martyre de leurs frères ; qu'en revanche un esprit d'intolérance et de vengeance, qui perpétue les plus cruelles traditions de leurs persécuteurs, les trouve toujours disposés à sévir contre les Français, et préside à presque toutes les manifestation de la Résistance juive (1), tout cela, — et la place me manque pour des griefs secondaires — me paraît inquiétant au suprême degré.

Pas inquiétant pour nous, amis israélites. Inquiétant pour vous.

Notre santé nationale, son désir de refleurir, notre vitalité, ne sont en rien menacés. Mais vous aviez la terrible chance, — que vous avez payée d'un prix très lourd — d'avoir rallié à votre cause l'unanimité française. Craignez que le fruit de tant de sacrifices ne soit gâté par le vibrionnisme des éléments les moins bons d'entre vous. Nous pouvons aujourd'hui vous défendre au nom de vos souffrances. Le pourrons-nous encore demain ?

Pierre SCIZE.

(1) Signalons pourtant l'évangélique exception de Jean-Jacques Bernard, dans son « Camp de la Mort lente », et l'héroïsme des combattants de la 1re Armée.

UNE IDÉE A CREUSER

Notre ami Lolo, de Saint-Laurent-les-Mâcon, suggère que l'étoile jaune, jadis imposée aux israélites, soit désormais obligatoirement portée par les condamnés à l'indignité nationale...

Pas si bête... Car, pour le moment, comment voulez-vous reconnaître les « indignes » ? Ce serait la seule façon de rendre efficace une décision dont ils paraissent, jusqu'à ce jour, se soucier assez peu...

* * *

ORDRE ET MÉTHODE

La Haute Cour comporte 100 jurés qui sont éparpillés dans toute la France.

Chaque fois que la Cour doit siéger, on les convoque tous, puis on tire au sort les 25 qui siégeront... et on renvoie les 75 autres dans leurs pénates.

Les voyages forment la jeunesse, c'est évident. Mais comme ordre, comme méthode et comme économie, on peut dire qu'on a rarement fait mieux.

* * *

ÉVASION

La Suisse a donc déclaré qu'elle ne refuserait pas l'hospitalité à Mussolini, criminel de guerre, mais atteint d'un ulcère à l'estomac.

Si la tripe intervient dans les règlements de compte, ça ne va plus.

D'autant plus que toute l'équipe de Sigmaringen doit déjà se targuer de justes coliques... pour aller... si nous osons dire, en terrain neutre.

LES DE...BROUILLARDS



— Vous ne souffrez pas trop des restrictions, vous autres, dans la gendarmerie ?

— Heu... le métier nourrit son homme !...

SEMONCE A UNE DAME BLONDE

Je reviens d'Allemagne. Vous savez, ce pays dont on parle beaucoup et que quelques-uns connaissent encore. Ce pays qui a produit pêle-mêle Beethoven et les Lance-flammes, Kant et la Gestapo, Gœthe et les V 1.

J'ai traversé le Palatinat. Un beau pays, oui, c'était un beau pays, coupé de haies toutes semblables aux nôtres, d'arbres aussi frais que ceux de France. J'y ai vu les mêmes destructions qu'en Alsace — un peu moins, tout de même. Ici, c'était déjà le Grand Reich, où l'horrible tactique de la « terre brûlée » ne jouait plus. Que diantre, on est entre gens civilisés !

J'ai fait connaissance avec les civils allemands. Ils sont plats, ils sont veules : des criminels vaincus. Les hommes se découvrent au passage des soldats alliés, les femmes inclinent la tête devant le drapeau. Tous ont peur. Mais cela ne durera pas. Ils découvriront rapidement combien nous sommes accessibles à la pitié, combien nos âmes ne sont pas façonnées pour la croisade de la haine.

Et, bien vite, cela recommencera.

Le général de Lattre de Tassigny a dit :

— Aussi longtemps que je serai à la tête de la 1re armée, je défendrai à mes soldats tout contact avec les civils nazis. Je veux leur conserver la haine de l'Allemagne.

N'est-ce pas là un rêve ?

* * *

En revenant de Kandel, donc, et de Lauterbourg et de tant d'autres villages, je me suis arrêté à Lyon.

J'y ai rencontré une dame. Une brave dame, à n'en pas douter, blonde, l'allure épanouie qu'on prête aux consciences calmes.

— Vous revenez d'Allemagne ? s'est-elle écriée. Pourvu que cette horrible guerre s'arrête bientôt ! Il faudra empêcher que cela recommence...

J'opinai du chef.

— ... En détruisant la haine entre les hommes...

Là, je dressai l'oreille.

Et je dus réentendre l'antienne « les Allemands, des hommes comme les autres, nos frères, de pauvres moutons qu'on avait déguisés en loups... ».

— Bien sûr, ajouta mon interlocutrice, ils ont commis des erreurs, des fautes... Qui n'en commet pas ? Nous apprendrons aux Allemands ce qu'est le bien, comment les hommes doivent s'entraider...

Alors, j'ai éclaté de rire. Un rire énorme, strident, gargantuesque qui a fait sursauter le petit garçon qui sirotait une grenadine à la terrasse d'un café.

Des erreurs, des fautes, les tortures de l'Alcazar, de Montluc ? Des erreurs, des fautes, les enfants de trois ans déportés ? Des erreurs, des fautes, les fusillés de Saint-Genis, de Voiron, de Vincennes ?

Erreurs et fautes regrettables, en effet. Erreurs et fautes que rien ne saurait faire oublier, pas même la promesse, que ne manqueront pas de nous écrire les Allemands, qu'ils seront sages à l'avenir.

Nous ne croyons plus à la bonté possible du peuple d'outre-Rhin. Nous ne pouvons plus croire à la bonne volonté des nazis.

— Les nazis ne sont pas l'Allemagne, m'objecterez-vous.

C'est là que je vous attendais. Non seulement le nazisme s'incarne en l'Allemagne, mais encore, c'est le seul régime qui puisse leur convenir.

Puis, Madame, je vous ai parlé des combattants héroïques — ce mot tant galvaudé — que je venais de visiter. J'ai évoqué leurs souffrances, leurs espoirs, leurs désirs...

— Bien sûr, avez-vous lit avec une moue. Nous avons tous bien souffert aussi pendant quatre ans.

* * *

Il y a ceux qui meurent, Madame, qu'on appelle des héros.

Et il y a ceux qui restent pour clamer que les premiers étaient des héros.

Je crains que vous n'ayez même pas la pudeur d'être parmi les seconds.

Rassurez-vous, vous ne serez pas seule.

Jacques GRANCHER.

Sur les ponts de Lyon

Au coin du pont de l'Université et du quai Claude-Bernard se dresse une plaque métallique.

« Pont Galliéni. Circulation interdite à tous véhicules en direction de Perrache. »

Peut-être, si les pouvoirs publics consentaient à lever cette interdiction, la compagnie O.T.L. se déciderait-elle à installer sur le pont Galliéni une ligne... aérienne ?

* * *

Pendant que nous sommes dans les tramways (façon de dire !), que devient le 4 ?

On attendait la fonte des neiges pour le rétablir...

Il doit y avoir à l'O. T. L., un directeur qui s'est gardé un stock de flocons dans un frigidaire.

Mais le plus beau flocon n'est pas celui qu'on pense...

MONSIEUR, MADAME... ET L'AUTRE...



— Alors, qu'est-ce que vous faites de l'adage : « En avril, ne te découvre pas d'un fil » ?



EN CINQ-SEC

DROLE D'ESPOIR

Les agriculteurs de Dardilly (Rhône) viennent d'acquérir une main-d'œuvre supplémentaire représentée par les prisonniers allemands.

La venue de ces vert-de-gris inspira à un main anonyme et bochophile l'inscription suivante, en allemand, qu'on peut lire sur les murs de la commune :

« Courage, Adolph Hitler viendra bientôt vous délivrer ».

Le tout est de savoir si la rédaction de cette démente illusion est due à un hitlérien fanatique faisant parti du Kommando détaché dans la commune, ou, ce qui est plus grave, si elle est due à un des nombreux miliciens ou P. P. F. impunis ou laissés en liberté dans la région.

Quand on pense que le nommé Jean Faure, secrétaire général du parti Doriot, à Lyon, vient d'être relaxé.... avec cinq ans d'indignité nationale !

PINARDANA

Toujours le feutre en bataille, Louis Jouret, plus connu sous le nom du caporal Pinard, vient, lui aussi, de dire son mot aux collaborateurs dans la forme classique de ses précédentes œuvres complètes, c'est-à-dire en une plaquette de vers dont le titre « 5me Kolone » dit bien ce qu'il veut dire.

Il faut remercier le caporal Pinard d'avoir malicieusement mis en exergue de son petit livre des extraits d'une conférence de l'historique hitlérien Georges Claude, dont tous les patriotes se rappellent l'immonde propagande pendant l'occupation.

L'amusant reste que, dans ce laius, le savant bochophile vante les qualités de la ligne Siegfried où, dit-il, : « Malgré les tommies, le linge blanchi à Londres n'a jamais pu sécher ».

Or, depuis.... !!!

BON GITE

Certes, les locaux sont rares.

C'est tout de même une drôle d'idée qu'a eue l'administration responsable en transformant cette hospitalière maison aux volets clos de la rue de la Monnaie... en centre d'accueil.

Toujours le Havre de grâce.

TAXE DE LUXE

Pour régler la dette de guerre, qui, d'après les calculs de M. Pléven, se chiffre à quelque cinquante mille francs par tête de pipe de Français, une augmentation de la taxe de luxe vient d'être admise.

Cet impôt accessoire frappe tous les objets qui ne sont pas pratiquement de première nécessité.

Il avait été question de l'appliquer à la librairie.

Une énergique intervention du syndicat des Editeurs de France, sous l'impulsion de son président le décisif Rodolphe Rousseaux évita au livre français d'être encore touché par cette nouvelle charge.

Henry CLOS-JOUVE.

Grandeurs et misères de la taxe de luxe

ou les facéties de M. Pleven

L'assiette de la taxe de luxe vient d'être augmentée par décision ministérielle.

Non, il ne s'agit pas d'une mesure prise par M. Ramadier.

Ce n'est pas lui qui s'aviserait d'augmenter les assiettes.

En l'occurrence, il s'agirait plutôt de l'assiette au beurre, puisque ladite taxe frappera tout particulièrement les restaurants de la catégorie exceptionnelle.

Très bien.

Mais elle frappera aussi les « objets d'usage courant, mais non indispensables », tels que — tenez-vous bien — les objets de toilette et les vêtements.

Il est bien vrai, n'est-ce pas, que l'usage d'un peigne ou d'une brosse à dents est une fantaisie superflue, et que le port d'un veston constitue une marque extérieure de richesse digne d'être sanctionnée par un impôt spécial.

Je ne parle pas du pantalon, qui, par décret original de la providence, est un objet rigoureusement inutile. La preuve, c'est que, lorsque l'homme se met en devoir de remplir les diverses obligations qui lui sont imposées par le Créateur, il est obligé de le poser (le pantalon).

Les livres, eux aussi, sont atteints par la nouvelle taxe. Il est certain, en effet, que le fait de lire, par ces temps de swing, de cinéma-roi et de marché noir, trahit un goût à la fois aristocratique et dépravé pour les réjouissances exceptionnelles. Il était temps qu'un tel vice fût officiellement dénoncé et ses esclaves mis à contribution.

A contribution directe, bien entendu.

Les articles de fumeurs sont également assujettis à la redevance de 18 %. Ce n'est que pure logique. Les gens qui ont actuellement l'occasion de se servir d'un fume-cigarette ou d'un pot à tabac ne peuvent être que des privilégiés.

Idem pour les appareils d'éclairage, qui ne servent guère que la nuit, c'est-à-dire quand les honnêtes gens dorment. Avec, toutefois, cette remarque que les opérations qui pourraient rapporter le plus d'argent au fisc — s'il consentait, évidemment, à y mettre son nez — s'effectuent non à la lumière, mais dans l'ombre.

Quant aux « jouets et jeux divers », on conçoit parfaitement qu'ils soient taxés comme objets superflus. Les enfants qui ne mangent pas à leur faim n'ont en effet aucune envie de jouer et leurs parents s'amusent assez à lire les nouvelles de l'épuration.

Les articles de sport sont également superflus, le seul exercice physique recommandé par la propagande nataliste (c'est bien comme ça qu'on disait à Vichy ?) ne nécessitant pas d'autres accessoires que ceux fournis par la nature.

L'augmentation de la taxe sur les singes et les perroquets s'explique très bien, elle aussi. Comme si certains hommes politiques d'avant-guerre (d'avant l'autre guerre) ne devaient pas suffire à faire le bonheur des mémères de la réaction et des pépères de la démocratie populaire !

Restent les couronnes mortuaires. N'ayant dû en acheter, jusqu'ici, que pour des usages non personnels, je suis un adversaire résolu des couronnes mortuaires. J'approuve donc chaleureusement l'augmentation de la taxe qui les frappe.

Comme la taxe sur les fleurs augmente elle aussi, on n'aura pas de peine, désormais, à savoir où se trouvent les ennemis du fisc.

Ce seront ceux qui, au bas de leurs avis de décès, feront figurer la mention : « Ni fleurs, ni couronnes ».

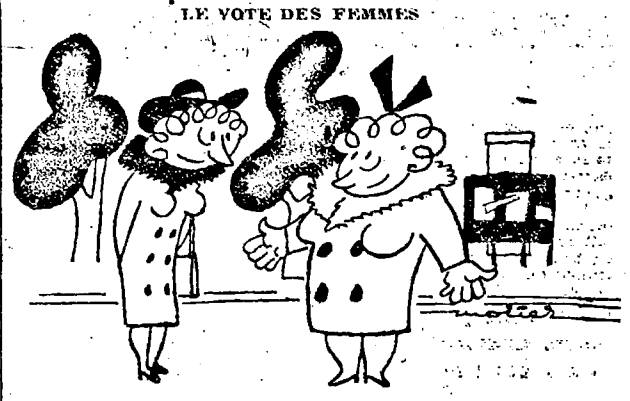
Mais il est une autre taxation qui risque de soulever de très vives et très nombreuses protestations.

C'est celle qui frappera, entre autres matières précieuses, la corne.

Je ne vous donne pas quarante-huit heures avant qu'une délégation de cocus ne vienne tout casser dans le bureau de M. Pleven.

Guy VERDOT.

LE VOTE DES FEMMES



— Enfin !... Nous aussi nous allons avoir des pissotières !!!

L'heure des inventions meurtrières est passée. C'est pour la Paix et le bonheur de l'humanité qu'il faut désormais œuvrer. Nos savants et nos ouvriers l'ont compris puisque bientôt, grâce à leur travail acharné, la télévision sera enfin à la portée de tous.

Afin d'en donner la preuve les services techniques de la Radiodiffusion Française viennent de procéder à une expérience concluante à laquelle il nous a été donné d'assister.

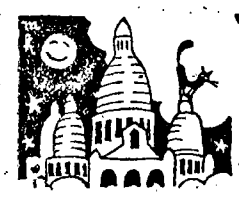
L'émission commença par la présentation de Mlle Dufesné, la célèbre cantatrice du Café-Concert National des Abattoirs. On connaît le charme prenant de la voix de Mlle Dufesné, cette voix qui fait depuis si longtemps rêver les auditeurs de la T. S. F. et qui a valu à celle qui la possède le surnom de « Fée des ondes ».

On fut un peu surpris de voir apparaître une grosse dame moustachue, titulaire de la médaille de Crimée et d'estomacs encombrants, lesquels boutchaient la majeure partie de l'écran.



Comprimant d'une main ces accessoires pectoraux, Mlle Dufesné chanta en roulant de gros yeux une mélodie de son répertoire intitulée : « Si tu veux m'aimer, viens ce soir, je t'attends ».

A cette invite, les auditeurs-voyageurs se précipitèrent au bureau de poste le plus proche pour s'excuser par dépêche et pour réclamer à la « Fée des ondes » la restitution immédiate des déclarations en vers qu'ils avaient commis l'imprudence de lui envoyer précédemment.



"French Cancans"

par Michel Herbert

TELEVISION

On projeta ensuite la retransmission d'un discours du professeur Solliveau, candidat au Mérite agricole, sur l'avenir de la télévision. L'éminent savant parlait dans le grand amphithéâtre de l'Académie de billard de Mézidon.

Nul doute que la puissante érudition de l'orateur n'eut, à l'accoutumé, captivé ceux qui l'écoutaient par l'intermédiaire de la radio, si l'écran n'avait fait voir en même temps que lui un auditoire composé de gens écroulés sur leurs fauteuils et ronflant la bouche ouverte. En vain, à la fin de certaines périodes, un bruiteur, placé près du micro, faisait fonctionner une machine à imiter le bruit des applaudissements, l'atmosphère n'y était pas.

Le spectacle, qu'on avait voulu éclectique et varié, continua par une scène sportive : la présentation d'une partie du match de catch-and-catch pour le titre de champion du monde toutes catégories entre Al Santral et Hallé Joë. Tandis que le téléreporter décrivait avec des trémolos dans la voix les phases de cette lutte sans merci, on exprimait la beauté sauvage et notait l'émoi des assistants horrifiés, l'écran montrait les deux adversaires enlacés, se faisant gentiment des gratouilles dans le cou.

A la fin, Al Santral, qui était probablement le plus chatouilleux, s'écroula terrassé par une crise de rire. Le téléreporter manifesta le désir d'interviewer le vainqueur ; le manager d'Hallé Joë s'empressa d'aplatir d'un coup de poing le nez de son poulain et de lui friser les oreilles en chou-fleur afin de lui donner un air intéressant.

Après une courte interruption, on assista à distance à une séance de l'Assemblée consultative. Du haut de la tribune, un orateur inconnu proclama la nécessité d'une étroite et sincère union entre tous les Français. Après avoir bruyamment approuvé cette déclaration, les membres de l'assemblée se précipitèrent en avant dans l'espoir d'être télévisés en gros plan. Il s'en suivit une légère bagarre, mais on ne releva pourtant qu'un nombre de blessés insignifiant.

La soirée se termina par la retransmission du troisième acte de « Roméo et Julien », la pièce freudienne de M. Timoléon Torchalouette, dont toute la presse a célébré le succès. Le relais avec le théâtre où se joue actuellement cette œuvre magistrale fut assuré quelques secondes avant le lever du rideau.

Tandis qu'on frappait les trois coups, le téléreporter décrivit rapidement la salle et le public élégant qui s'y pressait. Une vue panoramique permit alors d'apercevoir un unique spectateur, ainsi de la solitude, perdu dans l'ensemble des stalles d'orchestre et venu vraisemblament pour y lire son journal en paix.

Le choix de la pièce, jouée par de jeunes comédiens de 7 à 11 ans, souleva bien des critiques. Cette œuvre ne compte en effet que trois viols, six inceste, huit amours anormales, treize attentats à la pudeur et vingt-cinq crimes sadiques. On s'est accordé d'une façon générale à déclarer que c'était bien mesquin pour égayer une séance de télévision.

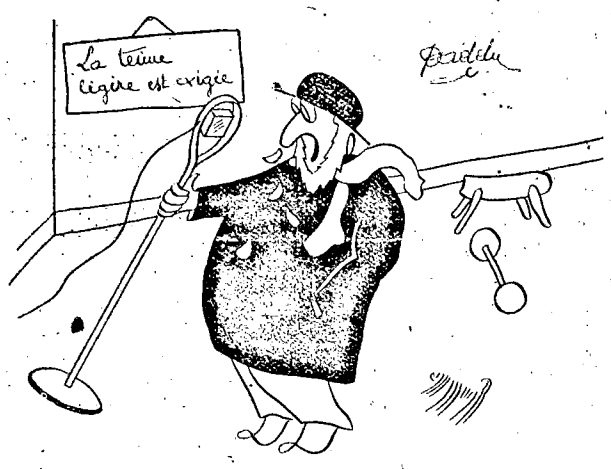
Nous croyons savoir que des émissions régulières de télévision vont très prochainement avoir lieu tous les jours sur l'antenne du poste Radio-Mâchonville, longueur d'ondes 0 m. 70 cm. Dès demain, ces émissions commenceraient avec le concours du célèbre ténor Patagon Pmlkgfhsrzzz.

Comme chaque fois qu'il est annoncé



au micro, ce fameux chanteur se ferait remplacer par des disques phonographiques. Toutefois, à titre exceptionnel, étant donné qu'il s'agit de télévision, Pmlkgfhsrzzz serait tout de même présent dans l'auditorium et irait peut-être faire les gestes de ses chansons.

LA RADIO TROMPEUSE



Le professeur de culture physique faisant son cours.



L'ENFANT DE L'AMOUR

Henry Bataille faisait du mélo pour gens du monde de 1914

Le Cinéma a fait de ses œuvres des mélos pour bonnes gens des bas quartiers.

Gaby Morlay-Bonnafous pleure et miaule là-dedans à qui mieux-mieux, avec tous ses dons et tous ses défauts.

Aimé Clariond — si bon dans les rôles de composition — est atrocement mauvais.

Qu'importe, Mesdames ! A vos sacs, pour vos mouchoirs !

* * *

LA VIE DE BOHEME

Un film policier sans doute, puisque l'œuvre charmante et éternelle de Murger git là, assassinée.

Malheureusement, l'assassin est indiqué par le générique : il s'agit d'un certain Marcel L'Herbier, lequel herbier ne comporte plus que des grains d'ânes.

Ce Monsieur en est resté à l'époque du flou dit artistique, avec coups de pinceaux lumineux, au petit bonheur la chance, pour faire plus riche.

Des décors invraisemblables. Un jardin du Luxembourg, entre autres, bien gratiné...

L'interprétation pourtant est excellente.

Mais que reste-t-il, dans ce déluge de carton pâte, de la bohême, celle des artistes en herbe (et non en Herbier), du génie aux portes de la faim et de la gloire, des cœurs non conformistes, de Paris où l'on ne déguste, comme nulle part au monde, des croissants de lune et des croissants tout court, assaisonnés d'une larme et d'un sourire ?

O Mimi, ô Musette, fleurs de notre jeunesse enfuie, pardonnez-leur !

* * *

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

Mme Gombert, théâtre de Villeurbanne :

Avez-vous été voir Gise May, ô Aspasie de quartier ? Si vous avez été aussi belle, il y a trente ans, soyez sans rancœur... On ne peut pas être et avoir été, pas vrai ?

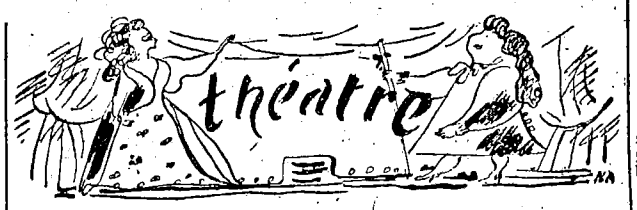
Jeanne Kardas, Lyon :

Vous faites erreur : l'expression « angle de prise de vue » n'a rien de commun avec le décolleté de votre corsage.

Andrezy, théâtre de Villeurbanne :

Nous avons reçu de nombreuses lettres de vos admiratrices qui exigent que vous repreniez le rôle d'Ardimédon en vous mettant, cette fois, à poil, comme un vulgaire Henri Regard.

K. MERA.



A L'OPERA

« LES CONTES D'HOFFMANN »

Reprise étincelante par endroits, mais plutôt terne par d'autres.

A l'actif :

Excellente direction musicale de M. Brouillac. Mise en scène très soignée de Pierre Déloger.

Mme Olivier-Sportiello, splendidement en forme, fut une Giulietta remarquable sous tous les rapports.

Suzanne Demure chanta et joua le rôle d'Antonia en véritable artiste.

Romagnoni fut un parfait Hoffmann.

Savignol, s'il fut inférieur en Dappertutto, nous donna deux bonnes compositions de Coppelius et du docteur Miracle. Et MM. Préciat, Ory, Ambiard, West, surtout Lanet, furent excellents.

Au passif :

Mlle Matray fut tout juste suffisante dans le rôle d'Olympia.

Et Mlle Pernet fut un Nicklausse catastrophique. — N'oubliez pas, Mademoiselle, que si les professions théâtrales sont parfois encombrées, par contre l'agriculture manque toujours de bras !..

R. V.

DE LA « FOSSE »...
...AU « PLATEAU ».

— Pendant les fêtes de Pâques, ce fut le répertoire courant qui tint l'affiche ; et le public ne parut pas s'en plaindre.

— On pourrait sans doute contester l'opportunité du choix de certains ouvrages... Mais, l'on nous rétorquerait qu'il est nécessaire d'utiliser à plein le nombre de « cachets » dû par chaque chanteur... Or, il paraît que, même en période de régie, pareil argument est sans réplique !...

— A signaler particulièrement une bonne représentation de « Madame Butterfly », avec notre Romagnoni national, toujours d'attaque ; Pierre Déloger, que l'on n'a pas assez souvent l'occasion d'applaudir dans son emploi, et Suzanne Demure, artiste aussi modeste que consciencieuse.

Notons avec plaisir que, comme nous l'avions demandé, l'on a réparé le beau décor des deuxième et troisième actes. Ce n'est plus une passoire : tout au contraire, il a retrouvé son ancienne splendeur.

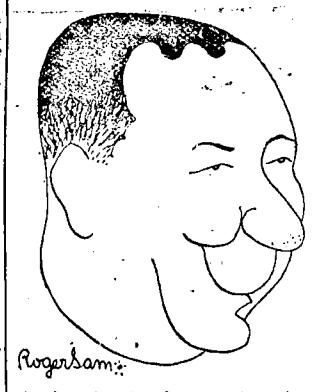


A L'HORLOGE

« Le charcutier de Mâchonville »

Pièce en deux actes et six tableaux de José de Bérys et Marcel-E. Grancher, d'après le roman de Marcel-E. Grancher.

On connaît le succès extraordinaire qu'a obtenu en librairie le livre de Grancher. Des esprits chagrins trouvèrent que ce n'était pas là de la haute littérature. Mais la foule des lecteurs déridés estima qu'au contraire, au moment où l'occupation pesait de tout son poids sur le pays trahi, il y avait lieu de considérer cet immense éclat de rire comme la plus belle preuve de courage et d'espoir que pouvait donner un auteur qui, lui, n'a jamais douté, par tempérament et par réflexion, de l'issue heureuse du deuxième conflit auquel il prenait part.



Porter le livre au théâtre était une gageure, car il ne s'y trouve pas de progression dramatique, de thèse à défendre, même d'action proprement dite — bases indispensables pour construire une pièce. Il ne s'agit que d'anecdotes, de péripéties fort amusantes, sans enchaînement forcé. C'est pourquoi on aurait lu, avec le même plaisir, le livre s'il avait eu 500, mille ou quinz ecents pages.

L'adaptateur aurait pu imaginer. Il a voulu simplement adapter. Il s'est donc contenté de découper l'ouvrage en une suite de tableaux dans lesquels nous retrouvons des personnages maintenant familiers au cours d'épisodes principaux, désormais classiques.

Que les auteurs me pardonnent, qui savent que je les aime. Leur travail est solide, bien fait, bien écrit. Mais leur dialogue et les possibilités restreintes des trois côtés du plateau ont diminué la vigueur, la verdeur d'un comique qui devait plus à la cocasserie forcenée des situations qu'à la jonglerie des mots.

Et si la pièce est bonne, et par endroits très gaie, il n'en est pas moins vrai que le livre, lui, la surclasse par le rire qu'il déchaîne à longueur de pages.

Combien connaissez-vous d'ouvrages dont on puisse en dire autant ?

Grasalard, naturellement, c'est Rozet. On serait porté à croire qu'il existe à Mâchonville un socio-charcutier de l'excellent acteur sur lequel Grancher aurait calqué son personnage, car il est difficile de l'imaginer sous d'autres traits. C'est lui tout craché, tel que nous l'imaginâmes en lisant le livre, avec sa rondeur et son optimisme, son honnêteté et sa soif, sa conscience professionnelle et son amour des farces du terroir. Rozet sait faire rire par une seule attitude, un seul bafouillage ; il sait aussi être touchant, en une seconde, avec l'exacte tendresse un peu mouillée, un peu balourde, des gros hommes amoureux ou troublés sensuellement à la mi-temps de leur existence provinciale.

Tant qu'il tient la scène, la pièce porte sur le public hilare. Lorsqu'il est en coulisses, l'intérêt faiblit un peu. Les trois compagnons du joyeux charcutier ne sont-ils peut-être pas assez typés, assez hauts en couleurs ?... La troupe pourtant est homogène et bien entraînée. Il n'y a que des éloges à faire à Martine Rono, qui campe une Madame Grasalard appétissante et tendre, à Renée Sarday, capiteuse Mélinite, à Mmes Husson, Lucy Mour, à MM. Perray, Gaillardin, Dany Roche, Yvan, Jean Mourrier, Max Rogès.

Tous ont conduit au succès une pièce qui n'a qu'une prétention : faire rire par des moyens un peu gros mais très sains, suivant la tradition constante du vaudeville, genre essentiellement de chez nous.

STRAPONCE.

Radio

Le jour du Vendredi-Saint, comme il se doit dans un pays bien pensant, la radio nous a asséné de la musique religieuse et de la bonne parole, à longueur d'ondes et de journée. On en était envahi, imprégné, imbibé.

Un jour par an, ce n'est pas énorme, et les mécréants peuvent bien, par politesse, supporter ça. Vous me direz que les autres jours, c'est du kif. Les périodes guerrières ont toujours coïncidé avec une reprise des hostilités.

Néanmoins il y eut, le soir, un bon moment.

Notre bon M. Sénard interrogeait un bon Monsieur suisse qui dirigeait je ne sais quelle expédition vers le Vercors.

— Que leur avez-vous apporté, à ces malheureux ? demanda notre chef régional.

— Après bien des hésitations, répondit l'autre, nous nous sommes décidés pour des boîtes d'outils, avec marteau, tenailles, clous, etc.

J'avais chez moi une fillette de sept ans. Elle doit avoir le sens de l'humour, car elle partit aussitôt d'un immense éclat de rire.

Nous ne mettons pas en doute le cœur fraternel de nos amis suisses. On sait ce qu'ils ont fait pour nous.

Mais enfin, des clous ?... Pour planter sur quel mur ?

Un peu comme si on offrait à un Monsieur venant de perdre sa femme une de ces petites boîtes qui figuraient naguère dans la vitrine de tous les pharmaciens...

***

Coucou, le revoilà !... Qui ?

Mais « L'Alphabet de la famille », avec la voix de feu Charpin, le pleurnichard Larquey, les enfants, le Colombier, et tout et tout.

Nous savions que Merlin n'aimait pas les fridolins, que jamais au cours de ces émissions dominicales un mot de collaboration n'avait été prononcé.

Comme dans « La Ronde des Métiers » où l'on collait « La République vous appelle » presque à chaque séance, manière d'enquiquiner Vichy.

« L'Alphabet de la Famille », comme « La Ronde des Métiers », échappait à la censure, et ce ne fut pas toujours facile de faire cadrer cette tolérance avec les instructions générales.

On se rend compte en le réentendant, par différence, de la pauvreté des programmes actuels.

MICROFAUNE.

Souscription

en faveur de la veuve et des deux petits enfants

de René Van Gaver

chef de la Résistance du Cher, tué à l'ennemi le 18 juillet 1944.

(Deuxième et dernière liste)

Mlle Louisette Gaillard	200
M. Guillomont	100
M. Roger Roux	200
M. Lanfray	100
Mme Collat	50
Restaurant du Cochon d'Or	200
M. Joseph Viviant	50
Chez Suzy	500
Anonyme	200
Vuillermoz (Café Royal)	1.000
	2.600
Total de la première liste	15.720
	18.320

Sports

La Fédération a prononcé la réintégration de Joseph Griffard, le rugbyman.

L'ex-international des 15 et des 13 aurait pu attendre quelques années encore pour se décider à rechausser les crampons !

Moralité : qui a bu boira.

⁂

Lourdes a perdu dimanche, en finale du Championnat de France, le match qu'il fallait gagner.

Ainsi, imbattu de toute la saison, il laisse à Agen, qui avait failli connaître l'élimination plusieurs fois au cours de la compétition, le titre si envié.

Moralité : rien ne sert de courir...

⁂

Un autre peu chançard, n'est-ce pas Lucien Teissère ? Il gagne les épreuves cyclistes en début de saison lorsque celles-ci ne comptent pas pour l'attribution du titre de champion de France, mais est battu dans les compétitions pour le titre. Aussi n'occupe-t-il aujourd'hui que la troisième place au classement.

Moralité : qui veut aller loin...

⁂

Les rugbymen du L. O. U. ont été éliminés du Championnat du Lyonnais par les Givordins.

Le meilleur sur le terrain fut Brouquères.

Moralité : le « vieux » a soif.

⁂

J'avais pronostiqué une nette défaite des footballeurs de France face à la Suisse, à Lausanne.

Nous n'avons été battus que par un tout petit but.

Moralité : Tourne sept fois ta plume dans l'encrier...

Edouard DUPIRE.

La Cuisine

Le garenne à l'orléannaise

Le garenne est rare : remplacez-le sans hésiter par un bon miron d'appartement (le miron de gouttière serait trop coriace, ou alors, il faudrait le choisir très jeune : or, on n'a pas toujours le choix !)

Prélevez les parties charnues : filets, omoplates, cuisses et sot-l'y-laisse. Désossez. Aplatissez les morceaux.

Frottez à la graisse d'armes (faute de beurre) un plat allant au four. Garnissez le fond de paille de fer coupée très fine. Assaisonnez de sel et de poivre.

Couchez sur ce lit les morceaux aplatis. Mettez au four. Couchez-vous vous-même (nous parlons évidemment du cas où c'est Monsieur qui cuisine) dans le lit de la bonne. Relevez-vous au bout d'une heure et demie — faut ce qu'il faut !... — Parfumez-vous avec un peu de « Habanera », et le plat, avec un peu d'ail et de muscade.

Servez très chaud.

TROUDUCUR Ier.

Petite correspondance

Gaby Roch, Lyon. — Entendu pour gueuleton. Que voulez-vous offrir en souvenir de la Saint-Joseph 1943 ?

Henry Crémeux. — Vous attendrai lundi à 18 heures auprès de la fontaine des Jacobins. Changez de caleçon et ayez un œillet pourpre à la boutonnière. Julia.

Capitaine Maurice Schumann. — Vous avez le bonjour d'Arthur !... Et, aussi, celui du colonel Ronchonot...

Lulu, à Valse. — Quand retournerons-nous visiter la cave ?

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
84, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an....150 fr.
Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUBOEUF

Amis de « La Semaine » !
Venez nombreux à la

VENTE DES ECRIVAINS et illustrateurs lyonnais

organisée par le M.L.N., au profit de ses œuvres de guerre.
QUI AURA LIEU LE 14 AVRIL, DE 15 à 19 HEURES
aux AMBASSADEURS
place des Célestins, à Lyon.
Entrée gratuite. — Apéritif-Concert

Vous y retrouverez, parmi les meilleurs auteurs de chez nous, les collaborateurs de votre journal favori qui dédicaceront leurs livres :

Marcel-E. GRANCHER, Pierre SCIZE
Michel HERBERT, François MONNET

Leurs amis :

Frédéric DARD, Max-André DAZERGUES
DEJEAN, CARLOTTI, Roger SAM, etc.

Le soir, au même endroit, de 21 heures à minuit :

« UN SOIR AU CABARET »

Un spectacle gai, présenté par Michel Herbert, avec de nombreuses vedettes, et les histoires, les poèmes, les chansons des écrivains du cru.

NOUVELLE SERIE. — N° 23 — 15 AVRIL 1945 — LE NUMERO : TROIS Fr. 50.

Sig-maringen ou...

la Semaine



hebdomadaire satirique
... et légèrement vache

Comité de Rédaction : Pierre SCIZE, Marcel-E. GRANCHER, Henry CLOS-JOUVE

La retraite du vieux

En manière de P. P. C.

par Marcel-E. GRANCHER

Pour avoir troqué, il y a quinze jours, le crayon rose de l'humoriste contre le noir stylo du chroniqueur sérieux, je m'attendais à me faire copieusement enguirlander par les lecteurs de la « Semaine ».

Or, tout au contraire — à en croire l'avalanche de lettres que je viens de recevoir — ils en redemandent....

Ce doit être des vicieux...

× × ×

J'aurais tout de même hésité à leur donner satisfaction, quand ce ne serait que pour ne pas faire double emploi avec notre Pierre-Scize national...

Mais voici que la « Semaine » vient d'être condamnée...

Alors, il faut bien que j'écrive une manière de testament...

D'autant qu'avant de partir, j'ai tout de même quelque chose à dire....

× × ×

Donc, j'ai reçu un volumineux courrier, louangeur, approbateur et tout...

Par modestie naturelle, je ne vous en aurais pas parlé s'il ne marquait en général une désaffection un peu inquiétante — un peu irritante aussi — pour la Résistance.

× × ×

« *Untel*, qui était de la Gestapo française, porte maintenant l'uniforme F. F. I. », m'écrit un premier.

Et puis ? Allez donc empêcher ça... Il y faudrait un Sherlock Holmes par unité...

× × ×

« Machin vivait du marché noir. Il est maintenant grand manitou du Comité de Libération local », m'informe un second.

Sans doute. Tout cela est humain.

× × ×

« J'avais trouvé six œufs pour mon père, qui est vieux et malade. « Ils » me les ont « fauchés » et ont dû se les « taper » en omelette... », affirme une femme...

Supposition gratuite, sans doute.

× × ×

« Les chasseurs de casquettes » de mon patelin ont pris les camionnettes du ravitaillement. Mais ils n'ont pas été fichus d'empêcher que l'on fasse sauter le pont et ils n'ont même pas osé tirer un seul coup de fusil sur les Boches en déroute... »

Possible... Tout le monde ne possède pas l'âme héroïque de ceux des Glières ou du Vercors.

× × ×

« Comment se fait-il que Chose ait un poste important ! Il a trois condamnations pour délits de droit commun ?... »

C'est vrai : je le connais, Chose. Un peu ennuyeux, évidemment.

× × ×

« En Afrique, il y a du manioc et des bananes. Pourquoi n'en recevons-nous pas pour les gosses et les vieillards ? On mangeait mieux du temps de Vichy. »

Oui, mais du temps de Vichy, on avait les Boches au derrière... N'empêche que pour le manioc, je sois d'accord...

× × ×

« Untel, de l'Epuration, était précédemment l'employé d'un certain Lenoir... »

Oui, je sais : Lenoir n'était pas blanc. D'ailleurs, depuis, l'épurateur a été épuré : Untel a perdu sa situation...

× × ×

Etcœtera, etcœtera....

Tous griefs mineurs, aussi bien, et dont il n'y aurait pas de quoi fouetter un milicien...

× × ×

Réflexion d'un « grincheux » :

« Avoir été de la Résistance confère certainement bien des droits.

« Mais pas celui d'emmerder les gens... »

Evidemment !...

× × ×

Mais voici qui est plus sérieux et plus alarmant :

« La Résistance, m'écrit « un *paysan* », ce n'est pas toute la France... »

Il me faut corriger cette phrase: « La Résistance, ce n'est « plus » toute la France ».

Et c'est dommage !...

× × ×

Quand passa le grand souffle patriotique de la Libération, tous les Français — j'entends évidemment les bons Français — se retrouvèrent unis, pacifiés, purifiés, prêts à s'aimer, disposés à tous les sacrifices pour délivrer définitivement le pays...

Pourquoi a-t-il fallu que quelques mauvais bergers, soucieux de leurs ambitions ou de leurs intérêts personnels plus que de l'avenir de la France, soient venus flanquer tout cela par terre ?

Ceux qui ont fait du mal à la Résistance, ce sont ceux que l'on pourrait appeler les « Aventuriers de la Résistance ».

× × ×

Et que dire, donc, de ceux qui voyaient prématurément dans la conjoncture présente — tels, jadis, les hommes de Pétain ou les fidèles de Maurras — comme une possibilité unique de conquérir le pouvoir et de faire triompher leurs conceptions politiques ?

La manœuvre est en train d'échouer — mais prenons garde....

× × ×

Trop de gens se sont glissés dans la Résistance pour obtenir, semble-t-il, un poste grassement payé — et qui, de surcroît, se trouve généralement au-dessus de leur compétence.

Or, d'ordinaire, ce sont ces types-là qui en ont le moins fait — et qui gueulent le plus.

Trop de prébendiers, quand on leur reproche leur incompétence, pensent s'en tirer en répondant « Résistance ».

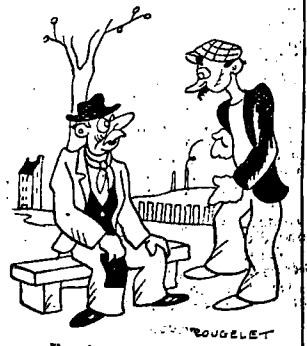
Qu'on les foute à la porte, et tout ira bien...

× × ×

Car il ne faudrait pas se montrer systématiquement injuste.

(Lire la suite en troisième page)

LE CROQUEMITAINE



— J'espère bien qu'on va leur en faire baver, maintenant, aux boches !...

— On a qu'à leur envoyer Ramadier !...

A la petite semaine...

Plusieurs inculpés de marque ayant été libérés, il serait question de remettre la croix de la Libération à la ville de Fresnes.

:: :: ::

M. Roosevelt avait invité le général de Gaulle à Alger : « Mille regrets », avait répondu le général.

Paris ayant invité le maire de New-York aux fêtes de la Libération : « désolé », a répondu le maire.

Les relations franco-américaines ? Une partie de cash-cash...

:: :: ::

M. Harold Nicholson, qui était venu enquêter en France sur notre situation alimentaire, a regagné la Grande-Bretagne.

M. Harold Nicholson aurait promis de nous envoyer des cartes postales.

:: :: ::

Aux yeux de certains, le projet de réforme scolaire du ministre de l'Instruction publique préfigurait assez bien l'enfer et la damnation...

Quelque chose, en somme, comme les sept péchés Capitant...

:: :: ::

Interviewé en Suisse, M. Paul Morand a parlé de l'avenir de notre pays.

Avec beaucoup de sympathie.

M. Paul Morand est décidément un grand ami de la France.

L'Inconnu dans la Maison.

:: :: ::

N. B. — Des lecteurs nous demandent quelle différence il y a au juste entre la sécurité collective et le système de pactes, entre les accords de Yalta et ceux de Dumbarton Oaks, entre l'automatisme et le non-automatisme.

Ce sont des petits curieux.

Et nous, disons-le nettement, du moment qu'on fait la différence entre un chevalier du Tastevin et M. Maurice Schumann on s'en tient là pour ce qui est des nuances de la politique étrangère.

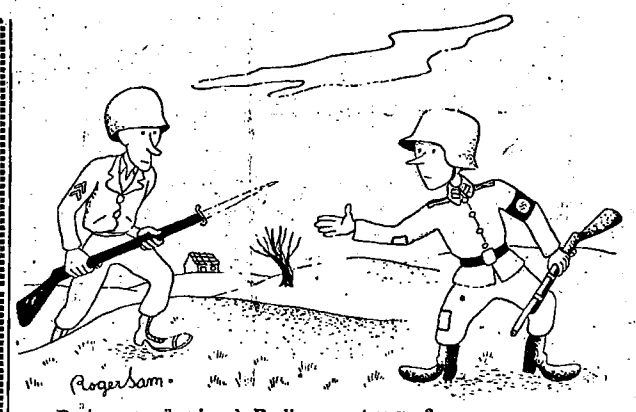
L'I. d. l. M.

NOUVELLES BRÈVES

Les troupes françaises ayant occupé Baden-Baden, le gouvernement Pétain et la colonie dite française d'Allemagne se sont repliés sur des positions préparées à l'avance légèrement au nord de Sigmaringen.

× × ×

Le maréchal prendrait, à toutes fins utiles, le nom de maréchal Goût-de-Riom.



— Pariez que j'arrive à Berlin avant vous ?

VIVE LA LIBERTÉ !

par Pierre SCIZE

Une tradition, qui aura eu juillet, cette année, cent quinze ans d'existence, et qui remonte à Charles X et à Polignac, veut qu'en France un gouvernement qui touche à la liberté de la presse soit un gouvernement condamné.

Sans perdre de vue une seconde le respect et l'amour que nous portons au général de Gaulle, nous nous permettrons de le rappeler dans ce numéro qui doit être le dernier de la première série de « La Semaine ».

Nous disons la première série, car nous sommes assurés que, tel le phœnix, notre journal ressuscitera de ses cendres. Ceux qui nous frappent en conviennent, et parlent d'une suspension temporaire, comme eux-mêmes.

Leur excuse — on s'en cherche pour tous les mauvais coups — est la pénurie du papier. C'est une calembredaine. Si l'on nous donnait l'autorisation de tirer ce numéro à cinquante mille, nous le ferions, sans un seul invendu.

Il en est du papier comme du beurre et comme du charbon, lesquels ne sont rares sur le marché régulier que parce que la différence entre leur valeur réelle et le prix fixé par la taxe est scandaleusement ridicule.

Mais Messieurs les Inspecteurs des Finances, gardiens jaloux de la valeur du franc, n'en conviendront jamais et laisseront périr la France d'inanition plutôt que de permettre qu'on attente aux sacrés principes.

Le papier n'est pas si rare qu'on ne le gaspille en affiches, tracts, bulletins officiels, recueils de discours, voire journaux quotidiens et hebdomadaires, et certains de nos confrères de Paris ne nous démentiront pas, lesquels, autorisés à tirer à cent mille, sortent chaque jour cinq cent mille exemplaires des rotatives.

Mais ce qu'on n'aime pas — et depuis quelques semaines, on nous l'aura répété d'un ton fort raide — c'est que le papier serve à proclamer que M. Ramadier est un incapable, M. Teitgen un velléitaire, et M. Pleven un timoré. Offrons-nous donc une dernière fois ce plaisir coûteux.

Nous sombrons, pavillon haut, pour l'avoir dit, pour avoir fait rire le bon peuple de chez nous au détriment des Guignols du gouvernement provisoire...

Nous sombrons pour avoir dénoncé la présence dans le cabinet de M. le ministre de l'Information d'un homme que nous avons connu ici durant quatre ans comme le très diligent serviteur de l'ennemi.

Nous sombrons pour avoir médit des combines, des combinards, des Résistants du mois de septembre, promus soudain héros du maquis, de la cinquième colonne, des pisse-froid, des tempérants, des ragots et des curés.

Nous continuerons.

(Lire l'article en deuxième page)

"La SEMAINE" cesse de paraître

Cette fois, c'est gagné...

Hélas ! Pas pour nous...

Nous venons d'être mis en demeure de cesser provisoirement notre « parution » par un ukhase du ministre — également provisoire, espérons-le !... — de l'Information. Force nous est de nous incliner.

Raison avouée : le manque de papier.

Raison réelle : nos attaques contre certains salopards, à n'en pas douter...

Car, pourquoi deux poids et deux mesures ? Le malheur des uns ne fait pas le bonheur des autres... Mais il nous faut cependant constater que nos confrères satiriques le « Canard enchaîné » et le « Bavard » de Marseille continuent à paraître, de même qu'à Lyon le « Guignol »...

...|||...

L'affaire est d'ailleurs présentée de façon fort habile, et qui sent d'une lieue son « ancien élève des bons pères » : on ne nous retire pas l'autorisation de paraître, mais seulement l'attribution de papier...

Or, du papier, il y en a... Il n'est pour s'en convaincre qu'à contempler les innombrables « invendus » tapissant les éventaires des marchands et des kiosques...

Nous le répétons : ce n'est pas au gouvernement qu'il appartient de déterminer ce que nous devons lire. Le peuple seul a le droit de faire son choix.

Or, l'Information ne pouvait ignorer que l'on s'arrachait « La Semaine »...

Une solution facile — et plus démocratique — eut consisté à répartir sur l'ensemble des journaux qui « bouillonnent » le faible tonnage représenté par notre consommation.

On a préféré nous faire taire.

...|||...

Eh bien ! Nous ne nous tairons pas...

Rien ne nous empêchera de continuer à dire, dussions-nous pour cela être candidats aux élections, que tout ne va pas pour le mieux du fait de certains qui n'ont pas craint de galvauder la chose très belle et très pure qu'était la Résistance pour se hisser au pouvoir et s'y maintenir, en dépit de leur flagrante incapacité...

Le Ravitaillement marche mal, parce qu'il règne dans ses services une invraisemblable pagaïe.

L'Economie nationale marche mal parce que les « petits copains » torpillaient Mendès-France...

Les Finances marchent mal parce qu'on se refuse aux mesures élémentaires consistant à estampiller les billets et à faire d'urgence un prélèvement sur les fortunes....

Etc., etc.

Quant à l'Information, — ainsi nommée parce que ses fonctionnaires ne sont généralement au courant de rien — n'en parlons pas... De simplement inutile sous Daladier, ce ministère est devenu tout bonnement néfaste, en ce sens qu'il a complètement désorganisé la presse, en prétendant l'organiser.

Car enfin, avant de distribuer à tour de bras les autorisations de paraître, on aurait peut-être pu

Nos collaborateurs bénévoles, particulièrement MM. André de la Brande et Blache, — de qui les envois constituaient bien souvent le meilleur de notre journal — sont priés de ne pas nous abandonner : « L'Almanach de la Semaine » accueillera volontiers leurs textes. Merci !

établir une statistique de nos ressources en papier...

Ce qui aurait évité la conjoncture présente.

...|||...

Et rien ne nous empêchera non plus de dire que, même s'il a rendu des services à la Résistance, la place d'un Joannès Dupraz, ex-employé d'Aymé Bernard et de Charbin, ex-défenseur du fascisme, n'est pas à un rouage aussi important que le secrétariat général à l'Information...

...|||...

Tout ceci, et bien d'autres choses encore, nous le répéterons aussi longtemps qu'il le faudra — aussi longtemps que des élections n'auront pas rappelé à ces Messieurs que nous sommes encore en démocratie.

Les rédacteurs et les dessinateurs de « La Semaine » sont tous des professionnels du journalisme. Il leur est donc permis d'espérer que, pendant de longues années encore — si le beaujolais leur prête vie ! — ils pourront mettre leur plume ou leur crayon au service de ce qu'ils croient être la bonne cause : le maintien des libertés républicaines...

Pendant des années et des années, le souvenir de l'injustice dont ils sont présentement victimes leur demeurera au cœur, et ils combattront ceux qui en furent les instigateurs...

Il est vrai que ces derniers auront depuis longtemps sans doute été renvoyés à leurs chères études...

•••

On assure en haut lieu que le problème du papier sera résolu fin juin. Espérons-le !...

En attendant, afin de conserver le contact avec nos lecteurs — et, également, afin de faire vivre notre personnel — nous publierons de temps à autre, sous la firme des Editions Lugdunum, qui ont fraternellement mis à notre disposition une partie de leur contingent de papier, des fascicules gais, où nos amis retrouveront en des contes, nouvelles, fantaisies, échos, dessins humoristiques, etc., toute « l'équipe » de la « Semaine ».

Le premier de ces fascicules sera constitué par un hilarant ALMANACH DE LA SEMAINE qui sera mis en vente aux environs du 15 mai, au prix de 20 fr. (sous réserve d'homologation) et contiendra soixante-dix pages de textes et dessins inédits, avec la collaboration de Pierre Scize, *Marcel-E. Grancher, Géo London, Henry Clos-Jouve, Michel Herbert,* Edmond Locard, Guy Verdot, François Monnet, José de Bérys, Noré Brunel, Roger Lachat, Jacques Grancher, Simonet, Vedel, etc. et les dessinateurs H.-P. Gassier, Effel, Badert, Moisan, Sam, Morier, Pellos, Maucourt, Rougelet, Cocard, Roger Roux, Rogino, etc.

Drôle d'idée, penserez-vous, de publier un Almanach le 15 mai. Et pourquoi pas ? Vous savez bien qu'à la « Semaine », on ne fait jamais comme tout le monde.

× × ×

Achetez notre Almanach : il vous procurera deux heures d'heureuse détente, et ce sera la meilleure façon d'encourager notre effort et de nous aider dans un moment difficile.

Mais il n'y en aura pas pour tout le monde, vu la rareté du papier. Nos abonnés le recevront, ainsi que tous les fascicules que nous pourrions être amenés à publier par la suite, si la situation présente se prolongeait. Mais les lecteurs au numéro feraient bien de le retenir d'ores et déjà chez leur marchand habituel — lequel ferait bien, lui, de passer sans plus attendre sa commande chez Hachette.

Merci ! Conservez le sourire !... On les aura !...

Vive la France gaie et libre...

P. S. — Marcel-E. Grancher et Henry Clos-Jouve, respectivement premier vice-président et secrétaire adjoint du Syndicat professionnel de la Presse périodique de la région Rhône-Alpes, viennent de démissionner de leurs fonctions en signe de protestation.

Quelques jours auparavant, notre éminent confrère Paul Soupiron, président de la dite association, avait accompli le même geste...

Soyez satisfait, M. Teitgen, vous faites de la bonne besogne pour l'unité nationale !...



Lu dans le « Réveil » du 9 avril (journal catholique de l'Isère) :

Ordination. — Lundi 9 avril, à 8 heures, Mgr Vittoz, auxiliaire de Mgr Caillot, évêque de Grenoble, procèdera à l'ordination sacerdotale de M. l'abbé Paul L'Huillier, fils de Mme Frédéric L'Huillier et de M. l'abbé Commette, en la chapelle de l'Adoration, 17, rue Voltaire, à Grenoble.

Marrant ! Cet abbé Paul L'Huillier, fils de Mme Frédéric L'Huillier et de l'abbé Commette !



Sous l'œil du Cheval de Bronze

LA VENTE M. L. N.

La vente des écrivains et artistes organisée par le M. L. N., aux Ambassadeurs, a connu un honnête succès.

Mais non du fait du M. L. N. : aucun journal ne l'avait suffisamment annoncée, même pas les journaux du M. L. N.

De même qu'aucun journal ne jugea utile d'envoyer un rédacteur.

Comme on était loin des triomphales séances dans les salons de l'Hôtel de Ville qu'organisait le regretté Ch. Touzot, président des Relations Intellectuelles.

Séances où le bon président Herriot ne dédaignait pas de venir s'asseoir parmi ses « confrères »...

Ni M. Farge, ni M. Justin Godart ne jugèrent utile de se déranger.

Et les organisateurs n'eurent même pas l'idée d'offrir une consommation aux vendeuses.

Bien mieux : lors de la « soirée de cabaret », qui eut lieu lundi, ils firent payer leur place aux exposants...

De sorte que, dans le Landerneau littéraire et artistique local, on n'est pas très content.

Et qu'il n'y aura certainement pas de « prochaine fois »...

LES CONQUERANTS DU DESERT



— Bidon 5, ça fait un peu déguisé. Ça s'appellera «Jerrican Ier».

× × ×

L'ABSENT

Nous venons de parler du Président Herriot... Qu'il nous soit permis de rappeler à son sujet un fait très significatif :

L'autre jour, un de nos rédacteurs se trouvait dans une société assez mélangée au point de vue opinions politiques.

Soudain, quelqu'un annonça la nouvelle — hélas ! fausse — que le Président se trouvait en Suisse.

D'un bond, toute l'assistance se dressa, fiévreuse, et un immense espoir passa dans les yeux de tous — même de ceux qui avaient été les adversaires du maire de Lyon.

Chacun pensait visiblement :

— S'il était là, comme tout irait mieux en France...

× × ×

PAS DE JEU !...

Cette création de la Fédération nationale des anciens de la Résistance inquiète certains.

Certains qui se sentent un peu visés...

Et qui, il faut être juste, se sont donné bien du mal dans la Résistance à partir de septembre 1944.

Alors, maintenant, disent-ils, il va falloir fournir des pièces justificatives, produire des témoignages, des lettres de résistants authentiques ?

A vous dégoûter du métier !

Et pour un peu, ils vous diraient qu'en les admettant au bénéfice du préjugé favorable, aux environs de septembre 1944, la Résistance les a pris en traître...

× × ×

RECONNAISSANCE SANS PROVISION

Un brave israélite d'Orient, qui a gardé de son pays d'origine une tendance à confondre les mirages avec les oasis, a eu le tort de payer quelques dépenses voluptuaires avec des chèques sans provision.

Il est convoqué devant un de nos juges d'instruction qui l'envoie en correctionnelle. Mais il est défendu par un de nos plus brillants avocats qui apitoie si gentiment le tribunal, que la peine, d'ailleurs très modeste, est amortie de la loi Béranger. Pas de prison ! Le client éberlué se jette au cou de son avocat, tire son carnet de chèques et s'engage pour des honoraires somptueux, d'ailleurs bien mérités. Quelques jours après, la banque convoque discrètement l'honorable défenseur pour lui confier que ce chèque-là, comme les autres, était sans provision.

LA BOUTEILLE A L'ENCRE

« Carrefour » regrette que la liste plusieurs fois remaniée des écrivains interdits n'ait paru que dans un seul hebdomadaire.

Résultat, dit « Carrefour » : le public ignore cette liste et on a vu des critiques analyser de bonne foi l'œuvre d'écrivains à l'index.

Et le fait est qu'on ne sait plus très bien où on en est.

Et que, quand on demande un bouquin de Tartempion chez le libraire, on parle à voix basse :

... D'instinct.

Bien incapable qu'on est de savoir si Tartempion est toléré, recommandé, interdit ou de l'Académie-Française.

⁂

A propos, un dont on ne parle plus guère, c'est M. Henri de Montherlant.

Nous, bien sûr, on se fait une raison...

Mais les courriéristes littéraires avaient pourtant bien fini par nous donner l'impression que si un jour il ne restait qu'un seul écrivain en France, M. de Montherlant serait du nombre.

⁂

Cinq écrivains de l'Académie Mallarmé avaient publié un manifeste dans lequel ils déclaraient que toute inspiration élevée étant impossible sous l'oppression ils s'étaient tu pendant l'occupation.

Léon-Paul Fargue, de l'Académie Mallarmé, a déclaré, de son côté, que la poésie avait permis pendant l'occupation, de se faire des signes d'intelligence.

⁂

Léon-Paul Fargue ajoute d'ailleurs qu'il n'y a pas eu de poètes parmi les collaborationnistes.

C'est réconfortant.

Il y en a eu en effet assez comme ça qui n'étaient pas poètes, et qui se sont fait des signes d'intelligence.

... D'intelligence avec l'ennemi.



— Il était si feignant le pauvre cher homme qu'y se serait pas baissé pour ramasser un mégot !..

× × ×

LA CAUSE EST ENTENDUE

— Allons, dites-le : vous en voyez souvent des graffiti proclamant la gloire d'Hitler ou le génie de Laval ?

— Non.

— Les affiches posées par les soins du gouvernement sont-elles déchirées ? Celles posées par la Résistance sont-elles maculées ?

— Pas précisément...

— Etes-vous réveillé la nuit par des bruits de vitrines brisées ?

— Heu... non...

— Alors vous voyez bien que votre 5e colonne n'existe que dans votre imagination... qu'il s'agit là d'un prétexte.

— Permettez...

— Oh, je sais ce que vous allez me dire : ces Messieurs ont mieux à faire ; leur situation leur permet d'agir plus efficacement. Et ce n'est pas eux qui vont s'amuser à rédiger des professions de foi dans les pissotières, à courir, la nuit, un pot de goudron à la main droite et un pinceau à la main gauche, à toutes les réceptions mondaines par le jet de paquets malodorants comme cela s'est fait sous l'occupation, à l'ambassade d'Allemagne, à embouteiller les P. T. T. par des envois de cercueils en miniature...

— Justement.

— Eh bien, cela prouverait au moins que les gens de la 5e colonne, si elle existe, sont des gens bien élevés.

— Je ne dis pas non.

— Des gens qui croiraient s'abaisser à réagir comme la populace le faisait au temps de notre Résistance.

— J'allais vous le dire.

— Des gens, en somme, dont la discrétion montrerait assez, Monsieur, qu'ils appartiennent à une classe élevée dans l'échelle sociale.

— Ne vous énervez pas et à la bonne vôtre nous sommes tout à fait d'accord.

AH ! LA BONNE BLAGUE

M. Marcel Picard nous racontait la semaine dernière l'effondrement du pont Ludendorf à Remagen.

Et ceux qui ont été bien penauds, concluait-il, ce sont les neuf Allemands, venus tout exprès, 24 heures après, pour faire sauter le pont et qui trouvèrent celui-ci au fond de l'eau.

Rien que pour ce spectacle-là, si nous comprenons bien, ça valait la peine.

Une bien bonne, en somme...

LES OCCASIONS MANQUEES

Il paraît décidément que les élections n'auront pas lieu.

Parce que, tenez-vous bien, les listes électorales ont révélé qu'il y avait plus d'électeurs qu'avant guerre.

Et cela malgré l'absence des prisonniers et des déportés.

Et on attribue la chose à la multiplication des identités établies pour les besoins de la lutte clandestine.

Eh bien, qu'il nous soit permis de le dire, on a raté la coche.

On pouvait faire d'une pierre deux coup.

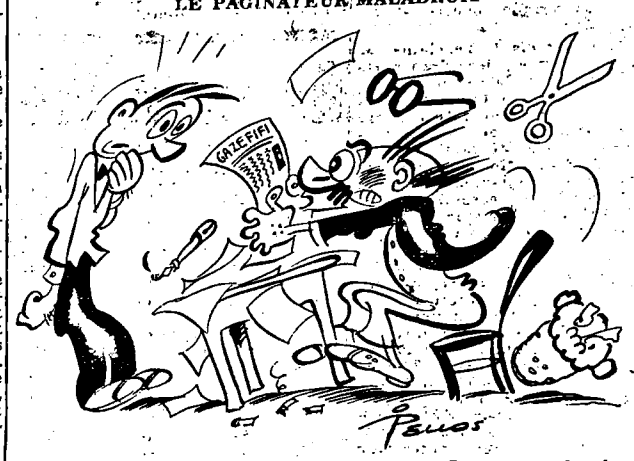
Nous venons, en effet, de remplir nos feuilles de déclarations d'impôts.

Il fallait réserver un petit coin pour désigner le candidat de notre choix.

Et on est bien tranquilles.

Personne n'aurait rempli deux déclarations, histoire de voter deux fois.

LE PAGINATEUR MALADROIT



— Nom de ... ! Vous avez mis le général de Gaulle dans la cinquième colonne !

VIVE LA LIBERTÉ !

(Suite de la première page)

On peut tuer un journal. Il est plus difficile de faire taire des hommes. Puisque le gouvernement a eu l'imprudence de laisser subsister une partie de la presse libre, les tribunes ne nous manqueront pas.

Nous manqueraient-elles, que nous saurions en créer. Les presses clandestines n'ont pas toutes été brisées par les Boches ou par leurs amis, avoués ou déguisés.

On nous menace de sanctions, si nous passons outre aux arrêts qui nous condamnent.

Oublie-t-on qu'on parle à des hommes qui ont dû, quatre ans durant, braver d'autres sanctions que celles dont dispose M. Teitgen et qu'une amende est peu de chose auprès d'un interrogatoire de la Gestapo ?

Sans doute l'oublie-t-on.

Car je me refuse à croire que le gouvernement du général de Gaulle, le gouvernement de la Libération ait pu, en connaissance de cause, frapper des gens qui, durant des années, ont fait de leur mieux leur devoir de Français.

Je me refuse à croire ce que chuchottent quelques-uns, à savoir que l'approche des élections inciterait les Pouvoirs à bâillonner certains « brûlots » dont on sait que personne ne pourrait les faire taire, ni les empêcher de mettre leur large pied dans certains plats.

Pourtant...

Pourtant la mesure qui nous frappe épargne des confrères dont on connaît l'humeur conciliante. Un drôle d'honneur qu'on leur fait là, entre nous. A leur place je me sentirais tout fier...

Lecteurs, tout ceci n'aura qu'un temps. Figaro a dit : « qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits ». Autour du Grand Charles, pilote trop occupé à scruter l'horizon, grouillent un tas de nains qui se croient ministres, et qui ne le sont qu'au sens où on l'entend dans mon pays, où les ministres à longues oreilles portent bât et broutent chardons.

Tout ceci nous prouve une chose : que la guerre n'est pas finie. La vraie.

Car sans cela nos héros, nos martyrs qui sont tombés pour la liberté seraient morts pour rien.

Pierre SCIZE.

Vous achetez un...

BON *de la* LIBÉRATION

960 fr.

★ GARDEZ-LE **6 MOIS**, IL VOUS SERA REMBOURSÉ A... **967 fr.**

★ GARDEZ-LE **5 ANS**, IL VOUS SERA REMBOURSÉ A... **1.080 fr.**

MAIS, DE TOUTE FAÇON, VOUS POURREZ VOUS LE FAIRE REMBOURSER **QUAND** VOUS VOUDREZ, **OU** VOUS VOUDREZ...

...à partir du 6e Mois

Ça tourne rond !

Hier à 10 heures, les ministres se sont réunis sous la présidence du général de Gaulle. Après avoir passé une revue de portefeuilles, le général commande : « Repos », puis se tourne vers M. Ramadier :

— Monsieur le ministre, je tiens à vous rappeler que vous êtes le grand maître du Ravitaillement. Nos grandes villes ont faim et vous me semblez manquer d'imagination. Le temps des pommes est déjà lointain et votre sérénité frise l'indécence. »

Le sympathique ministre interpellé se lève assez mal à l'aise :

— Messieurs, nos campagnes regorgent de denrées à tel point que dans 60 départements les tickets ne sont plus qu'un mauvais souvenir. Donnez-moi des wagons et toutes les grandes villes seront gavées de viande, beurre et autres produits. »

— Des wagons ! s'exclame M. Mayer, ministre des Transports, mais il y en a. Je reconnais bien volontiers que, cet hiver, le transport du charbon ne m'a pas mobilisé beaucoup de voitures, si bien qu'il m'eût été facile de mettre à la disposition de mon collègue du Ravitaillement les quelques wagonnets nécessaires à la distribution de son stock de beurre. Mais, Messieurs, peut-être ignorez-vous que les locomotives marchent au charbon ! Lors de la formation de ce ministère, on m'avait assuré qu'il y aurait aussi un ministre de la Production : aujourd'hui, je peux bien dire que c'était là un véritable guet-apens ».

— De qui se moque-t-on ? s'écrie M. Lacoste, responsable de la Production. Du charbon ! Voyons, Messieurs, en plein XXe siècle, peut-on sans rire continuer de vouloir enfumer nos riantes campagnes ! Sommes-nous au siècle de l'électricité, oui ou non ? Mon plan d'électrification est prêt depuis longtemps, mais M. le ministre des Finances est plutôt dur d'oreilles ! »

— Dieu merci pas du tout affirme alors M. Pléven. Et si nous étions au Salon des Humoristes, je vous demanderais de nous exposer votre fameux plan. Mais, Messieurs, nous n'avons pas de temps à perdre. Il me manque déjà 250 milliards, et c'est à moi qu'on réclame de l'argent ! Et cependant, je sais où ils se cachent, ces milliards. (Ici une certaine inquiétude apparaît sur quelques visages). Si j'avais un collègue sérieux à la Justice, c'est-à-dire si l'épuration était chose faite et le marché noir traqué...

— Traquer le marché noir ! bondit M. de Menthon, le seul marché où l'on trouve encore quelque chose ! Avez-vous perdu la raison ou voulez-vous faire mourir tout à fait les Français ? »

M. Ramadier, vexé, rappelle alors une histoire de paille et de poutre, puis réclame de nouveau des wagons, et la discussion recommence.

A 13 h. 30, comme M. Ramadier pour la quatrième fois se lève pour répondre à M. de Menthon, et se plaindre de la pénurie des transports, le général de Gaulle, pris de vertige, interrompt la séance et sort pour décommander sa loge au théâtre où il devait entendre : « Une Belle Equipe ! »

R. BLACHE.

TOUJOURS LE TROC !



— On vous amène la pluie... Des fois qu'on pourrait avoir quelque chose en échange...

En manière de P. P. C.

(Suite de la première page)

Sans se placer sur le seul terrain de l'héroïsme, la Résistance nous a, d'autre part, révélé des chefs énergiques et clairvoyants, des hommes dignes de commander...

Dans le domaine politique — et pour ne citer que ceux de notre région — des Alban, des Mazel, des Nocher, des Fauconnet, des Platane — et toi, cher Pascal Copeau, qui fut des nôtres pendant deux ans — font aisément oublier les vieilles barbes d'hier...

Et, dans le « militaire », des officiers pleins d'intelligence et d'allant — les Descour, les Bousquet, les Mary, les Jonage, etc... — nous consolent des Ronchonots du passé...

Trois ou quatre ministres incapables et quelques douzaines de brebis galeuses ne sauraient suffire à jeter le discrédit sur un ensemble auquel la France doit non seulement sa libération, mais encore et surtout d'avoir lavé — dans le sang — la honte de la défaite.

× × ×

Les meilleurs des résistants ?
Ou ils sont morts...
Ou ils sont en captivité...
Ou ils se battent...

Ou, à moins de capacités spéciales vraiment démontrées —, ils sont retournés à l'usine, aux champs, ou au bureau...

Que les autres en prennent de la graine...

× × ×

Seul le général de Gaulle a le droit de ne pas se soucier de l'opinion.

Il nous est désagréable de voir certains ministres dont tout le monde connait l'insuffisance, prendre un petit air détaché et dire : « Parlez toujours... » à ceux qui leur font des reproches justifiés...

D'autant qu'à leur suite, leurs services adoptent volontiers la même attitude...

Nous sommes encore en démocratie !...

× × ×

Il faut que la Résistance demeure comme un grand symbole, comme un immense phare, qui rallie tous les bons Français, leur trace leur ligne de conduite, les oblige, s'il le faut, aux disciplines nécessaires pourvu que notre pays reprenne sa place.

Mais une Résistance épurée...

× × ×

Une Résistance élargie, aussi, car on a commis une faute et une injustice en ne s'appuyant pas sur les éléments sains des Anciens Combattants — il en existe tout de même quelques-uns !... Et qui ont quelque peu résisté, eux aussi.

« On nous a magistralement laissé tomber — m'écrit « un fantassin ». Mais il était bon, néanmoins, de rappeler que ceux des Flandres, de la Marne, de l'Artois, des Vosges, de Champagne, de Verdun, de la Somme, de Salonique, ont été quand même un tantinet des résistants. Quand il fallait tenir coûte que coûte une position, on savait ce que cela voulait dire, et l'on résistait jusqu'au dégagement... ou jusqu'à la mort. »

Mon correspondant a raison.

Il y a également ceux qui se battent présentement aux armées — et que l'on a un peu trop tendance à oublier, eux aussi... Et les prisonniers... Et les déportés.

Dès qu'ils reviendront, agrandissons les rangs de la Résistance — après avoir chassé des leviers de commande et des rouages ceux qui se sont montrés indignes.

Quelle force alors sera la nôtre ! Et avec quel poids pourrons-nous prendre alors légitimement la parole !

× × ×

Faisons appel à toutes les bonnes volontés, à tous les patriotes désintéressés, à tous ceux qui ont versé leur sang, qui ont souffert, et qui placent au premier rang le bonheur et la dignité de la France.

Nous aurons alors la vraie Résistance, celle qui pourra constituer le parti unique dont rêve le général de Gaulle, celle qui permettra enfin aux Français de s'aimer les uns les autres...

Marcel-E. GRANCHER.



EN CINQ-SEC

par Henry CLOS-JOUVE

COMME ON VOUS LE DIT

J'aime beaucoup Thoirette, bourg jurassien, prisé des amis du lancer léger.

Au temps de l'époque pourrie, toute une joyeuse équipe y allait à la pêche.

Sous l'occupation, malgré les G. M. R. de Pétain, nous y organisâmes avec Pierre Scize les festivités républicaines du 14 juillet en 1941.

Depuis, la Résistance s'affirma dans ce coin de montagne d'une façon plus âpre... Hélas ! Les représailles des nazis aussi.

15 maisons de brûlées sur les quarante feux du village. Des otages fusillés, des notabilités déportées.

Parmi les rescapés, j'ai retrouvé une figure sympathique aux Lyonnais qui aiment ce coin de pêche.

Henry Vuitton, terreur des brochets de l'Ain, propriétaire de l'Hôtel du Pont.

Malheureusement, ce dernier n'a guère le cœur aujourd'hui à tendre ses lignes.

Son auberge étant devenue évidemment le P. C. de l'A. S., il n'hésita pas au moment de la bagarre à déterrer son vieux fusil et à prendre le maquis où il fit son devoir.

Le voilà maintenant sans ressources devant son établissement incendié par les boches, ayant à charge sa femme et ses trois gosses miraculeusement échappés au massacre hitlérien.

Henry Vuitton, comme beaucoup de Français malheureusement, n'a pas fait de la Résistance alimentaire. Il ne demande pas une place pour son héroïsme.

D'ailleurs ne sortant pas d'un ministère de Vichy, il serait délicat de le recommander à ces fins au ministère de l'Information.

Il souhaite simplement que l'aide que lui doit la nation n'arrive pas trop tard.

Evidemment, un fonctionnaire est venu le trouver à ce sujet pour l'enquête d'usage.

Comme le brave Jurassien faisait part à cet officiel personnage de ses justes inquiétudes, celui-ci de répondre :

« Je ne peux vous dire quand vous pourrez reprendre votre activité, il faut d'abord voir où l'on va reconstruire votre hôtel... pas forcément au même endroit, comprenez, mon cher, ce qui compte, c'est l'urbanisme !... »

Le grand chef que nous nous somme donné depuis 1940, le général de Gaulle, et que nous suivons toujours, nous a déjà délivrés du Boche.

Qu'il continue son œuvre de salubrité en nous sauvant de ses ministres.

S. O. S.

Le scandale du complot de la réorganisation du P. P. F. clandestin n'a pas dû surprendre beaucoup nos lecteurs.

Voici des semaines que nous signalons ici les coupables complaisances dont jouissent, rien que dans notre département, les séides de Doriot.

C'est le docteur Faure, personnalité du parti, vice-président du groupe « Collaboration » qui se voit condamné à 5 ans d'indignité nationale. C'est Gaston Fort, président du bureau fédéral P. P. F. du Rhône qui s'en tire aussi heureusement.

D'ailleurs, tous les membres de ce bureau fédéral du P. P. F. du secteur de Lyon dont nous avons la liste sous les yeux semblent jouir d'une impunité vraiment extraordinaire.

On relève là les noms de personnages qui sont non seulement en liberté, mais qui détiennent des postes officiels, autant à Paris qu'à Lyon.

Ce qui est grave, c'est que le complot récemment découvert vient de déceler que le chef de la 5e colonne P. P. F. en Allemagne n'est autre que le Waffen S. S. Bœugras, complice de Saunier, grand führer du P. P. F. pour le Lyonnais et alentour, où il créa justement la Fédération nationale du parti.

Faut-il attendre que ces messieurs aient réouvert leur boutique de tortures, rue de Bonnel, pour que le C. D. L. du Rhône s'émeuve un peu... ?

EGALITE

Dix hebdomadaires viennent d'être arbitrairement et illégalement suspendus par le provisoire ministère de l'Information dans la région Rhône-Alpes, entre le 15 mars et le 15 avril.

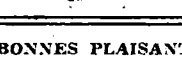
Aux mêmes dates, six nouveaux hebdomadaires viennent d'être autorisés à Paris par le même ministère.

FACHEUX OUBLI

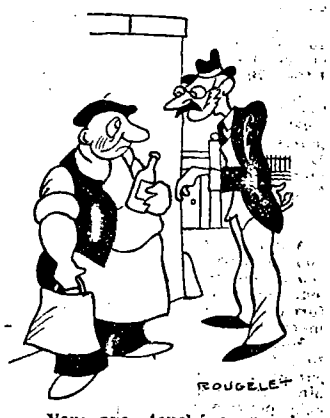
On vend présentement au profit des œuvres de la Résistance une photographie du général de Gaulle, portant en exergue le rappel d'un des plus beaux buts du chef :

« Nous voulons rendre la liberté de parole aux Français. »

L'ennui reste qu'il y a maintenant un monsieur Teitgen qui semble avoir complètement oublié cette promesse !



LES BONNES PLAISANTERIES



— Vous avez touché ça par le ravitaillement ?



"French Cancans"

par Michel Herbert



PAIX DE LAPINS

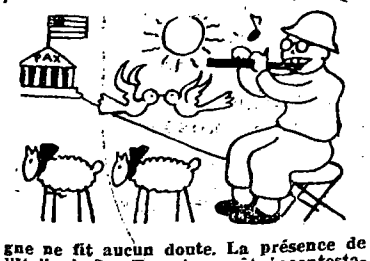
La conférence de San-Francisco va commencer ses travaux.

Il est inutile d'insister plus longtemps sur les fautes involontaires commises par les « invitants » malgré leur indéniable bonne volonté.

On n'a que trop épilogué, par exemple, sur l'absence de plusieurs grandes puissances européennes.

Passe encore pour celle de la République Libre de Montmartre, devenue colonie américaine, et ne jouissant plus par conséquent de ses droits de nation souveraine. Si, néanmoins, quelques montmartroises figurent présentement à San-Francisco, ce ne peut donc être qu'au titre des échanges économiques, catégorie : cheptel de luxe.

On s'est étonné surtout dans certaines sphères de l'absence de notre sœur latine l'Italie, qui rangea pourtant si spontanément ses troupes aux côtés des démocraties... dès que la défaite de l'Allemagne ne fit aucun doute. La présence de l'Italie à San-Francisco eût incontestablement rassuré les esprits. On sait que quand l'Italie est quelque part, c'est qu'il n'y a aucun danger à craindre.



Non moins commentée est l'absence de l'Espagne franquiste qui, en affectant une sympathie outrée pour le régime nazi, a joué tout simplement un double jeu auquel, seul, un être aussi borné qu'Hitler a pu se laisser prendre. En réalité, Franco, comme tout le monde, cachait un juif dans son armoire à glace. En outre, si ses bateaux ravitaillèrent si longtemps les derniers feldgraus retranchés sur les côtes françaises, c'était dans la secrète intention de flanquer à ceux-ci une bonne indigestion d'oranges.

Par contre, les « invitants » de San-Francisco se sont efforcés de démontrer leur impartialité totale en traitant les invités sur un pied absolu d'égalité. C'est ainsi que la France est assurée de jouir absolument des mêmes prérogatives que la République des Beni-Bouffves que le royaume des Empapaoutou ou que le royaume des Empapaoutous. Exactement comme eux, elle a droit à une chambre avec eau courante et vue sur la cour (service non compris), à une heure de récréation matin et soir, à une boîte de corned-beef par repas et à trois tablettes de chewing-gum par jour.

A ce propos précisons que c'est un quart de litre de whisky et non un quart de litre de pétrole qui sera distribué en gage de bienvenue à chaque délégué. Tout bruit qui prétendrait le contraire est sans fondement. Il n'y aura aucune distribution de pétrole.

La question des langues diplomatiques agréées est désormais tranchée. On sait que la langue française avait été tout d'abord écartée par le Conseil suprême. Cette exclusion avait été suggérée à la légère par un plénipotentiaire chinois mal remis de la lecture d'un poème de Paul Valéry. Supposant que nos représentants allaient s'exprimer de la même façon que l'auteur du « Cimetière marin », il avait voulu limiter les dégâts.

L'audition de films parlants français de M. Couzinet l'a convaincu sans peine que notre langue pouvait être entendue parfois sans risque de transport au cerveau. Afin de prouver leur désir de concessions mutuelles, les parties en cause ont toutefois décidé qu'à San-Francisco la langue française serait employée avec un léger accent anglais.

Commencée dans un tel esprit, nul doute que la conférence n'atteigne le but magnifique qu'elle s'est assignée, et qu'elle impose enfin au monde la Paix durable dont nous avons tant besoin.

Pour y parvenir, soyons assurés que les hommes d'Etat d'aujourd'hui, instruits cruellement par l'expérience, n'hésiteront pas à recourir à des moyens hardis. C'est ainsi qu'ils s'apprêtent, dit-on, à jeter les bases d'une grande association internationale d'un genre absolument inédit.

Après quoi, on pense que chacun pourrait dormir sur ses deux oreilles, car si, rompant avec ses engagements, un pays contractant déclarait la guerre à un cosignataire, ce dernier pourrait légalement employer ses forces militaires, navales et aériennes pour faire respecter son droit.

Sans doute, l'agresseur ne manquerait pas de riposter coup pour coup, mais il agirait alors illégalement, ce qui ne compte pas.



Il en résulterait tout de même une série de batailles, c'est entendu, et ce ne serait pas encore l'âge d'or, mais un grand pas serait fait dans la voie de la civilisation.

Radio

Lettre à M. SENARD

Je vous écris pour la dernière fois.

Vous êtes au courant, bien sûr: nous sautons.

Notre barque filait bon vent, à la satisfaction de tous, sauf de quelques salauds. Hélas ! Elle vient de heurter une mine... la mine patibulaire de certains petits copains de l'Information...

... Qui ont un sens de la justice très curieux. Je te sabre au petit bonheur la chance ! Toi, tu sombres ! Toi, tu continues !

Au hasard, non. Il y a là-dessous des marigances, des vengeances, des engeances. Nous le savons, nous avons des preuves, et un jour on rira... jaune.

Vous n'êtes pour rien dans ces histoires, Monsieur Sénard. Des centaines d'amis communs m'ont toujours affirmé que vous étiez un chic type... un type pas très radiophonique, mais un type épatant.

Et vous êtes « sport », comme on dit au Tennis-Club. Vous nous aviez proposé une séance contradictoire, devant le micro, avec tous les zauditeurs pour juges.

Nous avions accepté, mais nous ne savions pas alors que nous allions mourir, d'un coup du Père François, à la bovidé.

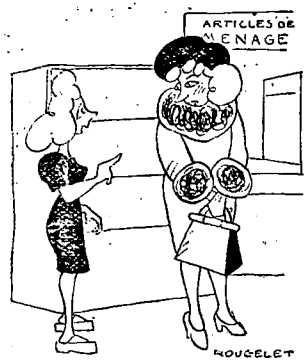
Alors Microfaune, K. Méra, Straponice vont retourner vers des clandestinés...

Tant pis. C'est dommage. On aurait pu passer et faire passer un bon moment.

Ce sera pour une autre fois.

Et croyez, Monsieur Sénard, en nos sentiments dans le cœur et en nos idées de derrière la tête.

MICROFAUNE.



— Plus de rouleaux de papier hygiénique... mais nous avons du papier de verre à volonté !...

Les Sports

« Lors de Rouen-Nice, pouvait-on dire chez un confrère, la recette atteignit 303.000 francs.

Les Lyonnais doivent faire mieux pour Racing-Nice, poursuivait-il, et « battrent » le demi-million. »

Pour qu'on vit bien la faute, on avait eu soin de l'enchâsser entre guillemets !

Ce n'était déjà pas mal, mais il y eut mieux : comme nous indiquions le fait à l'un des directeurs du journal, il nous répondit :

— « Eh oui ! J'ai dit à l'auteur de l'entrefilet que ce n'était pas français et qu'il convenait de mettre « battrent » entre guillemets! »

L'histoire du vase de Soissons revue et corrigée, en somme !

⁂

— «Je ne jouerai plus au basket, affirma Busnel, si on me refuse ma licence A pour l'Eveil-Sainte-Marie. »

— « Je ne courrai pas avant un mois en compétition », nous dit il y a quelques jours René Valmy.

Busnel n'a jamais tant joué au basket.

Et Valmy a fait sa rentrée dimanche.

Nous n'écouterons plus les déclarations des sportifs.

⁂

Joe Louis et Billy Conn se rencontreraient aussitôt après l'armistice, et il serait question d'organiser le combat à Berlin.

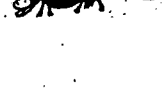
...En plein air, évidemment.

...Et il n'y aura besoin ni de préposé au portillon, ni même de portillon à l'entrée.

Voilà qui facilite drôlement la tâche des organisateurs.

On demande seulement quel sera le montant des bourses ?

Edouard DUPIRE.



cinéma



MA FEMME EST UNE SORCIERE

Que ce soit là le meilleur film reçu d'Amérique depuis la Libération (en dehors naturellement de certains films de guerre ou de propagande), c'est évident.

Que son succès soit immense, et que la presse ait été élogieuse, d'accord. Mais peut-être une part de snobisme s'est-elle glissée dans cet enthousiasme général.

Parce que le film est de René Clair et que notre compatriote est le metteur en scène le plus intelligent et le plus charmant du monde.

Mais c'est justement parce que nous l'aimons que nous avons été un peu déçus. Avec quelle impatience pourtant nous attendions cette première œuvre tournée là-bas !

Le film est excellent, bien sûr, plein d'une poésie, d'une fantaisie, d'une grâce sans secondes. Il est cent pour cent cinéma. Il contient — mais il faudrait des pages pour se livrer à cette étude — un mélange curieux d'esprit français et d'humour américain.

Son seul défaut : étant donné le point de départ dans l'irréel, étant donné les puissants moyens employés, le nombre des gags n'est pas suffisant. Il y en a dix, quinze ; il en faudrait cent. Il faudrait que le rire fusât sans cesse.

C'est égal, il est réconfortant de terminer une série d'articles de critique en parlant d'une œuvre pareille.

Adieu, lecteurs...

Non, à bientôt, rassurez-vous...

Et pour le bon combat, toujours.

⁂

PETIT COURRIER DE NOS LECTEURS

Lectrice fervente, Annonay. — Il vouus reste toujours la ressource de vous abonner à « La Semaine Religieuse » et à « L'Almanach du Pèlerin » qui ne sont pas suspendus, comme de bien l'on pense... (c'est le cas de le dire).

Georges B..., Villeurbaune. — Vous avez trop bu de beaujolais et vous voyez double. Il faut être de mauvaise foi pour soutenir qu'il y a à l'Information deux poids et deux mesures.

K., MERA.



VENTE DES ECRIVAINS ET ILLUSTRATEURS LYONNAIS.

La vente des écrivains et illustrateurs lyonnais qui a eu lieu le samedi 14 avril dans les salons des Ambassadeurs, a obtenu le plus vif succès. Pendant quatre heures, une foule élégante et généreuse défila devant les tables des 32 exposants et se pressa en rangs serrés devant le buffet abondamment garni.

Les livres de luxe s'arrachaient, et Marcel-E. Grancher, assisté de Martine Rono et Renée Sarday, ses interprètes de l' « Horloge », dédicaçait à tours de bras.

On se battait au stand de Pierre Scize, de René Daumière, de Gonnet, de Lachat.., ces derniers accompagnés des plus jolis sujets du corps de ballet de l'Opéra. François Monnet et Suzy Néraud débitaient des romans policiers. Max-André Dazergues voulait signer ses livres à la machine à écrire, pour pouvoir suivre la demande. Frédéric Dard et son modèle de l'atelier de Phidias eut un triomphe avec son dernier-né : « Les Pèlerins de l'Enfer ». Tous et toutes : Mme Josserand, délicieuse, Mme Rimbaud, charmante, André Sevry, Michel Herbert, Grenier, Mme Jean Bach-Sisley, etc. vendirent à qui mieux-mieux.

Dépenses : zéro. Bénéfices : des dizaines et des dizaines de mille francs pour les œuvres de guerre du M. L. N.

Rappelons en effet que c'est la section du 2me arrondissement du M. L. N. qui avait organisé, avec un soin parfait, cette manifestation. L'idée en revenait à Marcel-E. Grancher. François Monnet et Marius Dejean, respectivement commissaires aux écrivains et aux illustrateurs, s'étaient dépensés sans compter.

A noter que l'Information s'était, avec tact et politesse, empressée de ne pas se mêler aux personnalités qui apportèrent leur obole.

Et que la suspension de notre journal est la récompense à laquelle nous pensions bien avoir droit.

— L'HOMME QUI LIT.

La Cuisine

Les Américains ne nous envoient pas seulement des « nourritures spirituelles » : voici qu'ils nous font parvenir également des crèmes de beauté. On va pouvoir se taper la tête !...

Le moyen le plus simple consiste évidemment à étendre sur du pain une bonne couche de crème — que vous choisirez à votre parfum préféré — et à vous la farcir comme ça, au naturel, en arrosant d'un verre de Château-Yquem.

Mais les raffinés préfèrent peut-être cette recette, d'ailleurs facile, qui procède du fameux « nègre en chemise » d'avant la guerre :

Faites fondre votre crème au bain-marie. Quand elle est liquide, versez-la dans un plat creux et incorporez-y — mais en prenant garde de ne pas brasser — de larges traits d'un bon cirage noir... C'est tout...

Mettez-vous à poil et servez en parant avec de vieilles brosses à dents.

TROUDUCUR Ier.



— Cafard ?
— Non, idées blanches !

La mode

Je suis un peu emmerdavée pour vous parler des chapeaux de ce cochon de printemps.

Comme l'écrivait, ou à peu près, l'une de mes consœurs de la presse parisienne :

Sera-t-il rond, ou carré, ou pointu. Et aura-t-il une plume au...

A la vérité, on rencontre toutes les formes et toutes les nuances : grands, petits, bords étroits, bords larges, relevés, baissés ; avec des fleurs, des fruits, des légumes, des feuilles, des branches, des volles et des voilettes...

On voit des cloches — vous en êtes une autre ! — en gros paillasson — même remarque — ou en gros feutre. On voit aussi des formes anciennes, telles que capotes, grenadiers, tyroliens, et même quelques canotiers... La preuve, c'est que Maurice Chevalier en portait un, sur la scène des Célestins...

Alors, faites donc comme vous voudrez...

Tante ABELLE.

Petite correspondance

Ninon Vallin. — Regrettons : Straponice n'est pas un pseudonyme féminin. Il s'agit d'un mâle, (N'exagérons rien !...).

Gentelet, à Clairvaux. — Sommes bien rentrés. Espérons qu'il en a été de même pour vous. Nous inscrivons d'ores et déjà pour baptême prochain.

MÉTRO 1945



— Il a juste réussi à établir une tête de pont...

théâtre



A L'OPERA

« MIGNON »

A Largentière (Ardèche), à Montélimar (Drôme), ou à Uzès (Gard), on eût trouvé peut-être cette reprise excellente. Et ce n'est pas encore certain !... Dans les petites villes de la périphérie lyonnaise, beaucoup d'amateurs éclairés ne s'en fussent point contentés. En tout cas, pour Lyon, c'est une rigolade; les esprits chagrins diraient même : une provocation.

Dès le premier acte, deux protagonistes commencèrent par rater leur entrée : de tels exploits suffisent pour créer l'ambiance.

Et puis, la représentation continua son petit bonhomme de chemin...

Mlle Eve Govy, chanteuse légère pour pensionnat de sous-préfecture, se fit accrocher par le public.... elle ne l'avait pas volé.

Heureusement, au troisième acte, la situation fut redressée par Romagnoni, à l'aigu toujours brillant ; Savignol, père noble de belle allure, et Mlle Mustel, jeune dugazon non dépourvue de certaines qualités.

R. V.

⁂

DE LA « FOSSE »... ... AU « PLATEAU »

— Aurons-nous avant la fin de la saison, cette fameuse reprise de « Guillaume », dont on parle toujours et que l'on ne voit jamais ?...

— Il en est de nouveau, paraît-il, très sérieusement question. Seulement, il s'agit de mettre la main sur le ténor ; et ce n'est point là chose facile !...

— Voici trois semaines, le ténor était disponible, mais les chœurs n'étaient pas au point. Pour l'instant, ce doit être le contraire. Avec un peu de chance, l'on parviendra peut-être à résoudre cette « quadrature du cercle »...

— En attendant, la saison d'opérette, qui doit meubler le mois de mai, se prépare.

— Les reprises prévues seraient: « La Vie parisienne », d'Offenbach ; « La Fille du Tambour-Major », du même (bis repetita placent)...

— Et l'on parle aussi de la création à Lyon, après Villeurbanne, de « Princesse de Rêve », d'Alex Soulignac et Smilovici.

⁂

LES GALAS (Suite et fin)

Nous cessons provisoirement de paraître : cette bonne nouvelle va rassurer bien des vedettes en mal de fric et de réhabilitation, bien des intermédiaire plus ou moins véreux.

Est-il exact que le dernier gala donné à l'Opéra, avec Mireille, Fainsilber (15.000 francs pour 15 minutes) et consorts, ait rapporté 130.000 francs mais en ait coûté 150.000 ?

Est-il exact que le gala de la Scala, avec Reda Caire, se soit soldé par un déficit de presque 50.000 francs ?

Déportés, à vos poches !

:: :: ::

AUX CÉLESTINS

50 ANS DE THEATRE

La représentation donnée aux Célestins au bénéfice d'Armand Frank a été pour le sympathique acteur un véritable triomphe.

Salle comble. Des discours et des fleurs. Un intéressant résultat pécuniaire. M. Gantillon a été bien inspiré en organisant pour notre compatriote cette soirée qui restera dans nos mémoires comme la réparation qu'exigeait un sort injuste, dans nos cœurs comme un allègement de notre dette de reconnaissance.

Armand Frank avait des larmes plein les yeux, et cela se comprend. Rien ne touche plus que de se savoir aimé.

Et s'il n'a plus de Danilo la jeunesse, il en a toujours l'élégance, la sveltesse, le charme et presque la voix.

Ne serait-il pas encore, au soir d'une vie toute donnée au théâtre, notre meilleur Danilo ?

⁂

A VILLEURBANNE

L'ETOILE QUI MONTE

Le théâtre de Villeurbanne a remonté pour un mois « Nina Rosa » avec un soin tout particulier.

Nous n'avons jamais parlé de Suzy Néraud, découverte en novembre dernier par MM. Camerlo et Guichard.

Belle fille, saine et franche, de 23 ans, une voix superbe, de l'abattage et de la simplicité, des



yeux de promesse et un rire d'enfant, elle doit avoir devant elle un avenir splendide. Il lui faut encore de bons professeurs de chant et de comédie, un bon couturier ; il lui faut comprendre que le théâtre est un dieu exigeant et exclusif...

Moyennant quoi elle connaîtra, sur des scènes, hélas ! lointaines, des soirs dorés.

Mais puisse-t-elle toujours se souvenir de Lyon, qui sait consacrer des vedettes, et de la première de « Nina Rosa » !

A noter que Suzy Néraud, qui figurait au programme du gala du Grand Théâtre dont nous parlons plus haut, n'a accepté aucune rétribution.

A noter également que tous les galas organisés par le théâtre de Villeurbanne ont été couronnés d'un bénéfice appréciable pour les œuvres au profit desquelles ils avaient été montés.

STRAPONICE.

Petites annonces

ON DEMANDE aide de cuisine sachant manier le presse-purée, en vue prochain retour d'Allemagne des miliciens et P. P. F.

UN MONSIEUR offre gratuitement le moyen de vous conserver frais comme un gardon 25 jours après votre trépas. Ecrire Emile L..., à St-Denis (Seine).

TRAITEMENT anti-alcoolique du Dr. Schumann. Guérison garantie après trois conférences.

LA SEMAINE
Tél. F. 24-96
44, rue de Brest, LYON
Abonnements : 1 an.....150 fr.

Imprimerie spéciale de LA SEMAINE DE LYON
136, avenue de Saxe.
Le gérant : Roger DUSCHUR.